LE PÈRE PAUL GINHAC

TRADUCTION DE LA GRANDE VIE

Italienne. — Typografia Giovanni. piazza del Biscione, 95, Roma.
Allemande. — Herder, Fribourg im Breisgau.
Espagnole. — J. Gili, Cortes, 581, Barcelona.
Anglaise. — T. Wastrbourne Ldt, Paternoster row, Londres.

LETTRES DE DIRECTION. 2 vol. in-8°

Belgique. — M. J. De Meester, Roulers.
France. — M. Jean Bosc, rue de la Dalbade, 6, Toulouse.

VIE ABRÉGÉE

par le P. François Alric

Edition Française et édition Hollandaise : M. Casterman, Tournai.
Edition Italienne : Roma. Desclée. Piazza Grazioli.

LE PÈRE

PAUL GINHAC

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR

Le Père Arthur CALVET, S. J.

Mihi vivere Christus est. (PHIL. I. 21.)
Ma vie, c'est Jésus-Christ.

ALMA COLLEGE
660.97
LIBRARY
G433
Alma, California

CINQUIÈME ÉDITION (9me MILLE)

TOURNAI (Belgique)
Établissements CASTERMAN, S. An.
Rue de la Tête d'Or

PARIS
Charles AMAT
11, rue Cassette

1916

27290

Cum Superiorum permissu.

IMPRIMATUR

Tornaci, die 29 Maii 1916.

† Am.-M., *Ep. Tornacen.*

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

En conformité du Décret d'Urbain VIII, du 13 mars 1625, expliqué et confirmé les 5 juin 1631 et 5 juillet 1634.

Huic decreto ejusque confirmationi et declarationi observantia et reverentia qua par est insistendo, profiteor me hand alio sensu quidquid in hoc libro refero accipere aut accipi ab ullo velle, quam quo ea solent quæ humana duntaxat auctoritate non autem divina Catholicæ Romanæ Ecclesiæ aut Sanctæ Sedis apostolicæ nituntur : iis tantummodo exceptis, quos eadem Sancta Sedes Sanctorum, Beatorum aut Martyrum catalogo adscripsit.

AU CŒUR SACRÉ

DU DIVIN ROI, JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR

ÉVÊCHÉ
de
TOURNAY

Tournay, le 1er Mars 1916.

Mon Révérend Père,

Je suis heureux de souhaiter la bienvenue à la cinquième édition de la « Vie du P. Ginhac ».

Le succès toujours croissant qu'elle obtient est la juste récompense de votre travail, et je vous en félicite; il prouve que l'on apprécie comme il le mérite le saint et le directeur d'âmes qu'a été le P. Ginhac, et je m'en réjouis grandement.

La sainteté du P. Ginhac a été l'œuvre de la grâce, sans doute, mais il fallait montrer la part de la volonté, les efforts continuels pour répondre de plus en plus généreusement aux avances divines.

Vous nous faites suivre pas à pas le vaillant religieux dans les progrès qu'il ne cesse de réaliser. Aussi la lecture de votre beau livre sera-t-elle une excellente leçon et un précieux encouragement pour toutes les âmes éprises de perfection.

Comme directeur d'âmes, le P. Ginhac n'est pas seulement, comme vous le dites, « *l'homme de toutes les pensées généreuses pour les diriger, de toutes les infirmités pour les guérir.* » *Il a de plus, comme vous le dites encore,* « *une merveilleuse souplesse pour se plier aux mille circonstances qui diversifient dans les âmes le travail de la grâce. Il s'efforce de s'adapter, comme Dieu lui-même, à toutes les exigences de la créature.* » *C'est là une qualité remarquable et qu'il importait de bien mettre en relief.*

Vous y avez parfaitement réussi, mon Révérend Père, et en faisant des vœux pour que votre ouvrage continue de se répandre, je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments tout dévoués en Notre-Seigneur.

† Am.-M., Évêque de Tournay.

PRÉFACE

Attendue depuis deux ans, la cinquième édition a été retardée par les malheurs de la guerre qui ensanglante l'Europe. Puisse-t-elle, dès qu'elle sera livrée au public, contribuer à guérir les maux dont nous sommes les témoins attristés et à rétablir partout le Règne du Divin Roi.

Ce règne, le P. Paul le désirait de toutes les ardeurs de son âme, et il s'épuisa à le réaliser; du haut du ciel, il y travaille encore. Le lecteur pourra s'en convaincre en parcourant les derniers chapitres de cette nouvelle édition; et, voyant quelle gloire reçoit de Dieu celui qui ne voulut ici-bas que l'obscurité ou les mépris, comme lui, il dira : « Ma vie à moi, c'est Jésus-Christ », « Mihi vivere Christus est ». (Phil., I, 21).

's Heeren Elderen, le 25 mars 1916,
en la fête de l'Annonciation de la Sainte Vierge.

PREFACE DE LA PREMIERE EDITION

Le Père Paul Ginhac n'a été mêlé à aucun évènement de ce siècle. Lorsqu'on a dit qu'il fut Maître des novices, Supérieur de la résidence de Toulouse, Instructeur du troisième an à Castres, à Paray et à Mourvilles, on a rappelé tous les faits saillants de sa vie. Mais partout il fut l'homme de Dieu, le saint. De là, cette action puissante qu'il exerça sur les âmes; de là, le désir souvent manifesté d'une vie du serviteur de Dieu. Satisfaire ce désir, faire revivre un modèle de perfection religieuse et apostolique, tel est le but de ce travail.

Devrait-il dépasser les limites d'une courte biographie? Ne

suffisait-il pas de retracer rapidement et à grands traits les vertus d'une existence cachée en Dieu, loin des évènements qui excitent l'intérêt? Une simple notice pouvait, il est vrai, contenter la curiosité d'un grand nombre de lecteurs; mais elle n'eût pas satisfait l'attente de ceux qui ont subi, au plus intime de leur âme, la salutaire influence du saint religieux. Ils désirent pénétrer tous les secrets d'une vie qui leur parut si étonnante. Sans doute, ils ne trouveront ici qu'une ombre de cette céleste figure; ils n'entendront qu'un écho affaibli de cette parole pénétrante; cependant, espérons-le, ils sentiront se réveiller les saintes impressions qu'ils éprouvèrent, et seront encore intérieurement pressés de mener une vie plus parfaite.

Un ami du P. Ginhac, excellent juge et bien placé pour apprécier son mérite, après avoir loué la pensée d'une biographie qui conserverait le souvenir du parfait religieux, ajoutait : « Elle ne répondra jamais à l'idéal de sainteté que le spectacle de ses vertus a gravé dans mon âme. » Quel était donc le moyen de se rapprocher le plus possible de cet idéal, de peindre une vertu toujours attentive à se cacher? Il fallait interroger les écrits du P. Ginhac, faire appel aux heureux témoins de sa vie et leur laisser la parole. Ce travail, nous l'avons tenté.

Mais, hâtons-nous de le dire, déjà il avait été fait avec le plus grand soin. Pendant de longues années, un disciple du P. Ginhac s'est appliqué à le suivre en quelque sorte pas à pas, depuis l'enfance jusqu'à la mort, en s'adressant à tous ceux qui le connurent. Muni de riches documents, il a pu, année par année, mettre en lumière tous les détails de cette belle vie. Si, un jour, il plaisait à Dieu de glorifier son serviteur en l'élevant aux honneurs de la béatification, les promoteurs de la cause trouveraient les éléments du procès dans les dépositions si variées de ces innombrables témoins qui tous, d'une voix, proclament l'héroïque vertu du P. Paul Ginhac (1).

(1) Nous pouvons aujourd'hui nommer ce fervent disciple du P. Ginbac; c'est le P. Jean-Marie-Léonard Cros, l'apôtre de l'Eucharistie; il a terminé par une sainte mort une vie pleine de mérites, à Vitoria, en Espagne, le 17 janvier 1912. Quelles furent ses œuvres, ses vertus, son intimité avec le P. Paul, quelle reconnaissance lui doivent les lecteurs de la Vie, nous l'avons dit dans le deuxième volume des *Lettres de Direction.*

Le Seigneur a permis que la publication de ce vaste travail fût remise à d'autres temps : ce retard, qui trompait l'espérance des admirateurs et des disciples du serviteur de Dieu, donna lieu à notre modeste entreprise. Dès qu'il la connut, l'auteur de la Vie manuscrite *s'empressa de mettre ses trésors à notre disposition. Nous y avons retrouvé les documents que déjà nous avions rassemblés nous-même, confirmés et enrichis par un grand nombre d'autres témoignages du plus grand intérêt : c'est à cette source que nous avons puisé, sans la tarir.*

Puis, nous avons interrogé les écrits du vénéré Père. De sa correspondance, qui fut très étendue et qui sans doute, un jour, édifiera les âmes, nous n'avons encore qu'un petit nombre de lettres; nous citerons celles qui entrent naturellement dans le récit et font connaître la spiritualité du saint directeur. Ses notes personnelles, recueillies avec soin, forment plusieurs volumes. On y trouve le sommaire des conférences sur l'Institut de la Compagnie, le résumé des retraites données chaque année, des points de méditation avec des canevas d'instructions; le tout écrit à la hâte, au jour le jour. Quelques extraits de ces notes, bien que froids et décolorés, rappelleront à ceux qui les entendirent les touchants entretiens de l'humble religieux. Enfin, un journal spirituel, commencé en 1856 et terminé en 1862, nous permettra de pénétrer dans le sanctuaire de son âme, si discrètement fermé à tout regard humain.

Les notes intimes ne donnent pas toujours une fidèle peinture de notre cœur; souvent elles ne présentent qu'un idéal entrevu et nullement réalisé : aussi, un religieux disait-il qu'il avait coutume de brûler, chaque année, son journal spirituel, dans la crainte d'être regardé comme un grand saint, après sa mort. Le vénéré P. Ginhac obéit sans doute à ce sentiment de modestie, lorsque, durant sa dernière maladie, il fit jeter au feu plusieurs de ses manuscrits. Perte irréparable! car pour lui, on le verra, il exprimait dans sa vie les saintes aspirations de son cœur. Loin de nous donner une opinion exagérée de sa vertu, il nous eût révélé, sans doute, des aspects inconnus de sa vie intérieure et des grâces insignes dont il garda le secret.

Puisse ce travail, auquel les circonstances ne nous ont pas

permis de donner tout le soin qu'il eût mérité, retracer pourtant assez fidèlement l'image, et prolonger en quelque sorte l'apostolat de celui qui, pour les âmes désireuses de perfection, fut à la fois un modèle et un maître.

Castres, le 31 juillet, fête de saint Ignace de Loyola, 1900.

PRÉFACE DE LA QUATRIÈME ÉDITION

Aujourd'hui plus qu'en d'autres temps, le lecteur désire connaître les sources de l'histoire; il le désire d'autant plus que les faits racontés sont plus merveilleux : désir légitime, que nous avons à cœur de satisfaire, car la vie du P. Paul Ginhac est de celles qui, par la continuité dans l'héroïsme, paraissent au-dessus de la réalité.

Les vertus du serviteur de Dieu ont été l'objet de nombreuses et minutieuses enquêtes; et cela, de son vivant ou immédiatement après sa mort; alors que les impressions et les souvenirs gardaient encore leur vivacité et n'avaient pas subi cette influence du temps, qui grandit les héros et embellit l'histoire. Or, toutes ces enquêtes l'ont présenté comme un homme céleste; il n'en est pas une qui ait jeté l'ombre d'un doute sur son héroïque vertu.

La première *a été faite par celui qui nous a fourni les plus riches documents. Près de vingt ans avant la mort du P. Ginhac, le P. J. M. Léonard Cros commençait à interroger ses parents, ses amis d'enfance, ses frères en religion, tous ceux que le Père avait formés dans la Compagnie, toutes les communautés qu'il avait dirigées. Entreprises pour tout autre que pour le saint homme, ces investigations auraient sans doute provoqué la critique. Mais telle était, dès lors, la réputation du P. Paul que nul, même parmi les plus sévères, ne trouva ce zèle prématuré.*

La seconde *enquête eut lieu au lendemain de la mort du serviteur de Dieu. Avec le récit de ses derniers moments et avec la lettre que le Très Révérend Père Général écrivit à son éloge, le P. Provincial de Toulouse adressait à tous les disciples du*

P. Paul une circulaire, dans laquelle il les priait de lui communiquer leurs notes et souvenirs, pour une vie de leur vénéré maître. Aussitôt, de toutes les parties du monde, nous arrivèrent de touchantes lettres, qui rendaient d'un commun accord le plus filial hommage à la sainteté du défunt.

L'apparition de sa vie donna lieu à une troisième *enquête. Comme nous désirions peindre le P. Paul au naturel, sans pallier les faiblesses humaines ni exagérer les vertus, nous adressâmes une nouvelle invitation aux témoins. Nous demandions s'il fallait ajouter ou retrancher au portrait. Il nous fut répondu :* « J'ai bien reconnu l'homme de Dieu tel que je l'avais vu à Castres, et j'ai éprouvé les pieuses émotions que sa présence ne manquait jamais de produire en moi. » (*R. P. Roulleau, supérieur de la Mission de Syrie*). *Ce sentiment fut exprimé dans de nombreuses lettres. Par contre, aucune restriction ne fut apportée à nos éloges. Bien plus, dans certains milieux, on trouva que la* « peinture était au-dessous de la réalité, et qu'elle ne reproduisait pas, dans tout son éclat, l'idéal de sainteté qui rayonna dans la vie du serviteur de Dieu. »

Dès la première heure, l'espérance de l'introduction de la cause du P. Ginhac germa dans les cœurs; elle grandit quand le Très-Révérend Père Général, (*27 mars 1901*), *invita lui-même le P. Provincial à préparer un si heureux événement. Cette invitation donna lieu à une* quatrième *enquête. Les congrégations religieuses furent priées de témoigner en faveur de leur ancien directeur. Malgré le trouble et la désolation où les jetait la loi sacrilège de juin 1901, beaucoup répondirent à notre appel. Dans des attestations écrites, signées, et munies du sceau de la communauté, les religieuses qui avaient le mieux connu le Père proclamèrent, après lecture de sa vie,* « que tout ce qui était dit de son humilité, de sa charité et de ses autres vertus, leur paraissait conforme à la vérité. »

A la fin de juillet 1901, à 's Heeren-Elderen, on soumit à l'examen de la Congrégation Provinciale un vœu, dont la discussion équivalait à la plus sérieuse enquête. *En effet, les quarante Profès réunis étaient tous disciples ou frères d'armes du P. Paul; durant de longues années, ils avaient été à même*

d'apprécier son mérite. Or, à l'unanimité, ils approuvèrent le vœu proposé; ils sollicitèrent humblement l'ouverture des procès ordinaires informatifs sur les vertus de celui qu'ils avaient toujours considéré comme un saint.

Commencés aux premiers jours de janvier 1902, ces procès, objet de tant de désirs, touchent déjà à leur fin. On le sait, les dépositions qu'ils contiennent sont encore sous la garde du secret le plus absolu. Mais les recherches auxquelles elles ont donné lieu ont formé comme une dernière enquête; *et celle-ci, comme les précédentes, a donné un nouvel éclat aux hommages déjà rendus à la sainteté du serviteur de Dieu.*

Tel est l'historique de nos documents.

Nul ne pourra le lire sans reconnaître le bien fondé de ce que nous disions en tête de la troisième édition :

« La biographie du P. Paul Ginhac est l'œuvre de ses disciples et de ses amis. Eux-mêmes, on peut le dire en vérité, ont fait revivre le serviteur de Dieu; tel ils le virent et l'entendirent, tel ils le peignent au naturel. L'émotion de leur âme passe dans les pages de ce volume et leur donne un charme qui entraîne. Mais, on ne peut en douter, c'est surtout l'influence de leur vénéré Maître qui les rend si pénétrantes. Comme autrefois, son aspect grave et doux, sa parole simple et énergique domine les âmes et les porte vers Dieu. »

Dans cette nouvelle édition, puisse-t-il poursuivre sa mission et travailler plus efficacement encore à établir dans les cœurs le règne du Divin Roi et de sa sainte Mère, la Vierge Immaculée.

Le 25 mars, fête de l'Annonciation de la Sainte Vierge, 1906.
's Heeren-Elderen, près Tongres (Belgique).

APPROBATIONS ÉPISCOPALES

Son Éminence le Cardinal Vico, Nonce Apostolique à Madrid.

Je suis heureux de m'unir aux félicitations et aux vœux des nombreux prélats qui ont recommandé votre Vie du Père Paul Ginhac. Cet homme de Dieu est un vrai modèle de sainteté pour les prêtres, pour les religieux et pour les fidèles; à tous il peut dire comme l'Apôtre : « *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* »

Les faveurs déjà obtenues par son intercession en font espérer d'autres, qui forceront l'attention de l'Église; et votre Compagnie, aujourd'hui tant persécutée, aura sans doute le bonheur de compter un saint de plus sur les autels. C'est le vœu que je forme du fond du cœur, en vous remerciant de m'avoir offert cette vie à la fois si attachante et si édifiante.

Bruxelles, 10 juin 1905.

Son Éminence le Cardinal Andrieu, Archevêque de Bordeaux.

Je vous remercie de votre gracieux envoi. Vous me demandiez, en me l'annonçant, si j'avais connu le R. P. Ginhac, à Toulouse. Je n'ai pas eu hélas! la bonne fortune d'être en relation avec lui. Mais je l'ai entrevu au moins une fois et dans une circonstance que je n'ai pas oubliée. La fête de Saint Ignace avait réuni plusieurs membres du clergé séculier à la rue des Fleurs. Pendant le repas, le Père à côté duquel j'étais me dit : « Avez-vous jamais vu un Saint à miracles? » et il me montra un religieux qui était devant nous : c'était le R. P. Ginhac. A partir de ce moment, mon regard ne se détacha plus de cette figure. Il y avait sur elle je ne sais quoi de céleste, quelque chose comme le rayonnement de la beauté et de la bonté que Dieu communique aux âmes, quand il les prédestine à atteindre les plus hauts sommets de la perfection.

Je fus d'autant plus heureux d'entrevoir le R. P. Ginhac, que j'avais entendu parler de lui à plusieurs reprises. Une supérieure du couvent de Marie-Réparatrice, me dit un jour, pour montrer à quel degré de perfection elle le croyait parvenu : « Oh! celui-là c'est un géant! » Une

autre supérieure de communauté professait la même admiration et elle la traduisait ainsi, après une retraite donnée par le Révérend Père à un groupe de femmes chrétiennes dont elle était la directrice : « Comme nous avons été édifiées, quel homme de Dieu, quel saint! »

C'est cet homme de Dieu, c'est ce saint que vous avez fait revivre dans des pages qui vous honorent et qui méritent d'être lues. Ceux qui ont connu votre héros trouveront le portrait qu'elles renferment d'une ressemblance saisissante. Ceux qui ont seulement entendu parler de lui, seront forcés de dire : Il est tel qu'on nous l'avait dépeint. Quant aux autres, ils comprendront de suite qu'ils sont à l'école d'un saint et ils éprouveront ce que les heureux témoins de sa vie éprouvèrent à Vals, à Notre-Dame de Liesse, à Toulouse, à Paray-le-Monial, à Mourvilles, à Castres, et qui a fait dire à l'un de ceux dont vous avez interrogé les souvenirs : « La parole de cet homme vous dompte et sa sainteté vous entraîne. »

On peut l'affirmer sans hésitation, après avoir lu votre livre, le P. Ginhac a été un des hommes les plus surnaturels de notre temps. Ce n'est pas un de ces contemplatifs toujours en extase et où il semble que le divin en ait quelque sorte absorbé l'humain. La nature existe encore dans votre héros. Mais on ne la remarque que pour constater qu'à toutes les heures et dans n'importe quel ministère elle reste soumise au Divin Roi, n'agissant que par lui, avec lui et en lui.

Votre histoire du P. Ginhac ne se recommande pas seulement aux prêtres, aux religieux et aux laïques qui font profession de piété. J'estime que les incroyants eux-mêmes, surtout ceux qui nous font la guerre, gagneraient à la lire. Ils verraient à quoi sert le « *Perinde ac cadaver* », qui les révolte, et qu'ils ne pardonnent pas aux disciples de saint Ignace de regarder et de poursuivre comme l'idéal de la perfection; ils verraient que l'anéantissement de toutes les résistances, que le devoir rencontre dans la nature, aboutit à former des caractères comme celui qu'un colonel peu clérical de la garnison de Toulouse admirait, quand il dit, après une courte entrevue avec le Père Instructeur de Castres : « c'est un fier homme que ce M. Ginhac! »

« Ce fier homme », dont l'histoire montre, à chaque page, l'héroïsme, n'agit de son vivant que sur une élite, mais votre livre va lui permettre d'exercer, après la mort, une influence beaucoup plus étendue; et que d'enseignements utiles nos contemporains peuvent recueillir à l'école d'un tel Instructeur! Le P. Ginhac a été un grand pénitent. Personne n'a été plus maître que lui de sa nature; et de ce chef, il condamne le sensualisme. Le P. Ginhac a été un grand mystique. Personne ne s'est mieux inspiré que lui de la maxime : « Je vis, mais ce n'est pas moi qui vis; » et de ce chef, il condamne le naturalisme, dont les sectes antichrétiennes cherchent de plus en plus à pénétrer notre vie privée comme notre vie

publique. Le P. Ginhac a été, en outre, un vaillant apôtre. Personne n'a travaillé avec plus d'abnégation et plus de dévouement que lui à se faire tout à tous; et il condamne le socialisme par le zèle qu'il déploie pour donner aux hommes le seul bien qui les console de l'inégale répartition des autres, Jésus-Christ.

L'Église et la Compagnie furent les deux grands amours de votre héros. Il n'est donc pas téméraire de supposer qu'il plaide chaudement leur cause du haut du ciel. Puisse-il obtenir sans tarder le triomphe de l'une et de l'autre, et vous ramener bientôt sur cette terre où les familles religieuses, en particulier celle de saint Ignace, avaient acquis droit de cité par des titres qu'un pouvoir sectaire a méconnus, mais qu'il ne réussira pas à détruire.

Marseille, 21 octobre 1904.

Son Éminence le Cardinal de Cabrières, Évêque de Montpellier.

Mon Révérend Père,

Je vous appelle ainsi sans crainte, puisque je vous écris alors que vous êtes hors de France, et que, sans danger d'inquisition d'aucune sorte, vous pouvez porter le titre d'honneur que vous donnent ensemble l'Église et les âmes pieuses.

Et c'est vraiment un acte de « père » spirituel que vous faites en publiant de la vie du P. Paul Ginhac une édition plus étendue, plus riche de détails, plus abondante en leçons de doctrine et de haute spiritualité.

Il est toujours bon d'avoir sous les yeux des modèles aussi parfaits que l'a été le P. Paul Ginhac, dont vous racontez l'existence si obscure, si cachée, si peu saillante au regard des hommes, et, comme vous le dites, éclatante, lumineuse, d'une sainteté manifeste et communicative pour tous ceux qui ont pu approcher de ce véritable Saint.

Je remarque avec joie que le premier instrument de sa « conversion » fut M. l'abbé de Charais, que j'ai admiré, dans ma jeunesse, à l'Assomption, aux côtés du P. d'Alzon, avec qui il était lié et auquel il ressemblait moralement et physiquement : tous deux ayant ce « grand air », qui sied si bien aux hommes, dont l'autorité s'impose, soit par le caractère, soit par le talent, soit par les deux à la fois.

Rien de pareil, semblait-il au premier abord, chez le P. Ginhac. Si même il s'était aperçu que quelque chose attirait sur lui l'attention, il l'eût vite effacé.

Et cependant, vous citez des mots, des exclamations qui témoignent

qu'on ne pouvait le fréquenter tant soit peu, sans être frappé de sa sainteté, mais aussi de sa puissante énergie.

On disait de lui : « Quel fier homme! » « De quel métal est fait cet homme? » et on disait aussi : « Quel est cet homme qui ressemble tant à Jésus-Christ! »

Je remarque que cet incomparable Maître des novices ou du troisième an, a été placé par la Providence, au gré de ses supérieurs, dans des Maisons qui répondaient excellemment à sa vocation spéciale de « formateur » des âmes aux plus difficiles et plus persévérantes vertus.

Sorti des montagnes abruptes de la Lozère, il fut, en sortant des collèges, placé à Toulouse, dans la « ville sainte », comme elle a été si longtemps appelée, et il respira l'atmosphère qu'avaient respirée avant lui tant de saints Jésuites, en particulier saint Jean-François Régis, et ce P. Cayron que l'on songe aussi à voir, quelque jour, placé sur les autels. Puis il vint à Paray-le-Monial, à l'école du Sacré Cœur, de la bienheureuse Marguerite-Marie et du vénérable P. de la Colombière. C'est là qu'il savoura les amertumes des persécutions de 1880, prélude de celles de 1901 et de 1904. Du Charolais, il fut envoyé de nouveau dans le haut Languedoc, en une petite ville, qui fut jadis un évêché, et dont la population laborieuse ne veut pas déserter les églises ni oublier Dieu.

Et c'est ainsi que d'étapes en étapes, comme en montant, de degré en degré, par de continuelles ascensions surnaturelles, votre héros s'est silencieusement, humblement, obscurément élevé à la plus éminente perfection!

Sera-t-il considéré parmi vos Frères, mon révérend Père, comme l'expression vivante du livre des Exercices, dans la plénitude du sens de ce livre si fécond, je ne sais, mais certainement ce religieux, si obstinément modeste et caché, méritait que ses vertus fussent révélées au monde, pour être la leçon des uns, de ceux qui sont croyants et fidèles, et pour servir à la confusion de ceux qui se moquent des Saints, parce qu'ils ne savent ni comprendre, ni imiter ce qui est bon, ce qui est beau, ce qui est pur.

Montpellier, 3 septembre 1904.

Son Éminence le Cardinal Perraud, Évêque d'Autun.

Ce n'est pas seulement aux Pères de votre Compagnie que vous avez rendu service en retraçant la vie du P. Paul Ginhac, c'est encore à tous les prêtres qui veulent prendre au sérieux les engagements sacrés de leur baptême et de leur sacerdoce, et se rendre capables d'alimenter

la vie de la grâce dans les âmes avec lesquelles leur ministère les met en relations.

Pour ma part, j'ai gardé un très édifiant souvenir de ce fervent religieux, que j'eus l'occasion de voir et d'entendre plusieurs fois, soit à Paray-le-Monial, soit à Autun, et auquel je puis en toute vérité appliquer le mot de nos Saintes Écritures : « *Cujus memoria in benedictione est...* »

Que les prières de ce fidèle serviteur contribuent à éloigner de sa famille religieuse et de toutes nos Congrégations françaises les dangers qui les menacent!

Autun, 13 avril 1901.

Son Éminence le Cardinal Langénieux, Archevêque de Reims.

Je vous remercie de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de la vie du R. P. Paul Ginhac.

Ce livre arrive à son temps. Aujourd'hui que nos religieux et nos religieuses sont arrachés à leur solitude et jetés au milieu du monde, ils trouveront, dans le P. Ginhac, un modèle et un protecteur. Instruits par ses exemples de haute et solide vertu, ils apprendront, une fois de plus, que le seul nécessaire, ici-bas, est de sauver son âme en travaillant, sans relâche, à sa sanctification, et que la vraie perfection consiste, avant tout, dans la victoire sur soi-même et dans l'union avec Dieu.

Ils goûteront une singulière consolation à voir le bien immense qu'a pu réaliser un religieux qui n'avait à son service que la seule influence de sa sainteté.

Sans doute, tous les fidèles tireront grand profit de votre beau et bon livre; mais il me semble que, sur les routes de l'exil, nos glorieux persécutés seront, plus que tous autres, en vous lisant, édifiés, et encouragés à rester fidèles, malgré tout, à leur vocation.

Reims, 12 septembre 1904.

Son Éminence le Cardinal Richard, Archevêque de Paris.

Je vous félicite de la pieuse tâche que vous avez accomplie en écrivant le bel ouvrage qui fait connaître aux prêtres et aux fidèles la vie héroïque du serviteur de Dieu, le P. Paul Ginhac.

Le simple exposé des actes, des vertus de ce religieux, digne

d'être proposé comme modèle à tous, est la meilleure apologie de la vie du cloître et des vœux de religion.

Tous ceux qui partagent l'épreuve de nos Congrégations, si injustement frappées, se réjouiront de lire ces pages et s'attacheront à ce récit loyal, qui leur présente une âme à la fois libre et soumise, fière et modeste, opiniâtre et docile, comme le furent toujours les âmes formées à l'école de l'obéissance et des conseils évangéliques.

Puissent les chrétiens de nos jours, trop pénétrés de naturalisme, si facilement effrayés des sacrifices demandés par la vie surnaturelle, apprendre, à la suite du P. Ginhac, à se dégager progressivement des servitudes de la vie terre à terre, pour travailler à leur sanctification!

Bien volontiers je bénis l'œuvre et l'auteur, et je souhaite que cet ouvrage se répande, convaincu du bien qu'il fera à un grand nombre d'âmes chrétiennes.

Paris, 5 novembre 1904.

Son Eminence le Cardinal Goossens, Archevêque de Malines.

Je m'excuse d'avoir tardé si longtemps à vous accuser réception de l'ouvrage : Le Père Paul Ginhac, que vous avez eu la bonté de m'offrir. Une absence prolongée, jointe à de nombreuses occupations en est l'unique cause. Veuillez bien recevoir aujourd'hui mes remercîments et mes félicitations, en même temps que l'expression du vœu que je forme pour la large diffusion de ce beau et excellent livre.

Malines, 24 avril 1905.

Mgr Germain, Archevêque de Toulouse.

En mettant ainsi sous les yeux des prêtres et des laïques cette image saisissante d'un apôtre et d'un saint, vous ne pouvez que leur faire aimer davantage et les mieux exhorter à pratiquer les vertus dont il a donné de si beaux exemples.

Toulouse, 28 février 1901.

Mgr Mignot, Archevêque d'Albi.

Je ne connaissais que de réputation le P. Ginhac, mort en odeur de sainteté à Castres, je vous remercie de m'envoyer sa vie, qui me

permettra de lire plus avant dans cette âme, et de comprendre combien la vénération qu'on lui témoigna était au-dessous de celle qu'il méritait. Hélas! non, nos adversaires ne voudront pas savoir ce qu'est un vrai jésuite; même après lecture, leur devise serait celle d'un ancien : « Tu ne me persuaderas pas, quand même tu parviendrais à me persuader... »

Albi, 6 mars 1901.

Mgr Ricard, Archevêque d'Auch.

Avant de vous répondre, j'ai voulu goûter à mon aise l'admirable vie du P. Ginhac dont vous avez bien voulu me faire hommage.

Votre plume, on le sent, l'a écrite avec une pieuse émotion. Je viens de fermer le livre, ému comme vous et plein d'admiration pour ce généreux fils de saint Ignace, dont les gestes comme les paroles sont bien les paroles et les gestes d'un saint.

Et ce qui vous prouvera le mieux mon admiration, c'est que j'ai voulu sans tarder invoquer sa puissance auprès de Dieu, sur un pauvre enfant qui voudrait être prêtre et qu'un mal cruel semble vouloir arrêter au seuil du sacerdoce.

Je connaissais de réputation le P. Ginhac. Que de fois j'ai entendu le grand Cardinal Bourret, avec son sens sacerdotal qui comprenait et sentait les hommes de Dieu, parler avec amour de ce fils de la Lozère, né comme lui, sur ses âpres mais fécondes montagnes!

Mais seul, votre livre m'a pleinement révélé cet homme extraordinaire, et j'ai vu dans sa vie trois choses, qui certes ne sont pas nouvelles dans les gestes divins, mais dont on ne saurait trop se pénétrer :

1° L'influence heureuse de pieux parents sur la famille. Que serait devenu le jeune Ginhac, avec son caractère indompté et les passions naissantes, sans la formation fortement chrétienne du foyer paternel?

2° La puissance de la grâce, qui opère toujours avec un à-propos merveilleux et avec une irrésistible force. Quel regard que celui de ce crucifix, au détour d'une rue de Mende, sur le cœur du jeune étudiant, terrassé tout à coup comme Saul à Damas!

3° La prédominance de l'esprit de Dieu, sur les qualités naturelles. Réduit à ses seules forces, le P. Ginhac eût été un ouvrier des plus ordinaires; mais sous le souffle de la grâce qui inspirait tout en lui, il a exercé une action puissante et laissé partout, sur son passage, des traces ineffaçables.

Formulerai-je un vœu, en priant votre saint Frère de le faire exaucer par Dieu? Que l'œuvre si éminemment sacerdotale des récollections mensuelles de prêtres, qu'il favorisa si activement, trouve auprès

de lui la protection nécessaire, pour se développer et prospérer! C'est de là, que nous viendront, surtout dans la crise terrible qui s'annonce, notre meilleure force et les plus désirables victoires.

Angoulême, 18 septembre 1904.

Mgr Delamaire, Archevêque de Cambrai.

Je n'aurais jamais pensé qu'une vie de simple et modeste religieux perdu dans le rang pût être si intéressante.

Le récit si attachant que vous avez su en faire, me semble, je dois vous l'avouer, un vrai petit prodige.

Il y a cependant dans cette vie autre chose qu'une vertu ordinaire bien présentée et de l'art; il y a aussi, mis en valeur, de réels miracles, des miracles qu'y découvrent avec émotion ceux qui savent contempler et réfléchir : c'est l'héroïsme du prêtre, c'est cette floraison d'existences noblement chrétiennes, que suscitèrent une grande foi et un pieux ministère d'apôtre.

Dans vos belles pages, vous nous apprenez tout le bien que sans éclat ni bruit le Père Paul Ginhac put accomplir; mais vous nous y apprenez aussi le moyen d'être utiles comme lui à notre tour, et vous nous amenez suavement à le prendre pour modèle et pour intercesseur.

Je vous en félicite grandement, cher Père, et je vous en remercie.

Périgueux, 12 février 1905.

Mgr Bonnefoy, Archevêque d'Aix.

J'étais absent, quand est arrivé à Aix le livre que vous avez eu la délicate bonté de m'envoyer.

Avant de vous en remercier, j'ai voulu l'avoir lu, ce sera là, si votre charité y consent, l'excuse de mon retard. Quel homme, quel soldat du Roi crucifié, quel bon et aimable saint! Parfois, à cette lecture, qui révèle le fond du P. Paul, j'ai été opprimé par la confusion que m'imposait un retour sur ma vie. Et cependant, je dois dire que, charitable toujours, le bon Père me paraît me sauver du découragement. Telles pages, que j'ai copiées, me suivront et me seront un « coup de discipline ».

Comment vous assez dire merci, mon Révérend Père. Quelle grâce pour la chère Compagnie de Jésus que de posséder de tels hommes, et comme cela explique la haine des mauvais!

Voulez-vous me permettre de vous demander votre aide. En ce

moment, la Supérieure générale, nouvellement élue, d'une Congrégation diocésaine est très atteinte, et la science se déclare à peu près déroutée. Dans les circonstances actuelles, cette mort me causera un gros souci et sera pour la Congrégation une très grave épreuve; je viens de remettre à la malade une des deux parcelles des vêtements du P. Paul, que vous m'avez confiées, avec sa prière. On commencera ce soir une neuvaine. Votre crédit est grand auprès du bon Père : suppléez au mien, qui est nul, pour toutes sortes de raisons.

Priez pour moi, mon cher et révérend Père, et recevez l'assurance de mon humble dévouement en Notre-Seigneur.

Aix-en-Provence, 23 octobre 1905.

Mgr Barthe, Évêque de Trichinopoly.

La lecture de la vie du vénéré P. Ginhac ne peut manquer de produire un grand bien dans les âmes et de leur communiquer un nouvel élan vers la sainteté.

Un excellent prêtre qui avait fait une retraite sous sa direction me disait : « Quand le bon Dieu me rappelle le souvenir du R. P. Ginhac, c'est comme s'il me donnait un coup de fouet pour m'exciter à marcher dans la voie de la perfection. »

Il en sera ainsi pour tous ceux qui liront votre ouvrage. Les anciens tertiaires du Père verront repasser devant leurs yeux ces actes admirables de vertu qui les ont tant édifiés. Les autres religieux apprendront à connaître et chercheront à imiter les vertus de celui qui consacra tous les instants de sa vie à reproduire les traits du Divin Modèle et à se transformer en Jésus-Christ...

Trichinopoly, 2 avril 1901.

Mgr Jauffrey, Évêque de Bayonne.

Merci de votre envoi, mais plus encore de votre publication. Elle arrive très à propos, montrant quels sont les hommes que l'on poursuit avec tant de passion. Ah! que cela rappelle l'*Ecce Homo* de l'Évangile!

Les Pères Rouvier, du Lac, Belanger avaient défendu les principes; vous montrez, vous et d'autres, l'application en chair et en os, en des personnalités de valeur telle qu'un colonel les appelait « de fiers hommes ».

Bayonne, Vendredi-Saint, 5 avril 1901.

Mgr Goux, Évêque de Versailles.

... Pendant mon séjour à Toulouse, j'avais entrevu plutôt que connu le R. P. Ginhac, et l'impression que j'en ai gardée est celle d'un saint. Vous citez de moi un mot parfaitement exact et qui prouve en quelle haute estime je le tenais pour sa perfection, puisque je l'avais observé avec une si scrupuleuse attention. Le trait que je citais montre bien quel empire il était capable d'exercer sur lui-même. On ne trouve des actes de cette nature que dans la vie des Saints, et je ne serais pas étonné qu'un jour Dieu permît que son si pieux et si humble serviteur fût invoqué à ce titre. C'est l'honneur de la Compagnie de Jésus de produire de tels exemples, comme aussi d'exciter les haines les plus vivaces des ennemis de Dieu. *A tout seigneur, tout honneur!* Les ennemis du bien vous rendent largement cet hommage...

Versailles, 7 mai 1901.

Mgr Cazet, Vicaire Apostolique de Tananarive.

La vie que vous venez de publier renferme, à mon avis, des témoignages si clairs, si précis, si authentiques, provenant de sources si diverses, qu'ils suffiraient à eux seuls pour prouver l'héroïcité des vertus de ce vénéré Père.

Que faut-il de plus, me disais-je en lisant votre ouvrage, pour faire canoniser un homme? Etre complètement mort à soi, ne vivre que de Dieu *par amour*, que faut-il de plus?....

Tananarive, 27 juin 1901.

Mgr Rutten, Évêque de Liège.

Je vous remercie de la bonté que vous avez eue de m'envoyer la vie du R. P. Ginhac. J'ai profité de mes premiers moments de loisir pour en lire quelques pages, et cela m'a suffi pour apprécier combien votre livre est de nature à édifier les fidèles, les prêtres et les religieux, par les exemples de haute vertu dont la vie du R. P. Ginhac est remplie. Je vous félicite d'avoir fait une œuvre si utile, et je vous prie de me croire votre bien dévoué en Notre-Seigneur.

Liège, 27 août 1904.

Mgr Wairavens, Évêque de Tournai.

Je me réjouis du succès bien légitime qu'obtient votre « *Vie du P. Ginhac* ».

Si le sujet était intéressant par lui-même, il faut bien reconnaître que la manière dont vous l'avez traité lui concilie un intérêt plus considérable encore.

Ceux qui écrivent des ouvrages de ce genre, présentent souvent leur héros sous un aspect trop idéalisé. On est porté à se demander s'il n'y a pas exagération, ou si l'on ne se trouve pas devant un modèle que la grâce divine s'est plu à façonner d'elle-même, pour ainsi dire.

Vous avez sagement évité cet écueil, en montrant toujours, à côté de la grâce divine, « l'effort, l'activité humaine, la mise en œuvre des moyens proportionnés ». Je ne fais que vous citer, car, à l'exemple du P. Ginhac, vous faites « large, très large, dans l'œuvre de la sainteté, la part de l'énergie humaine ».

Puisse votre beau livre être lu et médité par toutes les personnes qui aspirent à la perfection selon leur état! Elles y trouveront, en même temps que de sages conseils, le vivant exemple donné par un homme qui, à l'imitation du Divin Maître, joignait l'action à l'enseignement.

Tournai, 27 septembre 1904.

Mgr Bonnet, Évêque de Viviers.

Je vous remercie de m'avoir rappelé dans votre excellent ouvrage le souvenir et les grandes œuvres du R. P. Paul Ginhac. Il revit dans vos pages avec une telle fidélité de physionomie, d'allure et de langage, qu'on a l'illusion de le voir et de l'entendre.

C'est un réel service rendu aux âmes, que ce prolongement par une biographie, vivante comme la vôtre, de l'action bienfaisante d'un apôtre et d'un saint. Celui que vous avez si heureusement préservé du fatal oubli de la tombe méritait de ne point disparaître. Il se survivra par votre livre; il se survivra, je l'espère, plus sûrement encore par les honneurs que lui décernera un jour l'autorité souveraine de l'Église. L'exemple de sa généreuse vertu et de son ardente foi ne peut qu'être fort salutaire à un siècle qui abhorre le sacrifice et se laisse, de moins en moins, atteindre par les influences de l'ordre surnaturel.

Viviers, 30 octobre 1904.

Mgr Gilbert, Évêque d'Arsinoé, ancien évêque du Mans.

Je vous remercie de votre bon et beau livre. Les psychologues, en ce moment, ont mis à la mode les théories sur l'éducation de la volonté. Je ne les en blâme pas, au contraire; c'est bien ce qu'ils peuvent faire de mieux. Mais que l'histoire d'une telle vie est, à cet égard, plus largement documentée, plus efficacement suggestive que leurs meilleures études! De tels actes, une pareille énergie de suite et d'unité, une aussi constante domination de soi-même, enseignent la science de vouloir avec une autre clarté, une autre force, que les plus délicates observations et toutes les gentillesses des plus fines analyses.

Le P. Ginhac, en effet, formule en un mot tout l'art de bien vivre et de s'élever, lorsqu'il écrit : « Il est temps de se jeter entièrement dans » le surnaturel... la puissance de l'homme repose sur le sacrifice ».

Et c'est ce que prouve d'un bout à l'autre tout votre ouvrage, très intéressant et très bien présenté, sur ce saint religieux. Prédication forte et fructueuse, dont je vous félicite cordialement.

Limoges, 10 janvier 1905.

Mgr Guillois, Évêque du Puy.

Je savais déjà que le P. Ginhac appartenait un peu à mon diocèse pour avoir fait à Vals son scolasticat, et pour y avoir débuté dans sa carrière de la formation des âmes religieuses, où il a tant excellé, — et ce n'est qu'un motif de plus de m'intéresser au très beau et très bon livre que vous venez de lui consacrer.

Impossible, mon Père, de ne pas s'écrier, après vous avoir lu : Le P. Ginhac était un saint, un grand saint! Le Saint-Siège ne tardera pas, j'en ai la ferme confiance, à lui décerner les honneurs de la Béatification.

Sa vie vient bien à point pour nous rappeler au surnaturel. Il fut, lui, l'homme du surnaturel, dans son extérieur comme dans son âme, dans ses paroles et dans ses actes, et jusqu'au dernier instant de sa vie. Puisse-t-il nous obtenir de vivre nous aussi de la vie de la foi!

Le Puy-en-Velay, 4 février 1905.

Mgr Dénéchau, Évêque de Tulle.

La vie du R. P. Ginhac me paraît aussi intéressante qu'édifiante; elle fera beaucoup de bien, soit dans les communautés, soit dans le monde, parmi les personnes pieuses. Sans parler du mérite de l'auteur, le héros est d'autant plus attrayant qu'il vivait encore il y a peu d'années, et que déjà son procès de béatification est bien avancé. Ce saint homme, qui était si humble, aurait-il bientôt cette glorification? Nous ne pouvons pas le savoir; mais c'est le moment opportun pour le connaître et l'honorer; il paraît même que déjà la confiance en son intercession a mérité bien des grâces. On en est convaincu au Carmel de Tulle, qui a eu le bonheur d'être évangélisé par lui et qui a gardé son souvenir en odeur de sainteté.

Tulle, 5 février 1905.

Mgr de Pélacot, Évêque de Troyes.

... J'ai pu me donner la *consolation* (c'est le mot) de lire cette *vie admirable* sur laquelle vous me demandez ma modeste appréciation; de plus, j'ai causé longuement de votre héros avec un témoin de ses derniers instants, le bon P. de Nicolay, et je viens vous dire très simplement, mon Révérend Père, que je suis sous le charme du *livre*, de *celui qui l'a inspiré* et de *celui qui l'a composé*...

Lors de mon dernier voyage au Puy, en septembre dernier, j'ai beaucoup admiré au Musée de la cathédrale le chef-d'œuvre du Frère Besquent : *le Sacerdoce*. Je dis : le chef-d'œuvre, car je connais sa *tête de sainte Agnès*, sa *statue de saint Ignace*, mais je trouve que, dans celle-ci, mon compatriote s'est encore surpassé... Or, en contemplant la figure grave et douce de ce prêtre, assis dans l'attitude de la méditation, les yeux fermés, les mains croisées sur les genoux, les lèvres entr'ouvertes par un sourire angélique, je ne pouvais m'empêcher de me dire : mais je connais cette figure-là. J'ai vu ce prêtre quelque part... Votre *Vie du Père Ginhac* a fixé mes souvenirs. Oui, évidemment, c'est lui, ce prêtre austère et bon, que le ciseau de Besquent a reproduit, tout en lui laissant le voile de l'anonyme, comme un suprême hommage rendu à son incomparable humilité. C'est lui, ce prêtre *accompli*, vivante image du Prêtre éternel, Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'il convenait de prendre comme le type idéal du sacerdoce catholique. (Voir page 489).

Prêtre, il le fut dans la plus haute et la plus complète acception du mot. On disait de lui : « Quel est cet homme qui ressemble tant à

Jésus-Christ? » N'est-ce pas tout le prêtre? *Sacerdos, alter Christus.* Comme l'Apôtre, il pouvait dire : « Je vis, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Vivre de Jésus-Christ fut sa seule pensée depuis l'heure où il s'écria : « C'est fini, je veux me donner tout au bon Dieu. » Et, à partir de ce moment, on le vit travailler, avec toute l'énergie de sa race, sans un instant de défaillance, à former en lui l'*homme nouveau, créé, selon Dieu, dans la vérité, la justice et la sainteté.* Avec quel intérêt et quelle édification vos lecteurs peuvent suivre ce travail intérieur d'une âme généreuse sur elle-même, pour éliminer peu à peu les éléments trop humains et leur substituer le *surnaturel!...* C'est ainsi que, suivant la belle parole de Mgr de Cabrières, « d'étapes en étapes, comme en montant de degré en degré, par de continuelles ascensions, votre héros s'est silencieusement, humblement, obscurément élevé à la plus éminente perfection. » Il a voulu s'appliquer à lui-même et pratiquer, pour son propre compte, la recommandation de saint Paul : « *Instaurare omnia in Christo*, tout renouveler dans le Christ. » Et, de lui, comme de l'Apôtre, on peut dire que son âme était devenue l'âme même du Christ : « *cor Pauli, cor Christi.* »

C'est parce qu'il voulait devenir, comme prêtre, *un autre Jésus-Christ*, c'est-à-dire l'homme *surnaturel, divinisé*, n'ayant d'autre vie que celle de Jésus-Christ lui-même, que Paul Ginhac s'enchaîne par les vœux de religion, qui opposent l'antidote souverain de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance volontaires, au poison diabolique de la triple concupiscence, et assurent ainsi dans l'âme le triomphe de Dieu sur Satan.

Ce que fut cet admirable religieux, ce qu'il fut pour sa propre perfection et celle des âmes sur lesquelles rayonna son influence, vous le décrivez, mon Révérend Père, avec un charme si captivant, que j'ai réellement éprouvé, en vous lisant, la même intensité d'émotion qu'en contemplant la statue de Besqueut; oui, le ciseau de l'artiste et la plume de l'écrivain se valent... Dieu les a inspirés l'un et l'autre pour faire admirer à la terre ce chef-d'œuvre de sa grâce, qui s'appelle *un Saint!*

Et puis, je l'avoue, mon Révérend Père, le nom de l'auteur m'avait déjà disposé en faveur du livre par tous les souvenirs qu'il rappelle : Vals, la ruche laborieuse, sanctuaire de science et de piété, si accueillant à tous ceux qui venaient lui demander lumière pour l'âme et force pour le cœur; oasis charmante où le saint Évêque, Mgr Le Breton, et son jeune collaborateur d'alors, l'Évêque de Troyes d'aujourd'hui, trouvaient joie et repos; ces hommes vénérables, dont les traits restent gravés dans ma mémoire en traits ineffaçables, les Gury, les Ramière, les Gautrelet, les Rouqueyrol, le Père Ginhac lui-même, et leurs jeunes disciples, les ardents scolastiques qui déployaient toutes les ressources

(et elles étaient fécondes) de leur intelligence et de leur bon goût, pour procurer quelques instants de franche gaîté au vieil Évêque, à leurs maîtres vénérés et à leurs hôtes reconnaissants et ravis, *Forsan et hæc olim meminisse juvabit.* Oui, je me rappelle tout cela avec bonheur, comme on se rappelle la jeunesse, l'amitié et la bonté...

Aussi, mon Révérend Père, laissez-moi vous le dire, je me réjouis *doublement* du succès de votre ouvrage, comme évêque d'abord, à cause du bien qu'il est appelé à faire, car nul ne le lira sans éprouver le besoin de devenir meilleur, et, à l'exemple de Paul Ginhac, de « *se donner* tout au bon Dieu; » comme ami ensuite, parce qu'il est la plus éloquente apologie de l'état religieux, *si peu* et *si mal compris* de nos jours et que, personnellement, j'ai toujours profondément estimé, et de mon mieux défendu...

Grâce à vous, le Père Ginhac *restera* comme *le modèle vivant du prêtre* et du *religieux;* ce Saint, mis en lumière par vos soins, brillera au firmament de l'Église comme un astre bienfaisant, qui guidera, au milieu des obscurités de l'heure présente, les âmes de bonne volonté; à tous, prêtres, religieux, hommes du monde, chrétiens de toutes conditions, il inspirera le sincère désir de devenir des Saints comme lui.

Que Notre-Dame de France, qui vous abrita sous son manteau, obtienne à votre ouvrage, mon Révérend Père, cette bénédiction et cette fécondité! Je la lui demande de tout cœur.

Troyes, 18 février 1905.

Mgr Delannoy, Évêque d'Aire.

Je viens bien tard, vous remercier de la gracieuse attention que vous avez eue de m'envoyer la vie du P. Ginhac.

Pressé par le temps, j'avais commencé à le lire, je vous l'avoue, avec la pensée de me borner à prendre une connaissance sommaire des traits les plus édifiants que je pourrais y trouver. Mais elle est d'un si saisissant intérêt et offre à chaque page de si admirables traits de haute vertu, que je n'ai pu m'empêcher de les savourer toutes.

J'en achève la lecture en me disant après tant d'autres : Evidemment le Père Ginhac était un saint, et l'Église elle-même lui rendra sans doute un jour ce glorieux témoignage.

En attendant qu'elle consacre sa mémoire, vous avez été bien inspiré, mon Révérend Père, de recueillir et de faire connaître tout ce qu'elle offre d'admirable dans sa simplicité.

Aire, 19 février 1905.

Mgr Rougerie, Évêque de Pamiers.

Je vous remercie d'avoir bien voulu m'offrir ce beau volume, dans lequel vous racontez avec un vif intérêt la vie et les vertus du Révérend Père Ginhac; et je vous félicite de continuer ainsi heureusement l'œuvre de sanctification que ses paroles et ses exemples opérèrent pendant sa vie. Puisse-t-il, en rendant par son intercession meilleurs ceux qui sont capables de comprendre et de goûter ses exemples, ouvrir les yeux des aveugles qui méconnaissent les vrais disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ et gagner leurs cœurs!

Pamiers, 21 février 1905.

Mgr Rumeau, Évêque d'Angers.

De ce coin solitaire du Limbourg belge, où vivent exilés des enfants de saint Ignace, vous voulez bien m'offrir la vie du R. P. Paul Ginhac,

Je n'ai pas eu le bonheur de connaître ce saint religieux, mais je sais quel profond, quel édifiant souvenir il a laissé à Agen, dans la Communauté des Filles de Marie, dont j'étais le supérieur et qui eut plusieurs fois la faveur de faire sous sa direction les pieux exercices de la retraite.

Ses hautes vertus méritaient d'être proposées comme un modèle. Vous les avez racontées en des pages d'un puissant intérêt. Le parfum de sainteté qui s'en dégage touche les cœurs, provoque la confiance, et les beaux témoignages qui ont été recueillis, font présager la future glorification de ce grand serviteur de Dieu.

Angers, 22 février 1905.

Mgr Renouard, Évêque de Limoges.

Je viens d'achever la lecture de la Vie du Père Paul Ginhac de la compagnie de Jésus. Toute mon impression se résume en ses mots : Cet homme est un saint; ses pensées, ses paroles et ses œuvres sont marquées au coin de la plus haute perfection surnaturelle. Aussi, je n'en doute point, son nom sera bientôt inscrit sur les diptyques de l'Église, à côté du nom du Père de la Colombière et des noms de tant d'autres dignes fils de saint Ignace.

Limoges, 13 novembre 1905.

Mgr Fiard, Évêque de Montauban.

Je suis bien en retard pour vous remercier de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de l'histoire du Révérend Père Ginhac. Avant de vous écrire, j'ai voulu lire votre ouvrage et je vous déclare que cette lecture m'a causé le plus vif intérêt.

Quelle vie admirable que celle de ce saint religieux! Tous ceux qui la liront seront vivement édifiés par ces exemples si constants d'humilité, d'abnégation, de dévouement, de zèle apostolique. Si ces misérables sectaires, qui n'aspirent qu'à la destruction des ordres religieux, connaissaient ceux qu'ils persécutent, leur haine se changerait bien vite en admiration. Mais ils aiment mieux blasphémer ce qu'ils ignorent. Puisse le Révérend Père Ginhac devenir bientôt un des Saints protecteurs de notre malheureuse patrie!

Montauban, 25 novembre 1905.

Mgr de Carsalade-du-Pont, Évêque de Perpignan.

Dieu bénit visiblement votre vie du P. Ginhac! Vous voilà à votre quatrième édition! L'humble religieux n'avait jamais songé à tant d'honneur. Dieu lui rend au centuple tout ce qu'il a sacrifié pour Lui, *et exaltavit humiles*.

Vous êtes l'instrument dont Dieu daigne se servir pour exalter cet humble, pour faire connaître au monde ses admirables et héroïques vertus, et pour lui préparer peut-être les honneurs suprêmes de la canonisation.

Cette mission, à laquelle vous avez consacré tout votre cœur, toute votre âme, est couronnée par un succès plein de promesses pour l'avenir. J'en suis avec vous saintement heureux, et avec vous j'en remercie Dieu.

Perpignan, 15 février 1906.

Mgr Touzet, Évêque d'Aire.

On m'a remis, depuis plusieurs jours, votre volume « Le P. Paul Ginhac ». J'ai tardé de vous accuser réception, afin de pouvoir ajouter à mes remerciements pour votre hommage ce que je vous dois pour le bien que m'a fait sa lecture.

Puisse, maintenant, le bienheureux protéger là-haut, ce que les méchants voudraient détruire!

Toulouse, 26 mars 1905.

Mgr de Ligonnès, Évêque de Rodez.

Vous désirez qu'une de mes premières bénédictions d'Évêque soit pour la cause du vénéré P. Ginhac et pour la 4e édition de sa vie. C'est avec bonheur que je la donne.

Ce que je dois au Serviteur de Dieu, ce que je pense de sa sainteté, vous l'avez dit dans votre dernier chapitre, et j'ai été heureux de l'exposer avec plus de détails devant les juges ecclésiastiques du tribunal de Castres, au mois de septembre 1903.

J'espère, avec beaucoup d'autres, voir un jour ce saint homme sur les autels.

En attendant, je fais des vœux pour que la lecture de sa vie produise dans un grand nombre d'âmes le bien que m'a fait à moi-même sa direction si surnaturelle et si sage.

Mgr Gély, Évêque de Mende.

Je viens de lire votre splendide Vie du Père Ginhac et je me hâte de vous remercier du plaisir et de l'édification que m'ont apportées votre précieux hommage et les hautes leçons de vie surnaturelle dont il est plein.

Dieu se plaît aux oppositions qui mettent dans tout son jour sa maîtrise souveraine sur ses créatures. Si quelque chose pouvait tirer de sa criminelle indifférence notre siècle jouisseur et insouciant des choses de Dieu, ne seraient-ce pas les exemples de dignité, d'élévation morale, de sainteté de cette belle âme que vous éclairez d'une si vive lumière, quand vous nous racontez ses prodigieuses ascensions et son vol d'aigle dans les régions sereines du monde surnaturel? Qui est comme lui, parmi ces mondains, qui se vantent d'avoir trouvé la sagesse et tournent le dos à notre Christ? Qui, parmi eux, se donne comme lui? Qui aime comme lui? Qui connaît comme lui la science austère du dévouement jusqu'à l'immolation, jusqu'à l'héroïsme le plus oublieux de soi? Adorateurs du monde, ou plutôt ses esclaves, seuls les futiles biens que dispense leur idole sollicitent leur activité et bornent leurs ambitions. Pour eux tout est dans ce rien.

Gardons nos saints qui sont les vrais grands hommes, les vrais bienfaiteurs de l'humanité. Ce sont eux et pas d'autres qui sauveront la société des abîmes où elle penche.

Qui nous dira ce que vaut devant Dieu, pour la rançon des âmes, la somme énorme de mérites accumulés dans la vie de ce maître Ouvrier évangélique? Ce qui se voit et ce qui se touche, ce qui éclate au dehors, « *videant opera vestra bona* », ce que nous dérobe cette modestie toujours en éveil, cette volonté toujours tendue vers le bien, ce corps qui va, un peu penché sous le fardeau voulu des austérités et que redresse le ressort intérieur d'une âme héroïque, ces journées pleines d'œuvres, ces repas où la sensualité n'a rien à prendre que de cruelles défaites, ces nuits aux longues veilles où la contemplation laisse si peu de place au sommeil, ce lit de repos qu'une insatiable soif de souffrance change en lit de torture, tant de pécheurs ramenés à Dieu, tant de cœurs débiles confirmés dans leur voie et élevés aux plus hauts degrés de la perfection religieuse, tant d'apôtres éclairés par ses leçons, entraînés par ses exemples, formés à sa rude école, à la science des combats du Seigneur, n'est-ce pas là, mon Révérend Père, la physionomie vraie, le portrait fidèle des vertus héroïques d'une de ces âmes vraiment rédemptrices que Dieu envoie aux peuples quand il veut les sauver?

L'Évêque de Mende unit ses actions de grâces à celles de la Compagnie de Jésus et n'a garde d'oublier que le fils de Saint Ignace qu'attendent les honneurs des autels est aussi l'enfant de nos montagnes et fait les vœux les plus ardents pour sa glorification prochaine.

Je vous bénis de tout cœur, mon Révérend Père, je bénis votre beau livre; je voudrais le voir entre les mains de tous les hommes qui doutent, hésitent et se demandent si Dieu est encore avec nous. Je voudrais le voir surtout connu, médité dans toutes les familles religieuses de mon diocèse. Elles ne sauraient trouver un guide plus autorisé, ni de plus hauts exemples de perfection à reproduire dans leur vie.

Mende, 10 avril 1906.

Mgr Benzler, Évêque de Metz.

Vous m'avez procuré une grande édification par la lecture de la Vie du P. Paul Ginhac. J'ai admiré les vertus héroïques de ce grand serviteur de Dieu dont la cause me paraît tout à fait assurée.

Agréez, mon Révérend Père, mes plus vifs remerciements et en même temps l'expression de mes sentiments tout dévoués en Notre-Seigneur.

Metz, 20 février 1913.

Mgr Korum, Évêque de Trèves.

Mon vieil ami, le R. P. Heinrich, vient de m'adresser votre circulaire avec la lettre postulatoire pour l'introduction de la Cause du P. Ginhac. Je suis heureux de pouvoir m'associer pour une minime part à vos efforts et vous envoie sous ce pli la supplique pour le Saint-Père. Ne vous donnez pas la peine de m'adresser la Vie du Vénérable Père, que vous avez écrite d'une façon si attachante et si magistrale. Je l'ai fait venir, il y a plusieurs années, et l'ai lue avec grande édification. Le P. Ginhac est certainement un saint, qui a parfaitement réalisé l'idéal tracé par Saint Ignace dans ses Exercices. Je fais des vœux bien ardents pour sa canonisation. Elle serait une preuve péremptoire que les fils de saint Ignace à notre époque, quoiqu'en disent leurs ennemis, n'ont pas dégénéré de leur fondateur.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments tout respectueux et dévoués.

Trèves, 12 Janvier 1913.

* * *

Outre ces lettres d'approbation, il faut signaler ici les lettres postulatoires, déjà adressées au Saint-Père, en faveur de l'introduction de la Cause du P. Paul Ginhac. Elles viennent des Prélats dont on vient de lire le témoignage et de plusieurs autres dont l'appréciation est de la plus haute valeur. Citons S. É. le Cardinal Amette, archevêque de Paris; S. É. le Cardinal Mercier, archevêque de Malines; S. É. le Cardinal Coullié, archevêque de Lyon; S. É. le Cardinal Dubillard, archevêque de Reims; Mgr Cadena y Eleta, archevêque de Burgos; Mgr Adolphe Nouel, évêque et Président de la République de Saint-Domingue; Mgr de Vasconcellos, évêque de Beja, etc... Cette liste pourrait se prolonger encore; disons seulement que tous les évêques, à qui la Vie du P. Paul a été adressée, se sont empressés de donner au serviteur de Dieu le témoignage de leur vénération.

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE (1824-1843)

I. La famille : Serverette; les ancêtres, la parenté. — II. Le Mazel : naissance de Paul; Antoine Ginhac et Claire-Monique Fabre; éducation première. — III. La lutte : au collège de Mende; au petit séminaire de Chirac et de Mende. — IV. La vocation : dernière crise; influence d'une mère; le Christ de la mission; conversion merveilleuse.

I

Pierre-Paul-Hippolyte Ginhac naquit au Mazel, non loin de Serverette, dans le diocèse de Mende. Serverette est un petit bourg d'environ huit cents âmes situé sur la route de Mende à Saint-Chély. Un ancien curé de cette paroisse, M. le chanoine Michel, écrivait le 10 mai 1879 :

« La foi s'est admirablement conservée dans le pays. Jusqu'à ce jour, les habitants menaient une vie retirée, adonnés à l'industrie du tissage, qui leur fournissait amplement le nécessaire; il n'y avait pas d'émigration. Les enfants grandissaient dans le travail, sous les yeux des parents, ne connaissant d'autres fêtes que les cérémonies et les fêtes de la religion. Que je me sentais heureux lorsque j'entendais les collines d'alentour retentir de pieux cantiques! On ne savait guère chanter autre chose. Au premier coup de cloche, on accourait en foule à l'église, et on ne se lassait jamais d'y rester.

» Parmi les nombreuses familles patriarcales de la paroisse, on distingua toujours la famille Ginhac.

» A deux kilomètres de Serverette, du côté du cimetière, on voit, adossée au flanc de la montagne, une maison dont l'apparence est assez modeste, mais qui a toujours été l'asile de la religion et de la piété; on l'appelle Le Mazel. De là sont sorties de nombreuses générations de prêtres et de religieuses. »

Avec plus de détails, un pèlerin du Mazel décrit la patrie du serviteur de Dieu (1) :

« Parti de Mende, à quatre heures du matin, je rencontrai à sept heures, un peu avant d'arriver à Serverette, le sentier qui mène à la maison des Ginhac : le Mazel. C'est une grande habitation d'agriculteurs, composée du logement des maîtres, de granges et de vastes étables. Elle est située au fond d'un étroit vallon, à quelques pas du cours d'eau appelé La Truyère. Les quelques cent hectares de terrain, qui forment le domaine des Ginhac, sont, en grande partie, des prairies et des bois de pins; le reste du sol m'a paru maigre, quasi inculte; on n'y voit guère que des bruyères. Sur une des pentes qui mènent au fond du vallon, sont les traces d'une allée de vieux frênes : elle fut plantée, m'a-t-on dit, au siècle dernier, pour servir de promenade, pendant les vacances, aux étudiants-clercs du Mazel, présents et à venir.

» Serverette est un fort gracieux endroit. Pour se faire une idée de ce site, comparé à l'austère région qui y conduit, il faut errer quelque temps dans les diverses avenues du bassin de La Truyère. Les eaux de la petite rivière et celle des courants qui y descendent à travers des prairies étroites, mais très fraîches, sont d'une vie et d'une limpidité délicieuses à contempler. Seul, cependant, le bassin a de la grâce. Dès qu'on a gravi les pentes et que l'on arrive aux bords, on n'aperçoit plus, au loin, que des terres rocheuses, et, bien clairsemées, des touffes de bois de pins. Ailleurs, des blocs superposés, au milieu des champs stériles.

» Le bourg, chef-lieu de canton, est comme perché sur le

(1) Ce pèlerin est le P. Jean-Marie-Léonard Cros (voir la *Préface*). Au mois de septembre 1878, il visita Serverette et le Mazel; il interrogea les archives de l'église et de la mairie; il fit parler les anciens serviteurs, les parents et les amis de la famille, et recueillit ainsi les plus précieux documents.

versant Est du bassin; une vaste maison domine tout : on l'appelle *Le Château*. C'est maintenant un couvent d'Ursulines. Les maisons de Serverette sont très solidement bâties, sans mortier apparent. Tout y est fortes pierres, à peine dégrossies, et, à la base, de vrais blocs que rien ne saurait ébranler. On discerne très bien, çà et là, les traces d'un vieux mur d'enceinte, et la naissance des cintres ou ogives des antiques portes de Serverette.

» Au-dessus de la porte du midi, était une statue de Notre-Dame; elle fut transférée, en 1790, dans une chapelle bâtie, cette année même, pour servir de lieu de réunion aux Tertiaires dominicaines. La chapelle existe encore, et j'ai trouvé, à Serverette, deux pieuses filles très âgées, vénérables restes du Tiers-Ordre éteint. L'une d'elles ouvre, tous les jours, la chapelle et entretient une lampe devant l'antique gardienne des murailles de la ville, qui est très vénérée dans le pays.

» Serverette a donc été la ville de Marie, et elle tient à le demeurer. Le 29 avril 1877, sur la hauteur qui domine le bourg, au couchant, fut inaugurée une statue en fonte de Notre-Dame, haute de trois mètres et demi : elle a la tête penchée et les bras étendus vers la ville. Trois roches superposées, comme des dolmens, lui servent de piédestal.

» Le plus ancien registre des archives de Serverette est le *Livre des compoys et cadastre de la ville et paroisse de Serveyrète*. Il s'ouvre le 7 juin 1549. A cette date, Jean Ginhac vit au lieu du Mazel, près de l'église Saint-Jehan. On le trouve encore vivant en 1590, et, dès lors, les registres de baptême et autres de l'église paroissiale permettent de dresser l'arbre généalogique des *Ginhac ou Giniac* du Mazel (1).

(1) Les chefs de la maison se succèdent dans l'ordre suivant : Jehan (1549-1602); Pierre (1602-1631); Guillaume (1631-1672); Pierre (1672-1715); Jean (1715-1755); Jean (1755-1785); Jean-Baptiste (1785-1815); Jean-Antoine (1815-1846); Jean-Baptiste-Victor (1846-1876); Jean Baptiste-Auguste, qui vit encore.

De toutes les noblesses la sainteté étant la plus haute et la meilleure, notons les familles qui s'allièrent successivement à ces chefs de la maison Ginhac, de la fin du seizième siècle au siècle présent; les familles Chabert, Salanille, Solignac, Bonnet, Roussel, None, Fabre et Vanière, se trouvent unies au nom des Ginhac du Mazel. M. l'abbé Paul Ginhac, neveu du serviteur de Dieu, a trouvé dans les archives

» Les Ginhac, et avec eux les habitants de Serverette, étaient baptisés » en l'église Saint-Jean, » et c'est dans le « cimetière de Saint-Jean » qu'on les ensevelissait. Des vieillards m'ont dit que l'église actuelle de Serverette n'est que l'antique chapelle du château agrandie, et que l'ancienne et unique église paroissiale du lieu fut l'église prieurale de Saint-Jean. Ils ajoutent : « C'était la famille Ginhac, qui gardait autrefois la clef de l'église Saint-Jean. » Seuls voisins de l'église, les Ginhac en étaient par là même les gardiens naturels : encore doit-on observer que, maison éminemment sacerdotale, Le Mazel semblait avoir le droit de donner aux Prieurs, en des temps où les Prieurs se dispensèrent trop de résider, des vicaires sur lesquels ils pussent compter. A ce titre, un Pierre Ginhac dessert l'église de Saint-Jean, au commencement du dix-huitième siècle (1). »

Quand vinrent les jours mauvais de la grande Révolution, les prêtres et les fidèles persécutés trouvèrent au Mazel un asile toujours ouvert et assuré. « La Maison du Mazel, écrit la supérieure de Sainte-Marie de Marvejols, fut un refuge pour les prêtres proscrits, et le lieu où les habitants de Serverette et des environs venaient, en cachette, recourir à leur ministère. La respectable aïeule du P. Ginhac, Madeleine None, disait à ses petits-fils :

« Mes enfants, vous pourriez vous prosterner dans tous les coins de cette maison car il n'en est pas un seul où les sacrements n'aient été administrés. »

« Pendant la Révolution, dit M. Auguste Charbonnel, les Ginhac du Mazel eurent toujours des prêtres cachés dans leur maison. Souvent Victor, frère de Paul, m'a parlé de cela, ajou-

de la paroisse de Saint-Denis, où il fut vicaire, une autre branche de la famille Ginhac, elle y figure dès l'an 1372.

(1) La famille Ginhac paraît avoir joui, de tout temps, d'une grande aisance. Au livre des Compoys, des Ginhac ont, dès l'année 1540, le premier rang entre les « Forains ou les Fourains; » et de même, plus tard, au sommaire du cadastre de la terre épiscopale de la ville et paroisse de Serverette, ils paient les sommes relativement fort considérables de 300 livres de taille épiscopale, et de 105 livres de taille royale. Quant aux 300 livres de taille épiscopale, Jean Ginhac les paie en 1549, et Guillaume Ginhac en 1640.

tant qu'il était le seul à savoir la cachette des prêtres. Une des étables servit plus d'une fois à la célébration de la Sainte Messe. Ma mère était une Félicité Ginhac : j'ai appris d'elle que les révolutionnaires la serrèrent à la gorge dans les champs pour l'obliger à révéler la cachette des prêtres ou à déclarer qu'il en était venu au Mazel. »

Refuge des proscrits, Le Mazel devait être une pépinière de clercs. Le frère de M. Auguste Charbonnel, M. le chanoine Vincent, dit avoir connu quatre Ginhac, prêtres exemplaires : Marcellin et Etienne, frères de l'aïeul de Paul, Vincent et Timothée, ses fils.

« J'ai vécu plus intimement, dit-il, avec le grand oncle Étienne, qui fut vicaire à Mende et puis curé de Frayssinet. C'était un homme d'humeur originale mais de grande vertu. Ce qu'il lui fallait surtout c'étaient les vieux pécheurs : il les accueillait avec une prédilection marquée : il se disait à lui-même, à haute voix, quand un de ces retardataires lui arrivait : « *Roussigo aquel os, Ginhac!* Ronge cet os, Ginhac! » Etant séminariste, j'allais le voir à Frayssinet. J'admirais sa piété et sa fidélité aux exercices spirituels : avant midi, il me menait à l'église, pour l'examen. Je sais qu'il faisait aussi exactement sa méditation : on disait même qu'il se levait, la nuit, pour faire oraison. J'observais cependant qu'il était scrupuleux, car pendant la messe, il lui arrivait de frapper du pied, ou de s'agiter un peu, en disant : — « *Baï-t'-en! Dé qué boï?* Va-t-en! Que veux-tu? Que veux-tu? »

» Il était fort aimé, à Frayssinet, des protestants comme des catholiques. Il donnait tout aux pauvres. A l'âge de quatre-vingt-trois ans, il demanda à son évêque, Mgr de La Brunière, la permission de se retirer à Aiguebelle. L'évêque pleura en apprenant cette détermination du bon vieillard et il l'engagea à rester dans sa paroisse. Le Curé lui répondit : « J'ai assez longtemps travaillé pour les autres : je veux aller travailler un peu pour moi. »

» Étienne Ginhac était de haute taille et d'un aspect très vénérable. Tous les anciens de Mende gardent encore le souvenir de ce beau type de prêtre.

» J'ai aussi connu l'oncle Augustin : il avait, faute de talents suffisants, interrompu ses études ecclésiastiques; mais c'était un homme de grand bon sens et d'une admirable vertu. Labourer et prier, ce fut sa vie au Mazel, d'où il ne voulut jamais sortir. Tout travail qui répugnait aux autres, lui le faisait. Le dimanche, les offices de l'église terminés, il rentrait au Mazel et, prenant son chapelet et un livre, il se retirait en quelque endroit solitaire, pour lire, méditer, prier. Il vivait tout entier à Dieu et au travail.

» L'aïeule de Paul que j'ai bien connue, Madeleine None, avait les vertus d'une sainte. »

La piété, la foi, le courage étaient donc héréditaires au Mazel. On y jouissait d'une telle réputation de vertu qu'un ami disait : « Le ciel est pavé des saints de la famille Ginhac. »

La mère de Paul, Monique Fabre, était issue d'un sang également béni de Dieu. La sève chrétienne avait été de part et d'autre si féconde en rameaux vigoureux qu'ils ornaient à la fois le cloître, le monde et l'autel. Paul enfant aura sous les yeux d'admirables exemples; et dans sa belle âme s'épancheront les bénédictions, méritées par des générations profondément chrétiennes.

II

Jean-Antoine Ginhac et Claire-Monique Fabre devaient conserver intactes les traditions de leurs patriarcales familles. Ils eurent douze enfants. Paul fut le septième. Il naquit le jour de la clôture du mois de Marie dans l'octave de l'Ascension, le 31 mai 1824, et fut baptisé le même jour sous le nom de Pierre-Paul-Hippolyte (1).

(1) « Le 31 mai 1824, est né, à midi, et a été baptisé le même jour, par moi, Boulet soussigné, Pierre-Paul-Hippolyte Ginhac, fils naturel et légitime du sieur Jean-Antoine et de dame Claire-Monique Fabre, du Mazel. » — Registre de l'église. — Le Registre de la mairie dit que l'enfant est né à 5 heures du matin

Jean-Antoine et Claire-Monique donnèrent à Dieu cinq de leurs enfants. L'un d'eux, vicaire dans le diocèse, fut enlevé à la fleur de l'âge; deux sœurs de Paul moururent à la Trappe de Maubec, presque aussitôt après leur profession; une autre choisit le Monastère de la Visitation Sainte Marie; seul, Victor s'établit dans le monde et garda précieusement l'héritage de foi légué par les ancêtres. Père de huit enfants, il eut le bonheur de voir trois de ses filles se consacrer à Dieu dans l'ordre de Sainte-Ursule, et l'un de ses fils devenir prêtre.

Jean-Antoine, père de Paul, était un homme simple et droit, un chrétien fidèle à tous ses devoirs. L'intérieur de sa maison est décrit par un vieux serviteur : « J'ai travaillé au Mazel plus de quinze ans, dit Étienne Reversat; je voyais, j'entendais tout : aucune dispute, aucun bruit; pas de discussion entre les enfants. Le père était travailleur et très humain pour nous. C'était lui qui, tous les soirs, nous enseignait le catéchisme. Le matin, on nous appelait pour faire la prière, et le soir de même, avant ou après le souper. Ordinairement, c'était le chapelet qui se récitait avant souper, et la prière après : le père ou la mère, ou l'une des demoiselles disait la prière. On lisait aussi un livre, et personne ne pouvait sortir, il fallait tout entendre. Ce sont là des choses qui ont toujours existé dans cette maison. »

Une religieuse de la Visitation de Marvejols raconte qu'étant toute jeune elle allait se cacher dans un coin de l'église pour voir prier M. Ginhac : son attitude respectueuse la ravissait d'admiration.

Claire-Monique donnait en tout le bon exemple et veillait avec soin sur ses enfants et ses domestiques. Libérale envers les pauvres, elle aimait, disent les anciens, à les accueillir dans sa maison : « Presque tous les soirs, il y en avait quelqu'un à la grange pour y dormir. Elle les faisait d'abord bien souper; ils avaient une portion comme les domestiques. »

« En secret, elle prenait des tourtes de 20 livres et les leur donnait. Bien souvent elle en portait avec diverses autres choses à Serverette. Pour éviter toute préoccupation des gens, elle faisait cela secrètement. »

Écoutons un autre vieux serviteur (1) :

« J'entrai, comme berger, au Mazel, en 1814. J'avais douze ans. Monique, toute jeune, respectait bien sa belle-mère, et se tenait toute petite dans la maison. Jamais je ne la vis en colère; ce n'était pas mollesse, car elle était très active et très laborieuse. Une des servantes s'étant mariée, Monique ne voulut pas qu'on en prît une autre à sa place; elle fit elle-même tout le travail.

» Elle avait peur de nous fâcher en nous parlant; elle ne nous commandait pas, elle nous priait... Quand les autres nous grondaient, elle nous défendait et nous excusait tout de suite.

» Plus tard, Monique est demeurée l'édification de la paroisse : en elle, tout était vertu; c'était la première femme de Serverette. C'est d'elle qu'est venue la bénédiction de Dieu sur la maison. »

« Aux yeux du public, dit M. le chanoine Michel, elle passait pour une sainte. Elle communiait tous les dimanches. Quoique assez frêle, elle n'hésitait pas à faire, à jeun et à pied, en toute saison, le chemin qui la séparait de l'église. Souvent même elle ne communiait qu'à la grand'messe. »

A ces mêmes éloges la Supérieure de la Visitation de Marvejols ajoute : « Monique vivait dans une continuelle union avec Dieu et c'est ce qui lui fit supporter avec héroïsme les nombreuses croix que la Providence lui ménagea. »

Formé à la vie chrétienne par les leçons et les exemples de cette excellente mère, Paul grandissait, partageant son temps entre l'école et les petits travaux qu'on a coutume, à la campagne, de confier aux enfants. Comme saint Vincent de Paul, comme le Bienheureux P. Lefèvre, il s'en glorifiera plus tard. A Notre Dame-de-Liesse, durant la grande retraite, il écrira :

« *Vado piscari*, disait saint Pierre aux apôtres et aux disciples qui étaient avec lui. Il ne dédaigne pas sa première profession. Je ne cacherai pas non plus mon origine : je dirai sans ostentation que j'ai gardé les bestiaux de mon père. Mais Dieu

(1) Antoine Bouchard, qui fut plus tard sacristain de Serverette.

m'avait donné pour parents de bons et solides chrétiens, ce dont je bénirai toujours sa divine Providence. »

« Au Mazel, en 1835, d'après un témoin oculaire (1), tous les enfants, (et Paul comme les autres), faisaient ce qu'on leur commandait; jamais une parole ni contre le père ni contre l'oncle..., jamais, le dimanche, aucun d'eux n'a été vu à l'auberge. Si, après les offices, ils parlaient quelquefois avec des gens de leur condition, c'était court, et ils rentraient au Mazel, comme les enfants quand les mères les mènent. Si quelqu'un ne fût pas arrivé à l'heure, Monique ne l'aurait pas supporté. Tout était réglé et soumis. »

A l'âge de neuf ans, Paul fut jugé assez instruit et assez pieux pour être admis à faire sa première communion. Le divin Roi des âmes avait hâte de régner dans une âme que bientôt le démon devait vivement lui disputer.

III

Après avoir fréquenté, surtout pendant l'hiver, l'école de Serverette, Paul fut placé chez un de ses oncles, curé de Fontans. Il reçut de lui les premières leçons de latin et fut ensuite envoyé au collège de Mende, pour y faire la sixième. Il y arriva à la fin d'octobre 1836, c'est-à-dire au milieu de sa treizième année.

Suivant la coutume, il fut placé dans une maison de confiance, où les grosses provisions lui venaient du Mazel, périodiquement apportées par le voiturier de Serverette. La Maîtresse de pension était une personne âgée, d'une grande vertu et le modèle des Mendoises, au dire d'un témoin; néanmoins, dans ce milieu tout nouveau pour lui, et si différent de celui du

(1) Joseph Pantel, berger au Mazel en 1835, et plus tard sacristain de l'église de Fontans.

Mazel, la vertu de Paul rencontrera des dangers que la vigilante sollicitude de sa mère lui eût fait éviter.

Le collège communal était alors confié aux prêtres du diocèse. M. l'abbé Moure, curé de Saint-Denis, rapporte que, sous la ferme direction de M. l'abbé Delsieux, la discipline régnait dans les classes comme dans les différentes pensions, soumises par ses soins à de fréquentes visites. Ainsi soutenu, Paul fut, pendant quelque temps, fidèle aux habitudes contractées au sein de la famille. Malheureusement, le zélé directeur du collège mourut. Bientôt, toute discipline avait disparu : les élèves, répartis pour la plupart dans les pensions de la ville, y avaient absolument leurs coudées franches. Que pouvaient devenir des enfants abandonnés à eux-mêmes? Il est facile de se l'imaginer.

M. l'abbé Maurin, curé de Grandrieu, complète ce tableau : « En quatrième et en cinquième, dit-il, les succès de Paul ne furent pas brillants. Il était éveillé, pétulant, turbulent même, quand il se trouvait en compagnie de camarades bien connus; hors de là, il était réservé, plutôt sérieux que léger. A travers sa pétulance, on discernait chez lui une bonne éducation de famille campagnarde, un jugement sain et solide, du sang-froid, de la fermeté dans le caractère.

» C'est à la pension surtout que Paul s'en donnait. Gare à la Catinette (c'était le nom de l'hôtesse), si quelque chose laissait à désirer, si le dîner n'était pas prêt à l'heure; c'étaient des reproches, des cris, des bonds à n'en plus finir. » — « Parfois, ajoute l'abbé Moure, il prenait la bonne octogénaire par le bras et faisait semblant de vouloir l'entraîner pour un tour de danse. Catinette, alors, s'armait d'un tison, mais elle ne parvenait à se délivrer de son ennemi qu'en lui promettant de servir quelques douceurs à lui et à ses camarades, spectateurs de la scène. »

Cependant, au témoignage d'un vénérable prêtre, Paul ne sortit jamais la nuit, comme ses condisciples. Mais, durant leur absence, il se chargeait de faire assez de bruit pour tromper la vieille demoiselle, et lui laisser croire que tout le bataillon prenait chez elle ses ébats.

Au milieu de l'agitation des passions naissantes, les pensées

de la foi régnaient toujours dans le cœur de Paul. Ecoutons M. l'abbé Moure : on était au mois d'août 1839.

« Les amusements bruyants n'avaient pas, pour Paul et moi, les mêmes attraits qu'auparavant. Nous étions tous deux dans la seizième année de notre âge. Au lieu de jouer, nous faisions de longues promenades. Un jour, nous arrivâmes ainsi en un lieu presque désert; près d'une hutte abandonnée, nous vîmes un cerisier chargé de fruits mûrs. Après délibération il fut résolu que nous devions goûter ces cerises; je grimperais sur l'arbre et Paul ferait le guet. J'atteignais à peine les premières branches, que des pierres commencèrent à pleuvoir sur nous, et bientôt le propriétaire se montra et n'épargna pas les menaces; mais voyant qu'il avait affaire à deux gaillards déterminés, il prit le parti de s'en aller. Nous nous assîmes au pied du cerisier, en riant de notre mésaventure. Il faisait chaud, Paul se mit à l'aise. Il s'amusait, tout en causant, à taillader un morceau de bois avec son canif. Tout à coup, il pâlit et s'affaisse. Je le relève et le secoue. Il revient à lui, mais l'émotion ne finit pas de sitôt. Sa main avait glissé et la pointe du canif était allée droit entamer la peau, dans la région du cœur. Les réflexions sérieuses succédèrent au rire; Paul me disait : « Où serait mon âme, si j'étais mort? » Et moi, tout aussi préoccupé, je disais : « Si tu étais mort, on m'aurait, peut-être, accusé de t'avoir assassiné! » Nous reprîmes le chemin de Mende, nous promettant bien de ne parler à personne, ni des cerises, ni du canif! »

M. l'abbé Moure dit, en terminant : « Paul et moi avons donc fait bien des fredaines; je n'ai cependant jamais entendu sortir de sa bouche une parole contraire à la pureté des mœurs. »

Néanmoins, les tendances du jeune écolier préoccupaient Antoine Ginhac. Monique, de son côté, dut souvent, pendant les vacances, faire de tendres reproches à son enfant et ranimer en lui les pensées de foi qu'elle avait jetées dans son âme. Témoin des larmes de sa mère, Paul prenait sans doute d'excellentes résolutions; hélas! loin du Mazel, elles s'évanouissaient vite.

En 1839, on résolut de l'envoyer au petit séminaire de Chirac, que son frère Vincent quittait, cette même année, pour entrer au grand séminaire. Là, pensionnaire, il n'aurait plus la liberté

dont il avait abusé à Mende. Des condisciples nouveaux, de nouveaux maîtres, l'esprit de régularité qui régnait dans cette maison, exerceraient sur lui une heureuse influence.

De plus, on comptait sur les encouragements de sa sœur Eugénie, l'aînée de sa famille. Née huit ans avant Paul, le 22 octobre 1816, elle avait grandi d'abord sous la sévère discipline de la servante de son oncle, l'abbé Vincent Ginhac, curé de Lafage; envoyée ensuite comme pensionnaire au monastère de la Visitation de Marvejols, elle avait trouvé si doux le joug du Seigneur, qu'elle ne voulut pas en connaître d'autre. Admise à vingt ans au noviciat, elle fit sa profession le 27 novembre 1838. Un jour, Paul lui dira : « Je vous dois tout mon bonheur! » Elle fut en effet pour lui comme une seconde mère.

Marvejols est à quatre kilomètres de Chirac. Les parents pensèrent que Paul irait la voir de temps en temps et subirait le doux ascendant de sa vertu.

Paul trompa ces espérances. Dès la première visite qu'il fit à sa sœur, quelque temps après la rentrée des classes, il se plaignit de l'esclavage auquel on l'avait soumis, affirmant qu'il ne pouvait le supporter. « J'étouffe entre ces murs, » répétait-il. D'autres fois, il se plaignait de la nourriture : « Elle est affreuse, on ne nous donne que du pain et des noix. » La conclusion de toutes ces exagérations était toujours : « Veuillez écrire à mon père de venir me prendre; qu'on me remette au collège de Mende; ici, je ne puis pas vivre. »

Sœur Marie Philomène renseignait sans doute ses parents sur l'état de son jeune frère. En même temps elle s'efforçait, avec une bonté toute maternelle, de le calmer, de l'encourager, et surtout de l'incliner à la piété.

Paul fut rebelle à ces sages conseils. Il termina l'année à Chirac, mais sans grand profit pour son intelligence ni pour son cœur.

La soif de liberté dont il était dévoré effrayait ses parents : au lieu de le placer, ainsi qu'il le demandait, à l'externat du collège, ils l'envoyèrent comme interne au petit séminaire de Mende.

« Au mois de novembre 1840, dit M. Maurin, nous entrâmes en seconde au petit séminaire. Lui, venait de Chirac, et je

quittais le collège; mais je le retrouvais tel que je l'avais connu en quatrième.

» Notre Professeur d'humanités ne souffrait pas que l'on cultivât tant soit peu la chevelure; il défendait à ses élèves de mettre à nu le front, autrement qu'avec les ciseaux. Or, un jour, quatre élèves arrivèrent en classe, avec des chevelures remarquablement travaillées. De toutes, celle de Paul était la plus singulière. Aussi la classe s'ouvrit par un solennel *quousque tandem*... que je n'oublierai jamais. Il faudrait ici un peintre pour représenter Paul, raide comme un pieu, impassible comme un rocher. Le flot d'éloquence passa sur sa tête, sans y déranger un cheveu.

» La vie de Paul au séminaire fut celle qu'il avait menée au collège : sa piété y gagna peu. Joyeux avec ses amis, il s'amusait, des mois entiers, d'un mot ridicule, d'une originalité, d'un travers de condisciple.

» Nous assistions tous les jours à la messe. Paul, en entrant dans la chapelle, faisait un signe de croix et une génuflexion plus ou moins réguliers! il se mettait ensuite à genoux, et, tout le temps de la messe, sans remuer ni les yeux ni les lèvres, il demeurait immobile comme une statue; nous en rîmes plus d'une fois. Que se passait-il alors dans cette tête? Nul ne le savait. »

Un autre condisciple, qui fut depuis vicaire général, M. l'abbé Coste, ajoute : « Paul, en ce temps, était renommé pour ses espiègleries. Ce genre était loin de plaire à son frère Vincent qui suivait les cours du grand séminaire. Etant l'aîné, il crut qu'il pouvait, qu'il devait même, par charité, faire quelques observations. Elles furent très fraternelles; cependant l'amour-propre du délinquant en fut blessé, et il n'admit pas que, pour être plus âgé, son frère s'érigeât en censeur de sa conduite. »

Le témoignage des maîtres est moins sévère que celui des condisciples; M. le chanoine Michel, surveillant pendant l'année 1840-1841, dit de Paul :

« Il me fut signalé comme un élève très suspect, parce qu'il venait du collège communal de Mende, et aussi parce qu'il avait des allures déplaisantes. J'eus constamment sur lui un œil vigilant; mais je ne vis jamais rien qui fût digne de blâme. Il n'était

pas des plus pieux; il fréquentait cependant un des élèves les plus sages de la maison, M. Maurin, aujourd'hui curé de Grandrieu. J'ai écouté, plusieurs fois, leurs conversations : elles roulaient sur des sujets de littérature. A cette époque, toutes les préoccupations de Paul, semblait-il, étaient là; il songeait à prendre des grades universitaires. »

L'année suivante, le surveillant était M. l'abbé Henri Blanc. Archiprêtre de la cathédrale de Mende, ce vénérable prêtre écrivit peu de temps avant sa mort :

« J'ai connu Paul, lorsqu'il faisait sa rhétorique; il me paraissait vif, ardent par saillies plutôt que par habitude; je le voyais plus souvent préoccupé et sombre, que dilaté et réjoui. On eût dit qu'il vivait au séminaire comme un étranger : c'était peut-être l'effet de ses préoccupations. Du reste, il ne me donna jamais aucune peine; je ne me souviens pas d'avoir eu jamais à le reprendre. Je le considérais comme un jeune homme dont on pourrait tirer grand parti : on voyait là des facultés puissantes, un fort caractère. »

Non seulement Paul vivait en étranger au petit séminaire, mais il y demeurait par force.

« Comme à cette époque, dit M. Moure, il ne pensait à rien moins qu'au sacerdoce, il usa de tous les moyens pour nous quitter. Grand, frêle, assez pâle, il fit le poitrinaire et feignit de cracher le sang. Pour cela, il se déchirait les gencives avec une forte brosse à dents. Le médecin de la maison y fut trompé, et, à plusieurs reprises, il l'envoya se reposer au Mazel. Lui-même, à la fin de la rhétorique, me montra ses gencives, qui étaient fortement endommagées, et il me raconta, au long, toutes ses espièglerics du séminaire. »

Paul, il est vrai, croyait avoir de bonnes raisons pour quitter le petit séminaire. Parvenu à sa dix-huitième année, nullement attiré à l'état ecclésiastique, il se tourna vers une autre carrière, et résolut d'obtenir le diplôme de bachelier. Au collège, il eût trouvé une préparation immédiate aux examens du baccalauréat; mais ses parents s'opposaient à ce projet qui, du reste, avait eu un heureux effet, celui de secouer sa torpeur. Plus ardent au travail durant ces deux années, Paul vit le succès couronner ses

efforts. Au mois de janvier 1843, interrogé par les examinateurs qui le jugèrent admissible dans la Compagnie de Jésus, il répondit : « En seconde, je fus troisième sur dix-huit, et j'eus quelques prix. »

« Comme professeur de rhétorique, dit M. l'abbé Maurin, nous eûmes un homme capable, un peu enthousiaste, et qui sut communiquer à certains de ses élèves quelque chose de son enthousiame. Paul travailla; il obtint même quelques succès. Le jour de la distribution des prix, il lut une composition qui fut applaudie. Un sien grand oncle, vieillard de quatre-vingts ans, qui bientôt alla mourir à la Trappe, lui adressa, à ce propos, un compliment devant tout le monde : « *Perge quo cœpisti!* »

IV

La voie que le jeune lauréat avait en vue était bien différente de celle que Dieu lui destinait. Après la distribution des prix, il regagna à pied le Mazel, en compagnie de son ami M. Moure, et fit retentir monts et vaux des détonations d'un pistolet qu'il s'était procuré pour la circonstance. Se rendre à Lyon, entrer dans une maison de commerce, tels étaient ses projets d'avenir.

Mais où trouver les subsides du voyage? Une réunion de famille parut lui offrir une bonne occasion de se les procurer. La parenté était venue au Mazel pour fêter la première messe d'un jeune prêtre. Paul fit demander de l'argent à son père; il n'obtint qu'un refus. C'est alors sans doute qu'il eut la pensée de solliciter la place de régisseur chez M. le marquis de la Baume.

Si l'esprit de l'écolier avait subi la fascination du monde, sa vie du moins était sans tache, telle est la conviction du pèlerin du Mazel, fondée sur de nombreux témoignages : « J'ai eu beau prendre des détours, écrit-il, user de toutes les industries; aucune des personnes que j'ai interrogées n'a dit le moindre mot qui

pût jeter un nuage sur la jeunesse du P. Paul Ginhac. Tous répondent : « Dégourdi, éveillé, mais rien de mal! »

« Sans oublier les principes qu'il avait reçus, dit une relation de Marvejols (1), il ne rêvait plus, comme les autres, que gloire et plaisirs. Il en était venu à ne vouloir plus entendre un mot du bon Dieu. Une de ses sœurs lui ayant envoyé un scapulaire, il le jeta au milieu de la chambre, disant qu'il ne le porterait pas. Son frère l'abbé, faisant l'impossible pour le ramener à de meilleurs sentiments et lui ôter l'idée qu'il avait d'aller à Paris *s'en donner*, comme il disait, tout fut inutile; et le jeune Paul finit par se brouiller avec son frère et ne voulut plus lui parler ni le voir. »

Au mois d'octobre, il était auprès de sa sœur la Visitandine et lui déclarait son inébranlable résolution de quitter le Mazel. « Plutôt que d'y rester, disait-il, je m'engagerai. » Sœur Marie Philomène essaya de le calmer, et lui parla avec bonté et douceur; voyant qu'elle n'obtenait rien, elle lui dit d'un ton grave : « Que deviendra notre pauvre mère? » A quoi Paul répondit : « N'importe! je veux partir quand même. »

Effrayés par ces tendances, deux prêtres, oncles de Paul, avaient dit : « Si ce jeune homme tourne mal, il deviendra pire que Calvin. » Une autre relation met ces paroles sur les lèvres de Monique : « Mon fils, si vous faites le bien, vous irez loin; mais si vous tournez mal, vous serez un autre Calvin. » Il n'est pas difficile d'imaginer le trouble douloureux que les aspirations de Paul jetaient dans l'âme de la pieuse mère. Profondément affligée de le voir engagé dans cette lutte terrible, elle lui disait souvent : « Au moins, mon fils, sauve ton âme! »

Le « *quid prodest homini* » retentit, pendant de longs mois, aux oreilles de saint François Xavier, avant de le convertir. Le « *sauve ton âme* » de Monique ne changeait pas le cœur de son enfant, mais il devait y laisser une empreinte ineffaçable.

(1) Cette relation fut adressée à la Visitation de Toulouse, en 1862, quand le P. Ginhac, Recteur de la Résidence, excitait déjà l'admiration de tous. Elle commence par ces mots : « Il faut bien le dire, le R. P. Ginhac n'est pas né saint comme il l'est, et quand on l'a connu violent et emporté comme il l'était, on ne peut douter qu'il n'ait eu de terribles violences à se faire, pour en venir au calme imperturbable que vous lui connaissez. »

Après bien des années, le 4 mai 1865, Maître des novices à Toulouse, le P. Ginhac écrira : « Fête de sainte Monique. Elle obtint la conversion d'Augustin par ses prières et ses larmes. Je dois la mienne, nouvel Augustin, aux larmes et aux prières d'une nouvelle Monique. »

Paul n'avait pas connu les égarements d'Augustin. Mais l'enfer tentait les derniers efforts pour arracher à Dieu l'âme d'un saint.

On eût dit qu'une force mystérieuse l'entraînait loin du Mazel et de Mende. Lors de leur entrevue si pénible, sœur Marie-Philomène avait compris qu'elle ne pourrait le retenir; elle l'engagea à aller voir, avant de partir, M. l'abbé de Moré de Charaix, qui se trouvait alors à son château de Cheminade (1); par ses conseils et son influence, ce digne prêtre pouvait faciliter l'exécution de ses projets. Paul promit de se rendre à cet avis. De son côté, sœur Marie-Philomène multiplia prières et pénitences; elle s'adjoignit une de ses compagnes, Marie Bourrillon, remarquable par sa ferveur et son esprit de mortification, et ensemble elles demandèrent à Dieu le retour du prodigue.

M. l'abbé de Charaix, dans les desseins de la Providence, devait l'aider, non à obtenir une place dans le monde, mais à orienter sa vie vers un but que ni l'un ni l'autre n'avait entrevu. Fidèle à sa promesse, le jeune homme vint trouver son protecteur et lui parla de ses rêves d'avenir. Le pieux abbé, déjà renseigné sur son compte, lui témoigna beaucoup d'intérêt, et l'invita à l'accompagner à Mende, où la mission donnée par les Pères Jésuites l'obligeait à rentrer (2). Paul ne put refuser. Avait-il

(1) M. le comte de Moré de Charaix, né le 26 juin 1812 au château de Cheminade, mourut à Mende le 19 septembre 1852. Converti pendant une mission que le P. Jouve prêcha à Saint-Chély vers 1835, il alla, quelque temps après, faire une retraite à Vals, près le Puy, et s'y détermina à embrasser l'état ecclésiastique. Il fut ordonné prêtre, à Rome, le 5 juin 1841; il dirigea ensuite, à Paris, jusqu'à la fin de l'année 1845, les catéchismes de Saint-Louis d'Antin. Au mois d'octobre 1842, il achevait de prendre son repos des vacances à Cheminade, à 5 kilomètres de Serverette.

(2) Cette mission fut prêchée par les PP. Jouve, Valuy, Pratz et Celeyrette : elle s'ouvrit le dimanche 23 octobre et se termina le jeudi 24 novembre 1842.

l'intention de profiter de la prédication des missionnaires? Non, sans doute, dit la Supérieure de Marvejols. « Il se proposa d'aller les entendre, pour les contrefaire et s'amuser d'eux avec ses amis. Mais Dieu, touché par tant de prières et de larmes, l'attendait là.

» Il se sentit saisi et, sinon vaincu, du moins ébranlé. La conversion complète ne s'opéra que le dernier jour, à la cérémonie de clôture. Une longue procession parcourait la ville. Paul la suivait de loin. Arrivé au détour d'une rue, il se trouva en présence d'un grand Christ, que des Messieurs portaient sur un brancard (1). Il regarde, et regarde encore l'image du divin Crucifié et il lui semble apercevoir des rayons qui, sortant de la sainte Face, jaillissent vers lui, pénétrant tout son être. Il tremble et se rend : « Dès ce moment, dit-il, je veux n'appartenir qu'à Dieu. »

Sur un fait si important, il a paru bon de réunir plusieurs témoignages. Parmi les Sœurs de la Visitation de Marvejols, trois des plus anciennes avaient entendu de la bouche de sœur Marie-Philomène le récit de cette conversion. Après la mort du P. Ginhac, elles furent requises par leur supérieure d'écrire leurs souvenirs sans se concerter : voici leurs dépositions signées et munies du sceau du monastère.

Sœur Marie-Antoinette Mazelic : « Sœur Marie-Philomène me parla un jour ainsi : « Lorsque la mission fut terminée, Paul » revint me voir. En entrant, il me dit : « Eh bien! ma sœur, » c'est fini; je veux me donner tout au Bon Dieu, et entrer chez » les Jésuites. Je vais au noviciat d'Avignon. » Je ne pouvais » croire à un changement si subit. De grosses larmes coulaient » de mes yeux. « Mais enfin, Paul, que s'est-il passé? Dites-moi » comment Notre-Seigneur a opéré cette conversion. » Paul » répondit : « Lors de la grande procession, qui eut lieu à la fin » de la mission, au détour d'une rue, j'aperçus, porté par des » jeunes gens, un brancard, sur lequel reposait un grand Christ. » Tout à coup, il me sembla que cette figure était resplendis-

(1) La croix de la mission de 1842 est celle que l'on voit encore aujourd'hui, dressée dans la cathédrale, au-dessus du trône de l'Evêque vis-à-vis de la chaire.

» sante de clarté et qu'elle transperçait mon cœur. Il me fallut » baisser les yeux, et je me sentis intérieurement tout changé. » Je ne me reconnaissais plus. Depuis lors, je suis dans la » disposition de me donner entièrement à Dieu. »

Sœur Marie-Bernard Castan, après avoir dit comment la divine image terrassa Paul, ajoute : « Notre sœur Marie-Philomène était convaincue que la lumière qui le toucha fut à la fois intérieure et extérieure. »

Sœur Marie-Arsène Bardol : « Le Sauveur, dans sa miséricorde, regarda le jeune homme. Quel fut ce regard? C'est le secret de Dieu et du vénéré Père qui l'emporta dans la tombe. »

Il le tint en effet enfermé dans son cœur. Cependant, Dieu voulut qu'en deux circonstances, il le laissât entrevoir.

Dans un important mémoire, que nous citerons plus loin, la mère Thérèse de Saint-Joseph, Prieure du Carmel de Tours, a écrit : « Le P. Ginhac dit un jour à une personne en proie à une grande désolation, et qu'il désirait consoler : « Pour ma vocation je fus entraîné avec une telle puissance que tout l'univers, armé contre moi, ne m'aurait pas ébranlé. Sous cette influence divine, j'entrai dans la Compagnie; et à un certain moment, Notre-Seigneur me fit comprendre qu'il m'appelait à la perfection et que j'y arriverais. » Le Père répéta deux fois ces derniers mots. »

De cette confidence, rapprochons la déclaration que le P. Paul écrivait à Liesse sur une feuille heureusement conservée : « Après la conférence, calme et joie... J'achèverai; j'ai vu que ma conversion tenait du miraculeux... que Dieu avait été bien miséricordieux à mon égard. »

Quel était le sujet de la conférence qui inspirait ces lignes? Quelques notes du P. Paul prises au courant de la plume nous l'apprennent : le P. Fouillot avait parlé des signes auxquels on peut reconnaître le surnaturel merveilleux. Recommandant la circonspection, il avait dit : « Saint Ignace pensait que, sur cent personnes, quatre-vingt-dix-huit sont dans l'illusion. Sans doute, il ne faut pas rejeter tout merveilleux; mais il y en a moins qu'on ne croit. Il est des auteurs trop affirmatifs; mais pour nous, cherchons le doigt de Dieu : *Digitus Dei est hic*... Ne nous prononçons que lorsque la puissance de Dieu paraît visiblement...

Manus Domini fecit hæc... Fecit potentiam in brachio suo. »

En écoutant cet enseignement, le P. Paul revoyait sans doute la procession de Mende, le grand Christ et cette lumière divine qui avait changé son cœur. A l'aide des principes exposés, il cherchait à reconnaître la nature de la faveur dont il avait été l'objet. Ces conseils de prudente réserve lui inspirent-ils la défiance?... Au contraire, ils lui donnent une inébranlable assurance, dont il veut garder le souvenir. Il écrit donc : « Après la conférence, calme et joie... J'achèverai; j'ai vu que ma conversion tenait du miraculeux... »

Oui, la conversion du prodigue fut l'œuvre de la puissance et de la miséricorde divine, qui se préparait en lui un vase d'élection, pour la gloire du nom de Jésus.

Vaincu par la grâce, il alla se jeter aux pieds du P. Jouve, lui ouvrit toute son âme et sollicita de lui son admission dans la Compagnie (1). Le missionnaire l'adressa au Révérend Père Provincial, et, en attendant la réponse, il lui enjoignit de se mettre sous la direction de l'abbé Vincent, son frère, après lui avoir demandé pardon à genoux.

Le jeune converti obéit sans réplique, et il le fit avec tant de simplicité et d'humilité que l'abbé Vincent disait plus tard : « N'aurais-je pas eu la foi, ce que je vis alors me l'eût donnée, tant j'étais frappé de voir un jeune homme, naguère si altier, si fier, qu'il voulait dominer tout le monde et n'être conseillé par personne, se déterminer à des démarches qui devaient lui être si pénibles. »

Le P. Provincial, se défiant peut-être d'une conversion si subite, exigea une épreuve et imposa un délai. Le postulant dut reprendre le cours interrompu de ses études. Mais sans retard, grâce à ses vives instances, secondées sans doute par M. de Charaix, il fut autorisé à suivre l'appel du Divin Roi. Au

(1) Le P. Henri Jouve, né à Lyon, le 11 février 1801, entré dans la Compagnie, le 20 mars 1821, mourut le 25 mai 1878. Etudiant en droit à Grenoble, il fut miraculeusement converti par les prières de sa sœur, Aloysia Jouve, qui venait de mourir en odeur de sainteté, religieuse du Sacré Cœur, et, peu de temps après, suivant le vœu qu'avait souvent exprimé Aloysia, il entra dans la Compagnie.

dernier moment comme durant le voyage, le démon lui livra de rudes assauts; il fut vaincu.

Plus tard, au souvenir de ses infidélités et des miséricordes divines, le serviteur de Dieu écrira :

« O mystère, ô mystère, ô mystère incompréhensible! Le nombre et la malice de mes péchés, la miséricordieuse bonté de Dieu, l'insensibilité de mon cœur. » (1855.)

Ailleurs : « J'ai péché et beaucoup péché; par là, j'ai méprisé l'infinie Majesté de Dieu. Ne faut-il pas, pour réparer ces outrages, que je sois méprisé, méprisé de tous? J'ai mérité d'être couvert d'un mépris infini, méprisé par Dieu; n'est-il pas nécessaire que je désire, pour la gloire du Créateur, être l'objet du mépris de toutes les créatures! Oh! mépris, opprobres, ignominies, à moi! » (Juin 1860.)

CHAPITRE II

FORMATION RELIGIEUSE (1843-1855)

I. Le noviciat : ferveur du F. Paul. — II. La régence : l'orphelinat de Ben-Aknoun; mortification; zèle; faveur divine. — III. Le scolasticat : Vals en 1848; vertus de l'étudiant. — IV. Le sacerdoce : le P. Paul, catéchiste; socius du Père Maître; au saint autel; une visite au Mazel.

I

Paul fut admis au noviciat d'Avignon, le 4 janvier 1843, jour de l'Octave des saints Innocents. Le R. P. Joseph de Jocas était alors Recteur et Maître des novices; il avait pour *socius* et ministre le P. Pie de Blacas. Les novices étaient au nombre de quarante-quatre, parmi lesquels douze prêtres : l'un d'eux était le P. Jeanjacquot (1), dont la mémoire est en bénédiction dans le diocèse de Montauban. Supérieur du Grand Séminaire, théologien et professeur éminent, écrivain docte et pieux, directeur

(1) Voir la notice du P. Pierre Jeanjacquot, né à Boulogne-les-Marnay (Doubs) le 21 octobre 1804, décédé à Montauban le 18 novembre 1891. (Georges et Ferrié, Montauban.) On regarde comme un chef-d'œuvre l'un de ses opuscules : *Simples explications sur la coopération de la Sainte Vierge à notre Rédemption.*

d'une rare prudence, il a formé aux vertus sacerdotales une génération de prêtres. Plus âgé que ses jeunes frères, il était bien à même de les juger : « Je me souviens, disait-il en 1884, de l'entrée en communauté du F. Paul Ginhac. Je vois encore cette taille élancée, cette allure timide, embarrassée même, tous ces dehors d'un enfant des campagnes. Ce furent, d'abord, ces formes un peu agrestes qui attirèrent mon attention; mais, dès les premiers jours, j'eus sujet d'admirer en lui toute la régularité de vie d'un parfait novice de la Compagnie. Je n'étais pas seul à le considérer comme tel : c'était l'opinion unanime de ses frères.

» Il y avait alors, au noviciat, entre autres novices des plus édifiants, le F. Sébastien Gaillard, qui depuis fut longtemps Recteur et Provincial dans la province de Lyon; le F. Edmond de Lachaud, dont les talents littéraires ont été remarqués; le F. Victor Devron, qui depuis fut propagateur si zélé de la dévotion au Cœur de Jésus et de la communion réparatrice; le P. Jean-François Poncet, depuis supérieur vénéré de la maison de Marseille, et j'en pourrais nommer d'autres. Aucun, à mon avis, ne dépassa, n'égala peut-être la perfection de vie du F. Paul Ginhac.

» Du reste, dans sa conduite aucune singularité; mais la continuité d'exactitude dans l'accomplissement de tous les détails de la règle, qui faisait de ses journées un exercice ininterrompu d'union avec Dieu et de mortification.

» Dans les exercices de piété, en particulier, on voyait qu'il avait en peu de temps acquis l'habitude de l'union avec Dieu : il y paraissait totalement étranger aux choses extérieures : la profonde révérence, la parfaite modestie de son attitude indiquaient assez que le fervent novice se sentait en la présence de Dieu.

Entre les actes proposés à la générosité des novices, il en est qui répugnent davantage à la nature : je n'ai jamais observé chez lui, la moindre expression de répugnance, de peine, de difficulté, aucune hésitation en présence d'actes de ce genre. Ce commençant semblait déjà se mouvoir dans la vertu comme dans son élément.

» Inutile de dire que personne, ni dans les paroles, ni dans

les procédés, ni dans les manières d'agir du bon Frère, n'eut à noter de manquement soit à la charité, soit à la douceur, à l'humilité, à l'obéissance.

» Le F. Paul, je l'ai fait entendre plus haut, n'était pas expansif; son éducation première aux champs, un fond naturel d'austérité, l'attention qu'il avait à se vaincre lui-même en toutes choses y faisaient obstacle; cependant, comme chacun savait que sa vraie charité le mettait au service de tout le monde, on aimait à se trouver avec lui, et j'ai ressenti moi-même cette impression et cet attrait. »

Le P. Louis Verdier était naguère encore supérieur des missionnaires du Maduré (1); peu avant sa mort, il nous écrivait d'une main que cinquante années d'apostolat ont rendue tremblante : « Ce qui m'édifiait le plus dans le F. Paul, c'était son humilité, sa modestie. Il s'effaçait doucement; mais dès qu'on parlait de Notre-Seigneur, lui, si ami du silence, s'animait, et ses paroles trahissaient un cœur plein de l'amour divin... J'observai qu'il tenait souvent les poings fermés, et je compris que ce n'était pas l'effet d'une habitude déjà contractée, mais la manifestation inconsciente de l'application de son âme à se mener et à se vaincre. »

Ces deux témoins étaient déjà des hommes graves, en 1843; écoutons le Benjamin du Noviciat : « J'entrais dans ma seizième année, écrit le P. J. Lambron; j'étais donc peu capable d'apprécier les hommes. Je me souviens cependant de l'impression que faisait sur moi tout l'extérieur du F. Paul : c'était absolument parfait. Je vois encore ce grand jeune homme, svelte, vigoureux, décidé, toujours dans l'élan de la ferveur. C'était bien l'homme d'une seule idée, le novice qui veut remplir entièrement son devoir, marcher à la conquête de l'esprit de l'Institut, sans se laisser détourner, ni à droite, ni à gauche, par d'inutiles retours sur lui-même, ni par la préoccupation des jugements d'autrui. Ajoutez à cela une sérénité de visage qui reflétait la droiture, la générosité de l'âme, la paix de la conscience; une égalité d'humeur sans ombre; une parfaite modestie des yeux....

(1) *Le P. L. Verdier*, par le P. J.-B. Dessal. (Paris, Retaux, 1902).

» Le Père Maître des novices lui confia tour à tour les charges de substitut et d'admoniteur; il en remplit les devoirs à la grande satisfaction de tous. Je ne puis oublier le renom de mortification qu'il se fit parmi nous avec ses fréquentes flagellations, sans parler des autres pénitences.

» Je ne doute pas que le P. Ginhac ne soit un saint. »

Tandis que le F. Paul était pour tous un modèle de ferveur, à Marvejols on n'oubliait pas le converti. La Mère Julie de la Rochette, qui avait été supérieure à la Visitation d'Avignon, écrivit à Madame la Marquise de Forbin pour la prier d'aller voir quelquefois le jeune novice. Sœur Marie-Philomène reçut bientôt une lettre courroucée : « Je vous en prie, lui disait Paul, épargnez-moi de pareilles visites... Laissez-moi vivre caché et dans l'oubli. »

Combien il aimait son Nazareth, il le dit dans une lettre providentiellement découverte, au milieu des papiers de la famille de Charaix.

« 28 Septembre 1843, Avignon, rue Saint-Marc, 14.

» Monsieur de Charaix,

» Le vif intérêt que vous m'avez témoigné relativement à ma vocation à l'état religieux, et les soins empressés que vous avez mis à hâter l'exécution de mon dessein, m'obligent à vous faire connaître le succès de mes démarches. Je vous avoue que je l'aurais fait depuis longtemps, si j'avais su où vous adresser une lettre à Paris. Un mois s'était à peine écoulé depuis votre départ pour la capitale, que moi-même, après avoir quitté le collège, je prenais le chemin d'Avignon. J'ai eu à m'applaudir de n'avoir nullement différé la réalisation de mon projet. Exposé comme j'étais aux conseils flatteurs d'une foule d'amis, partisans de la liberté, quelques mois seulement de retard étaient suffisants pour ralentir ma ferveur encore trop jeune, me faire oublier mes bonnes résolutions et retomber dans ma conduite première.

» Maintenant, vous dire le bonheur et les consolations que je goûte, et qui semblent croître à mesure que les jours de mon noviciat s'écoulent, cela me semble impossible : je ne saurais rendre ce que mon cœur sent. Quand je mets à côté de ma vie actuelle mes jours passés dans le monde, c'est alors que je suis forcé de dire : Oui, Seigneur, une heure passée dans votre maison est préférable à toutes les années de plaisir qu'on pourrait goûter loin de vous. Il est doux d'habiter parmi des frères, de n'avoir avec eux qu'un cœur, qu'une volonté. Ici, je ne cours plus après les plaisirs faux et menteurs, qui ne laissent que trouble, au lieu du bonheur qu'ils promettent; mais une fin plus noble, plus avantageuse et plus assurée est l'objet de tous mes soins.

» C'est vous, mon insigne bienfaiteur, qui avez été l'instrument dont Dieu s'est servi pour me faire connaître sa volonté sur moi, et m'ouvrir le trésor de ses miséricordes, en me rappelant de l'état déplorable où m'avait déjà plongé une jeunesse orageuse. C'est vous qui avez commencé; le Père Jouve a fini. Grâces en soient rendues au ciel, grâces à vous-même! Ma reconnaissance, qui ne peut être qu'une reconnaissance de prières, sera donc de supplier Notre-Seigneur d'acquitter ma dette envers vous.

» Le noviciat, malgré le bon nombre de ceux qui sont partis pour aller commencer leurs études et malgré les calomnies que le *Constitutionnel* et l'Université sèment contre la Compagnie, augmente tous les jours considérablement. Naguère, nous avons eu le plaisir d'embrasser M. d'Arnouville, de Paris, que vous avez connu à Rome.

» Je n'ai plus, Monsieur de Charaix, qu'à implorer le secours de vos prières, surtout la grâce que vous vous souveniez de moi dans vos saints Sacrifices. J'espère tout de vous pour ma persévérance, comme je l'ai fait pour ma vocation (1). »

(1) Paul garda, jusqu'à la fin, un souvenir reconnaissant de ce qu'il devait au pieux abbé de Charaix; il dira en 1879 : « Je dois à M. l'abbé de Charaix ma vocation. Ayant eu occasion de le voir, après son retour de Rome, où il avait été ordonné prêtre, il me parla avec une pénétrante conviction du bonheur qu'il ressentait d'avoir abandonné le monde pour gagner des âmes à Notre-Seigneur, et ce qu'il me

II

Le F. Paul avait eu le bonheur de se lier à Dieu par les vœux de dévotion le jour de l'Epiphanie, 6 janvier 1844; puis à la fin de septembre de la même année, il avait visité le tombeau de saint François Régis, et mis sous la protection de l'Apôtre du Velay sa jeunesse religieuse. Le 11 octobre, il était à la campagne de Saint-Chamand, près d'Avignon, où les juvénistes cultivaient les belles-lettres sous la direction d'un éminent Préfet des Études, le P. Paulin Abelle; il fut même nommé *Bidellus* de cette nombreuse jeunesse. Mais tout à coup, le 23 décembre, il reçut ordre de partir pour l'Algérie et de se rendre à l'orphelinat de Ben-Aknoun, qui avait pour supérieur le P. Ferdinand Brumault de Beauregard.

Élever dans la foi et dans l'amour de Dieu les enfants pauvres et abandonnés, les former à l'agriculture, leur apprendre divers métiers, travailler ainsi à la colonisation de l'Algérie et, par une conquête bien supérieure à celle des armes, attacher irrévocablement à la France cette belle contrée : telle était la pensée, tel était le désir de la Compagnie en créant les orphelinats d'Afrique.

Le premier avait été fondé à Danemark, maison de campagne de Mgr Dupuch, évêque d'Alger; le jugeant trop étroit, le P. Brumault avait acheté Ben-Aknoun, l'ancienne maison de bains du Dey d'Alger, avec son enclos fort étendu. Bientôt des centaines d'enfants, français ou indigènes, espagnols ou alle-

dit m'impressionna vivement. Je pris la résolution de laisser moi aussi le monde, à l'exemple de ce jeune gentilhomme, qui avait, pour cela, fait de si généreux sacrifices. Je m'étais déjà placé dans une maison de commerce à Lyon : je ne pensai plus qu'à demander d'être admis dans la Compagnie. »

Ainsi parlait le P. Ginhac, alors Instructeur des Tertiaires de Paray-le-Monial, à Mlle Fayet, intime amie de Mme de Charaix.

mands, s'y trouvaient réunis (1). Le maréchal Bugeaud eut pour cette œuvre et pour son directeur l'affection la plus constante et la plus généreuse. Dans le principe, il ignorait quels étaient les prêtres auxiliaires que Mgr d'Alger s'était donnés et qui répondaient pleinement à sa confiance. Quelqu'un crut lui être agréable en l'avertissant du danger auquel il s'exposait en patronnant des hommes suspects : « Savez-vous, lui dit-il, qu'ils sont Jésuites? » Le maréchal, se redressant et prenant le ton décidé qui lui allait si bien : « Eh! qu'importe? Quand ils seraient le diable lui-même, dès qu'ils font du bien à la colonie, ils peuvent compter sur ma protection et sur mon concours. » Entièrement dévoué à l'œuvre, il lui obtenait des secours du gouvernement et lui faisait part du butin qu'il rapportait de ses expéditions contre les Arabes. Dans une de ses fréquentes visites à Ben-Aknoun, les enfants l'ayant appelé leur père : « Non, mes amis, répliqua-t-il, je ne suis pas votre père; » et montrant le P. Brumault : « Voilà votre père; moi, je suis votre grand-père. »

Après quelques années de prospérité, la propriété de Ben-Aknoun ne put suffire à contenir les orphelins; on dut créer les succursales de Bouffarick et de Dely-Ibrahim.

C'est à Dely-Ibrahim que le F. Paul prononça les premiers vœux le jour de l'Épiphanie, 6 janvier 1845 (2); mais c'est à Ben-Aknoun que, jusqu'au 22 septembre 1848, il remplit les fonctions de surveillant, de catéchiste et de professeur. Les orphelins étaient environ au nombre de deux cents.

A la fin de l'année 1847, le P. N. Baulard arriva à Ben-Aknoun pour enseigner l'arabe aux jeunes religieux, et pour être le directeur spirituel des enfants; de lui nous apprenons ce que faisait en ce temps le F. Paul et quels exemples de vertu il donna à ses frères jusqu'à son retour en France.

« Le F. Ginhac, dit-il, en était encore aux premières années

(1) Les sœurs de Saint-Charles ayant fondé pour les jeunes filles un orphelinat semblable à celui de Ben-Aknoun, on pensait qu'il serait facile un jour de former des familles chrétiennes, noyaux de paroisses catholiques. — Biographie du P. Louis Maillard, par le P. F. Pouget, c. XII.

(2) Voici les derniers mots de la formule : *Dely-Ibrahim in Missione Africana. In sacello domestico. Die sexta januarii anno millesimo octingentesimo quadragesimo quinto.* F. P. Ginhac, S. J.

de la vie religieuse, quand je le rencontrai en 1847. Je n'ai jamais oublié l'heureuse impression de respect et de confiance qu'il me fit tout d'abord.

» Chargé de l'instruction et de la surveillance des orphelins de la colonie, il venait de ramener ses enfants du travail, à la fin d'une journée d'automne, quand j'arrivai moi-même à l'orphelinat. Or, tel il m'apparut, en cette soirée, debout, tranquillement reposé sur son bâton, comme un berger sur sa houlette, dans une tenue ferme et digne, le visage respirant simplicité et douceur, tel il est demeuré, depuis, gravé dans ma mémoire. Je vis en lui un type de surveillant modèle, maître de ses enfants, mais leur père avant tout.

» Je passai avec lui toute cette année 1848, qui vit la révolution en France, et je pus le connaître dans l'intimité. Son âme, si pure, n'avait rien à dissimuler, et jamais homme au monde ne fut meilleur compagnon, d'un commerce plus facile et plus aimable. Les vertus qui l'ont toujours caractérisé se montraient toutes déjà, dans leur beauté vigoureuse, avec ce charme de plus toutefois, s'il est permis de le dire, que donne une plus grande aisance; car, n'étant pas encore prêtre, il ne se croyait pas obligé à tant de réserve. Plein de modestie, plein d'égards pour ses frères, d'une sagesse et d'une discrétion irréprochables, ne manquant à personne dans aucun de ses procédés, il répandait au milieu de nous la bonne odeur de Jésus-Christ, et nous apparaissait en toute chose comme une image de Jésus, en la maison de Marie.

» Ses supérieurs l'avaient en très grande estime, et toute parole du F. Ginhac était écoutée; quelque demande qu'il fît, j'étais sûr d'avance qu'elle serait accueillie, tant la grâce et la prudence étaient sur ses lèvres, tant la rectitude de son jugement et la droiture de ses intentions étaient appréciées.

» Son ministère auprès des enfants fut béni, comme il devait l'être. Chargé de leur enseigner la religion et ce que l'on étudie dans les écoles primaires, il consacrait tous les jours plus de deux heures à ce travail, et son dévouement, l'ascendant de son caractère et sa fermeté lui eurent de bonne heure acquis la confiance et la soumission complète de ses élèves. Ils firent, sous sa con-

duite, de sensibles progrès, et ils lui en gardèrent une vive reconnaissance. Le souvenir du F. Ginhac revenait souvent dans leurs entretiens, plusieurs années après le départ du bon Frère.

» Dieu seul aurait pu dire ce que la surveillance de ces enfants lui coûta de peines. Sans doute, ils n'étaient pas difficiles à conduire; le cœur de ces pauvres délaissés s'ouvrait facilement aux leçons et aux conseils qu'il leur donnait; mais les conditions matérielles où ils se trouvaient firent souffrir au F. Ginhac, tout le temps qu'il les garda, une sorte de martyre, surtout durant les longues heures qu'il devait passer dans leur dortoir. Par le fait du climat d'Afrique et de l'état de pauvreté où l'on était réduit, l'air qu'on respirait dans ces dortoirs devenait bientôt insupportable. Les orphelins, jeunes enfants, n'en dormaient pas moins, après les fatigues du travail des champs; mais le surveillant ne pouvait guère fermer l'œil, assiégé qu'il était par les insectes, d'espèces diverses, qui pullulaient en ce milieu, d'ailleurs fétide. Ces nuits devaient être d'autant plus pénibles, que le saint jeune homme s'était condamné, bien que de haute taille, à coucher dans un lit trop court, un lit pareil à ceux qu'avaient les enfants. On ne s'aperçut de cela qu'après le départ du F. Ginhac. Tous demeurèrent stupéfaits, à la révélation de ce fait, le F. Ginhac ayant trouvé tout naturel de garder le silence sur un malaise qui dura plus de deux ans, et auquel il eût été si facile de mettre fin.

» Chaque matin, sans doute, il s'en consolait dans la prière. Levé dès quatre heures, sans qu'il fût besoin de le réveiller, il ne manqua jamais de faire oraison pendant plus d'une heure, à genoux et immobile. C'est qu'il avait compris, dès lors, le mystère de la croix. « En mission, au milieu d'un peuple infidèle, il faut, disait-il, commencer par souffrir, avant de se mettre à prêcher. » Le salut des Arabes était son grand désir, il s'appliquait de toutes ses forces à apprendre leur langue et ne manquait aucune occasion de les fréquenter pour les mieux connaître et chercher à gagner leur cœur. Le temps lui manqua pour exercer plus largement cet apostolat. Rappelé en France, à la fin de septembre 1848, il alla faire ses études ecclésiastiques à Vals, et

ne revit plus cette Algérie, qu'il avait tant aimée, et pour le salut de laquelle il eût voulu mourir. »

Les saintes industries du zélé surveillant sont restées dans la mémoire d'un ancien orphelin devenu frère coadjuteur et missionnaire de Syrie; en mai 1895, le F. Michel Baër écrivait :

« J'ai eu le vénéré P. Ginhac pour surveillant à Ben-Aknoun, en 1846, 1847 et 1848. Il me semble encore le voir, avec sa taille majestueuse, sa figure austère, toujours adoucie par un aimable sourire. Sa présence commandait le respect; on se sentait devant un homme de Dieu. Les enfants l'aimaient. Les plus sages craignaient de faire quoi que ce soit d'un peu répréhensible, de peur de lui faire de la peine, et les plus étourdis eux-mêmes se disaient entre eux : « Notre surveillant est un saint. »

» Je ne l'ai jamais vu se fâcher, quoique les occasions fussent nombreuses, avec ces petites têtes souvent peu faciles à gouverner. Il avait un talent particulier pour prendre chacun selon son caractère. J'ai bien remarqué que ceux qui étaient violents et emportés n'avaient pas de pénitence en public, ou rarement; il les prenait à part, leur faisait sentir leur faute, obtenait une bonne résolution et tout était oublié. Quand il était obligé de punir, on s'apercevait de la violence qu'il devait, pour cela, faire à son cœur.

» Sa pénitence de prédilection, était le *piquet*. Du reste, la grande *Cour du Marabout*, garnie tout autour de platanes et de belles *ombra*, s'y prêtait admirablement, et il n'était pas rare, au commencement des récréations, de voir tous les arbres occupés; mais cela ne durait pas. Tout en ayant l'œil sur ceux qui prenaient leurs ébats, il allait tantôt à un arbre, tantôt à un autre, et il vous accostait avec un doux sourire : « Comment ça » va-t-il? — Ça va bien, mon Père : je me suis un peu oublié. » — Allez vous amuser, mon cher enfant; aimez bien le bon Dieu » et soyez bien sage. » Et les arbres étaient à peu près tous dégarnis à la fin de la récréation.

» Pendant l'hiver, il portait un long manteau, et, en passant dans la cour, s'il apercevait un enfant triste ou ennuyé, il s'approchait, étendait un pan du manteau sur la tête, et là, cœur à cœur, il demandait la cause de ces petits ennuis; puis le con-

solait, l'encourageait et le laissait aller, tout changé, l'âme pleine de joie et de courage. Il en usait de même envers quelques mauvaises têtes; il les engageait doucement à vaincre leur méchant caractère, à être bons, patients, charitables envers leurs camarades, et cette manière de les reprendre faisait plus, sur ces natures revêches, que toutes les pénitences.

» Son zèle était infatigable. En public, il ne laissait passer aucune occasion d'exciter son petit monde à la vertu; mais c'est surtout dans les entretiens particuliers qu'il faisait merveille. A chacun il demandait s'il avait son chapelet, son scapulaire; s'il se confessait et communiait souvent; et dans les entretiens il laissait souvent échapper des paroles enflammées : « Mon bien » cher enfant, ah! aimez bien Notre-Seigneur et la très sainte » Vierge! Fuyez le péché! Quand le démon vous porte au mal, » jetez-vous dans les bras de votre bonne Mère! Cachez-vous » sous son manteau maternel! » Sous l'influence d'un zèle si dévoué et si industrieux, les enfants avançaient dans la vertu et le bon esprit et s'approchaient souvent des sacrements.

» Dans l'après-midi, il allait visiter les ateliers. Il arrivait toujours avec un livre ou son grand chapelet à la main. Ni la grosse chaleur, ni la distance ne l'arrêtait : quelquefois, nous travaillions à une bonne demi-heure de la maison. Il s'informait, avec un intérêt tout particulier, de la santé de chacun; lui manquait-il quelque chose, en fait de chaussure ou de vêtement? le goûter était-il assez copieux? etc. Il pensait à tout.

» Aussi son départ nous a tous vivement peinés, nous perdions en lui le meilleur des Pères et un saint. »

Tendrement dévoué à ses orphelins, le F. Paul montra dans une circonstance que pour eux il ne reculerait devant aucun péril. C'est le F. Louis Rousson qui raconte le fait : « Le F. Ginhac accompagnait, en promenade, la division des petits, et je lui servais quelquefois de second. Un jour que nous nous trouvions de la sorte assez loin de la maison, un taureau furieux se précipita vers les enfants : le rouge de leur pantalon irritait, je pense, la bête; grand était le danger. Le F. Paul — et j'admirai bien son courage — alla aussitôt droit au taureau, une baguette à la main, et à coups de baguette sur les naseaux, il tint

l'animal en respect, jusqu'à ce que les enfants se fussent réfugiés en lieu sûr. »

Dieu ne laissa pas sans récompense tant de générosité. Un jour, dans une confidence à la Mère Thérèse de Saint-Joseph, le P. Ginhac dira, après avoir mentionné le prodige de sa conversion : « *Pendant mon séjour en Algérie, je ressentis de nouveau une si vive impression de grâces, que rien au monde ne me paraissait difficile à faire pour Dieu.* » Cette faveur se révéla-t-elle au dehors par un redoublement de ferveur? On peut le croire; et ainsi s'expliquerait l'opinion de quelques-uns, qui signalent à cette époque une sorte de transformation dans sa vie. Pénétré de cette nouvelle lumière, le fervent religieux se proposa un idéal encore plus élevé et se dit à lui-même : « *Nunc cœpi!* Il faut enfin commencer; avec le secours de Dieu, je serai un autre homme. » (1)

Dans quelle circonstance cette grâce de choix lui fut-elle accordée? On l'ignore. Peut-être ne serait-il pas téméraire de penser qu'il la reçut durant sa retraite de 1846, faite dans la maison d'Alger. Une feuille volante semble autoriser cette conjecture; on y lit : « 27 et 28 novembre 1846 : *Iniquitatem meam ego cognosco!! Benedictus Deus misericordiarum!!* Ma confession faite au P. Jouve, au P. de Jocas, et renouvelée au P. F., ne me laisse aucune inquiétude. Hier j'ai commencé et j'ai fait aujourd'hui, 28 novembre 1846, l'examen d'une grande partie du temps passé en Afrique; j'ai tout détaillé. *Il ne me reste aucune inquiétude sur toute ma vie!!* Le 28 au soir et le 29, paix, consolation, confiance en Dieu, dilatation de cœur, bonne volonté. Dans la sainte communion, consolation et confiance, bons désirs, prières. »

De cette époque, seule cette note fut conservée avec soin; durant les dernières années, le Père la relisait; il la confirmait même d'un mot de sa main, en 1890 et 1892; ne peut-on pas

(1) Le P. Marc Finaz, missionnaire de Madagascar, Préfet Apostolique des Petites-Iles, a souvent répété que le F. Paul, à Ben-Aknoun, perdit sa ferveur première et en vint à donner de vives inquiétudes à ses Supérieurs. Ce grave témoignage sera rapporté et discuté dans un Appendice, à la fin de ce volume : on y trouvera aussi les autres témoignages qui sont unanimes à louer sans restriction la ferveur du jeune régent.

croire qu'elle réveillait en lui le souvenir d'une grande miséricorde de Dieu? *Benedictus Deus misericordiarum!*

Par ses vertus, le jeune régent avait gagné l'estime et l'amour des orphelins; le P. Charles de Damas, qui vint après lui à Ben-Aknoun, les trouva pénétrés de son souvenir.

« A mon arrivée, raconte à son tour le P. Pierre Abbadie, ses enfants me disaient : Nous le voyions, tous les matins à l'heure ordinaire, s'agenouiller sur un escabeau au milieu du dortoir, et demeurer là totalement immobile, pendant l'heure que durait la méditation. Les insectes foisonnaient dans les dortoirs; nous avions beaucoup à en souffrir, tandis que lui paraissait ne pas sentir leurs piqûres. Le P. Brumault avait la plus haute opinion du F. Ginhac; aussi voulut-il, avant son départ, lui accorder la faveur d'une excursion à travers les tribus arabes; il ne pouvait donner à son dévouement plus douce récompense. Dans ce voyage Dieu permit que, par suite du contact avec les indigènes, le F. Paul fût soumis à l'épreuve dont se glorifiait saint Benoît Labre; mais, on le comprend, il se hâta de s'en délivrer, ne pouvant imiter en cela l'héroïque mendiant. »

Le P. Brumault ne vit pas partir sans regrets le dévoué surveillant; au témoignage du P. Régis Varnier, il disait qu'il avait rencontré peu de Jésuites aussi dignes de ce nom que le F. Ginhac.

Appelé au scolasticat de Vals, le F. Paul quittait les pays infidèles pour ne plus les revoir; mais au fond de l'âme, il devait, jusqu'à la mort, garder le désir de cet apostolat lointain. Quand on lui manifestait quelque attrait pour les missions, il laissait éclater sa joie et disait avec un accent convaincu : « C'est bien là la meilleure part. »

Les adieux d'un missionnaire excitaient son envie. Plusieurs fois, vers la fin de sa carrière, nous l'avons entendu répéter, avec un sourire mêlé de tristesse : « Et moi aussi j'aurais voulu partir pour les missions! Un jour, la chose paraissait décidée; mais j'étais indigne de cette grâce. Et cependant, là, peut-être, j'aurais moins mal employé mes faibles talents. A cause de mes infidélités, ce bonheur m'a été refusé. »

III

Le F. Ginhac arrivait à Vals au lendemain de la révolution de 1848; les angoisses et les consolations de cette triste année, une voix éloquente les décrit dans le discours de la fête jubilaire du scolasticat de Vals (1).

« En ce temps-là, c'était grande fête pour la Révolution. En France, elle s'amusait à jeter à bas du trône usurpé le roi qu'elle y avait mis. En Autriche, elle ébranlait la vieille monarchie de Charles-Quint. En Allemagne, elle hâtait les aspirations d'unité nationale trop tôt satisfaites par notre faute et pour notre malheur. En Suisse, elle écrasait le parti catholique dans une lutte inégale. Dans la Haute-Italie, elle faisait tourner toutes les têtes, au cri de l'indépendance. A Naples, elle frémissait sous la main d'un roi qui prétendait régner. A Rome, elle obligeait le nouveau Pontife, qu'elle acclamait la veille, à s'échapper en fugitif. Et partout, c'était la haine de la religion qui se cachait derrière la haine des pouvoirs, la haine des pouvoirs qui prenait pour mot d'ordre le cri : Mort aux Jésuites! Une battue générale se faisait contre eux sur tous les points de l'Europe; de tous les points de l'Europe ils s'envolèrent donc vers la cité de refuge. Les portes de Vals restaient ouvertes nuit et jour; nuit et jour on y recueillait de nouvelles épaves jetées par les tempêtes sociales. Bientôt, deux cent onze religieux se pressèrent dans cette arche de salut, où le patriarche allait entrer le dernier. Au printemps de 1848, le T. R. P. Roothaan venait s'asseoir parmi ses enfants de dix provinces. Pour l'acclamer à son arrivée, des poètes firent parler toutes les langues : le français, l'espagnol, l'italien, l'anglais, l'allemand, le grec, le latin. Dans une de ces pièces, je trouve cette strophe allégorique :

(1) Discours pour la fête jubilaire de la Maison de Vals, par le R. P. Raoul de Scorraille, 10 octobre 1878. (Lettres de Vals.)

A leur père au déclin de l'âge,
Un jour, des frères réunis
Disaient : « Une bête sauvage
Naguère a dévoré ton fils. »
Qui pourrait, ô Jacob, redire ta souffrance?
Joseph dans tes vieux jours devait guider tes pas;
Pleure!... Mais il te reste encore une espérance,
Car Benjamin est dans tes bras.

« Joseph, c'était Rome et ses florissantes maisons tombées aux griffes du monstre révolutionnaire; ce Benjamin qui devait tenir auprès du patriarche la place de son frère, c'était Vals avec tous ses hôtes, étonnés, mais heureux de se trouver ensemble. Le poète avait raison, car Vals était vraiment alors le scolasticat de la Compagnie tout entière. »

Plus loin, le panégyriste montre autour de cet asile de la charité un triple et splendide rayonnement. Rayonnement de la *piété* : grâce à l'*Apostolat de la prière*, tout l'univers a connu l'amour de cette maison pour le divin Cœur; tout l'univers a ressenti l'influence des flammes célestes, allumées dans ce foyer solitaire. Rayonnement de la *science* : parmi ceux qui présidèrent aux études du scolasticat de Vals comme directeurs ou professeurs, combien d'écrivains renommés par leurs doctes travaux, tels que les Pères J.-B. Gury, J. Martin, X. Gautrelet, Faton, X. de Ravignan, P. Jeanjacquot, J.-B. Franzelin, Cl. Schrader, Al. Dmouski, Jos. Bayma, H. Dumas, Eugène et Gabriel Desjardins, H. Ramière, A. Lecointe, M. Jullien, Fr. Guérin, A. Montrouzier. Rayonnement de l'*apostolat* : la chapelle de Notre-Dame des Apôtres conserve les noms de ces vaillants qui ont parcouru le monde; est-il une mer qu'ils n'aient sillonnée? un rivage accessible à la Compagnie où ils ne soient descendus? un champ de notre patrimoine apostolique qu'ils n'aient trempé de leurs sueurs, de leurs larmes, et quelques-uns de leur sang?

Telle était la maison quand le surveillant de Ben-Aknoun y arriva : une arche sainte, un foyer de sainteté, de doctrine et d'apostolat; mais de plus, à ses yeux, c'était le Velay, la terre que saint Jean-François Régis arrosa de ses sueurs; c'était le mont Anis, la cité chère entre toutes à la Reine du ciel; enfin c'était la

préparation au sacerdoce et l'étude des sciences sacrées qui font l'apôtre. Aussi, quand il franchit le seuil de cette maison bénie, il éprouva une joie intime et conçut un plus ardent désir de perfection.

L'édification qu'il avait donnée comme régent, il la donna comme disciple; il fut aux yeux de tous le scolastique modèle, le saint. Les témoins abondent : citons d'abord le P. Louis Claude de pieuse et douce mémoire.

« Lorsque je fus chassé de Rome, à la fin de 1848, je fus envoyé à Vals, pour y continuer ma théologie. La charité du Recteur, le P. Joseph Bon, sut si bien multiplier l'espace, ou, avec plus de vérité, resserrer si bien l'espace nécessaire à chacun de ses enfants, que, dans la seule pauvre maison *Chabalier*, il abrita soixante-quatre des deux cent onze religieux venus, de tous les points de l'Europe, chercher un refuge auprès de Notre-Dame. Dans la grande maison, se trouvait une chambre que son unique fenêtre éclairait très mal. N'en pouvant faire une chambre de travail pour plusieurs scolastiques, on n'y avait pas mis de poële; elle était donc plus froide encore que sombre. Le R. P. Bon y installa quatre hommes, sur qui il comptait davantage, et la place la plus noire fut dévolue au F. Ginhac. C'est là que je le vis toujours, tant que dura l'encombrement. Nous étions encore deux cent dix, en 1850. »

Plus tard, lorsque l'encombrement eut cessé, le F. Paul dut pratiquer un autre genre d'abnégation. C'est le P. Vincent Douste, alors professeur de philosophie, qui nous l'apprend :

« Le F. Ginhac était un vrai modèle en tout, sauf dans les formes extérieures qui avaient quelque raideur. Ce qui m'a singulièrement frappé en lui, c'est la mortification pratiquée en tout, toujours et partout.

» Nous avions un scolastique très original (qui sortit bientôt de la Compagnie), si amateur de l'oxygène, comme il disait, que les fenêtres de la chambre devaient rester presque constamment ouvertes. Vous savez quel est le climat de Vals pendant l'hiver. Personne ne pouvait vivre dans la chambre de cet ami passionné de l'air pur. Le F. Ginhac le supporta de la meilleure grâce du monde. »

Le R. P. Étienne Clairet, qui a été Provincial de Lyon, écrivait peu de temps avant sa mort : « J'ai fort peu connu le vénéré et saint F. Ginhac. Pendant une année ou deux, j'ai vécu à Vals avec lui; mais j'étais en philosophie, et lui en théologie. Or, vous savez qu'entre les théologiens et les philosophes il y a peu de rapports. Voici quelques traits qu'on racontait parmi les philosophes, mais dont je n'ai pas été témoin :

» On disait, par exemple, que les jours de promenade, quand on faisait des excursions, le F. Ginhac se chargeait, au départ, des boîtes de botanique en fer blanc qui contenaient les provisions; au retour, quand les boîtes étaient vides, volontiers il les cédait à ceux de ses camarades qui demandaient à les porter.

» On assurait qu'en classe il se tenait en équilibre, sans jamais s'appuyer ni sur le dossier des bancs, ni sur les tables, à moins qu'il n'écrivît.

» Bientôt, en quelques séances publiques, j'eus moi-même l'occasion de voir, d'admirer, non sans une sorte d'effroi, l'extrême rigueur de sa tenue. Pendant ces longues séances, il restait immobile comme une véritable statue : à peine assis, sans jamais s'adosser, il gardait jusqu'à la fin l'attitude modeste qu'il avait prise au commencement. Je n'avais encore vu personne dominer à ce point l'infirmité humaine.

» Un jour, au sortir de table, le P. Bon l'avait appelé dans sa chambre, pour lui remettre une lettre lui annonçant la mort de son père. Arrivé en récréation, le P. Ginhac, l'air serein à son ordinaire, se mit à causer aimablement. Quand on apprit, dans la journée, le deuil qui venait de le frapper, les uns disaient de lui : « C'est un saint dont toutes les affections sont au ciel. » D'autres : « C'est un homme qui n'a point de cœur... » Quelques jours après, allant en promenade, il rencontra un charretier, dont les chevaux ne voulaient point marcher. Pour les émouvoir, le charretier les frappait avec violence et joignait aux coups des jurements affreux. En les entendant, le F. Ginhac éclata en sanglots, et dit à ses compagnons : « Mes frères, » prions pour ce malheureux qui offense le bon Dieu. »

» L'incident fut raconté pendant la récréation qui suivit; et les scolastiques qui, le voyant l'œil sec et l'air serein à la nouvelle

de la mort de son père, l'avaient déclaré *sans cœur*, comprirent qu'ils l'avaient mal jugé. »

Ce fut en 1851, que Paul apprit la triste nouvelle. La fin de Jean-Antoine Ginhac fut telle que ses fils ne la purent apprendre sans consolation. Le père s'était montré jaloux de suivre ses enfants dans le chemin de générosité parfaite où il les voyait marcher. Pendant les dernières années de sa vie, il parut entièrement détaché du monde, tout à la piété. Nul doute que, après avoir contenu sa douleur devant ses frères, le F. Paul n'ait répandu devant Dieu des larmes et des prières, au souvenir de ce père bien-aimé qui lui avait donné une éducation si chrétienne.

IV

Les scolastiques de Vals unissaient à l'étude les exercices du zèle, ils préludaient à l'apostolat par l'enseignement de la doctrine chrétienne. Les orphelinats, le champ de foire, l'*Assemblée* étaient leur terrain d'action. L'*Assemblée*, dans ces montagnes qui gardaient encore l'ancienne foi, était plus que l'école : c'était la maison du bon Dieu. Une religieuse, modeste et bonne, la *Béate*, y recevait les petits enfants pour les instruire ou pour les garder, tandis que les parents allaient aux champs; elle y réunissait les jeunes filles pour surveiller leur travail et leur apprendre dentelle et couture; enfin le dimanche, lorsque le mauvais temps ne permettait pas d'aller à l'église, souvent très éloignée, elle convoquait toute la population pour la lecture, la prière; et quand elle avait eu la bonne fortune d'obtenir un de ces jeunes Pères, qui rappelaient l'apôtre du Velay et étaient regardés comme d'autres François Régis, elle groupait tout son monde pour une leçon de catéchisme.

L'assemblée de Jabier entendit, durant deux ans, la parole ardente du F. Ginhac. Plus tard, les malades de l'hôpital reçu-

rent de lui les consolations de la religion. Il était heureux de se dévouer à ces humbles ministères.

Parmi les préoccupations du scolastique, il n'en est pas de plus grave que la préparation au sacerdoce.

Pour le F. Paul, elle fut un peu écourtée; c'est le P. Auguste Jean, un vétéran du Maduré, qui nous l'écrit : « En 1852, deux ou trois jours après la fête de saint Stanislas, le P. Sébastien Gaillard et les novices appartenant, par le lieu de leur naissance, à la province de Lyon, quittèrent Vals et allèrent fonder le noviciat de Lons-le-Saulnier. Afin de combler le vide que leur départ causa à Vals, huit ou neuf novices nous arrivèrent de Toulouse, et à leur tête leur Père Maître, Henri Desmoulins. Celui-ci demanda pour *socius* le F. Ginhac, qui était alors étudiant de théologie, en troisième année; il l'obtint, malgré l'opposition du Recteur, le R. P. Gautrelet, qui d'abord ne pouvait se résoudre à priver le scolasticat d'un si beau modèle.

» L'ordination du F. Ginhac fut donc avancée et eut lieu aux Quatre-Temps de Noël, 18 Décembre.

» Je le vois encore, comme si c'était d'hier, avec une figure toute céleste, nous donnant ses mains à baiser et sa bénédiction. Le lendemain, nous assistions à sa première messe; et, dès lors, il vécut au noviciat, remplit auprès de nous l'office de Père *socius*, tout en suivant le cours de théologie. Les jours de fête, il nous faisait quelquefois l'exhortation. Sa parole était lente, mais quelle énergie! et surtout quel feu dans son regard (1)! »

Quelle était la ferveur du nouveau prêtre pendant le divin sacrifice?... Seuls, les esprits bienheureux pourraient le dire. Nous savons seulement que la sainte Messe fut la grande dévotion de sa vie, et qu'à l'autel il ressemblait à un ange. Entre autres témoignages, voici celui de la Mère Prieure d'un Carmel qui recueillit les derniers enseignements du serviteur de Dieu :

« Il nous fut donné d'entrevoir le P. Ginhac pendant le saint

(1) Le F. Paul avait reçu la tonsure cléricale, le 8 décembre 1845, dans la chapelle de l'orphelinat de Ben-Aknoun, des mains de Mgr Dupuch, évêque d'Alger. Mgr de Morlhon lui conféra, dans la chapelle du grand séminaire du Puy, les Ordres mineurs, puis le Sous-Diaconat, en 1849; le Diaconat, le 5 juin 1852, et enfin le Sacerdoce, le 18 décembre de la même année.

sacrifice. Plusieurs de nos sœurs disent que sa vue les touchait jusqu'au fond de l'âme; qu'elles avaient plus reçu de lui, à ce moment, que par ses instructions et ses paroles. Elles auraient voulu que tous ceux qui n'ont pas la foi pussent voir en lui ce qu'est un prêtre à l'autel. Chacune de ses génuflexions, chacun de ses mouvements révélait la sainteté; au moment de la consécration, son visage avait quelque chose de divin, et lui-même paraissait n'être plus de la terre. »

Cette ferveur des dernières années se reflétait sans doute déjà sur le front du jeune prêtre, lorsqu'il célébrait les saints mystères, soit dans la petite chapelle de Vals, soit dans l'antique basilique du Puy, sous les regards de la Vierge miraculeuse. Là, son cœur débordait d'amour, car il avait pour cette image vénérée une tendre dévotion. La pensée de la Mère de Dieu l'accompagnait habituellement au saint autel. Il priait Marie de « purifier ses mains, d'embraser son cœur, de lui donner les sentiments qu'elle eut au moment de l'Incarnation de Jésus et sur le calvaire, au pied de la croix; » c'est elle qui lui inspirera la reconnaissance et lui enseignera à chanter le *Magnificat;* elle enfin « qui l'aidera à profiter de ce fruit divin, en menant une vie divine. O Marie, notre véritable et tendre Mère..., Jésus-Christ votre Fils vous suffit, car Il est parfait; néanmoins vous désirez avoir une grande famille, formée sur cet admirable modèle. Il faut donc que vous nous donniez Jésus; en le prenant, nous serons changés en Lui..., mais vous savez qui nous sommes; cette nourriture très sainte ne peut pas nous profiter, si vous ne nous y disposez. »

Très zélé pour le culte divin et les cérémonies de l'Église, le P. Paul était, dès lors, fidèle aux moindres rubriques de la messe. Dans le journal spirituel du troisième an, il signalera spécialement notre Règle quatrième des prêtres, et se fera une loi de ne jamais achever la messe en moins d'une demi-heure.

« Au scolasticat de Vals, nous apprend le P. François Cazeaux, on faisait, de temps en temps, chanter la messe aux jeunes prêtres : quand le tour du P. Ginhac arriva, il vint plusieurs fois s'exercer, auprès de moi, à chanter la Préface, le

Pater, etc. Je ne pus rien tirer de lui. Au *Sursum corda*, par exemple, ce fut en vain que, chantant moi-même, je tentai de lui apprendre à passer du ton de *Dominus vobiscum* à un ton plus haut. Il articula, il accentua davantage, mais il ne parvint pas à sortir du ton. Aussi, quand vint l'exécution solennelle, à l'autel, les auditeurs durent, bon gré mal gré, rire et bien rire; ce qui ne découragea pas le moins du monde le Père. Dernièrement encore, m'a-t-on dit, il priait un de ses Tertiaires de l'exercer à chanter *Sursum corda.* »

Le Tertiaire ici désigné a raconté ses efforts et leur complète inutilité. Le vénéré Père mourut, sans avoir pu bien chanter *Sursum corda :* ce fut une de ses infirmités humaines.

Au mois d'août, le P. Paul fut envoyé au Mazel; l'auteur de la *Vie manuscrite* nous dira l'occasion et les circonstances de ce voyage.

Dès l'année 1834, Monique Fabre avait pu dire à son fils ce que disait au sien la mère d'Augustin : « Rien désormais, mon fils, ne m'attache à ce monde. Je ne sais ce que j'y ferais davantage, et pourquoi j'y demeurerais, maintenant que je n'ai plus rien à désirer. L'unique motif qui me faisait souhaiter d'y vivre encore quelque temps, était le désir de vous y voir travailler au salut de votre âme. Cette grâce, mon Dieu me l'a accordée, et au delà puisque je vous vois tout dédié à son service. Que fais-je donc ici? »

Avec plus de raison que sa patronne, Monique du Mazel pouvait ainsi parler, car elle était loin de son Augustin; et que d'autres absences lui rendaient la vie dure à porter!

Sa fille Eugénie était, plus que Paul, éloignée d'elle; Vincent était mort; mortes, les deux sœurs trappistines; mort, Timothée, jeune soldat qui s'était noblement engagé pour exempter l'aîné de la famille; mort, Augustin, et celui-ci, d'une façon singulièrement désolante. « J'ai connu plus intimement, dit M. l'archiprêtre Blanc, un frère de Paul plus jeune que lui : il s'appelait Augustin. C'était un beau jeune homme, gracieux, richement doué. Il y avait en lui des qualités admirables. Il eût, je pense, embrassé la vie ecclésiastique, bien que l'exubérance de son ardeur l'exposât à perdre ces nobles pensées; quelques légèretés

de parole m'avaient donné des appréhensions. Un jour, à quelques pas de la maison, comme il s'aidait de la crosse de son fusil pour amener une ronce dont il voulait détacher les baies, qu'un enfant lui demandait, l'arme partit et Augustin reçut dans le flanc toute la charge. »

La fin du blessé fut chrétienne comme celle de tous les siens. « Augustin survécut à l'accident vingt-quatre heures, raconte l'ancien berger Bouchard; j'accompagnai Monsieur le curé, quand il s'empressa d'aller visiter le pauvre enfant; il avait sa connaissance, il se confessa et reçut le Saint Viatique et l'Extrême-Onction; c'était le plus joli garçon de la maison: il entrait alors dans sa vingtième année. »

Pour Monique il y avait, sans doute, plus d'une clarté dans ces épreuves; mais le cimetière était toujours là, pour lui rappeler, avec son Augustin disparu, ses autres enfants qui l'attiraient au ciel. Elle désira seulement, avant de partir, voir à l'autel de Serverette, le nouveau prêtre son fils. Paul eut ordre de se rendre auprès de sa mère. Ce fut au mois d'août 1855.

« Je fus très heureux, raconte M. le chanoine Michel, alors curé de Serverette, de revoir l'ancien élève de Mende; dès qu'il m'aperçut, il me demanda pardon de m'avoir fait tant souffrir au petit séminaire. Je n'eus pas de peine à lui pardonner, et je profitai de son passage pour lui faire donner une petite retraite aux sœurs du couvent. »

« Mon oncle, disait en 1878 l'héritier du Mazel, n'est venu à la maison paternelle que pour dire adieu à sa chère mère; ce fut au mois d'août 1855. Il ne resta que trois jours, encore y prit-il le temps d'aller à Aumont visiter le frère de deux jésuites; tous les matins, après la messe, il allait faire une instruction aux sœurs du couvent de Serverette.

» Une pieuse fille de vingt-deux ans, Rosalie Pontagne, était alors mourante à Serverette. Rosalie appréhendait tellement la mort qu'elle en était dans une désolation extrême; personne ne pouvait la consoler. A la prière du frère de Rosalie, mon oncle alla visiter la mourante et il la rassura si bien que, loin de craindre la mort, elle témoigna la voir venir avec joie. »

Du Mazel, Paul alla à Marvejols, donner à Eugénie, sa

seconde mère, le bonheur de le revoir. Elle eut peine à le reconnaître : « Mais, lui disait-elle, comment avez-vous pu changer ainsi? » Paul répondit : « C'est Dieu qui a tout fait! » La supérieure de la Visitation de Marvejols, après avoir rappelé ce détail de l'entrevue, poursuit en ces termes : « Nous possédâmes le saint P. Ginhac deux jours. Le soir de l'arrivée, après le souper pris au parloir, le Père se retira dans une chambre de l'aumônerie, et croyant n'être entendu de personne, il se donna une rude discipline. Le bruit arriva aux oreilles de la servante de M. l'aumônier, qui en fut effrayée. La communauté se rappelle encore l'exhortation que lui adressa le Père : « Ne faites aucune action qui ne soit inspirée par une pensée surnaturelle. » Ce fut le sujet et la conclusion.

» Quand le P. Ginhac dut dire adieu à sa sœur, nous le vîmes pleurer à chaudes larmes. Deux fois il quitta la grille et deux fois il y revint. « Il m'en coûte, dit-il, de vous quitter tous, car vous ne me reverrez plus. » Il en a été ainsi : ses parents n'ont reçu sa visite que cette unique fois. »

La touchante scène des adieux de Paul à sa sœur nous fait assez entendre ce que furent, au Mazel, les adieux de l'excellent fils à sa Mère. Monique pouvait maintenant mourir; elle partit pour un monde meilleur, le 23 septembre de l'année suivante, veille de Notre-Dame de la Rédemption des captifs.

A l'annonce de ce départ, Paul pleura, comme saint Augustin, la sainte mère qui avait si souvent pleuré devant Dieu pour le salut de son âme; mais il dut se consoler au souvenir de ce qu'il avait vu de ses yeux au Mazel, l'année précédente, et de ce qu'il avait appris depuis.

Chaque jour, vers la fin de sa vie, Monique, malgré la longueur du trajet, allait entendre la messe. « Dans les derniers temps, dit le chanoine Charbonnel, quand une belle-fille eut pris la charge de la maison, Monique allait lire et prier à l'écart, sous un arbre. Elle eût désiré se retirer auprès de moi, qui étais alors curé de Saint-Amans, pour s'y adonner plus librement à la piété; mais, me disait-elle, comment faire, comment quitter la maison? »

De son côté, le chanoine Michel écrit : « Monique mourut

saintement, comme elle avait vécu, dans la paix et la confiance en Dieu. Sa maladie fut longue et douloureuse : jamais une plainte ne sortit de sa bouche; toujours le silence et la résignation la plus parfaite, jusqu'au dernier soupir. »

A son enterrement, tout le monde disait : « Monique est une sainte! »

CHAPITRE III

TROISIÈME ANNÉE DE PROBATION (1858-1859)

I. Après le sacerdoce : le P. Paul Père Spirituel, Père Maître; le P. de Villefort à Vals. — II. Notre-Dame-de-Liesse : grande retraite; lutte contre les défauts; la vie intérieure; retraite de fin d'année.

I

Au zèle de sa perfection le P. Paul unissait une ardeur infatigable pour l'étude. Avec cette énergie de volonté qu'il apportait à tout ce qui intéressait le service de Dieu, il profita si bien des doctes leçons des Pères H. Dumas, H. Ramière et J.-B. Gury, qu'avant d'avoir lui-même terminé sa théologie, il fut chargé de l'enseigner aux élèves du cours abrégé. Doué d'un esprit solide, clair et méthodique, il fût devenu un excellent maître. Mais Dieu inspira aux supérieurs de l'appliquer à la direction des âmes.

Maintenu comme *socius* du Père Maître des novices, le jeune professeur fut bientôt chargé de la direction spirituelle de la communauté (1). D'après l'Institut, cette fonction, dans les grandes maisons surtout, ne doit être donnée qu'à des hommes

(1) Le P. Ginhac fut *socius* des PP. H. Desmoulins, L. Boyer, J. Servière, qui se succédèrent à peu d'intervalle.

d'expérience et dont l'autorité morale s'impose à tous. Le P. Ginhac n'avait pour lui ni le prestige d'un talent supérieur, ni l'influence de l'âge, mais il avait l'ascendant de la vertu et tous les cœurs furent gagnés.

Écoutons le P. Vincent Douste, qui était alors professeur de philosophie à Vals : « Le jeune Père spirituel fut très bien accueilli. Un de ses condisciples me disait : « C'est sans la moindre peine que l'on s'adresse au P. Ginhac; on est à l'aise avec lui. » A l'occasion des exhortations domestiques, on avait éprouvé quelques craintes. M'annonçant la nomination du nouveau Père Spirituel, le P. Recteur, qui était le P. Gautrelet, ajoutait, comme pour prévenir une difficulté : « Le P. Servière, Maître des novices, se chargera des exhortations. » De fait, le Père Maître nous parla, au premier jour de règle, et ce fut aussi la dernière fois. Au P. Ginhac revint donc la charge de nous évangéliser : il le fit avec simplicité et piété, à la satisfaction générale. »

Le 10 novembre 1854, il donna sa première conférence. Dans ses notes, il nous a laissé un écho de l'humilité avec laquelle il s'adressa à un auditoire formé de ses maîtres et de ses condisciples.

« Je devrais, leur dit-il, au milieu de vous, écouter toujours et ne jamais prendre la parole. Mais ce qui m'encourage et me fortifie, c'est, d'abord, que je suis envoyé par la sainte obéissance, et ensuite, la pensée que votre foi sera assez forte pour vous faire oublier l'homme, quelque méprisable qu'il soit, et vous attacher uniquement à la parole de Dieu.

» Voici la fête de notre frère Saint Stanislas qui approche : il convient d'y penser un peu. *Consummatus in brevi explevit tempora multa;* c'est tout Stanislas : peu de jours et sainteté consommée. »

Le P. Pierre Maillet, missionnaire de Syrie, garde encore le souvenir ému d'un entretien avec le jeune P. Spirituel de Vals : « Un jour, dit-il, seul avec lui, je vins à parler d'une pratique qui consiste à redire souvent dans le cœur : « Vous seul, ô mon Dieu! » Le visage du Père, en ce moment, rayonna de joie, s'embellit, et avec une émotion interne et surnaturelle, il me

dit : « Oui, Dieu seul! Ne vouloir que Dieu! Ne s'attacher qu'à Dieu : cela est beau; cela est bon! »

» Ces simples paroles, dites par le P. Ginhac, cette approbation cordiale, cette expression d'une céleste joie sur son visage mortifié, tout cela m'édifia profondément, et après quarante années, j'en conserve le doux souvenir. Depuis lors, je ne l'ai pas revu... »

A la fin de l'année 1855, le P. Paul fut appelé à succéder au P. Jules Servière, dans les délicates fonctions de P. Maître des novices. Il entrait ainsi dans la voie que lui avait tracée la divine Providence, et dans laquelle il restera jusqu'à la mort.

Le P. Jean-Baptiste Rouquayrol remplaça, à cette époque, comme Recteur, le P. Xavier Gautrelet, dont le souvenir est inséparable des plus ferventes années de la maison de Vals (1). Père Spirituel, le P. Gautrelet avait créé l'*Apostolat de la prière*, et donné au scolasticat un merveilleux élan vers la perfection apostolique. Privé de sa présence, le P. Ginhac ne voulut pas l'être de ses conseils; des lettres qu'il reçut de lui, deux seulement ont été conservées. Dans l'une d'elles nous lisons ce principe fécond en conséquences pratiques :

« Il faut que Notre-Seigneur soit sur la croix jusqu'à la fin du monde dans la personne de ses ministres, et qu'il continue en eux le grand sacrifice du calvaire. Heureux ceux qui sont appelés à partager le sort de ce divin Maître!... Rien n'est vénérable que ce qui est marqué du signe de la croix... »

La croix, le nouveau Père Maître la voyait sans doute dans la charge même que l'obéissance venait de lui imposer et que son humilité lui montrait absolument disproportionnée à ses forces. Dans une lettre au T. R. P. Général, nous lisons :

« Je le confesse, non sans grande honte, je suis dépourvu de toutes les qualités requises pour un tel emploi. Homme de rien, je n'ai ni pureté de cœur, ni science, ni aptitude à l'acquérir, ni vertu, ni expérience des hommes et des choses, ni constance, ni vigueur de caractère : il faut cependant tout cela à quiconque se charge de diriger les autres. »

(1) Voir la *Vie du P. F.-X. Gautrelet*, par le P. J. Burnichon, (Paris, Retaux, 1889.)

Mais Dieu avait parlé; et le P. Paul ne pensa qu'à s'unir plus étroitement à Notre-Seigneur par la prière et à consacrer à son emploi toutes les ressources de son esprit et de son cœur.

L'admiration des novices pour leur P. Maître était partagée par les meilleurs juges. Un homme à qui les Romains donnèrent, tant qu'il vécut au milieu d'eux, le titre de saint, vint à Vals en 1857 : c'était le P. Philippe de Villefort, alors Visiteur de l'Assistance de France, au nom du T. R. P. Général. Mieux que personne, en vertu de sa charge, il était en mesure de bien juger le P. Ginhac. Or, il dit au P. Montrouzier, au sujet de ce Maître des novices, âgé de trente-trois ans : « *Supra senes intellexit.* »

Au cours de la visite, il écrivit au T. R. P. Général : « Le P. Ginhac est déjà, quoique encore jeune, bien avancé dans la perfection; c'est bien un des hommes les plus précieux de la province de Toulouse. »

Et dans le mémorial de la visite : « P. Paul Ginhac... Sa vertu fortement trempée, son jugement droit suppléent à ce qui lui manque du côté de l'expérience. Il n'enseigne rien aux autres, qu'il ne l'ait auparavant pratiqué. »

Ce que, de son côté, le P. Paul pensait du vénéré Père Visiteur, nous le trouvons dans un vieux petit carnet, à la suite de divers conseils du P. de Villefort; le portrait est achevé.

« Quelle simplicité d'enfant! Quelle douceur! Quelle modestie! Quelle charité! Quelle simplicité! Acceptant tout : fauteuil, place..., ne répondant pas à la louange; dans ses exhortations, ne cherchant pas la division frappante, l'ordre et la pompe du langage, mais diction pure, noble et simple à la fois; pas de compliments; disant des choses.

» Charité : écoutant tous, et tout, et toujours, tant qu'on voulait; ne renvoyant jamais, comme s'il n'avait rien à faire; remettant ses lettres, son office, etc., à la nuit; se levant pour aller recevoir à la porte; m'allant trouver à la chambre.

» Parlant peu, mais à propos; instruisant, donnant des leçons avec sagesse, sans le laisser soupçonner. Inviolablement attaché à la vie commune; évitant de se faire remarquer, à la sainte messe, dans sa visite, où il voyait tout, appréciait tout, guéris-

sait tout sans éclat. Toujours gai, content, semblable à lui-même. Modestie qui ravissait tout le monde et faisait dire : un saint! Donnait sa bénédiction à M. B., à m. (moi) et sans s'excuser, sans se faire prier. Quand on se recommandait à ses prières, il riait doucement, il ne disait pas oui, pas non. Il ne regardait pas le journal, en France. »

Le P. Ginhac était persuadé qu'un juge si éclairé l'estimerait à sa juste valeur; et se regardant lui-même comme tout à fait novice dans la spiritualité, il lui exprima le désir d'être envoyé au troisième an, au moins pour la grande retraite, afin de puiser, dans les Exercices, les lumières et la générosité qui lui manquaient. Le P. de Villefort promit de le satisfaire; bien plus, prévoyant l'influence qu'un tel homme aurait plus tard dans sa province, il résolut de le faire venir à Rome pour la troisième probation, et il s'en ouvrit à lui. L'humble religieux n'en conçut pas une meilleure opinion de lui-même. Dans une lettre au T. R. P. Général, après avoir exposé la pensée du Père Visiteur, il écrivait :

« Une question plus radicale se pose, qui, résolue, dispense de s'occuper de la précédente : peut-on, sans grand détriment pour la Compagnie, me maintenir dans l'emploi de Maître des novices?

» Le P. de Villefort, à qui je n'ai rien caché, fera connaître à Votre Paternité mon incapacité totale. Et maintenant, si l'on me demande où je pourrai faire pour la gloire de Dieu quelque fruit spirituel, je ne sais que répondre, en me voyant inapte à tout et dépourvu pour tout; à moins peut-être qu'on ne me jugeât pas tout à fait inutile dans les missions, chez les barbares. J'ai toujours désiré ces missions lointaines, et je supplie Votre Paternité de vouloir bien me choisir, quoique indigne, pour ce ministère, si elle juge que ce sera de quelque secours aux âmes.

» Du reste, je remets et ma personne et tout ce qui peut me concerner à la très bonne et très sage sollicitude de Votre Paternité... »

Non content d'approuver le projet du P. de Villefort, le T. R. P. Général recommanda que, sans retard, on le mit à

exécution. Mais les circonstances y mirent obstacle; le P. Ginhac ne fut pas appelé à Rome; retenu à Vals, il dut, pendant une année encore, y exercer les fonctions dont il se jugeait si indigne.

II

Au mois d'octobre 1858, les vœux du P. Paul étaient enfin exaucés; maître, il devenait disciple dans cette école de l'amour, *Schola affectus*, créée par le génie de saint Ignace. C'est à l'ombre de l'antique sanctuaire de Notre-Dame-de-Liesse que les religieux de la Compagnie ranimaient leur ferveur dans le silence et la prière. La troisième probation est, dans la pensée du saint Fondateur, le couronnement de la formation. Après l'étude des sciences sacrées et profanes, le religieux s'applique à l'étude, à la fois spéculative et pratique, de la perfection apostolique; il fait un suprême effort pour mourir à la nature et au monde, et pour vivre uniquement désormais de cette vie divine, que Jésus a apportée au monde, et que l'apôtre doit donner aux âmes. Durant de longues années, le P. Sébastien Fouillot fut, pour les provinces de France, le maître vénéré de cette *école du cœur*. Le P. Paul devint avec bonheur l'humble disciple d'un directeur si éclairé. Il était arrivé depuis quelques jours, lorsque le Père Instructeur reçut du T. R. P. Général les recommandations suivantes :

« Ah! puissiez-vous leur inspirer (aux Tertiaires) l'esprit des Exercices, l'abnégation d'eux-mêmes, l'estime et l'amour pratique de l'obéissance, une grande charité mutuelle et envers les étrangers, une humilité de cœur constante, et, pour soutenir tout l'édifice des vertus, un désir sincère d'imiter, non seulement intérieurement, mais à l'extérieur aussi, notre divin modèle Jésus-Christ, enfin une dévotion solide envers son Cœur adorable. »

Le P. Ginhac transcrivit cet idéal de vie parfaite, et ajouta : « C'est à méditer nuit et jour. » Il fit plus, il le réalisa.

Doué d'un grand don de discernement, instruit par une longue expérience, le P. Fouillot connut bien vite le mérite du P. Paul. Il lui confia la charge de Préfet et lui laissa la plus grande latitude dans l'exercice de ses fonctions; mais il n'eut pour lui aucun ménagement et le traita, nous le verrons, avec une fermeté exempte de complaisance.

Dès les premiers jours de novembre, commença la grande retraite. Le journal intime du P. Ginhac met à découvert l'état de son âme, durant ce rude pèlerinage de trente jours. Les ténèbres succèdent à la lumière, la tempête au calme et à la consolation; dans l'ensemble, on sent la joie d'une âme que Dieu attire à lui et qui ne lui refuse rien; mais on y chercherait en vain ces faveurs extraordinaires que l'on admire souvent dans la vie des saints contemplatifs. Ardent désir d'une vie parfaite; attraits pour la mortification, l'humilité et la charité; piété et simplicité dans la contemplation des mystères; amour de Jésus crucifié; filiale confiance en Marie, Mère de grâce; dévotion tendre et pratique envers le Sacré Cœur : telles sont les principales faveurs dont le P. Ginhac consigne le souvenir. L'expression en est simple, calme, modeste; elle ne révèle aucun enthousiasme d'imagination : ce n'est pas un beau rêve de perfection qui restera sur le papier, c'est un idéal déjà réalisé ou qui le sera pleinement. Bien plus, en contemplant cette peinture intime de son âme, on serait tenté de la trouver moins admirable que sa vie.

Des extraits de ce journal spirituel, placés en appendice, serviront d'encouragement et de stimulant aux âmes timides, en leur montrant que l'on peut arriver à la plus haute perfection, par une voie ouverte à tous, la voie de la prière, de l'humilité, de l'abnégation et de l'amour. Nous ne citons ici que les premières lignes :

« J'entre dans les Exercices, bien décidé, ce me semble, à en retirer du fruit, avec la grâce.

» Le fruit principal devra être d'élever mes pensées et d'élargir mon cœur; en sorte que, dilaté par l'amour, je sois généreux envers Dieu et que je vive avec lui dans une sainte familiarité; plein de charité pour le prochain, que je me fasse tout à tous, et me montre toujours doux et affable; à l'égard de

moi-même, que je m'oublie entièrement, pour la gloire de Dieu et le bien spirituel de mes frères. Mon Dieu, combien j'ai besoin de votre secours! Que je me sens faible et lâche!

» Je ne veux rien faire en dehors des Exercices; cependant, je veux bien remplir les offices de ma charge (Préfet des Tertiaires), et m'occuper beaucoup de mes frères : en retour, Dieu aura pitié de ma misère.

» Mon Dieu, vous m'avez créé par amour, pour vous seul. Je ne devais penser, parler, agir, vivre que pour votre gloire et je ne l'ai point fait!... trente-quatre ans perdus!... employés à me satisfaire moi-même!... à vous offenser!... Cette pensée m'attriste.

» Oh! si j'étais au premier jour de ma raison!

» O Sacré Cœur de Jésus, ne pouvez-vous pas tout rétablir, tout effacer? Je vous le demande et j'espère...

» J'entrerai donc avec votre grâce dans cette voie de la vraie paix, de la vraie liberté, du vrai contentement, de la solide grandeur, du seul vrai bien; je ne chercherai que vous; vous serez l'objet de toutes mes pensées, de toutes les affections de mon cœur, de toutes mes actions, de toute ma vie; je vous laisserai le choix de tous les moyens par lesquels vous voulez me conduire; je me mettrai dans une entière et sainte indifférence à l'égard de tout, prêt à entreprendre tout ce que vous me demandez, prêt à accepter tout ce que vous voulez que j'endure. Mais, ô mon Dieu, vaines paroles si vous ne daignez me secourir... »

Les Exercices se terminèrent le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception. Durant la retraite, l'âme trace des plans de perfection : après la retraite elle doit les exécuter. C'est le travail de la culture après celui de la semence : travail pénible, qui souvent lasse la constance et le courage; travail délicat, qui demande prudence et discrétion; car bientôt on sent les lumières diminuer, la bonne volonté faiblir, les difficultés grandir et se multiplier. Le moment est venu pour le directeur d'éclairer et de soutenir, de stimuler la négligence ou de réprimer les excès de ferveur. Le P. Fouillot était maître dans cet art, et sans nul doute il fut heureux de l'exercer sur une âme d'élite, disposée à tous les sacrifices.

Peu avant sa mort, le regretté P. Jean Sercan nous écrivait : « Jamais le P. Fouillot ne montra d'attention particulière pour le P. Ginhac, bien qu'il l'eût en très haute estime. On sentait que le Père Instructeur était heureux de lui faire réaliser des progrès dans la vertu, c'est pour cela qu'il l'humiliait de temps en temps. Voici un trait que je n'ai pu oublier. En qualité de Préfet des Tertiaires, le P. Ginhac fut chargé (la veille de la rénovation des vœux) de lire au réfectoire la liste des défauts. Après avoir lu les défauts de ses frères, il en arriva aux siens, et, sans doute par modestie, il ralentit sa lecture en appuyant avec une sorte de complaisance. Aussitôt le P. Fouillot l'arrête et le reprend en ces termes : « Allez donc un peu plus vite! Vous nous faites méditer sur vos défauts, comme si nous ne les connaissions pas assez! » (1)

Avec quels sentiments fut reçue cette réprimande, quelques lignes du P. Ginhac, écrites le jour même, vont nous l'apprendre :

« Je vous remercie, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez fait supporter ce reproche sans m'attrister, sans aigreur, sans abattement. Je suis fâché seulement d'avoir fourni à mon père en Dieu Notre-Seigneur l'occasion d'une peine, lui qui ne cherche en tout que mon bien. Faites, ô mon Dieu, que je ne recueille jamais de mes actes de charité que confusion et peine, que tout ici-bas se tourne contre moi. Avec votre grâce, je ne veux jamais dire un mot ni faire un geste pour m'excuser. »

Quelquefois, la nature sentait vivement les coups qui lui étaient portés; mais l'humble Tertiaire bénissait la main qui le ciselait pour Dieu et pour les âmes. Ailleurs il écrit : « Ces aigreurs, ces resserrements de cœur que j'éprouve, montrent que je suis bien faible, impatient, délicat, orgueilleux. C'est une grâce de Dieu qui veut me guérir. Celui qu'il a choisi pour cela

(1) « En 1875, écrivait le P. L. Labis, 2 juillet 1911, j'étudiais la théologie, à Saint-Beuno's (Angleterre), le Père Spirituel, le P. Shea, gardait le plus édifiant souvenir du P. Ginhac, son co-tertiaire à Notre-Dame de Liesse. Il aimait à rappeler un bon mot du P. Fouillot. Un Père, invité à signaler les défauts du P. Paul, observa que sa démarche laissait à désirer : « Il semble à peine toucher terre », disait-il. Le P. Fouillot l'interrompit vivement : « Etes-vous bien sûr qu'il la touche? »

ne cherche que mon bien. Plus tard, où trouverai-je quelqu'un qui veuille me rendre un pareil service, et me parler comme il convient de mes défauts? Quand bien même le reproche ne serait pas fondé, je devrais le recevoir; de plus, c'est une leçon pour moi à l'égard des autres... On trouve beaucoup de supérieurs qui flattent, peu qui ne flattent pas, non sans doute par quelques mauvais motifs, mais par crainte d'indisposer. Si nous étions moins délicats sur l'article de l'amour-propre, ils agiraient autrement. »

Humble et reconnaissant envers son supérieur, le P. Paul ne l'était pas moins envers ses frères, lorsqu'il en recevait le même service de charité. Il pria le P. Joseph Terrier d'être son moniteur. A titre d'ancien préfet de pensionnat, le P. Terrier dut être fidèle observateur. Or voici ce qu'il racontait en septembre 1884 :

« Chacun des Tertiaires pouvant se choisir un *moniteur*, le bon Père me choisit, à plusieurs reprises, et, chaque fois, pour un mois environ. Nous étions trente-deux prêtres, vingt-six des diverses provinces de France, et six de la province d'Angleterre. Tous regardaient le P. Ginhac comme un saint.

» Obligé, par mon office de moniteur, de le surveiller en quelque sorte dans les plus petits détails de sa conduite, il eût été bien difficile que je ne remarquasse point une irrégularité, si elle s'était produite : je ne surpris jamais le moindre manquement à aucune de nos règles.

» Le bon Père, par ses mortifications excessives, s'exténuait de plus en plus, et à tel point que, chargé à titre de Préfet, de nous communiquer les ordres du Père Instructeur, il pouvait à peine se faire entendre. Le médecin, consulté, ordonna que le Père prît, le matin à déjeuner, viande et vin. Or, peu de jours après, le P. Dupuy, ministre de la maison, vint me prier d'écrire au Provincial de Toulouse, pour lui dénoncer le peu de soin que prenait de sa santé le P. Ginhac. Le Père Ministre avait, en effet, observé que viande et vin, après le déjeuner du malade, se trouvaient à peu près intacts. Je voulus, d'abord, user de mes droits de moniteur; un jour donc, en promenade, je dis au P. Ginhac : « Vous manquez à l'obéissance que nous devons au médecin; vous touchez à peine à la viande et au vin du déjeuner,

ce n'est pas là l'intention du médecin. » Le P. Ginhac me remercia. Je poursuivis : « Vous manquez à la pauvreté, car viande et vin seront payés par la province de Toulouse, sans profit pour votre santé. » Le P. Ginhac me remercia. Je poursuivis : « En vous exténuant, vous abrégez de plusieurs années votre vie, et, de cette manière, vous faites tort à la province. » Le P. Ginhac me remercia. Comme je me taisais, il demanda : « Y a-t-il plus encore, mon Père? » Je répondis que, pour le moment, c'était assez. Il me remercia de nouveau et me promit trois *Ave Maria*. Je me récriai : « Pour des avis de cette importance, j'en veux le double. » — « Très volontiers, mon Père, » répondit le P. Ginhac.

» Le Père, durant quelques jours, je pense, épargna un peu moins viande et vin; mais son naturel à lui ne tarda guère à revenir, et le Père Ministre m'avertit encore. J'allai exposer le cas au Père Instructeur, qui me répondit : « En prenant un peu plus, le Père sûrement croit assez obéir; les saints ont une direction supérieure, que nous devons tous respecter. »

» Dans son office de Préfet, le P. Ginhac se montra si soigneux, si dévoué, si délicat, qu'il ne se trouva pas, je crois, un seul des Tertiaires qui ne fût pleinement satisfait de ses rapports avec lui. »

Quand vint le carême, les Pères Tertiaires furent, selon l'usage, appliqués au ministère des missions. Le P. Paul eut un expériment moins rude : tandis que ses frères allaient convertir les grands pécheurs, il reçut ordre de ses supérieurs de regagner Vals; là il retrouva le petit troupeau, laissé en octobre à la garde du P. Narcisse Baulard, son ami de Ben-Aknoun. Le P. Ferdinand Celle, qui a saintement consumé sa vie au Maduré, nous peint l'impression des novices. « Le P. Maître, dit-il, revint, pendant le carême, pour nous donner la grande retraite. Nous ne le reconnûmes pas : on nous l'avait, de la tête aux pieds, *humanisé;* il mangeait même comme un simple mortel, nous n'en revenions pas. Lorsque, au mois d'août, nous le revîmes, il n'avait plus rien du P. Ginhac de la grande retraite : c'était l'ancien, le nôtre, et pis encore, et pour toujours. Une charitable indiscrétion nous expliqua ce mystère. Le P. Fouillot avait

donné comme expériment à son saint Tertiaire de faire comme tout le monde. Après quoi, le sage Instructeur lui avait rendu la clef des champs... de la mortification. »

De retour à Liesse, après les fêtes de Pâques, le P. Paul se replongea dans les exercices de la vie intérieure. Son journal spirituel nous apprend que, si parfois la lutte fut vive, la victoire resta toujours à la bonne volonté soutenue par la grâce. En voyant au cours de ce récit une âme si généreuse presque toujours en butte à la désolation, le lecteur éprouvera peut-être quelque surprise. Pourquoi, dira-t-il, Dieu refuse-t-il à ses plus fidèles amis les douceurs de son amour? Pourquoi les conduit-il par une voie semée d'épines?

Dieu veut les détacher de tout ici-bas et les établir dans l'humilité. Le P. Ginhac aimait à rappeler la pensée de saint Augustin, qui voit en ce monde une double cité : dans l'une, l'homme s'aime lui-même jusqu'au mépris de Dieu, dans l'autre, il aime Dieu jusqu'au mépris de soi. L'amour de Dieu repose sur le mépris de soi, et grandit en nous, à mesure que grandit notre humilité. Aussi, quand il veut régner pleinement sur un cœur, Dieu le fait passer par l'humiliation; il le dépouille, l'abaisse jusqu'au néant, et puis il l'embrase de son amour. Ce cœur parfaitement humble ne s'attribue rien à lui-même : au milieu des ovations ou des témoignages d'admiration ou de respect, il reste pénétré du sentiment de son impuissance et de sa perversité naturelle. Tel fut le P. Ginhac. « Et lors même qu'on nous dirait que nous sommes des saints, qu'est-ce que cela ferait? » disait-il un jour à quelqu'un; et un sourire de mépris montrait assez que l'admiration des hommes le laissait indifférent. Un confident intime du serviteur de Dieu, qui fut Provincial et Assistant, le P. Guillaume Blanchard, disait : « Tout en lui était admirable; mais son humilité était déconcertante. On se demandait comment un homme si universellement estimé pouvait avoir de si bas sentiments de lui-même. Il les manifestait avec une telle candeur et une telle sincérité, qu'on ne savait que répondre; on se contentait d'admirer et de sourire. »

Écoutons-le maintenant nous révéler lui-même quelque chose du travail de Dieu sur une âme qu'il appelle à la sainteté.

« Comme je ne suis pas assez dilaté, non seulement je ne fais pas tout le bien que je pourrais, avec la grâce; mais je puis faire beaucoup de mal. Il me faut donc insister davantage sur l'abnégation de moi-même.

» *O Cor sacratissimum Jesu pro me amore apertum, da mihi exire omnino a me in te, ut in cruce tecum vivens et moriens, magis diligam te et imiter. Amen* (1).

» J'ai éprouvé que, lorsqu'on me témoigne de l'intérêt, je suis bien plus actif, plus dilaté, plus porté à me dévouer; je dois donc témoigner beaucoup d'intérêt à chacun, surtout aux plus timides, pour les encourager. »

« Il m'est venu en servant la messe (12 janvier 1859), au sujet des paroles de saint Pierre, *Tu es Christus*, etc., le désir de rendre à Notre-Seigneur un témoignage universel par la parole, par les livres et par le martyre; mais ce n'est pas possible, vu ce que je suis. Alors, je me suis souvenu que la Compagnie avait donné à Jésus-Christ un illustre témoignage sous ce triple rapport; et elle le lui rend encore; je me suis réjoui de le lui offrir, et j'ai voulu me rendre utile à cette Compagnie, et prier beaucoup pour elle, afin qu'elle marche toujours dans cette voie. J'ai offert le témoignage de la très sainte Vierge qui surpasse tous les autres. Elle a instruit et soutenu les apôtres, transmis à tous les siècles le *Magnificat*, qui vaut plus que tous les livres humains, et elle a été plus que martyre. »

« 2 février 1859. — En méditant sur le zèle de Marie et de Jésus pour accomplir toute la loi, j'ai vu qu'il ne fallait pas être un homme de soustraction, mais un homme de surérogation, dans les devoirs de piété, de charité, d'humilité et de pénitence. »

« 27 mai. — Me demandant : *Quid egerim pro Christo* (qu'ai-je fait pour le Christ?), j'ai vu que je n'ai rien fait de sérieux, rien qui compte... Je ne suis Notre-Seigneur que pour la forme et en apparence; je trompais les hommes qui croyaient

(1) O Cœur sacré de Jésus que l'amour a ouvert pour moi, donnez-moi de sortir de moi-même pour habiter en vous, afin que, vivant et mourant avec vous sur la croix, je vous aime et vous imite de plus en plus.

que je le suivais sérieusement. Ils me voyaient à table, au prie-Dieu, à l'autel, et, d'après l'extérieur, ils s'imaginaient que je cherchais Dieu de tout cœur. Hélas! non; souvent j'étais lâche, préoccupé de moi-même ou de futilités. Je me faisais illusion parce que je remarquais dans ma conduite une certaine ordonnance extérieure. Médiocrité, tiédeur : *utinam frigidus!* Je prie la bonté infinie de Jésus-Christ, par saint Ignace et la très sainte Vierge, de tout réparer. »

« J'ai fait cette déclaration en public, et cela m'a beaucoup humilié, mais j'espère que, par la miséricorde du Seigneur, ce sera salutaire. On doit me mépriser maintenant : je n'en suis pas fâché; au fond même, je suis content qu'il en soit ainsi. Il me semble que j'aurais peu de difficulté à vivre désormais ignoré, pour l'amour de Notre-Seigneur. »

« J'ai résolu de demander les missions étrangères, si Dieu le veut. J'ai accepté tout ce qui pourrait me causer quelque peine..., renoncé, du fond du cœur, à tout ce qui pourrait m'apporter quelque satisfaction. J'accepte aussi la croix que je ressens depuis longtemps : aridité dans les choses de Dieu, impuissance dans le service du prochain, sentiment des appétits inférieurs. Enfin, je me sens dans la disposition de faire, généreusement et sans retard, le sacrifice de tout ce que je croirai que Dieu demande. »

« Après certaine humiliation, je me sentais porté à ne plus rien dire, à l'avenir, si j'étais interrogé dans les conférences spirituelles; mais il m'a semblé, plus tard, que c'était encore par amour-propre, et l'amour-propre, il faut le détruire sans ménagement. Cependant il vaudra mieux être plus simple, ne pas me mettre en scène, autant que possible. »

« Quand on s'offre pour aller aux missions et y être employé à quelque humble et pénible fonction, même à celle de nos Frères coadjuteurs, au service des missionnaires, on doit renoncer entièrement à soi-même, à son jugement, à sa volonté, aux commodités du corps, à la vie même; être prêt à mourir chaque jour, pour l'amour de Notre-Seigneur, pour le salut des pauvres âmes, pour empêcher même une seule offense de Dieu. Par conséquent, dès ce jour (14 juillet 1859) commencer à vivre

de cette vie. (Vœu offert au saint autel, le 15 juillet, fête de nos quarante martyrs. »)

Durant la retraite de fin d'année, Dieu paraît se retirer et ne laisser au retraitant que le vif sentiment de sa misère.

« Je suis entré en retraite, avec le désir d'en bien profiter, aidé de la grâce de Dieu, d'y trouver la vraie liberté de l'âme, que je cherche, et de pouvoir commencer à vivre pour la plus grande gloire de Dieu... O mon Dieu, ayez pitié de moi. Qu'ai-je fait autre chose, même cette année, que vous déplaire, vous contrister et vous offenser? Mon Dieu, mon Dieu, où irai-je si ce n'est dans le sein de votre miséricorde infinie?...

» Tout le deuxième jour, une grande désolation. Dans le dernier exercice, j'ai eu beaucoup de peine à observer la douzième et la treizième annotation. Cependant, je ne suis pas triste : j'espère, je veux être tout à Dieu.

» Troisième jour, au matin, *item*. Mon Dieu, quoi qu'il arrive, mon cœur sera tout à vous. Un peu moins de difficulté, en méditant sur la mort. Alors, que ne voudrais-je pas avoir fait pour le progrès spirituel de mon âme, pour le bien spirituel du prochain, pour la gloire de Dieu! »

« *Règne de Jésus-Christ*. Si les prisonniers, si les condamnés à mort, si les criminels de lèse-majesté pouvaient suivre leur prince et se délivrer, à ce prix... Si un gentilhomme félon...

» J'oublierai le passé, j'en effacerai les traces, je disposerai l'avenir. Ne vous occupez plus de vous-même : suivez-moi, soyez avec moi, agissez en esprit d'amour et de confiance envers moi, et ne craignez rien. Que vous ressentiez encore les impressions de la nature perverse, ne vous en attristez pas : il le faut pour votre bien; mais que votre cœur, sans hésiter, passe dessus et aille droit à moi : je ne vous abandonnerai pas.

» O mon Roi, ô mon aimable Sauveur, faites que je vous suive toujours : *Sequar te quocumque ieris* (je vous suivrai, où que vous alliez). Chaque jour, je porterai la montagne de mes misères au saint autel. Il n'y a que mon Sauveur qui puisse les guérir. Il faut que je l'avoue : trop longtemps je me suis débattu contre cet amas de misères; je me suis aigri, attristé, fatigué,

sans vouloir reconnaître mon impuissance, et sans aller au vrai médecin. »

« Allons, mettons-nous, avec transport, à la suite du grand Roi; laissons tout, pour aller combattre sous ses ordres. »

« Cinquième jour. O mon âme, pourquoi êtes-vous triste et comme abattue? Ai-je offensé le Seigneur? Et quand même ce serait, devrais-je m'attrister de la sorte? Ai-je manqué le fruit de la retraite? Mais j'ai encore le temps; dis : *Ecce nunc cœpi et hæc mutatio dexteræ Excelsi* (1).

» Misérable! Je ne mérite pas de demeurer dans la Compagnie, parmi des hommes si saints. J'ai mérité l'enfer, et qui sait le nombre de fois? A plus forte raison, ne mérité-je pas de recevoir Notre-Seigneur et de célébrer tous les jours. Mon Dieu, si c'est votre bon plaisir, ne me donnez jamais aucune consolation. Si vous le voulez, et si c'est pour votre gloire, j'y renonce, jusqu'à la fin de ma vie. Donnez ces consolations à d'autres, qui en profiteront; j'en abuserais. Conservez-moi votre amour : c'est assez.

» Sixième jour. Allons, mon âme, il en est temps : regardons le Cœur de Jésus et marchons! Vous qui m'avez appelé, ayez pitié de moi. Je me jette entre les bras de votre miséricorde infinie, avec toutes mes effroyables misères. Ayez pitié de moi!

» Quelle retraite! L'ennui ne m'a presque pas quitté, durant tout le temps... Il fallait apprendre ce que c'est que la désolation..., combien le démon peut nous troubler..., combien nous sommes faibles, sans le secours de Dieu... Je disais, de temps en temps : *Ecce nunc cœpi...*, et bientôt j'étais comme auparavant; néanmoins je voulais être toujours à Dieu. Enfin, dans la confession, j'ai commencé à être plus calme et cette paix s'est accrue depuis. A propos de confession, je crois, devant Dieu qui me jugera, qu'il ne faut plus revenir sur le passé, mais jeter tout dans le sein de la divine miséricorde.

» 13 août. — En méditant sur Notre-Seigneur en croix, *multa consolatio* (grande consolation).

» 14 août. — J'ai de la peine à souffrir contradiction. Je crois

(1) Voici que j'ai déjà commencé, et c'est l'œuvre de la main du Très-Haut. Ps. 76, 11.

que la divine bonté a eu en vue, cette année, de me guérir de ce vice. Mes défauts ont paru avec évidence. Obscurité, sécheresse continuelles, ou à peu près, dans les deux retraites. Cette indisposition qui est venue. J'ai mérité le mépris du R. P. Instructeur qui m'a bien compris. Pas de pénitences, pas d'oraisons extraordinaires. Eh bien! merci, mon Dieu. Vie commune parfaite. Intérieurement, sacrifice parfait d'amour. Extérieurement, tout à tous, me rendre aimable pour Jésus-Christ, pour lui gagner toutes les âmes.

» 15 août. — Assomption de la très sainte Vierge. Renouveler ma dévotion et ma confiance envers Marie. Nous pouvons tout, avec elle et par elle. »

Dieu ne ménageait pas les désolations à son serviteur, et c'était une grâce : battue par la tempête, l'âme s'enracine plus fortement dans l'humilité. Le P. Paul quitte le troisième an avec les plus vils sentiments de lui-même, tandis que le P. Fouillot, juste appréciateur de la valeur des âmes religieuses, a pour lui la plus grande estime, témoin ces paroles du Père Spirituel du scolasticat de Fourvière :

« Ravi des vertus du P. Ginhac et des grâces dont Dieu le comblait, le P. Fouillot manifesta à plusieurs son admiration, en appelant le bon Père *son séraphin*. Plus tard, lorsque le vénéré vieillard était à Aix, Père spirituel du scolasticat, le P. Ginhac y étant venu prêcher la retraite annuelle, l'ancien Instructeur de Notre-Dame-de-Liesse disait, tout ému, en parlant de *son séraphin* : « Oh! Dieu n'a pas abandonné la Compagnie, puisqu'il lui donne encore de tels saints. »

CHAPITRE IV

LE NOVICIAT DE VALS (1855-1860)

I. Travail de sanctification : dispositions intimes; admiration des novices; restriction; le Père Maître peint par lui-même; impression d'un novice et d'un tertiaire. — II. La profession : fête de l'Assomption de Notre-Dame; sentiments du nouveau profès; graves témoignages.

I

Le lendemain de la fête de l'Assomption, le P. Ginhac faisait ses adieux à Notre-Dame-de-Liesse et venait reprendre, à Vals, la direction du noviciat.

Ce ne fut pas sans répugnance vaincue, qu'il se remit à son office, tant il avait le sentiment de son incapacité; mais la foi dans l'obéissance le rendait tout-puissant. Au reste, il aimait cette vie de recueillement et de prière. Dans le mois d'avril 1860, après la première semaine des grands Exercices, il écrit dans son journal spirituel (1) :

(1) Ce journal, que le P. Paul oublia de condamner au feu, nous permet de lire dans son âme, de l'année 1857 à l'année 1862.

De cette même époque, il est resté des conférences courtes et méthodiques sur les règles, des canevas de méditations ou d'exhortations adressées aux novices les dimanches et jours de fête, des commentaires sur les évangiles du dimanche. Ajoûtons de courts

« J'ai commencé la grande retraite avec une joie véritable, à cause de l'avantage singulier que j'ai d'expliquer, encore une fois, les saints Exercices de notre saint Père Ignace; avec le désir de faire quelque chose pour la Compagnie notre mère et pour le bien des âmes; avec la disposition, ce me semble, d'en profiter moi-même, pour m'unir à Dieu davantage. J'ai résolu de me pénétrer des sentiments demandés chaque semaine et chaque jour des Exercices, de m'unir aussi intimement que possible aux retraitants; de les présenter au Seigneur fréquemment et moi avec eux, surtout aux visites; de les faire beaucoup prier, chose de la plus haute importance, et qui nous a assuré, je le pense, le succès de la première semaine.

» J'ai surtout résolu, au commencement de ces saints jours, de me vaincre au sujet de mes manquements à la charité, et de me faire tout à tous, pour la gloire particulière de la très sainte Vierge que je me propose d'imiter et d'honorer, tout spécialement, à partir de ce mois de mai. Mieux la prier. Tout demander par elle et aussi, par ses mains, offrir toutes choses et m'offrir constamment.

» Actes de renoncement à la volonté propre, pour faire en tout celle de Dieu, demandant en même temps que cette divine volonté soit faite par toute la terre. Telles étaient les dispositions de la sainte Vierge quand elle disait : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi*... Enfin porter les autres à l'honorer... Il me semble qu'elle sera contente que je jeûne le samedi en son honneur... Je sens ma confiance augmenter... »

Ailleurs, il laisse paraître une sollicitude toujours en éveil :

« Accroissement notable de charité envers mes N. (novices). Pas d'aigreur ni d'amertume, à la vue de leurs manquements, de leurs défauts ou de leur manière d'agir... Plus de facilité pour leur faire toute sorte de bien... Attention plus marquée à m'occuper d'eux; joie de prier pour eux, les recommander à Notre-Seigneur, les enfermer dans son divin Cœur, leur donner la grâce de l'absolution et leur distribuer la sainte communion.

extraits des vies de saint Ignace, de saint François-Xavier, de sainte Thérèse, de sainte Françoise de Chantal, etc. Les principaux écrits de sainte Thérèse y sont résumés avec un soin qui trahit l'amour et une parfaite conformité de sentiments.

» Pas de reproches aux scrupuleux, ils souffrent tant et sont si dignes de compassion! Mais écouter patiemment et trancher vigoureusement.

» Immenses avantages, douceur grande à me mettre tous les soirs, avant de m'endormir, dans le Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de même tous les matins, pour la journée; également, à y placer mes frères avec moi, afin qu'avec moi ils soient à l'abri de tout danger, et pour l'âme et pour le corps. »

Nous avons entendu le Maître, écoutons les disciples. Mieux que lui ils nous révèleront sa vertu.

« J'ai eu le bonheur, écrit le P. Félix Rivier, de vivre deux ans sous la direction du P. Ginhac; à Vals en 1856, quand il était pour la première fois Maître des novices; à Castres en 1870, quand, pour la première fois aussi, il dirigeait les Pères du troisième an. Je n'ai jamais remarqué en lui la moindre imperfection. Tenue, paroles, démarche, tout en lui annonçait l'homme surnaturel. Humble, grave, modeste, maître de lui-même, il semblait ne pas faire un seul mouvement qui ne fût actuellement dirigé à la plus grande gloire de Dieu...

» Voici un acte de foi dont je fus témoin en 1856 et que je ne puis oublier. J'accompagnais le P. Maître qui traversait Le Puy pour aller assister un malade; quand nous fûmes sur la place des Carmes, il vit de loin la porte de l'église entr'ouverte; alors pénétré d'un saint respect il s'arrêta, et, se tournant vers l'autel il fit au milieu de la foule une profonde génuflexion pour adorer l'Hôte divin de nos Tabernacles » (1).

Un autre novice de la même année, le P. Louis Terrasse

(1) Un novice de 1860, le F. Justin Dupuy, a raconté comment le P. Maître lui suggéra l'idée d'un pèlerinage à saint Joseph et l'invita à chercher, aux environs du Puy, un endroit pour l'établir. Le rocher d'Espaly fut choisi : il se dresse dans la vallée de la Borne, non loin du rocher Saint-Michel, en face du mont Anis que couronne l'admirable statue monumentale de Notre-Dame de France; on pensa que nul autre site ne pouvait mieux convenir.

A mi-hauteur se trouvait une sorte de petite grotte; la propriétaire, une pieuse personne, fut heureuse de l'offrir et ce fut là que l'image de saint Joseph fut vénérée d'abord par les novices, ensuite par les personnes pieuses de la ville du Puy. Mais là, comme partout, saint Joseph devait grandir; aujourd'hui, tout le rocher lui appar-

a écrit : « Je puis affirmer, devant Dieu, n'avoir jamais remarqué une parole, un mouvement du P. Giuliac, qui paraissent procéder d'une émotion peu réglée ou d'une impression purement naturelle; et l'on ne pouvait douter que cette parfaite possession qu'il avait de lui-même, n'eût pour principe un grand esprit de mortification et une intime union avec Notre-Seigneur.

» Lui demandait-on un avis, jamais il ne répondait, qu'il n'eût, d'abord, tenu ses yeux arrêtés un moment sur le crucifix.

» Tout le monde connaît les rigueurs qu'il exerçait contre son corps : pour moi, novice, j'ai vu (quelqu'un qui les découvrit me les ayant montrées) deux de ses disciplines : une de fer hérissée de pointes très aiguës; l'autre, de cordes, mais toutes rouges de son sang. Il mangeait si peu, qu'on se demandait comment il pouvait vivre, et, à certains jours, comme le premier vendredi de chaque mois, par exemple, la pâleur de son visage, la raideur de tout son corps, la difficulté même avec laquelle il fléchissait le genou devant le Saint-Sacrement, indiquaient assez qu'à l'abstinence il ajoutait de plus sensibles tortures : il était, sans doute, hardé de fer.

lieu, une spacieuse chapelle lui est consacrée, une statue monumentale invite les fidèles à venir lui rendre leurs hommages.

La statue est l'œuvre d'un artiste de mérite, enfant de la ville du Puy, le F. André Bosquet, dont il sera parlé aux appendices. Les embellissements sont dus au zèle hardi et au dévouement sans limites de M. le Chanoine Fontanille. C'est lui qui a publié dans le *Petit Missionnaire de Saint Joseph* (août 1905) quelques extraits des lettres du P. J. Dupuy, elles sont adressées à la propriétaire de la grotte et à sa sainte compagne Anne-Marie Ruffel, dont le souvenir est inséparable des origines du pèlerinage (Voir *Ibid.*, année 1908, la notice qui lui est consacrée).

20 juillet 1876 : « J'espère aller, dans peu de jours, revoir le P. Giuliac, à Castres. C'est lui qui fut le premier instigateur du pèlerinage de saint Joseph. » — 16 mars 1877 : « Je vous porte envie et à ceux qui pourront monter à la grotte le 19 mars. Ce jour-là, il y aura 17 ans que le P. Giuliac me conseilla de chercher quelque coin pour un petit pèlerinage, à nous, en l'honneur de Saint Joseph. » — Collège de Saint-Affrique, 17 septembre 1878 : « Dans les notes que je vous envoyai sur les commencements du pèlerinage, le crainte de n'avoir pas fait assez ressortir que c'était le P. Giuliac qui en était l'âme inspiratrice — c'est lui qui priait et obtenait — nous autres, nous ne fûmes que de pâles commissionnaires, de faibles instruments. La récompense, saint Joseph la garde pour le P. Giuliac, pour Anne-Marie et pour vous. La Séjalon a donné son logis à saint Joseph. Quelle prédestinée! Ce grand saint a une âme très compatissante, si vous me recommandez bien à lui, il aura pitié de moi. »

» J'admirais cela, mais beaucoup plus la *mortification continuelle en toutes choses* qui semblait être sa vie. Il m'a toujours paru impossible que la douzième règle du *Sommaire*, où cette mortification est recommandée, soit plus parfaitement observée que ne l'observa le P. Ginhac. On l'eût dit passionné pour l'abnégation totale de la nature. Sa parole, lente et animée, devenait étrangement vivante, dès qu'il traitait de l'abnégation, et un novice anglais, après l'avoir entendu, disait : « Quelle saveur il a donc pour le Père Maître, ce mot *abnégation!* il s'en lèche les lèvres. »

» Plus que les austérités corporelles, j'admirais comment un homme si dur à lui-même avait, à l'endroit des autres, de telles délicatesses de charité, que je n'en ai jamais, peut-être, rencontré d'égales. S'il mangeait fort peu, il veillait à ce que ses novices ne l'imitassent pas sur ce point, au détriment de leur santé. Rien à cet égard ne lui échappait, malgré sa parfaite modestie. « Chose singulière! disait le bon P. Vallenet, j'ai toujours les yeux grands ouverts, et je ne sais pas remarquer ce qui manque à mon voisin; et le P. Maître, au contraire, voit, les yeux baissés, ce qui manque à ses frères assis loin de lui. Que de fois, en effet, je l'ai vu faire rapporter le plat, et du regard et du geste, inviter un frère à se mieux servir! »

» On ne saurait exprimer ce qu'il eut de charité dévouée pour les malades : nous le vîmes, par exemple, prodiguer les soins, rendre les services les plus répugnants, et cela avec une sollicitude et une délicatesse de mère, au F. Camille de la Vaissière, durant la longue maladie qu'il eut au noviciat. »

« Quand il nous fut donné pour Père Maître, nous dit le P. Louis Boutié, il n'avait pas encore fait son troisième an de probation, et, si j'ose ainsi parler, il était dans la période de formation de sa sainteté : aussi, discernait-on quelquefois, au dehors, des signes de ses luttes intérieures contre la nature. Je ne sais si d'autres remarquèrent, comme moi, la lutte dont je parle : si je pus l'observer moi-même quelquefois, bien que rarement, c'est que ma charge d'admoniteur m'en donnait de plus fréquentes occasions.

» Il ne m'apparaissait pas moins déjà comme un homme

d'une vertu singulière, et, en particulier, d'une mortification héroïque, parce qu'elle s'étendait à tous les détails de sa vie. Tous déjà, en ce temps, parlaient de lui comme d'un saint et je sais, par le témoignage de nos Pères, que ses vertus ont pris, depuis, de merveilleux accroissements... »

L'admiration des novices ne va pas, on l'a remarqué, sans une légère restriction. Même nuance dans le témoignage d'un Fr. Coadjuteur qui, plus loin, nous dira du P. Ginhac, Recteur de Toulouse : « A Vals, il avait l'air moins avenant. » — « Je tremblais en sa présence, » dit un autre. Il ajoute qu'il se trouvait sans voix devant lui; non qu'il fût effrayé, mais parce qu'il était saisi de respect et pénétré par le sentiment de son indignité, en présence d'un saint.

Devons-nous être surpris de ces réserves? Non, car les plus riches natures sont pauvres par quelque côté. La sainteté ne s'acquiert pas en un jour; ce n'est qu'à force de luttes, de surveillance, de prières, qu'on arrive, avec l'aide de la grâce, à ce juste tempérament qui constitue la vertu parfaite.

Semita justi tanquam lux splendens. Le juste s'élève insensiblement dans cette voie lumineuse, et c'est son mérite et sa gloire de se rapprocher chaque jour de Dieu, en dépit des efforts contraires de la nature, du monde et de l'enfer. La suite de ce récit montrera les ascensions constantes du vénéré Père Maître.

Il ne sera pas sans intérêt de rechercher quel fut son point de départ, et quel était pour lui, au sortir du troisième an, l'obstacle à la perfection.

A défaut d'autre témoin, il nous parlera lui-même, et, dans une vivante peinture, il nous montrera ce qu'il était, aux yeux des autres et à ses propres yeux. Dans le journal de Notre-Dame-de-Liesse, il écrivait :

« Une lumière s'est faite en moi sur ma conduite extérieure. On me reproche justement d'être forcé, guindé, à la gêne, dans l'observation de la modestie. Je suis peu communicatif, embarrassé. Ma composition extérieure n'est pas un moyen de faire du bien, de me communiquer et d'attirer; au contraire, elle est un embarras, une entrave pour moi et pour les autres, sinon un motif d'éloignement, du moins de réserve à mon égard. Pourquoi

cela? Parce que la composition de mon extérieur est pour moi un objet d'étude, de calcul; j'y pense, j'en suis préoccupé; c'est ce qui fait qu'elle n'est pas naturelle. Un joueur d'instrument doit ne pas penser à ses doigts ni à ses touches, afin d'être tout entier occupé du morceau qu'il veut rendre. Un prédicateur doit oublier ses gestes, sa main, son bras; s'il y pense, d'abord son geste ne sera pas naturel, l'étude y paraîtra, et ensuite, ce qui est le plus important encore, il manquera d'âme pour dire son discours.

« Pareillement, pour que la composition de tout mon extérieur soit *naturelle*, ne paraisse pas forcée, ne repousse pas, il faut que je n'y pense pas, afin que je sois libre pour m'occuper de l'intérieur. Mais comment arriver là? O divin Cœur de Jésus! vous, vous seul pouvez opérer ce miracle. Faites que je ne voie que vous, que je ne m'occupe que de vous, et tout se fera bien, et je serai à l'aise et en liberté. Vous serez content, et tout le monde le sera. J'espère ce bienfait de vous, après tant d'autres; vous ne le refuserez pas à votre divine Mère. »

Les Pères du troisième an doivent s'avertir mutuellement de leurs moindres défauts. Cette franchise, que le monde ne connaît pas, suppose charité dans le moniteur, humilité dans celui qui est repris, dans l'un et l'autre zèle pour la perfection. Le P. Paul recueillait les observations de ses frères avec plus de soin qu'un vaniteux n'en mettrait à recueillir des éloges. Sur une page informe, religieusement conservée par lui, nous lisons : « visage peu expansif..., attitude sans vie, conversation monotone, par suite du désir de parler à tout propos des choses de Dieu..., parle trop bas, en donnant les avertissements; laisse paraître une certaine tristesse; vulgaire dans ses réflexions pieuses...; ne sait pas se communiquer, faute de suavité et d'aisance, et par suite ne prend pas d'ascendant, etc.

« Me faire si aimable que, dans une seule récréation, je les gagne tous...; tout bon et charitable. Ne plus m'occuper de moi devant le Saint-Sacrement, mais de Notre-Seigneur, me faire catholique dans mes prières. *Valeam ambulare in spiritu humilitatis, orationis et caritatis simpliciter* (1). »

(1) Puissé-je marcher simplement en un esprit d'humilité, d'oraison et de charité!

Avant la retraite de fin d'année, l'humble religieux groupa dans un même tableau tous les défauts qu'on lui avait signalés, et traça de lui-même un portrait peu flatté, bien différent de celui que nous ont donné ses admirateurs. Plusieurs traits paraîtront forcés; mais pour le P. Paul, toute critique, fût-elle dénuée de fondement, était bien venue. « Parfois, nous disait le P. Blanchard, il en était troublé; car si l'humilité l'inclinait à accepter aveuglément les observations, son bon sens y répugnait quand elles étaient peu judicieuses. »

Impitoyable pour lui-même, il écrit donc :

« Tout vient de l'orgueil, de la sensualité et de la paresse : raideur pour tout en général; manque de liberté d'esprit; être, paraître gêné et mettre les autres à la gêne; efforts désagréables pour parler pieusement; pas aimé; on le fuit; cause, en partie, du malaise de la communauté; se pince les lèvres quand quelque chose lui déplaît; ne fait pas aimer la vertu, au contraire; charité importune, minutieuse; trop de petits soins pour les novices; ils ne deviennent pas assez vigoureux, *strenui;* lent, long, froid, mort. » Il ajoute : « Combattre tout par amour de Dieu! »

Sous ces traits peu complaisants, le P. Paul nous a dépeint son extérieur; il va nous ouvrir son âme. A Vals, comme à Liesse, nous y voyons l'effort d'une volonté généreuse, qui travaille à s'établir dans l'humilité, la confiance et l'amour :

« 1860. — Je prie Notre-Seigneur, quand il vient chaque jour dans mon cœur, d'y planter sa croix. Marie est là pour remercier et faire les mêmes fonctions qu'au calvaire. Depuis longtemps, ma croix est l'impuissance, à l'égard de Dieu, de moi-même et du prochain. Moi, je l'acceptais, ne voulant que ce que Dieu veut, et j'étais consolé. Mon orgueil était extrêmement froissé de me voir si lâche, si imparfait, si porté aux choses basses, si peu uni à Dieu. Mon orgueil est très enraciné. Oh! si la considération de ma misère et de mon impuissance, que par la grâce divine je connais plus clairement aujourd'hui, me portait à ne pas m'épargner pour l'humiliation! Il me semble que la divine bonté se propose de me faire connaître et sentir que je suis moins que rien, néant et péché.

» Avant d'entrer à l'église, en demander permission à Notre-

Seigneur, et prier la très Sainte Vierge de lui parler pour moi. Faire cette considération : Loin de mériter de monter à l'autel, je suis indigne de demeurer au fond de la chapelle, prosterné. Loin d'avoir droit à quelques égards, je suis indigne de remplir l'emploi le plus bas et le plus pénible, dans la Compagnie. Je suis indigne de vivre et de recevoir le moindre service de quelque créature. Ma place est bien bas, dans l'enfer. »

« 1er juin. — Ce matin, premier vendredi et premier jour du mois du Sacré Cœur, *ut jumentum*, comme un animal, devant Notre-Seigneur. Ayez pitié de moi. Je vous offre les sentiments de ces chers enfants, de ces bons frères, de ces jeunes cœurs si tendres, si délicats, si dévoués. »

Assailli par les désolations et les angoisses, il se réfugie dans le Cœur de Jésus.

« 15 juin. — Fête du Sacré Cœur. Quel *Triduum* que celui-ci! Deux jours où je n'ai pas été à moi... Vraiment il faut que j'expérimente, que je sente que je ne suis rien que faiblesse, qu'impuissance, que péché, qu'ordure!... Le péché m'environne, me pénètre de toutes parts... Je ne puis passer une heure, un moment, faire une seule action sans offenser Dieu... Je sens que ma vie est un tissu de fautes, d'infidélités, de lâchetés, de recherches de moi-même... Mon orgueil est en révolte, je voudrais être plus fort; je voudrais avoir moins de choses à me reprocher, à accuser... Et plus il y en a... Jamais je ne puis trouver le fond de cet abîme de corruption.

» Je n'ai d'autre ressource que de me jeter entre les bras de Dieu, de déposer toutes mes misères, qui sont encore bien plus grandes que je ne le comprends, au pied de son infinie bonté.

» Le Sacré Cœur sera mon refuge et mon espérance. C'est un abîme de miséricorde et de grâces. — Et moi je suis un amas de misères. — Donc raison nouvelle pour tout espérer toujours, *in spem contra spem*. Je sais que je l'offense toujours, et je sais aussi qu'il m'aime toujours... toujours *deliciæ meæ*... oui, oui. Une lutte est engagée entre mon mauvais cœur et le Cœur adorable de Jésus. Mon effroyable misère, d'une part; de l'autre, l'infinie miséricorde du Sacré Cœur... Oh! je sais bien que je ne l'emporterai pas; je sais bien que je serai vaincu!... Gloire au

Cœur divin... *Misericordias Domini in æternum cantabo* (Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur). O Cœur de Jésus! Oh! être humilié, oh! souffrir, oh! s'oublier, oh! se renoncer en tout, pour l'amour du Cœur qui aime sans limite jusqu'à la fin. »

« Fêtes des saints apôtres Pierre et Paul : *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. Cum infirmor, tunc potens sum* (1). Reconnaître, avouer, aimer ses infirmités spirituelles et corporelles, ses misères, son impuissance, son incapacité. Quelle force, quelle vertu, quel bien on a dans les infirmités mêmes! Si je le comprenais bien! — Soyons fidèles; moins nous pouvons, plus Dieu fera. Gloire à lui seul! »

Nous connaissons maintenant le P. Ginhac que connurent les novices de cette époque.

Pour l'extérieur, un certain manque d'aisance, une certaine gaucherie naturelle, jointe à une grande timidité, un ensemble de défauts qui semblent être comme l'excès d'une ferveur mal contenue, ou comme l'effort d'une vertu qui dépasse le but, et cherche encore la juste mesure. Le P. Paul s'est donné à Dieu sans réserve; avec l'énergie d'une volonté naturellement forte et opiniâtre, il a embrassé la croix de Jésus, et, dans la croix, tout ce qui contrarie la nature. On sent trop la main de fer qui tient les sens et le corps tout entier dans une rude servitude.

Quant à l'âme, en bas, presque toujours ténèbres et désolation; en haut, calme et sérénité d'une volonté éprise de Dieu seul. Mais les efforts de la lutte se reflètent sur le visage et lui donnent une certaine teinte de sévérité. Tel est le P. Ginhac, au début de sa carrière.

Faut-il s'étonner que sa vertu paraisse trop austère à quelques-uns, et qu'elle inspire une admiration mêlée de crainte aux jeunes novices, à ces enfants qui viennent de quitter le monde et n'ont connu, pour la plupart, que les douces affections de la famille? Le F. Louis Terrasse, qui nous a fait un bel éloge de son Père Maître, ne put se défendre de cette pénible impression :

(1) Volontiers je me glorifierai dans mon infirmité, afin que la vertu du Christ habite en moi. Quand je suis infirme, alors je suis puissant.

« Dès les premiers jours, écrit-il, la sainteté du P. Ginhac m'inspira un grand respect, et cependant huit mois passèrent, pour moi, péniblement : la raideur de son attitude, sa maigreur extrême, l'irréprochable correction de détail de ses actes, l'ensemble de la vie du Père Maître, qui semblait exposé à mes regards comme un modèle à reproduire, tout cela éveilla dans mon âme, avec une impression de découragement, je ne sais quelle vexation, quel dépit impatient de s'épancher contre le saint homme. Un jour que l'ennemi surexcitait davantage en moi cette agitation et que, pour m'en défendre, j'avais passé au cou mon chapelet, vaincu cependant, je me levai et j'allai ainsi, le chapelet au cou, trouver le Père Maître. En arrivant auprès de lui, je lui déclarai, en termes émus et d'un ton très vif, que je ne pouvais demeurer plus longtemps au noviciat; qu'au lieu de m'y former, je m'y déformerais; que tout me déplaisait, et lui plus que tout le reste; que le voir seulement m'agaçait et me remuait la bile, etc., etc. Je dis tout ce dont j'avais le cœur plein. Lui, cependant, calme, serein, souriant, m'écoutait. Quand j'eus fini : « Mon bon Frère, dit-il, je n'ai pas, en effet, les qualités qu'exigerait mon office; et pourtant, comme c'est par la volonté de Dieu que je suis là, c'est de moi, et pas d'un autre, qu'il se servira pour vous former aux vertus religieuses. »

» Ce qu'il ajouta, je ne saurais plus le rapporter fidèlement, et moins encore puis-je traduire l'accent de foi qui animait ses paroles. Je m'opiniâtrais cependant. Alors le serviteur de Dieu s'humilia jusqu'à me demander pardon, à genoux; puis il m'invita à m'agenouiller aussi, pour réciter avec lui un *Memorare*. A mesure qu'il disait les paroles, je les redisais, mal, sans doute, mais lui si bien, que, plus nous avancions, plus le calme entrait dans mon âme, et, quand il se releva, j'étais tout changé; je ne me reconnaissais pas. Depuis lors, cet homme, que je ne pouvais voir, je l'ai aimé profondément; toutes ses paroles ont été, pour moi, pleines de lumière; et lui, loin de se souvenir de mes désobligeants procédés, ne m'a jamais témoigné que tendre affection. »

Délicate et prévenante était dès lors la charité du P. Maître; mais à cette époque, dès l'abord, c'était l'austérité qui attirait

l'attention et jetait dans l'étonnement. Entre eux, les novices parlaient de ses pénitences effrayantes, de ses disciplines armées de pointes aiguës et rougies de sang; comment pouvait-il se soutenir, prenant si peu de nourriture, lui qu'on voyait, le vendredi surtout, pâle, exténué comme après une longue veille, et trahissant, par la raideur de ses mouvements, la morsure du cilice ou des chaînes de fer!

L'austérité du saint perçait-elle dans la direction du P. Maître? Donnait-elle à son enseignement une teinte de rigorisme? Il ne le semble pas; ses notes révèlent une spiritualité à la fois douce et forte, dans laquelle l'amour de Dieu et la confiance ont la meilleure part.

Mais dans le maniement des âmes avait-il, dès lors, cette dextérité, cette parfaite discrétion, que saint Bernard lui-même déclare n'avoir obtenue que par une pénible expérience? Nous n'oserions l'affirmer. Disons même qu'il ne sut pas toujours au début tempérer, par les ménagements nécessaires, cette forte impulsion qu'il donnait vers la perfection la plus haute. Peu à peu, la vue des misères humaines et l'onction du Saint-Esprit lui apprirent l'art de proportionner l'effort demandé à l'infirmité du sujet. Autant il parut rigide, autant il sera, plus tard, condescendant et large dans sa direction. Seule, la charité rayonnera dans le regard comme dans la direction du Père Maître. Déjà, à Toulouse, ses anciens novices diront aux nouveaux venus : « Il est méconnaissable, tant il a progressé en dilatation et en bonté! » A la fin de sa vie, on ne trouvera en lui que suavité. Les impressions d'un Tertiaire de 1894, le P. C. de Beaupuy, sont la contre-partie des impressions du novice de 1856.

« Je n'oublierai jamais l'émotion causée en moi, il y a plus de quatre ans, lorsque, pour la première fois, à Toulouse, je vis le P. Ginhac. Sur sa réputation d'austérité, je ne sais quel aspect redoutable j'avais imaginé; mais jamais je n'aurais attendu ce doux visage, à la candeur et au sourire charmants, à l'expression presque enfantine (c'est le mot qui me vint alors comme rendant le mieux ma pensée), à force de simplicité, de détachement et de pureté; cette modestie si sévère et cependant si aisée et si naturelle. Je me sentis dès ce premier instant

pénétré d'autant de confiance et d'affection que de respect. Oh! qu'il était accompli l'extérieur de ce saint! Une régularité héroïque dans l'observation de nos règles de la modestie; un martyre continuel ainsi imposé à son corps. Et, d'autre part, quand il le jugeait bon, des sourires de bonté vraiment célestes, tels que je n'en verrai jamais de semblables. » — « Je me demande, ajoute plus loin le même témoin, si, aux débuts de sa vertu, il ne dut pas être dur aux volontés hésitantes; il avait, lui, si peu de cela! Quant à moi, je l'ai connu seulement à l'apogée de sa sainteté, quand son énergie de fer s'était déjà tempérée par une inexprimable bonté. Oh! qu'il était bon, délicat, sincèrement aimant, simple et doux, sensible, par condescendance et aussi par simplicité d'âme, à l'affection simplement témoignée! C'est qu'il n'y avait absolument rien d'affecté dans cette belle et sainte âme. »

II

Le jour de l'Assomption de Notre-Dame, 15 août 1860, le P. Ginhac fit les vœux de profès dans la chapelle de Vals. Les émotions de son âme, durant ces jours qui comptent parmi les meilleurs de la vie du Jésuite, se trouvent relatés dans son journal :

« Désir ardent d'entrer dans la Compagnie, pour être un vrai religieux, et non pas pour la forme; — d'être introduit par la très Sainte Vierge, dans les mêmes sentiments qu'avaient nos Pères à Montmartre, ou saint Paul se convertissant à Jésus-Christ; — et d'entrer par la porte véritable, qui est celle du plein renoncement à tout et de la parfaite humilité. »

« Colloque des deux Étendards. Par cet acte, renoncer de cœur à toutes choses et à moi-même, et m'unir intimement à Notre-Seigneur Jésus-Christ, Chef de la Compagnie, et à la Compagnie elle-même; prendre, autant que possible, les senti-

ments de notre divin Chef, et conformer mon cœur à son Cœur : tel était mon désir, telle ma volonté.

» C'était aussi ma volonté de prononcer mes vœux, au sens des Constitutions; et j'aurais voulu avoir toutes les dispositions qu'elles exigent de ceux qui sont admis à ce degré. Hélas! — Plus spécialement voué à combattre sous les ordres du souverain Pontife, j'ai obligation de professer un entier dévouement à la sainte Église de Jésus-Christ.

» L'œuvre de ce jour se résumait à ceci : Tout quitter et soi-même entièrement; prendre la croix, étendard, arme et récompense, et s'attacher pour toujours à Jésus-Christ. Oh! puisse-t-il en être ainsi!

» Il me sembla qu'après avoir tout donné, par les trois vœux de Pauvreté, de Chasteté et d'Obéissance, je recevais aussitôt Notre-Seigneur Jésus-Christ, en retour et pour récompense, comme s'il m'avait dit : « Me voici; je veux être ta *richesse*, tes *délices*, ta *gloire* et ta *liberté*. » Et cette pensée me touchait! O pieux trésor! O bienheureuses délices! O gloire incomparable! Pour le peu que je donne, je reçois infiniment; que sera-ce dans l'éternité, si déjà mon Jésus se fait tout mien?

» Si j'avais tous les biens de la terre, toutes les satisfactions de la terre, toute la gloire du siècle, comme je serais content de vous tout offrir! Tout à Jésus. Jésus est tout à moi, tout pour moi. Désormais, plus à moi, mais tout entier à la gloire de mon divin Chef. Porter devant les rois et les peuples, si c'est son bon plaisir, le nom de *Jésus* et le nom de *Marie*.

» Quelle journée! Le ciel et la terre attentifs; la Compagnie entière dans la joie et dans la prière; tous mes frères dans l'allégresse! Et que ne firent-ils pas pour exprimer leurs transports et les sentiments de bienveillante charité de leurs cœurs! C'est ainsi qu'on aime dans la Compagnie de Jésus...

» N'est-ce pas encore une chose bien touchante que cette foi, que cette confiance et des frères et des personnes du dehors, dans l'efficacité de la prière ou de la bénédiction de l'homme de la Compagnie qui fait ses derniers vœux? »

Ces témoignages de sympathie et de vénération étaient sincères : moins humble, le P. Paul y eût trouvé peut-être sujet à

vaine complaisance; il y trouve un motif de confusion et de sainte tristesse :

« Cette belle journée ne fut pourtant pas sans croix : préoccupation d'amour propre, dessèchement intérieur, charité en défaut, de voir surtout louer ce que je n'avais pas : il me semblait que ce n'était qu'une ironie, et que jusque-là je n'avais rien fait pour Dieu, rien pour mes frères et pour le prochain, rien pour avancer dans la vertu, et que ma vie n'avait été que péché, que recherche de moi-même, qu'hypocrisie. Et en réalité a-t-elle été autre chose? Cette pensée m'affligea fort et me jeta dans une grande désolation, surtout le lendemain. »

Le P. André Sauze, alors étudiant en théologie, nous fournit quelques détails qui expliquent les douloureuses impressions du nouveau profès : « Le P. Ginhac eut à subir quelques louanges publiques : des pièces de vers furent chantées, dans lesquelles ses anciens novices laissèrent percer les sentiments de vénération que leur inspiraient ses très hautes vertus. Ce fut pour lui une terrible épreuve. Il avouait, le lendemain, que jamais il n'avait tant souffert : les éloges qu'on lui avait adressés étaient tombés sur lui comme autant de très mortifiantes dérisions. »

Les jours suivants, encore pénétré des émotions de la fête, il en recueillit tous les souvenirs.

« Une pensée me frappa, le soir du grand jour. Si la Compagnie, sur la terre, célèbre avec de tels élans de joie l'admission définitive de l'un de ses fils, que doit-ce être au ciel, lorsqu'un membre de cette chère Compagnie arrive au séjour de l'éternel triomphe! Avec quels transports n'est-il pas reçu par ses frères! Ce fut aussi de grand cœur, je l'espère, que, le jour de mes vœux et avant de les prononcer, je signai l'acte de renonciation à tous les biens de la famille, à toutes les choses de la terre.

» J'oubliais ce que, dans ma retraite, j'ai reconnu, à savoir que je dois tout à la Compagnie, et que je n'ai qu'un moyen de m'acquitter en quelque manière à son égard, c'est de me donner entièrement à elle, laissant aux supérieurs la parfaite disposition de ma personne. La vertu et la force de l'obéissance suppléeront à mon insuffisance sous tous les rapports. »

Le 8 août, le P. Paul remerciait le T. R. P. Général de lui

avoir accordé une faveur dont il était totalement indigne, puis il ajoutait : « Avec le secours de la divine grâce, je crois être actuellement dans la disposition de ne plus vivre pour moi, comme par le passé, mais pour Jésus-Christ, notre Roi, et pour la Compagnie, ma Mère, de n'avoir plus aucun intérêt propre en ce monde, mais d'épouser entièrement les intérêts de Jésus-Christ et de la Compagnie. Je suis disposé de cœur à faire tout ce que vous voudrez m'ordonner, mon Très Révérend Père, et aller partout où vous jugerez utile, pour la plus grande gloire de Dieu de m'envoyer. Seulement, je suis affligé de manquer, par ma faute, de ce qui est nécessaire pour servir l'Église et la Compagnie. Mais, si je sais me tenir dans l'humilité, Notre Seigneur, qui m'a appelé, daignera encore se servir, quelque part, de ce misérable instrument.

« Au moins, que votre Paternité ait l'extrême bonté de m'avertir de mes nombreux défauts et de mes fautes, (je l'en supplie instamment), de me réprimander et me punir sévèrement de tous les manquements qui pourront m'échapper. Vous m'obligerez beaucoup, en vous montrant ainsi, de plus en plus, mon véritable père. Je tâcherai d'avoir toujours, pour Votre Paternité, les sentiments d'un fils sincèrement dévoué et reconnaissant, et, avec la grâce de Dieu, je m'efforcerai de me corriger.

« Je vous conjure, mon Très Révérend Père, de me pardonner, au nom de toute la Compagnie, les torts dont je me suis rendu coupable envers elle, durant plusieurs années que j'ai exercé la charge de Maître des novices, et de m'accorder, en signe de pardon, votre paternelle bénédiction. »

Le T. R. P. Beckx répondit :

« Les sentiments que vous me manifestez, à l'occasion de votre profession solennelle, sont ceux d'un véritable enfant de la Compagnie, et n'ont fait que rendre encore plus forte la persuasion où j'étais, que le Seigneur a agréé votre holocauste, et qu'il l'a reçu en odeur de suavité.

« Au lieu de vous pardonner des torts, que vous n'avez certainement pas à vous reprocher dans la charge de Maître des novices, je vous remercie, au nom de la Compagnie, du zèle avec lequel vous vous en êtes acquitté. »

Avec quel désintéressement des biens de la terre le P. Ginhac fit la renonciation qui précède la profession religieuse, deux lettres nous l'apprennent.

« A Victor Ginhac, au Mazel, le 12 mai 1858 :

« Vous pourriez croire, mon cher frère, que je vous ai oublié, en voyant que je vous écris rarement : il n'en est rien. Je pense à vous, je prie pour vous, tous les jours : n'est-ce pas un témoignage d'affection plus significatif qu'une lettre?

« Je voudrais voir le Mazel devenir, par vos soins, une véritable maison de Dieu, une maison où Dieu serait honoré et aimé avant tout, où l'on ne travaillerait que pour Dieu, où l'on ne parlerait que des choses de Dieu, ou de celles qui se rapportent à Dieu. Oh! quelle maison bénie ce serait alors! contentement, joie, bonheur, toute sorte de bénédictions y viendraient en abondance.

« Mais il doit en être ainsi : votre cœur est trop bon, mon bien-aimé frère, pour ne pas mettre, chez vous, le Seigneur en possession de tous ses droits. Ensuite vous savez que vos intérêts, même temporels, l'exigent. C'est, au reste, ce que vous m'avez fait espérer.

« Faites aussi rendre un culte tout spécial à la très Sainte Vierge et à son chaste époux, saint Joseph; vous vous en trouverez bien.

« Je voudrais, mon cher frère, régler avec vous définitivement nos affaires, car bientôt viendra le temps de ma profession, et je désirerais qu'à cette époque tout fût terminé. Auriez-vous donc la bonté de me faire connaître l'état de votre maison, le nombre des enfants que le Seigneur vous a donnés, etc.? Vous me direz aussi si vous vous êtes loyalement acquitté de la dette envers la Trappe, et enfin ce que vous croyez me pouvoir revenir, déduction faite de ce que vous m'avez avancé. Veuillez, le plus tôt possible, me donner un résumé net et précis de ce compte, selon que vous jugerez en conscience devant Dieu.

« Je suis ici toujours occupé des mêmes fonctions, c'est-à-dire, chargé des novices. Grande affaire! que ne puis-je la bien accomplir, et ouvrir à ces jeunes gens les voies de la sainteté!

« Mes affectueux souvenirs et un cordial bonjour à toute la

famille. Saluez surtout, de ma part, la belle-sœur et mon oncle Augustin. Priez bien pour notre cher Louis. »

Trois ans plus tard, la question était encore pendante, le P. Paul ne l'ayant plus abordée. « A la fin de 1861, raconte M. le curé de Serverette, Victor Ginhac vint me dire : « J'ai réglé notre compte de famille avec mon frère Paul, en 1858, mais il n'a plus rien dit, depuis, et je ne sais s'il veut être payé. » J'écrivis au P. Paul qui répondit : « Je ne veux rien, Jésus-Christ me suffit. »

Noble sentiment qui dicta la lettre suivante, datée de Toulouse, Noël 1861 :

« Mon bien cher frère, en 1860, le 15 août, j'eus le bonheur de prononcer mes derniers vœux dans la Compagnie de Jésus. A cette époque, je signai l'engagement de renoncer absolument à tout ce qui pourrait m'appartenir, dans la succession de mon père et de ma mère, de bonne mémoire, décédés. J'étais en règle, devant Dieu, devant l'Eglise et devant la Compagnie. Je ne vous ai rien dit de cette disposition, je vous la déclare, sur votre demande.

» Vous êtes le maître de tout, mon cher frère : faites-en le meilleur usage possible. Je ne réclamerai jamais rien (1). Désormais, je suis et serai, avec sa grâce, *pauvre de Jésus-Christ* : je n'aurai rien en ce monde que ce bien-aimé Maître crucifié, mon Sauveur, mon Roi et mon Modèle. Sa pauvreté sera ma richesse, et je vivrai de l'aumône qu'on me fera, pour l'amour de lui, ainsi qu'à mes frères.

» Si pourtant je laissais quelque dette dans le siècle, non acquittée, ce que je ne crois pas, vous seriez chargé, bien entendu, de la payer; car on ne peut pas donner ce qu'on doit à d'autres.

» Laissez-moi aussi vous montrer une bonne œuvre à faire. Vous avez, près de votre maison, au Mazel, l'église dédiée à

(1) Dans le carnet du 3e An, on lit : « Le 22 décembre, le R. P. Instructeur m'a dit positivement son avis, à plusieurs reprises, touchant la distribution des biens à la famille...; et permis de dire son avis au R. P. Provincial. » Cette note montre que, dans cette question délicate, le P. Paul suivit fidèlement, comme toujours, les prescriptions de saint Ignace.

saint Jean-Baptiste, dans un état d'abandon et de délabrement, sans doute, comme je l'ai vue autrefois. Eh bien! ne pourriez-vous pas la faire un peu réparer, au moins dans une de ses chapelles, et consacrer, chaque année, une certaine somme à son entretien? Mais, cher frère, tout cela est laissé à votre cœur : aucune obligation.

» Le pauvre Louis aurait-il laissé quelque dette? Prenez des renseignements auprès de notre sœur visitandine.

» Embrassez pour moi toute votre famille : je n'en oublie aucun. Mes respectueux devoirs surtout à notre bon oncle Augustin. Que Notre-Seigneur vous accorde toujours ses grâces et sa charité.

» Travaillez encore plus pour le ciel que pour les intérêts de la terre. C'est au ciel que j'espère vous revoir tous : puissions-nous y être bientôt réunis!

» Adieu, cher et bien aimé frère. Au ciel! au ciel! »

Dans ces deux lettres, le P. Paul fait une allusion pleine de sollicitude à son frère Louis. Louis fut, hélas! le prodigue du Mazel. Écoutons l'auteur de la *Vie manuscrite* : « Nous ne voulons pas dissimuler une grande douleur qui marqua, pour le saint Père Maître, l'année 1858. Quatre ans auparavant, le 9 octobre 1854, son frère Louis, âgé de vingt-quatre ans, s'était présenté au noviciat de Toulouse, pour y être admis, à titre de Frère Coadjuteur. Infidèle à sa vocation, Louis, en 1859, voulut être délié de ses vœux. Paul, dès 1858, luttait vainement pour l'arrêter dans ce mauvais chemin. Louis alla mourir à Damas, le 13 août 1865, « chef de relais », après avoir été professeur de langue française.

» Il y a, dans ce malheur, lumière pour tant d'excellents parents, que les défaillances d'un malheureux enfant déconcertent. Nul ne saurait tellement mériter les bénédictions de Dieu, que dans sa maison la lumière resplendisse sans ombre : encore verra-t-on au ciel, combien il fut bon aux *infidèles* d'une famille d'avoir eu des saints pour parents ou pour frères. En considération des saints, Dieu ne laissa pas les infidèles prospérer dans leur infidélité; il les frappa, pour les sauver. »

Avec le P. Paul, firent leurs vœux de profès, le 15 août 1860,

le P. Henri Montrouzier et le P. Gabriel Desjardins, professeurs, l'un et l'autre, au scolasticat, et tous deux fort connus déjà par leurs doctes écrits. Vers la fin de sa vie, le P. Gabriel Desjardins, savant théologien et professeur de droit canonique à l'Institut catholique de Toulouse, formulait en ces termes son jugement sur la vertu et les mérites du P. Paul :

« J'ai connu le P. Paul Ginhac au troisième an de Notre-Dame-de-Liesse et au scolasticat de Vals. Après avoir longtemps vécu dans la Compagnie, et avoir eu occasion d'y fréquenter un grand nombre de religieux remarquables par leurs grandes vertus, soit en France, soit en Italie, et particulièrement à Rome, je déclare n'en avoir pas rencontré qui m'ait laissé, au même degré, l'impression d'un homme complètement mort à lui-même, supérieur à toutes les faiblesses de l'humanité, ayant pleinement assujetti la chair à l'esprit, substitué le surnaturel à la nature. Aussi, l'ai-je toujours regardé comme un véritable saint, un de ces hommes que Dieu se plaît à glorifier même par des miracles, et qui semblent réunir toutes les conditions qu'exige l'Église pour élever un serviteur de Dieu aux honneurs des autels. J'ai toujours espéré qu'après sa mort, Dieu opèrerait par lui des choses merveilleuses, et que l'Église lui rendrait les honneurs qu'elle décerne aux Bienheureux. Je puis assurer aussi avoir observé cette même impression chez des personnes de toute condition, également remarquables par la piété, le jugement et la science.

» J'ai pu, de 1859 à 1861, étudier de près le P. Ginhac. Je l'ai toujours vu modèle parfait d'exactitude dans l'observation de toutes les règles; un parfait modèle de charité fraternelle, de mortification, et généralement de toutes les vertus, sans que j'aie pu jamais noter en lui aucun acte qui procédât d'un mouvement peu réglé de la nature. J'ai particulièrement observé les efforts qu'il faisait pour tempérer l'austérité naturelle de son caractère, et mieux pratiquer la charité cordiale envers tous ses frères, au point de devenir une vivante image de la charité, de la suavité du Cœur de Jésus. J'ai encore plus remarqué le résultat de ses efforts continus, lorsque, de la charge de simple maître des novices, il passa à celle de recteur du noviciat de Toulouse; et,

depuis ce temps, chaque fois que la divine Providence m'a ménagé l'occasion de me retrouver quelques instants avec lui, j'ai toujours constaté un accroissement de cordialité fraternelle.

» Enfin, j'ai toujours vu dans le P. Ginhac un grand ami de la vie cachée, un homme profondément dévoué à Dieu par l'oraison, et doué, dans la direction des âmes, d'une singulière prudence qui lui venait bien moins de ses dons naturels que de ses communications avec Dieu. »

« Le P. Ginhac, dit le saint P. Gautrelet, est, à mes yeux, un type achevé de l'homme *surnaturel;* la grâce a pénétré cette nature et l'a transformée. On comprend, en le voyant, le *Vivo jam non ego; vivit vero in me Christus* (1). Le regard, la parole, la démarche, les actions, les intentions, les affections, tout est *surnaturalisé*. Mais quand je vous ai dit cela, je vous ai dit ce que je puis dire, et je ne vous ai rien appris.

» Les côtés les plus saisissables d'une vie ordinaire et commune comme la sienne sont l'humilité, la patience, la possession de soi-même, l'abnégation et la mortification.

» De passions, plus de vestiges : la grâce est vraiment maîtresse, et l'initiative a passé de l'homme à Dieu qui dirige, commande et gouverne à son gré. Le *mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo* (2) de saint Paul trouve en lui sa parfaite réalisation.

» Encore une fois, je ne vous puis rien apprendre : je ne vois et ne sais que ce que voient et savent tous ceux qui connaissent le P. Ginhac. »

(1) Je ne vis plus; mais c'est le Christ qui vit en moi.

(2) Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu.

CHAPITRE V

TOULOUSE. — LE P. GINHAC RECTEUR (1860-1869)

I. La rue des Fleurs : nouvelle croix; idéal du parfait supérieur. — II. Édification : divers témoignages. — III. Observation des règles. IV. Administration : sollicitude pour le spirituel; pour le temporel, confiance en Dieu; soin des détails et largeur d'esprit. — V. Paternité : affection sincère; condescendance; le P. É. Dubuisson.

I

Le religieux de la Compagnie de Jésus se trouve dans une période de formation jusqu'au temps de ses derniers vœux. Il étudie les sciences profanes et sacrées qu'il devra enseigner un jour; il apprend l'art divin de conduire les âmes; il apprend surtout l'art de se vaincre et de se livrer à Dieu sans réserve : laborieuse préparation dans laquelle se consument les meilleures années de sa jeunesse. Saint Ignace jugeait qu'il ne fallait pas moins pour former un apôtre. Ceux qui ont l'expérience du saint ministère savent combien il exige de science, de prudence et de vertu; ils ne trouvent pas trop longues les épreuves, déterminées par la sagesse du saint fondateur et approuvées par l'autorité des Souverains Pontifes.

Le P. Ginhac avait parcouru tous les degrés de cette préparation apostolique : novice, scolastique, tertiaire, appliqué à la

direction de ses frères, il a *généreusement* correspondu à toutes les grâces et, selon le vœu de saint Ignace, il est devenu « digne ministre de Jésus-Christ. » Dans la profession il a promis de se consumer au service de Dieu; dès ce jour, il va tenir sa promesse et effectuer à chaque instant ce don de lui-même. Il ne vivra plus pour lui, mais pour Jésus et pour les âmes rachetées de son sang.

Au mois de septembre 1860, la Providence le tire de la solitude de Vals. Il écrit : « Saint du mois : *Exaltation de la sainte Croix* : Glorifier Notre-Seigneur Jésus-Christ... Départ de Vals le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, un vendredi. Arrivée à Toulouse, le dimanche matin, vers minuit et demi, fête des Sept-Douleurs de la très Sainte Vierge. Dans la matinée du même jour, entrée dans la maison. Reçu officiellement ma destination, le lendemain 17 septembre, fête des stigmates de saint François. Tout cela n'indique-t-il pas que je dois être enfant de la croix? Porter la croix, subir la croix pour le passé et chaque manquement du passé, pour glorifier Dieu, sauver les âmes; imiter Notre-Seigneur et la très sainte Vierge, pour engendrer Jésus-Christ, dans chaque novice, dans chaque âme. Tout dans la croix; par la croix; rien sans la croix. » Il vient donc sous les auspices de la croix engendrer dans les âmes Jésus crucifié : admirable ministère dont nul mieux que lui n'apprécie la grandeur.

Le noviciat de Vals était supprimé et celui de Pau fondé. Le P. François Pichon devait présider la nouvelle installation, tandis que le P. Ginhac le remplaçait à Toulouse, comme Père Maître. Le noviciat passait à la belle résidence de la rue des Fleurs, récemment ouverte. Là le P. Ginhac trouvait un provincial qui a laissé de vivants souvenirs de sagesse et de bonté dans la province de Toulouse, le P. Frédéric Studer; un supérieur bien connu par la distinction de ses manières, la sagesse de sa direction et par l'influence qu'il exerça dans la ville, le P. Maurice Ogerdias; un ministre, le P. François Sécail, qui conserva dans sa verte vieillesse l'ardeur et l'activité d'un zèle infatigable (1).

(1) Le *P. F. Sécail, S. J.* (Toulouse, Antonin Gay, 1902).

Enfin, il y trouvait des prédicateurs et des directeurs qui jetaient de l'éclat sur la nouvelle résidence. Les fidèles se pressaient autour de leur chaire ou de leur confessionnal; les grandes familles, alors nombreuses à Toulouse, rivalisaient de dévouement à la Compagnie et à ses œuvres; toute la population témoignait de sa confiance et de son amour.

Au point de vue naturel, la situation n'était donc pas sans attrait; mais le P. Paul aspirait à de plus humbles travaux. A la date du 6 mars 1860, le P. Beckx lui écrivait :

« Vous conservez toujours le désir de vous consacrer aux missions étrangères; cultivez-le précieusement. Qui sait si le Seigneur ne vous accordera pas un jour la consolation de le voir réalisé! En attendant, ayez soin de le bien diriger dans ceux de vos novices en qui vous le reconnaîtrez. Ce sera pour votre cœur un dédommagement : vous ne travaillerez pas moins pour l'utilité des missions, que s'il vous était donné de leur consacrer vos propres fatigues. »

Nommé d'abord Père Spirituel de la communauté en même temps que Père Maître, il fut bientôt déchargé de la direction spirituelle.

« On m'avait donné, outre mes occupations plus grandes ici qu'à Vals, la charge de préfet spirituel. Quelques jours après, on me la retira, sans que j'eusse rien fait ni avant ni après, ni pour ni contre. Je vois par là combien il est utile et nécessaire de laisser agir le bon Dieu. Tout ce qu'il fait est bien. Il sait mieux que nous ce qu'il nous faut. *In manibus ejus sortes meæ*. Quand Dieu m'ordonne de faire une chose, il ne veut pas que j'en fasse une autre. Ne vouloir que ce que Dieu veut. »

Mais cet allègement ne devait pas être de longue durée. Au mois de septembre 1861, nommé recteur du noviciat, il dut redire : *In manibus ejus sortes meæ*, et recevoir sur ses épaules un plus lourd fardeau.

Il devenait supérieur de deux grandes communautés; il remplaçait, auprès du clergé et des fidèles, un homme d'un grand mérite et d'une grande autorité. Cette double charge ne serait-elle pas au-dessus de ses aptitudes? Élevé loin du monde, étranger à ses relations et à ses habitudes, accoutumé à ne

traiter qu'avec des religieux, timide dans son attitude, sévère dans son extérieur, saurait-il conserver les sympathies acquises, se plier aux exigences d'une situation compliquée et délicate, répondre à l'attente d'un public si varié et partant si difficile! On se le demandait autour de lui. Mais le nouveau recteur, dépourvu de la science du monde, avait celle de Dieu; à l'école du crucifix, il apprendra l'art de gagner les cœurs.

Au premier moment, il y eut lutte dans son âme; bientôt l'amour de la croix lui inspira une humble et totale soumission.

« Nativité de la très Sainte Vierge, 8 septembre 1861.

» Quel beau jour pour terminer les Exercices et prononcer les vœux! Tel est le bonheur de quelques-uns de mes novices. La méditation préparée pour eux m'a fourni la pensée et le désir senti de naître, à l'exemple de Marie, à une vie parfaite.

» En entrant dans le monde, Marie voulut y vivre dans une pauvreté entière, une pureté sans tache et une obéissance parfaite.

» C'est ce qu'on doit se proposer en entrant dans la Compagnie, ce qu'on doit vouloir, toutes les fois qu'on célèbre la Nativité de Marie, ce qu'il faudrait vouloir, en entrant dans cette supériorité : vouloir un dépouillement entier, non seulement de toutes les choses passagères, mais aussi de toute affection à quoi que ce soit en dehors de Dieu; vouloir non seulement ne donner jamais une satisfaction aux sens, à la nature, mais encore vouloir les crucifier; vouloir faire en tout la volonté de Dieu, manifestée par les supérieurs et par la règle, et vouloir de toute son âme le faire parfaitement. Voilà le dépouillement, le crucifiement que je désire, que je demande, ô ma Mère! Ne pouvez-vous pas, ne voulez-vous pas me l'accorder?

» Dans mes sentiments à l'égard de la charge de supérieur, n'y a-t-il pas beaucoup d'amour-propre, beaucoup d'orgueil déguisé, beaucoup d'humain? Et si je redoute sincèrement la supériorité, n'est-ce pas peut-être parce que je crains la peine, la souffrance, ou l'insuccès et l'humiliation?

» Accepter par conséquent tout de suite ce que Dieu veut, et vouloir toutes les fatigues, toutes les souffrances et toutes les

humiliations qui suivront. Renoncer positivement à toutes les satisfactions que la nature pourrait y trouver. Dire aux supérieurs qu'ils peuvent nous avertir et corriger, tant qu'ils voudront; qu'ils nous feront plaisir; qu'ils peuvent nous humilier et nous ôter cette charge et leur confiance, sans hésiter, quand ils voudront; les prier de le faire, si nous commençions à dévier. Se montrer très ouvert, très soumis, très obéissant, jamais flatteur. S'élever au-dessus de tout respect humain. Confiance en Dieu. Mettre Jésus-Christ Notre-Seigneur supérieur à notre place; lui confier tout, la garde de la maison et des cœurs, et se placer plus que jamais sous la protection de Marie, de saint Joseph et de saint Ignace, afin de ne pas contrarier l'action de Jésus pour la conservation, l'accroissement et la perfection de tous. Se proposer avec l'aide de Dieu de préparer à Notre-Seigneur des cœurs parfaits, des hommes dévoués... »

De Rome, arrivèrent bientôt des encouragements au nouveau supérieur. Le 19 octobre 1861 :

« Vous avez bien fait, écrit le T. R. P. Général, de renoncer, sur l'avis du P. Provincial, à faire des représentations pour détourner de vous le fardeau de la supériorité de notre maison de Toulouse. En acceptant cette charge avec les dispositions que vous me manifestez, vous avez pratiqué un acte de foi et d'obéissance qui attirera, sur vous et sur toute la maison, des bénédictions abondantes.

» J'approuve beaucoup la règle de conduite que vous vous êtes tracée. Vous proposer en tout la plus grande gloire de Dieu et le progrès spirituel des nôtres; y travailler, en les portant à puiser dans le livre des *Exercices* l'esprit dont ils doivent être animés, à garder fidèlement nos saintes règles et à marcher en tout selon nos constitutions; prier beaucoup, leur donner l'exemple et vous faire tout à tous, afin de les attacher tous à notre divin Maître. Tel est le plan que vous êtes résolu de suivre. Je n'y vois rien à changer, je dirai même à ajouter. *Hoc fac et vives*, et non seulement vous vivrez d'une vie vraiment religieuse, mais le Seigneur se servira de vous, pour communiquer cette vie de foi à vos subordonnés. »

Dans son journal spirituel, le P. Ginhac trace l'idéal qu'il se

formait de la supériorité; en y lisant ce qu'il voulait être, nous verrons ce qu'il fut.

« Cette pensée m'est venue dans l'action de grâce : en devenant supérieur, on devient *père des âmes*. Diriger le matériel d'une maison, s'occuper du corps et de la santé, donner des permissions, c'est peu : on devient *père des âmes* pour les conduire à la perfection, à l'union avec Notre-Seigneur; pour les faire marcher dans l'esprit des règles et des constitutions; pour les gouverner dans les ministères extérieurs, en vue de Dieu et du salut des âmes.

» Afin d'atteindre ce but, prière et sacrifice; exemple à donner à tous et en tout. Se montrer tel qu'on voudrait voir les inférieurs. Se faire tout à tous pour les gagner tous. Les appeler pour leur lire leurs règles respectives, leur rappeler suavement leurs obligations, les inviter à parler de leur âme. Un supérieur qui ne s'informerait pas de l'état d'âme de chacun de ses enfants, serait-il supérieur? Il laisserait le principal. Il est supérieur, surtout pour la sanctification des âmes. »

Les jours suivants, de nouvelles lumières viennent l'éclairer et font le sujet de ses méditations. « Je dois être 1° *Comme l'un de mes frères*. Pas d'exemptions, de privilèges, de particularité; *frère de mes frères*, et supérieur le moins possible, n'usant de l'autorité que quand on ne peut pas faire autrement. 2° A mes yeux, je dois être le *dernier de tous*. En sorte que je m'estime moins que le plus humble; que je les honore tous; que je sois prêt à recevoir de tous des conseils et des avertissements; que je sache trouver, chez tous, des exemples de vertu et de perfection, que je tâcherai de suivre. 3° Je dois être *le serviteur de tous. Non veni ministrari, sed ministrare*. Je ne suis pas ici pour moi, mais pour eux; non pour faire ma volonté, mais la leur; non pour profiter de leurs services, mais afin de travailler pour eux. Du temps, il n'y en a pas à moi; tout est à eux. Regarder tout le temps consacré à les écouter, à les servir, non comme un temps perdu, mais comme un temps de grand gain : car c'est ce que Dieu veut. Puis n'attendre aucune récompense. Me réjouir s'ils ne témoignent pas de reconnaissance; puis-je y prétendre? N'est-ce pas pour Dieu que je travaille? 4° *Se regarder comme indigne*

d'être dans la Compagnie. Quels sentiments de mépris pour soi, si on songe qu'on n'a rien ni en fait de vertu, ni en fait de science, ni en fait de capacité, ni en fait de services rendus, ni en fait de mérites d'aucune sorte! Par conséquent, être très reconnaissant de ce qu'il nous est permis de vivre dans la maison de Dieu, de converser avec les saints, de les servir, de combattre et travailler avec eux. »

Pour atteindre cette perfection, le serviteur de Dieu a recours à la Sainte Vierge :

« Marie, mon auguste souveraine et ma tendre mère, je vous prie de m'ouvrir votre cœur, de m'ouvrir le Cœur de votre divin Fils, de m'ouvrir le cœur de mes frères et de toutes les personnes à qui j'aurai affaire... Je vous prie en même temps d'ouvrir mon cœur pour Jésus, votre divin Fils, mon Maître et mon Capitaine, pour vous, ma mère, car je veux vous aimer davantage, pour le prochain.

» O ma bonne Mère! je sais que vous m'aimez; que vous avez souffert pour moi; que vous m'avez accordé et m'accordez encore tous les jours de nombreuses grâces; faites que je vous aime; soyez ma souveraine, ma protectrice, ma mère; gardez-moi de tous les dangers; éclairez-moi dans mes doutes et dans les résolutions difficiles; soutenez ma faiblesse; que j'aie une droite intention, une décision ferme, prompte et sage, une exécution vigoureuse et constante; que je sois toujours uni à Dieu; que je ne cesse pas d'être sous le regard de Jésus-Christ, votre Fils, et d'imiter ses exemples; que je me montre plein de discrétion, de douceur et de charité envers mes frères; que je ne m'écoute pas moi-même, mes passions, mes impressions, ni mes imaginations; que je me méprise et que je me dévoue. Ce n'est pas pour moi, mais pour les âmes, pour la Compagnie, pour l'Église, pour Dieu, que je suis mis dans cette position. O Marie, ma bonne Mère, je mets en vous toute mon espérance; et je ne crains rien. Sous vos yeux, j'irai, sans appréhension aucune, sans hésitation, sans préoccupation. Je suis sous votre main. Je ne cherche que Dieu. Je ne crains plus de déplaire aux hommes, je ne désire point leur plaire. La peine, la souffrance, l'humilité ne m'effraient point. Je serais heureux si j'ai à les subir. Mais

je ne suis pas digne de porter la croix de mon Sauveur. »

Le ton ému de cette prière montre que le P. Paul ne se faisait pas illusion sur les graves difficultés de sa charge. Qu'était-il, lui, nouveau venu dans cette grande résidence de Toulouse? Autour de lui, des hommes renommés pour leur éloquence, leur savoir, la distinction de leurs manières, leur connaissance du monde et de ses affaires : il n'avait aucun de ces prestiges. S'il était regardé comme un religieux d'une vertu peu commune, il n'avait pas encore, à Toulouse, l'ascendant que donne la sainteté. Et cependant, fidèle à son devoir et à la direction du R. P. Studer, il n'hésita pas à exiger de tous cette parfaite régularité qui doit régner dans un noviciat. Aussi, disons-le, les premières années furent laborieuses; témoin ces lignes du T. R. P. Beckx, datées du 26 décembre 1862 :

« Quoique je vous aie écrit, il y a peu de temps, je ne puis laisser sans réponse votre dernière lettre; car je sens que votre cœur souffre et que vous avez besoin de quelque consolation.

« Vous souffrez, mon bon Père, je souffre avec vous et je partage votre sollicitude. Mais *Sursum corda! Deus neminem in se sperantem nimium affligi permittit, sed piam precibus præstat auditum*, prions donc et espérons. Les changements opérés dans la maison produiront un bon effet, j'en ai l'espérance; et ensuite la patience fera le reste.

« Vos novices sont peu nombreux, je le regrette : faites tous vos efforts pour bien soigner ce *pusillus grex* du bon Pasteur, et pour le bien pénétrer de l'esprit de saint Ignace. »

Quelles étaient les peines intimes que le P. Général consolait avec tant de bonté? Sans doute l'humble recteur souffrait de se sentir inférieur à ses obligations; mais, peut-être aussi, connut-il la tristesse que le P. Martin Gutierez éprouvait à la vue des imperfections de ses inférieurs, et dont la Sainte Vierge le reprit et le consola. Elle lui montra deux cœurs d'inégale grandeur : l'un très petit était comme étouffé entre deux gouttes de sang, l'autre était large et se dilatait à l'aise. « Deux gouttes, lui dit la Sainte Vierge, suffisent à étreindre ton cœur, tandis que tous les péchés du monde ne peuvent comprimer le cœur de Dieu. Imite-le. »

Avant de confier au P. Paul la direction de la résidence de Toulouse, le R. P. Studer avait prévu les difficultés qui l'attendaient; il n'ignorait pas que son zèle pour la perfection pourrait paraître peu mesuré, que sa jeunesse inspirerait certaines défiances, mais il avait compté sur lui, et son attente ne fut pas trompée. Par le seul empire de la vertu et du caractère, le P. Paul eut bientôt dominé la situation.

Ceux qui, plus tard, l'entendirent commenter le chapitre des constitutions où saint Ignace énumère les qualités que doit réunir le Général et, dans une certaine mesure, tout supérieur de la Compagnie, ne pouvaient s'empêcher de les reconnaître en lui : familiarité avec Dieu, splendeur de la charité, humilité, maîtrise des passions, fermeté unie à la douceur, magnanimité. S'il n'eut pas au même degré les dons brillants de l'esprit, il eut dans les relations une rare prudence; dans la conduite des affaires la sollicitude, la force et la constance; surtout, il eut, à un haut degré, cette insigne probité, cet amour de la Compagnie, cette rectitude de jugement, qui jamais, dit saint Ignace, ne doivent faire défaut.

II

Entre les qualités qui signalèrent le jeune Recteur, nommons d'abord celle que Saint Ignace met en première ligne, l'édification : *magni sit exempli, magnæ ædificationis* (1).

« Lorsque le P. Ginhac arriva à la rue des Fleurs en 1861, raconte le Père F. Sécail, l'austérité et la modestie de ses dehors attirèrent vivement mon attention. Ministre, je devais observer. Je constatai bientôt des faits qui me préoccupèrent. A table, le Père ne prenait presque rien. Le soir, quand tous s'étaient retirés pour le repos, lui, doucement, se rendait à la chapelle, où il

(1) Cst. p. 9, c. II et p. 4, c. X, §§ 4, 5, « homme de grande édification ».

faisait, jusqu'à dix heures et au delà, le chemin de la Croix. Le matin, à quatre heures, au lever des autres, je le trouvais à la chapelle où il achevait le même exercice du chemin de la Croix : d'où je concluais qu'il s'était levé avant trois heures. Je me crus obligé, après quelque temps, d'informer de ces choses le R. P. Provincial. Je lui disais : « Nous avons un Père Maître qui voudrait, paraît-il, vivre sans manger ni dormir... » et je donnais mes preuves. Le bon P. Studer m'écouta; puis, avec son fin sourire : « Père Ministre, je vois avec plaisir que vous surveillez bien votre monde : je suis content de vous. Mais, pour le P. Ginhac, laissez-le faire; il y a grâce; et vous verrez que ce régime ne l'empêchera pas de vivre plus que vous et moi... »

Le Père ajoute : « Je n'ai jamais vu le P. Ginhac s'arrêter dans la voie de sainteté exceptionnelle où il était entré, et lorsque, plus tard, quelque ministère l'appelait à la rue des Fleurs, il me semblait qu'un parfum de sainteté se répandait dans toute la maison. »

Le P. É. Lamy de la Chapelle, aujourd'hui missionnaire à l'Ile Maurice, écrit : « Je regarde comme une grande faveur du ciel d'avoir eu cet homme de Dieu pour maître de mon noviciat. Mes compagnons et moi avons toujours vu en lui l'homme, par excellence, de saint Ignace et de la Compagnie de Jésus, un Institut vivant, une sorte d'incarnation des Exercices Spirituels, un type accompli de l'homme surnaturel, qui pratique la plus grande mortification en toute chose et n'accorde rien à la nature.

» Ses paroles étaient si bien mesurées, ses mouvements si réglés, sa domination de lui-même si absolue, que sa seule présence dans la maison exerçait une puissante influence sur tous ceux qui y habitaient; c'était pour eux une éloquente et continuelle prédication. Aussi, un soir, veille du premier jour de l'an, lorsque tous les Pères de la résidence et tous les novices furent réunis dans la chambre du R. P. Studer, provincial, pour lui souhaiter la bonne année, et que le P. Ginhac, comme recteur, eut parlé au nom de tous, le R. P. Provincial lui répondit : « Allons, mon Père, vous qui marchez à pas de géant dans les voies de la sainteté, puissiez-vous nous y entraîner à votre suite! »

» Je dis un jour au P. Cazet, aujourd'hui vicaire apostolique de Madagascar, alors *socius* du Père Maître : « N'est-il pas vrai que notre Maître des novices est très vertueux? » Le P. Cazet, avec l'accent de la plus grande conviction, me répondit : « Vertueux? c'est un saint, s'il en fut jamais! »

Mgr Cazet a bien voulu écrire lui-même ses impressions à trente ans de distance : « Mes études théologiques terminées, dit-il, je fus envoyé, en juillet 1862, à Toulouse, et je restai environ deux ans auprès du P. Ginhac, à titre de *socius* au noviciat, puis comme ministre à la résidence. J'eus avec lui des rapports fréquents. Ce qui me frappait le plus, c'était ce calme, cette possession complète de lui-même qui ne l'abandonnait jamais. Or, ce n'était pas là une disposition naturelle; il n'y était parvenu que par une victoire complète sur lui-même.

» Rien ne lui faisait perdre cette paix imperturbable, ni les ennuis, ni les contradictions, ni les événements les plus inattendus. Un jour il se trouva dans un grand embarras, au sujet d'une retraite à prêcher dans un diocèse voisin. Il comptait, pour cette œuvre, sur un Père d'une autre résidence; mais, au dernier moment, le Père promis est empêché par un obstacle imprévu, et personne à la résidence n'était disponible. Il me fait appeler et me communique son embarras; mais il ne donne pas le moindre signe de trouble, d'impatience, de mécontentement; pas la moindre plainte pour avoir été averti si tard. Il se recueille un instant, puis il me dit : « Je vais envoyer le P. X. » qui certes était loin de s'y attendre. Et ce Père partit, avec la bénédiction de l'obéissance, qui l'aida à bien remplir sa mission.

» La mère d'un novice me fit appeler un jour au parloir. En parlant du P. Ginhac, elle me dit : « Quand je le vois, il me semble voir le Bon Dieu, » tant son calme, sa bonté, sa douceur l'avaient impressionnée et édifiée.

» A la grande édification de tous, il était la fidèle expression de nos règles. C'est le souvenir de ses vertus qui me porte à l'invoquer chaque jour, depuis sa mort, avec grande confiance en son crédit auprès de Dieu. »

Le Frère coadjuteur, Louis Breysse, novice du P. Paul à Vals en 1858, remplit à partir de 1864, l'office de *socius* auprès du

P. Provincial de Toulouse. Il put, cette année et les suivantes, observer son ancien Père Maître. « C'était la même sainteté, dit-il, avec quelque chose de plus suave et de plus avenant. Je n'ai jamais entendu les Pères ou les Frères s'entretenir d'aucun défaut du P. Ginhac. Quand il est question de lui, ce n'est que pour parler de ses vertus.

» Vers 1866, en novembre, je crois, il me dit un jour : « Mon cher Frère, je vais commencer ma retraite après-demain, et, pour être plus recueilli, je désire ne pas descendre au réfectoire. Apportez-moi, je vous prie, tous les jours, matin et soir, une soupe, du pain et de l'eau. » Voyant tout ce qu'il faisait de pénitences, je craignis qu'il ne tombât malade : j'allai donc dire au R. P. Provincial ce que je venais d'entendre. C'était le P. Rouquayrol. Il me répondit : « Soyez tranquille, je me charge de l'affaire. » Le surlendemain, j'allai demander au P. Ginhac si je devais lui apporter ce qu'il m'avait demandé. « Eh! mon cher Frère, me répondit-il en souriant, vous avez tout gâté. » Le bon Père descendit au réfectoire comme de coutume.

» Le P. Ginhac ne permettait pas, bien que recteur, qu'on fît son lit. Je l'ai vu aussi balayant sa chambre; parfois cependant il laissait ce soin à des Frères, comme il est d'usage pour les supérieurs, et je lui ai moi-même rendu ce service. J'ai pu, à cette occasion, constater qu'à la place des matelas se trouvaient deux planches de la longueur du lit, inclinées de manière à former un peu comme les parois d'un cercueil.

» Quant à ses autres pénitences, on pouvait aisément les deviner, au seul aspect du saint homme, qui paraissait habituellement comme emprisonné dans des chaînes et des cilices (1).

» Je lui ai servi la messe assez fréquemment, à Vals et à Toulouse. J'ai toujours été frappé de la singulière révérence et

(1) Un autre Frère de Toulouse dira plus tard : « J'ai toujours cru que le soir, il enlevait les matelas de son lit pour s'étendre sur des planches qui étaient les unes en long et les autres en travers. Les murs de l'alcôve et le plancher portaient des taches de sang. Quand le Père s'en allait pour un peu de temps, je lavais ces taches; mais bientôt après j'en voyais d'autres. Je lavais encore, et même j'employais quelquefois du verre, pour les mieux effacer, mais le sang reparaissait toujours. »

piété qu'il apportait à la célébration des saints mystères. »

Le même Frère, qui, devenu plus tard *socius* de l'assistant de France à Rome, put rencontrer plus fréquemment et étudier de plus près la sainteté, ajoute la déclaration suivante :

« J'ai connu, non seulement en France, mais à Rome, bien des personnages d'une haute vertu, d'une vie sainte. J'ai vécu près du T. R. P. Beckx; du P. Cambi, Père Spirituel de la maison professe de Rome; du P. Pierling, Assistant d'Allemagne; du P. I. French, Assistant d'Angleterre, et d'autres religieux d'une vertu insigne; ils ont tous excité mon admiration, mais non pas au même degré que le P. Ginhac. »

Une anecdote, racontée par le P. Joseph Maurin peint l'impression que produisait sur les gens du monde la vue seule du serviteur de Dieu.

« Le P. Ginhac voyageait toujours en troisième classe. Je le rencontrai un jour, dans la gare de Toulouse, et, comme il prenait le même train que moi jusqu'à Castelnaudary, il dérogea à son usage par charité envers moi. Les voyageurs affluaient; j'entrai le premier dans un compartiment de seconde classe, déjà peuplé de huit personnes. On me fit place avec une politesse respectueuse, comme à Monsieur le Curé, et ce fut tout; mais dès que le P. Ginhac entra à ma suite, il se fit dans le compartiment un silence solennel, dénotant une impression générale et surnaturelle. A l'insu du P. Ginhac une vertu était sortie de lui, et le flair populaire avait respiré et aspiré le parfum de sa sainteté. Les causeries étaient remplacées par de longs regards jetés sur sa personne. Elles reprirent ensuite, mais à demi-voix et non sans une sorte de crainte respectueuse.

» Quant à moi, ce moment me valut une retraite, et je commençai, entre le P. Ginhac et moi, un parallèle qui n'était pas à mon avantage. Chaque fois que je me rappelle ce petit événement, j'en suis tout aussi impressionné que le jour même où il eut lieu.

III

Chargé de veiller à l'observation des constitutions, le P. Recteur s'efforçait d'être lui-même la vivante image de la règle. Devant Dieu, il avait compris qu'il n'est pas de moyen plus efficace pour maintenir la régularité. « En méditant sur la Circoncision de Notre-Seigneur, j'ai vu que le divin Maître avait voulu se soumettre à cette loi, sans y être tenu, afin de m'apprendre le respect que je dois à la règle toujours, alors même que je pourrais m'en dispenser, à cause de ma charge. Plus je la garderai, mieux on l'observera. Ainsi, quand je verrai une infraction à quelque point de discipline, me recueillir en moi-même et considérer si je n'ai pas commis quelque manquement semblable, lequel, peut-être, est cause que Dieu permet, chez mes frères, cette défaillance qui m'afflige. Excellente pratique, très propre à nous faire réaliser sans cesse de nouveaux progrès, selon le mot de Saint Paul : *Diligentibus Deum...;* à obtenir de Dieu ses bénédictions sur la maison et sur celui qui s'est oublié; enfin à rendre la correction aussi douce et paternelle, aussi forte et efficace que possible. En un mot, un bon moyen de croître en humilité, charité et union avec Dieu. »

Le pieux Recteur progressa dans toutes ces vertus; admirable fut sa fidélité aux moindres prescriptions de la règle.

« Dans les rues, quand je l'accompagnais pour visiter des malades, dit un Frère coadjuteur, j'ai vu avec quelle perfection il observait les règles de la modestie. Plus d'une fois, je remarquai que les passants se détournaient, pour le regarder avec admiration. On pouvait dire qu'il prêchait dans les rues par sa seule modestie. »

Un novice ajoute : « Pendant sept ou huit mois de mon noviciat, je fus compagnon du Frère Portier. Il exigeait rigoureusement que la porte de la clôture ne restât jamais ouverte, et que le silence fût observé à ces abords de la maison. Je l'ai

bien considéré au parloir, ce qui m'était facile : il y gardait, pour l'attitude, pour les yeux et l'extérieur, une modestie parfaite. Son visage, quoique toujours grave, était plus souriant, en particulier dès le premier abord; et quand il congédiait les visiteurs, il les accompagnait, quels qu'ils fussent, jusqu'à la dernière porte intérieure. Ses séances étaient généralement courtes; je l'ai vu cependant, quelquefois, prolonger un peu ses entretiens avec des prêtres.

» Le Frère Portier avait recommandation de l'avertir, quand il était au parloir, quelques minutes avant l'heure de la conférence, et dès que cet avis lui était donné, il prenait, avec tous les ménagements possibles, congé des visiteurs. Je l'ai vu plusieurs fois, tiraillé en divers sens par des personnes qui, en même temps, le demandaient, les unes au parloir, d'autres près de sa chambre, d'autres au confessionnal, sans tenir compte de ses devoirs de Père Maître : il gardait, malgré tout, ce calme qui frappait tant en lui; et j'ai remarqué, bien des fois, comment il donnait la préférence à ses novices, et ne s'occupait des autres qu'après eux.

» Je l'ai souvent accompagné en ville. Je ne me souviens pas qu'il m'ait jamais entretenu d'autre chose que de Dieu ou des intérêts de mon âme. Souvent il me disait : « Dilatez-vous, Frère! » ou bien : « Le cœur en haut, le cœur en haut! Détachons-nous des choses de ce monde : nous ne sommes pas de ce monde! » ou bien : « Il faut s'y mettre sérieusement! » Là où il y avait du monde, il gardait le silence; et quand il parlait, c'était toujours à voix basse. S'il saluait des passants, c'était avec grand respect. Des enfants s'approchaient quelquefois pour demander une médaille : il leur faisait, du pouce, une croix sur le front, et leur disait, d'un visage très amical, quelques bonnes paroles.

» Dès qu'on arrivait à la maison qu'il visitait, il avait grande attention que le Frère qui l'accompagnait eût un siège; et quand on lui en offrait un à lui-même, s'il observait que le Frère n'en avait pas, il s'empressait de lui offrir le sien. Autant que possible, il introduisait le Frère dans la chambre où on le menait lui-même, et si les personnes qui recevaient le Père priaient le Frère d'attendre dans une antichambre ou dans un corridor, le Père

s'avançait et disait : « Pardon, Monsieur (ou Madame), il faut que le bon Frère entre : asseyez-vous là, mon Frère. » Si la personne visitée était une malade à confesser, le Père priait le Frère de se retirer un peu à l'écart; et si, par mégarde, le Frère ou les gens de la maison fermaient la porte, lui-même allait la rouvrir, afin que, de l'endroit où il se trouvait, le Frère, selon la règle, pût tout voir sans rien entendre. »

IV

La résidence de Toulouse trouvait dans son recteur non seulement un modèle de perfection religieuse, mais un sage administrateur; le premier objet de ses préoccupations était l'avancement spirituel de ses religieux et le succès de leurs ministères. Dans les lettres qu'il recevait du T. R. P. Beckx, on retrouve comme un reflet de son zèle et de sa paternelle sollicitude.

3 septembre 1864. — « Grâce à l'infinie miséricorde de Dieu, notre maison de Toulouse offre plus d'un motif de consolation. Le témoignage rendu par Mgr l'Archevêque de Toulouse, à la manière grave et apostolique dont les hommes de la Compagnie annoncent la parole de Dieu, m'a causé une véritable satisfaction. »

Août 1866. — « Vous me dites que vous avez tâché de procurer aux Pères prédicateurs quelque temps d'un saint repos, pour réparer les forces spirituelles et corporelles, et préparer de nouvelles prédications, en ne leur donnant, autant que possible, aucune œuvre durant les mois de juillet et d'août, et que, dans ce but, vous avez accordé à plusieurs de se retirer quelque temps dans la maison de campagne. Ces mesures me semblent inspirées par la prudence et par la charité, je vous félicite de les avoir prises. »

Entre tous les ministères, la belle œuvre des catéchismes

semble avoir eu les préférences du P. Ginhac. Ce fut lui qui, dès la première année de son rectorat, l'établit dans la rue des Fleurs, d'où elle s'est étendue à toutes les églises de la province. Le 11 février 1865, le P. Beckx écrit à ce sujet :

« J'ai vu surtout avec plaisir l'explication de la doctrine chrétienne faite tous les dimanches, du haut de la chaire. C'est là un exercice tout à fait conforme à l'esprit de la Compagnie et à la pratique de nos premiers Pères; je ne suis pas étonné qu'il soit très suivi et qu'il produise un très grand bien; car nous pouvons toujours compter sur une grâce spéciale pour les ministères que l'Institut nous recommande spécialement. »

Le 18 février 1867, mêmes encouragements : « Je vous félicite sincèrement, et je me réjouis, en Notre-Seigneur, du concours qu'obtient votre catéchisme, le dimanche. Dieu bénit visiblement, à Toulouse, une œuvre tout à fait dans l'esprit et la vocation de la Compagnie. En ce temps de lamentable ignorance sur les vérités de la foi, l'enseignement de la doctrine chrétienne est d'une impérieuse nécessité, et elle fera toujours plus de bien que ces grands sermons à effet, qui souvent n'éclairent personne, et ne sont à la portée que d'un très petit nombre d'auditeurs. Ne négligez donc rien pour maintenir à ces catéchismes l'affluence qu'ils ont actuellement, et prenez toutes les mesures qui pourraient en augmenter le fruit. »

Le F. Petrazzoli, longtemps sacristain à la rue des Fleurs, raconte comment le R. P. Recteur s'appliquait à assurer le succès de cette œuvre. « Il veillait, dit-il, à ce que le Père choisi fût le plus apte qu'on pouvait trouver. Le P. J.-B. Cazet, maintenant évêque de Madagascar, commença, puis vinrent le P. Paulet et le P. Émile Régnault; c'étaient des hommes que l'on employait aux œuvres principales de la maison, et j'ai ouï dire que le P. Régnault, qui excellait dans ce bel emploi, se trouvant à une assez grande distance de Toulouse (à Carcassonne, je crois), le P. Ginhac le fit rentrer dès le dimanche soir, afin que le peuple eût son catéchiste préféré. Un soir, par oubli aucun Père n'ayant été averti, il vint lui-même faire le catéchisme (1). »

(1) Peu de temps avant sa mort, le regretté P. Régnault a confirmé le témoi-

C'est pendant son rectorat que furent exécutées, en grande partie, les belles peintures de l'église. Quand il s'agissait de l'honneur de Dieu et de la splendeur du culte, fidèle à l'esprit de saint Ignace, le pieux recteur visait toujours au plus parfait.

Les dettes cependant augmentaient et éveillaient des préoccupations; témoin le canevas d'une exhortation que le P. Paul adressa aux Pères consulteurs : « Notre position, mes Révérends Pères, sous le rapport temporel, est grave et tend à s'aggraver de plus en plus. Sans doute nous devons bannir la crainte, car nous appartenons à Dieu; Dieu est notre père, à plusieurs titres! nous ne pouvons pas être oubliés, si nous sommes ce que nous devons être. » Après ce début, le Père Recteur rappelle les promesses de Notre-Seigneur et ajoute : « N'est-ce pas l'enseignement de la règle 58 du préposé des maisons professes? Qu'avec un grand et inébranlable courage, il espère que le Seigneur fournira à sa maison les secours nécessaires, si les Nôtres s'appliquent sérieusement à établir, dans leur âme et dans l'âme des fidèles, le règne de Dieu; et si lui-même, sous prétexte d'indigence, ne permet en aucune façon qu'on porte atteinte à l'intégrité de notre institut. »

Cette règle 58, que plus tard le P. Ginhac, devenu instructeur du troisième an, signalera entre toutes comme admirable, il la commente à ses auditeurs; il énumère avec une liberté toute apostolique les manquements à la règle qu'il a remarqués et dont l'amendement obtiendra la bénédiction de Dieu; il termine enfin par ces mots : « C'est dans la charité de Notre-Seigneur que je vous ai parlé; tenons compte de ces observations, et Dieu ne nous laissera manquer de rien. »

Le P. Beckx, à qui le P. Ginhac avait fait part de sa confiance inébranlable, lui avait déjà écrit : « Je ne saurais trop vous encourager à l'entretenir et à la communiquer aux autres; mais il convient d'y joindre une attention constante à coopérer à

gnage du F. Sacristain : « Le P. Ginhac, dit-il, ne m'envoyait jamais, pour les ministères, dans les villes éloignées de Toulouse, afin qu'il me fût permis d'être à la rue des Fleurs, le dimanche soir. Bien plus, durant ma retraite annuelle, il me fit venir de Sainte-Marie-des-Champs, un de ces soirs-là, ne voulant pas interrompre le service des catéchismes. »

l'action de la Providence. » (Août 1863). — Plus tard (Août 1866) : « Votre confiance ne sera pas, je l'espère, déçue; recommandez néanmoins aux différents *officiales* de la maison de veiller, en ce qui les concerne, à l'économie. »

Dans ces délicates insinuations, le lecteur trouvera l'indice d'appréhensions fondées : le saint recteur n'était-il pas exposé à s'appuyer sur Dieu, au point de négliger les conseils et les industries de la sagesse humaine? Le T. R. P. Général semble le craindre. Quelquefois, nous devons le dire, on vit le P. Paul tomber dans ce pieux excès, en entreprenant lui-même ou en demandant à ses religieux des œuvres qui paraissaient impossibles; mais Dieu lui inspirait cette hardiesse et la bénissait.

Attentif à tous les graves intérêts de sa maison, le P. Ginhac n'était pas, comme on pourrait le croire, oublieux des petits détails de l'administration; il les signalait, au contraire, avec une étonnante précision, mais avec une grande largeur d'esprit (1). Tel on le vit plus tard, tel, malgré ses innombrables occupations,

(1) Fidèle à toutes les prescriptions de l'Institut, le P. Ginhac faisait avec soin l'examen de prévoyance prescrit aux supérieurs. Vers la fin de sa vie, il prit la résolution de faire « plus sérieusement l'heure de considération. » Voici la méthode qu'il avait tracée pour un de ses tertiaires :

Chaque jour consacrer une demi-heure déterminée à cet exercice, qui comprendra trois choses.

1° *Lecture* d'un passage de l'Institut, constitutions, règles ou ordinations. — 2° *Considération* des obligations d'un supérieur, dans l'ordre tracé ci-après... — 3° *Prière* pour le reste du temps.

Premier jour. — Devoirs comme *simple religieux* : envers Dieu, le prochain et soi-même.

Deuxième jour. — Devoirs envers les supérieurs majeurs : respect, amour, obéissance, ouverture d'âme, communication officielle, prière.

Troisième jour. — Devoirs du supérieur envers les personnes de la Communauté en général; être avec la Communauté. — Donner bon exemple à toute la Communauté. — *Travailler* pour la Communauté. — *Prier* pour elle. — L'estimer et l'aimer.

Quatrième jour. — Devoirs envers les personnes de la communauté : Pères, FF. Scolastiques, FF. Coadjuteurs, préposés aux divers offices, malades. — Progrès spirituel. — Etudes. — Santés. — Emplois, occupations. — Ordre de journée. — Récréations.

Cinquième jour. — Devoirs envers les personnes du dehors : élèves, domestiques, parents, bienfaiteurs, fournisseurs, gens de toute sorte.

le virent les Pères et les Frères de la rue des Fleurs : ils le reconnaîtront sans peine dans les notes du P. Eugène Portalié, alors tertiaire de Mourvilles.

« Le P. Ginhac prévoit tout et il n'oublie rien : fêtes, neuvaines, changement de règlement, etc., tout est examiné d'avance, et d'avance noté sur le fameux carnet. Mais la décision est ordinairement ajournée, jusqu'au moment où elle devient nécessaire. Il attend le dernier mot de la Providence ou la dernière impulsion du Saint-Esprit. Les jours de repos de la grande retraite sont à peu près fixés par la coïncidence des fêtes de novembre et de décembre : cependant le Père est toujours prêt à changer, si le bien des retraitants lui paraît l'exiger, devant Dieu. C'est ainsi que tel changement plus notable encore s'est introduit dans ses procédés ou ses principes. Dans les premières années de sa vie d'instructeur, les tertiaires ne célébraient pas, durant les jours de la première semaine. Depuis (et aujourd'hui encore il fait ainsi) le Père a voulu que chacun suivît en cela l'*attrait de la grâce*. Il y a là, en partie, l'explication du secret mystérieux qui enveloppe, jusqu'au dernier moment, la décision de l'instructeur.

» Le P. Ginhac, par suite de ce principe que rien n'est petit au service de Dieu, ne perd de vue aucun des détails de l'administration; mais personne ne donne plus de latitude que lui à ceux qui exercent les emplois sous son autorité; il entend qu'ils s'y meuvent à l'aise et ne veut qu'être bien informé. Après avoir reçu des avis détaillés, le ministre et le préfet ne sont aucunement gênés par lui dans leur action; et tout ce qu'ils proposent d'acceptable est largement accepté.

» Ce qui m'a charmé surtout dans sa manière de gouverner, c'est le mépris absolu qu'il avait pour l'emploi des industries et des habiletés humaines : il va droit au but par le grand chemin des moyens surnaturels. Sa belle âme, si sincère et si noble, a une confiance illimitée dans les hommes; il lui répugne de croire

Sixième jour. — Œuvres en général. — Ministère et travaux de chaque ouvrier en particulier.

Septième jour. — *Temporel* : Procuration, conservation, distribution des choses nécessaires à la vie, de manière que les règles de l'Institut sur cette matière soient fidèlement observées.

qu'on pourrait le tromper; et qui pourrait lui reprocher de s'être laissé, pour cela, tromper plusieurs fois?

» Je voudrais formuler des réserves; mais je n'en trouve aucune qui ne soit d'un domaine étranger à la volonté; aucune, par conséquent, qui obscurcisse la sainteté. Je crois même que Dieu a permis l'absence de certaines qualités humaines, pour mieux faire ressortir la puissance de sa grâce. »

Sincérité, loyauté, droiture, à ces traits, l'on reconnaît le P. Ginhac; jamais on ne vit en lui ombre de duplicité ou de flatterie. A l'égard de ses inférieurs, il avait la simplicité d'un enfant. Toutefois sa franchise n'était pas indiscrète : il savait à propos parler et se taire, si la vérité était pénible à dire, il l'atténuait, mais il ne la dissimulait pas.

Absolument incapable de donner, comme on dit, de l'eau bénite de cour, il disait ce qu'il pensait et ce qu'il voulait; en le disant il avait un zèle si vrai, une bonté si cordiale qu'on eût reçu avec reconnaissance les blessures les plus sensibles. Supérieur, Père Maître et Père Instructeur, il dut reprendre et corriger : toujours il le fit avec grande délicatesse.

Franc et sincère envers tous, le P. Ginhac pensait qu'on l'était envers lui; loin d'être défiant et soupçonneux, il avait estime et confiance pour tous ceux qui s'adressaient à lui. Il préférait être trompé que de se tromper lui-même en jugeant défavorablement; de fait, dans une circonstance, sa loyale simplicité l'amena, sembla-t-il, à donner une solution qu'il dut regretter. Mais il eût été difficile d'abuser longtemps de sa confiance, car il était inaccessible aux petites habiletés de la politique et de la flatterie, et il se déterminait toujours par des considérations de raison et de foi.

Si l'on recherche la cause de l'ascendant que le P. Paul eut sur tous ceux qui le virent de près, on la trouvera dans sa vertu, sans doute, mais encore dans les qualités morales que Dieu lui avait données : elles avaient un charme discret mais irrésistible.

V

Les sollicitudes de l'administrateur n'étouffaient pas la tendresse dans le cœur du P. Paul. « Père des âmes, » il aimait cordialement et surnaturellement ses inférieurs, ses frères, et tous ceux que Notre-Seigneur amenait à lui, il les aimait comme Notre-Seigneur nous aima : il se faisait tout à tous; il était suivant les circonstances, père, serviteur ou ami.

Voici un souvenir du P. Henri de Villèle : « Je revenais du juvénat de Saint-Acheul, j'allais recevoir mon premier *status*, quand j'eus occasion de demander quelques conseils au P. Ginhac. Il me parla de la charité et de la haute estime que nous devrions avoir les uns pour les autres. « Chacun de nous, dit-il, en entrant dans une nouvelle communauté devrait se dire : il n'y a aucun de mes frères dans cette maison qui ne soit disposé à donner sa vie pour sauver la mienne. » Sans doute il était le premier à mettre cette maxime en pratique. »

« J'ai bien souvent remarqué, dit un Frère Portier, avec quelle charité, quel visage gracieux, souriant, il accueillait les Pères qui revenaient de mission ou de voyage; on eût dit que ces retours étaient pour lui des fêtes. J'ai observé la même expression de joie chaque fois qu'un de nos Pères d'Espagne, alors exilés, venait à la maison. »

« Si l'on veut être bien réprimandé, rapporte un autre Frère, on n'a qu'à dire d'un Père d'une autre province ou d'une autre maison les mots : Père étranger. Aussitôt, avec une émotion visible, le P. Ginhac dit au coupable : « Étranger! Il n'y a point d'étranger chez nous! Ils sont tous de la famille. »

Autant il paraissait austère partout où la règle exige le silence, autant il se montrait avenant et affable lorsqu'on le visitait dans sa chambre, ou lorsqu'il traitait, au parloir, avec des étrangers. « J'en fus, dit un novice, plus particulièrement témoin, un jour

que j'avais été appelé au parloir par un de mes oncles. Le P. Maître y vint avec moi; il invita mon oncle à déjeuner et à dîner, et se montra d'une prévenance, d'une gracieuseté que je ne vis jamais chez personne, au même degré. On admirait en lui un esprit large, un cœur grand; il s'empressait d'accorder à son inférieur, pour la santé, tout ce qui pouvait être nécessaire ou utile. »

« Il réalise, remarque un Père, l'idéal du supérieur de la Compagnie, tel que le concevait sans doute saint Ignace : il est le frère aîné; et il se montre aîné, parce qu'il le doit par office. Mais alors même qu'il doit le plus se montrer supérieur, on voit le frère; et dans l'intimité sa profonde humilité le fait s'effacer jusqu'à prendre, à l'égard de tous, les dehors et l'accent, non d'un aîné, mais d'un cadet. »

Les Pères de passage à Toulouse ne se lassaient pas de témoigner leur admiration; ils ne supposaient pas qu'un religieux, si austère pour lui-même, pût avoir tant de délicatesse et de sollicitude; ils n'avaient pas rencontré une cordialité plus franche, plus surnaturelle; ils sentaient, dans ces témoignages de charité, les tendresses d'un cœur profondément bon et l'ardeur d'une âme embrasée d'amour divin. « Oh! quel Père vous avez, disaient-ils, et quel souvenir nous garderons de lui! C'est un saint, mais un saint formé à l'école de saint Jean. »

La charité du P. Ginhac a paru, à quelques-uns, manquer d'aisance et de naturel. A ce propos, le F. Guillaume Pouget écrit : « Le spectacle de la guerre incessante que le P. Ginhac faisait à la nature éveillait dans l'âme une pensée, ainsi formulée par un de ses novices : « Tout mouvement, chez lui, est un mouvement commandé : s'il vous parle avec affection, s'il vous sourit, s'il est aimable, c'est, on le voit, par ordre de la volonté et parce que Dieu le veut ainsi. On aimerait une sympathie un peu spontanée, quelque chose jaillissant du cœur. » En cela, à mon avis, il y a une part de vérité : c'est que rien, dans la conduite du P. Ginhac, n'était livré à la fantaisie et au caprice; tout y était dirigé par la raison soumise à l'influence de la grâce, mais l'affection, à coup sûr, n'était pas de commande. »

Non, elle n'était pas de commande, à moins qu'on ne veuille

dire qu'en lui comme dans les saints, elle fut commandée par la charité. S'il n'eût pas soumis à la reine des vertus son cœur ardent, il aurait été, ainsi que d'autres, un homme néfaste; il aurait semé la mort, non la vie. Dominé par la charité, l'amour est toujours bienfaisant; on vit celui du P. Paul s'épancher en actes du plus pur dévouement et parfois en témoignages de la plus touchante et de la plus naturelle sympathie.

Sur une page de son journal spirituel, on lit : « J'aime la pensée de ce bon frère coadjuteur, qui écrivait à ses parents : « Priez pour mes supérieurs, qui tiennent votre place auprès de moi et me sont véritablement père et mère. »

Que de fois les novices eurent l'occasion de sentir qu'il leur était « véritablement père et mère! » L'un d'eux était-il légèrement indisposé? Avait-il laissé paraître un nuage de tristesse? Le soir, après le coucher, la porte de la cellule s'ouvrait discrètement; une main écartait les rideaux; et dans une demi-lumière, apparaissait une figure rayonnante; c'était le P. Maître. Un mot, un sourire, une bénédiction; et la joie entrait au cœur du petit novice qui s'endormait sous cette douce impression. « Parfois, dit un Père, l'ayant entendu je feignis de reposer, il se contenta de me bénir après avoir doucement relevé les couvertures sur mes épaules. » Ainsi le Sauveur pendant les nuits froides, allait visiter ses apôtres, et ramenait le manteau sur les pieds de Pierre endormi.

Ce cœur de père avait aussi des tendresses d'enfant : tendresses qui furent comme un rayon du ciel pour les dernières années d'un aimable vieillard que le P. Ginhac eut le bonheur de trouver à la rue des Fleurs, et au sujet duquel il écrivait : « Vous allez, mon Dieu, ajouter une nouvelle grâce à toutes les autres, celle de donner à mon âme pour père, le P. Dubuisson! Quelle droiture! quelle humilité! que de lumières! quelle suavité! C'est bien vous, mon Dieu, qui lui donnez les sentiments de bonté et de bienveillance qu'il me témoigne. »

Quel était ce vieillard dont l'amitié accueillit ainsi le jeune P. Maître? « A la résidence, dit la *Vie manuscrite*, il était presque un inconnu. Ses vertus le rendaient vénérable et cher à tous, mais on ignorait son histoire que tous apprirent après sa mort;

la voici : « Né à Saint-Domingue, le 12 octobre 1786, Étienne Dubuisson vint de là à Nantes, pays natal de ses parents, et il y fit ses études. Plus tard, employé dans les principaux bureaux de l'intendance militaire, il avait, à la fin du premier Empire, la charge importante et de confiance de sous-caissier de la liste civile. Dès lors cependant, il aspirait secrètement à la vie ecclésiastique et il s'y préparait. La chute de l'Empire le fit passer aux États-Unis; il y entra dans la Compagnie, le 1er décembre 1815. Là, ses éminentes qualités le désignèrent au choix des supérieurs pour le gouvernement de diverses maisons, et, à deux reprises, la province de Maryland l'envoya, comme son procureur, à Rome. Il fit sa profession, le 14 août 1829, dans les mains du P. Roothaan, Général de la Compagnie. Lors de son second voyage, en 1841, atteint d'une laryngite, il dut retarder sa rentrée en Amérique, et, dans cet intervalle, le duc de Montmorency sollicita et obtint, du T. R. P. Général, la faveur de l'avoir auprès de lui, pour la direction spirituelle de sa maison. Il n'en put sortir qu'en 1852, après la mort du pieux duc, et, dès lors, incapable d'aller reprendre ses travaux au Maryland, il fut incorporé à la province et à la résidence de Toulouse. Entre les anniversaires intimes que sa piété célébrait, était celui du jour où il obtint, non sans de grands efforts, d'écarter de sa tête, en Amérique, une mitre dont on le menaçait. »

Tel était le religieux qui dès le premier jour accueillit le P. Paul avec tant de bonté. Le P. Paul ne voulait « rien sans la croix », la croix se mêla donc aux douceurs des relations amies du P. Dubuisson et de celui qui s'appelait son fils. Dès le mois d'octobre 1861, les médecins jugeaient le climat de Pau nécessaire au vénéré malade : il partit et le P. Ginhac ne le revit plus. Mais son affection l'accompagna; de nombreuses lettres ne laissèrent ignorer au bon vieillard rien de ce qui l'eût intéressé dans la résidence d'où il était parti. Grâce à cette attention délicate, il reverra incessamment à Pau Toulouse absente, mais surtout, et ce sera une des plus douces consolations de ses derniers jours, il sentira battre le cœur d'un fils aimant : qu'on en juge par quelques traits.

« Mon Révérend et bien-aimé Père, regardez-moi comme

votre enfant, quoique je sois loin de vous; et en conséquence veuillez vous intéresser toujours aux affaires de mon âme. Quelle patience vous avez eue! Merci. Merci (1). »

24 décembre. « Encore deux jours et nous célébrons la fête de Saint Étienne. — Je dirai donc à mon excellent Père Stephen que je la lui souhaite parfaite de toutes façons; pour le corps, sommeil, force, santé; pour l'intérieur, tous les biens de la grâce, une grande sainteté. Comment vous dire ce que mon cœur ressent d'affection et de reconnaissance pour vous qui êtes tant *mon Père.* »

Un jour, accablé d'occupations à cause de sa double charge de P. Maître et de Recteur, il se dispense d'écrire à son « bien-aimé » Père, et confie ce soin à son aide, le P. J.-B. Cazet : « Pardon, bien-aimé Père, d'emprunter une autre main; je suis toujours le même pour vous, croyez-le bien. » Mais, jaloux de le mieux montrer, le Recteur, à qui le temps fait défaut en trouvera cependant pour n'écrire désormais que de sa main.

Avril. « Bonnes Pâques! Joyeux *alleluia!* Heureuse fête! Ce sont les souhaits de mon âme pour vous. Cet *alleluia* de la terre, si doux et si consolant pour le cœur qui ne cherche que Notre-Seigneur Jésus-Christ, est toujours cependant plus ou moins altéré par les ennuis et les embarras de l'exil; mais au ciel nous chanterons l'*alleluia* auquel rien de triste, rien de pénible ne se mêle. Au ciel, au ciel, un jour, mon Père! Que notre bon Maître et Roi triomphant nous garde toujours dans son amour. »

1er novembre. « Vos peines sont miennes et vos joies aussi, vous le savez, bien-aimé Père; c'est vous dire que votre dernière lettre avec le petit mot qui la suivait de près, m'a réjoui et contristé en même temps. Je prends part à cette nouvelle affliction, sans la connaître. D'autre part, je bénis Dieu du bien qu'il vous accorde. De tout cela, mon bon Père, vous ne manquerez pas de tirer bon parti par la patience et le parfait abandon à la divine volonté.

» Priez bien pour moi, mon Père; priez pour votre enfant de Toulouse : il faut bien que le bon Dieu m'aide ou plutôt agisse

(1) Voir *Lettres de direction*, t. I, p. 208, le texte de cette correspondance.

pour moi, fasse ce que je ne fais pas, et répare ce que je gâte.

» Le Ciel! Le Ciel! C'est bien le jour de penser au ciel. Un jour, bientôt, mon Père, nous irons au ciel : *Lætatus sum*... Notre retraite commence le 11 novembre : durant tout le mois d'Exercices vous serez avec moi : j'y compte, n'est-ce pas? »

Bientôt le P. Paul n'aura plus pour achever de remplir ses devoirs de fils qu'à demander à son bien-aimé Père une suprême bénédiction. Il le fera, mais à ce langage d'un fils accompli Dieu donnera jusqu'au bout l'autorité d'un langage paternel :

« Mon bien digne Père : merci de votre bonté de me faire donner de vos nouvelles. Vous savez combien tout ce qui vous touche m'intéresse. Si vous pouviez m'écrire de temps en temps quelques mots... mais je ne voudrais pas augmenter la fatigue de mon Père.

» A mesure que nous avançons vers le jour de l'éternelle paix dans le sein de Dieu Notre-Seigneur, notre joie et notre amour doivent grandir; aidez-moi, je vous prie, à me mettre dans ces dispositions.

» En union de vos bonnes prières et saints Sacrifices et en vous demandant votre bénédiction, mon bon Père,

Servus in Christo, Paul Ginhac. »

CHAPITRE VI

TOULOUSE. — ŒUVRES DE ZÈLE (1900-1909)

I. Action apostolique : cachée mais puissante, élément intérieur : lumières surnaturelles, édification; les Exercices. — II. Société de Marie Réparatrice : le R. P. Studer; la T. R. Mère Marie de Jésus, le travail des constitutions; la direction; dévouement fidèle. — III. Société de Marie Auxiliatrice : la T. R. Mère Thérèse du Soubiran à Castelnaudary, à Toulouse, précieux concours; constitutions approuvées par Pie IX, le Calvaire, sublime résignation, récompense. — IV. Divers ministères; une retraite à la Trappe de Notre-Dame du Désert.

I

Aux âmes qui ont reçu de grandes grâces, Dieu assigne une grande mission. La mission du P. Paul fut d'entretenir l'esprit de saint Ignace parmi ses frères, le zèle pour la perfection parmi les âmes ferventes, dans le cloître ou même dans le monde : cette mission, il la remplit sans bruit, avec une incomparable fidélité. A sa mort, ce religieux que l'on n'avait admiré ni dans les chaires, ni dans les congrès, qui n'avait été ni prédicateur, ni écrivain, ni savant de renom, ce religieux, dont la vie cachée en Dieu s'était écoulée dans le silence, était cependant connu au loin. Répandus sur toutes les plages, ses disciples bénissaient sa mémoire. Interrogés sur les travaux de celui qui avait à un si haut point ravi leur admiration, ils ont seulement répondu :

« Le P. Ginhac était un Saint. Il nous fit tant de bien! » Cette parole résume tout. Les œuvres du P. Ginhac eurent peu d'éclat selon le monde, mais elles furent durables et fécondes.

A Toulouse, autant par modestie que par manque de temps, il aurait volontiers limité son action à la direction du noviciat et de la résidence. Mais Dieu lui ménagea des ministères extérieurs auxquels il ne put se soustraire; voici dans quelles dispositions il les aborda :

« J'ai vu, écrit-il dans son journal : 1° Qu'il ne fallait rien entreprendre, rien faire, rien dire au dehors, sans en avoir traité auparavant avec Dieu. 2° Qu'il fallait, à l'exemple du P. Balthazar Alvarez, voir dans les nécessités du prochain l'occasion d'enrichir notre âme de précieux trésors; car plus nous nous communiquons au prochain pour l'aider et le soulager, plus Dieu se communique à nous. 3° Qu'il fallait, dans l'action, ne pas perdre Dieu de vue, mais savoir rester uni à lui d'esprit et de cœur; et dans la prière, traiter avec zèle tous les intérêts des âmes, qui sont les intérêts de Notre-Seigneur. »

Cette continuelle dépendance de Dieu donnait au P. Ginhac un grand empire sur les âmes. Elles sentaient vite qu'elles étaient entre les mains d'un Saint; aussi plusieurs se livraient à l'action de la grâce avec une générosité sans mesure. « Dans le monde, pourra-t-il dire un jour à ses novices, il est des personnes qui nous feront rougir au tribunal de Dieu. » Et il citait à l'appui des traits admirables de mortification.

Ce directeur, si étroitement uni à Dieu, reçut-il des lumières surnaturelles? Deux traits, qui se rapportent à cette époque, permettraient de le penser (1). Une dame, mariée à un jeune officier, appréciait beaucoup la direction du P. Ginhac, bien qu'elle la trouvât alors un peu sévère. Un jour, le Père lui dit très nettement : « Vous serez religieuse. » Elle en fut extrêmement sur-

(1) Dans les éditions précédentes, nous avons omis à dessein la mention de certains faits, procédant de dons gratuits attribués au serviteur de Dieu. Le moment paraît venu de sortir de cette prudente réserve. Au cours de ce récit, on trouvera donc quelques-uns de ces faits. Dans un appendice nous les donnerons avec documents à l'appui, nous abstenant toutefois de porter sur eux un jugement que seule la sainte Église est autorisée à porter.

prise, car rien ne lui présageait une telle vocation. Or, quelques mois après, son mari fit une chute de cheval et mourut. Elle regagna son pays et se consacra à l'éducation de ses petits enfants. Plus tard, quand ils furent établis, elle entra au Carmel de Lourdes, où le P. Ginhac vint donner une retraite, en 1890. Elle ne manqua pas de lui rappeler la parole qu'il lui avait dite vingt-cinq ans auparavant; et lui, de répondre avec modestie : « Notre-Seigneur peut permettre quelquefois ces choses-là. »

Parmi les prédicateurs de la rue des Fleurs, l'un des plus renommés était le P. Louis Candeloup. Voici un trait qu'il a souvent raconté. Envoyé dans une ville pour un ministère, il accepta l'hospitalité qui lui fut offerte par une famille honorable. Bientôt, il s'aperçut qu'il était dans une situation très délicate. Que devait-il faire? Il consulta Dieu dans la prière et prit une détermination; il allait l'exécuter, lorsqu'il reçut une lettre du P. Ginhac. Personne au monde n'avait pu le mettre au courant de son embarras; et cependant, il lui donnait une très sage direction pour en sortir. Ce ne fut pas la seule circonstance où le P. Candeloup crut reconnaître en lui des intuitions surnaturelles : aussi, disait-il un jour à son compagnon de voyage, après avoir pris congé du P. Recteur et demandé sa bénédiction : « Le saint homme nous voit aussi bien de loin que de près; j'en ai des preuves. »

Quoiqu'il en soit de ces dons gratuits, hâtons-nous de le dire, ceux qu'on attribua au serviteur de Dieu furent rares et peu connus; ils ne purent donc influer sur l'opinion de sainteté dont il jouissait; seules ses vertus la méritèrent. De lui on n'a pas dit : « Quel saint! il a le don des miracles, » mais « Quel saint! si le don des miracles lui est accordé, nul n'en sera surpris. »

« Une de nos tourières, écrit la Supérieure de Notre-Dame, rentra un jour rayonnante, enthousiasmée... « J'ai vu le saint... il m'a parlé! » C'était le bon P. Ginhac... et notre sœur avait des larmes dans les yeux. « Rien que de l'avoir vu, disait-elle, j'aime davantage le bon Dieu... Il fait aller au ciel tout droit!... » Cette impression naïve de la bonne tourière était ressentie, d'une certaine manière, par tous ceux qui approchaient le P. Paul; elle donnait à son action une merveilleuse puissance.

Cependant, là n'était pas toute sa force; il avait reçu de son Père Ignace une arme toujours victorieuse, une arme qu'il maniait avec grande dextérité, les *Exercices* : il fut, on peut le dire, l'homme des Exercices. Nous le verrons plus loin : par leur vertu, il s'éleva lui-même et il éleva certaines âmes à la plus haute perfection; à ses disciples il n'enseigna pas d'autre théorie pour arriver à la sainteté.

C'est à Toulouse qu'il inaugura le ministère des Retraites dans les Communautés religieuses.

II

Il est des œuvres plus humbles, plus pénibles et souvent plus négligées; à ce titre, elles auraient eu les préférences du P. Ginhac; mais pour s'en occuper, il n'avait ni le temps, ni les aptitudes, ni la préparation nécessaires. En donnant aux Communautés religieuses les Exercices de Saint Ignace, il restera en quelque sorte dans son élément; il complètera par des observations nouvelles l'expérience déjà acquise; il étendra à un plus grand nombre d'âmes le bienfait des lumières reçues de Dieu.

Au reste le choix ne lui fut pas laissé; les circonstances et la sainte obéissance lui tracèrent cette voie. Il y entra, non sans quelques appréhensions exprimées dans son journal spirituel. Il se demande « si les fréquentes visites à une communauté religieuse sont conformes à l'esprit de saint Ignace...; si elles ne seront pas un obstacle à un bien universel...; si elles ne seront pas un sujet de surprise pour le public ou pour la communauté...; si elles n'exposeront pas son âme à plusieurs dangers : intentions moins droites, sentiments humains, perte de temps aux dépens de sa charge, préoccupations vaines qui ôtent la liberté..., etc. »

Ces craintes, le P. Ginhac les avait éprouvées à la suite des premières relations qu'il eut avec la Société de Marie-Réparatrice; Dieu le destinait à être jusqu'à la fin le conseiller de cette fervente Congrégation. Aussi ne sera-t-il pas inutile de rappeler

ici brièvement ce qu'il fit pour elle à dater de cette époque.

La Société de Marie-Réparatrice avait à peine trois ans d'existence, lorsque, en septembre 1860, elle vint se fixer à Toulouse avec le concours du R. P. Studer, qui avait déjà pleinement secondé la vénérable fondatrice. Sachant bien que l'avenir de cette congrégation naissante dépendait de l'impulsion donnée au début, le P. Provincial chercha un homme qui pût développer en elle, avec l'esprit religieux, l'esprit de réparation. Nul ne lui parut plus apte que le P. Ginhac (1).

Dès que son supérieur eût parlé, le serviteur de Dieu n'eut plus d'appréhensions; il se livra de tout cœur à ce ministère auquel la grâce l'avait dès longtemps préparé : voir l'offense de Dieu était pour lui un sujet de profonde douleur; offrir à la justice divine de continuelles expiations était comme un besoin de son cœur.

Dès le mois de juillet 1860, le R. P. Studer voulut que le Père Maître donnât aux anciennes Religieuses les Exercices de trente jours. « Je sentais, écrit-il, une grande liberté pour me mettre en rapport avec ces âmes d'élite, et je dis à Dieu : Oui, vous seul, mon Dieu, pouvez me mettre au-dessus des préoccupations humaines. Je me disais aussi en voyant ces âmes, à mes pieds, s'ouvrir avec une entière confiance : Que je suis petit!... Je ne

(1) Le lecteur, désireux de connaître les vertus héroïques de la Révérende Mère Marie de Jésus, et le dévouement que le P. Ginhac eut toujours pour elle et pour la Société de Marie-Réparatrice, devra lire la Biographie que le P. P. Suau a écrite avec grande perfection. (Casterman, 1re édition, 1905, 2e édition, 1909). Il devra parcourir aussi la correspondance du P. Ginhac avec la Servante de Dieu (*Lettres de Direction*, 1er vol., p. 1 et suiv.). Mieux que tous les récits, les lettres du saint directeur font connaître l'estime qu'il avait pour cette âme d'élite, la sublime perfection qu'il lui proposait, l'ardeur et la délicatesse du zèle qui inspirait sa paternelle direction.

Généreusement fidèle aux grâces de choix et aux douloureuses épreuves que Dieu ne cessa de lui ménager, la Mère Marie de Jésus parvint à un degré de sainteté qui a mérité l'attention de la Sainte Eglise. Au mois de mars 1913, fut commencé devant l'officialité de la ville de Liège, le procès de l'ordinaire en vue de la Béatification. Ce fut la grande joie de celle qui avait continué l'œuvre de la Fondatrice avec tant de sagesse et de bonheur, la Révérende Mère Marie de Saint-Maurice, de pouvoir déposer elle-même en faveur de sa vénérée Mère. Mais ce fut aussi sa dernière joie ici-bas, car bientôt elle couronnait par une sainte mort une vie pleine de mérites, le 8 octobre 1913, au Couvent de la Rue Saint-Jacques, à Liège.

suis qu'un méchant instrument... En vain on me dit que ma parole impressionne... que Notre-Seigneur parle... qu'on recouvre la paix auprès de moi.. Hélas! ne veut-on pas me flatter? ou Notre-Seigneur se sert-il d'un misérable sans qu'il en sache rien? Pour les dangers, Seigneur, vous m'avez gardé. Grâces vous soient rendues! »

A travers ces lignes qui peignent au naturel la modestie du Directeur, on entrevoit l'admiration des retraitantes. Notre-Seigneur aime les cœurs droits et humbles; il avait choisi « ce misérable instrument », pour cultiver, durant trente-cinq années, cette jeune plante qui devait bientôt s'étendre et porter de toutes parts des fruits abondants de réparation et d'amour envers la Sainte Eucharistie.

La fondatrice de la Société, la Révérende Mère Marie de Jésus, dès le premier entretien, comprit quels trésors de lumière et de grâce elle trouverait en lui; elle désira lui remettre la direction de son âme; mais le Père opposa à ses instances des refus déconcertants. Voulait-il l'éprouver? ou plutôt voulait-il, en temporisant, mieux connaître la volonté de Dieu? En octobre 1861, il accepta. Progrès dans l'oraison et dans la générosité à se vaincre; progrès dans la confiance et la tranquillité relativement aux faveurs surnaturelles dont elle était l'objet; progrès dans le courage qui lui était nécessaire pour gravir les rudes sommets du calvaire : tels furent les fruits des encouragements du saint directeur.

Invitée par la grâce à se lier plus étroitement à Dieu, la Mère Marie de Jésus résolut de faire, à l'exemple de sainte Thérèse, un vœu spécial d'obéissance. A ses yeux nul n'était plus digne de le recevoir que le P. Ginhac; en lui elle ne voyait que sagesse et vertu : « Je cherche en vain, disait-elle un jour, à découvrir une imperfection dans sa conduite. » Mais une sage prescription de leur Institut défend aux enfants de saint Ignace de recevoir de semblables vœux, qui restreindraient la liberté dont ils ont besoin pour leurs ministères. Prié d'intervenir, le T. R. P. Général leva la défense et accorda ce qui lui était demandé (1).

(1) Romæ, 7 Oct. 1866 : « Superior Generalis Matronarum Mariæ Reparatricis cum R. V. loquetur de eo quod mihi manifestavit, de voto scilicet obedientiæ specialis erga

Ce fut encore le R. P. Beckx qui autorisa la R. Mère Fondatrice à recourir aux lumières du P. Ginhac, lorsqu'elle entreprit la rédaction des constitutions de la Société (2). Commencé à Toulouse, cet important travail fut poursuivi à Tournai pendant les mauvais jours de la guerre de 1870. Il reçut son couronnement à Rome où le P. Ginhac fut appelé en 1882, afin de revoir les constitutions avant qu'elles fussent définitivement soumises à l'approbation du Saint-Siège. Mais pour cette dernière révision, la Mère Marie de Jésus n'était plus là; en 1878, elle avait reçu la récompense de sa vie d'immolation.

La Mère Fondatrice ne fut pas la seule à profiter des sages conseils du serviteur de Dieu. Toutes ses premières compagnes apprirent à son école, durant les saints Exercices, l'amour de la croix et le zèle des âmes. Elles gardent un reconnaissant souvenir de la vigoureuse impulsion qu'il imprima dès lors à la Société.

« Exprimer tout ce qu'il fut pour nous, écrit la R. Mère Marie de Saint-Maurice, est impossible. Sa direction, toujours forte et austère, parce qu'elle allait toujours au vrai, et ne laissait subsister aucune des illusions de l'amour-propre, n'avait cependant rien de dur. Dès qu'il reconnaissait dans une âme une sincère bonne volonté, il l'encourageait avec beaucoup de douceur et de bonté.

» Ainsi, au début de son ministère à Marie-Réparatrice, vers la fin de 1861, à une jeune religieuse qui le priait de prendre soin de son âme, il disait : « Je le veux bien, si c'est la volonté de Notre-Seigneur, et si de votre côté vous prenez sérieusement le parti de tendre à la perfection avec la grâce divine. Sans cela,

suum confessarium seu directorem. Hæc res omnino concernit Rm Vm : unde quod ipsa promittere intendit, R. V. acceptet et circa hanc rem libere agat quæ prudentia et discretio suadent A. M. D. G. » Petrus Beckx.

(2) Le 24 avril 1870, le R. P. Servière, provincial, transmettait au P. Ginhac les lignes suivantes du T. R. P. Général : « La Révérende Mère des Réparatrices m'a témoigné le désir d'avoir, pendant un mois, le P. Ginhac aux vacances prochaines, dans une de nos maisons de France ou de Belgique, où elle puisse traiter facilement avec lui et terminer, sous sa direction, le travail des Constitutions. Je lui ai fait espérer que le P. Ginhac serait à sa disposition, si aucun obstacle sérieux ne s'y opposait. » — Le Révérend Père Provincial ajoutait : « Prenez vos dispositions avec la Mère Générale, et arrangez toutes choses A. M. D. G. » Au mois d'août, le P. Paul se rendit à Tournai.

je ne promets rien... » La religieuse l'ayant assuré de son ferme vouloir : « Eh bien! dit-il, puisque vous êtes disposée à tout endurer, et résolue à vous vaincre pour faire tout ce qui vous sera dit, je me vois à l'aise et vous proposerai sans détour les moyens propres à vous mener à un parfait renoncement. »

» Ces moyens étaient durs pour la nature, mais le Père nous donnait confiance, en disant : « Courage! élevez-vous généreusement au-dessus des révoltes de la nature. Il faut atteindre la perfection, Dieu le veut, il vous assistera. Vous combattrez avec Notre-Seigneur et sous les yeux de la très sainte Vierge; ne craignez pas. Soyez grande, soyez constante pour la plus grande réparation en vous et dans les autres. »

« Quand on demandait sa direction, écrit une autre Mère, on devait se dire : Voilà un homme entièrement surnaturalisé, qui ne consulte jamais la nature... Dieu seul est son but. Aucune considération humaine ne l'arrête; il ne voit ni la naissance, ni les talents, ni la charge, il ne voit que l'âme et le devoir...

» On a pu l'accuser de broyer les âmes...; c'est qu'on ne l'avait pas compris. Pouvait-on demander à cette rude nature des tendresses féminines et de la sensiblerie? Avec lui, avant tout, il fallait aimer et vouloir la vérité... Il exigeait beaucoup des âmes qui avaient beaucoup reçu (1). »

« Rigide par nature, il savait par charité se faire tout à tous. » Quand les circonstances le demandaient, il se montrait dans ses lettres, « paternel, condescendant, presque tendre. » Cette tendresse était celle que Jésus, le Divin Pasteur, met au cœur de ceux qu'il envoie à la recherche des âmes infirmes ou blessées.

Pour elles, il avait des attentions touchantes. Une personne du monde venait d'être admise à Marie-Réparatrice. Elle dit au Père : « Le sacrifice qui me coûtera le plus, ce sera de ne pou-

(1) Au témoignage du R. P. G. Blanchard, le P. Ginhac, à cette époque, ne se tenait pas assez en garde contre les élans qu'une ferveur novice inspire aux âmes généreuses. Avides de mortification, elles demandent à leur directeur des pénitences corporelles au delà de leurs forces, parfois même au delà de leurs désirs. Sévère pour lui-même et désireux de porter les autres à la plus haute perfection, le P. Paul était peu enclin à réprimer cette ardeur. Plus tard, instruit par l'expérience, il modifiera les désirs immodérés de mortification extérieure.

voir plus faire dire une messe le jour anniversaire de la naissance de ma fille. » — « Qu'à cela ne tienne, répondit-il aussitôt, je m'en charge, » et tous les ans, la veille de ce jour, il ne manquait pas de lui écrire : « Je n'oublierai pas demain au saint Autel le cher anniversaire. »

Tel fut le directeur que la Providence donna, dès son origine, à Marie Réparatrice. La Société comprit si bien le mérite de cette direction prudente et forte qu'en aucun temps elle ne voulut en être privée. Trois fois le P. Ginhac sera prié de donner la retraite préparatoire au chapitre général; trois fois il dirigera, durant les Exercices de trente jours, les Mères appelées à leurs derniers vœux. Chaque année il sera invité à donner la retraite dans quelque communauté. Dans toutes les circonstances décisives, il sera consulté et fidèlement écouté.

Il fut, on peut le dire, l'inspirateur et le père de la fervente Société. Que ne doit-elle pas à sa sagesse et à son dévouement? « On ne saurait l'exprimer, nous dit-on; son action, toujours égale à elle-même, fut aussi humble que puissante. Donnant sans croire donner, étonné qu'on eût recours à lui, s'effaçant toujours, il suivait d'un œil paternel les difficultés, les joies de la famille et s'intéressait à tous ses développements. »

Avec un religieux respect on recueillait ses enseignements : commentaire des Règles et de la lettre de saint Ignace sur l'obéissance, note des diverses retraites, instructions, lettres reçues ont formé de précieux recueils où la Société aime à ranimer sa ferveur. Ainsi, même après sa mort, le serviteur de Dieu reste fidèle à sa mission.

III

Une autre Congrégation naissante fut l'objet de la sollicitude du P. Ginhac. Lorsqu'il lui donnait ses soins dans la modeste maison de la rue des Bûchers, prévoyait-il les œuvres qu'elle fonderait un jour, et que le nom de Villepinte a rendues célèbres? Prévoyait-il le rude hiver qui devait préparer cette magnifique floraison? Ici comme partout, s'est réalisé le mot du

Sauveur : « *Nisi granum frumenti mortuum fuerit, ipsum solum manet :* Si le grain de froment ne meurt pas, il reste seul. »

Le petit grain de froment, Dieu l'avait cueilli dans une noble famille de Castelnaudary, qui compte parmi ses ancêtres le bienheureux Elzéar de Sabran. Sophie de Soubiran naquit le 16 mai 1834 (1). Le jour de sa première communion, âgée seulement de neuf ans, elle demandait à Notre-Seigneur la grâce de la vocation religieuse; deux ans plus tard, elle fit le vœu de virginité, et bientôt le vœu de ne point goûter de joie pour elle-même. Dès lors elle ne connut d'autres plaisirs que ceux de la prière et de la charité. Lorsqu'elle se présenta au P. Ginhac pour la première fois, dans le courant de l'année 1863, elle se trouvait en proie à de grandes peines intérieures (2).

Vivement attirée à la vie contemplative, elle avait désiré se ranger sous la bannière de sainte Thérèse. D'autre part, Dieu lui avait donné d'abondantes lumières sur le travail divin de l'apostolat; il l'avait ornée de tous les dons qui attirent les cœurs et les portent en haut. Ses confesseurs l'orientèrent vers les œuvres de zèle, et son oncle, le chanoine de Soubiran, de sainte mémoire, comptait sur elle pour réaliser ses projets apostoliques.

Directeur d'une fameuse Congrégation de jeunes filles, qui se réunissait à l'enclos de Bon-Secours, il résolut d'y adjoindre une petite communauté qu'il établit en 1854 sur le modèle du Béguinage de Gand. Quelques personnes pieuses entrèrent dans ses vues, et Sophie de Soubiran devint leur Supérieure sous le nom de Mère Marie-Thérèse.

Mais pouvait-elle se donner à Dieu à demi, et se contenter d'une vie religieuse diminuée? Ne devait-elle pas en revenir à son premier attrait et s'enfermer dans un Carmel? Avait-elle vocation

(1) Voir *Lettres de Direction*, la notice biographique de la Mère Thérèse de Soubiran; elle renferme plusieurs détails sur les premières relations du P. Ginhac avec la Société de Marie-Auxiliatrice; elle est suivie des touchantes lettres que le Père adressa à la Mère Fondatrice durant la terrible épreuve à laquelle il plut à Notre-Seigneur de la soumettre pour mieux faire éclater son héroïque vertu.

(2) Voir : *La fondatrice des Sœurs de Marie-Auxiliatrice*, par l'abbé Théloz (É. Vitte, Lyon). — Voir surtout *Notes spirituelles de la T. R. Mère Marie-Thérèse de Soubiran-Lalouvière* (F. Levé, Paris, 1897). — Enfin, nous avons consulté des documents inédits, fournis par les Religieuses de Marie-Auxiliatrice ou par les anciens novices du P. Ginhac.

pour être fondatrice? Autant de questions poignantes qui la troublaient nuit et jour. Ce tourment de l'âme en face d'un idéal mystérieux, qui décourage notre faiblesse, tous les fondateurs le connurent; plusieurs même ont vu Dieu se jouer en quelque sorte de leurs projets, et les conduire, à leur insu, bien loin du terme d'abord poursuivi. A cette heure critique et décisive, il fallait à la Mère Marie-Thérèse la clairvoyance et l'autorité surnaturelles d'un saint.

C'est alors que le P. Ginhac la vit pour la première fois, et sans doute ce fut lui qui suggéra la pensée de faire les grands Exercices de saint Ignace. Au mois de mai 1864, admise au couvent de Marie-Réparatrice, elle les fit sous sa direction. On peut juger des fruits qu'elle en recueillit par le vœu du plus parfait qu'elle offrit irrévocablement; un vœu spécial de pauvreté et de désappropriation suivit de près ce premier sacrifice : liens sacrés, qui, au jour de l'épreuve, la tiendront étroitement unie à Dieu, au-dessus de tout le créé.

De plus, à la lumière des saints Exercices, la question capitale fut tranchée. La Mère Marie-Thérèse refoulera les craintes et deviendra résolument l'instrument de Dieu, dans la fondation de la petite Société. Afin de répondre sans retard à l'appel divin, la Mère acheta, dans la rue des Bûchers, une maison qui, dès le mois de juillet, fut prête à abriter une communauté.

Le premier essaim venu de Castelnaudary reçut les prémices de l'esprit; il était avide de vie surnaturelle, de vie pleinement religieuse; le P. Ginhac n'épargna rien pour le satisfaire. Non content de lui procurer des secours spirituels de toute sorte, il s'appliqua lui-même à façonner les âmes. Conseiller habituel, confesseur extraordinaire, il se chargea des exhortations et plusieurs fois de la retraite annuelle. Les survivantes conservent encore aujourd'hui l'empreinte de sa direction : entre toutes, elles ont cette « *simplicité dans le sacrifice* » qui est, on l'a dit « *le cachet de Marie-Auxiliatrice* ».

Aucune d'elles cependant, ne devait faire plus de progrès que la Mère Marie-Thérèse. Quelle consolation pour le serviteur de Dieu, lorsqu'il la voyait s'élever à ces hauteurs où « le rassasie-

ment de l'âme ici-bas est le vide que Dieu fait en elle! Ce vide est la grâce des grâces, et l'âme le comprend si bien qu'elle se fond de reconnaissance. » — « Du plaisir, du repos, de l'assurance en rien de créé; plaisir et repos en Dieu, à cause de Dieu; assurance en sa miséricorde infinie. » A ce détachement total de la créature, Dieu se plut à ajouter le don d'une oraison surnaturelle.

Ainsi préparée, la Mère Marie-Thérèse commença à rédiger les Constitutions de la Société naissante. Le P. Ginhac l'aida de ses lumières. Rien de plus conforme à ses généreuses aspirations que le double caractère de la Société, si bien exprimé dans son nom : *Marie* « repos de la contemplation près du Saint-Sacrement perpétuellement exposé; *Auxiliatrice* : essor de l'apostolat débordant d'une vie intérieure intense. »

Les règles choisies furent celles de saint Ignace adaptées au but spécial de la Société. Quand elles eurent reçu leur dernière forme, le P. Ginhac fut autorisé par ses supérieurs à les présenter lui-même au Saint-Père, à l'occasion de son voyage à Rome, en décembre 1868. Pie IX loua hautement le plan de l'Institut et surtout l'œuvre des jeunes ouvrières. « J'avais beau parler d'autre chose, racontait le P. Ginhac, Pie IX en revenait toujours à Marie-Auxiliatrice. »

La Mère Marie-Thérèse, qui s'était rendue elle-même à Rome dans cette circonstance, ne tarda pas à recevoir le Bref laudatif tant désiré : désormais la petite Société avait une place dans l'Église de Dieu. Suivons-la encore quelques années : la digression n'est pas sans intérêt pour notre histoire.

La mission directe et immédiate du P. Ginhac était terminée. Appelé à Castres au mois de septembre 1868, il ne verra plus que de loin le rapide essor de Marie-Auxiliatrice.

La période des luttes commençait. Dans son autobiographie, la Mère Marie-Thérèse écrit : « Le bon et si saint P. Ginhac s'est trop fié à moi; il m'a laissée trop seule. » Hâtons-nous de le dire : elle déclare plus loin qu'elle parle « de l'extérieur, du temporel, de l'extension trop rapide, non de la vie intérieure et religieuse de la Communauté. » Sur ce point, en effet, le serviteur de Dieu était d'une extrême réserve, il avait à cœur de rester dans les limites propres de son ministère spirituel; s'il les eût

franchies, il eût été en dehors de son rôle; il n'aurait pas eu grâce d'état (1).

Toutefois, bien qu'il ne cherchât que le progrès des âmes, il ne se désintéressait pas des accroissements matériels : et ce ne fut pas sans une vive peine qu'il apprit un jour l'orage qui, de ce côté, s'était peu à peu formé contre la Société. A l'heure la plus critique, la Mère Marie-Thérèse le pria de vouloir bien l'entendre; elle se rendit à Castres au mois de février 1874 (2).

La voie d'un rude Calvaire s'ouvrait devant la fondatrice.

(1) (Voir *Autobiographie de la Mère Marie-Thérèse*, p. 25). Le sentiment qui dictait cette réserve au serviteur de Dieu, nous le trouvons exprimé dans une lettre du 26 novembre 1861. A la Révérende Mère Marie de Jésus, il écrivait : « Au sujet de nouvelles fondations à établir, voici ce que je pense. Je n'approuve pas, en général, l'extension trop rapide des Congrégations religieuses récemment fondées, parce qu'elle les affaiblit et les épuise. D'autre part, je sais que les fondateurs et les fondatrices, les supérieurs et les supérieures d'Ordres religieux ont des vues, des lumières que les autres n'ont pas; qu'ils éprouvent des mouvements de la grâce de l'Esprit-Saint que nous, appelés à des offices autres, n'éprouvons pas. Par suite, quoique je redoute beaucoup la multiplication trop prompte des établissements d'une famille religieuse, qui ne fait que naître et qui n'a pu encore se constituer solidement, je ne puis néanmoins blâmer ni même juger les actes des supérieurs qui provoquent et accomplissent ces grands développements.

» Ainsi, Mère, vous trouverez dans cette explication le sens de mes paroles, prononcées ou écrites, passées ou futures. Et, puisque vous livrez votre âme à ma conduite, je vous répéterai d'être prudente et réservée pour prendre de nouvelles maisons pour la Société; mais vous blâmer du passé et vous donner une défense pour l'avenir, je ne le puis pas. Je n'oserais même pas vous donner le conseil de n'accepter absolument aucune autre proposition. En ces sortes de choses, agir avec circonspection, prier, consulter et enfin se déterminer devant Dieu pour l'acceptation ou le refus : voilà ce que je puis dire devoir être fait. »

(2) Retracer les épreuves de la Mère Marie-Thérèse n'entre pas dans notre cadre. Nous renvoyons le lecteur à sa Biographie et à ses Notes spirituelles; il y verra les circonstances malheureuses qui mirent la Société à deux doigts d'une ruine financière; l'héroïque dévouement de la fondatrice donnant sa démission pour éviter cette ruine; son douloureux exil; une longue série de cruels déchirements toujours suivis de merveilleux progrès dans l'amour divin. Voir *Autobiographie*, pp. 28, 29, 273, 305.

Avant de lui présenter ce calice, Dieu lui en avait révélé l'amertume : il lui avait dit : « *Ta mission est finie. , bientôt il n'y aura plus même de place pour toi dans la Société, mais je conduirai les choses avec autant de force que de douceur.* » Il lui avait fait entrevoir sa perte dans sa démission, néanmoins, quand elle vint à Castres, elle était disposée à la donner, si le bien de la Société le demandait. Sur ce point délicat, elle voulut avoir l'avis du P. Ginhac. Lui fit-elle part des pressentiments qu'elle avait eus dans l'oraison? Rien n'autorise à le penser. Le prudent directeur examina la question à la

Généreuse jusqu'à l'héroïsme, elle ne refusait pas d'y entrer spontanément, si en y entrant elle devait conjurer la tempête. Après avoir prié, le serviteur de Dieu lui conseilla de suivre les inspirations de son humilité et de sa charité. Le premier supérieur de la Société, Mgr de la Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges, estima lui aussi que ce parti était le plus sage. Pour la Mère Marie-Thérèse, c'était l'exil, c'était la mort, et une mort dont personne alors ne pouvait humainement prévoir les angoisses; mais dans les desseins de Dieu qui seul voyait l'avenir, la mort, comme toujours, devait engendrer la vie.

« J'adorais profondément, écrit la noble victime, j'aimais cette volonté qui m'écrasait, et je comprenais qu'en elle étaient renfermés pour moi de grands biens. Et pendant ce temps de douleurs, la prière m'était bonne! J'avais si faim, si froid, si peur... Je criais miséricorde et pitié! Et mon âme se sentait dans une paix très profonde quoique très amère.

» Je n'aurais pas voulu changer ma place; et volontiers, je crois, si je l'avais pu, j'aurais aidé la souffrance qui m'écra-

lumière de la raison et de la foi; et vu les circonstances, il jugea que la démission devait être donnée.

A Bourges, Mgr de la Tour d'Auvergne, Supérieur de la Congrégation, ne fut pas d'un avis différent. Il se hâta d'accepter la démission offerte. Il ne semble pas que l'avis du P. Ginhac ait influé sur sa décision; en effet, le dossier de l'affaire, conservé aux archives de l'archevêché, ne fait aucune allusion au P. Ginhac. Voici ce que nous écrivait Mgr Servonnet le 17 septembre 1905 : « J'ai fait rechercher et j'ai parcouru moi-même les documents relatifs à Marie-Auxiliatrice; ce sont des lettres des hommes d'affaires au sujet de la situation financière de cette société; c'est une correspondance entre Mgr de la Tour d'Auvergne et la Mère Marie-Thérèse relativement à la démission de celle-ci et à son remplacement par son assistante. Mais il n'y a rien qui émane du P. Ginhac ou qui rappelle, même par allusion, son intervention dans les affaires de Marie-Auxiliatrice. »

Ainsi donc Mgr de la Tour d'Auvergne à Bourges, comme le P. Ginhac à Castres, estima que la gravité du péril demandait la démission de la fondatrice. Humainement on ne pouvait prévoir que la Mère Assistante tromperait les espérances, que ses brillantes qualités avaient fait concevoir. Dieu seul le savait; il permettait l'ignorance des hommes, pour faire éclater la puissance de la grâce. Mais, si le P. Ginhac n'eut pas alors l'intuition surnaturelle des épreuves, qui attendaient la Société et la fondatrice, il sut, quand elles survinrent, leur assigner leur véritable portée dans les plans divins : « J'ai été spécialement consolé, nous écrit le P. Jules Auriault, professeur de théologie à l'Institut Catholique de Paris, de voir combien les lettres du P. Ginhac éclairaient les événements mystérieux de la période de souffrance et donnaient la note juste sur le dénouement. »

sait et devenait ma nourriture bonne et très substantielle.

» Il me semblait que par elle je travaillais plus que par tout autre moyen au bien de la Société... Que Dieu, enfin, prenait pour elle quelque chose de moi qui lui convenait. »

Cette âme, on le voit, était, par la grâce de Dieu, à la mesure de sa croix. Néanmoins, ainsi que le Sauveur, elle en sentira plus vivement le poids, à certaines heures de sa longue carrière. Le P. Ginhac sera là pour lui dire : « C'est par privilège spécial et par vocation divine que vous êtes comme étendue sur cette croix... » Il la soutiendra de ses prières, de ses conseils, et la suivra dans ses continuelles ascensions. « Pour vous, ma chère fille, vous poursuivez votre marche vers Dieu, votre centre, votre fin, votre tout. Rien ici-bas ne vous repose, ne vous satisfait. Vous sentez de plus en plus le besoin de Dieu, le besoin de le voir, de le posséder, d'être possédée par lui; de vous reposer en lui, de lui appartenir à jamais sans crainte de le perdre; de l'aimer et de le glorifier éternellement.

» O heure fortunée, quand les voiles tomberont et que votre regard se fixera sur le Bien-Aimé! »

Les voiles ne tardèrent pas à tomber et le P. Ginhac put écrire : « L'épreuve, quelque pénible qu'elle ait été, ne l'a point ébranlée; elle n'a servi qu'à augmenter ses mérites et à faire resplendir son humilité, sa charité, son abandon au bon plaisir de Dieu. »

Le premier vendredi de juin 1889, la Mère Marie-Thérèse consommait son sacrifice. Bientôt, Marie-Auxiliatrice sentit un renouveau de ferveur et de joie; ses œuvres reçurent une impulsion qu'elles n'avaient pas connue; on attribua cette efflorescence de grâce aux prières et aux mérites de la fondatrice.

C'est donc avec raison qu'après avoir reçu dans le cimetière de Villepinte la chère dépouille de leur Mère, les Religieuses firent graver sur sa tombe : « Si le grain de froment ne tombe en terre et ne meurt, il demeure seul; mais s'il meurt, il se multiplie et porte beaucoup de fruits. » (S. Jean, XII, 24-25). « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » (S. Jean, XII, 32).

Dans leur reconnaissance, elles unissent au nom de leur fondatrice le souvenir du P. Ginhac. A leurs yeux, il fut l'homme

choisi de Dieu pour assigner à leur Mère sa double mission et pour la soutenir dans la période de lutte comme dans la période de souffrance. A lui, disent-elles, doit revenir une part du bien que Notre-Seigneur a daigné opérer par le dévouement de la petite Société.

IV

Telle fut l'influence apostolique du P. Paul à Toulouse, telle elle sera plus tard. Dieu lui adressera souvent des personnes, destinées, par leurs fonctions ou par leurs vertus, à exercer une salutaire action sur un grand nombre. C'est ainsi qu'il sera amené à aider de ses conseils les Supérieures Générales de plusieurs Congrégations; c'est ainsi qu'il sera la lumière d'un saint religieux, fondateur du Tiers-Ordre Régulier de saint François au diocèse d'Albi, le T. R. P. François-Marie Clausade.

A Toulouse, combien de Communautés apprécièrent alors le dévouement du serviteur de Dieu! Prodigue de lui-même, dès qu'on l'appelait, il se donnait à tous sans distinction, avec une égale générosité. Son zèle n'avait d'autres limites que les limites imposées par les obligations de sa charge ou par l'esprit de son Institut.

D'après ses notes de retraite, nous le trouvons successivement au Sacré-Cœur, où il commentait la parole de Saint Paul : *Caritas Christi urget nos, la charité de Jésus nous presse;* à la Visitation, au Carmel, à Notre-Dame. Nous le trouvons chez les Trappistines de Blagnac et chez les Pères Trappistes de Notre-Dame du Désert (1). Le Révérendissime P. Abbé, Dom Candide, nous écrivait le 2 mars 1898 :

« Le vénéré P. Ginhac, de sainte mémoire, vint ici prêcher et prêcher des professions qui eurent lieu le 15 août 1868. Il édifia beaucoup par sa parole, mais bien plus encore par son humilité,

(1) D'autres communautés éloignées de Toulouse connurent aussi le dévouement du saint Recteur, entre autres les *Filles de Marie* à Agen. Voir *Lettres de Direction*, 1er vol., p. 107, les lettres adressées à leur Supérieure Générale, M. Marie Joseph de Casteras.

sa modestie et sa mortification. Le souvenir en est toujours gravé dans le cœur de ceux qui eurent le bonheur de le voir et de l'entendre.

» On n'a pas oublié que, le soir de son arrivée, il soupa tout seul. A la fin du repas, le R. P. Étienne, mon prédécesseur, vint trouver le P. Ginhac et s'aperçut qu'il n'avait pas bu du tout, ni vin ni eau, et alors on découvrit que le Frère chargé de le servir avait oublié de lui donner un verre. Le P. Ginhac s'était privé de boire, plutôt que de demander. Le Père Abbé gronda beaucoup le maladroit Frère, et l'obligea à aller se mettre à genoux devant le saint religieux, pour lui demander pardon et une pénitence. Le P. Ginhac lui dit de faire une fois la sainte communion.

» A son retour, la voiture du monastère le ramena à Toulouse; le bon Père demanda au Frère qui le conduisait la permission de faire oraison, et il employa presque tout le temps de la route à ce saint exercice. On causa tout de même un peu. Le Frère demanda au saint religieux comment il avait trouvé notre église, et le questionna sur certains détails. Il comprit bientôt que le Père n'avait rien remarqué.

» Quant à moi, qui ai eu le bonheur aussi de connaître le R. P. Ginhac, je ne dirai qu'une chose. Dans le cours de ma vie, le bon Dieu m'a fait la grâce de voir plusieurs personnages de grande vertu; mais il y en a trois surtout que je l'ai remercié de me faire connaître parce qu'ils m'ont semblé de vrais saints : Dom Bosco, le P. Jean de Fontfroide et le P. Ginhac. »

CHAPITRE VII

TOULOUSE — LE PÈRE MAITRE (1860-1869)

I. Esprit d'oraison : méthode; fruit pratique d'après le journal spirituel; instantes recommandations. — II. Formation des novices : influence de l'exemple; art d'instruire, de consoler, de reprendre. — III. Les novices d'Aragon à Sainte-Marie-des-Champs : arrivée des exilés; dévouement du Père Recteur; relations fraternelles. — IV. Voyage à Rome : la ville sainte; saint Stanislas, patron des novices; Pie IX. — V. Dernière année : souvenir du P. Louis d'Audiffret; notes d'un novice; départ.

I

En voyant avec quelle sollicitude le P. Ginhac veillait à tous les intérêts de sa résidence, on s'est demandé peut-être si le noviciat n'était pas en souffrance; hâtons-nous de le dire, la perfection du Père Maître égala celle du Recteur.

La prière est le premier devoir du supérieur; elle est aussi le premier devoir du religieux. Homme d'oraison, le P. Maître s'efforça d'inculquer à ses novices, et plus tard à ses tertiaires, l'amour et en quelque sorte le besoin de la prière; il leur donnait à la fois le précepte et l'exemple.

On le vit toujours devancer le lever de la communauté et prolonger ses veilles, afin de s'entretenir plus librement avec Dieu. Était-il suavement attiré à l'oraison? On peut le croire. Mais y goûtait-il des délices spirituelles? Rarement, semble-t-il, car il dira plus tard, pour la consolation d'une âme affligée, qu'il était en proie à de pénibles sécheresses, qu'il allait à Dieu,

guidé par les seules lumières de la foi, et pressé du seul désir de lui plaire.

Sa méthode d'oraison ordinaire était simple, et entièrement conforme aux prescriptions que donne saint Ignace dans les Exercices. Vie de recueillement, préparation sérieuse du sujet, efforts continus pour activer les facultés de l'âme et éviter les divagations, telle était la part laborieuse qu'il apportait à ce travail de la prière. Il avait coutume de dire qu'il n'était pas d'exercice plus méritoire aux yeux de Dieu, plus odieux au démon, et parfois même plus crucifiant pour la nature. « Aussi notre ennemi, ajoutait-il, n'épargne rien pour nous en détourner; c'est vers ce but qu'il dirige tous ses efforts, persuadé que rien n'est puissant comme un homme de prière et que, sans la prière, on ne peut avancer dans la perfection. »

Dans un journal commencé à Vals et continué jusqu'aux dernières années de sa vie, le P. Ginhac notait, de temps en temps, le résumé de ses exhortations et les points de sa méditation. Avec la précision de son esprit, on y retrouve l'élévation de ses sentiments et la ferveur de sa piété. On y voit revenir périodiquement les fêtes préférées, celles de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Paul, de saint Ignace, les fêtes de circonstance, les dates qui lui étaient chères; et toujours on remarque la fidélité aux méthodes recommandées dans les Exercices.

Le désir de faciliter à ses novices le succès de l'oraison, l'amena à composer une série de méditations. Le divin Rédempteur était envisagé dans le sein de son Père, dans les patriarches de l'Ancien Testament, enfin dans sa vie cachée, publique, souffrante et glorieuse; c'était le plan agrandi des Exercices. A ce travail qui fut lithographié, il ajouta une série de considérations sur l'esprit et les vertus de saint Ignace. Brièvement exposé, chaque sujet offrait à l'âme une nourriture substantielle, qui cependant ne dispensait pas de l'effort personnel.

Quand le P. Ginhac donnait des retraites aux Nôtres, il insistait sur la nécessité de la prière, et souvent il prenait la méditation comme unique sujet des conférences, tant il avait à cœur d'affectionner les âmes à l'oraison.

Dans son journal spirituel, il nous dit le fruit qu'il en retirait lui-même. A Toulouse, il est moins qu'à Vals en butte aux ténèbres et à la désolation. Il s'unit plus suavement à Dieu, dans la confiance et dans la paix.

« Notre-Seigneur se donne tout à moi tous les jours! Cela ne me suffit-il pas? Puis-je désirer autre chose? Pourquoi ne suis-je pas content? Ah! je voudrais le voir, le sentir... Mais c'est une grâce dont je puis me passer. Mieux vaut marcher dans l'obscurité de la foi. Notre-Seigneur, qui se donne lui-même, qui ne cherche que mon plus grand bien, fait bien en me refusant toute grâce sensible. J'en abuserais; je risquerais de me perdre. »

« 15 janvier 1861. — Le Fils de Dieu soumis à ses créatures, obéissant, obéissant toujours, en tout, parfaitement, jusqu'à la mort de la croix. J'ai vu qu'il était important et nécessaire d'accoutumer les novices à l'obéissance, pour leur apprendre l'entier renoncement à leurs commodités, à la paresse, à la volonté propre, et à leur jugement. Il est bon aussi de leur faire faire l'examen sur la pauvreté. »

« Novembre 1861. — Ne se séparer jamais des novices, les suivre par le cœur, et le jour et la nuit, les recommander à Notre-Seigneur, à la très sainte Vierge, à saint Joseph, à saint Ignace, les offrir à Dieu. Leur supposer bonne volonté, leur montrer qu'on les estime et qu'on les aime. Prendre toutes les volontés pour les offrir à Notre-Seigneur; et pour cela exiger qu'ils se livrent. Exiger l'exacte observation des règles, c'est le plus grand des expériments. Tenir à ce que chacun *s'exerce lui-même* continuellement en chacune de ses actions, qu'il travaille sérieusement à *se vaincre*, *qu'il s'éprouve*. Sans cela, on gagnera peu, dans les diverses épreuves auxquelles on peut les assujettir; ils cèderont, mais ne se corrigeront pas, comme un jeune arbre qui plie sous la pression du vent, et se redresse ensuite. Ils pourraient subir toutes les épreuves, d'une manière satisfaisante en apparence, et, après cela, se rechercher en tout et même suivre leur propre volonté dans les expériments. Ce travail doit se faire par amour pour Notre-Seigneur, avec élan, générosité et joie. Chercher à allumer, dans leur cœur, un ardent amour pour

Notre-Seigneur et une volonté inébranlable de l'imiter, c'est un point des plus importants. »

« Fête de la Circoncision. — Dieu, dont la bonté est admirable, me fait sentir que je dois faire miens tous les intérêts de toute cette maison et de chacun de ceux qui la composent : d'où, tous les matins, offrir à Notre-Seigneur tous les cœurs avec le mien, diriger leurs intentions avec la mienne. Durant le cours de la journée, être de cœur avec eux pour travailler et souffrir. A la fin du jour, demander pardon des fautes et des négligences commises et par soi et par les siens. »

« 19 mars. — Saint Joseph, chef de la Sainte Famille, vivait dans une parfaite et continuelle union avec Dieu. Il avait la charité la plus généreuse et la plus dévouée à l'égard de Jésus, de Marie et du prochain. Il ne se recherchait en rien lui-même; il s'oubliait et se méprisait.

» J'ai compris que c'est ce qui fait le bon supérieur : être intimement et en tout uni à Dieu, dont on a l'autorité, dont on est le représentant, le ministre et l'instrument, pour qui on agit; être tout dévoué au bien de ses frères et du prochain pour les servir sans relâche, et sans en excepter aucun; n'avoir d'autres intérêts que ceux de Notre-Seigneur. Tous les devoirs du supérieur se réduisent à ces trois choses. »

« *Premier vendredi du mois, dédié au Sacré Cœur.* — D'où vient que souvent nos méditations sont froides et stériles? C'est que nous méditons plutôt par l'imagination ou par l'esprit que par le cœur. Or, il est nécessaire que le cœur agisse, dans ce travail surtout; autrement peu ou point de fruit. David le savait par expérience : « *Ego in toto corde meo scrutabor mandata tua... Clamavi in toto corde meo : exaudi me, salvum me fac... Quomodo dilexi legem tuam, Domine? Tota die meditatio mea est... Meditatio cordis mei in conspectu tuo semper* » (1).

» Méditons avec le cœur principalement. Pour cela, aimons

(1) « Moi, je médite de tout mon cœur les ordonnances... (Ps. 118, v. 69). Je t'invoque de tout mon cœur; exauce-moi, sauve-moi... (v. 145). Combien j'aime ta loi! Elle est toujours l'objet de ma méditation... (v. 97). Et les sentiments de mon cœur devant toi... » (Ps. 18, v. 15).

Notre-Seigneur. Quand on aime quelqu'un, les paroles ne manquent pas dans l'entretien.

» En conséquence, pas d'autre volonté que celle de Notre-Seigneur. Vouloir sincèrement, fortement, uniquement, tout ce qu'il veut et comme il le veut. Ne vouloir rien de ce qu'il ne veut pas; haïr tout ce qu'il déteste. Enfin, que Notre-Seigneur nous crée un cœur nouveau, nous donne une nouvelle volonté, qu'il nous donne son Cœur. Quand il nous demande son cœur, « *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* », c'est pour nous donner le sien. Du reste, c'est par le cœur qu'il faut faire toutes choses. »

Père Maître ou Père Instructeur, le P. Ginhac insistera toujours sur la nécessité de la prière. Un tertiaire, devenu supérieur d'une maison de retraites, écrit : « A propos de l'oraison et pour nous encourager à y persévérer malgré tout, il disait : « Mes Pères, serions-nous, l'heure entière, dans l'impuissance et la désolation, montrons-nous heureux et reconnaissants; n'est-ce pas un immense bienfait que Dieu nous accorde : une heure de vie, et une heure de vie passée en sa présence? »

Le P. Paul-Marie Chauvet, missionnaire en Arménie, y fut souvent visité par les lettres du Père Instructeur : « Jusqu'à la dernière, dit-il, qui est du 1er novembre 1893, il répétait la grande leçon du troisième an : « Plus on fait effort pour vivre intimement uni à Notre-Seigneur Jésus-Christ, plus on est en mesure de faire du bien au prochain, parce que, de cette façon, on devient, entre ses mains, un instrument docile pour les desseins de son infinie miséricorde. La prière, qui est nécessaire à tous, l'est encore plus particulièrement au missionnaire. Ayez donc soin de ne séparer jamais la prière de l'esprit de sacrifice! »

C'était le conseil sur lequel il insistait le plus, et qu'il suivait lui-même avec une courageuse fidélité. Aux yeux de ceux qui le virent de près, comme aux yeux des personnes qui ne le virent qu'en passant au cours d'une retraite, il fut un homme de prière.

II

Si la vertu du P. Ginhac impressionnait vivement les Pères de résidence, quelle ardeur n'allumait-elle pas dans les jeunes novices, qui venaient de tout sacrifier pour se donner à Dieu! Citons quelques-uns des témoignages qui révèlent après bien des années l'action ineffaçable du Père Maître sur eux.

Père spirituel et professeur dans un collège d'Amérique, le P. A. Wagner était, en 1860, novice à la rue des Fleurs. Reçu à l'âge de quinze ans, il fut, semble-t-il, le Pedro Ribadeneira du P. Ginhac. Pedro résista longtemps aux tendres sollicitudes d'Ignace; le jeune novice ne fut pas moins insensible aux bontés de son Père Maître; écoutons-le :

« J'ai connu le P. Ginhac pendant trois ans, soit comme novice, soit comme tertiaire. Comme novice, je n'étais qu'un enfant. Je fus pris, dès les premiers jours, d'un grand dégoût pour lui, et cela dura jusqu'à la fin. Il fut avec moi d'une patience qui me paraît maintenant bien extraordinaire. Il me voyait à peu près tous les jours. Chaque soir pendant longtemps, il me faisait venir et me donnait sa bénédiction. Malgré tout, je ne l'aimais pas, et je le lui dis une fois. Il se mit à pleurer et me dit : « Mon petit frère, vous avez bien raison »; et il me demanda ce qui, en particulier, me déplaisait en lui. Il va sans dire que je fus incapable de l'exprimer.

» Quand je le revis au troisième an, je le trouvai peu changé; il avait, peut-être, l'air un peu plus doux et plus saint. Je l'aimais un peu plus que je ne l'avais aimé au noviciat; cependant, ce n'est que depuis sept ou huit ans que je commence à l'apprécier à sa juste valeur. Son souvenir me hante, pour ainsi dire. Je trouve que je n'ai jamais vu son pareil, et que si, dans ma vie, j'ai rencontré un saint, ce doit être le P. Ginhac.

» Il avait un tendre amour pour ses frères en religion : au noviciat, pendant un orage très violent qui éclata au milieu de la nuit, le Père vint dans nos chambres, pour voir si nous

n'avions pas peur. Je le vois encore se penchant, pour voir où j'en étais. Il aimait comme aime une mère, comme aime Notre-Seigneur : longtemps avant d'être aimé.

» Je suis un peu surpris qu'on ne lui attribue pas encore de miracles. Si jamais un homme a fait tout ce qu'il a pu pour être un saint, c'est le P. Ginhac. »

Le P. Paul de Sainte-Valière, de si chère et si vénérée mémoire à Toulouse, fut un des novices de ce temps. Il écrivait en 1884 :

« J'ai connu le P. Ginhac, au noviciat, du 2 septembre 1864 au 8 septembre 1866, et je le revis plus tard au troisième an. Il était remarquable, surtout par son esprit d'abnégation et de sacrifice.

« Il faut, nous disait-il, se condamner à mort, une bonne fois, et puis s'exécuter chaque jour. » Aussi, comme il était inimitable, dans ses formules et dans son accent de conviction, quand il expliquait la onzième règle du Sommaire, ou les règles qui concernent l'obéissance! Nous sortions de ces conférences, enthousiasmés, électrisés : c'était une vie nouvelle, une sublime apparition de la sainteté, qui nous avait saisis, et dont la forte influence nous portait en avant, nous enflammait de zèle, bien plus que n'auraient pu faire nos meilleures méditations personnelles.

» Voici un trait de son humilité, dont je fus l'occasion, dès mon entrée au noviciat. Dans l'instruction pour le compte de conscience, il est dit que le religieux fait bien de déclarer quels sont ses sentiments à l'égard des supérieurs. Cette prescription me gêna d'abord et beaucoup. J'estimais singulièrement le Père Maître des novices; mais sa vertu me déconcertait, me faisait peur. Pour obéir à l'instruction, je me crus obligé de lui dire, dès le premier compte de conscience, que je ne ressentais aucune affection pour lui, et que même il me déplaisait fort. Le Père se mit à sourire, et me répondit que je l'avais très bien jugé, et qu'il n'avait, en effet, rien qui lui pût concilier l'affection de personne. Les jours suivants le Père eut pour moi de si délicates attentions de charité, que j'en demeurai bien confus, et j'admirais comment mon indiscrète franchise n'avait laissé aucune amertume dans son cœur.

» Je me souviens que tous, chez nous, attribuèrent à la foi et aux prières du P. Ginhac la guérison si prompte, si inattendue des médecins eux-mêmes, de la grave infirmité du Frère O'Conellan. Il doit y avoir d'autres traits de ce genre dans sa vie, car on ne voit pas pourquoi Dieu, qui a si communément honoré ainsi les grands saints, n'aurait pas voulu glorifier son serviteur par le don des miracles. Tout ce qu'on lit, en effet, dans la vie des saints, au sujet de leur union à Dieu, de leur esprit de pénitence, de leur humilité, de leur charité, le P. Ginhac, à mon avis, le possède, il l'a fait, ou du moins il est capable de le faire. »

« Ce que le monde estime, dit un autre novice, il s'appliquait à nous le faire apprécier à sa juste valeur et d'après les maximes de Notre-Seigneur; toute occasion était mise à profit. Un jour, le Père X..., grand prédicateur de ce temps, vint lui annoncer, devant les novices, qu'un « ecclésiastique très distingué, docteur en Droit Canon », demandait à être admis dans la Compagnie et arriverait bientôt. Le Père X... insistait sur la distinction, sur le doctorat, etc. Notre Père Maître écouta, sans témoigner plus de satisfaction que s'il se fût agi d'un simple écolier, et dit seulement : « Quand il viendra, qu'on lui donne une chambre. »

Un novice de 1865, qui est mort saintement après avoir épuisé ses forces au Maduré, le P. François André, a écrit : « Il possédait à un degré merveilleux le don de consoler les âmes et de dissiper les tentations. C'était un jour de grande retraite, à la contemplation de Notre-Seigneur quittant Nazareth et Notre-Dame, pour commencer sa vie publique. La pensée de la famille, de mon père que j'avais laissé, malgré de vives oppositions, tout en larmes, malade, le cœur déchiré de tristesse, et sans enfant qui pût le consoler, m'avait jeté dans une invincible désolation. J'allai trouver le Père Maître. Il ne me dit que deux ou trois mots, que je n'ai pas retenus, et la désolation disparut pour toujours. »

Un autre novice loue la cordiale bonté du Père Maître : « Dès les premiers jours du noviciat, je lui dis naïvement que je le redoutais un peu, et qu'en venant frapper à sa porte, je désirais quelquefois ne pas le rencontrer. Il me répondit, avec un sourire céleste : « Ah! oui, et vous vous frottez les mains de

contentement, quand vous avez le bonheur de ne pas me trouver. »

» J'ai bien admiré l'universalité de son zèle et de sa charité; il se montrait également bon et dévoué pour tous. Les malades cependant semblaient avoir ses prédilections, il craignait toujours de les voir surchargés. Je n'ai pas eu le bonheur d'éprouver sa tendresse comme malade. Lui-même me disait : « Votre voie c'est la santé, il faut vous sanctifier par la santé. » Mais j'étais quelquefois presque jaloux, en considérant les prévenances qu'il avait pour les malades et comme il condescendait à tous leurs désirs (1).

» J'admirais la transformation qui s'opérait en lui, quand je lui témoignais avoir besoin de consolation. Son visage s'épanouissait, son regard brillait d'un éclat céleste, son sourire était d'une expression ravissante, et il me jetait au cœur un de ces mots qu'il savait si bien dire et qui produisaient toujours leur effet : « Aimons la croix. Tout pour Dieu! » La conclusion était : « Je vais vous bénir. » Cette bénédiction m'a toujours paru plus efficace que celle des autres supérieurs. Avec quel accent il prononçait chaque parole, et comme on s'inclinait sous la main de Dieu, que l'on sentait présente dans celle de son serviteur; et, quand on se relevait, on était déjà plus fort : c'était la bénédiction d'un saint. »

Les parents des novices éprouvèrent souvent la force de cette parole qui semblait inspirée.

« Un jeune Frère fut très combattu dans sa vocation, durant

(1) Malgré cette robuste santé, le P. Louis Boussac, dont il est question ici, a été emporté naguère, dans toute la force de l'âge, par une maladie de quelques jours. L'enseignement de la théologie au scolasticat d'Uclès, à l'Institut de Toulouse et au Collège Romain, la collaboration au *Messager*, où paraissaient ses méditations sur les vertus du Cœur de Jésus fort appréciées des meilleurs juges, les retraites, la direction, l'enseignement du catéchisme, tels furent les ministères qui remplirent sa trop courte mais féconde carrière. Chassé de la Résidence de la rue des Fleurs par la loi néfaste de 1901, le Père avait trouvé un refuge avec le vénéré P. F. Sécail dans une maison, offerte par la charité. Peu de mois après, ils étaient tous les deux appelés à la récompense. Un immense concours de fidèles et d'amis transforma leurs funérailles en une véritable manifestation de sympathie pour les persécutés et de réprobation pour les persécuteurs.

les premiers jours de son noviciat. Devant les instances de sa famille, il était sur le point de céder. Sa mère et sa sœur vinrent un jour pour le prendre. Le P. Ginhac donna au Frère Portier permission d'appeler le novice, qui peut-être ne serait plus revenu, s'il avait vu immédiatement les visiteuses; mais tout à coup le P. Ginhac se détacha du groupe des Pères de la récréation, alla droit au parloir avant le novice, et n'y resta pas plus de trois ou quatre minutes; il dit ensuite au novice, qu'il rencontra sur la porte : « Maintenant, vous pouvez voir votre mère; demandez-lui sa bénédiction; elle consent à tout. » Le novice trouva, en effet, sa mère et sa sœur complètement changées, et ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise. Sa mère lui répondit tout en larmes : « Je n'y comprends rien moi-même; mais ce Père m'a dit quelques paroles, et je me suis trouvée tout autre. J'étais venue bien résolue à te reprendre : tu peux rester, puisque le Père dit que c'est la volonté de Dieu. »

Le novice qui parle ainsi était le F. Jules Anglade. Il devint l'apôtre du Sacré Cœur, et Dieu l'a appelé à la récompense, dans la maturité de l'âge, alors que son talent et sa vertu promettaient beaucoup pour le bien des âmes. Il ajoutait :

« La patience du Père Maître est admirable. Cependant j'ai cru remarquer, en telle ou telle occasion, un premier signe de contrariété, se manifestant par une légère toux; c'était par exemple, quand il se produisait, en récréation, un petit manquement, une parole indiscrète. Je n'ai jamais saisi aucun autre signe d'impatience, et je me garderais d'affirmer que les mouvements dont j'ai parlé aient eu d'autre cause que le zèle de la discipline, dont il était constitué gardien. Si je mentionne ces détails, c'est qu'ils m'ont paru faire exception au calme parfait, à la pleine possession de soi, à l'inaltérable patience que l'on admire en lui.

» Étant novices, nous observions que sa physionomie et tout son extérieur s'harmonisaient avec la variété des temps ou des fêtes de l'année. Comme il vivait de l'esprit de l'Église, la liturgie semblait régler ses tristesses et ses joies. Je le vois encore, nous arrivant en récréation, le saint jour de Pâques, le visage tout illuminé, pour nous dire et redire : « Il triomphe, le divin Roi! »

» La tendre sollicitude du Père à l'égard des malades dépasse

tout ce que l'on peut imaginer. Malade moi-même, j'ai pu le constater, mieux que personne. Il ne passait pas une journée sans venir me voir plusieurs fois. Si j'étais couché, il ne se retirait pas sans m'avoir béni; puis il ramassait maternellement le drap ou la couverture, pour préserver du froid mes épaules; il y mettait une telle bonne volonté que, plus d'une fois, dès qu'il était sorti, je me dégageais un peu. Je l'ai vu arriver doucement, une lampe à la main, pour voir si le cher malade dormait, ou lui demander ce qu'on pourrait faire pour calmer la toux, etc. Je néglige bien d'autres marques de cette charité toute maternelle : elles ont été sans nombre pour moi et pour nous tous. »

Dans la correction des défauts, le Père Maître unissait toujours la fermeté et la douceur, l'humilité et la charité. Rencontrait-il un novice à la démarche trop accélérée, il l'arrêtait : « Mettons-nous à genoux, cher Frère, et disons ensemble un *Ave Maria*, pour obtenir d'être désormais plus fidèles aux règles de la modestie. »

« Étant parfois très pressé, dit un jeune coadjuteur, je frappais à sa porte plusieurs coups successifs et forts afin qu'il dit plus tôt : Entrez. Mais jamais je n'ai réussi à le lui faire dire, sinon après une pause, et toujours de ce ton calme et doux bien connu de tous. La faute que j'avais commise, il ne me la reprochait pas au moment même, sans doute parce qu'il me voyait agité, mais à un autre moment : « Cher Frère, me disait-il, vous frappez quelquefois un peu trop fort et trop précipitamment. » Comme je mettais la même précipitation à ouvrir et à fermer les portes, à deux reprises le Père se leva, quitta sa table, et vint, devant moi, avec un calme parfait, ouvrir et fermer la porte, en m'indiquant, avec tout le détail des mouvements, ce qu'il fallait faire.

» J'ai souvent pensé que le Père faisait tout ce qu'ont fait les saints. Jamais je ne l'ai vu de mauvaise humeur, même quand il en avait le plus sujet. Il m'est arrivé d'aller le trouver, étant moi-même fort inquiet ou troublé; alors, au lieu de me répondre sur le ton de mes plaintes, il demeurait un moment en silence, recueilli, et puis, avec grande douceur, d'un visage calme, serein, joyeux même, il me disait : « Confiance! le bon Dieu vous envoie

ce surcroît de travail, ou bien cet ennui, pour vous faire avancer dans la vertu. » Quand j'étais le plus contrarié, il me faisait asseoir et me disait : « Le bon Dieu vous traite comme les champs, aux bons jours, lorsque, voyant leurs terres arrosées par une pluie douce, mais serrée, les laboureurs disent : Voilà une riche journée. Ainsi fait le bon Dieu, en vous envoyant ces nombreuses petites contrariétés. » Il ne manquait pas d'ajouter de ne pas me tourmenter, qu'il prierait pour moi et que cette agitation venait du démon, jaloux du bien que Dieu nous envoie.

» Un 16 mars, jour anniversaire de la mort de mon père, ému de ce souvenir et troublé par quelques ennuis, j'étais sur le point de me trouver mal. J'eus cependant la force d'aller chez le Père; en me voyant entrer, avant que je lui eusse rien dit : « Cher Frère, vous vous ennuyez beaucoup, je crois. » Je lui répondis oui, les larmes aux yeux et je lui exposai ma peine. Il me dit : « Allez à la chapelle, priez un peu et cela passera. » Je le fis, et, depuis ce temps, je n'ai jamais eu d'épreuve de ce genre. »

III

Vers la fin de son rectorat de Toulouse, le Père Maître eut l'occasion de laisser paraître cette splendeur de la charité, que saint Ignace désire voir dans les supérieurs de la Compagnie.

Le 17 septembre 1868, la révolution triomphait à Cadix. La reine Isabelle quittait à la hâte Saint-Sébastien et demandait l'hospitalité à la France. Les promoteurs du mouvement révolutionnaire, Serrano, Prim et Topete, devenus les arbitres des destinées de l'Espagne, constituèrent le gouvernement provisoire. Au nom de la liberté, les catholiques furent aussitôt privés de toutes les libertés; on vit des religieuses forcées de quitter leurs couvents, des églises démolies, des biens ecclésiastiques mis au pillage, les trésors des cathédrales pillés. Dès la première heure, les fils de saint Ignace furent bannis du territoire espagnol. Trois jours seulement leur étaient accordés pour quitter le territoire. Qu'on juge de leur douleur! Abandonner à la merci des spolia-

leurs maisons, noviciats, collèges! et puis, où trouver un refuge pour cette nombreuse jeunesse?

Dès que la nouvelle de ce malheur parvint à Toulouse, le 18 octobre 1868, le Père Maître commença la conférence aux novices par les mots de Notre-Seigneur : « *Beati eritis cum vos oderint homines, et separaverint vos, et ejecerint nomen vestrum tanquam malum, propter Filium hominis. Gaudete in illa die et exultate!* (1) »

« Oui, mes frères, grande joie pour nous! puisque la Compagnie a mérité de souffrir comme Jésus son divin Roi! puisque nos frères d'Espagne sont en butte aux persécutions annoncées par Notre-Seigneur; puisqu'il est démontré, encore une fois, que, loin de faire société avec les méchants, nous sommes victimes de leur haine!

» Réjouissons-nous aussi, dans l'espoir à peu près certain de souffrir un jour nous-mêmes les mêmes malheurs. Vous êtes jeunes; votre carrière ne s'achèvera pas sans que vous connaissiez la route de l'exil. »

A ces paroles, vibrantes comme un chant de reconnaissance, le Père Maître ajouta quelques considérations pratiques :

« Leçon pour nous, disait-il; si nos frères d'Espagne n'avaient pas rompu tous les liens de la nature, seraient-ils heureux et calmes dans l'exil? S'ils ne s'étaient pas attachés irrévocablement à Notre-Seigneur, seraient-ils sans angoisses et sans craintes? Les hommes peuvent tout nous enlever, nous condamner à l'exil, à la souffrance et à la mort; mais nous enlever Jésus, ils ne le pourront jamais. Or, avec Jésus, la force, la joie, la vie! Prions pour nos frères; demandons que cette épreuve soit utile à leur âme, que la Providence vienne en aide à leur dénûment, et qu'un jour ils puissent dans leur patrie, qui est la patrie de saint Ignace et de saint François-Xavier, travailler à la plus grande gloire de Dieu! »

Cette exhortation, qui a été presque textuellement conservée, enflamma les novices; avec quel empressement ils accueillirent

(1) Vous serez heureux quand les hommes vous haïront, vous sépareront et vous rejetteront, comme méchants, à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour et triomphez.

leurs frères d'Aragon! La tendre jeunesse de plusieurs excitait la compassion et inspirait le courage. Point de larmes dans leurs yeux, mais le sourire, mais la joie de se retrouver en famille. Les ombrages de Sainte-Marie-des-Champs, où le R. P. Rouquayrol leur offrit un refuge, retentirent bientôt de leurs pieux cantiques. Unis à leurs frères de Toulouse, ils passèrent, dans ce délicieux séjour, deux années qu'ils n'ont pas oubliées.

D'autres exilés traversèrent Toulouse, durant deux ou trois jours. A l'arrivée de chaque train, ils venaient, par groupes séparés, demander à la résidence un peu de repos. De quel cœur le P. Ginhac les accueillit, le T. R. Père Louis Martin voulait bien le rappeler, dans la lettre qu'il adressa au Révérend Père Provincial, le 12 février 1895.

« Au mois d'octobre 1868, comme je passais par Toulouse avec d'autres scolastiques espagnols, pour aller à Vals étudier la philosophie, j'eus la consolation de faire connaissance avec ce vrai fils de saint Ignace. Au moment où nous arrivions à la résidence, il était déjà sur le seuil de la porte, tête nue, la figure souriante, et dans une attitude si humble que je le pris pour un Frère coadjuteur. Depuis cet instant, il ne cessa de nous prodiguer les attentions les plus délicates. Chaque matin, durant les trois jours que nous restâmes, il eut soin de nous attendre au réfectoire pour nous servir lui-même le déjeuner. Je ne saurais dire l'empreinte profonde qu'a laissée dans mon esprit le souvenir de cet homme. Après bien des années, j'y retrouve ses traits comme au premier jour; et chaque fois que je m'arrête à les contempler, ils ne manquent jamais d'éveiller en moi l'idée de force et de douceur, de modestie religieuse et de charité inépuisable, de mépris souverain pour ce qui passe, d'estime pour les seuls biens de l'éternité. »

Les exilés de Sainte-Marie-des-Champs n'ont pas oublié la charité du P. Ginhac. Il n'omit rien pour leur procurer des ressources et des protecteurs; il eût voulu leur faire retrouver la patrie dans l'exil. Comme il leur était malaisé, en pays étranger, de se livrer à certains expériments du noviciat, il eut la délicatesse de proposer au R. P. Lluch, leur Père Maître, de les unir à leurs frères de Toulouse; ensemble ils donnèrent leurs soins

aux vieillards des Petites Sœurs des pauvres; ensemble ils visitèrent à pied et en mendiant les sanctuaires de la Sainte Vierge les plus renommés.

Dans une lettre du 2 avril 1869 au T. R. P. Beckx, après avoir rendu compte de la parfaite harmonie qui régnait entre les deux familles, le P. Ginhac disait : « Nous sommes véritablement heureux de posséder ici ces bien-aimés frères. Notre seul regret est de n'avoir pas un local assez vaste pour contenir tout le monde. Nous cherchons à nous en dédommager par la réunion des deux communautés à la maison de campagne...

» Tous les jours, ces excellents Pères d'Aragon reçoivent des demandes d'admission au noviciat, et il leur arrive fréquemment de nouveaux candidats; leur vocation est d'autant plus sûre qu'elle a coûté davantage. Nous voudrions avoir un local plus spacieux à leur offrir. Il a été suffisant jusqu'ici, et si le nombre croît encore, la sainte charité grandira en proportion pour donner de l'espace.

» Ces chers exilés (si on peut parler de la sorte au point de vue de notre vocation) sont d'ailleurs, tranquilles et joyeux. Personne, aux alentours, ne les inquiète. Mgr Desprez, toujours si bon pour la Compagnie, les aime beaucoup. »

Non content de bénir les exilés, l'Archevêque accepta de présider au mois de juin une de leurs fêtes intimes; Aragon et Toulouse célébrèrent sa bonté. Une pièce latine du R. P. Antoine Rota, devenu plus tard Secrétaire de la Compagnie, fut particulièrement applaudie; elle commentait ce mot du généreux prélat : « Le pain ne manquera pas aux exilés, dussé-je le leur pétrir de mes mains. »

IV

Tous les trois ans, le T. R. P. Général convoque à Rome les délégués des diverses provinces, pour traiter avec eux des affaires de la Compagnie.

En 1868, le P. Ginhac, à la grande joie de tous, fut désigné par les Pères de Toulouse. Nul, disait-on, n'était plus digne de

représenter leur province. Pour lui, malgré la confusion que lui causait un pareil choix, il tressaillait à la pensée de voir le Vicaire de Jésus-Christ et de s'agenouiller sur le tombeau des saints Apôtres.

Des notes écrites à la hâte, sur un petit carnet de voyage, permettent de le suivre et de saisir en quelque sorte les émotions de son âme. Rien n'est accordé au plaisir naturel : une pensée de foi, un désir d'édification inspire toutes les visites; aucune occasion n'est omise de s'instruire davantage des glorieux souvenirs de la Rome des martyrs, ou des usages et des traditions de la Compagnie.

Le voyage se fit par Lyon et Florence, en compagnie d'un ami de cœur, le P. É. de Guilhermy, délégué de la province de France. « Arrivé à Rome le vendredi, 6 novembre 1868, à neuf heures et demie du matin. Au Gesù on fait un service pour les morts de Mentana. Consolation de dire la messe à la chapelle de Saint Ignace. Grande charité, douceur, simplicité, modestie du T. R. P. Général, servant lui-même les Pères. Le soir, visite à Saint-Pierre. »

Chaque jour apporte les mêmes consolations : le matin, sainte messe dans quelque sanctuaire célèbre; le soir, visite des grandes basiliques, des catacombes, du Colisée... Une courte note consacre chacun de ces pieux souvenirs. Ainsi le mardi 17 novembre, il écrit : « Messe à l'autel de *Mater admirabilis*, à la Trinité-du-Mont, pour la supérieure et les religieuses du Sacré-Cœur de Toulouse : vue superbe. Au retour, visite de l'église Saint-André, où M. de Ratisbonne fut converti; de Sainte-Marie *in via lata*, où furent emprisonnés les saints apôtres Pierre et Paul. Le soir, visite à l'église et au couvent des Pères Dominicains, à Sainte-Sabine; tout y est plein de souvenirs de saint Dominique : la chambre qu'il a habitée, le crucifix devant lequel il priait, l'arbre qu'il a planté; la chambre aussi de saint Pie V, etc. »

Plus tard : « Jeudi 17 décembre. — Visite avec le P. de Gerlache aux cercles des zouaves; pour les Français, au palais Mariscotti...; à celui des canadiens, deux aumôniers. Grand esprit de famille parmi les Canadiens. J'ai vu leur drapeau, riche-

ment brodé, avec cette devise : *Aime Dieu et fais ton chemin*. Au-dessus : *Canada* en grosses lettres. Visite au cercle des Flamands; grand nombre de zouaves, animés, mais pas bruyants : tout est digne. »

A Rome, le P. Ginhac n'oublie pas Toulouse : le pèlerin ne cesse pas d'être apôtre. Il se propose d'obtenir « des indulgences pour l'œuvre des Cévennes et pour les communions faites à cette intention; une relique de saint Bernard ou un corps de saint, pour la Trappe de Sainte-Marie-du-Désert. »

Du 29 novembre au 8 décembre, avec la bénédiction du T. R. P. Général, il donne les exercices à Marie-Réparatrice. Les maisons du Sacré-Cœur ont la joie de l'entendre et de recevoir sa bénédiction.

Entre tant de souvenirs, ceux qui intéressent la Compagnie ou la Sainte Église sont relatés avec plus de soin.

« 23 novembre, lundi. — Messe à la chapelle où saint Ignace est mort, pour la Mère Thérèse. Puis visite des deux chapelles. Invitation de la *Curia*, des procureurs, des supérieurs des maisons de Rome, etc., au noviciat de Saint-André.

» Après le dîner solennel, où l'on a lu le panégyrique de saint Stanislas par le Père R. et la visite au très Saint-Sacrement, récréation dans la salle où sont les quatre tableaux de la canonisation de saint Stanislas. Tous ensuite se sont rendus à l'église et se sont agenouillés, cierge en main, devant l'autel où repose le corps de saint Stanislas. Le T. R. P. Général assis, barrette en tête, fait un discours en latin : il se réjouit de ce que, par un bienfait de la Providence, les reliques de saint Stanislas, emportées jusqu'en Hongrie au temps de la tempête, ont été rapportées comme miraculeusement, afin d'être toujours dans ce premier noviciat de la Compagnie, où saint Stanislas fut lui-même formé par saint François de Borgia.

» Sa Paternité dit ensuite qu'à l'occasion du 300e anniversaire de la mort de saint Stanislas et de la réunion des Pères procureurs qui représentent la Compagnie, elle a résolu de donner à saint Stanislas un témoignage public de notre reconnaissance, et pour cela de l'établir, bien qu'il le fût déjà, patron de ce noviciat et de tous les novices de la Compagnie. Désormais ils le

considèreront plus encore comme leur modèle et protecteur, et ils s'animeront davantage à se donner comme lui sans réserve à Notre-Seigneur.

» Alors le T. R. P. Général s'est levé et, d'une voix accentuée, il a proclamé saint Stanislas Kostka, patron spécial des novices de la Compagnie de Jésus : *auspex, præses, et patronus particulariter omnium novitiorum Societatis Jesu.*

Puis, prosterné au pied de l'autel, il a fait, à haute voix, une prière à saint Stanislas, en langue italienne, demandant surtout la grâce de le suivre dans le détachement de tout le créé, pour ne chercher que les biens du ciel, l'amour ardent et zélé de la Très Sainte Vierge et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cela fait, on chanta un *Te Deum* solennel. Puis, bénédiction du Très Saint-Sacrement, donnée par le T. R. P. Général.

» Souvenir très précieux. J'ai bien prié pour les trois noviciats de Toulouse, Sainte-Marie et Pau.

» Avant le dîner, le Révérend Père Provincial de Rome a eu la bonté de nous montrer le jardin, la fontaine où, selon la tradition, Saint Stanislas allait tempérer l'ardeur de sa poitrine, causée par le feu du divin amour. »

« 25 novembre, mercredi. — Audience du Saint-Père, vers midi. Tous les procureurs ensemble, conduits par le T. R. P. Général.

» D'abord le Saint-Père a donné à chacun sa main à baiser; à mesure, le T. R. P. Général disait à Sa Sainteté le nom de chacun et la province qu'il représentait. Puis, le Saint-Père nous a fait en italien une allocution. Il nous a dit que nous étions venus de toutes les parties du monde au *centre de la vérité*. La vérité est une, a-t-il dit ensuite; on ne peut pas la partager, la couper en morceaux.

« Les principes sont partout attaqués et ébranlés. Un pauvre moine n'a-t-il pas écrit que la révolution d'Espagne était le commencement d'une ère nouvelle?... Nous, tenons aux principes. Mes Pères, tenez-y; quand vous serez revenus dans vos provinces, gardez, défendez les principes. La Compagnie, en Italie, en Orient, à l'Occident, partout, défend les principes de la vérité;

elle travaille avec zèle au bien de l'Église et des âmes. Gardez aussi l'obéissance. L'étendard de saint François, c'est la Pauvreté; l'étendard de saint Ignace et de sa Compagnie, c'est l'*Obéissance.* »

» Nous nous sommes mis à genoux, et le Saint-Père, d'une voix émue et avec une vraie effusion de bonté, a dit : *Dominus Noster Jesus Christus benedicat vos omnes; benedicat opera vestra omnibus diebus usque ad finem.*

» Puis, il nous a admis au baisement du pied, et il a ajouté : Pour votre consolation je vous dirai, mes Pères, *que la Compagnie de Jésus est un grand soutien de l'Église.*

» Le T. R. P. Général, à genoux, a remercié Sa Sainteté, et lui a promis qu'elle serait parfaitement obéie.

» Après cette audience, qui nous a tous vivement impressionnés, nous sommes allés au Collège Romain, où se trouvaient les Pères Assistants et les supérieurs des diverses maisons de Rome. C'est aujourd'hui l'anniversaire des vœux de saint Louis de Gonzague. J'ai revu la chapelle où, primitivement, le F. Léon réunissait ses congréganistes encore peu nombreux. Visite à l'observatoire avec le P. Secchi, dont la charité égale la science.

Chargé par Mgr Desprez de remettre à Pie IX les offrandes du diocèse de Toulouse, le P. Ginhac eut la consolation d'un entretien privé avec le grand Pontife.

Dans cet entretien, les exilés de Sainte-Marie-des-Champs ne furent pas oubliés. Au récit de leurs souffrances, Pie IX s'émut; tout à coup en souriant : « Vous leur porterez, dit-il, un souvenir du Pape »; et aussitôt il offrit au Père un tableau de l'Immaculée-Conception, de Murillo : délicate attention qui fit couler des larmes de reconnaissance. Pour eux, c'était à la fois un souvenir de la patrie absente et un souvenir du Pape de l'Immaculée-Conception.

Le 19 décembre, après avoir célébré la sainte Messe dans la chambre où saint Ignace écrivit les constitutions, le P. Ginhac partait avec le Père de Guilhermy. De Rome, il emportait dans son cœur : « *Lumière*, afin de savoir ce qu'il faut croire, penser et faire; *Force*, afin de travailler et de combattre pour la sainte

Église; *Consolation*, puisée au centre de la vérité, de la charité, de l'espérance, afin de la répandre partout. »

Quelques mois plus tard, le T. R. P. Général lui écrivait :

« Je vois, par votre lettre du 8 janvier, que vous gardez de Rome de bien bons souvenirs. Je puis vous dire, mon cher Père, que vous en avez laissé également de très bons. Daigne Notre-Seigneur resserrer de plus en plus les liens de sainte et cordiale charité qui doivent unir tous les enfants de sa petite Compagnie! »

V

Le retour du Père Maître était vivement désiré au noviciat de la rue des Fleurs. Dans ce désir, y avait-il une secrète curiosité? Peut-être; mais, disons-le, elle ne fut nullement satisfaite. Le P. Ginhac fit une conférence sur un pieux tableau de Saint-André, avec ces mots pour texte : « *Erudimini in Jesu et Mariæ coronam.* » Il raconta la fête de la proclamation de saint Stanislas, comme patron officiel des noviciats de la Compagnie; et ce fut tout.

Les novices de 1869 vont nous peindre le Père Maître tel qu'il leur apparut durant cette dernière année de son séjour à Toulouse.

Le P. Louis d'Audiffret, plus tard aumônier des mobiles du Tarn, pendant la campagne de 1870, puis voué à l'humble ministère des retraites d'enfants, et qui mérita avant sa mort l'admiration des catholiques, à l'occasion du fameux procès de Saint-Sever, était à cette époque, malgré ses 43 ans, le plus humble des novices du P. Ginhac (1). Charmant conteur, le P. d'Audiffret écrivit en 1884 quelques-uns de ses souvenirs :

« Un jour, le P. Ginhac passait sous les fenêtres de M. X...,

(1) Voir : *Le procès de Saint-Sever*, par l'abbé Cyprien Perrossier, Valence, Vercelin, 1892. Intéressante biographie du P. L. d'Audiffret. — Voir : *Lettres de Direction*, t. II, p. 94, une notice sur le P. d'Audiffret sa correspondance avec son Père Maître.

officier supérieur d'artillerie. Mme X... dit à son mari : Voulez-vous voir un saint? mettez-vous à la fenêtre.

» Mme Forbes, insigne bienfaitrice de la Compagnie, à qui elle a donné ses deux fils, me disait un jour : « Le P. Ginhac a tous les caractères de la sainteté : il n'en a cependant pas encore tout le *velouté;* mais je crois qu'avant six ou sept ans, il aura acquis ces formes suaves. »

» Le déficit de ces formes me choqua un peu, au début de mon noviciat : « C'est un rude homme que le P. Recteur, me dit à l'heure de mon admission le R. P. Rouquayrol, provincial. Vous pouvez écrire sur votre front : *Maison à démolir, maison à rebâtir.* »

» Deux fois, durant mon noviciat, le P. Maître s'étant aperçu pendant le repas que j'avais oublié de mettre ma barrette, me regarda sévèrement et me fit quitter le réfectoire. J'avoue que ce procédé et quelques autres analogues m'avaient mal impressionné, et je me disais : « Si pour être jésuite, il faut ressembler au P. Ginhac, j'abdique. » Aujourd'hui, je vois grande sagesse dans les procédés qui, alors, me déconcertaient. Père Maître, je devrais ainsi faire.

» Sous l'impression fâcheuse qu'éveillèrent en moi ses dehors austères, j'observais le P. Ginhac d'un œil malin, prêt à me réjouir des moindres défauts que je découvrirais en lui. Or, le résultat de mes observations des premiers temps, et de l'étude que je fis, depuis, de toute sa personne, sous l'empire de dispositions meilleures, se borne à une découverte : le P. Maître, qui ne manquait d'ailleurs à aucune des bienséances de la table, ignorait l'art de couper le fromage.

» Mis en demeure de révéler à la communauté les petites industries de mon zèle, pour affectionner les gens à la religion, en ma personne, je dis, entre autres choses, avoir l'habitude de saluer, le premier, les personnes que je rencontrais sur les chemins et dans la campagne. Tel, à qui le P. Ginhac demanda ce qu'il pensait de ma pratique, la jugea excessive; toutefois, le Père l'approuva, la loua même. « De trois choses l'une, ajouta-t-il : ou la personne que vous prévenez de votre salut est bien disposée envers vous, ou elle est indifférente, ou elle est hostile.

Si elle est bien disposée, cette prévenance ne peut que lui être agréable; elle n'indisposera pas un ennemi et pourra nous conquérir la bienveillance d'un indifférent. »

» Je dis un jour, en présence du P. Ginhac, qu'ayant trouvé au lit, et très malade, le vénérable curé de la paroisse duquel je devais prêcher le Carême, je m'étais agenouillé devant ce vieillard, pour lui demander sa bénédiction de bienvenue. Quelqu'un parut ne pas approuver ma manière d'agir; mais le P. Ginhac la loua : « Ne craignez jamais, dit-il, d'excéder dans la politesse et l'humilité. »

» Consulté par moi, il approuva vivement que je voyageasse en troisième classe; que je fisse moi-même mon lit, quand j'allais, hors de nos maisons, remplir des ministères. Il ajouta, à propos des voyages en troisième classe : « Je suis venu, dernièrement, de loin, en troisième classe, avec le Révérend Père Provincial de Lyon (1). »

» On peut dire de lui : *Neque manducans, neque bibens;* et cependant, à table, il est toujours le dernier à manger, dans la crainte que, finissant avant les autres, il ne les oblige de manger trop vite. Avec quel art il sait découper et découper encore, non sans application, un débris de figue sèche, jusqu'à ce que l'heure d'en finir avec lui soit venue.

» Je ne l'ai jamais vu lever les yeux inutilement, ni s'empresser de parler, ni insister, si l'on venait à contredire, ni prendre une attitude commode. Un jeune officier, que nous visitions, me disait ensuite : « Mes yeux ne le quittaient pas; je craignais toujours qu'il ne vînt à glisser de sa chaise et à s'étendre sur le parquet. »

» Quand j'arrivai à Toulouse, pour entrer au noviciat, ma mère m'accompagnait, déterminée à se fixer dans la ville. Le P. Maître craignait que ce voisinage ne fût pour moi une cause continuelle de dérangement, et un obstacle à mon acclimatation dans la Compagnie. Il m'en fit la remarque et me dit : « Voilà

(1) « Il ne désapprouvait pas, dit un autre novice, que, dans les voyages, on prît les troisièmes, par esprit de pauvreté, mais il s'éleva un jour avec vigueur contre celui qui, sous prétexte de pratiquer la pauvreté, laisserait monter seul en seconde un de ses frères, à qui ces compartiments, permis, chez nous, agréeraient davantage. »

surtout ce que je crains. » Le fait est que, pendant la durée de mon noviciat, je n'allai que deux fois par an chez ma mère, le jour de sa fête et le premier jour de l'année. Les visites au parloir furent, elles aussi, rares et courtes. Quelques années plus tard, le P. Ginhac me demanda pardon de ce qu'il appelait jugement téméraire de sa part, et il loua ma mère de son esprit de sacrifice et de la discrétion qu'elle avait su mettre dans ses visites.

» Sans avoir besoin de réfléchir, j'affirme qu'ayant traversé diverses régions du monde, et connaissant quelque peu le peuple et le clergé romain, pour les avoir vus de près, pendant six mois, étant déjà prêtre, ni à Rome, ni ailleurs je n'ai contemplé une physionomie de saint qui m'ait captivé à l'égal de celle du P. Ginhac. Je ne pourrais mettre en regard de cette figure à part que le P. de Villefort et le P. Pellico, tout en donnant à ceux-ci, dans mon appréciation, un rang moins élevé. J'ai toujours considéré le P. Ginhac comme un saint.

» La haute opinion que j'ai conçue de sa sainteté fait que, l'ayant entendu me recommander de pointer les résultats de l'examen particulier, chose qui me répugnait extrêmement, j'ai contracté l'habitude de me dire à moi-même, en prenant le crayon : *Le saint l'a dit.* Je ne crois pas y avoir manqué une seule fois, et c'est le souvenir du P. Ginhac et sa recommandation qui m'ont aidé à vaincre ma répugnance : *Le saint l'a dit.*

» Le même sentiment m'inspire une autre pratique. Il m'arrive souvent de m'adresser à l'ange gardien du P. Ginhac, dans mes peines et mes difficultés; je lui dis : « Heureux ange du P. Paul, au nom de la joie que vous donne ce saint et du bien que vous lui faites, protégez-moi! »

Le P. d'Audiffret disait encore un jour : « Les gens mortifiés sont exposés à devenir maussades, et à mortifier les autres plus qu'eux-mêmes, semblables à celui qui portait la chaîne, mais les pointes tournées en dehors. Notre Père Maître, au contraire, comme il sait rendre douce et aimable son héroïque mortification! »

En effet, la rigidité des premières années avait disparu; elle

ne s'exerçait plus que sur lui-même; là seulement elle était visible, malgré tous ses efforts pour la dissimuler. En vain il prenait un air rayonnant; la raideur de son attitude et de sa démarche trahissait le cilice et la chaîne. En vain, au réfectoire, il s'exerçait avec activité à torturer une tête de poisson ou un autre mauvais morceau habilement choisi, il était évident qu'il ne prenait presque rien, et qu'il voulait par un semblant d'appétit, encourager ses novices à prendre le nécessaire. En vain il se tenait ferme, sa paupière appesantie accusait des veilles prolongées. Il était toujours dur pour lui-même, mais combien encourageant, délicat, tendre même pour ses novices! Fidèle à sa résolution, il se faisait tout à tous, et mesurait les épreuves à leur caractère et à leur vertu : les forts étaient traités avec fermeté, les faibles avec plus de douceur.

Un jour, un postulant lui apporte joyeux son élection pour la Compagnie; impassible, il la parcourt : « Très bien, dit-il, retournez à votre chambre, nous allons examiner de notre côté si vous êtes fait pour nous. »

Grande déception pour le jeune homme qui s'attendait à un accueil empressé. Mais il n'agissait pas ainsi avec tous. Peu de temps après, un autre postulant timide et doux, qui n'avait jamais quitté les montagnes de la Lozère, ne pouvait conclure son élection : « Demain, lui dit le Père Maître, avec le plus aimable sourire, demain vous entrerez au noviciat. » Dès cette heure toute hésitation avait disparu. L'heureux enfant devait après quelques mois quitter, pour le ciel, le noviciat qu'il avait édifié par sa modestie et sa ferveur.

Les sacrifices, il ne les imposait pas; bien plus il ne les autorisait que lorsque le novice, amené par la grâce à les demander, était bien disposé à les faire avec entrain.

Suave et modéré dans l'application des principes du renoncement, il était vigoureux, presque inexorable dans leur exposition. *Agere contra, Vince teipsum, Exire a propria utilitate, se combattre, se vaincre, se renoncer soi-même;* ces mots lui revenaient souvent aux lèvres, avec une énergie effrayante pour la nature, mais l'amour de Jésus venait en tempérer la rigueur. « Si vous l'aimez, disait-il, vous serez heureux dans cette voie de

la croix; vous y marcherez avec entrain; vous y persévérerez. Aimez et tout vous sera possible. »

Dès que ses novices avaient fait les vœux, le Père Maître les accueillait avec toute sorte d'égards; il semblait qu'après avoir été leur maître et leur père, durant le temps d'épreuves du noviciat il voulait leur révéler les tendresses d'un cœur de frère.

On l'a dit, le P. Ginhac n'était pas orateur. Non, il ne l'était pas, dans le sens littéraire de ce mot, mais il l'était comme saint François Régis et le curé d'Ars, par l'ardente conviction de son âme, qui passait dans celle de ses auditeurs. Quelle ferveur n'inspirait-il pas à ses novices dans ces petits mots qu'il leur adressait avant la messe de communion! c'était comme une flamme dont l'ardeur se faisait sentir toute la matinée.

Les conférences de chaque jour, peu développées, exposaient la doctrine avec clarté et méthode, mais surtout avec une onction pénétrante; le cœur était embrasé autant que l'intelligence éclairée. Pourquoi? Le Père Maître s'oubliait en quelque sorte et laissait parler Notre-Seigneur. Avant la conférence, lorsque le Frère admoniteur allait l'avertir, il le trouvait à genoux devant son crucifix, absorbé dans la méditation et la prière. Aussitôt le Père se levait gravement, entrait sans bruit dans la salle, faisait la prière d'un ton grave, puis, d'un air inspiré, commençait à parler. Quelquefois, au début, il avait un mot qui entrait dans les âmes comme un trait : « Non, mes frères, le monde n'aura jamais assez de mépris pour une créature qui a méprisé Dieu! » Habituellement le débit était simple, presque timide, quelquefois dénotant un certain embarras, qu'expliquaient la fatigue des veilles ou des mortifications, et peut-être aussi le défaut de temps nécessaire pour la préparation.

Le P. Ginhac, à la fois Père Maître et Recteur, était débordé; il le sentait. Désireux de dégager sa responsabilité, il avait averti les supérieurs; le T. R. P. Beckx lui répondit en février 1865 : « Vous me dites que si vous aviez plus de temps et plus de facilité à vous exprimer, vous vous chargeriez vous-même des exhortations domestiques qui se font, tous les quinze jours, à la communauté. Je sais combien vous êtes surchargé, et je com-

prends que, si la chose était possible, il faudrait plutôt diminuer qu'augmenter vos occupations. »

En mai 1866, le T. R. P. Beckx écrivait encore : « Vous me manifestez vos appréciations sur l'importance de la charge de Maître des novices, laquelle demanderait un homme qui pût s'y consacrer tout entier, sans être distrait de son office par d'autres emplois. Je pense comme vous...; mais, tant que le Seigneur ne vous ménagera pas les moyens d'avoir, à Toulouse, une maison séparée pour les novices, que nous serons obligés de conserver le *statu quo*, et que l'obéissance vous laissera à la tête de la rue des Fleurs, comptez sur les grâces spéciales dont vous aurez besoin pour faire face à toutes vos obligations. Le passé doit vous être une garantie pour l'avenir. »

Fort de la bénédiction de l'obéissance, le P. Ginhac faisait des prodiges de bonne volonté pour tenir tête à tout.

Un jour, le Frère admoniteur lui présenta les doléances des novices qui, depuis quelque temps, avaient été privés de la consolation de le voir en particulier. « Cher Frère, dit-il avec émotion, ah! si l'on pouvait créer du temps! » Puis, avec un sourire attristé : « Tenez, voyez toutes ces lettres, auxquelles il faudrait absolument répondre. Eh bien! mettons-nous à l'œuvre! Vous resterez là; vous ferez oraison tandis que j'écrirai. » Innocente ruse, dont il usait parfois pour écarter les visiteurs importuns. Pour les novices, c'était un délicieux moment que cette prière faite à côté de l'homme de Dieu; ils acceptaient avec empressement et, près de lui, se trouvaient plus près de Dieu. Le Frère Admoniteur était donc là : il avait même par surcroît de précaution marqué sur le petit tableau de la porte : *Occupé*. Le Père *Maître*, persuadé qu'il était suffisamment protégé contre les visiteurs, se mit à écrire d'une main précipitée. Mais tout à coup, on frappe avec violence; le P. Ginhac réprime un léger frémissement : « Entrez », dit-il avec douceur. C'était un Père de résidence...; la vue du jeune novice ne l'arrête pas un instant; il entre sans façon. Nouvelle victoire du Père Maître, qui répond, avec une parfaite bonne grâce, comme s'il n'eût eu d'autre affaire que celle-là...

Deux ou trois fois la même scène se renouvelle; et le Père

soin. Elle n'a pas le plus léger fondement. Excitez-vous, de préférence, à la confiance et à la joie spirituelle : *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui.* »

En 1868, en 1869, nouvelles instances pour obtenir d'être envoyé aux pays infidèles. La mission du P. Ginhac devait être la charge du Père Instructeur de la troisième année de probation.

Dans son carnet, on lit : « Le 10 octobre 1869, déposé deux charges à Toulouse et, ce même jour, fête de saint François de Borgia, proclamé à Castres. Le 11, départ de Toulouse. »

Le jeune frère qui l'accompagna à la gare, dit : « Il avait un sac très vieux et très lourd qu'il portait lui-même. Il ne voulut pas de voiture et ce ne fut qu'en lui faisant violence que je pus m'emparer de son sac. Nous allions vite, parce que le temps pressait et le bon Père de me dire : « Je vous scandalise, mon cher Frère, nous manquons à la modestie, je vous demande bien pardon. » Et, à plusieurs reprises, il me priait instamment de lui laisser porter son sac. Il me dit encore en chemin : « Cher Frère, vous penchez un peu la tête sur l'épaule; vous faites comme moi : j'ai cette mauvaise habitude, il ne faut pas prendre modèle sur moi. »

La scène des adieux avait été touchante : « Le départ du P. Ginhac, dit le P. A. Teyssèdre, nous fut très sensible. L'heure de la séparation venue, le P. A. Carrère, socius du Père Maître, lui demanda pour nous un *souvenir*. Le saint homme répondit : « Un jésuite ne possède que son crucifix. Que s'il s'agit de paroles à laisser en souvenir, une, bien comprise, suffit pour faire de nous des saints... Souvenez-vous que tout passe, mais que Notre-Seigneur ne passe jamais. Tout pourra vous manquer : la santé, le succès, l'estime, l'affection des hommes... le pain pourra vous manquer, mais Notre-Seigneur ne vous manquera jamais... jamais! » Ces paroles émurent grandement les novices. J'en connais un qui les écrivit résumées sur une image précédemment reçue du Père Maître, et qui les garde comme un trésor et une relique. »

CHAPITRE VIII

CASTRES — L'APOTRE (1869-1877)

I. Débuts du troisième an : les difficultés; bénédictions du Sacré Cœur; lettre à Sœur Marie-Philomène; angoisses religieuses et patriotiques. — II. Carmel de Tours : la Mère Thérèse de Saint-Joseph; M^me^ d'Aussac de Saint-Palais, à Castres, à Tours; l'externat Saint-Grégoire; deux retraites au Carmel; doctrine; édification. — III. Ministères à Castres : le général de Sonis; lettres; les pauvres; désintéressement; dévouement pour tous, surtout pour les prêtres.

I

En 1869, la maison de troisième probation, établie à Laon, n'était plus assez vaste pour réunir les pères tertiaires de toutes les provinces de France : les supérieurs résolurent d'en établir une seconde dans la province de Toulouse; le Révérend Père Provincial, le P. Jules Servière, fit choix de Castres. Fondée l'une des premières, en 1843, entourée des sympathies d'une population foncièrement chrétienne, la petite résidence de l'allée Corbière offrait en outre les avantages d'un climat très sain et une campagne aux sites pittoresques et riants.

Nommé Recteur le 10 octobre, le P. Ginhac était à Castres le 11, avec le Révérend Père Provincial et le Père *Socius;* le 14, il était à Laon. On devine le motif de ce voyage. Le P. Paul est effrayé d'une responsabilité plus lourde. A Laon, il interrogera un religieux d'une grande vertu, d'une grande expérience, le R. P. Dorr, qui dirige le troisième an; il consultera les notes

rerions, par une retraite, à l'accomplissement du devoir pascal. » — « Je m'en garderai bien, fit le colonel d'un ton rogue. Si je vous accorde à vous, pourquoi pas au ministre protestant? et alors voilà une guerre de religion dans mon régiment. Non, non, cela n'est pas possible! » Le P. Recteur parut, un moment, près de se résigner; mais, tout à coup, relevant la tête en fixant sur le colonel un regard confiant : « Monsieur le colonel, dit-il, nous ne vous remercions pas moins, car nous sommes persuadés de votre bon vouloir. Ayant été élevé par une mère chrétienne (le P. Ginhac n'avait pas sûrement connu la mère du colonel : c'était dit de confiance), vous ne pouvez manquer d'aimer la religion et de vous intéresser au salut de vos soldats. » — « Ma mère! Oh! oui, elle était bien bonne, ma mère..., mais c'est drôle, tout de même, je me sens ému, en entendant parler de ma mère. » Et nous vîmes des larmes dans les yeux du colonel, qui fit un mouvement pour nous les dérober. « Au reste, continua-t-il, sachez, Messieurs, que je ne suis pas d'une religion différente de celle que vous prêchez. » — « Nous en étions persuadés, poursuivit le P. Ginhac, qui devenait entreprenant; nous sommes également convaincus qu'à Sébastopol, où vous avez fait une si belle figure, le souvenir de votre pieuse mère et la foi de votre jeunesse vous ont accompagné et soutenu. » — « Bah! bah! on ne songe guère à tout çà, dans la chaleur du combat; on est grisé par le bruit; on ne s'appartient plus. » Tout cela est dit d'un ton mal assuré; le colonel voulait, mais inutilement, soutenir son personnage de *dur à cuire;* le trait avait porté. Le colonel battit tout doucement en retraite, et le P. Recteur, sans lui laisser le temps de calmer l'émotion qui le gagnait de plus en plus, lui parla de son âme et de ses devoirs envers ses soldats, avec la courageuse liberté de son patron devant Festus.

» Vaincu sur toute la ligne, le colonel rendit les armes : « Allons, dit-il, il y a moyen de s'entendre. Je vous demande le temps de prendre mes mesures. Ce soir même, veuillez, puisque le temps presse, venir chercher le programme. » J'allai, seul, après souper, chez le colonel, dont le ton et l'accueil furent tout différents. Quittant sa place près du feu, et venant à moi,

d'un air singulièrement amadoué : « Savez-vous, Monsieur le curé, me dit-il, que votre M. Ginhac est un fier homme? Jamais personne ne m'a parlé avec tant de force et de liberté, eh bien! j'aime cette franchise-là; j'aime, moi, qu'on me dise : C'est çà. M. Ginhac est mon homme. J'ai déjà donné des ordres pour que tout se fasse selon ses désirs. Demain, un ordre du jour, affiché dans toutes les chambres de la caserne, annoncera vos exercices religieux et les recommandera, et nos hommes seront exempts de tout service, aux jours et heures que vous aurez choisis, *pour leur faire du bien*, comme disait M. Ginhac.

» Tout se passa à merveille, et le colonel, que j'eus plusieurs fois l'occasion de revoir, que j'ai rencontré, depuis, général de brigade, m'a toujours demandé, avec un respectueux intérêt, des nouvelles du P. Ginhac, sans oublier de me dire : « C'est un fier homme, ce M. Ginhac! »

Aussi le Père Maître s'efforçait-il de mettre au cœur de ses novices la flamme du zèle; mais il ne la voulait pas trop débordante, et il la contenait dans de justes limites. Un matin, deux catéchistes quittent à la hâte la chapelle, peu après la sainte communion, afin de présider une fête d'enfants, organisée par leurs soins. Au retour, sévères reproches, terminés par cette pensée de foi : « Et le respect de Notre Seigneur? Il était encore dans votre cœur; par honneur pour lui, on eût dû vous suivre, un cierge à la main! »

En toute circonstance, le P. Ginhac travaillait à élever les esprits, à élargir les cœurs, il voulait ses novices *généreux* et ennemis de la médiocrité. Guerre à la médiocrité était le mot d'ordre du noviciat, le thème préféré des académies spirituelles.

Tel il apparut aux novices de la dernière heure, tel il apparut aux Pères de la résidence; au dedans comme au dehors, c'était l'homme mort à lui-même, le saint. Cependant Dieu, qui est admirable dans ses élus, le tenait toujours dans une pénible mais heureuse ignorance de ses mérites.

Le T. R. P. Beckx, confident de cette épreuve intime, lui écrivait en 1865 : « La crainte de ne point être utile à la Compagnie et de lui devenir à charge, qui jette votre âme dans la tristesse et vous importune, est une tentation que vous devez rejeter avec

soin. Elle n'a pas le plus léger fondement. Excitez-vous, de préférence, à la confiance et à la joie spirituelle : *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui.* »

En 1868, en 1869, nouvelles instances pour obtenir d'être envoyé aux pays infidèles. La mission du P. Ginhac devait être la charge du Père Instructeur de la troisième année de probation.

Dans son carnet, on lit : « Le 10 octobre 1869, déposé deux charges à Toulouse et, ce même jour, fête de saint François de Borgia, proclamé à Castres. Le 11, départ de Toulouse. »

Le jeune frère qui l'accompagna à la gare, dit : « Il avait un sac très vieux et très lourd qu'il portait lui-même. Il ne voulut pas de voiture et ce ne fut qu'en lui faisant violence que je pus m'emparer de son sac. Nous allions vite, parce que le temps pressait et le bon Père de me dire : « Je vous scandalise, mon cher Frère, nous manquons à la modestie, je vous demande bien pardon. » Et, à plusieurs reprises, il me priait instamment de lui laisser porter son sac. Il me dit encore en chemin : « Cher Frère, vous penchez un peu la tête sur l'épaule; vous faites comme moi : j'ai cette mauvaise habitude, il ne faut pas prendre modèle sur moi. »

La scène des adieux avait été touchante : « Le départ du P. Ginhac, dit le P. A. Teyssèdre, nous fut très sensible. L'heure de la séparation venue, le P. A. Carrère, socius du Père Maître, lui demanda pour nous un *souvenir*. Le saint homme répondit : « Un jésuite ne possède que son crucifix. Que s'il s'agit de paroles à laisser en souvenir, une, bien comprise, suffit pour faire de nous des saints... Souvenez-vous que tout passe, mais que Notre-Seigneur ne passe jamais. Tout pourra vous manquer : la santé, le succès, l'estime, l'affection des hommes... le pain pourra vous manquer, mais Notre-Seigneur ne vous manquera jamais... jamais! » Ces paroles émurent grandement les novices. J'en connais un qui les écrivit résumées sur une image précédemment reçue du Père Maître, et qui les garde comme un trésor et une relique. »

CHAPITRE VIII

CASTRES — L'APOTRE (1869-1877)

I. Débuts du troisième an : les difficultés; bénédictions du Sacré Cœur; lettre à Sœur Marie-Philomène; angoisses religieuses et patriotiques. — II. Carmel de Tours : la Mère Thérèse de Saint-Joseph; Mme d'Aussac de Saint Palais, à Castres, à Tours; l'externat Saint-Grégoire; deux retraites au Carmel; doctrine; édification. — III. Ministères à Castres : le général de Sonis; lettres; les pauvres; désintéressement; dévouement pour tous, surtout pour les prêtres.

I

En 1869, la maison de troisième probation, établie à Laon, n'était plus assez vaste pour réunir les pères tertiaires de toutes les provinces de France : les supérieurs résolurent d'en établir une seconde dans la province de Toulouse; le Révérend Père Provincial, le P. Jules Servière, fit choix de Castres. Fondée l'une des premières, en 1843, entourée des sympathies d'une population foncièrement chrétienne, la petite résidence de l'allée Corbière offrait en outre les avantages d'un climat très sain et une campagne aux sites pittoresques et riants.

Nommé Recteur le 10 octobre, le P. Ginhac était à Castres le 11, avec le Révérend Père Provincial et le Père *Socius;* le 14, il était à Laon. On devine le motif de ce voyage. Le P. Paul est effrayé d'une responsabilité plus lourde. A Laon, il interrogera un religieux d'une grande vertu, d'une grande expérience, le R. P. Dorr, qui dirige le troisième an; il consultera les notes

laissées par son vénéré Père Instructeur de Notre-Dame-de-Liesse.

De son côté, le Père Fouillot lui écrit de Dôle, le 12 octobre :

« Quand je fus chargé il y a trente-quatre ans, de diriger le troisième an de Saint-Acheul j'avais bien moins de préparation que vous n'en avez, et Dieu a béni mon abandon à la Providence. Il bénira aussi le vôtre. Ma force a été une continuelle infirmité et des souffrances que Dieu seul connaît. Il donne à chacun sa voie, sa grâce à tous... »

Malgré tous ces encouragements, quand il se vit en présence de ses graves obligations, l'humble religieux crut devoir exposer au R. P. Beckx ses vives appréhensions :

« Depuis quelques jours, je suis à Castres. Sur le point de mettre la main à ce grand travail, je me sens effrayé et presque découragé. Je me reproche, à cette heure, de n'avoir pas fait valoir davantage, avant d'accepter, et mon insuffisance et mon ignorance, ma complète incapacité sous tous les rapports. Je regrette surtout de n'avoir pas profité d'une occasion si favorable, pour renouveler, auprès de Votre Paternité, mes humbles instances touchant les missions lointaines. Il est maintenant trop tard. Cependant tout est possible, avec la grâce de Notre-Seigneur, et je me permets, mon Très Révérend Père, de vous prier de ne pas me laisser une charge pour laquelle, non seulement je n'ai point ce qu'il faut, mais à laquelle tout en moi, en quelques sorte, fait obstacle.

» Après cela, je ferai votre volonté, mon Très Révérend Père, le moins mal possible, avec le secours de vos prières que vous voudrez bien m'accorder, ainsi que votre paternelle bénédiction.

» Je suis allé, sur les ordres du Révérend Père Provincial, passer quatre jours auprès du Révérend Père Dorr, à Laon, afin de prendre quelques renseignements indispensables. Le temps a été trop court; il m'aurait fallu une année de préparation pour de si graves fonctions; j'aurais surtout eu besoin de consacrer un mois entier aux Exercices spirituels. Mais j'espère que Votre Paternité voudra bien m'accorder cette faveur un peu plus tard. »

Le 1er novembre, le R. P. Servière, qui avait sans doute reçu

l'exposé des mêmes craintes, écrivait : « Je suis à Castres aujourd'hui, d'esprit et de cœur, et après avoir célébré la sainte messe à votre intention et à l'intention de l'œuvre qui vous est confiée, j'ai assisté à la conférence d'ouverture. La voilà faite! Par conséquent, il serait désormais un peu tard pour songer à vous donner un remplaçant. Au reste, mon Révérend Père, vous pouvez vous consoler et vous encourager, accepter, sans arrière-pensée, la position que la sainte obéissance vous a faite. Vous en connaissez l'historique. C'est Sa Paternité elle-même qui a voulu le troisième an, qui vous a accepté et même désigné... C'est donc Notre-Seigneur et notre Père saint Ignace et la Compagnie, qui vous ont confié *les aînés* de la famille. Avec la grâce de Dieu, vous en ferez de vrais ouvriers dignes de notre Société, de vrais ouvriers dignes de notre Mère commune, de vrais *jésuites*, en un mot; et que de choses dans ce mot! Dieu est avec vous, et dès lors qui sera contre vous, si ce n'est celui que vous apprendrez aux tertiaires à vaincre avec la grâce de Dieu? »

Inspirer à sa nouvelle famille la ferveur du noviciat fut chose aisée pour le Père Instructeur; l'organisation matérielle offrit de plus grandes difficultés. L'espace manquait; il fallait s'étendre; le Révérend Père Provincial ne pouvant fournir une obole, le P. Ginhac compta sur Dieu, et Dieu suscita, près de lui, des âmes généreuses. A la place de l'ancienne maison de retraites, s'éleva la maison plus spacieuse, destinée aux Pères tertiaires; le jardin fut plus que doublé; l'église, agrandie de quatre chapelles latérales, s'embellit de riches peintures. Ainsi, tandis que durant cette année terrible, plusieurs de nos maisons étaient dévastées, celle de Castres prospérait dans le calme et la paix. « Ce n'est pas sans inquiétudes, écrivait, au mois de janvier, le T. R. P. Beckx au Père Instructeur, que vous avez commencé cette année. Mais vous avez mis votre confiance, mon bon Père, dans le Cœur tout aimant de notre divin Maître, et grâce à sa bienveillante protection, vous avez joui, jusqu'à ce jour, d'une tranquillité d'autant plus précieuse que le bouleversement en France est plus général. »

Le Cœur de Jésus fut l'asile du troisième an, pendant la tourmente. Aussi les fresques de l'église proclament-elles les

bienfaits de son amour et sont-elles comme un poème à sa louange.

L'état d'âme du Père Instructeur à cette époque se révèle dans une lettre conservée à la Visitation de Marvejols : elle est adressée à Sœur Marie-Philomène, dont on n'a pas oublié la salutaire influence. Dans un cœur à cœur tout fraternel, le P. Paul lui décrit les exercices de la troisième probation. Il n'a ni la science, ni la vertu, ni la capacité nécessaires. Il doit en effet aider des religieux prêtres à devenir... « entre les mains de la Divine Bonté, des instruments aptes à procurer la plus grande gloire de Dieu; des hommes, morts à eux-mêmes, à tout intérêt personnel, prêts à tout faire et à tout souffrir pour la cause du divin Maître et de l'Église. Que cela vous donne une idée de la charge d'Instructeur. Il faudrait des paroles de feu; il faudrait surtout les exemples d'une vie irréprochable. Il est bon que vous le sachiez, bien-aimée sœur, afin que vos prières pour votre pauvre frère redoublent d'ardeur et d'efficacité.

» Pardonnez-moi tous ces détails, mieux vaudrait vous parler de notre divin Roi, notre Sauveur bien-aimé Jésus-Christ, notre tout. Depuis longtemps, vous êtes à son royal service : à mesure que vous avancez, votre cœur s'affectionnne et s'affermit davantage dans le dévouement éternel que vous lui avez promis; et vous sentez de plus en plus combien il est avantageux de s'être séparé de tout et de s'oublier soi-même, par amour pour Notre-Seigneur. Soyez mille fois bénie! Progressez toujours dans l'esprit de dévouement et de sacrifice, dans l'esprit de charité pour notre adorable Maître. Le moyen le plus sûr, le plus fort, le plus fécond comme le plus doux, de renoncer à toutes choses, c'est d'aimer. Aimez Jésus-Christ, et obtenez-moi, je vous prie, la même grâce : que je commence enfin à l'aimer!

» Vous me demandiez l'heure à laquelle je célèbre les divins mystères. C'est ordinairement à 5 heures 1/2; vous n'y êtes point oubliée. Quel don tous les jours, si l'on savait en profiter!

» Vous avez eu une heureuse idée, en engageant notre frère à recevoir le *Messager du Sacré-Cœur;* cette lecture sera utile à toute la famille, et lui permettra de participer au mouvement

religieux dont le Sacré Cœur est le centre. De plus, notre frère ferait bien de s'abonner au *Bulletin du concile*, publié, comme le *Messager*, par le R. P. Ramière.

» Il faut beaucoup prier pour le concile. Satan est furieux; il s'efforce, par tous les moyens, d'en entraver la marche et d'en empêcher les heureux effets; mais il sera vaincu. Le Saint-Esprit fera son œuvre. L'épiscopat demeurera uni à Pie IX, et le grand remède, si nécessaire aux grands maux de notre époque, le dogme de l'infaillibilité du vicaire de Jésus-Christ, sera proclamé et cela très prochainement. Quelle joie, quel triomphe pour les vrais catholiques! Hâtons par nos désirs et nos prières cette heure solennelle. »

Cette heure si attendue arriva; mais, hélas! aux saintes joies causées par la proclamation du dogme de l'infaillibilité succédèrent tout à coup les tristesses de la défaite, des discordes civiles et de la persécution : joies et tristesses vivement senties par le P. Ginhac.

En septembre 1870, le P. Paul, se rendant à Tournai pour s'occuper des constitutions de la Société de Marie-Réparatrice, dut traverser Paris. « Dans les environs de la capitale, ou près de l'embarcadère, raconte la Révérende Mère Prieure du Carmel de Tours, il fut accosté par quatre hommes, d'un extérieur fort suspect, qui commencèrent à l'invectiver, voulant lui faire un mauvais parti. Le Père, avec sa douceur céleste, sut si bien les apaiser qu'en les quittant il eut la satisfaction de les voir accepter volontiers une médaille de la très Sainte Vierge. Passant à la maison de la rue de Sèvres, il y trouva le P. Olivaint, qui, le voyant peu vêtu, par un temps pluvieux du mois de septembre, lui prêta son manteau et lui dit : « Hâtez-vous de vous mettre en sûreté; quant à moi je dois rester sur la brèche, pour accomplir ce que Dieu voudra. »

Bientôt la France était en deuil. Ce fut une grande consolation pour le P. Paul de voir l'un de ses fils spirituels se signaler par son dévouement et son esprit chevaleresque : le P. Louis d'Audiffret, qui nous a tracé un si vivant portrait du Père Maître de Toulouse, devint aumônier des Mobiles du Tarn et prit part à toutes les luttes, à toutes les épreuves de l'armée de l'Ouest; il

se fit remarquer par sa bravoure et, plus encore, par son héroïque charité.

Le Père de son âme, dans une lettre du 5 janvier 1871, après quelques conseils, lui disait : « En travaillant à faire de ces jeunes hommes de vrais chrétiens, vous en ferez de véritables soldats et les préparerez, ou à mourir comme des martyrs, ou à vivre en dignes Français. Ah! si l'on comprenait l'influence que l'aumônier peut exercer sur l'esprit de nos troupes et pour la délivrance de la patrie!

» Vous partagez leurs jeûnes et leurs privations : quelle moisson de mérites pour vous, mon Père! Quelle belle occasion de faire abandon à Dieu Notre-Seigneur de tout soi-même, et de se jeter tout entier dans la grande sainteté : Notre-Seigneur vous fera cette grâce. »

La France, meurtrie par la guerre, se vit tout à coup déchirée par ses enfants. La Commune fut proclamée à Paris et menaça la province. Au milieu de ces patriotiques angoisses et de ces tristesses religieuses, le P. Paul cherchait, du côté du ciel, lumière et courage.

Le 13 avril, il écrit au P. Carayon à Tours : « Quels fléaux, après tant de désastres! Mais le pire et le comble des malheurs, c'est qu'on ne revient pas à Dieu, c'est qu'on s'obstine à vouloir se passer de lui. A vrai dire, il faut que Dieu fasse des miracles de miséricorde et nous sauve, malgré nous. Merci des détails que vous nous donnez sur nos chers prisonniers (de Paris); ils ont la béatitude de la persécution, ils seront davantage fils de saint Ignace. Nos prières leur sont dues; elles ne leur manqueront pas. Et notre bon P. de Guilhermy? Que nous regretterions le ménologe, si les matériaux étaient perdus! »

27 avril : « Prions bien pour nos chers persécutés de Paris, surtout pour notre cher ménologiste, afin qu'il lui soit donné de poursuivre et d'achever. Plaignez-nous. Il n'y a que nous qui ne participions pas au calice : ne pouvons-nous pas craindre d'être disgraciés? »

25 mai : « Et Paris? Justice, miséricorde de Dieu! Enfin, n'ouvrira-t-on pas les yeux, pour reconnaître la vraie cause de

tant de malheurs et en chercher le remède? Prions, et confiance. Que sont devenus nos chers prisonniers? »

Les « prisonniers », conduits de la Roquette à la rue Haxo, avaient été fusillés, la veille, à l'entrée de la nuit, en haine de Jésus-Christ et de son Église. Le P. Olivaint était du nombre des victimes avec quatre de ses Frères. Fidèle à la parole, dite à son saint ami, il était tombé sur la brèche, martyr de la foi.

II

Effrayé par les responsabilités de sa charge, le P. Ginhac, dès son arrivée à Castres, avait résolu de lui donner tout son temps et de se refuser aux ministères extérieurs. Mais les fidèles de Castres ne consentirent pas à être privés de la direction de celui qu'ils considéraient déjà comme un saint. Le R. P. Provincial, averti, invita le Père à accéder à leurs désirs.

A Castres, comme à Toulouse, Dieu adressa à son serviteur des âmes d'élite : mentionnons d'abord M^me^ d'Aussac de Saint-Palais et la Mère Thérèse de Saint-Joseph, Prieure du Carmel de Tours (1).

« La première fois que j'entendis prononcer le nom du R. P. Ginhac, écrit la Mère Thérèse de Saint-Joseph, j'étais loin de prévoir les relations que nous aurions le bonheur de lier avec lui, dans la suite. Le P. Marcel Bouix me parla de lui, le premier. J'aimais à l'entendre raconter les vertus de son ami, et exprimer le désir que nous puissions attirer vers nous cette *grande lumière*, comme il l'appelait. La Providence elle-même en prépara l'occasion.

(1) Voir *Lettres de Direction*, t. II, p. 17, les notices consacrées à ces deux servantes de Dieu et les lettres qu'elles reçurent du P. Paul. La vie de la Révérende Mère Thérèse de Saint-Joseph a été écrite par le P. Victor Mercier (Retaux, 1892). Son héroïque vertu donne un grand prix au mémoire qu'elle écrivit sur son saint directeur : nous le reproduisons à peu près en entier soit ici, soit au chapitre X. Voir en note la grave déclaration qui le termine, § II.

» Au mois d'août 1870, le R. P. Bouix, étant au Carmel de Tours, y reçut une lettre du P. Ginhac qui le priait de chercher, au centre de la France, un carmel ancien, régulier et affectionné à la Compagnie de Jésus : c'était pour y introduire une personne, recommandable à tous égards, qui désirait se consacrer à Dieu, dans l'ordre de la très Sainte Vierge. Le P. Bouix pria le P. Ginhac de se mettre en rapport direct avec nous : peu après, nous recevions de lui une communication détaillée sur la postulante en question, et elle-même nous adressait humblement sa demande. Elle se nommait M^me^ d'Aussac de Saint-Palais, était veuve depuis quelques mois, et suivait la direction du P. Ginhac, depuis le mois d'octobre précédent. Ayant toujours désiré la vie religieuse, elle ne s'était mariée que par soumission à la volonté de ses parents. De concert avec son mari, qu'elle avait ramené aux pratiques de la vie chrétienne, elle ne s'occupait que de bonnes œuvres et y consacrait une partie de sa fortune. Leur dévouement pour la Compagnie de Jésus était sans bornes, et ils aidèrent, de tout leur pouvoir, les supérieurs successifs de la maison de Castres.

» Quand le P. Ginhac y arriva, M^me^ d'Aussac, depuis sept ans garde-malade auprès de son mari frappé de paralysie, habitait la campagne, seule avec ce difficile infirme et ses dévoués domestiques. Aider à bien mourir un homme dont la paralysie avait ramolli le cerveau, et puis soutenir et diriger sa vertueuse compagne, sur laquelle Dieu avait de grands desseins, tel fut le double objet du dévouement du P. Ginhac. Un jour, M^me^ d'Aussac, plus alarmée, envoie chercher le Père, qui arrive en toute hâte. Au moment où il est introduit dans la chambre, le malade ouvrant les yeux s'écrie : « Ah! voilà un Père! » Toute sa présence d'esprit lui était rendue, de la manière la plus soudaine, la plus complète qu'on puisse imaginer. Le Père profite de cet heureux changement, probablement dû à ses prières et à sa présence; il confesse le malade, et, après l'y avoir préparé, lui administre les sacrements. M. d'Aussac les reçut dans des sentiments admirables, formulant son acte de contrition avec tant de force et de foi qu'il put être entendu de tous les appartements voisins. Il fit venir tous les gens de sa maison et leur demanda

pardon, de la manière la plus humble et la plus touchante. Tous pleuraient et regardaient comme une merveille cette subite transformation. Le P. Ginhac passa la dernière nuit tout entière, à genoux, penché sur le moribond, pour lui faire baiser le crucifix et lui suggérer les actes les plus méritoires, à cette heure suprême. Enfin, ayant reçu son dernier soupir, il lui ferma les yeux et lui rendit les plus humbles devoirs. Puis il reporta ses soins sur la pieuse veuve, cherchant surtout à élever son âme vers Dieu, afin de rendre fructueuses ces pénibles circonstances.

» Devenue notre sœur, M^me^ d'Aussac m'a souvent dit que le P. Ginhac, à l'occasion de ses visites charitables de quatre mois, avait exercé un très utile apostolat auprès de toutes les personnes de sa maison : on l'y écoutait comme s'il eût été un ange. Les gens du voisinage lui attribuaient plusieurs faits miraculeux, en particulier, la conversion subite d'un impie mourant (1).

» Arrivé au château, il s'acquittait de l'office qui l'y avait amené, et puis se retirait en quelque endroit solitaire. On le trouvait souvent, dans le parc, aux pieds d'une statue de la très Sainte Vierge, à genoux, immobile; là il oubliait les heures. Lorsque, au moment des repas, il devait se mêler aux habitants de la maison, personne n'était plus aimable, plus prévenant que lui. Il mangeait ordinairement à peine assez pour vivre; mais s'il croyait gagner quelque influence sur certaines âmes pour les ramener à Dieu, en se montrant moins dur à lui-même, il se prêtait gracieusement à tout ce qu'on désirait de lui.

» Voyant sa pénitente dégagée du lien qui la retenait dans le monde, le P. Ginhac la disposa à prendre une détermination, et, après avoir étudié ses attraits, il reconnut qu'elle était appelée au Carmel, et il choisit le monastère de Tours, parce que, d'accord avec lui, M^me^ d'Aussac voulait, pour rendre son

(1) La Mère Thérèse de Saint-Joseph dit ici : « Après plusieurs messes, offertes pour l'âme de M. d'Aussac, le Père, continuant à célébrer à l'intention du défunt, ne prit plus l'ornement noir. Interrogé à ce sujet, il répondit : « Ce n'est plus nécessaire : il est avec Dieu. » A diverses reprises, il a, de vive voix et par écrit, maintenu cette affirmation. Ici même, à Tours, après qu'il eut ainsi célébré, à l'intention du défunt, avec ornement blanc, M^me^ d'Aussac et moi lui en demandâmes le motif. Il nous répliqua, en souriant, et avec assurance : « Je l'ai déjà dit : il n'y a plus qu'à rendre grâces à Dieu. »

offrande plus complète, s'éloigner de sa famille et de son pays.

» Lorsque tout fut prêt pour le sacrifice, M^me^ d'Aussac l'accomplit avec un courage magnanime. Elle ne parla de son projet qu'à sa mère et à l'aînée de ses sœurs, qui devaient l'accompagner dans le voyage.

» Quelques semaines plus tard, en traversant la France pour se rendre en Belgique, où il avait à s'occuper de l'Institut nouveau de Marie-Réparatrice, le P. Ginhac vint visiter la postulante au Carmel de Tours. A ce moment commencèrent nos relations avec lui. Si notre confiance n'eût été déjà acquise au digne Père, il l'aurait infailliblement gagnée par l'intérêt qu'il nous témoigna, dans les moments difficiles que nous traversions. »

La guerre avec la Prusse venait de s'allumer; l'ennemi était vainqueur. Bientôt, Paris était bloqué; de sanglants combats se livraient autour de ses murailles. Les nombreux blessés, dirigés vers les villes voisines reçurent un accueil empressé dans les communautés religieuses.

A Tours, les Carmélites ouvrirent une ambulance dans les bâtiments extérieurs du monastère : M^me^ d'Aussac en eut la direction. Aidée de deux tourières et d'un séminariste infirmier, elle déploya tant de zèle et de savoir-faire qu'aucun soldat ne se retira sans avoir accompli ses devoirs religieux.

Les bataillons vainqueurs ne tardèrent pas à s'avancer vers Tours devenu le siège du gouvernement provisoire; la frayeur était partout : « Ne craignez rien des Prussiens, écrivait le P. Ginhac, ils ne vous feront point de mal, car le bon Dieu ne les envoie pas contre vous. Pour ce qui est des ennemis intérieurs, vous avez mission de les combattre et de les réduire à l'impuissance de nuire, par le moyen de la prière, la pratique des vertus et la continuelle offrande de tout vous-même à notre divin Sauveur. »

Afin de mener cette lutte avec plus de vigueur, la généreuse postulante désira porter en religion le nom de saint Ignace : « Pour la première fois, écrit le P. Paul, vous prenez le nom qui vous est destiné. La vue de ce nom, qui dit tant de choses, me réjouit singulièrement. J'espère qu'il sera pour vous une source de biens célestes et un étendard de sainteté.

Il le fut en effet. Parlant de Mme d'Aussac, la Mère Thérèse de Saint-Joseph écrivait : « Le 8 mai, notre novice du Midi prendra l'habit religieux : sa vocation est inébranlable. Pendant près de quatre mois, elle a dirigé notre ambulance avec grand dévouement. Maintenant elle nous donne le consolant spectacle de ses vertus religieuses. Malgré ses quarante-cinq ans et une haute position dans le monde, elle obéit comme une enfant, avec une humilité qui charme... » — Et ailleurs : « Celle que saint Ignace nous a envoyée et qui porte son nom est admirable par sa droiture et sa générosité. Elle est d'une trempe forte comme on en trouve peu dans ce siècle; j'espère qu'elle fera pour la gloire de Notre-Seigneur des choses dignes de son nom. »

Le P. Ginhac assistera-t-il à la fête du 8 mai? On le désire ardemment : il demande le sacrifice de ce désir; mais par combien de délicatesse il s'efforce de le rendre moins dur! Il le présente dans son vrai jour, et montre qu'il rendra l'offrande de la Mère Saint-Ignace « plus sainte, plus méritoire, plus profonde, plus agréable à la Divine Bonté... qu'il lui imprimera le signe de la croix, ce caractère propre à toutes les œuvres surnaturelles. »

De plus, il prie le P. A. Carayon de tenir sa place : « Il ne faut pas, dit-il, qu'on puisse être tenté de croire que la Compagnie manque de dévouement, de charité ou de reconnaissance. »

Enfin il ménage à la bienfaitrice de la résidence de Castres la plus agréable surprise : « Pour le grand jour de l'offrande de vous à notre adorable Maître, pour la cérémonie de la vêture, le T. R. P. Général de la Compagnie vous fait son présent. Comme témoignage de reconnaissance, sa Paternité (comme vous le verrez dans le diplôme) vous admet à la participation et pleine communication de tous les saints sacrifices, oraisons, pénitences et autres bonnes œuvres qui se font, avec les secours de la divine grâce, dans la Compagnie de Jésus. J'en bénis Dieu de toute mon âme.

» Comme ce jour va réjouir votre cher défunt, disons notre cher *vivant* dans la joie du ciel! »

Peu de jours après cette fête, on apprit à Tours le massacre du P. Olivaint et les faveurs obtenues par son intercession; on lui recommanda une cause, extrêmement chère, mais presque

désespérée. Si le martyr obtint de Dieu les grâces qui disposèrent les cœurs en faveur de l'externat Saint-Grégoire, la Sœur Saint-Ignace fut, avec d'autres bienfaiteurs, l'instrument providentiel de la grande œuvre projetée.

Le P. Ginhac y eut lui-même quelque part. Écoutons la Mère Prieure : « En envoyant à Tours Mme d'Aussac par l'entremise de son serviteur, Dieu (on le comprit bientôt) voulait exaucer enfin les prières qui, depuis tant d'années, lui étaient offertes, afin d'obtenir un établissement de Jésuites dans cette ville; et la pieuse veuve était l'instrument choisi pour le commencer. Le Père ne fut pas d'ailleurs personnellement étranger à cette entreprise; il approuva et encouragea les démarches; il annonça, alors même que tout espoir semblait perdu, le succès qu'elles auraient. Au milieu des épreuves que nous eûmes à traverser, il ne cessa d'animer notre confiance et de nous promettre les bénédictions de Dieu. Nous attribuons, en grande partie, à ses prières, le résultat définitif qui, contrairement à toutes les vues humaines, fut la fondation d'un collège de la Compagnie de Jésus; aussi le P. Ginhac prenait-il le plus vif intérêt à cette œuvre, parce qu'il y voyait la volonté de Dieu et sa plus grande gloire. »

« Donner pleinement les âmes à Dieu, telle doit être, disait le P. Ginhac, l'unique ambition du prêtre. » Pour lui, cette ambition se réalisait dans les rapides progrès de Sœur Saint-Ignace. Après avoir édifié le monde et le cloître, cette femme généreuse était mûre pour le ciel : que reste-t-il au zélé directeur, si ce n'est de la remettre en quelque sorte aux mains de son Juge? Il le fait en lui adressant des lettres pleines d'onction, jusqu'au jour où elle fut appelée à la récompense : ce fut au mois de juillet 1873.

Dieu s'était servi de la vocation de Mme d'Aussac pour faire connaître le P. Ginhac au Carmel de Tours. Or, à cette époque, dit une relation, la Mère Thérèse de Saint-Joseph était sous l'influence d'une grâce précieuse qui la portait vers les plus hauts sommets de la perfection. Elle comprit que Notre-Seigneur lui envoyait son serviteur pour l'aider à gravir les degrés de l'union avec Dieu. Invité à donner à la communauté les Exer-

cices spirituels de saint Ignace, il vint à Tours au mois de septembre 1871.

« Jamais aucune retraite, écrit la Mère, ne fit tant d'impression sur les sœurs; elles étaient tellement émues, en écoutant cette parole simple, élevée, portant un cachet divin, embaumée par le parfum de sainteté qu'exhalait l'homme de Dieu, que le souvenir en sera ineffaçable. On ne pouvait retenir ses larmes, et l'on sentait comme un entraînement irrésistible vers cette vie surnaturelle dont on avait sous les yeux la vivante réalité. Sainte Thérèse dit qu'en voyant la vie de ces hommes apostoliques, tels que Dieu en montre quelquefois à la terre, elle trouvait possible ce qui lui semblait impossible auparavant. Nous éprouvions la vérité de cette parole... (1) »

Quels furent pour la Mère Thérèse de Saint-Joseph les fruits de la direction du P. Ginhac, elle ne le dit pas dans son mémoire; mais elle nous met sous les yeux et la spiritualité de l'homme de Dieu et son éminente sainteté.

« La doctrine du Père, écrit-elle, était l'expression de sa vie,

(1) On pourra juger de l'impression plus personnelle de la Mère Thérèse de Saint-Joseph, et des fruits qu'elle retira de la retraite de 1871, en lisant sa lettre du 14 septembre de cette année, au P. Modeste : « Pendant dix jours entiers, nous avons vu et entendu la sainteté, telle que je ne la croyais plus sur la terre, oui la plus sublime perfection nous a été présentée en paroles et en œuvres avec une force et une onction qui ne sont pas de ce monde..., etc. » (*Vie de la Mère Thérèse de Saint-Joseph*, page 529).

Détachons quelques mots d'une relation de Sœur Marie de l'Incarnation : « Dès la première instruction, le Père saisit son auditoire, qui se sentit pénétré d'une influence surnaturelle. On avait jusque-là entendu d'éloquents prédicateurs... on entendait un ange. » Sous l'influence de ce charme divin, Sœur Marie résolut de recueillir tous les enseignements du Père et elle y réussit. Loin d'être distraite par ce travail, elle éprouvait une indicible ferveur. C'est ainsi qu'on a conservé à Tours les quatre retraites données par le P. Ginhac (1871, 1872, 1874, 1884).

Mais on les grava surtout dans les cœurs. De Chang-Haï, où elle a été Prieure, la Mère Thérèse-Xavier de Saint-Stanislas écrivait le 21 août 1903 : « ... La grâce qui accompagnait ses paroles était si puissante, que l'impulsion donnée alors à mon âme (retraite 1883) est encore la même après vingt ans, et ne s'effacera jamais... Etant au Carmel de Chang-Haï depuis 13 ans, j'ai lu la vie du P. Paul Ginhac; j'affirme, et je prends Dieu à témoin de la sincérité de cette affirmation, que les témoignages rendus dans ce livre aux vertus du P. Ginhac me paraissent conformes à la vérité, quoiqu'ils soient au-dessous de la conviction *d'éminente sainteté* et *d'influence surnaturelle* que produisirent en moi la vue et l'entretien du P. Ginhac. »

le portrait de son âme; on le reconnaissait à chacun de ses enseignements... Quelquefois, sa parole, ordinairement si suave, prenait un ton énergique et sévère, qui remuait les âmes les moins sensibles. Si on lui en témoignait quelque surprise, il répondait : « C'est peut-être trop fort, il est vrai, pour quelques âmes; mais, quand je parle à des religieux ou à des religieuses, je croirais manquer à mon devoir, si je m'exprimais autrement. »

» Malgré cette sévérité apparente, il était doux et indulgent dans la direction..., il portait les âmes à la joie spirituelle, à l'amour et surtout à l'union la plus étroite avec Notre-Seigneur. Mais il en revenait sans cesse et avec insistance à l'esprit de sacrifice porté jusqu'à l'héroïsme, par amour pour le divin Maître : « Cette mortification universelle, disait-il, doit faire les délices d'une âme qui connaît Notre-Seigneur. »

» Dans une de ses lettres, il résume ainsi sa doctrine : « Montrez-vous *très fidèle à la grâce*, et travaillez, de toute l'ardeur de votre âme, à *l'immolation continuelle du moi*, sous toutes les formes. Rien d'inutile dans les pensées, les affections, les paroles, les mouvements. Soyez tout entière aux choses de Dieu, mais par le cœur; voyez Notre-Seigneur en toutes choses; que tout lui soit rapporté. Ne quittez jamais la divine présence. Point de respect humain. Mortifiez les petites saillies naturelles avec le prochain; réprimez, autant que possible, le *naturel*, qui cherche toujours à se produire; que le premier mouvement soit toujours pour la grâce, autant que vous le pourrez. Pour tout cela, aimez Notre-Seigneur d'un grand amour, d'un amour grandissant; priez beaucoup, et enfin entretenez dans votre cœur une inébranlable confiance. »

» Il disait en une autre occasion : « Coupez, avec courage, toutes les fibres de la nature. Nous devons tendre, sans relâche et de toutes nos forces, au degré d'union avec Notre-Seigneur le plus intime et le plus complet. Il faut que notre vie propre disparaisse totalement. Le plus court moyen d'arriver est l'oubli de soi-même et l'amour de Notre-Seigneur, qui est, en même temps, le but suprême de cette union. »

» On demanda au bon Père : « Mais est-il possible de ne pas

quitter la pensée de Dieu, pendant qu'on se livre à l'action? » Il répondit : « Oui, on le peut : d'abord, implicitement, en ayant l'intention de rapporter toutes ses actions à Notre-Seigneur; mais aussi explicitement, par le moyen de l'amour, et cela de deux manières : la première, moins parfaite, lorsque l'amour ramène fréquemment la pensée de l'objet aimé; la deuxième, véritablement parfaite, savoir, quand l'amour, devenu plus intense, fixe dans l'âme, d'une façon continue, le souvenir et la pensée de celui qu'on aime; de sorte que sans le perdre de vue, on apporte à ce que l'on fait pour lui et sous son regard divin, l'attention nécessaire pour s'en acquitter dignement. Aimez donc, et le problème est résolu. »

» C'est ainsi que le P. Ginhac, des hauteurs où il était monté, attirait les âmes et leur proposait, tout en ménageant leurs forces, ce qu'il y a de plus parfait.

» Dieu permit pour notre édification et le bien de nos âmes, que chaque année, depuis 1870, il eût occasion de passer à Tours pendant les vacances, et il nous donnait toujours de nouveaux sujets d'admiration.

» Le P. Ginhac était, par excellence, l'homme de la prière. En entrant dans le lieu saint, il devenait tellement étranger à tout le reste, qu'en le voyant ainsi absorbé, on se demandait : « Quel est donc ce saint? » Bien des fois la question nous a été faite par des fidèles qui fréquentaient notre chapelle.

» J'ai connu une personne, peu facile à émouvoir, qui ne pouvait retenir ses larmes, en assistant à la messe dite par le serviteur de Dieu.

» Après son premier passage, notre chapelle se transforma. Le Père ayant célébré la messe, et puis prié, une heure environ, dans la chapelle renouvelée, nous lui demandâmes ce qu'il pensait des changements : « Je n'ai rien vu », répondit-il, et il s'empressa d'ajouter : « J'y ferai attention. » On eut d'autres preuves qu'il ne voyait que ce qu'il devait voir, et rien de plus : « Les yeux, disait-il, nous ont été donnés pour travailler et pour nous conduire : presque tout autre usage est superflu. »

» Une fois, cependant, nous vîmes ses yeux captivés. Nous lui montrions un Christ couvert de plaies : non seulement il le

regarda mais il le tint entre ses mains, malgré sa grandeur (4 pieds environ), pendant un temps considérable, muet, immobile, les yeux arrêtés avec une fixité extatique; et en nous le remettant, il prononça d'une voix émue, ces paroles de l'Apôtre : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*

» Un autre jour, c'était un tableau de saint Ignace, que nous lui présentions : il l'examina très attentivement et remarqua que le cœur du saint avait des flammes; que le buisson ardent se trouvait là représenté, comme symbole, et que, dans le haut du sujet, on lisait ces paroles de Notre-Seigneur : *Ignem veni mittere in terram.* Alors, d'un ton pénétré, il dit : des flammes partout!

» Le bon Père savait aussi regarder, pour faire plaisir à ceux qui lui offraient quelque chose : lorsque M^me^ d'Aussac plaçait sous ses yeux des ornements ou autres dons, qu'elle destinait à l'église du troisième an de Castres, il les considérait minutieusement, et louait le travail, et les recevait avec une amabilité qui était le meilleur des remercîments.

» La reconnaissance se manifestait en lui au plus haut degré, même pour les moindres services : il multipliait, alors, les preuves de dévouement, et par les attentions les plus ingénieuses, dévoilait toute la délicatesse de son cœur.

» Avant que le collège des Pères Jésuites fût fondé (il ne le fut qu'en 1872), nous avions le bonheur de recevoir le P. Ginhac dans les appartements extérieurs du monastère, et nous pûmes juger alors de sa prodigieuse mortification. Il ne prenait son repos, la nuit, que sur une chaise ou à terre. Il se privait plus encore de nourriture que de sommeil. Le P. Carayon étant venu à Tours, les sœurs lui dénoncèrent ce genre de vie. Aussitôt le P. Carayon y voulut mettre ordre, et bien qu'il n'eût sur le P. Ginhac d'autre autorité que celle de l'âge, il s'en servit largement. Il commanda au Père d'user de son lit; puis, à chaque repas, il lui marquait sa part, avec injonction de n'en rien laisser; et le saint Père obéissait, avec la simplicité d'un enfant.

» Son aspect commandait la vénération et sa parole attirait la confiance. Parfois, lorsqu'il croyait ne pas être vu, il élevait les yeux au ciel, comme s'il eût voulu y pénétrer par les élans

de son cœur. L'expression céleste de son visage frappait ceux même qui ne le connaissaient pas. Notre supérieur, après avoir reçu sa première visite, s'exprimait ainsi : « Ce Père me semble être un saint : ce qui m'a surtout frappé, c'est sa modestie et l'extrême limpidité de son regard. » Un ecclésiastique du diocèse, l'ayant rencontré dans une voiture publique, nous disait ensuite : « Je me suis trouvé avec un saint (1). »

III

Parmi les âmes d'élite que la Providence mit en rapport avec le P. Ginhac, il en est une dont l'héroïsme a été raconté dans une biographie, appelée par un écrivain de renom « le plus fier livre du siècle » : nous voulons dire le général de Sonis.

Conduit à Castres par ses relations de famille, le général fut pour le serviteur de Dieu moins un disciple qu'un ami. Souvent il venait à la résidence. Ce n'était pas sans respect qu'on le

(1) Le P. Ginhac eut toujours grand dévouement pour le Carmel. Pénétré de l'esprit de sainte Thérèse si semblable à celui de saint Ignace, il désirait le voir fleurir même dans le monde. Aussi, il usa de toute son influence pour obtenir que le P. M. Bouix conduisît à bonne fin la traduction de la vie et des œuvres de la sainte. — A l'occasion de la lettre pastorale que Mgr Pie adressa, le 28 juillet 1873, aux Carmélites de son diocèse, au sujet de certaines tendances qu'il jugeait de nature à troubler la paix de quelques maisons, il écrivait à la Mère Thérèse de Saint-Joseph : « Ne vous semble-t-il pas, ma Mère, qu'il faut opposer à cet esprit de changement un redoublement de zèle pour la discipline établie et les vénérables traditions; et ne serait-ce pas le moment opportun de mener à terme le travail que vous aviez entrepris, pour faire sentir et goûter le véritable esprit de votre sainte Mère?

» De plus, on cherche à insinuer que le Carmel de France se serait écarté de l'esprit de sa sainte fondatrice; ne serait-il pas bon (non pour le public, mais pour vos monastères) de publier un ménologe, composé de vies abrégées des religieuses carmélites qui, en suivant l'observance française, se sont principalement fait remarquer par leurs vertus et leur sainteté? On verrait que cette branche du grand arbre n'est pas moins féconde que les autres, et qu'elle a reçu, au moins à un égal degré, sinon à un degré supérieur, les bénédictions de Notre-Seigneur avec l'assistance maternelle de la très Sainte Vierge et de sainte Thérèse?

» Si je m'ingère ici dans ce qui ne me regarde pas, vous voudrez bien, ma chère Mère, m'excuser à cause du motif qui m'anime. »

voyait passer dans les corridors avec sa jambe mutilée. Rencontrait-il un tertiaire, il lui disait en souriant : « Vous êtes tous des saints ici; et je viens voir le Père des saints. »

Le 7 juin 1871, fête du Sacré-Cœur, le général vint assister à la bénédiction. Tandis qu'on l'aidait à descendre de voiture, il tomba lourdement. A ceux qui le relevaient en s'apitoyant, le grand chrétien souriait et disait : « Le corps n'est rien! » Le P. Ginhac entendit cette parole, qu'il recueillit comme un diamant, et, depuis, que de fois il la rappela aux Pères de la résidence : « Ah! mes Pères, quelle parole! *Le corps n'est rien!* »

Peu de jours après, il écrivait à Tours :

« M. le général de Sonis fait ici l'admiration de tous ceux qui sont bons. Sans être encore guéri de l'amputation de la jambe gauche, il a tenu dernièrement à suivre, à pied, avec un appareil de bois, la procession du Très Saint-Sacrement; un ami lui prêtait l'appui de son bras. » Et plus tard :

« Avez-vous su que l'excellent général de Sonis a fait une chute de cheval, qui a failli lui coûter la vie? Encore une prière pour ce digne chrétien, si nécessaire à sa famille, et si utile à tous, en ce temps malheureux d'affaiblissement moral. »

Craignant quelque nouvel accident, le P. Paul surveillait l'arrivée de son noble ami. A peine entendait-il le roulement de la voiture, qu'il descendait à la porte de l'église, pour lui offrir son bras; puis, à la grande édification des fidèles, il le conduisait jusqu'au sanctuaire, où une place lui était réservée. Parfois il l'invitait à passer la récréation avec les Pères tertiaires, avides de le voir et de l'entendre : « Au sortir de ces conversations, disait l'un d'eux, nous nous sentions embrasés de ferveur, comme après une conférence. »

De la correspondance de ces deux grands soldats de Dieu, il resta seulement quelques lettres du général.

« Saint-Servan, 14 septembre 1875. — Je suis très occupé en ce moment, étant en inspection générale, depuis plus de quinze jours, et n'ayant guère de loisir à dépenser. A peine délivré de mon travail ici, je vais partir pour Paris, où j'ai deux régiments à inspecter. Cette activité forcée n'est guère en harmonie avec la situation d'un pauvre invalide, incapable de faire un pas sans

l'appui d'un bras. Mais Notre-Seigneur vient à mon aide d'une façon merveilleuse, et me permet de remplir, à peu près convenablement, tous les devoirs de ma profession, puisque j'ai réussi à monter à cheval.

» Je suis bien peiné des tristes nouvelles que vous me donnez de la santé du bon P. Bories. Daigne Notre-Seigneur le guérir et le conserver à votre Compagnie. Si mes infirmités, jointes à ses souffrances, pouvaient lui être utiles auprès du divin Maître, je les mettrais bien volontiers à son service, n'ayant, pour mon compte, qu'à gagner à cette union de sacrifices et de prières.

» J'ai de temps en temps des nouvelles de l'excellent M. Canet, qui m'écrit quelquefois et auquel j'ai le tort de ne répondre que très rarement, à raison de mes occupations. Mais, entre chrétiens, on ne se garde pas rancune, et on est sûr de se retrouver devant Dieu. Il sait, du reste, combien je l'aime (1). »

« Barèges, 21 juillet 1876. — Me voici à Barèges, depuis le 24 du mois dernier; je suis venu essayer l'effet de ses eaux, la sainte Vierge n'ayant pas jugé à propos de me guérir à Lourdes. Je n'en ai pas moins visité ce béni sanctuaire, pour demander à la Reine du ciel de donner de l'efficacité aux eaux thermales.

» Au retour, je ne passerai à Castres qu'une seule journée, celle du lundi. Mais je tiens à vous dire que, dans la matinée, je me rendrai à votre chapelle, où je veux faire la Saint-Ignace. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je serai heureux de vous revoir, et de revoir aussi cet autel du Sacré Cœur du divin Maître, au pied duquel j'ai reçu tant de grâces. »

« Saint-Servan, 8 janvier 1878. — Je suis bien en retard avec vous, et je vous en demande pardon. J'ai reçu votre carte du premier de l'an, dont je vous remercie. A mon tour, et au nom de ma femme et de mes enfants, je vous adresse nos meilleurs vœux.

(1) Celui qui devait bientôt devenir professeur à l'Université catholique de Lille et mériter à son départ les éloges qu'on peut lire dans le discours prononcé par Mgr Baunard, à la rentrée de novembre 1900, était alors l'humble disciple du P. Ginhac; il avait pour lui les sentiments de son illustre ami; il l'a toujours depuis vénéré comme un saint. « Outre sa vertu, nous disait-il dernièrement, ce que j'admirais dans le Père Instructeur, c'était la haute sagesse de ses conseils et la générosité de son dévouement pour toutes nos œuvres religieuses et sociales. »

Daigne Notre-Seigneur continuer ses plus chères bénédictions à votre sainte Compagnie, et associer la force et le courage aux calomnies, aux souffrances, aux persécutions qui semblent être le lot de chacun de ses membres, en ce monde.

» Daigne aussi le divin Maître répandre sur vous, en particulier, des grâces de choix, afin que vous puissiez le faire connaître et le faire aimer autour de vous, autant et plus, s'il est possible, que pendant l'année qui vient de s'écouler.

» Je vous ai fait part de la mort de ma pieuse sœur. Si cette séparation, pour le temps, m'est pénible, je rends grâces à Notre-Seigneur d'y mêler de très grandes consolations.

» Ma chère Mère Prieure est entrée dans l'éternité, la main levée pour bénir ses filles en religion, agenouillées autour d'elle. Quelques minutes avant de quitter ce monde, elle m'a fait dire que c'était chose très douce de mourir. Enfin, les yeux fixés sur l'image du divin Enfant, elle a murmuré, de sa voix mourante : « Que tu es beau, mon Dieu! mais je vais te voir plus beau encore! »

» J'ai un sentiment profond de son salut bien assuré; car je n'ai pas connu d'âme plus dévouée, plus ardente au bien, ayant plus soif de sacrifices et d'immolations, et aussi plus humble. C'est surtout pour cela que je veux rester dans son esprit, qui est le véritable esprit chrétien, et que je la recommande à vos prières.

» Vous savez si j'ai souffert de n'avoir pu passer auprès de vous le temps que j'aurais voulu, pendant mon si court séjour à Castres; mais ce ne m'était pas possible, et vous ne doutez pas que le sacrifice n'ait été pour moi. Il n'en eût pas été ainsi, malgré toutes les difficultés, si j'avais pu me mouvoir comme autrefois. Mais Dieu est le maître, et tout ce qu'il fait est bien fait. »

Directeur de ces grandes âmes, le P. Paul n'en reste pas moins attaché aux petits et aux humbles. Il pense toujours aux infidèles et il renouvelle, mais en vain, sa demande des missions. Il établit des œuvres populaires, dont le R. P. Beckx le félicite : « Enseignement du catéchisme, soin spirituel des pauvres et des soldats, ce sont là, écrit le Père Général, des œuvres éminem-

ment utiles, vraiment apostoliques, qui n'exciteront, je pense, la jalousie de personne. »

Dans les ministères, le rang et la qualité étaient pour le P. Paul une considération secondaire : à ses tertiaires il recommandait « de ne voir, ne vouloir, ne chercher que des âmes; des âmes à instruire, à pardonner; des âmes à consoler, à diriger; des âmes à sanctifier. » Aussi le trouvait-on lui-même également dévoué aux pauvres et aux riches, aux petits et aux grands.

« Il faut se sanctifier! Tout le reste n'est rien. » — « Après avoir entendu le Père m'adresser une de ces paroles, disait vingt ans plus tard une pauvre femme, j'étais transportée de ferveur et heureuse comme une reine. »

Un jour, un ouvrier veut se confesser au P. Ginhac, dont il ne connaît pas le nom : « Le Père que je demande, dit-il au Frère portier, est celui qui a tant l'air de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

La personne, qui avait charge du linge de la maison, s'enhardit à lui demander quelques conseils, avant de se mettre en retraite. Quel ne fut pas son étonnement! Le Père s'offrit à lui donner au parloir les points de la méditation. Malgré ses occupations, il fit de même les années suivantes.

« En 1870, raconte le F. Auguste Osty, un vieil officier malade ne pouvait entendre parler de confession : bien plus, il refusait de recevoir le curé de la paroisse. A bout d'arguments, sa femme imagina un stratagème. Ayant appris que le P. Ginhac venait d'arriver à la résidence, elle dit à son mari : « Il paraît que le nouveau supérieur des Jésuites fait les visites d'usage aux bonnes familles de la ville; s'il venait chez nous, il faudrait bien le recevoir. — Non, non, reprit vivement le malade; pas de curé; je ne veux pas voir de curé. » La dame insista; des gens bien élevés ne pouvaient éconduire un pareil visiteur...; le militaire parut céder; bientôt après, le P. Ginhac fut prévenu.

» Le lendemain, au premier moment libre, le Père sortit et me prit comme compagnon. Durant le trajet, qui était assez long, il me fit prier tout le temps avec lui pour le succès de cette affaire.

» Nous arrivons; la femme va prévenir son mari, qui se

montre fort ennuyé de cette visite. D'en bas nous entendions des paroles vives, et comme les reproches d'un homme irrité. Enfin nous entrons; l'officier était assis devant sa cheminée, le dos tourné contre la porte; il ne bouge pas pour saluer. Le Père, sans faire attention à cette mauvaise humeur, se place en face de lui près de la cheminée, il me fait signe de m'asseoir à ses côtés. Alors il engage la conversation; il interroge le militaire sur ses campagnes, ses voyages au-delà des mers, sur la guerre de Crimée, où il a gagné le grade de capitaine. Peu à peu le soldat se déride; il montre son épée, son ceinturon à boucle dorée, ses décorations, et un faisceau d'armes suspendues à la muraille. Le Père regarde en souriant et paraît s'intéresser à tout : « C'était bien lourd cela, » disait-il, en soupesant le gros pistolet des batailles. Bref, il quitte son homme sans lui dire un mot du bon Dieu, mais le laisant enchanté de la visite. « A la bonne heure, dit l'officier, en nous voyant sortir, voilà un curé qui me va. »

» En chemin, le Père me dit : « Ne soyez pas scandalisé, cher Frère, si je n'ai pas parlé du bon Dieu; c'était difficile encore. » Quinze jours après, le vieux soldat se trouvait plus mal. Le Père se hâta de le visiter. Cette fois, il ne garda plus la même réserve; il parla de choses sérieuses. Le malade parut se renfrogner d'abord; il essaya de se défendre : « Mais, Monsieur le Curé, j'ai oublié tout cela, je ne me suis pas confessé depuis ma première communion. — Raison de plus, mon capitaine. — Au moins, reprit-il, accordez-moi un délai; je vais réfléchir, puis je dicterai à ma femme qui vous dira les choses demain. — Ce n'est pas nécessaire, et cela vous fatiguerait; d'ailleurs je vous connais déjà, voyons. » D'un signe il me fait sortir. A l'heure même, le vieux pécheur s'exécuta. Après la confession il était radieux; il ne trouvait pas de paroles pour exprimer son bonheur.

» Devenu plus malade, il se faisait répéter les prières qu'il connaissait. Sa femme était dans l'admiration. Un mois après, assisté par le P. Ginhac, il mourut dans les plus beaux sentiments de résignation et de piété. »

D'année en année, la réputation du serviteur de Dieu ne fit que s'accroître. On avait pleine confiance en ses prières. Une

dame raconte que ses fils, avant leurs examens, réclamaient une lettre de lui, avec promesse d'un souvenir devant Dieu; ce fut toujours pour eux un présage assuré de succès. Dans une famille très dévouée à la Résidence, on garde le souvenir de trois ou quatre circonstances dans lesquelles le Père Recteur parut lire dans l'avenir. Une mère de famille affirme qu'il lui prédit la conversion d'un de ses fils, conversion qui a fait sa joie. Une autre, avant sa mort, attribuait au P. Paul plusieurs faits merveilleux. On comprend dès lors, qu'une bonne femme ait pu dire : « Au passage de ce Père, nous devrions nous prosterner. »

Le carême le mettait en relations plus fréquentes avec les fidèles; car les Pères s'absentaient pour donner des missions, et la Résidence était presque déserte. Quoique peu exercé dans l'art oratoire, le P. Paul ne craignait pas d'aborder la chaire, pour suppléer les absents. Dans ses notes, on trouve, çà et là, des canevas pour allocutions aux hommes de l'Association catholique, aux Enfants de Marie, aux Mères chrétiennes, etc. Dans une circonstance, il fut sur le point de partir pour remplacer, dans une station de carême, un prédicateur arrêté par la maladie. La perspective d'une humiliation, loin de l'arrêter, était un stimulant pour lui, dès que l'intérêt des âmes était en jeu.

Cette confiance en Dieu, unie à la défiance de soi, il la voulait dans les Pères tertiaires, et, quand les circonstances l'exigeaient il n'hésitait pas à leur fournir l'occasion de s'y exercer; un jour même, ce fut aux dépens du pieux auditoire.

Le P. L. Portaluri, Italien, fut chargé de parler, un vendredi-saint, dans notre église, malgré sa connaissance imparfaite de la langue française. Comme il s'excusait, le Père lui dit : « Notre-Seigneur vous aidera, ayez confiance, » et il le bénit. Pour se donner du cœur, le prédicateur se disait : « Il n'y a que quelques bonnes femmes; il suffira bien que je leur dise quelques mots, un quart d'heure environ; l'obéissance ne me demande pas davantage. » A peine monté en chaire, raconte-t-il lui-même, « je vis une église pleine de dames et de messieurs; j'y vis même des officiers et quelques prêtres; la tribune était pleine comme la nef. Je tombai à genoux, je dis l'*Ave Maria* et parlai comme je pus. Pas un mot, pas un sourire, pas un signe d'ennui. Ah! je ne l'ai

jamais oublier, la généreuse compassion qu'en cette circonstance m'ont témoignée les Français. J'allais donc développant mon canevas, en une langue qui n'était ni la leur, ni la mienne, et quand je descendis, ma montre m'apprit que j'avais parlé, en cette langue, une heure et quart. Tel fut l'effet de la bénédiction que j'avais demandée au P. Coubat. Il y eut donc trois personnes, celle de Notre-Seigneur, celle de l'auditoire, et puis celle du prédicateur. »

Plus tard, le P. Coubat tempéra la hardiesse de sa confiance. En dehors des cas urgents, il accordait le temps nécessaire, et, dans ses conseils, il recommandait une préparation très soignée. « Mais ajoutait-il, si jamais le supérieur vous envoie, malgré l'insuffisance de votre préparation, parlez et dites : *In verbo tuo laxabo rete*. Le pire qui puisse vous arriver, c'est l'humiliation, or, l'humiliation est excellente, quand Dieu l'envoie. »

Dans le ministère, nul ne fut plus désintéressé, et ne pratiqua mieux le *Beatius est dare quam accipere*. Voici un trait rapporté par le R. P. R. de Scorailles. « Le carême arrivait; il fallait distribuer les œuvres entre les Pères du troisième an, beaucoup de missions demandées, peu de missionnaires. Cependant, après bien des combinaisons, on avait trouvé un plan qui devait contenter tout le monde, mais qu'une nouvelle demande arrivait, il paraissait impossible d'y répondre autrement que par un refus. Or, le curé d'une petite paroisse écrit pour solliciter un ouvrier, faisant humblement entendre que, vu la pauvreté de sa population, il ne pourra offrir au missionnaire aucun dédommagement de ses travaux. Le Père Instructeur dit : « Ce bon curé vient trop tard, il faudrait refuser, mais dans la condition de pauvreté où il se trouve, nous ne pouvons, ni ne devons nous y résoudre. Répondez lui qu'il aura son prédicateur, et quelque dérangement qui en résulte, trouvons une combinaison qui le serve bien. » Ainsi fut fait. »

Le P. Cyprien Bourseau, procureur de la Résidence, écrit : « Son zèle pour les missions ne lui permettait pas d'hésiter à donner des Pères, alors même qu'il devait payer lui-même les frais de leur voyage, sans espérance d'aucune compensation. Vaincu et, comme procureur, je faisais de contenir cette géné-

rosité excessive. Le Père sourirait, mais ne se convertirait pas. Je ne l'ai jamais entendu s'informer, ni auprès de moi, ni auprès d'autres, des aumônes que l'on avait reçues à l'occasion des missions.

« Quand le P. Ginhac arriva à Castres, il y trouva quelques ecclésiastiques, très zélés d'ailleurs, peu favorables à nos Pères et à leurs œuvres. A leurs procédés peu bienveillants, il répondit toujours par les témoignages du plus profond respect et d'un dévouement absolu. Il s'empressait de leur accorder ce qu'ils désiraient de lui, et jamais il ne s'abstint de les visiter, quand les convenances sociales le demandèrent, bien qu'il sût par expérience que telle ou telle de ces visites ne serait peut-être pas rendue (1). »

Humble, condescendant et charitable dans les procédés, le P. Paul était absolu pour les principes. Aussi, malgré son amour de la paix et de la concorde, il lutta pour le maintien, à Castres, d'un droit certain des réguliers, et Rome lui donna gain de cause (2). L'adversaire principal était un excellent curé, lui aussi, jaloux des droits de son église. Il ne mourut pas sans regretter d'avoir contesté le saint Recteur du troisième an, et sans manifester que, malgré des divergences pénibles, il avait toujours conservé pour ses ancien[s] maîtres l'estime et l'amour des premières années (3).

(1) A ce sujet, on lit dans la *Vie manuscrite* : « Pour récréer le lecteur, nous citerons ici quelques lignes d'un prêtre du diocèse d'Albi, curé très estimé d'une importante paroisse : « Un de mes confrères, M. le Curé de N..., n'avait, ce me semble, qu'un travers : il n'aimait pas assez les Jésuites. Un jour donc, parlant du supérieur du troisième an, il me disait : « Le P. Ginhac! le P. Ginhac! Savez-vous ce que c'est? un parapluie dans son fourreau. A quoi est-il bon, un parapluie dans le fourreau? Tirez-le de là, déployez-le; alors, c'est quelque chose. Ainsi le P. Ginhac, qu'on le tire donc de ses rêveries; qu'on l'oblige à se nourrir convenablement. Il n'est pas permis de se tuer ainsi. » En cela, mon confrère pensait trouver de quoi blâmer le saint homme. Il me semble que, dans la bouche d'un quasi adversaire, ce blâme unique est à considérer; » - « Ce blâme unique, poursuit le P. L. Cros, est d'autant plus à considérer, que, sans sortir du fourreau, l'instructeur de Castres déploya l'action puissante de sa parole et de ses lettres, non seulement du midi au nord de la France, mais sur divers points de la Belgique, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Italie, et, à la fois, du monde entier. »

(2) *Revue des Sciences ecclésiastiques*, 1872. — Funérailles des religieux.

(3) La Résidence reçut et conserve religieusement trois précieux souvenirs, dons de ce vénéré prêtre : une chasuble blanche, un reliquaire et un christ

L'esprit qui dirigeait le P. Paul, dans ses relations avec le clergé, est révélé par un de ses tertiaires, qui, plus tard, dans l'œuvre des récollections mensuelles, se montrera, à Castres, le digne disciple d'un si grand maître. Le P. Léon Desorthes écrit :

« Sa grande foi inspirait au P. Ginhac un respect souverain pour l'ordre que Jésus-Christ a établi, dans l'organisation des pouvoirs ecclésiastiques. Aussi nous recommandait-il vivement d'avoir dans le cœur, et de manifester au dehors, en toute occasion, une profonde révérence, non seulement à l'égard du Souverain Pontife et de nos seigneurs les évêques, mais de tous les prêtres, jusqu'au dernier, à qui par délégation arrive une part quelconque de l'autorité du chef; et, s'il se montrait zélé pour la conservation et la défense des exemptions et privilèges des réguliers, au point de nous dire : « Il faudrait au besoin les soutenir jusqu'à la mort ». ce zèle n'avait rien d'étroit, rien de peu éclairé; il procédait du même esprit. Le P. Ginhac entendait sauvegarder ainsi, comme le droit canon nous y oblige, la juridiction ordinaire et universelle qu'il a plu à Jésus-Christ de conférer au Pape, et dont nos exemptions et nos privilèges sont une attestation publique et authentique.

» La haute idée qu'il avait de la nécessité et de l'efficacité du ministère sacerdotal, pour le salut des âmes, semblait l'irriter contre le religieux timide ou peu zélé, qui serait tenté de rejeter sur un autre le fardeau de la confession ou de la direction des prêtres. C'était surtout vis-à-vis du prêtre qu'il voulait qu'on déployât toutes les prévenances de la charité et toutes les ressources du zèle apostolique. »

Tous les ecclésiastiques trouvèrent le P. Ginhac fidèle à ces principes; il les accueillait avec tant d'urbanité, de délicatesse et de cordiale affection; il les accompagnait jusqu'à la porte avec tant de respect, que plusieurs disaient ensuite : « Cet accueil nous fait encore plus de bien que toutes les paroles. »

Les prêtres, qui se mirent sous sa direction, lui vouèrent dès lors un filial attachement. L'un d'eux, vénérable chanoine, ne put consentir à la privation que lui imposa le départ du P. Ginhac. A Paray, à Mourvilles, il alla, chaque année, ranimer

près de lui sa ferveur et son zèle embrasé d'amour (1). Plus tard, il le pleura comme un père, et maintenant il l'invoque chaque jour comme un protecteur dans le ciel. Dernièrement, il était heureux de nous écrire : « Monsieur le Doyen de Dourgne est venu me voir. Apercevant la photographie qui représente le P. Ginhac sur son lit de mort, il l'a saisie avec respect, il l'a pressée sur ses lèvres, et, les yeux humides de larmes, il s'est écrié : « Ah! le saint Père, il m'a fait tant de bien! »

Ce même cri d'admiration et de reconnaissance s'échappait des lèvres de M. le chanoine J. Graule, peu de mois avant sa mort. En juillet 1900, il eut à Castres les premières crises de la maladie qui devait l'emporter. Appelé auprès de lui, comme nous lui offrions la vie du P. Ginhac, il la pressa contre sa poitrine : « Oh! le saint! dit-il. Je n'oublierai jamais le temps où j'avais recours à ses lumières... Je le trouvais toujours en oraison; son regard semblait interroger Notre-Seigneur... Combien je vous remercie de me procurer sa biographie; en la lisant, je retrouverai mon saint directeur; avec lui, je serai plus fort dans la souffrance et je me préparerai mieux à paraître devant Dieu. »

(1) Voir *Lettres de Direction*, t. II, p. 176, M. le chanoine Augustin Dounet.

CHAPITRE IX

CASTRES — LE PÈRE INSTRUCTEUR (1869-1877)

I. — Formation des tertiaires : la doctrine; les dévotions; consécration au Sacré Cœur; les saints Anges; saint Ignace. — II. Éloquence de l'exemple : témoignages des tertiaires, des Pères de résidence. — III. Sollicitude pour les Frères coadjuteurs : direction; observation; prévenances maternelles. — IV. Deuils de famille : affection pour les siens; consolations données; lettres du P. Paul à sa sœur Eugénie, à son frère Victor.

I

Nous avons vu l'apôtre, il est temps de voir le Père Instructeur. La formation des Pères confiés à ses soins passait avant tout. Elle s'adresse à l'esprit et au cœur : outre l'étude des Constitutions et des grands auteurs ascétiques, elle comprend les divers exercices qui doivent développer les vertus religieuses et apostoliques. Le Père tertiaire doit en sortir *perfectus... ad omne opus instructus* (2 Tim., 3, 17), zélé pour la perfection, instruit de toute science utile au saint ministère.

Cette science, le P. Ginhac était chargé de l'enseigner, non plus à des jeunes novices, mais à des religieux arrivés au terme de leur formation littéraire. Il eût désiré, on le comprend, être pris moins au dépourvu. Directeur des âmes depuis une quinzaine d'années, il a appris l'art de les mener à Dieu; mêlé aux œuvres variées d'une grande Résidence, il a acquis beaucoup d'expérience; Père Maître, il a commenté les Constitutions; mais au milieu de tant de travaux divers, il n'a pu se livrer à une

étude approfondie de l'Institut. Aussi, dès son arrivée à Castres, la préparation des conférences lui fut un dur labeur.

Les notes qu'il avait prises à Notre-Dame-de-Liesse servirent de thème à ses entretiens. Expliquait-il l'Institut, son exposition, lente et peu variée de forme, était animée par une ardente conviction. Sur les règles des tertiaires, des prêtres, des missionnaires et des prédicateurs, il donnait un commentaire à la fois pieux, doctrinal et pratique. De temps en temps, au commencement de l'entretien, il laissait parler son cœur et trouvait, à l'occasion de la fête du jour, des accents, qui allaient jusqu'au fond de l'âme (1).

Le P. Ginhac ne fut ni savant, ni orateur de renom : mais il fut homme de doctrine sûre et élevée; il eut l'éloquence d'un cœur brûlant d'amour divin. C'est surtout devant Dieu, dans la prière, qu'il étudiait les constitutions de saint Ignace. Pénétré de l'esprit de nos règles et des Exercices, il puisait là toute lumière; là il cherchait réponse à toute difficulté.

Cependant il n'était pas de ceux qui, trop confiants dans les lumières infuses, négligent celles que l'on obtient par le travail personnel. Malgré l'encombrement des affaires, il put, à force d'énergie, trouver assez de temps pour cultiver le riche fonds de doctrine, qu'il avait acquis à Vals. Sur tous les sujets ecclésiastiques et religieux, il avait des notions exactes qu'il exposait avec lucidité, des principes solides qu'il appliquait avec un rare bon sens. Rien de brillant, il est vrai; rien pour la montre ou la parade; il cherchait, au contraire, à s'effacer. Il eût voulu paraître petit en doctrine comme en vertu, au point que quelques-uns ont pu s'y méprendre et ne voir en lui rien qui dépassât la portée d'un esprit ordinaire. Mais les savants l'avaient en haute estime. Souvent le P. Henri Montrouzier, également connu par sa science et sa piété, eut recours aux lumières du P. Instructeur.

(1) « Malgré la connaissance très profonde de l'Institut, qui dicte au P. Ginhac des solutions excellentes, dira plus tard un tertiaire de Monrvilles, certains ont jugé que l'intérêt et la vie de ses conférences laissaient à désirer. Je crois en effet que le P. Ginhac cherche moins à enseigner l'Institut qu'à le faire goûter; c'est un avantage qui compense celui des nombreuses dissertations et de beaucoup de discours plus savants et plus artistement divisés et agencés. »

« Ce qu'il y a de vraiment remarquable chez lui, dit un tertiaire de la première année, c'est le sens, le *flair* de la vraie doctrine, en toutes choses. Le P. Ginhac a des jugements arrêtés, parfaitement catholiques, sur toutes les questions délicates qui s'agitent en ces temps difficiles, et il les formule avec énergie. Je me souviens qu'un jour, en conférence, et bien qu'il sût que plusieurs des Pères, là présents, avaient des inclinations ou préférences politiques, qui eussent pu les affectionner à des journaux divers, le P. Ginhac dit carrément : « Il y a du très bon dans plusieurs journaux religieux; mais, comme ils travaillent pour des partis politiques, la poursuite de ces intérêts d'ordre inférieur les rend moins utiles au service de la cause unique de l'Église, qui doit nous passionner. Aujourd'hui, (c'était en 1870), nous n'avons en France qu'un journal : c'est l'*Univers*. Il a les préférences de la Compagnie, et il les mérite. »

En l'année 1872, furent répandus à profusion divers feuillets, où l'on donnait, comme lumières nouvelles, divines inspirations, divines révélations, les idées que voici : « Notre-Seigneur aurait dit : « *Mon Cœur a trouvé des milliers de cœurs, mais mon Ame est demeurée solitaire; ma croix est inondée de larmes, mais peu compatissent aux douleurs de mon Ame...* »

Au mois de juin, la Prieure du Carmel de Tours consulta, à ce sujet, le Père Instructeur de Castres qui lui répondit :

« Pour ce qui est des dévotions, il faut généralement se tenir en garde contre celles qui sont nouvelles. Quant aux anciennes, qui sont approuvées, mais libres, on ne doit adopter que celles pour lesquelles l'Esprit-Saint donne de l'attrait : sans cet attrait de grâce, elles gêneraient plutôt qu'elles ne serviraient.

» D'après cela, ma bonne Mère, vous comprenez la décision que je vous donne, au sujet de la dévotion à l'Ame de Jésus qu'on vient de vous proposer. Mais de plus, la feuille où elle est exposée ne porte aucune autorisation : on ne doit cependant rien faire imprimer, touchant la religion ou la piété, sans l'autorisation de l'Ordinaire. D'ailleurs, cette pièce n'est pas exempte de reproche sous le rapport de la doctrine. L'auteur, par exemple, ne semble pas avoir des notions justes sur la dévotion au Sacré Cœur de

Jésus. Les intentions, sans doute, sont excellentes, mais cela ne suffit pas. »

Ainsi, dès la première heure, l'esprit très catholique du P. Paul discerna le faux, là où, quelques années encore, d'autres en trop grand nombre voulurent admirer des merveilles. Rome dut intervenir; l'Instructeur de Castres avait vu plus clair que beaucoup de docteurs.

Les dévotions ne furent jamais pour le P. Ginhac que des *dévotions*, des moyens d'atteindre une fin plus substantielle; en elles, il voyait à la fois l'aliment et le fruit naturel de la *dévotion* que saint Thomas définit : *Voluntas prompta ad ea quæ sunt divini servitii.* Cette volonté, il la voulait entière, généreuse et de tous les instants. Les dévotions, il les recommandait, selon les circonstances, à tous ses tertiaires, en leur disant d'éviter la surcharge. « Elles doivent, leur disait-il, aider notre marche et non l'entraver, accélérer notre élan et non le ralentir. » Durant la troisième semaine de la grande retraite, il les affectionnait aux grandes dévotions qui germent au calvaire : dévotion au crucifix, à la Passion, aux cinq Plaies de Notre-Seigneur, à Notre-Dame de Pitié, à Notre-Dame Mère de Grâce, et surtout au Cœur Sacré de Jésus.

Les vues élevées qu'il avait sur cette dévotion, chère entre toutes, il les exprimait au mois de décembre 1871, dans une lettre au T. R. P. Général :

« Mille actions de grâces soient rendues à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la salutaire résolution qu'il a inspirée à Votre Paternité de consacrer solennellement la Compagnie tout entière à son très Sacré-Cœur. Jamais il n'y eut plus d'opportunité. En effet, ce n'est pas seulement un secours et un refuge que nous devons trouver dans le Cœur de notre divin Roi, au milieu des calamités qui pèsent sur la Compagnie notre Mère, et des dangers qui la menacent de toutes parts; mais c'est surtout l'esprit, la charité, le courage absolument nécessaires pour nous, en face des besoins actuels, que nous devons puiser à cette source infinie de tous les biens. Aujourd'hui, plus qu'en aucun autre temps peut-être, il faut à l'Église et à la Compagnie des *hommes de cœur;* or, il n'est pas possible d'être homme de cœur, si le modèle

et le roi de tous les cœurs ne se communique à nous, et ne devient, en une certaine manière, *notre cœur*.

» La consécration que nous allons faire, tout en nous rappelant ce précieux enseignement, nous vaudra en même temps, à tous, la grâce de vouloir être entièrement conformes au divin Cœur de notre Chef et Maître souverain.

» Nous vous devons aussi à vous même, mon T. R. Pere, tous nos remerciements pour cette douce invitation que vous voulez bien nous faire. Nous y répondrons avec bonheur. »

Ces mêmes considérations, le P. Paul les exposait à ses tertiaires, quelques années plus tard, à l'occasion de la consécration du monde au Cœur de Jésus, consécration que Pie IX venait de conseiller et que Léon XIII a demandée officiellement à la fin du XIX^e^ siècle.

Un ami de cœur du P. Ginhac, le P. Henri Ramiere, avait pris une part active à cet heureux événement. Écoutons l'auteur de sa notice : « Durant son séjour à Lyon, le P. Ramiere vit enfin se réaliser un de ses rêves les plus caressés, celui de la consécration du monde entier au Sacré-Cœur de Jésus (1).

» Déjà, pendant le concile du Vatican, un vaste pétitionnement avait été organisé, grâce à son impulsion, dans tout l'univers catholique, par les soins des directeurs et des zélateurs de l'Apostolat de la Priere, pour obtenir du Souverain Pontife qu'il consacrât à ce divin Cœur, sous les auspices du Cœur immaculé de Marie, le genre humain tout entier. Présent lui même à Rome, il put obtenir la signature de la plupart des Peres du concile, auxquels se joignirent bientôt douze cent mille fideles. La guerre de 1870 et les malheurs qui l'accompagnerent laissèrent cette question en suspens avec beaucoup d'autres, sans que le Pape néanmoins la perdit de vue. Le 22 avril 1875 un décret de la sacrée congrégation des rites ayant notifié l'indulgence plénière accordée à tous ceux qui feraient la consécration proposée par Sa Sainteté, le P. Ramiere fut officiellement chargé de la transmettre à tous les évêques du monde catholique, par

(1) Voir *Messager du Cœur de Jésus*, t. 45, p. 320. Ce vœu a été pleinement réalisé par Léon XIII à la fin du siècle.

l'entremise même des directeurs de l'Apostolat. Inutile de dire qu'à sa grande satisfaction, les fêtes du 16 juin furent partout célébrées avec un élan et un éclat sans pareil. »

Le P. Ginhac accueillit avec joie une invitation qui lui semblait venir du Cœur même de Notre-Seigneur; il voulut que cette consécration fût préparée par un fervent *triduum*. Le jour même de la fête, après avoir montré la grandeur de cet acte, il invita les Pères à faire leur consécration d'un cœur grand et généreux, qui ne refuse rien au divin Cœur.

Que dire de sa dévotion pour la sainte Vierge et pour saint Joseph, pour les saints Anges, pour les saints Apôtres, surtout pour saint Pierre et saint Paul? Que dire de sa tendre compassion envers les saintes âmes du Purgatoire. Un mot suffira : son cœur de fils était en parfaite harmonie avec les sentiments de la sainte Église sa mère, pour toutes les pratiques de piété.

Nous signalerons un trait relatif aux Anges Gardiens. Il a été plusieurs fois raconté par un tertiaire de cette époque, le P. Joseph Morel, qui est mort saintement au Maduré (1). Pendant son noviciat, tandis qu'il se trouvait à sa table de travail, il entendit un jour une voix : « Le Maître vous demande. » Il regarde : personne n'est dans la chambre et la porte est fermée. Un instant après, même appel plus accentué. Troublé, il se rend chez le P. Maître; et celui-ci de lui dire, dès qu'il l'aperçoit : « Pourquoi n'êtes-vous pas venu au premier appel? »

Une personne de grande vertu, qui tenait ce fait du P. Morel lui-même, disait : « A cela, quoi d'étonnant? Le vénéré P. Ginhac recourait souvent aux saints Anges. Si j'étais dans la peine, il me recommandait de lui adresser mon bon Ange. » On peut croire en effet que, pénétré comme il l'était de la doctrine de saint Ignace sur le discernement des esprits, il usait habituellement du concours des Esprits bienheureux pour le bien des âmes.

Terminons par quelques lignes de Monseigneur Barthe, évêque de Trichinopoly : « Il avait pour saint Ignace, dit-il, le respect et l'amour le plus filial. Chaque mot des *Exercices* était

(1) Voir *Lettres de Vals*, 1900.

comme sacré pour lui et plein de saveur : c'était la parole de saint Ignace. Un Père lui soumettait sa *réforme de vie;* l'Instructeur observa qu'à l'article « dévotions », saint Ignace n'était pas nommé : « Et vous ne parlez pas de saint Ignace? » demanda-t-il. — Je l'aime, répondit le Père, mais pour lui je n'ai pas une tendre dévotion; telles pages de Bartoli m'ont fait voir en lui plus un maître qu'un père. » L'Instructeur, alors, raconta des traits de la bonté de saint Ignace, et il n'omit rien pour persuader au tertiaire que le cœur de saint Ignace était, sous cet aspect, tout à fait conforme au Cœur de Jésus-Christ. Quelques jours après, ce même tertiaire, d'une assez frêle santé, alla prier le P. Ginhac de le dispenser du jeûne des Quatre-Temps, offrant de faire autre chose à la place : « Oui, répondit le P. Recteur, et à la place vous réciterez un chapelet pour obtenir une grande dévotion à saint Ignace, notre père. » (1)

(1) Plaçons ici les souvenirs d'un novice de Toulouse : « Sa dévotion à saint Ignace et à ses Exercices était des plus remarquables. Il avait mis en méditations la vie de notre B. Père. Ces méditations au nombre de trente et une, furent lithographiées, et chaque novice reçut un exemplaire pour en nourrir sa piété pendant les trente et un jours du mois de juillet. Il faisait dresser, dans la chapelle du noviciat, un petit autel en l'honneur du saint; au pied de sa statue, était une corbeille pleine de sentences que le Père avait tirées des écrits de saint Ignace. Il désirait que les novices, une ou plusieurs fois chaque jour, vinssent s'agenouiller devant l'autel et lire une de ces sentences. Il avait aussi composé un chapelet ou couronne de saint Ignace, qu'il nous invitait à réciter au pied de cet autel. Il aimait à bénir *l'eau* dite *de saint Ignace*, et il en distribuait aux novices. »

Le 26 juin 1863, Mgr Desprez accordait 40 jours d'indulgence à la couronne dont on a parlé; la voici telle qu'elle fut imprimée à cette époque : « O Beate Pater Ignati, qui Jesum Christum regem nostrum tam ardenter dilexisti, ejusque bella adeo fortiter præliatus es, doce nosmetipsos vincere : ut, te duce, mundum Satanamque superare, animarum sanctificationem operari, et militanti Ecclesiæ subsidio pro viribus esse possimus *ad majorem Dei gloriam.* Amen. »

« Cinq dizaines de cette prière avec *Gloria Patri* après chacune. — Commencer l'exercice par cette oraison préparatoire : Saint Ignace, Père bien-aimé, me voici à vos pieds pour vous offrir ma petite *couronne;* je vous prie de m'obtenir la grâce d'y mettre tout mon cœur, pour l'amour et la louange de la divine Majesté. — Finir par l'oraison : *Deus qui ad majorem tui Nominis*, etc. »

II

« Saint Jean Chrysostôme, disait le P. Ginhac, a donné la véritable formule de la dévotion au divin Cœur de Jésus, en ces deux mots : *Cor Christi, Cor Pauli.* » Cette formule, le Père Instructeur la réalisait lui-même; témoin ces lignes d'un vaillant missionnaire du Maduré, le P. Ferdinand Celle (1) :

« Le bon Père Ginhac a été mon Père Maître en 1858, mon Père Instructeur en 1877; je l'ai revu en passant, lors du voyage que l'on me fit faire en Europe, en 1886; j'ai toujours vu le même P. Ginhac. Il a si bien recouvert le vieil homme de tout Jésus-Christ, que le bon Sauveur apparaît seul, avec cet air cependant, ou cette particulière allure que le divin Roi a laissée à son soldat, d'un jésuite qui fait faire, chez lui, place entière à Jésus. C'est bien là, je crois, le caractère saillant de la sainteté du P. Paul : la constance à suivre fidèlement sa voie d'abnégation par amour; constance inimitable, semblait-il, à réprimer toute saillie de la nature; constance à ordonner si bien tous ses mouvements, que chacun d'eux pouvait paraître ne se produire qu'après en avoir reçu l'ordre; constance à maintenir, en quelque sorte incarnées dans sa personne, les règles de la modestie; constance dans la sérénité imposée à l'âme et au visage. Certes, elle a justement fait l'admiration de tous ceux qui en ont eu le spectacle, et d'autant plus, qu'on ne pouvait douter qu'elle ne procédât d'une fidélité inviolable à l'amitié intime avec Jésus.

« J'aime bien que l'on recherche les déficits : la hauteur du buste de l'homme y perdra pour le vulgaire, mais l'*œuvre de Dieu* paraîtra mieux, et l'étudier nous sera plus profitable.

» Le P. Ginhac manquait de prudence en se privant de sommeil... l'on souffrait parfois de le voir aux prises avec cet ennemi

(1) Fidèle disciple du P. Ginhac, le P. Celle a épuisé sa vie au Maduré, et s'est endormi pieusement dans le Seigneur le 20 décembre 1899, dans sa 60e année. Voir la notice publiée par le *Messager du Cœur de Jésus* (octobre 1900).

auquel il résistait avec énergie, mais non avec plein succès... Les conférences de chaque jour étaient habituellement pénibles, bien que parfois, lorsqu'il parlait de l'humilité, de l'abnégation, de la croix, il s'échappât de ses paroles comme un fluide électrique, d'une action puissante, qui n'avait rien de naturel...

» Eh bien! malgré tout cela, la vue du saint, chez qui nul ne discerna la moindre trace de lâcheté, ni de ces petites trahisons que fait tout à coup la nature aux cœurs les plus robustes, cette vue permanente, comblait à elle seule les déficits; et puis le bon Dieu semblait accorder à ses prières ce qu'il ne lui donnait pas d'opérer par ailleurs. Aussi je ne fus pas surpris d'apprendre que le P. Ginhac n'avait été appelé par les supérieurs, de Castres à Paray-le-Monial, que pour y exercer plus largement encore son action d'Instructeur.

» Quel vaillant Notre-Seigneur avait là! En cette année 1877, commença le mal dont il devait mourir; mal qui, dès lors, en eût cloué tant d'autres sur leur lit, et qui ne l'arrêta pas un seul jour. Un tertiaire anglais, qui avait appris en amateur la médecine et la chirurgie, avait sa confiance. Il nous disait : « Mais c'est un mal horrible! J'ai dit au Père Instructeur que, s'il voulait, je m'offrais à lui couper la jambe *proprement;* ça l'a fait bien sourire. »

» Il faut m'arrêter là, au sourire du P. Ginhac. Il en avait deux, et tous deux bons. L'un, pour recevoir, à n'importe quel moment qui le pût bien ennuyer : c'était le plus vertueux; l'autre pour les moments où les tertiaires lui contaient quelque petite victoire remportée sur la nature. Un de nos tertiaires lui disait un jour qu'en revenant d'une promenade d'été, accablante, il était allé remplir un verre d'eau fraîche. « Et vous l'avez bu? » interrompit tristement le Père. — « Voici, dit le tertiaire : j'ai regardé un instant l'eau claire; puis, je me suis mis à faire, dans le bassin de la fontaine, une libation à Notre-Seigneur, par petits filets, pour faire durer le plaisir, en souvenir de la soif ardente du Cœur de Jésus sur la croix, et puis je suis allé gaiement à la chambre. » Avec quel sourire le P. Ginhac écoutait ces choses, et disait ensuite : « C'est comme cela qu'il faut traiter la nature, pour l'amour de Notre-Seigneur! »

» Pour moi, je l'ai vu pleurer. Ce fut le jour où la permission m'arriva, à Castres, de partir pour les Indes. Il me l'annonça, les yeux pleins de larmes : larmes de joie, il me le dit; larmes d'envie, il m'en fit la confidence.

» Le Cœur de Notre-Seigneur a fait un beau cadeau à la province de Toulouse, à la Compagnie de Jésus, en lui donnant ce flambeau, cette règle vivante, ce type accompli de *totale abnégation par amour;* car, à vrai dire, le dernier mot de sa sainteté, c'est l'amour. On ne l'accusera pas de nous avoir donné une théorie froide du troisième degré d'humilité, lui qui ne cessait de nous redire : « Mes Pères, c'est une affaire de cœur : qui n'en aurait pas, n'y réussirait pas. Aimez et vous tenez votre affaire! » « Puis, sous nos yeux, tout ce qu'il avait dit, il le faisait sans jamais défaillir. Quelle éloquence! »

Ils sont nombreux ceux qui rendent témoignage à cette éloquence. Le 16 janvier 1895, le R. P. Pierre Roulleau, Provincial de Lyon, écrivait : « J'ai eu le bonheur d'avoir le P. Ginhac pour Instructeur, à Castres, et j'en ai gardé un souvenir plein de vénération et de reconnaissance. Jamais religieux n'a produit sur moi une impression plus profonde. Sa vue seule me faisait plus de bien que toutes les exhortations. »

« Je n'ai observé, disait le P. Albin Dubourg, dans la conduite journalière du P. Instructeur, aucun acte qui me parût, le moins du monde, contraire à la vertu ou à la règle, ni le moins du monde répréhensible. Une vie semblable, si elle se continue jusqu'à la fin, est une vie de *saint canonisable*, et je ne doute pas que ce ne soit là le jugement de tous les bons esprits qui ont pu l'observer. Le P. Ginhac semble n'être plus de ce monde : il est en Dieu, il ne vit que de Dieu; le surnaturel dirige, absorbe tout, en lui, sans que ni les devoirs de son emploi, ni les convenances des relations aient rien à souffrir de l'union de son âme à Dieu. Cette union avec Dieu est angélique. J'explique ma pensée : le visage de cet homme, naturellement sans expression remarquable, et si j'ose dire, presque insignifiant, est d'ordinaire *transfiguré;* il frappe, saisit, attire; il charme, et d'autant plus qu'on le considère davantage. Son regard, en particulier, est d'une transparence, d'une limpidité céleste : c'est le regard de

l'ange. Parfois, il apparaît tellement pénétrant, qu'on demeure convaincu qu'il lit dans l'intime de l'âme. »

Parlant de la parfaite régularité du P. Paul, le P. G. Pouget écrit : « Le P. Ginhac maintenait sous nos yeux, vivantes en sa personne, toutes nos règles, jusque dans leurs moindres détails. Cette prédication a exercé, sur la génération des religieux formés à son école, une action plus salutaire que n'eût fait la plus entraînante éloquence. Les témoins de sa vie étaient convaincus, par sa vie même, que nos règles peuvent et doivent être pratiquées, sans excepter les *iota*, et qu'une volonté résolue et constante suffit, avec la grâce divine, pour accomplir, avec une perfection totale, mille détails divers, que volontiers la nature regarderait comme bagatelles. »

Interrogés, d'autres Pères de cette époque rapportent de nombreux traits de vertu; traits d'humilité et de simplicité : il se faisait le plus petit de tous, et cependant il inspirait vénération et respect; un servant de messe venait-il à manquer, lui-même assistait le prêtre à l'autel; traits de distinction religieuse : il avait le culte de la propreté, dans ses vêtements, dans toute la maison, surtout à l'église et à la sacristie; traits de mortification en grand nombre. Citons au hasard.

« C'était en hiver, la neige tombait à gros flocons, écrit le P. Xavier Passard. Je frappai à la porte du Père Instructeur, mais un bruit assourdissant de grelots et de charrettes, qui passaient dans la rue, ne me permit pas de distinguer si l'on avait dit : Entrez. J'ouvris donc quand même, et je surpris le saint homme à genoux, récitant son bréviaire au milieu de la chambre. Les deux fenêtres étaient tout ouvertes, et une poudrée de neige tapissait déjà le plancher. Le bon Père, qui n'avait pas eu le temps de se lever complètement, se hâta de déposer son bréviaire sur le coin de la table. Je lui fis des excuses et dis que je reviendrais. « Non, non, asseyez-vous. — Mais, mon Révérend Père, permettez-moi de fermer vos fenêtres. » Le digne Recteur se leva prestement en disant : Pardon! et il ferma une fenêtre, tandis que je fermais l'autre. Alors je lui dis : « Vous n'avez pas de feu, je vais vous en faire immédiatement. — J'en ferai moi-même, tout de suite, répondit-il, si vous en avez besoin. »

Comme je n'avais que peu de chose à dire, je n'osai accepter et je le regrettai. Il est probable qu'après mon départ, le saint homme rouvrit ses fenêtres, et recommença son bréviaire, agenouillé au milieu de la chambre. Un Père, à qui je racontais le fait, me dit : « Gare à vous, car le Père Instructeur est venu dans ma chambre, avec une brassée de bois, craignant, disait-il, qu'on ne m'en laissât manquer. »

« Rappelé à Mongré, dit le P. Louis Cottet, j'eus le regret de quitter Castres, au mois de février. Quand je me rendis à la gare, il faisait le plus vilain temps du monde : pluie battante et chemin affreux. Le Père Instructeur n'en voulut pas moins m'accompagner, à pied, et, chose plus humiliante encore pour moi, porter lui-même mon sac. Toutes mes supplications, toutes mes instances pour l'en empêcher furent inutiles. J'en demeure encore confus, et je l'ai reproché bien des fois au saint Père, c'est-à-dire chaque fois que j'ai eu le plaisir de le rencontrer, plus tard, à Marseille ou ailleurs. »

Une joyeuse anecdote nous montre le Père Instructeur sous un autre aspect. Le Père Cyprien Bruel, longtemps supérieur à l'Ile Maurice, écrivait le 2 février 1895 :

« Je veux vous raconter une histoire. Je doute que vous ayez jamais envie de la communiquer à personne... Elle vous dira comment ce grandissime saint savait être condescendant pour les pauvres hères tels que moi.

» Nous venions de commencer la grande retraite. Nous en étions au troisième jour de la première semaine; après le déjeuner, je vais au jardin réciter les petites heures. A ce moment, par delà le mur, chez le voisin, un rossignol d'Arcadie, disons le mot, un âne tournait une noria; il s'ennuyait peut-être un peu et voulant charmer son ennui, il se prend à entonner une splendide aubade. La complainte patoise qui jadis nous égayait à Saint-Gabriel, me revint alors en mémoire. Je ne sais quel sentiment s'empara de moi; ce ne fut pas précisément celui qu'inspire le souvenir des péchés... Je laissai donc le dilettante à son morceau et je tâchai d'étrangler un fou rire. Une heure après, j'allai, selon l'habitude, rendre compte de ce que j'éprouvais. Le bon P. Ginhac m'écouta en souriant doucement, puis : « Ce

sont les nerfs qui sont un peu tendus par le travail des Exercices; tâchez de vous détendre en allant au jardin. Demain nous verrons : si les nerfs demeuraient tendus, il faudrait aller au jardin bêcher pendant quelque temps. » Cette sorte de menace de m'envoyer bêcher, ou comme on dit chez nous en patois du crû, de *me faïré palabessa*, faillit me faire éclater séance tenante. Je m'en allai en pinçant les lèvres, le bon P. Ginhac souriait.

» Le lendemain, à la même heure, j'allai réciter mes petites heures. Au même endroit, mon artiste, toujours gai, semblait attendre ma venue : il entame un superbe prélude, puis sur une mesure à deux temps, il me déroule son plus magnifique morceau. Je ne sais pas si je ne commençai pas à lui battre un instant la mesure...

» Il fallut bien aller rendre compte au P. Ginhac de ce moment de joyeuse folie... Il m'écouta en souriant, d'abord. Puis le geste, la mimique, le style, pas mal original, aidant à l'effet que je n'étais pas trop fâché de produire, ce brave saint homme se prit à rire pour tout de bon... Quand nous fûmes un peu remis, il me congédia en me disant : « Allons, ne riez pas en communauté, devant les Pères; quand vous voudrez rire, venez ici avec moi, cher Père, nous rirons ensemble. »

» Ah! je ne rirai plus de si bon cœur : je n'ai plus le bon P. Ginhac pour m'y encourager avec sa condescendance de saint... Mon bon saint Père, priez un peu Notre-Seigneur, pour votre pauvre original de tertiaire! »

On le voit, même après bien des années, ces souvenirs restent ineffaçables dans la mémoire des témoins. Il suffit de prononcer le nom de l'Allée Corbières, pour les éveiller dans toute leur fraîcheur. Le P. François de Lassberg quittait Castres en 1898, et revenait dans sa province. Peu de temps après, il rencontra un tertiaire de 1875, le P. Guillaume Kreiten, bien connu en Allemagne (1). Le docte écrivain, qui devait mourir bientôt, s'em-

(1) Le P. Kreiten a publié de nombreux articles dans les *Stimmen aus Maria Laach*. Là ont paru ses études sur différents auteurs allemands ou français, notamment sur Blaise Pascal, sa traduction des œuvres provençales de Mistral, son *Bethléem;* ses poésies *Den Wegentlang*, assez fort volume, qui compte déjà sept à huit éditions. Il est

pressa de l'interroger sur le P. Ginhac : avait-il prié près de sa tombe? racontait-on des prodiges, etc. — Et, à chaque instant, il répétait : « Oh! le saint, oh! le saint. » Enfin il dit avec fermeté : « Si la nouvelle Compagnie a un saint canonisé, ce sera le P. Ginhac! »

La mémoire des Pères de Résidence n'est pas moins fidèle que celle des Pères tertiaires. Le P. Ministre de cette époque, le P. Antoine Roucanières, aime encore aujourd'hui à raconter ses souvenirs :

« Le Père Instructeur me disait fréquemment : « Que les supérieurs sont malheureux! Personne n'ose les avertir de leurs défauts; vous du moins, je vous en supplie, rendez-moi ce service. » Je m'excusai, en disant que le travail matériel de la maison ne me laissait pas assez de loisir pour observer sa conduite. Le vrai était que je n'y trouvais rien à reprendre. Un jour cependant, j'eus la satisfaction de découvrir quelque chose de défectueux en lui, et, la première fois qu'il me pria encore de le corriger, je lui dis : « Voici une remarque : le P. Jules Servière, auprès de qui j'ai vécu plusieurs années, ne se met en mouvement pour sortir du réfectoire, les grâces dites, qu'après avoir tout à fait achevé le signe de la croix; vous, mon Père, vous vous mettez quelquefois en mouvement tandis que la main achève le signe de la croix. » — « Oh! que je vous remercie, mon bien cher Père, reprit vivement le saint homme : voilà un défaut très grave et très pernicieux. Un Père Instructeur agir ainsi devant des tertiaires! C'est un vrai scandale : je vous suis bien reconnaissant de me l'avoir signalé, et veuillez, je vous en prie, me continuer vos bons offices. » J'observai bien depuis; pas une fois, la même faute ne reparut.

» Un matin, à 4 heures, après le signal du lever, le Frère excitateur vint me trouver : « Venez vite, mon Père, disait-il, le P. Ginhac est étendu mort à la tribune! » Je cours, et je vois le Père gisant sur le sol, sans connaissance et la tête ensanglantée. Vaincu, je pense, par le sommeil, il était tombé, et avait donné

aussi l'auteur d'une vie très estimée de Molière et de Voltaire, enfin de plusieurs ouvrages de valeur en prose et en vers.

de la tête contre l'angle de l'harmonium (1). Nous le transportâmes sur son lit et nous pansâmes sa blessure qui était large. Tandis que nous lui donnions ces soins, un peu de connaissance lui revint, mais pas assez pour discerner où il était et ce qui se faisait. Or, nous vîmes, en ce moment, un homme que nous n'avions jamais connu : le Père se débattait entre nos mains avec une étrange violence, et cela dura jusqu'à ce que subitement nous réapparut le saint que nous connaissions. En un clin d'œil, il se trouva passé d'une agitation désordonnée et impatiente à cette possession de lui-même, si pacifique et si complète, qui le caractérisait. Ma pensée fut, en ce moment : « Voilà le maître rentré dans sa maison; » et je compris mieux que la continuelle paix que nous admirions, était le fruit d'une continuelle guerre et de victoires continues (2).

» Ma chambre était voisine de la sienne. Tous les matins, vers 2 heures 1/2, j'entendais les rudes coups de discipline qu'il déchargeait sur son pauvre corps. Un jour qu'il me demandait si je dormais bien, je lui répondis : « Je dors assez bien, une bonne partie de la nuit; mais, tous les matins, vers 2 heures 1/2, je suis réveillé par un bruit étrange : on dirait que quelqu'un frappe, à grands coups, sur un matelas. » Le bon Père garda un moment le silence et puis parla d'autre chose. A partir de ce jour, je n'entendis plus de bruit, mais je suis convaincu que le *pauvre corps* reçut, ailleurs, les coups qu'on lui épargna dans la chambre.

» J'accompagnais quelquefois le P. Instructeur dans ses visites en ville. A ce propos, un officier supérieur me dit, après avoir eu occasion de le bien observer : « Ou je me trompe fort,

(1) Le P. Paul raconte lui-même cet accident dans une lettre du 12 janvier 1871, adressée à la Révérende Mère Marie de Jésus : « ... Je faisais oraison devant le Saint-Sacrement...; voilà que tout à coup (était-ce à raison du froid?) je sentis que j'allais m'évanouir; je tombai en effet et je heurtai contre un bout de planche..., etc. Pardon de vous parler de moi, c'est bien parce que vous l'avez désiré. Ce ne sont pas les austérités qui ont amené cette faiblesse. Hélas! de ce côté, je ne vais pas trop loin... je crains de manquer à la grâce. »

(2) Le même spectacle sera donné, vingt-trois ans plus tard, à ceux qui assisteront le serviteur de Dieu mourant. Ils le verront sensible à la douleur dans le délire de la fièvre, mais se maîtrisant dès qu'il revenait à lui.

ou cet homme est *quelqu'un*. » On reconnaît ici le *fier homme*, qui resta dans la mémoire d'un colonel de cavalerie. »

Bien placé pour connaître ce « fier homme », le P. Cyprien Bouissou en trace un fidèle portrait :

« J'ai été le confesseur ordinaire du P. Ginhac, du mois d'octobre 1869 au mois d'octobre 1877, c'est-à-dire, depuis son arrivée à Castres, jusqu'au temps où il fut envoyé à Paray-le-Monial. Il se confessait tous les jours. Certainement, je n'ai jamais rencontré un autre homme qui réunît un tel ensemble de vertus, pratiquées d'une manière aussi constante et aussi parfaite. J'ai toujours considéré le P. Ginhac comme un vrai saint.

» Je n'ai jamais remarqué dans le détail de sa conduite, bien que j'aie été à même de l'observer, aucun acte qui me semblât, le moins du monde, désordonné; j'ai toujours eu, au contraire, la persuasion qu'il avait acquis, au plus haut degré, l'habitude de n'agir, en toutes choses, que par des motifs surnaturels. Autour de moi, ceux qui l'ont connu l'ont également considéré comme un vrai saint.

» Obligé par mon office de consulteur d'écrire au T. R. P. Général, je me souviens d'avoir dit à Sa Paternité, après avoir loué grandement les vertus de notre Recteur-Instructeur : « Je ne lui connaîtrais qu'un seul défaut, un excès de bonté »; j'entendais dire que je le jugeais sans défaut.

» Pendant son rectorat, il a restauré et agrandi l'église; il l'a décorée de peintures, et il n'a pas tenu à lui qu'avant son départ elle n'eût des orgues. Le P. Bories, préfet d'église, était toujours sûr d'être bien accueilli, chaque fois qu'il proposait quelque dépense utile pour le service de Dieu. Je l'ai vu également généreux, chaque fois qu'il s'est agi d'enrichir la bibliothèque; ainsi donna-t-il une somme considérable, pour nous procurer les œuvres de Salmeron. Pendant quelque temps je fus procureur, et je me souviens d'avoir, plus d'une fois, pris la liberté de lui représenter que la maison avait des dettes. Le saint homme ne se défendait guère; mais il avait une telle confiance en la Providence, que je l'accusai de ne songer à l'économie qu'après avoir tout dépensé. La Providence, il est vrai, ne manqua pas de répondre à sa confiance, et appuyé sur elle, il ne craignait pas,

au plus fort de la guerre et des désordres de 1870, de continuer, sans interruption, la construction du troisième an. Dès qu'il lui était démontré qu'une chose était voulue par les supérieurs, ou conforme aux vues de la Providence, rien n'était capable non seulement de l'arrêter, mais de le troubler.

» Il m'est arrivé souvent d'aller me confesser à lui pendant son oraison. Je le trouvais ordinairement agenouillé sur le plancher à un pas de distance du prie-Dieu. Je ne l'ai jamais vu faire son oraison qu'à genoux. Devant le Très Saint-Sacrement, où il se rendait quelquefois avant trois heures du matin, je l'ai toujours rencontré dans une attitude d'une révérence et d'un recueillement angéliques, d'où rien ne le tirait, pas même une lassitude extrême. Que de fois ne l'ai-je pas vu lutter héroïquement contre le sommeil, qui l'assaillait, non seulement aux heures de prière, mais jusque dans les conversations! Il dominait son ennemi tout le jour, après l'avoir vaincu la plus grande partie de la nuit; mais ce n'était pas sans d'incessants et douloureux combats. J'ai observé que pour se tenir en éveil, il serrait, d'une main, une chaînette de fer, armée de pointes, qui s'enroulait, sous la manche, autour du poignet de l'autre main. Tout le monde sait qu'il n'est point d'instrument de pénitence qui ne lui ait été familier. A l'instant même où je l'aperçus, jouant ainsi avec son bracelet, il conversait gracieusement avec Monsieur le curé de la Platé, venu en visite le jour de l'an.

» Le voir à l'autel était un ravissant spectacle. Je veux noter, en particulier, son zèle scrupuleux à observer toutes les rubriques et toutes les prescriptions du cérémonial, sans en négliger aucune. Il récitait l'office divin ordinairement à l'église, à genoux. Dans sa chambre, il le récitait quelquefois debout. Je pense que, s'il prie quelquefois debout, c'est pour mieux se défendre contre le sommeil. Je ne l'ai jamais vu réciter l'office ni prier assis. Je me souviens que, retournant avec lui de la campagne, les jours de congé, il employait de son côté, comme moi du mien, le temps de cette course à réciter vêpres et complies. Il ne l'eût pas fait, s'il n'avait eu la certitude de m'être agréable; mais, ayant cette assurance, je crois qu'il était aussi bien aise de gagner du temps, pour vaquer, en arrivant, à ses nombreuses occupations.

» J'ai vu le P. Ginhac saintement indigné, en deux occasions : la première, à propos de certaines paroles inconvenantes, ou plutôt peu respectueuses dans le lieu saint, que se permettaient les ouvriers qui restauraient l'église. Le Père, après avoir constaté ce désordre, deux fois, et cherché à y porter remède par un avis du Père Ministre, qui ne réussit pas pleinement, fit appeler ce Père, une autre fois, et, avec une vigueur, un feu, qui me causa grande émotion : « Allez dire à ces ouvriers de se taire, ou mettez-les à la porte! »

» Un jour, en temps de silence, un Père tertiaire s'était entretenu avec moi. L'entretien avait eu lieu au jardin, presque sous la fenêtre du Père Instructeur, et en vue des autres tertiaires. Aussi, outre la verte réprimande, y eut-il pour le coupable, le jour même, pénitence notable au réfectoire.

» Je veux redire l'admiration que m'a causée la constance du P. Paul dans la pratique incessante de la vertu, jusque dans les mouvements les plus ordinaires de la vie, auxquels le plus grand nombre des hommes, même vertueux, n'arrêtent pas leur attention. Je me suis souvent étonné qu'il ne succombât pas à la tâche, et il a fallu, ce me semble, pour le maintenir dans la vigueur de santé qu'il possédait, un secours extraordinaire de Dieu, alors surtout que tant d'abstinences et de macérations surajoutées ne pouvaient qu'accélérer la ruine de son tempérament.

» Quand le P. Ginhac parlait des choses divines, dans l'intimité, on voyait que son âme entrait comme en jubilation. Je n'oublierai jamais, en particulier, les effusions de son âme, tandis qu'un jour il me rappelait, dans toutes ses émouvantes circonstances, l'entretien de saint Augustin avec Monique sa mère, près du rivage d'Ostie. En communauté, quand il pouvait diriger lui-même l'entretien, les sujets en étaient toujours pieux, et jamais il n'omit rien, de ce qu'il pouvait sagement faire, pour les maintenir tels, ou terminer ceux qui paraissaient trop étrangers à ses préoccupations saintes. La délicatesse de sa charité l'empêchait seule de se montrer contrarié d'entretiens indifférents, mais, au fond de l'âme, il en souffrait : il n'avait de goût que pour les choses divines ou les intérêts de Dieu.

» Je n'ai jamais entendu sortir de la bouche du P. Paul, à

l'égard des supérieurs ou de leurs décisions, une seule parole qui ne me semblât de tout point conforme à la parfaite obéissance, telle que saint Ignace la demande à ses fils.

» Volontiers, je lui aurais souvent désiré plus de facilité d'élocution; mais il n'a pas plu à Dieu de lui en donner davantage. Le P. Ginhac éloquent eût remué le monde. »

III

Le serviteur de Dieu, on l'a dit, était cordialement dévoué à chacun de ses fils; s'il eut des prédilections, elles furent pour les Frères coadjuteurs.

« Il avait tant de soin de nous, dit le F. Étienne Rouys, il avait tant de sollicitude pour notre âme, que je ne l'ai vu égalé en cela par aucun autre supérieur. Ainsi, il voulait qu'on nous donnât les points du soir brièvement, mais avec beaucoup de clarté et d'ordre; pour cela, il avait mis, en tête du livre, une instruction, afin que les Pères qui se succédaient, de semaine en semaine, dans cet office, nous aidassent également bien à faire notre méditation. Chaque mois, sans y manquer, il appelait chacun de nous, pour s'entretenir avec lui. Nous étions sûrs d'ailleurs de lui faire grand plaisir, en allant plus souvent lui parler de notre âme, et il nous exhortait à le faire. »

Il disait : « La lecture de la seconde table est pour les bons Frères. » Il ne voulait pas qu'elle commençât avant que chacun des Frères ne fût arrivé et bien à sa place. Pour le catéchisme, il s'informait pour s'assurer qu'il était bien fait, tous les dimanches.

Aucune occasion d'édifier les Frères n'était omise : « Lorsqu'il nous prenait pour compagnons dans ses visites, raconte le F. A. Osty, chemin faisant, il nous parlait de nos règles; il expliquait tantôt l'une, tantôt l'autre. Il s'intéressait à nos occupations, et nous demandait comment nous nous acquittions de nos offices. « Un Frère, toujours occupé, répétait-il souvent, ne risque guère de perdre sa vocation, lors même qu'il tomberait

dans quelque faute; tandis qu'il est bien exposé, s'il est désœuvré. » Pour l'obéissance, il nous recommandait de ne pas nous montrer de mauvaise humeur lorsqu'on nous commande une chose; car cela met en peine les Supérieurs. »

Il ne se contentait pas de donner des bons conseils. « A tous, Pères et Frères, dit le F. Rouys, il donnait le bon exemple pour les exercices d'humilité, comme laver la vaisselle et servir à table. Il se faisait pour ainsi dire notre domestique : je l'ai vu, quand quelqu'un arrivait de la gare, s'emparer aussitôt du sac du voyageur et le conduire à la chambre qu'on lui destinait, sans lui laisser rien porter. »

Il se considérait en effet comme le dernier de tous; il se jugeait même indigne des plus humbles offices. Peut-être obéit-il à ce sentiment d'humilité et au désir de se mettre au-dessous du plus petit de ses frères, dans une circonstance que rappelle le P. Pierre Issoulier : « Je fus chargé, dit-il, de diriger pour sa retraite annuelle le F. Étienne Rouys, cuisinier. Dès le second jour, le P. Instructeur me demanda la permission d'assister aux points de méditation. Pour qui me connaît un peu (le Père était d'une excessive timidité), il est facile de comprendre qu'une pareille demande dut m'embarrasser : je ne pouvais cependant la rejeter; et pendant les six jours qui restaient encore, il vint avec une assiduité exemplaire entendre des choses pauvres de fond et piètres de forme. » C'est ainsi qu'il fit sa retraite.

« Dès le second jour, raconte de son côté le F. Rouys, à 9 heures du matin, le P. Ginhac arriva, un peu avant moi, dans la chambre du P. Issoulier. Il s'assit à côté de moi, comme un novice, et il écouta humblement jusqu'à la fin. A partir de ce moment, il assista de même à toutes les préparations du matin et du soir, jusqu'à la dernière. Cela m'édifia beaucoup.

» Dans mon office de cuisinier, continue le même Frère, il m'a souvent recommandé et fait recommander d'acheter largement ce qui convenait et de donner les choses en abondance, de telle sorte qu'il y en eût toujours de reste, afin d'être assuré que personne n'avait été forcé de se priver. Il tenait beaucoup à ce que tout fût proprement fait et convenablement préparé.

» Je me souviens qu'au temps des cerises, le Frère dépensier

en ayant servi qui n'étaient pas assez fraîches, le P. Ginhac, de sa place, fit signe au Père Ministre et voulut qu'on enlevât toutes les cerises, et que l'on apportât un nouveau dessert. J'ai vu la même chose arriver deux fois.

» Au réfectoire, je le voyais attentif à observer si rien ne manquait à personne, si le service se faisait bien. Du reste, en tout temps, on le voyait ainsi occupé des autres, et autant des Frères que des Pères. »

Un supérieur, qui veille à tout et exige la fidélité dans les moindres détails, risque d'être taxé de sévérité et de fermer les cœurs; cet écueil, le P. Paul l'évita par sa douceur et son humilité. Voici quelques traits : « Lorsque les Pères d'une autre maison étaient annoncés, dit le F. Osty, le Père allait visiter les chambres qu'on leur destinait. S'il y manquait quelque chose, il faisait appeler le Frère chargé de les préparer, et de sa voix douce et lente : Cher Frère, lui disait-il, faisons bien toutes choses; il ne faut pas oublier l'essuie-mains, le savon...; quand on balaie il faut ouvrir les fenêtres; les allumettes devraient être sur cette table... Et devant le Frère, il mettait l'ordre voulu; donnant à la fois le précepte et l'exemple. De telles leçons, vous le comprenez, étaient toujours bien reçues. »

Non moins bien reçues étaient les réprimandes. Pendant quelque temps, on eut pour cuisinier un Frère habile, mais négligent. Le P. Ginhac l'obligeait à lui rendre compte de son âme et de son office, chaque huit jours. Un matin, au sortir d'une de ces visites, il avait l'air confus; un Père le rencontra et lui dit en plaisantant : « Eh bien! on vous a lavé la tête? — Ne m'en parlez pas, répondit-il avec un sourire et en levant les bras au ciel; ici, il n'y a plus moyen de commettre le moindre péché véniel! »

Au fond des observations du P. Recteur, il n'était pas malaisé de discerner la charité; combien elle était délicate et attentive, le F. Pierre Lalardie nous l'apprend :

« En 1871, je fus envoyé à Castres, comme malade : j'étais paralysé du bras droit, et très affaibli de tout ce même côté. Le P. Ginhac recommanda au Frère réfectorier de me couper le pain à table, et de me servir. Je prenais mes repas, en dehors

des heures de la communauté. Je remarquai bientôt que le bon Père cherchait à passer par le réfectoire, lorsque je m'y trouvais, et quand il ne voyait pas le réfectorier près de moi, il me servait lui-même, avec toutes les attentions qu'aurait eues une bonne mère. Plus d'une fois, ce souvenir m'a fait pleurer. Tant de bonté me confondait; aussi, je tâchais d'aller au réfectoire à des heures différentes.

» Je couchais dans une des petites cellules du quatrième étage, à la maison neuve, et par conséquent bien loin de la chambre du Père, qui était au premier étage de l'ancienne maison. Le bon Père montait, bien souvent, après neuf heures, quand tout le monde était couché; il m'interrogeait sur mon état, me couvrait, me bénissait. Quelquefois, ne l'ayant pas entendu venir, je gémissais, à cause de la douleur. Quelquefois aussi, l'entendant arriver, je feignais de dormir; alors, il se contentait d'ouvrir doucement la porte, il me donnait sa bénédiction et repartait. »

Compatissant pour les souffrances du corps, il l'était bien plus pour les maux de l'âme : « Je ne saurais exprimer, dit un Frère, la douleur qu'il ressentit, quand un des Frères, qui était avec nous, abandonna la Compagnie : je vis le bon Père pleurer comme un enfant. »

Ces larmes ne surprendront aucun de ceux qui entendirent le P. Paul parler de la vocation de nos Frères Coadjuteurs : « C'est la vocation de saint Alphonse Rodriguez, disait-il; elle mérite toute notre sollicitude. Dans les grandes maisons, trop souvent ces bons Frères sont livrés à eux-mêmes. Ayez toujours soin de leur âme; témoignez-leur estime et affection; édifiez-les surtout; ainsi, vous les affectionnerez à la Compagnie et à leur sainte vocation; ainsi, vous contribuerez au mérite et à l'efficacité de leurs bonnes œuvres. »

Afin d'entretenir en eux l'esprit apostolique, il eût voulu réunir en un volume, et pour chaque jour de l'année, les Vies de ceux qui furent leurs modèles. Venait-il à Toulouse, il ne manquait pas de passer avec les Frères une partie de la récréation, pour les réjouir et les édifier. Tant d'affection ne tomba pas sur une terre stérile; elle produisit les plus heureux fruits de dévouement et de ferveur.

IV

Le P. Ginhac aima-t-il sa famille de la terre, comme il aima sa famille religieuse? On ne peut en douter : car la charité, loin d'étouffer les affections légitimes, les élève et les fortifie; c'est dans les cœurs échauffés par elle, que fleurit la véritable amitié. Mais les manifestations de l'amour surnaturel ne sont pas toujours selon les vues du monde; aussi l'austère religieux lui paraîtra sans doute insensible et froid dans les faits que nous allons rapporter.

Écoutons encore le F. Osty : « J'arrivai au noviciat, comme postulant, le 26 juin 1868. Étant des environs de Serverette, je m'empressai de me présenter au P. Ginhac, pour lui donner des nouvelles de son pays, de ses parents et en particulier de son frère Victor, qui était à la tête de la maison du Mazel. Il se montra très froid, m'arrêta court et me demanda qui j'étais. « Je suis Auguste Osty de Tiracol. — Vous voulez entrer dans la Compagnie? — Oui, mon Père. — Savez-vous ce que font nos Frères Coadjuteurs? Ils ne sont jamais prêtres, etc... » Je répondis quelques mots et vite je recommençai à lui donner des nouvelles du pays et de la famille, espérant que tout cela me ferait mieux accueillir; mais il m'interrompit encore brusquement, comme s'il n'avait pas compris de quoi je lui parlais, et me dit d'aller trouver le Frère Étienne, manuducteur des novices, qui était demeuré près de la porte, à m'attendre.

» Quelques jours après, comme on trouvait que je ne savais pas balayer, j'allai chez le P. Ginhac pour lui parler encore du pays, dans l'espoir que cet entretien me gagnerait sa bienveillance, et pourrait rendre mon sort plus doux. Cette fois, avant que j'eusse rien dit, il me fit bon visage, me pria de m'asseoir et me dit plusieurs bonnes paroles; mais, dès que j'eus commencé à lui parler encore du pays, de la bonne récolte qu'il y aurait, cette année-là, il m'interrompit. »

Le serviteur de Dieu paraissait donc avoir oublié le Mazel;

avait-il du moins gardé le souvenir de sa sœur Eugénie, visitandine à Marvejols? « Il lui est arrivé, raconte la Mère Supérieure, de lui envoyer, en guise de lettre, une feuille de papier blanc avec ces mots : « Dieu seul! » accompagnés de sa signature, et rien de plus. » Elle ajoute : « Depuis longtemps, nous désirions vivement avoir une retraite prêchée par lui; il ne vint pas, et nous envoya un autre Père. L'envoyé fut le P. É. Régnault. Il aimait à raconter son entrevue avec Sœur Marie-Philomène : « Elle s'empressa de me parler de son frère. — Et quel est-il votre frère? — Mais c'est le P. Ginhac, votre Supérieur. Au départ, il ne vous a rien dit pour moi? — Ah! vous le connaissez bien, le saint homme! — Alors, au retour, ne lui dites rien au nom de sa sœur. » — Il en fut ainsi : le P. Ginhac écouta avec beaucoup d'intérêt tout ce que je lui dis de la communauté, et je m'abstins, non sans sourire, de lui parler de Sœur Marie-Philomène. »

« Un jour, raconte le P. L. Descamp, comme il passait par une ville où l'une de ses nièces était religieuse, je le priai de faire une visite à sa parente. Par obéissance et par charité, il consentit à se rendre au couvent, accompagné d'un Père. Toute la communauté se précipita au parloir, pour voir un saint. Resté seul avec le Père et la nièce, il l'exhorta à la sainteté... Celle-ci se plaignit, au nom de la famille, du silence du bon Père. « Écrivez à ma place, reprit-il. — Et que dirai-je? — Vous leur direz, répond le saint homme, de songer à Dieu et d'oublier le reste. »

On sait enfin que, lorsque des ministères le rapprochèrent des siens, le P. Paul ne voulut pas qu'ils fussent avertis de sa présence. Était-il donc devenu insensible à tout ce qui intéressait la famille? Loin de là. Sous l'inspiration de la grâce, il s'imposa des sacrifices héroïques, comme on en voit dans la vie des saints, mais il eut toujours une tendre affection pour ses parents. Elle parut, surtout dans les épreuves (1).

(1) Un des traits caractéristiques de cette patriarcale famille, nous dit un compatriote et un ami, le P. F. Crouzet, c'est le tendre amour qui unissait tous ses membres. Félicité, sœur du P. Paul, après la mort de l'abbé Vincent Ginhac, qui fut vicaire à Auroux, et chez lequel elle vivait, se retira à la Trappe, « afin, disait-elle, de retrouver plus tôt celui qu'elle aimait tant. »

Au commencement de mars 1873, les cœurs, au Mazel, étaient en un deuil mêlé de joie spirituelle : on y pleurait la fille aînée de la maison, qui venait de mourir, à l'âge de vingt-sept ans, religieuse Ursuline. Le 17 du même mois, le P. Paul écrit à son frère :

« Je prends à votre affliction une bien vive part. Cette chère enfant, par ses vertus, l'élévation de ses pensées, la maturité de son jugement et la tendre affection de son cœur, faisait votre joie, votre consolation; elle était souvent votre conseil. Voilà que Notre-Seigneur la juge prête pour le bonheur du ciel, et la prend sans différer... Elle n'est point perdue, ni pour vous, mon cher frère, ni pour la famille. Du sein de Dieu, elle vous rendra plus de vrais services qu'elle n'aurait pu faire, en demeurant encore sur la terre. Elle sera comme l'ange tutélaire de la maison, ainsi que de sa famille religieuse, et remplira, auprès du bon Dieu, la fonction de médiatrice, pour lui présenter vos prières, lui exposer vos besoins, et obtenir de son infinie bonté toutes sortes de grâces et de secours spirituels. Que tous profitent bien des exemples de solide piété, qu'elle a donnés durant sa vie.

» Pour vous, mon cher frère, ne servez pas le divin Roi avec crainte et tristesse, mais bien plutôt avec une sainte joie et une entière confiance. De cette manière, vous ferez beaucoup plus et beaucoup mieux, dans l'œuvre de la sanctification de votre âme. Vous ne m'avez jamais donné que de bons exemples et de salutaires conseils, et je vous en remercie, priant Notre-Seigneur de vous en récompenser; mais permettez-moi, encore une fois, de vous demander pardon de la mauvaise édification que je vous ai donnée bien souvent, de la peine que je vous ai faite, et de tous les torts dont je me suis rendu coupable à votre égard. Veuillez, en outre, prier constamment Notre-Seigneur d'avoir pitié de moi, et de me remettre les nombreuses et graves offenses que j'ai commises, durant toute ma vie, contre son infinie Majesté.

» Pour ce qui est du petit Paul, je ne puis rien pour lui, si ce n'est par le conseil et la prière; mais sous ce double rapport, avec l'aide de Dieu, je ne lui manquerai pas. S'il a des dispositions pour les études, il faudrait l'y appliquer, en l'envoyant au petit séminaire du diocèse. Un jour, peut-être, il sera prêtre, et ce

serait une grande grâce pour lui, une bénédiction pour la famille. Où qu'il soit, veillez bien et faites veiller sur son innocence.

» J'ai offert le saint sacrifice pour Sœur Saint-Arsène. »

Le « petit Paul », de l'avenir duquel on s'occupait, venait d'achever sa huitième année. A propos de sa naissance, M. le chanoine Michel, ancien curé de Serverette, écrivait en 1879 :

« Du mariage de Victor Ginhac et de Catherine-Euphrasie Vannière, sont nés huit enfants, six filles et deux garçons. Des six filles, trois ont embrassé l'état religieux. Au temps où j'étais curé de Serverette, Victor n'avait qu'un garçon; Euphrasie Vannière était avancée en âge, et Mathilde, la dernière née, avait dix ans. Quand j'appris la naissance d'un second fils, Paul, le 25 mai 1865, j'en félicitai le père, et ce grand chrétien me répondit : « J'accepte vos félicitations : il y a bien dix ans que nous demandions, ma femme et moi, un autre enfant à Dieu, pour le consacrer à son service : grâce à sa naissance, nous pourrons, si Dieu le veut, continuer la tradition de la maison et avoir un prêtre à donner à l'Église. »

L'heureux père verra, avant de mourir, « le petit Paul » s'acheminant vers le saint autel, où il aura le bonheur de monter un jour, préparé et assisté par le saint de la famille (1).

A Marvejols, Eugénie s'acheminait vers le ciel, où elle arrivera bientôt, soutenue par son frère Paul; mais ni elle, ni lui ne jugeaient le terme si rapproché au commencement de l'année 1873. Paul écrit, le 20 mars, à la Visitandine.

« Je profite de l'occasion de deux jeunes Pères, qui vont donner une mission à Saint-Chély, pour vous tracer ces quelques lignes, et vous envoyer, avec une image de saint Joseph et une médaille venue de Jérusalem, quelques parcelles des habits de nos cinq martyrs, tombés victimes de la Commune, à Paris. Bien entendu, que, jusqu'à ce que l'Église ait parlé, je ne les regarde

(1) Le 16 avril 1914, M. l'abbé Paul Ginhac était brusquement enlevé à l'affection de ses paroissiens par une pneumonie contractée au chevet des malades, tandis qu'il les visitait après les labeurs d'une mission qui avait donné à son cœur d'apôtre les plus douces consolations. Ainsi est-il mort victime de son zèle après avoir donné durant sa vie l'exemple de toutes les vertus sacerdotales. Voir *Lettres de Direction*, t. II, p. 308, la notice qui lui est consacrée, et les lettres du P. Paul.

pas comme des reliques de saints, mais seulement comme des objets vénérables, parce qu'ils ont servi, en dernier lieu, à des hommes de Dieu, mis à mort en haine de la religion.

» Heureux ceux qui peuvent donner leur vie, en témoignage de leur foi, de leur attachement à Notre-Seigneur et à l'Église! Pour nous, ma bien chère sœur, nous ne pouvons guère espérer cette gloire. Quant à moi, je m'en sens totalement indigne, quoique j'ose en demander la grâce, tous les jours, à la sainte messe. Mais, il y a le témoignage ou le martyre quotidien, que nous pouvons et devons rendre à notre divin Roi; lequel consiste à mourir perpétuellement à nous-mêmes pour accomplir, d'une manière plus parfaite, tout ce qui est de la volonté de Dieu. Ce martyre, qu'il soit le nôtre : appliquons-nous-y avec ferveur, par amour pour notre bien-aimé Sauveur, qui, le premier, nous a tant aimés, et qui a versé tout son sang pour nous.

» Vous savez les nouvelles de la famille : d'un côté, le neveu qui *s'établit* (style du monde); espérons que ce sera bien en vue de l'éternité, à laquelle il faut tout rapporter; — de l'autre, cette bonne et pieuse Sœur Saint-Arsène brise ses liens terrestres et part pour le ciel. Elle est la plus heureuse; parce qu'elle est avec Notre-Seigneur et ne risque plus rien.

» Plus que jamais, priez pour moi; priez pour notre Compagnie, presque partout persécutée; priez pour notre Saint-Père et l'Église.

» Je vous bénis, chère sœur, bien affectueusement, en Notre-Seigneur. »

Au mois d'octobre 1873, le P. Paul reçut la première annonce de la maladie, qui devait prochainement enlever sa sœur Eugénie. A partir de ce jour, il lui adressera de fréquentes lettres et deviendra son ange consolateur.

« Vous m'apprenez la visite que Notre-Seigneur daigne vous faire, dans son infinie bonté.

» C'est une grande grâce d'être appelée à suivre le divin Roi et à l'imiter dans les travaux que son saint service réclame; mais quelle faveur plus précieuse n'est-ce pas, d'être choisie pour participer en quelque chose aux douleurs de sa croix!

» Ai-je besoin de vous rappeler ce que vous savez fort bien,

que l'infirmité dont vous êtes affligée, en ce moment, vient de Dieu Notre-Seigneur, que c'est un effet et une marque de l'amour particulier qu'il a pour vous; enfin, qu'il vous donne le moyen, par sa grâce, de supporter vos souffrances avec patience et douceur? Ajoutons même que Notre-Seigneur, qui a pris sur lui toutes nos misères et toutes nos infirmités, comme parle l'Évangile, après le prophète Isaïe, compatit singulièrement à vos épreuves. Vous pouvez même croire, chère sœur, que ce Seigneur très clément est avec vous, pour vous aider à supporter, avec résignation et joie, ce qu'il vous ménage de pénible pour votre bien et pour sa gloire.

» Que ces vérités sont consolantes! Rien de plus profitable pour nous que la souffrance; elle nous purifie de plus en plus, nous détache davantage de nous-mêmes, nous fournit l'occasion d'exercer les plus grandes vertus, augmente grandement la charité en nos âmes et nous mérite un immense trésor de joie dans l'éternité. Rien de plus avantageux pour les âmes de nos frères et pour l'Église; car Dieu ne refuse pas la prière de l'âme qui est humiliée et dans l'épreuve pour l'amour de lui. Rien qui plaise autant au divin Cœur et serve autant pour la plus grande gloire de Dieu, en cette vie et dans la vie future, que les croix portées en Notre-Seigneur!

» Ne vous mettez pas en peine des exercices de piété et du reste, que vous ne pouvez pas faire. Dieu voit votre désir. Offrez vos ennuis, vos amertumes et vos douleurs. C'est la meilleure des prières que vous puissiez faire; c'est le véritable esprit d'oraison que vous exercerez de cette manière.

» Ne m'oubliez pas, ma bien-aimée sœur, je ne vous oublierai pas. Les neuf messes au divin Cœur seront dites. Veuillez me donner ou me faire donner *souvent* de vos nouvelles. »

« 3 janvier 1874. — Tous les jours, je vous recommande à Notre-Seigneur, et, quand il m'est possible, j'offre spécialement pour vous le sacrifice de son Corps et de son Sang. Si je pouvais autre chose, je le ferais de grand cœur, afin de vous aider un peu, dans votre pénible combat, à rendre à Jésus-Christ, notre divin Roi, un glorieux témoignage.

» S'il m'était permis d'avoir un désir, je souhaiterais que

Dieu prolongeât encore quelque temps votre existence ici-bas, afin qu'il nous fût possible de nous retrouver encore une fois dans ce monde.

» Mais comme le bon Maître voudra, n'est-ce pas? Abandon total à sa divine Providence. Il vous aime : regardez tout ce qui vous vient comme des marques de sa tendresse. De dessus votre croix, acceptée de cœur et véritablement chérie, ne m'oubliez pas, non plus que toute notre maison de Castres, mon travail ici, nos œuvres et la Compagnie qui a tant à souffrir dans tout l'univers.

» Mes vœux de bonne et sainte année à la R. Mère Supérieure et à toutes vos dignes Sœurs.

» Je vous bénis affectueusement en Notre-Seigneur. »

De toutes les lettres qui de 1843 à 1895, lui vinrent de sa famille, le P. Paul n'en retint qu'une; elle est de sa sœur Eugénie (1).

« Vive Jésus. — De notre monastère de Marvejols, 31 janvier 1874. — Mon bien cher frère, je suis sûre que vous attendez des nouvelles, et ces nouvelles n'arrivent pas, et cette pauvre infirme ne donne plus signe de vie; cependant, elle n'est pas morte, malgré qu'elle ait été plus d'une fois aux portes du tombeau. Oui, mon cher frère, je vis encore et je ne sais comment. Le bon Dieu prolonge mes souffrances et me laisse encore ici-bas, je ne sais pourquoi. Je ne profite pas du précieux état où je me trouve, et qui ferait les délices de tant de saintes âmes. Je me lasse de souffrir; je suis lasse de cet état d'impuissance, où le bon Maître m'a réduite; je suis comme une personne sans sentiment et sans vie. Il me semble que la vie m'abandonne, et pourtant je vis toujours, et cette heure suprême n'arrive pas.

» Encore une fois, je m'abandonne et me laisse entièrement entre les mains de Celui qui, seul, peut me venir en aide et me soutenir. Il y a six semaines qu'on m'a moucheté une jambe; depuis lors, je ne puis plus faire un pas, je suis comme un enfant au berceau; du lit au fauteuil, voilà mes courses. Cependant je

(1) Voir t. II, *Lettres de Direction*, p. 325, une lettre du P. L. Cros, qui fut aussi conservée; elle rappelle les vertus de Monique, la sainte mère du P. Paul.

dois vous dire, mon bien cher frère, combien le Seigneur est bon pour sa pauvre petite créature : j'ai le bonheur de pouvoir aller, sur un fauteuil à roulettes, à une tribune, pour recevoir mon Maître, tous les jours de communion générale de la communauté. J'estime cette faveur comme une des plus grandes qu'on puisse avoir en maladie, surtout après les mauvaises nuits. Soyez assez bon, mon bien-aimé frère, pour en rendre grâces à Celui que nous aimons uniquement.

» Une autre grâce, que j'apprécie beaucoup, c'est de ne m'ennuyer jamais dans ma triste position. Je dis triste pour la nature, car elle ne l'est pas dans les vues de la foi; et, pour la nature, je la laisse crier tant qu'elle voudra; je n'en fais nul cas. Le plus pénible est que je ne vois pas de terme; mais mon Maître le voit, et cela me suffit. Je vis du jour au jour, et je suis contente de pouvoir faire encore ce petit sacrifice, pourtant si coûteux. Je vous l'avoue, mon cher frère, dans ma position, tout est croix, tout est sacrifice. Que le bon Dieu en soit béni!

» Je suis confuse de toutes les bontés et de tous les soins que notre très honorée Mère me donne sans cesse, ainsi que de toutes les attentions délicates et charitables qu'on ne cesse de me prodiguer : je voudrais que vous en fussiez témoin. Soyez assez bon pour demander au Sacré Cœur de Jésus, que je me rende toujours de plus en plus digne de ce beau titre : la fille du Sacré Cœur.

» Vous pouvez être sûr que je prends vos intentions pour toutes vos œuvres, générales et particulières, dont vous m'avez parlé. En ce moment, la souffrance est ma prière; de tout mon cœur, je vous en fais part. J'en donne aussi une grande part à toute la sainte Compagnie de Jésus, si éprouvée en ce moment par les ennemis de la sainte Église. Comme le démon triomphe, en ces temps mauvais! Le bon Dieu laisse faire; mais il trouvera bien ses ennemis. Qu'ils sont à plaindre! Qu'ils sont malheureux, de se précipiter ainsi dans l'abîme! Que le bon Dieu les convertisse, s'il lui plaît, et qu'il les ramène dans la bonne voie.

» Je vous quitte, mon cher frère. Je ne croyais pas aller si loin; mais, quand je suis avec vous, je ne sais jamais finir. Écrivez-moi, je vous prie, et ne m'oubliez pas, afin que je puisse

remplir tous les desseins du Seigneur, dans la position où il m'a mise. Je ne veux que sa gloire et son bon et unique plaisir, et puis tout le reste ira comme cela pourra. Pourvu que le bon Dieu soit content, peu importe tout le reste.

» Adieu donc, cher frère, adieu pour jamais; soyons à lui, mais rien qu'à lui, et pour la vie et à la mort.

» Je vous suis unie, plus que jamais, dans le Cœur de notre bon Maître, et aussi, un peu, sur la croix. »

« Castres, 9 mars 1874. — Sœur bien-aimée en Notre-Seigneur, si votre chère lettre me fait voir la grandeur de vos souffrances et la continuation de l'épreuve, elle me montre, en même temps, la vivacité de la foi et la force de l'amour que le divin Maître vous met au cœur, pour tout endurer avec une sainte résignation et même avec une sorte de joie céleste.

» Gloire à Jésus! Paix à vous! Sans doute, il vous serait plus doux de mourir, pour voir la fin de vos douleurs et posséder Notre-Seigneur. Mais, outre qu'il ne peut y avoir de véritable bien pour nous qu'à faire la très sainte volonté de Dieu, mieux vaut travailler et souffrir, avec la grâce de Notre-Seigneur, un plus long temps ici-bas, pour la gloire du divin Roi, le bien de l'Église, le profit des âmes et notre propre avancement spirituel, avec un mérite toujours grandissant, que de partir sans ces avantages. Vous aurez l'éternité tout entière pour vous reposer, pour aimer et pour jouir; et la gloire éternelle que vous rendrez, au ciel, à l'infinie majesté de Dieu sera d'autant plus grande que vous aurez, sur la terre, plus fait et plus souffert pour lui. Cependant, ma bien chère sœur, nourrissez-vous de la pensée du ciel. Au ciel, nous avons tout... Cette pensée vous aidera, vous fortifiera. Puis, regardez la croix, témoignage de l'incomparable amour de Notre-Seigneur pour nous. Pensez à la divine Eucharistie, où Notre-Seigneur lui-même est enfermé pour nous. Vous ne pouvez pas la recevoir aussi souvent que vous le désireriez; par la disposition du cœur, recevez-la sans cesse. Enfin le Cœur de Jésus! Que ce Cœur soit le vôtre; le vôtre pour aimer, le vôtre pour vous immoler continuellement pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. »

« 2 juillet 1874. — Ma bien chère sœur en Notre-Seigneur,

votre dernière lettre me faisait la peinture de tout ce que vous avez à souffrir, et physiquement et moralement. Notre-Seigneur me fait la grâce de comprendre et de partager les douleurs de ma sœur bien-aimée. Aujourd'hui, belle fête de la Visitation, j'ai offert le saint sacrifice pour vous, sans oublier les Sœurs de votre cher monastère, ni les maisons de tout l'Ordre, afin de vous obtenir la patience, la soumission la plus parfaite et l'amour de Dieu, tant qu'il plaira à sa divine et paternelle Providence de prolonger votre sacrifice. Mais tout semble annoncer que ce ne sera pas long. Bientôt, ma bonne sœur, vous sortirez de ce lieu d'exil, vos chaînes tomberont, et vous irez dans les tabernacles éternels, pour y contempler à jamais les infinies perfections du Seigneur bien-aimé, que vous servez depuis longtemps. Sur le point de quitter la terre, à la pensée du ciel, entrez dans les sentiments du prophète royal quand il disait : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* J'ai tressailli d'allégresse à la nouvelle que j'irai dans la maison du Seigneur. Pour une chrétienne, pour une religieuse surtout, le jour du départ est le plus beau, le plus grand de tous les jours : car c'est le jour où, délivrée enfin de toutes les entraves et désormais à l'abri de tous les dangers, elle entre en possession du souverain bien, pour n'en être jamais séparée. Appelez-le de tous vos vœux ce jour sans pareil, et réjouissez-vous à son approche. Que le souvenir de vos infidélités et négligences passées n'attriste point votre cœur, et ne vous fasse pas perdre confiance. Notre-Seigneur est infiniment miséricordieux; vous devez croire que sa bonté sans bornes a tout effacé.

» N'oubliez pas un instant qu'il vous aime, et que vous avez, dans le trésor de son Cœur sacré, de quoi satisfaire abondamment pour toutes vos dettes.

» Mais, puisque le temps est court, il n'en est que plus précieux; mettez-le bien à profit pour glorifier Dieu par vos souffrances bien endurées; pour honorer la passion de Notre-Seigneur; pour acquérir de plus grands mérites; pour faire votre purgatoire ici-bas, en sorte que votre entrée dans la gloire ne soit pas retardée. O heureuses souffrances, qui vous unissent de plus en plus à Notre-Seigneur, augmentent sa charité en vous et

vous préparent à des joies ineffables! Regardez vos épreuves comme un *martyre* que Notre-Seigneur vous fait la grâce de soutenir, pour la gloire de son nom. Souffrez tout avec le courage des martyrs. Vous devez tant à cette sainte communauté qui vous a accueillie, aimée, servie et soignée avec une si grande charité, avec tant de dévouement; en compensation, donnez-lui la consolation de vous voir contente de souffrir pour Jésus-Christ Notre-Seigneur, et ayez soin de laisser à vos chères sœurs, comme un héritage sacré, l'exemple de toutes les vertus.

» Pour vous dignement préparer au grand jour, demandez tôt les derniers sacrements afin de les recevoir en pleine connaissance, avec plus de fruit et plus grande édification pour vos dignes sœurs.

» Acceptez la mort, ma bien-aimée sœur, non seulement avec résignation, mais avec reconnaissance, amour et zèle; voulant mourir pour Notre-Seigneur comme il est mort pour vous, afin de lui rendre vie pour vie, sacrifice pour sacrifice.

» Rendez votre âme à Dieu, dans les mêmes dispositions que Notre-Seigneur sur la croix : pour la plus grande gloire de la divine majesté, pour le salut du monde, pour votre plus grande abnégation.

» Acceptez aussi, d'avance, le purgatoire, s'il vous restait encore quelque chose à expier. Une fois admise au ciel, après avoir rendu voc actions de grâces à l'infinie bonté de notre Dieu, vous saluerez et embrasserez bien cordialement, pour moi comme pour vous, mes chers parents : notre bon père, notre digne mère, nos chers frères et sœurs et tous les membres de notre famille. Vous prierez tous pour moi, et vous demanderez à Notre-Seigneur de me faire une visite, s'il le trouve bon.

» Je vous promets, chère et bien-aimée sœur, de ne pas vous oublier au saint autel. Je vous bénis mille fois, ma sœur en Jésus-Christ, pour tous les jours à vivre, mieux encore pour le moment du passage et jusqu'à ce que vous occupiez votre place au ciel.

» Là, vous aimerez Notre-Seigneur, la très sainte Vierge, pour vous, pour moi et tant d'autres qui ne l'aiment pas. »

Ainsi le P. Paul paya largement sa dette de reconnaissance à

l'égard de sa sœur Eugénie; il la conduisit en quelque sorte pas à pas, et la soutint fraternellement jusqu'au seuil du paradis, à travers cette rude et longue épreuve de la souffrance. Quelques années plus tard, il donna à son frère Victor le même témoignage de fraternelle affection.

Victor avait toutes les vertus héréditaires du Mazel. « Mon père, dit Auguste, son fils aîné, était un chrétien excellent; tous les jours, la prière en commun, le chapelet, la lecture de la vie d'un saint. Nous avons la vie des saints en douze volumes. Quand nous ne pouvions pas aller à vêpres à cause du mauvais temps, il les récitait ici, à genoux, et nous les faisait réciter. Malgré le travail, il ne manqua jamais un jeûne. Le soir, à la collation, pendant le carême, il ne voulut jamais user de laitages, bien que ce fût déjà permis : il garda, jusqu'à sa mort, l'ancienne sévérité.

» Je ne le vis jamais chagriner personne. Il aimait à méditer, et, les dernières années de sa vie, il nous disait : « Si la famille ne me retenait, j'irais finir mes jours à la Trappe. »

Averti de la grave maladie de son frère, le P. Paul lui écrivit :

« Mon bien cher frère, c'est avec une très vive douleur que j'ai appris votre état de souffrance. Ce matin j'ai offert le saint sacrifice à votre intention, et je ne manquerai pas de vous recommander, chaque jour, d'une manière toute spéciale, à Notre-Seigneur. De grand cœur, frère bien-aimé, je volerais au chevet de votre lit, pour vous porter une parole de consolation et vous bénir; mais, pour longtemps encore, je suis enchaîné par les soins quotidiens, que je dois donner aux Pères de la troisième probation; mes supérieurs eux-mêmes ne pourraient pas, sans inconvénients, me dégager en ce moment. Cependant, avec la grâce de Dieu, je serai auprès de vous, au moins d'esprit et de cœur, et ne cesserai pas de prier le bon Maître de vous assister tout particulièrement, de la suavité et de la vertu de son amour, dans vos rudes épreuves. Mettez en Notre-Seigneur Jésus-Christ toute votre confiance. En lui et par lui, vous supporterez toute douleur, vous surmonterez toute difficulté, vous vaincrez toute tentation, et vous arriverez heureusement à notre patrie du ciel.

» Vous ne sauriez trop vous préparer à ce grand départ. Déjà

l'essentiel est fait, puisque vous avez reçu les derniers sacrements. Vous ferez bien, mon tendre frère, de vous faire renouveler la sainte absolution, toutes les fois que votre confesseur ou quelque autre prêtre autorisé vous rendra visite. De plus, priez Monsieur le Curé de vous porter souvent la divine communion. C'est le pain qui fortifie, dans les grands combats d'où il faut sortir vainqueur pour l'éternité.

» Vous le savez, j'ai obtenu du Souverain Pontife, en une audience particulière que Sa Sainteté eut l'extrême bonté de m'accorder, en 1868, l'indulgence plénière pour tous les membres de la famille. Je vous envoie, par la poste, un crucifix et une médaille de Notre-Dame de Lourdes, enrichis l'un et l'autre des indulgences apostoliques.

» Laissez-moi vous conseiller, mon bien-aimé frère, de faire à Dieu Notre-Seigneur, de la manière la plus généreuse, le sacrifice de votre vie, par amour pour notre aimable Sauveur. Pour l'amour de vous, il a répandu tout son précieux sang et fait le sacrifice de sa vie : soyez heureux d'avoir cette belle occasion de lui témoigner votre reconnaissance et de lui rendre ainsi vie pour vie. Ce sera un moyen souverainement efficace de réparer tout votre passé, d'acquérir tout d'un coup de très grands mérites, et par suite, de vous mettre en mesure de rendre à Dieu, éternellement, une bien plus grande gloire. De temps en temps, vous renouvellerez ce même sacrifice, ou bien vous vous entretiendrez dans cet esprit de sacrifice.

» Je vous conseille aussi d'accepter d'avance, dès à présent, toutes les peines du purgatoire, que vous pourriez avoir peut-être à endurer. Vous savez qu'en purgatoire on espère, mais qu'on ne mérite pas; cependant, si, pendant qu'on est encore en état de mériter en cette vie, on accepte toutes les rigueurs de la divine Justice, on peut croire que tout devient méritoire. J'espère bien qu'avec tous les secours de la sainte Église, notre mère, les prières que vous faites et que l'on fait pour vous, les souffrances que vous endurez, le sacrifice que vous offrez de bon cœur; j'espère que tout cela ne vous laissera pas grand'chose à expier, avant d'arriver au ciel.

» Vous voudrez bien, quand vous serez avec Notre-Seigneur

et la sainte Vierge, ne pas m'oublier auprès d'eux. Je ne vous oublierai pas.

» Donnez à votre famille vos instructions dernières : quand vous en aurez fait venir tous les membres autour de votre lit, pour recevoir votre bénédiction de père, dites-leur de ne point s'attacher à la terre, de ne travailler que pour le ciel, de ne vivre que pour Dieu, etc.; tout ce que votre cœur vous suggèrera, avec la grâce de Notre-Seigneur.

» Enfin, mon bien-aimé frère, je vous envoie mon bon ange vous apporter la bénédiction de Pie IX, le Vicaire de Notre-Seigneur, que je suis autorisé à donner. Puisse-t-elle vous consoler, et vous aider à être, jusqu'au bout, un parfait chrétien. »

Victor était digne d'entendre les saintes recommandations de son frère. « Durant sa maladie, raconte son fils Auguste, il reçut quatre ou cinq fois la sainte communion. Il nous demandait souvent, étant alité, un livre qu'il avait toujours eu la coutume de lire le dimanche : c'était l'*Imitation de Jésus-Christ*, en latin. Pendant les trois ou quatre derniers jours, il garda le crucifix dans les mains, et il le tenait encore, quand il expira. Il laissa deux mille francs pour des messes et il demanda qu'on l'enterrât bien simplement. »

« Se sentant bien malade, dit l'abbé Seguin, vicaire à Serverette, Victor me fit appeler et me pria de l'entendre en confession. Il dit ses fautes, tête nue et assis sur le lit. Puis, avec dévotion, il me pria de le communier; ce que je fis le lendemain matin. Depuis il se confessa et communia encore. Trois jours avant sa mort, il fit, moi présent, venir tous ses enfants auprès de son lit, et leur demanda pardon des scandales qu'il leur avait donnés. A ces mots, les enfants tombèrent tous à genoux, et, les larmes aux yeux, ils dirent à leur père que ce n'était pas à lui de demander pardon. Puis ils l'embrassèrent. Il leur fit alors cette recommandation : « Soyez plus sages et plus vertueux que moi! » Il garda, jusqu'au dernier soupir, une parfaite connaissance. »

Auguste annonça au P. Paul le départ de ce digne héritier des Ginhac d'autrefois, et le *saint* répondit à l'héritier nouveau :

« 22 juin. — Mon bien cher Auguste, Dieu est toujours parfait en ses œuvres. Il vous a donné un bien digne père, et à moi un

frère excellent : il vient de le retirer de ce monde pour une meilleure vie : qu'il soit éternellement loué!

» Assurément mieux valait, pour notre bien regretté, être affranchi des misères de la terre, et entrer, sans retard, dans les joies ineffables de la patrie. Pour nous, il n'est pas perdu, ce bien-aimé; sa présence sensible nous est seulement ravie, pour quelque temps; nous le retrouverons ensuite, s'il plaît à l'infinie bonté de Dieu, et ce sera pour partager son bonheur, toute l'éternité. Jusque-là même, nous ne serons pas tout à fait privés de lui; outre les exemples de sa vie irréprochable, nous sommes encore assurés d'avoir l'aide de ses prières et de son intercession auprès du trône de Dieu Notre-Seigneur.

» Comme, néanmoins, les dernières expiations pourraient le retenir un peu de temps, en purgatoire, nous devons l'assister et le soulager par nos suffrages et nos bonnes œuvres. Hier et aujourd'hui, j'ai offert le saint sacrifice pour le repos éternel de son âme; je le ferai encore. Je l'ai de plus recommandé aux prières de la communauté. De votre côté, cher neveu, accomplissez largement ce que la piété filiale demande de vous, en cette douloureuse circonstance.

» Maintenant, vous voilà chargé de tout, au Mazel. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous délègue son autorité divine, vous devez conduire toutes choses selon les principes chrétiens, les lois de Dieu et de la sainte Église, notre mère commune. Le plus important n'est pas l'intérêt matériel de la propriété, mais le bon état de la maison, au point de vue religieux et moral. Ne permettez jamais que le Mazel change d'esprit et cesse d'être ce qu'il a toujours été, c'est-à-dire la maison de Dieu avant tout le reste, le siège du bon exemple, le refuge des pauvres et la consolation des affligés.

» Si vous faites régner Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ce domaine qu'il vous a confié, et dont vous n'êtes en quelque sorte que l'intendant, si vous faites régner ce divin Roi sur toute votre famille et autour de vous, par votre conduite, vos bons discours et votre influence, il prendra soin de tous vos intérêts, soyez-en sûr.

» Je vous recommande, en particulier, la fréquentation des

sacrements le plus souvent que vous pourrez, la prière en commun, et un soin scrupuleux d'élever saintement les enfants. Ce soin, ne le confiez à personne dans la maison; réservez-le pour vous : il s'agit surtout de leurs âmes à conserver, et à former pour Dieu et l'éternité.

» Adieu, mon bien cher ami; je ne vous oublierai pas auprès de Notre-Seigneur. Priez aussi un peu pour moi. Je vous bénis. »

CHAPITRE X

PARAY-LE-MONIAL (1877-1880)

I. Apôtre et disciple du Sacré-Cœur : fervente retraite; mission confiée à la Compagnie. — II. Voie douloureuse : vertu héroïque; purgatoire de l'âme. — III. L'idéal du Père Instructeur : prière, charité, abnégation; journal d'un Père tertiaire. — IV. Éloquence du cœur : conférences; souvenirs ineffaçables. — V. Apostolat : retraite à Autun; conseils à un prêtre; communautés religieuses. — Vie de foi dans les épreuves : chronique de Paray; l'expulsion du 29 juin 1880; séjour à l'orphelinat.

I

Le 2 août 1877, le R. P. Beckx écrivait au P. Ginhac : « L'année de troisième probation touche à sa fin. Désormais, Castres et Laon ne seront plus maisons de troisième an, et un nombre considérable de nos jeunes Pères se réunira à Paray. Je prie la bonté divine de vous pardonner, mon cher Père, les imperfections qu'elle a pu trouver, dans le ministère important que vous avez rempli à Castres. Pour moi, je n'ai qu'à vous remercier, au nom de la Compagnie, du zèle que vous avez montré constamment, pour donner à nos tertiaires la dernière forme de notre Institut. »

A la lecture de cette lettre, le P. Paul dut sans doute remercier Dieu de l'avoir enfin déchargé d'une responsabilité trop lourde; mais sa joie ne fut pas de longue durée. La maison de Paray était à peine fondée, que le R. P. Provincial de Lyon demandait, pour la diriger, le P. Instructeur de Castres. En con-

séquence, le R. P. Blanchard écrivait, le 19 juin, au R. P. Beckx : « Quoique je regrette beaucoup ce Père, qui est une bénédiction pour notre province, j'ai cru devoir le céder, dans l'intérêt du bien général. D'ailleurs, le P. Ginhac ne sera pas perdu pour nous, puisqu'il continuera à former nos sujets; et ses aptitudes, comme sa sainteté, semblent le désigner pour cette fonction si importante. »

L'intéressé avait une toute autre opinion de lui-même, témoin ces lignes que le T. R. P. Beckx lui adressait, le 11 août : « Votre lettre du 3 peut se résumer ainsi : « *Ego vir videns paupertatem meam*... (Thren. III, 1). Je suis l'homme qui a vu sa pauvreté... » C'est une grande grâce de Notre-Seigneur et un gage d'abondantes bénédictions, de la part de celui qui « *vocat ea quæ non sunt.* » Après l'expérience faite à Castres, les deux Provinciaux de Lyon et de Toulouse vous ont proposé pour Paray, et de mon côté, je n'ai vu aucun motif de vous écarter. Allez donc en avant, avec courage. Confiance, non en vous, mais dans la divine miséricorde. »

L'humble religieux dut, encore une fois, se soumettre; il avait à peine quitté Castres, que Monseigneur Ramadié, archevêque d'Albi, écrivait au P. Paulet, son successeur : « Je ne vous dis pas mes regrets pour le départ du P. Ginhac. Ils sont très amers. Il laisse, dans le diocèse tout entier, d'impérissables souvenirs. Je lui serai éternellement reconnaissant du bien immense qu'il nous a fait. »

A la date du troisième dimanche de septembre, on lit dans le journal du P. Paul : « Prise de possession de la nouvelle maison du troisième an, à Paray-le-Monial, le jour de la fête des Sept-Douleurs de la très sainte Vierge.

» Que n'a pas souffert la sainte Vierge, pour coopérer à la Rédemption et devenir Mère! *Magna est velut mare contritio tua*... (Thren. II, 13). Car sa plaie est grande comme la mer... *O vos omnes qui transitis per viam*... (Thren. I, 12). Vous tous qui passez par le chemin.... Pour enfanter les âmes à Jésus-Christ, pour les faire grandir en Jésus-Christ, pour les conserver et consommer en Jésus-Christ, il faut souffrir. Dans une maison de troisième probation surtout, on engendre les âmes, sinon dans

le premier degré d'humilité, du moins dans le deuxième, et principalement dans le troisième : *filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis.* (Galat. IV, 19). Mes petits enfants pour qui j'éprouve de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous... »

Former dans les âmes Jésus crucifié, c'est l'unique ambition du Père Instructeur. Il place ce ministère sous les auspices de Notre-Dame-de-Pitié, qu'il honora toujours pieusement, à l'exemple de saint Ignace. Avec quelle confiance et quelle consolation, il l'entreprend dans la maison de Paray! Vivre près du monastère, témoin des apparitions du divin Sauveur, et gardien des reliques de la bienheureuse Marguerite-Marie; vivre sous le toit qui abrite les restes du vénérable P. de la Colombière!... Faveur insigne, que nul mieux que lui ne pouvait apprécier. Dans ce milieu si propice, sa dévotion au Sacré-Cœur va recevoir un nouvel accroissement. Il sera désormais, plus encore que par le passé, l'apôtre du Sacré-Cœur; nous en avons pour garant les notes de sa première retraite à Paray, heureusement retrouvées, dans un carnet à moitié déchiré. En voici quelques extraits :

Pendant la méditation du *Règne*, il se demande : Ce que le divin Roi est pour lui. « Regarde! Voilà ce Cœur!... » Ce qu'il doit être lui-même. Ce qu'il doit faire. « Voilà ce Cœur!... Que tous lui ressemblent : hommes qui savent Jésus et Jésus crucifié...; qui aiment et qui veulent...; qui agissent et qui luttent...; qui donnent et qui se donnent...; qui savent souffrir et mourir. Le Sacré-Cœur, qui m'aime, fera cela en moi et par moi. »

Plus loin, à la vocation des apôtres : « Jésus veut enseigner, agir, souffrir par eux; se transformer en eux, vivre en eux. Les élus de Jésus-Christ doivent être *pleins de lui. Necessitas mihi incumbit...* (I Cor. IX, 16). C'est une obligation qui m'incombe... *Imitatores mei estote...* (I Cor. IV, 16). Soyez mes imitateurs... N'est-ce pas actuellement une *heure décisive* pour moi?... D'autre part, ne veut-il pas que j'accepte de ne voir rien, de ne sentir rien, de ne pouvoir rien, de n'être rien? »

« Noces de Cana. — *Invitatus fuit.* Il s'invite, en donnant la pensée et la volonté de l'inviter. Heureux qui répond à cette

grâce prévenante et invite Jésus! Seigneur Jésus, vous savez qu'en moi vous êtes chez vous. Venez, venez chaque jour. Demeurez!... »

Avant l'élection : — « Ce n'est pas sans éprouver un sentiment de contentement qu'il m'a semblé découvrir, devant le tombeau du P. de la Colombière, à la chapelle, que ce qui *dominait* en moi était la *pusillanimité*, au lieu de la *magnanimité*, qui porte à faire de grandes choses et à souffrir beaucoup pour Dieu. Je serais porté à fuir le travail, la gêne, la souffrance, la dépense de moi-même. Ainsi, pusillanimité pour les choses spirituelles; pusillanimité pour le travail; pusillanimité pour la mortification, parce que je n'aime pas. Donc, pour le Sacré-Cœur, comme le Sacré-Cœur et avec le Sacré-Cœur!...

» L'examen particulier aura pour objet la lutte contre la pusillanimité et l'exercice de la magnanimité, d'abord dans la régularité parfaite, puis dans la pratique du « tout à tous », enfin dans l'esprit du sacrifice. »

« *Ouverture du Cœur de Notre-Seigneur.* — Deux fleuves immenses de miséricorde et de grâce s'échappent pour inonder toute la terre, afin de *purifier* les âmes et de les *féconder*. J'ai prié ensuite longtemps, demandant à Notre-Seigneur que mon cœur enfin *s'ouvrît* et à *Dieu* et aux *âmes*. Il me faut la vérité, l'amour, la puissance du Cœur de Notre-Seigneur; il me faut le Cœur même de Notre-Seigneur. C'est lui qui doit être l'Instructeur de ces Pères venus de partout; c'est lui qui doit les embraser, les remplir de lui-même, afin que ces Pères, à leur tour, aillent répandre partout ce feu sacré. Prenez donc mon cœur, changez-le au vôtre, Seigneur Jésus.

» C'est la maison du Sacré-Cœur. Je ne suis rien. Il faut, ô divin Roi, que votre Cœur gouverne cette maison. Je vous confie tout... »

« A l'Ascension. — *Sursum corda!* Soyons, habitons dans le Cœur de Jésus. Là, nos pensées, nos affections, nos occupations n'auront rien de terrestre. Nous posséderons la vraie gloire, les vrais biens, le véritable bonheur! »

« Contemplation *Ad amorem*. — Il me semble que jamais je n'avais fait donation de moi comme ce soir. Qu'en sera-t-il? Mon

Dieu, mon Seigneur, gardez-moi; je suis capable encore de tout reprendre et de tout dissiper. Il me paraît qu'à présent je ne puis plus disposer d'une pensée, d'une volonté, d'un regard, d'une parole, d'une démarche, d'une action quelconque. Cet acte, votre Cœur, ô Jésus, l'a préparé, votre Cœur me l'a dicté, votre Cœur le gardera. Il répare le passé et me fait passer dans un autre ordre de choses. *Fiat!* Il me paraît qu'il ne reste plus rien de moi; une seule chose domine et plane sur tout mon être : la très sainte volonté de mon Seigneur! »

Ces lumières n'inspirent à l'humble religieux ni présomption ni vaine complaisance. Toujours défiant de lui-même, il conclut par une résolution pratique, qu'il aimait à suggérer aux autres : « Après les Exercices, se mettre à l'œuvre comme un homme sûr d'avoir fait une bonne retraite... De cette sorte, Notre-Seigneur suppléera, selon que besoin est. »

On comprend qu'après avoir puisé la grâce au côté du Sauveur, le P. Paul invitera sans cesse les Pères tertiaires à venir à cette source toujours jaillissante. En 1878, au début du troisième an, il leur développait les trois pensées suivantes :

« 1° Le Sacré-Cœur attire fortement et suavement. Répondre en apportant son cœur, tout son cœur, joyeux et prêt à tout. 2° Le Sacré-Cœur purifie, instruit, échauffe, élève, fortifie, unit et transforme. *Cor Christi, cor Pauli!* 3° Le Sacré-Cœur, ayant établi son règne parfait dans l'âme de l'apôtre, dans le sens du troisième degré d'humilité, conduit au travail, au combat, au sacrifice, à la complète immolation. *Fiat!* »

La mission confiée à la Compagnie, d'établir et de propager la dévotion au Sacré-Cœur, était souvent recommandée. Le Père Instructeur en montrait l'authenticité; il ajoutait : « Notre obligation, quelle est-elle? Obligation de fidélité, de reconnaissance, d'honneur et de générosité; obligation qui nous met à même de procurer les plus grands biens à l'Église et aux âmes, le plus grand avantage de la Compagnie elle-même, celui de ne pas dégénérer, mais de progresser toujours.

» Il est certain que nous manquerions à un grand devoir, si nous ne répondions pas. Ce n'est pas la Compagnie en corps, mais chacun de ses membres, qui doit prendre cette mission pour

lui, comme s'il devait seul la remplir tout entière, car nous sommes appelés au même titre que le Vénérable P. de la Colombière. »

Il examinait ensuite les moyens : d'abord, embrasser soi-même généreusement la dévotion au Sacré-Cœur, dévotion qui est amour et sacrifice; puis la propager en tout lieu par l'exemple, les prédications, les écrits, les conférences et par tous les moyens que Notre-Seigneur suggérera (1).

Ici vient à propos une observation du P. Joseph Barthoulot, missionnaire en Arménie; il écrit du P. Ginhac :

« La charité du Cœur de Jésus animait bien le sien; mais je n'ai pu qu'entrevoir comment il pratiquait la *dévotion au Cœur* de Notre-Seigneur. Il me semble cependant avoir compris qu'il l'entendait d'une façon très haute, et de la façon même dont l'entendit, pour son usage personnel, la Bienheureuse Marguerite-Marie. La Bienheureuse avait ouï Notre-Seigneur lui dire qu'il cherchait une victime, et sa généreuse servante s'offrit à l'instant pour être la victime désirée et mener, en union intime avec Jésus-Christ, une vie d'amour douloureux, d'amour crucifié. D'un entretien avec le P. Ginhac, j'ai cru pouvoir, sinon conclure, du moins conjecturer qu'il s'était lui aussi offert au Cœur de Jésus, comme victime d'amour, et que là était le secret, le dernier mot de son extraordinaire mortification, et aussi du martyre intérieur auquel je l'ai toujours cru livré, quoiqu'il n'en ait

(1) Le zèle du serviteur de Dieu pour cette dévotion est signalé par un novice de Toulouse, le P. Jean Bosc : « Il nous la recommandait vivement. Les lettres de la Bienheureuse Marguerite-Marie n'étant pas encore publiées, il s'en était procuré des copies et nous les faisait lire. Pendant le mois de juin, il voulut (ce qui ne s'était pas fait jusque-là) donner chaque jour, aux novices, les points de méditation, qui eurent pour unique objet l'amour de Jésus-Christ et les caractères de cet amour, tels que les symbolise, les représente aux yeux et, par là même, les rappelle à notre âme le Cœur de Jésus. Le jour de la fête de l'apôtre saint Jean, il nous menait à la chapelle domestique, ou devant un petit monument dressé pour la circonstance, et il nous consacrait au Cœur de Jésus. Par ses soins, dans la grande église, on prêchait, tous les jours du mois de juin, sur l'amour de Jésus-Christ. Enfin, lorsque les Religieuses de la Visitation célébrèrent le triduum de béatification de la Bienheureuse Marguerite-Marie, le P. Ginhac nous mena de très grand matin dans leur chapelle pour y communier, et nous admirâmes la ferveur avec laquelle il offrit le saint sacrifice. »

jamais rien dit. Pour qui s'immolait-il? Il aimait tellement ceux que Dieu lui avait donnés, il se sanctifiait tellement pour eux, à l'exemple du divin Maître, que ses fils spirituels auront sans doute une part aux fruits de ce long sacrifice, et c'est là, pour eux, un puissant encouragement. »

II

Apôtre et disciple du Cœur de Jésus, le P. Paul gravissait non les pentes du Thabor, mais les rudes sentiers du Calvaire. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans une confidence, que relate un mémoire déjà cité (1). Dans ce mémoire, la Mère Prieure du Carmel de Tours trace d'abord le portrait du serviteur de Dieu, d'après ses observations personnellles, et d'après « le témoignage de plusieurs Pères de la Compagnie de Jésus et d'autres personnes recommandables. »

(1) A la fin de ce précieux mémoire, la Mère Thérèse de Saint-Joseph dit :

« Je crois, en conscience, devoir faire la déclaration suivante :

» 1° Je n'ai d'autre intention, en rédigeant cet écrit, que de répondre à la demande qui m'a été directement et formellement adressée par le R. P. X..., au nom de la Compagnie de Jésus. 2° Dans tout ce que contient cet exposé, j'ai voulu dire la vérité, autant qu'elle m'est connue, rien que la vérité, sans exagération, laissant de côté tout ce qui me paraissait douteux ou incertain. Pour les faits, j'en ai été témoin ou confidente, et je les ai racontés avec toute l'exactitude et la simplicité dont je suis capable, et, quant aux appréciations, je me suis assurée que mes idées personnelles étaient en rapport avec celles d'autres personnes qui ont connu intimement le P. Ginhac, et même avec l'opinion générale, formée par sa vertu, dans les lieux qu'il a successivement habités. 3° Je livre ce petit travail, qui m'a donné une vraie consolation, à la condition qu'on ne s'en servira (selon la promesse qui m'en a été faite) qu'après la mort du P. Ginhac et la mienne, sans me nommer, si l'on était obligé de faire connaître ces choses de mon vivant. Je l'offre à la mémoire du serviteur de Dieu et à la Compagnie de Jésus, dont je me déclare l'humble servante et fille, comme un hommage de justice et de reconnaissance, espérant que les mérites et les prières du saint P. Ginhac couvriront un peu ma misérable vie et m'obtiendront miséricorde.

» Monastère du Carmel de Tours, fête de saint Ignace, 31 juillet 1878. Sœur Marie-Thérèse de Saint-Joseph, carmélite indigne. »

Cf. p. 165 le commencement de ce mémoire. — Voir *Lettres de Direction*, t. II, p. 17, Correspondance avec la Mère Prieure de Tours.

« Le P. Ginhac, dit-elle, est une copie vivante et fidèle de Notre-Seigneur, dont il a sans cesse le nom à la bouche, et l'exemple sous les yeux. En suivant attentivement ce Père jusque dans les plus petits détails, on se dit : C'est ainsi que le divin Maître devait agir; c'est lui qui règle tout dans cette âme. En effet, Jésus seul peut donner cette joie sereine et inaltérable, cette attention minutieuse à bien faire toutes choses, qui paraît dans ses moindres mouvements; cette attitude toujours si religieuse et si digne, portant cependant l'empreinte de l'humilité ou de la simplicité; ce recueillement dont on ne le voit jamais sortir; cette patience invincible, cette douceur si aimable; cette haine de lui-même; ce courage surhumain pour se vaincre et se mortifier; cette force pour tout entreprendre, malgré le sentiment de sa faiblesse, lorsqu'il s'agit d'obéir ou de procurer la plus grande gloire de Dieu. Aussi, en approchant cet éminent religieux, on sent en quelque sorte la présence de Notre-Seigneur. Comme saint Paul et saint Ignace, il ne peut assez répéter ce nom béni, et son adieu ordinaire est ce souhait : « Tout à Notre-Seigneur. » Jamais il n'exprime de désir, mais s'il forme un projet, il ajoute aussitôt sa formule habituelle : « Si Notre-Seigneur le veut, s'il plaît à Notre-Seigneur, » ou bien : « Nous ferons telle chose, avec le secours de la divine grâce. » Calme dans les embarras et les moments les plus difficiles, sa seule réponse est : « Notre-Seigneur donnera grâce pour tout. » Ainsi identifié avec la personne adorable de Jésus, il substitue son action à la sienne propre, et devient un type accompli de perfection. En lui, la nature est à peu près détruite, ou plutôt transformée par le travail de chaque instant et par son étonnante soumission à la grâce; tout est animé par la vie surnaturelle, qui est devenue son élément à un degré que je crois rare dans l'Église.

» D'après cet exposé, poursuit la Mère Thérèse de Saint-Joseph, on pourrait supposer que cette âme, dégagée pour ainsi dire des sens, jouit habituellement des faveurs divines; et l'on serait porté à croire que la vertu lui est devenue facile. Mais que dire, si cette vie parfaite se soutient, sans défaillance, malgré l'épreuve, la sécheresse, l'absence apparente de Dieu, la priva-

tion de toute grâce sensible? Peut-être aura-t-on peine à croire qu'un tel accord soit compatible avec la faiblesse de l'homme : telle est cependant la vérité; et elle manifeste le degré d'héroïsme auquel est parvenue la perfection du serviteur de Dieu. Notre-Seigneur a permis qu'il fît lui-même tomber toute illusion à cet égard. Désirant consoler une âme éprouvée, qu'il connaissait depuis bien des années, le Père lui dit les paroles que nous allons citer textuellement :

« Si, avec la grâce de Notre-Seigneur, un aveu de ma part peut vous être utile, je vous dirai que je marche dans une voie pénible, que je suis habituellement privé de lumières et de sentiments; la foi seule me conduit. Trois fois seulement, dans ma vie, Dieu m'a favorisé de grâces sensibles. Pour ma vocation d'abord, je fus entraîné avec une telle puissance que tout l'univers, armé contre moi, ne m'aurait pas ébranlé; sous cette influence divine, j'entrai dans la Compagnie; et, à un certain moment, Notre-Seigneur me fit comprendre qu'il m'appelait à la perfection, que j'y arriverais, (le Père répéta deux fois ces derniers mots). Pendant mon séjour en Algérie, je ressentis de nouveau une si vive impression de grâce, que rien au monde ne me paraissait difficile à faire pour Dieu. Une autre fois, depuis, j'éprouvai les mêmes effets, quoique moins fortement. Mais en dehors de ces trois époques et à cause de mes grandes infidélités, je n'ai plus rien, rien. Depuis vingt ans, je me confesse tous les jours, sans rien sentir; et cependant je tâche de me livrer tout à Notre-Seigneur, lorsque je le tiens entre les mains. Pour le bréviaire, c'est à peu près la même chose, et ainsi du reste. »

» Mais, mon Père, dit la personne qu'un tel langage stupéfiait, où puisez-vous donc tout ce que vous dites quand vous parlez des choses de Dieu? — Ah! répondit le Père, quand il s'agit des autres, c'est différent; Dieu me donne ce qui peut leur être utile, et je le reçois, comme si je le sentais moi-même. — Et comment alors se fait-il que, pendant la prière, vous paraissiez perdu en Dieu? — Je puis en avoir l'air, et pourtant, à l'intérieur, il n'y a que peine, délaissement, obscurité. Allons à Dieu par la foi pure et l'amour sec.

» Pour moi, si je suis dans cette voie, mes nombreuses infidélités en sont la cause, mais cela ne diminue en rien ma confiance; car Notre-Seigneur est si bon que, malgré nos fautes, il nous prodiguerait ses divines caresses, s'il le jugeait meilleur pour nous. Une seule chose de sa part me jette dans l'étonnement, c'est qu'il m'ait choisi pour remplir dans la Compagnie des emplois importants. J'avoue que je ne puis comprendre cela, tant mon indignité et mon incapacité sont grandes. Qui aurait pu prévoir que je serais Instructeur du troisième an de France, à Paray-le-Monial? J'aurais voulu me préparer à ces redoutables fonctions par une retraite de trente jours, dont je sens un immense besoin; mais il y a tant à faire pour préparer la maison à recevoir les Pères, que je me bornerai forcément à une retraite de huit jours, pendant laquelle je dois commencer une vie toute nouvelle. Plus que jamais le secours de Dieu m'est nécessaire. Il fera tout, puisque je ne peux rien. »

Quelques années plus tard, la Mère Thérèse de Saint-Joseph était elle-même conduite par des sentiers obscurs; en la consolant, le Père Instructeur nous décrit encore ses propres voies et nous révèle les pensées qui l'aident à y marcher sans faiblir :

« Que vous répondrai-je? Ce que je me dis à moi-même, savoir : 1° Que Notre-Seigneur, en Dieu bon et miséricordieux, veut bien ne pas nous rejeter, malgré nos misères si grandes et nos si nombreuses imperfections; 2° que le bon Maître, non seulement ne nous rejette pas, non seulement nous supporte patiemment, mais ne cesse pas un seul instant de nous faire du bien; 3° que non seulement ce divin Sauveur nous donne sans cesse, mais encore veut bien se servir de nous, pour les intérêts de sa gloire et pour l'avantage de certaines âmes qui lui sont chères; 4° que tout cela, le divin Roi le fait, parce qu'il nous aime, non pas à cause de nos mérites, mais parce qu'il veut nous aimer, parce que la pente de son Cœur est là, parce qu'il met sa gloire et trouve son contentement à aimer des misérables et à leur faire du bien.

» Voilà ce que nous devons nous dire; et puis, songez que cette voie d'obscurité et d'impuissance est, au fond, la plus sûre; qu'elle est plus méritoire; qu'elle fait davantage ressortir la force

de la grâce. et nous prépare une bien plus grande récompense dans l'éternité. En définitive, abandonnons-nous totalement aux mains de celui qui est tout, qui sait tout, qui peut tout et qui nous aime. Abandonnons-lui aussi tous les événements extérieurs, nous contentant de faire ce qu'il demande de nous : il saura bien tourner tout à sa gloire...

» Certaines âmes, dans le service du divin Roi, éprouvent sans cesse de la peine, et elles doivent se vaincre pour tout, bien qu'elles ressentent un désir continuel de le contenter et de lui procurer de la gloire; ce qui tendrait à leur faire croire qu'elles sont disgraciées, et que Notre-Seigneur ne les regarde plus. Vous paraîtriez en être là, à peu près. Eh bien! comme remède, je vous dirai : Ne vous bornez pas à prendre cet état avec patience; élevez-vous plus haut, et reconnaissez l'action divine qui s'exerce en vous, de la manière la plus avantageuse, pour vous rendre agréable à Notre-Seigneur, et vous disposer à lui procurer le genre de gloire qu'il a résolu de tirer de vous. En conséquence, dilatez votre cœur, et ne cessez pas de chanter l'hymne de la reconnaissance. »

De ces confidences, on peut conclure que le P. Paul, du moins à cette époque, ne jouissait pas des délices de la contemplation. Les goûta-t-il plus tard? Aucun document ne nous autorise à l'affirmer (1).

Mais, dans ces mêmes confidences, ne trouve-t-on pas du moins des signes non équivoques d'un état mystique? A cette question, un maître, à bon droit tenu en singulière estime, répond affirmativement. Voici quelques-unes de ses conclusions : Les faveurs dont le serviteur de Dieu a fait l'aveu « appartiennent à l'ordre extraordinaire... Elles constituent un appel bien clair à la contemplation.

» Cet appel, on le sait, est ordinairement suivi, pour l'âme qui le reçoit, des épreuves d'un purgatoire spirituel. Quand Dieu

(1) En effet, à partir de cette époque, il ne reste presque rien de ses notes intimes. « De plus, ses lettres, écrivait en 1884 la Mère Thérèse de Saint-Joseph, deviennent de plus en plus courtes et rares...: et puis, bien habile serait qui obtiendrait de lui, par la correspondance, des détails sur son compte; c'est le jardin fermé, où le divin Roi seul a droit d'entrer. »

l'a ainsi purifiée, il lui accorde la faveur de la contemplation, où elle boit à longs traits les eaux vives de la sagesse et de l'amour, au milieu d'une paix et de délices spirituelles ineffables.

» Il y a cependant de très rares exceptions; elles ont lieu pour les âmes appelées à perpétuer dans l'Église quelques traits de l'agonie de Notre-Seigneur au jardin et sur la croix. Alors les tentations cessent, tandis qu'à l'opposé l'humilité et l'amour infus prennent un merveilleux accroissement, et l'on voit apparaître deux nouveaux dons du Saint-Esprit : le premier est une conformité à la volonté de Dieu, si entière, que la volonté humaine semble fondue dans la volonté divine; le second est une paix admirable qui a quelque chose d'infini, et réside dans la plus haute partie de l'âme.

» Cette paix toute divine ne se déverse pas sur la partie sensible, de sorte que l'âme, malgré une telle faveur, se sent triste, faible, sans ressort et comme séparée de son Créateur. C'est là une faible image de l'agonie de Notre-Seigneur, disant sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

» A mon humble avis, le P. Ginhac a été habituellement dans cet état d'âme, qui *appartient* à la *contemplation douloureuse*...

» La preuve en est dans ses confidences, où paraissent avec éclat et cette héroïque conformité à la volonté de Dieu et cette paix admirable...

» Mais, dira-t-on : « Le Père parle sans cesse d'abnégation, de victoire sur soi-même, d'examen particulier; toutes choses qui appartiennent à la vie active et ordinaire, et non pas à la voie passive et extraordinaire. »

» Je réponds que dans la voie extraordinaire, l'Esprit-Saint ne verse pas sa grâce dans l'âme d'une manière permanente, mais seulement par intervalles, et même par intervalles souvent rares. D'où il résulte que l'activité personnelle est indispensable pour rendre solides les vertus répandues par Dieu. Elles sont une pluie bienfaisante, qui ne tombe que de temps en temps et qui ne pénètre pas la terre, à moins que le jardinier ne se mette à défricher le sol après qu'elle est tombée.

» C'est, à mon sens, ce qu'il y a de plus admirable dans la

vie du P. Ginhac; il a correspondu, aussi parfaitement que possible, à toutes les grâces infuses qu'il a reçues, et c'est ainsi qu'il a réalisé pleinement ce qu'il lui fut donné d'espérer : « *A un certain moment, Notre-Seigneur me fit comprendre qu'il m'appelait à la perfection, et que j'y arriverais.* »

Telle est l'opinion de ce maître expérimenté. Quant à ceux qui hésitent à reconnaître, dans les documents cités plus haut, la preuve manifeste du don gratuit de la contemplation, ils n'ont pas moins d'admiration pour l'héroïque vertu du serviteur de Dieu.

A leurs yeux, il est du nombre de ces personnes parfaites, dont parle saint François de Sales, auxquelles Notre-Seigneur ne donne jamais de telles douceurs et quiétudes : « Elles font tout avec la partie supérieure de leur âme, et font mourir leur volonté dans la volonté de Dieu, à vive force et avec la pointe de la raison; et cette mort ici est la mort de la croix, laquelle est beaucoup plus excellente et plus généreuse que l'autre, que l'on doit plutôt appeler un endormissement qu'une mort; car cette âme, qui s'est embarquée dans la nef de la providence de Dieu, se laisse aller et vogue doucement, comme une personne qui, dormant dans un vaisseau sur une mer tranquille, ne laisse pas d'avancer. Cette manière de mort aussi douce se donne par manière de grâce, et l'autre par manière de mérite (1). »

Le P. Paul fut du nombre de ces vaillants lutteurs, en qui la divine charité opère l'*extase de l'abnégation* dont parle encore le saint docteur : « Bienheureux, dit-il, ceux qui vivent une vie surhumaine, extatique, relevée au-dessus d'eux-mêmes, quoiqu'ils ne soient point ravis au-dessus d'eux-mêmes en l'oraison. Plusieurs saints sont au ciel, qui jamais ne furent en extase ou ravissement de contemplation; car combien de martyrs et grands saints et saintes voyons-nous en l'histoire n'avoir jamais eu, en l'oraison, autre privilège que celui de la dévotion et ferveur! Mais il n'y eut jamais saint, qui n'ait eu l'extase et ravissement de la vie et de l'opération, se surmontant soi-même et ses inclinations naturelles (2). »

(1) *Saint François de Sales*, t. II, 2e entr. — Édit. d'Annecy.

(2) *Traité de l'amour de Dieu*, l. VII, c. VII, pp. 30, 31. — *Ibid.*

III

« Le troisième an est un modèle de ferveur, sous la direction du saint Père Instructeur. » Ainsi s'exprimait, en février 1879, le R. P. Provincial de Lyon, dans une lettre au T. R. P. Général. Les Pères Consulteurs rendaient le même témoignage. L'un d'eux cependant faisait une réserve; aussi le T. R. P. Beckx écrivait-il : « D'après ce qui me revient du régime que vous suivez, pendant la grande retraite, je ne suis pas sans inquiétude sur votre santé. Je vous recommande le *Cura moderata tuendæ sanitatis*. » Déjà, en 1878, il avait fait semblable recommandation et signalé comme excessif le lever à minuit. Mais, avouons-le, sur ce point le Père Instructeur fut incorrigible : jusqu'à la fin de sa vie, il interrompit son sommeil, pendant les Exercices, afin de donner aux Pères tertiaires après la méditation de minuit, le sujet du lendemain (1).

Quels devaient être son travail et ses fatigues, à Paray-le-Monial, on en jugera facilement si l'on se rappelle que, dans cette maison, se trouvaient réunis 56 tertiaires appartenant à onze provinces différentes. Le vénéré Père Instructeur se multipliait en quelque sorte pour voir, écouter, diriger sa grande famille. Comme autrefois, à Toulouse, il cherchait à créer du temps : sans doute il le créait aux dépens de ses nuits, sans dimi-

(1) Le P. Pierre Van Hoff, de la Province de Hollande, fut du nombre des tertiaires de cette année; il aime à en rappeler le souvenir comme le plus cher de sa vie. « Le P. Ginhac, disait-il au mois d'août 1913, nous fit diverses recommandations au début de la grande retraite, entr'autres, celle de le visiter chaque jour. Invité à prendre la parole, je demandai d'un ton très sérieux s'il était permis de donner la mort à son prochain. Vous devinez la surprise de tous... « Je fais cette demande, ajoutai-je, parce que nous serons certainement coupables d'homicide envers vous, mon Révérend Père, si nous observons votre recommandation de la visite quotidienne... » (Nous étions 56). Le Père se mit à rire comme les autres et accepta de bon cœur la transaction que je proposai. Plus tard, il me disait : « Vous mettez toujours la note gaie ». Loin de m'en blâmer, il me félicitait de contribuer ainsi à la joie de la communauté. L'excellent Père! combien je l'aimais, et combien je souffris quand il fallut le quitter. C'était un vrai saint! »

nuer ses rudes mortifications. Toujours égal à lui-même, attentif aux moindres détails de sa charge, il n'oubliait rien de ce qui le concernait, et rappelait aux autres, en temps opportun, ce qu'ils devaient faire. Comment pouvait-il penser à tout, débordé comme il l'était? Son secret, le voici : rester maître de soi; ne pas perdre un instant; faire toute chose à son heure.

Les Pères de cette époque le reconnaîtront sans doute dans l'idéal qu'il se proposa de réaliser à Paray-le-Monial.

« Père Instructeur. — 1° *Homme de prière* : bien faire tous les exercices, avec préparation et examen, en temps convenable, intégralement, avec ferveur; ne rien commencer sans avoir demandé la grâce; agir en présence de Dieu, non seulement par le souvenir, mais surtout par l'adoration, l'amour, l'entier dévouement; enfin dans le Cœur de Notre-Seigneur, en compagnie de tous ceux dont je suis chargé, à chaque aspiration et respiration, voulant tout bien, désapprouvant tout mal, toute imperfection. 2° *Homme de charité* : aimer d'un véritable amour tous ceux qui me sont confiés. En conséquence, prier, édifier, supporter, travailler, se faire tout à tous et à chacun, se sacrifier. 3° *Homme d'abnégation* : mettre sa gloire, son bonheur, son bien, sa vie à la pratique de l'humiliation, de la souffrance, de la pauvreté (1). »

(1) Ailleurs, il précise ces trois pensées, sous forme d'examen particulier.

« Généreux dévouement pour l'emploi, en Notre-Seigneur. Quelle belle occasion de glorifier notre divin Roi, reconnaître de quelque manière ses admirables bienfaits, travailler au salut des âmes, consoler la Compagnie, ma mère, réparer le passé!... Aimer de plus en plus Notre-Seigneur en chacun des Pères; les aimer cordialement tous et chacun en Notre-Seigneur et se dévouer à leur service. En particulier, éviter avec soin : jugements défavorables, air sévère, paroles amères, procédés quelque peu durs. Au contraire, constant exercice de la parfaite charité; surtout préparer les instructions avec le plus grand zèle selon Dieu; accueillir toujours avec bonté et mettre tout de suite à l'aise; prier constamment pour eux, plus particulièrement à l'oraison, à la sainte messe, avant les exercices publics.

» Ainsi, côté négatif et positif, au sujet de l'examen particulier, en y ajoutant trois actes de demande : de les aimer de plus en plus en Notre-Seigneur, de m'oublier et de me sacrifier pour tous et pour chacun.

» Ensuite, comme matière d'examen particulier, les trois colloques de deux Etendards, faits avec beaucoup de soin, trois fois matin et soir, demandant l'amour et la pratique de la parfaite pauvreté, l'amour et le support des opprobres et des mépris, afin d'aimer et

Cet homme de prière, de charité, d'abnégation, les tertiaires de Paray l'admiraient; l'un d'eux, le P. Bernard Capdepon, ancien surveillant, le fait revivre, dans les notes d'un journal écrit durant le mois qui précéda la grande retraite :

« 9 octobre. — J'ai toujours ressenti je ne sais quel éloignement pour la personne de ce vénéré Père; il me faudra faire effort pour aller le voir, pour lui parler, surtout pour lui ouvrir mon âme. Je ne me sens pas à l'aise devant cette austérité, qui ne semble s'être rendue acceptable qu'à force d'héroïques violences. J'avoue que j'aurais été enchanté de ne pas venir à Paray, et d'échapper ainsi à la nécessité où je me vois d'entrer en relation avec le P. Ginhac. J'ai cependant prié le bon Dieu d'éclairer ce saint homme sur mon état, afin qu'il puisse me diriger. »

« 10 octobre. — Le Père s'est trouvé le premier à la salle des conférences. Au *Veni Creator*, j'ai été tout saisi; mais le saisissement a été bien autre, tandis qu'il développait ces paroles de Notre-Seigneur : *Venite ad me, omnes qui laboratis*. Mon cœur s'échauffait comme celui des disciples d'Emmaüs à la voix du divin Maître. Avec quel accent il dit : *Le divin Maître!* Quelle impression, quand il redisait : *Venite ad me... omnes... venite!* Volontiers, dans le courant de la journée, si j'en avais eu l'occasion, je serais allé lui ouvrir mon cœur. »

« 11 octobre. — Le P. Ginhac agit comme les autres; mais les règles de la modestie semblent s'être incarnées en lui. Je suis allé me confesser dans la matinée; il ne m'a rien dit à la confession; mais il s'est montré préoccupé de ma santé. Je l'ai trouvé plein de bonté et de prévenance. »

« 12 octobre. — Je voudrais voir le Père; mais impossible, sa chambre est assiégée. On dit que le P. Ginhac ne pousse pas les tertiaires. Dans les conférences, il les lance, et puis ses exemples les entraînent. Ce corps grand, sec, complètement soumis à l'âme, beau de la beauté que donne la sainteté, ce corps

d'imiter davantage notre divin Roi et Chef, en y joignant la constante générosité à se vaincre soi-même et à faire abnégation de soi.

» Dans les voyages et par circonstance, sur la perfection des exercices spirituels. »

illuminé, transfiguré, en dit plus que toutes les paroles. A midi, le Père est venu en récréation avec les tertiaires; il causait avec entrain et simplicité; mais j'étais si mal placé que je n'ai pu rien entendre. Il a bien corrigé cette raideur extérieure dont on parlait autrefois; puis, sa simplicité est charmante. Il frappera moins le commun des hommes, mais, à coup sûr, il charmera davantage les anges, si justes appréciateurs du vrai mérite. Chargé du réfectoire, je me suis aperçu que le saint homme ne boit guère de vin : sa bouteille n'est pas intacte, mais peu s'en faut. »

« 13 octobre. — Le Père est inabordable pour moi; mais il paraît que chacun aura son jour et son heure. *Deo gratias*. Le Père, à table, a l'air de beaucoup manger; il commence et finit le dernier; mais je me suis convaincu que, le repas fini, il lui serait très utile de se remettre à table et de prendre un second *frustulum*. »

« 16 octobre. — Le Père nous a expliqué la fin propre de la troisième probation : s'exercer dans l'abnégation. Il a beau dire que l'Instructeur n'exerce point, que c'est au tertiaire à s'exercer; l'influence de ses exemples, l'action de sa parole si convaincue, si pénétrante, exercent terriblement. Cette voix douce, aimable, dont tous les accents partent du cœur, et d'un cœur plein d'amour et d'abnégation absolue, cette voix a la puissance irrésistible de la voix de Notre-Seigneur. Après chaque conférence, tous voudraient aller voir le Père. Aujourd'hui enfin j'ai pu le voir. Que je suis fâché de ne l'avoir pas connu! C'est la bonté du divin Maître; c'est la tendresse d'une mère. Il est tout soins, tout attentions pour les autres, ce bourreau de lui-même! La conférence a fait sensation; tous en parlaient après midi. Avec quelle autorité ne parle-t-il pas de l'abnégation, lui, qui a su se renier si bien, et en toutes choses, et toujours! Il définit l'abnégation: le reniement de soi-même. La parole de cet homme dompte; sa sainteté entraîne. Le P. Ginhac rajeunirait vite, disait quelqu'un, s'il parlait souvent de l'abnégation... De fait, il est bien impossible qu'un gourmet parle de truffes avec autant de goût qu'en ressent visiblement le Père, quand il parle du reniement de soi. »

« 17 octobre. — Je lui ai aujourd'hui rendu mon compte de conscience. Ce matin, il nous avait dit : « La grâce, sans doute, mais la nature aussi nous pousse à ouvrir notre âme. » Que c'est vrai avec lui! Moi, qui avais une si horrible peur d'aller simplement le trouver, voici qu'après avoir été à lui avec joie, avec bonheur, avec empressement, je lui aurais dit, sans peine, des monstruosités. Mais aussi quelle bienveillance! quelle amabilité! quel respect affectueux! une mère ne parle pas avec un plus véritable amour. Il m'a dit, entre autres choses : « Avant tout, occupons-nous des Nôtres! Que nous ferions de bien, si nous étions de bons religieux, bien unis! Lui (il parlait du P. H. de V.), j'en suis sûr, il s'occupera des Nôtres; il voudra, avant tout, former de bons religieux. Tout est là. »

« Comme je lui disais, avant de partir, que j'avais eu d'abord appréhension, le bon Père, avec une sincérité manifeste, se prit à accuser son air repoussant; mais je l'interrompis carrément, et, voyant qu'il eût perdu son temps à continuer, il passa à autre chose.

» Quand on l'interroge, même sur des choses très simples, il ne se hâte pas de répondre; ce n'est qu'après quelques instants de réflexion que la réponse vient, une réponse claire, nette, précise, ou bien un conseil; mais le conseil est reçu comme décision formelle, parce qu'il vient de lui.

» On lui a demandé, avant la conférence, s'il était permis de réciter les petites heures, en servant la messe. Il a répondu : « Je ne vous le conseille pas, car, en gagnant quelques minutes, vous perdez de précieux avantages. Soyons larges, mes Pères, pour Dieu!... Faisons largement les choses. Quand il s'agit de Dieu, de notre messe, de notre bréviaire, prenons largement le temps : on fait beaucoup quand on fait bien; le temps employé à louer Dieu n'est pas à plaindre, à regretter. »

» Le Père est admirablement large et libéral pour les hommes; il est, à l'exemple de Dieu, magnifique dans ses dons; il traite ses frères comme des princes : il veut que rien ne leur manque, sachant que l'on peut mieux alors tout exiger d'eux. Il ne leur ménage pas un temps dont il aurait sujet de se montrer avare. Il nous a dit : « Mes Pères, à toute heure du jour et

de la nuit, la porte de ma chambre vous est toujours ouverte. S'il y a nécessité ou seulement utilité, venez, même à ces heures où j'ai besoin de tout mon temps pour préparer les conférences. »

« 18 octobre. — A la conférence d'aujourd'hui, il nous a encouragés à l'abnégation pleine et absolue, si la sagesse de Dieu voulait pour nous, non pas l'apostolat de la parole et de l'action, mais l'apostolat de la vie cachée et de la souffrance.

» En confession le Père exécute vite; aussi bien n'aurait-il pas le temps de faire autrement; deux minutes à chacun; il dit un mot seulement, mais un mot qui porte. Mais quand on va chez lui pour causer, il est tout à vous seul, comme s'il n'y avait que vous dans la maison.

» Évidemment, le Père exerce, possède un empire absolu sur son corps, sur tous ses sens. Ce pauvre corps, s'il pouvait parler, en dirait de belles! On ne voit pas que le Père lui accorde un moment de répit, de trêve, de repos; le nécessaire, le strict nécessaire, et pas plus; et, pour le lui accorder, il consulte, non le corps lui-même, mais l'abnégation pleine et absolue; le pauvre corps n'a pas même voix consultative. Le P. Ginhac fait abstraction de son corps, et les décrets de son abnégation sont exécutés par une volonté de fer.

» Le Père observe exactement toutes les règles de la modestie; l'ordre de toute sa personne impose tellement, que, là où il paraît, tous incontinent s'ordonnent; la légèreté ne tiendrait pas devant lui. Et cependant la présence du saint homme ne gêne pas; elle met à l'aise et dilate, au contraire; mais elle dilate dans l'ordre. A cela, rien d'étonnant : la vraie vertu ne saurait produire que cet effet. Qui fut plus modeste que Notre-Seigneur? Et cependant les enfants couraient à lui et ne le quittaient pas; sa modestie n'était donc pas repoussante; elle attirait et puis donnait la paix et la joie.

» A la fin des conférences, il dit : « Que la divine sagesse nous fasse goûter ces choses! » ou bien : « *Et hæc omnia, ad majorem Dei gloriam!* »

« 19 octobre. — Hier à trois heures de l'après-midi, je trouvai le saint homme à la chapelle, récitant le bréviaire à genoux. Visiblement accablé, il se leva et poursuivit debout sa prière; le

corps semblait vouloir s'affaisser, mais le ressort de la volonté le tenait ferme, immobile, sans appui.

» Je fus tellement saisi de compassion, à cette vue, que je priai, de tout mon cœur, Notre-Seigneur de soutenir de sa grâce son fidèle serviteur. Je demandai pour lui au Cœur de Jésus des trésors d'humilité; je me disais qu'à la rigueur cette ferme colonne, dressée sous mes yeux, pourrait tomber, comme étaient tombées tant d'autres colonnes. Ce matin encore, j'ai prié pour le bon Père, dans la pensée qu'à cause de sa réputation si universelle de sainteté, fort peu songeaient peut-être à prier Dieu pour lui. Cependant la vie qu'il mène est si rude, que de grands secours de Dieu lui sont nécessaires.

» Un tertiaire distrait a demandé, en récréation, si l'Allemagne avait proposé à Rome un concordat, et quelles en pouvaient être les clauses. Quelqu'un lui a répondu : « Si le Père Instructeur lit le journal (ce dont je doute), il n'en doit guère communiquer aux tertiaires que les nouvelles diverses que l'on y pourrait donner de l'abnégation et des progrès qu'elle fait dans le monde (1). »

« 20 octobre. — Hier soir, il vint en récréation avec nous. J'eus le bonheur de me trouver vis-à-vis de lui. Comme il efface sa dignité de Supérieur! Quelqu'un fit allusion à des tentatives de discussions sur la grâce, à des espérances de décisions pontificales à ce sujet. Le Père a dit : « S'il plaît au Pape de parler, il parlera comme Pape, et le Pape ne dit que ce que Dieu veut. » Les hommes de cette trempe ne s'émeuvent de rien.

» J'ai admiré comme il savait amener des sujets intéressants de conversation. Il entra en matière par une allusion à la lecture du réfectoire; on y avait mentionné certains usages de nos anciens Pères d'Angleterre, et, à ce propos, les tertiaires Anglais

(1) Ce qu'il pensait des journaux nous le trouvons dans ses notes sur la 10e Règle des Pères tertiaires : « Quelle pernicieuse invention, celle du journalisme! Rien n'est autant opposé à l'esprit de recueillement et de réflexion, au véritable esprit chrétien. Peut-on méditer sérieusement, lorsque le journal nous envoie tous les bruits de la terre?... Plus tard, savoir lire les feuilles publiques..., avec grand discernement..., et seulement pour voir, comme saint Augustin dans la *Cité de Dieu*, la continuation de l'action de la Providence dans le monde, pour l'Église et le salut des hommes. »

nous ont bien intéressés. Il y avait là un bon Père Arménien qui ne disait mot; le premier sujet s'épuisait à peine, qu'une aimable interrogation du Père Instructeur nous faisait tous passer d'Angleterre en Arménie et jusqu'au haut de la montagne où s'arrêta l'arche de Noé. Nous y étions, écoutant avec grand plaisir notre frère Arménien, quand on a sonné les litanies.

» Aujourd'hui, il nous a recommandé de laisser de côté toute occupation étrangère au troisième an. Et mon petit diaire, est-il étranger au troisième an? Vous répondez : Non; mais qu'en penserait le P. Ginhac? Ne le consultons pas, et que le bon Dieu me pardonne! »

« 21 octobre. — On ne s'attendait pas à un congé, et une affiche annonce : *Grand congé*. La libéralité du P. Ginhac éclate partout. Cet homme, si ennemi de son corps, a des sollicitudes maternelles pour la santé des autres. Il est le premier à proposer des exemptions. Qu'arrive-t-il? Ce qui arrive toujours quand le supérieur est à la fois, et de la même façon, rigoureux et doux; on n'accepte les adoucissements, les exemptions que quand il les impose.

» J'ai encore admiré l'industrie qu'il suggère pour amener des entretiens religieux. Il nous disait, ces jours passés, en conférence : « Employez la visite qui suit le repas, à demander à Notre-Seigneur la grâce de passer religieusement les récréations. Prévoyez ce que vous pourrez dire. » Il veut que l'on s'applique à intéresser les Frères coadjuteurs, quand on est avec eux en récréation, comme si Notre-Seigneur nous les adressait pour cela. »

« 22 octobre. — Le P. Ministre m'a dit que le Père Instructeur se couche à dix heures et se lève à trois. Quand nous arrivons à la chapelle, à quatre heures et demie, il y est à genoux, sans appui, depuis une heure au moins. A mesure que je vois mieux la profondeur de son humilité, je crains moins et je prie moins pour lui. Dieu ne peut qu'éclairer et soutenir un homme si humble. Il nous a vivement recommandé d'honorer, d'aimer nos Frères coadjuteurs, et de concourir avec zèle à leur avancement spirituel : « Plus respectés, mieux cultivés, ils seront d'un grand secours à la Compagnie. »

« 23 octobre. — La charité du Père est admirable, surtout pour les malades. Ce véritable fils de saint Ignace ne peut que chérir les malades. Avec lui, il serait bien difficile de regretter les soins de la maison paternelle : il est vraiment pour les malades père, mère, frère et sœur. Un des tertiaires, logé au troisième, souffre d'un genou. Chargé d'éteindre les lampes, je faisais, hier soir, ma ronde, vers neuf heures dix minutes : quelqu'un descendait doucement du troisième. C'était le Père : il venait de saluer le malade. Que serait-ce, si le mal était grave? Mais tout est grave pour une mère. »

« 25 octobre. — Un brave père Allemand, disait, hier soir : Avec le P. Ginhac, le compte de conscience me paraît assez inutile : je crois que cet homme nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. »

« 26 octobre. — Il n'y a rien d'humain dans le gouvernement du Père, dans sa direction. Il ne nous exerce pas, mais il nous dit sans cesse : « Exercez-vous. » Il accorde facilement et largement tout ce qui se peut accorder; mais il redit toujours : abnégation, reniement de soi-même. Dans sa chambre, si vous vous épanchez, il s'épanche; si vous ouvrez moins le cœur, lui demeure discret, réservé, quoique toujours bon. Il dit ce qu'il y a à faire, et il le dit en termes émus et persuasifs : on croit entendre Notre-Seigneur lui-même. Cela fait, il s'arrête. Il juge que, par ce procédé, il obtiendra plus et mieux : il compte plus sur la loi de charité, que sur toutes les instructions ou violences humaines.

» Le temps n'est pas froid; hier cependant, on mit dans les chambres tout ce qu'il faut pour faire du feu; il n'y a qu'à allumer. Un, sur le nombre, pourrait déjà avoir froid. Le voilà sauvé; et si quelqu'un a eu peur du froid à venir, cette peur ne reviendra pas. Allumer, d'ailleurs, n'est pas d'obligation. Si large pour cela, le Père ne l'est pas pour la discipline et le bon ordre. Il ne se hâte pas pour reprendre; quand l'heure est venue, il reprend doucement, mais ne laisse rien passer. Aussi quel ordre dans la maison. Paternellement tenus, mais tenus, dirigés, instruits, les Frères coadjuteurs remplissent très bien tous leurs devoirs. »

« 28 octobre. — Encore grand congé. On s'attendait cependant bien un peu à celui-ci, parce que la grande retraite commence dimanche soir, 2 novembre. Elle se clôturera le 8 décembre : ce sera un mois de trente-trois jours. Le P. Ginhac est large pour Dieu; il en a plus que personne le droit, étant si large pour nous et si étroit pour lui-même. Quels trente-trois jours pour lui! Un tertiaire disait que le Père ne dormira cependant guère moins; il croit savoir que son sommeil n'est environ que de deux heures sur vingt-quatre. Ses prières nous obtiendront, espérons-le, quelque chose de sa générosité. Pour les nouvelles du dehors, la grande retraite ne nous fera rien perdre. Si un couvent de clarisses ne montait en vue de notre maison, j'ignorerais que l'on bâtit encore sur la terre. Nous ne sommes pas moins heureux pour cela, au contraire. »

« 1er novembre. — Tous les tertiaires reviennent du compte de conscience enchantés. Le P. Ginhac est l'homme de tous; chacun est également conquis par cette vraie simplicité, cette franche humilité, cette suave bonté. Saint, il connaît parfaitement toutes les misères, et aussi toutes les ressources de la nature humaine; en lui-même, il regarde les misères; chez les autres, les ressources. Près de lui, on se sent estimé, aimé; tout le monde lui convient; quoi d'étonnant qu'il convienne à tout le monde! »

« 13 décembre. — Si Dieu l'eût agréé, j'aurais volontiers continué mon diaire pendant la retraite. Le P. Ginhac gagne gros à être mieux connu. Il eût fallu entendre les tertiaires, aux jours de repos! Les plus froids eux-mêmes oubliaient leur calme habituel, et disaient avec enthousiasme : « C'est un *vrai* saint! »

» On croit généralement qu'il lit dans les consciences, tant ses réponses, ses conseils sont appropriés à l'état, aux dispositions de chacun : il a du moins des lumières, des grâces qui suppléent à ce don gratuit. Comment en serait-il autrement! son union à Dieu, son oraison est ininterrompue.

» Quelle foi il a dans la prière! « Quand il s'agit de nos devoirs, nous a-t-il dit souvent, demandez la grâce; aussitôt agissez selon votre demande; car Dieu exauce toujours les prières qui lui sont faites, dans l'ordre de sa divine volonté. »

» Un des meilleurs sujets du troisième an, Père de la province de France, disait : « Le saint, tel qu'on le rêve et tel qu'il est en effet, je ne l'avais jamais encore vu; maintenant je l'ai vu, je le vois. » Il n'est pas un tertiaire qui n'ait eu la même pensée, et qui même n'ait ainsi parlé plus d'une fois. »

IV

Homme de prière, de charité, d'abnégation, vrai saint, en un mot, tel se montre le P. Ginhac aux tertiaires de Paray. Sa vie est plus entraînante que sa parole; mais sa parole a souvent des accents qui pénètrent et subjuguent. Le tertiaire observateur en a recueilli plusieurs; mais avant de les entendre, citons quelques témoignages. D'abord celui du R. P. Friedl, de la province de Venise, qui fut rappelé de Paray pour être maître des novices, et qui est aujourd'hui Provincial; il écrivait en 1895 :

« Mes supérieurs ne me laissèrent à Paray-le-Monial que du 9 octobre à la fin de décembre; mais ce fut assez pour que le souvenir du saint et bien-aimé P. Ginhac demeure à jamais imprimé dans mon âme, et que mon cœur lui garde une reconnaissance éternelle. Voilà trente-trois ans que je suis dans la Compagnie, et je puis affirmer n'avoir jamais eu à porter croix plus lourde, ressenti peine plus vive qu'à l'heure où, subitement, m'arriva l'ordre de m'éloigner de cet homme de Dieu. Notre-Seigneur m'aida à l'accepter comme je devais, et cependant je ne m'en ressouviens pas, depuis, que mon cœur chaque fois ne s'émeuve. » (1)

(1) Au mois de juillet 1911, un Père Tertiaire de cette même époque écrivait : « Le vénéré Père Ginhac m'a laissé une profonde impression de respect et de filiale confiance. Sa vue ranimait la foi au surnaturel; car il en était une manifestation vivante. Il savait aussi gagner les cœurs par son admirable charité. Aussi était-on heureux de le voir et de se trouver avec lui. J'ai dû quitter le troisième an un mois avant la fin, pour aller prendre dans un collège la direction d'une division en souffrance. Quand vint le moment de la séparation, j'éprouvai une telle peine de quitter un si bon Père que je me

Le R. P. Friedl rappelle les qualités et vertus du *grand serviteur de Dieu*, et il poursuit : « Plus que tout le reste, ce qui me ravissait c'était la singulière efficacité de ses paroles, soit dans les conférences, soit dans les entretiens privés; on sentait que la vertu de Dieu informait et animait les dires de son serviteur; les pensées étaient simples, mais elles pénétraient le cœur. Après seize ans, il me semble encore les entendre sortir de ses lèvres bénies. Oh! comme il savait, en particulier, nous affectionner à la prière! Ils retentissent encore à mes oreilles, ces mots inspirés : « Mais priez, mes Pères, priez! » C'était Dieu qui parlait, Dieu qui l'avait pris pour organe. »

Un autre tertiaire, aujourd'hui Assistant d'Italie, fut lui aussi rappelé après les grands Exercices, pour cause de santé. Interrogé plus tard, le R. P. R. Freddi disait : « Le P. Ginhac était un véritable homme de Dieu; très sévère pour lui-même, il se montrait rempli de charité pour les autres. Quant à ses exhortations, ce qui les distinguait, ce n'était pas tant l'éloquence, l'érudition, la hauteur des vues qu'une particulière onction. Toutes simples qu'elles étaient, ses paroles remuaient le cœur. »

Dans le journal déjà cité, nous trouvons quelques-unes de ces paroles. « 10 octobre. — Pas de conférence; à la place, le Père a expliqué l'ordre du jour. Le Père est un homme tout de foi. Dieu seul commande. « A quatre heures, soyons debout, et vite à la chapelle, pour saluer le divin Roi et prendre ses ordres. » Il dit « le divin Roi » avec un respect, un zèle, une liberté, un goût!... Tout son visage respire la satisfaction dès qu'il l'a prononcé! C'est pour lui, comme pour les vieux courtisans, un mot magique : *Le Roi!* Parfois, l'explication languissait; mais, soudain, la taille se redressait, les traits s'animaient, la voix devenait vibrante; la main accentuait le geste : « Ordon-

mis à pleurer, ce qui ne m'est jamais arrivé ni avec les autres supérieurs, ni même avec ma famille. Il me conduisit jusqu'à la porte et je ne pus retenir mes larmes qu'après m'être éloigné de lui.

Son souvenir me reste toujours bien cher; même après plus de trente ans, je conserve précieusement les quelques lettres qu'il m'a écrites, je les relis de temps en temps et j'arrête mes regards avec complaisance sur sa signature. C'est bien consolant d'avoir au ciel un Père qui, de son vivant, s'est intéressé intimement à votre âme! » (P. Louis Lanis, de la Province de Champagne).

nons-nous, mes Pères, nous qui devons être les ordonnateurs du monde! »

« 13 octobre. — A sa conférence, explication de quelques règles du troisième an. Le Père était languissant, hésitant, comme un écolier qui ne sait pas sa leçon. Tout à coup l'éclair jaillit, et puis quel feu!... Il a développé, d'une façon pénétrante, ces pensées : « Au troisième an, on fait son avenir, on fait son éternité... Un tertiaire qui ne s'ouvre pas ne fait rien; il pourrait s'en retourner. Soyez ouverts, livrez vos âmes... Certains appréhendent l'avenir; ils craignent de ne pouvoir s'acquitter des charges de la Compagnie... et qui donc est capable de quelque chose, si Dieu n'est avec lui? »

« 15 octobre. — Fête de sainte Thérèse. Le Père nous a dit : « La sainteté consiste non pas à faire des choses merveilleuses, mais à faire ce qu'il faut et à le faire comme il faut. » Le P. Ginhac est donc un saint. Il fait tout ce qu'il faut faire, et cela avec une ponctualité parfaite et une admirable aisance (1). Il devient un véritable portrait de Notre-Seigneur; aujourd'hui, tandis qu'il nous expliquait les règles, je croyais voir Notre-Seigneur en personne, tel qu'on se le représente parlant à la foule. Quelle beauté dans son regard, dans tout ce visage illuminé de doux rayons! Quand il élevait la main, on eût dit que le corps tout entier montait et demeurait, comme la main, suspendu, soutenu en l'air.

» *Diligenter hæc animadvertant oportet.* La Compagnie sacrifie une année de chacun de ses enfants, alors qu'elle pourrait le plus se servir d'eux, pour exécuter tant de travaux urgents, répondre à tant de demandes. Quelle est donc, aux yeux de la Compagnie, l'importance, la nécessité du troisième an!

» *In hac ultima probatione sedulo exerceri.* Avec quel amour, quel zèle le Père appuyait sur chacun de ces mots : *ultima... probatione... sedulo... exerceri!* — « Ah! mes Pères, *exercez-vous!* Vainement tous les supérieurs de la Compagnie

(1) « Il fut le Berchmans de l'âge mûr. Sa vie est pour nous tous un parfait modèle », écrit un Père de Madrid, 1910.

s'appliqueraient à vous exercer, rien n'est fait si vous ne vous exercez vous-mêmes. Et hâtez-vous. La Compagnie, après le troisième an, n'a plus de probation... *ultima!* »

» J'ai bien admiré la façon dont il porte ou touche même le livre de l'Institut; on voit combien il révère et aime ce saint livre; il ne saurait mieux faire pour le saint ciboire. »

« 17 octobre. — J'ai encore devant les yeux de l'âme la figure béatifiée du Père, nous parlant de l'abnégation de soi, « l'abnégation de tout le reste étant supposée. » Comme il prononce les mots : *plena... absoluta!...* Il faut qu'après avoir dévoré toutes les amertumes de l'abnégation, il n'en expérimente plus que les joies. Impossible d'exprimer le bonheur, la volupté, avec lesquels il en parle. Le visage se transfigure; le corps semble ne plus tenir à la terre. Quelqu'un disait aujourd'hui : « C'est un plaisir d'entendre le P. Ginhac; on est si sûr qu'il pratique tout ce qu'il prêche! »

Cette même pensée est exprimée dans une lettre, que nous communiquait naguère un Père de Paris : « Oui, je puis le dire, j'ai rencontré un saint dans ma vie, un saint vivant, auprès duquel toutes les saintetés que j'avais rencontrées jusqu'ici pâlissent; un homme qui n'a de l'humanité que les apparences, et qui réalise en lui, sous tous rapports, tout ce que j'avais lu des plus grands saints que l'Église a placés sur les autels. »

» Sous un pareil guide, l'anéantissement de la nature, la vie de sacrifice, l'esprit surnaturel, toutes choses d'un abord si austère, tout cela, dis-je, devient abordable. Les paroles sont bien puissantes quand elles tombent des lèvres d'un saint; mais, combien plus persuasifs encore sont les exemples qu'il nous donne! »

Ce que le P. Marie Gendronneau écrivait en 1878, de nombreuses lettres, écrites après la mort du serviteur de Dieu, nous l'ont redit. Elles viennent de toutes les parties du monde, et forment comme une couronne offerte par les disciples à leur vénéré Maître. Qu'on nous permette d'en détacher quelques fleurons.

P. Louis Descamps : « Le P. Ginhac allait à Dieu seul, et nous entraînait, par son exemple et ses moindres paroles, vers

cet idéal divin. Je l'ai étudié à fond; j'ai même joué à son insu le rôle de tentateur, sans avoir rien surpris qui puisse faire soupçonner que cet homme admirable agit autrement, que par des mouvements continuels de vie surnaturelle. »

Le P. L. Léveillé de la province de Paris : « J'ai entendu une fois le saint homme se flageller cruellement, pendant la durée du dîner de la communauté, environ 35 minutes. De temps en temps il reposait, par intervalles, ses bras fatigués. La veille de mon départ, le Frère chargé de faire sa chambre me montra ses deux disciplines, l'une de fer, l'autre de cordes, toutes les deux rougies de sang.

» Un Père Anglais nous raconta un jour que, pour le consoler, dans un moment de grande désolation, le P. Instructeur lui rappela une sorte de contrat qu'il avait passé avec la Sainte Vierge vers l'âge de 12 ans. « Or jamais, disait-il, je n'en avais parlé au bon Père. »

» En pensant au serviteur de Dieu, je me représente un arbre vigoureux, plein de sève, raide, montant droit au ciel, image d'une austère mortification, sur laquelle s'épanouissent les richesses de l'amour de Dieu le plus pur, et les plus maternelles condescendances de la charité envers le prochain. »

P. Léopoldo Gaudiosi, Supérieur à Saint-André du Quirinal : « Je me recommande à lui comme à un saint; il me suffit, pour éveiller en moi la dévotion, de me ressouvenir de lui. »

P. Augustin Muller, dévoué serviteur des lépreux aux Indes Orientales : « Je ne saurais assez louer la charité du P. Instructeur à l'égard des malades. »

P. Dominique Lazzarini : « L'amour du Saint-Siège, l'esprit romain, il les avait jusqu'au scrupule... Je ne doute pas que Dieu Notre-Seigneur ne veuille un jour glorifier son serviteur. »

P. Louis Patris de Champagne : « Le P. Ginhac est le *plus homme de Dieu* que j'aie jamais connu. Entre autres faits, je ne puis oublier avec quelle charité il reçut six religieux Franciscains. »

P. Étienne Hayes, Supérieur des Juvénistes de Roehampton : « J'ai vu bien des saints religieux; mais je n'avais pas l'idée d'un homme de la Compagnie, tel que le P. Ginhac me l'a montré. »

P. Clément Barraud, missionnaire dans la Guyane anglaise : « Il avait une sorte de prédilection pour les Pères Anglais, mais, telle était sa charité, que peut-être les Pères des autres nations ressentirent pareille impression à leur égard. »

P. Louis Zerbinati de la mission de Mangalore : « Quand je veux voir en esprit un saint, je me représente le P. Ginhac. »

V

« A son arrivée à Paray, écrit le P. Louis Descamps, le serviteur de Dieu était précédé d'une grande réputation de sainteté; il l'a confirmée, non seulement aux yeux de ses cinquante-quatre tertiaires, mais au vu et au su de toute la population...

» Il fallait seulement le voir devant le Saint-Sacrement, et surtout au saint autel, pour se sentir transporté de foi et d'amour. Les fidèles recherchaient sa messe, et souvent j'ai entendu redire ces mots : « C'est un saint qui est à l'autel. »

Les ecclésiastiques n'éprouvaient pas de moins salutaires impressions. Un très digne prêtre, M. le chanoine Chaumet, va nous raconter ce qu'il doit au P. Instructeur (1).

« Le vénéré P. Ginhac, dit-il, dirigeait la maison de Paray-le-Monial, tandis que j'administrais la paroisse de Gueugnon. Sa réputation de sainteté était venue jusqu'à nous, et je brûlais du désir de le voir et de le connaître. Notre-Seigneur, dans sa bonté, m'en offrit l'occasion. Nous eûmes, cette année, trois retraites ecclésiastiques, deux pour le clergé paroissial, et la troisième pour les professeurs des petits séminaires. Je fus obligé de prendre part à cette dernière; le P. Ginhac la prêchait. Ma joie fut grande; non seulement je verrais le serviteur de Dieu, mais je l'entendrais, toute une semaine, me manifester son âme, ses sentiments les plus intimes.

» Je me proposais de l'examiner très attentivement, et de ne pas perdre un mot de ses instructions. Sa prédication me

(1) *Cf. Lettres de Direction*, t. I, p. 137. Notice sur M. le Chanoine Chaumet.

frappa beaucoup, par le ton de conviction qui l'animait. C'était simple, mais solide, et parfois des paroles de feu, des réflexions saisissantes, que l'âme d'un saint peut seule trouver. Une instruction sur l'examen particulier m'est restée dans la mémoire. Le Père démontra si bien que cet exercice, si utile pour la correction des défauts, ne l'est pas moins pour la formation du caractère! Je fus ravi d'une instruction sur l'humilité, à propos du mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu. Le Père me sembla inspiré et transfiguré.

» J'examinais bien le P. Ginhac à la chapelle. Il ne s'agenouillait que sur le pavé et, une fois là, il devenait statue, et cela l'espace d'une heure et plus. J'observai qu'un genou semblait mal appuyé. On souffrait de voir cela; n'importe, il n'y songeait pas.

» Monseigneur faisait chaque jour une conférence pédagogique, pendant près d'une heure. Le P. Ginhac s'y rendait, comme les professeurs. J'avais soin de me placer à côté de lui. Une fois le *Veni Sancte Spiritus* récité, il s'asseyait dans une attitude fort modeste et ne faisait plus aucun mouvement. Cette immobilité me fatiguait; mais elle prouvait que le saint religieux avait dompté complètement son corps, et pouvait exiger de lui tout ce qu'il voulait.

» Le visage du P. Ginhac, sans être beau, plaisait. Ses yeux n'étaient pas des yeux vulgaires; on eût dit que le regard de cet homme mesurait des profondeurs; il s'élevait fréquemment vers le ciel, et paraissait y contempler des choses que nous ne voyons pas.

» Dès la première visite que je lui fis, je lui parlai de la communion mensuelle des enfants, établie dans ma paroisse. « Oh! la belle et bonne chose, me dit-il. Et si vous pouviez, avec le temps, amener toute la paroisse à la Sainte Table chaque mois! » Je me récriai. La confession des seuls enfants occupait assez mon vicaire et moi. Le Père s'offrit à envoyer, chaque mois, un de ses tertiaires à Gueugnon. J'objectai que la pauvreté de la fabrique ne nous permettait pas d'accepter une offre si charitable; nous ne pouvions, en retour du service rendu, donner aucun honoraire. Le P. Ginhac répondit que

l'honoraire viendrait de Notre-Seigneur. Il voulait même que son tertiaire fît à pied le trajet de vingt-deux kilomètres, de Paray à Gueugnon. Je m'engageai à le transporter en voiture; et dès lors, chaque mois, grâce à ce concours, nous eûmes de trois à quatre cents communions.

» Aller à Paray tous les mois, ce m'était une fête; je pouvais à loisir considérer le saint, et m'entretenir avec lui. Que de bons conseils je reçus! Je lui demandais, un jour, comment je pourrais me débarrasser des visiteurs importuns, qui dérobent beaucoup de temps, pour ne pas savoir en finir avec l'exposé de leurs affaires. Il répondit : « Dès que de pareils visiteurs arrivent, demandez aussitôt deux grâces à Notre-Seigneur : la première pour eux, qu'ils s'expliquent brièvement; la seconde pour vous, de trouver tout de suite ce qu'il faut leur dire. »

» Le P. Ginhac m'a écrit un certain nombre de lettres, d'où s'exhale un véritable parfum de sainteté. »

A Paray comme à Mourvilles, la renommée du serviteur de Dieu lui amenait des visiteurs désireux de le consulter. M^lle^ J. Fayet, dans une lettre de juillet 1895, raconte qu'elle vint de Mende, pour faire une retraite sous sa direction et lui ouvrir son âme.

Depuis longtemps, pressée du désir de se consacrer à Dieu, elle avait dû rester dans le monde, à cause de l'âge avancé de son père. Quand il fut mort, un autre lien la retenait. Elle avait réussi à attirer auprès d'elle, afin de le ramener à Dieu, un de ses frères, célibataire : « Je craignais, dit-elle, que si je le laissais seul il ne mourût sans se réconcilier avec le bon Dieu. Il y avait bien 40 ans qu'il ne s'était pas confessé. Je fis part au P. Ginhac, de cette peine. Il examina, pria beaucoup, et sa réponse fut celle d'un saint inspiré du Ciel : — « Allez, mon enfant, ne craignez pas; suivez votre désir, présentez-vous aux Dames de la Retraite; peut-être votre âge sera-t-il un obstacle; mais, que vous soyez admise ou non, je vous le dis au nom de Dieu, soyez sans crainte; votre frère se convertira, je vous en donne l'assurance. » En effet, peu de temps après, durant la station de Carême, prêchée par le P. L. Cros, j'eus le bonheur de voir mon frère se convertir d'une façon extraordinaire. A

dater de cette époque, sa vie fut celle d'un parfait chrétien, et sa mort fut très édifiante. »

C'est à Paray que commencèrent les relations du P. Ginhac avec les religieuses de Notre-Dame du Cénacle. Leur but est l'œuvre des retraites; à ce seul titre, elles avaient droit à toutes les attentions du P. Instructeur. Le diaire de la communauté de Paray dit qu'elles lui furent prodiguées avec un zèle infatigable. Les autres maisons de la Société ne tardèrent pas à recourir à ce directeur dont la sagesse, toujours appréciée, se révéla surtout en une circonstance douloureuse et délicate. Au sujet de la déclaration, proposée en 1880 aux congrégations religieuses qui n'avaient pas été frappées par les décrets d'expulsion du 29 mars, le P. Instructeur signala un piège redoutable où d'autres voyaient le salut.

Par sa correspondance, bienfaisante comme sa direction, il continuera jusqu'à sa mort le bien produit par les retraites. « Dans la mesure de la confiance qu'on lui donnait, écrit-on, on recevait de lui lumière et courage; il n'allait pas au delà par respect pour la liberté des âmes, et par humilité sans doute, mais on sentait que sa prière suppléait à la réserve que sa discrétion lui imposait. » Toute la congrégation lui a voué un culte de reconnaissance, et elle a confiance en ses prières au ciel.

Le cœur du P. Paul eut, comme toujours, des prédilections pour les petits et les humbles : témoin ces lignes de la directrice de l'orphelinat de Paray. Après avoir raconté comment il encouragea la création de cette œuvre, comment il la soutint durant la période toujours laborieuse de la fondation, elle dit :

« Malgré notre petit nombre et ses grandes occupations, il venait, tous les premiers vendredis du mois, nous faire une conférence spirituelle; il enflammait tellement les âmes, qu'on se sentait disposé à tout faire pour la gloire de Dieu. Grâce à lui, les progrès dans la vertu furent très sensibles. Les petites orphelines elles-mêmes ressentaient cette salutaire influence. A son arrivée, elles sortaient des salles de travail, se précipitaient à ses pieds pour recevoir sa bénédiction, baisaient ses vêtements, écoutaient les quelques paroles d'encouragement qu'il leur don-

nait, et se félicitaient en le quittant d'avoir été bénies par un saint. »

Au monastère de la Visitation on conserve toujours vivant le souvenir du P. Ginhac. Il fut d'un dévouement à toute épreuve à l'égard de la fervente communauté; il l'encourageait à rester inviolablement fidèle aux grâces reçues du Divin Roi. On pense bien que le sanctuaire de la Visitation fut un endroit de prédilection pour ce fidèle apôtre du Divin Cœur (1). Près des reliques de la Bienheureuse Marguerite-Marie, devant cet autel témoin des apparitions du Sauveur, il dut renouveler souvent la donation faite durant sa première retraite à Paray et dont il disait : « Cet acte, votre Cœur, ô Jésus, votre Cœur l'a préparé, votre Cœur me l'a dicté, votre Cœur le gardera!... Il me semble qu'il ne reste plus rien de moi : une seule chose domine et plane sur tout mon être : la Très Sainte Volonté du Seigneur (2). »

VI

Le séjour du P. Ginhac à Paray fut marqué par de graves événements, qui trouvent un écho dans le diaire où il notait le

(1) Le P. L. Michel nous écrit de Madagascar : « Notre directeur des Écoles chrétiennes, le F. Honorius, a beaucoup connu le P. Ginhac à Paray-le-Monial; il lui servait souvent la messe et ne peut oublier sa ferveur à l'autel. Un matin, il aperçut dans la rue le saint homme, qui, modeste et perdu en Dieu, venait de la Visitation. A ce moment, sur son passage, un petit enfant s'efforçait péniblement de mettre en mouvement le levier d'une fontaine pour remplir un vase de fer blanc, déposé à terre. Le serviteur de Dieu le voit et s'approche pour l'aider. Etonné, l'enfant prend la fuite. Alors le Père de remplir lui-même le vase et de le porter en souriant au petit timide, qui s'éloigne maintenant rassuré et joyeux. »

(2) Entre les ministères que le P. Paul remplit en dehors de Paray, signalons la retraite donnée à Paris, au *Couvent des Oiseaux*, en septembre 1879. « Dans toutes les âmes, l'impression fut si vive et si profonde, écrit la Supérieure, qu'on mit tout en œuvre, les années suivantes, pour obtenir même grâce. Ce fut en vain; les circonstances s'opposèrent à la réalisation de ce désir, jusqu'à la mort du serviteur de Dieu... On le retrouva seulement dans sa biographie, dont la lecture renouvela vivement les salutaires impressions de la retraite. »

résumé de ses courtes instructions. Le 9 février 1878, après la mort de Pie IX : « *Christo confixus sum cruci.* En vrai crucifié, dit-il, il a gouverné la sainte Église de Notre-Seigneur pendant plus de trente et un ans, dans les circonstances les plus difficiles; il l'a gouvernée par la prière, la charité, le sacrifice. »

Le 20 février, c'est l'élection de Léon XIII : « A Dieu, nos actions de grâces; au Pontife, nos devoirs; hommage de notre respect et de notre foi en qualité de chrétiens, de religieux, d'apôtres. Il est l'élu de Dieu, le lieutenant de Notre-Seigneur, le père de nos âmes, le pilote de l'Église, le chef de la Compagnie. Dévouement parfait à sa personne sacrée, manifesté par la prière, le travail, le combat, le sacrifice de tout, s'il le faut; dévouement *usque ad effusionem sanguinis* (1). »

En juin 1879, un Frère Coadjuteur, faussement accusé, fut tout à coup jeté en prison. On devine aisément l'émotion que provoqua cette nouvelle inattendue. Le Père Instructeur, toujours maître de lui-même et pénétré des grandes pensées de la foi, l'annonça en ces termes aux Pères Tertiaires : « Tout pour le bien des élus. *Omnia propter electos; diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

» Bien triste est cet événement. Ce n'est pas pourtant, il faut le croire, une disgrâce. Cela ne prouve pas que Notre-Seigneur nous rejette de son Sacré-Cœur : « *Non humiliavit ex corde, non abjecit filios hominum.* » Voyons là, au contraire, les plus précieux enseignements et sachons en profiter.

» Notre-Seigneur veut : 1° nous affermir dans l'humilité, au moment où tout l'univers s'occupe de nous, les uns pour nous combattre, les autres pour nous défendre; maintenant surtout

(1) Au sujet de ce double événement, le P. Louis Descamps nous écrivait, au mois d'avril 1904 : « Pie IX mourut l'année de notre troisième an. Je vois le P. Ginhac apprenant cette douloureuse nouvelle; il lève les yeux au ciel, laisse tomber le journal; puis, il nous réunit à la salle des conférences et nous fait sur Pie IX, sur la papauté, sur l'Église, la plus touchante des improvisations. A quelques jours de là, Léon XIII est élu. Le Père rayonne. Il est tout à la joie, et sur l'idée que lui soumet le P. Drevon, alors ministre, il veut qu'on essaye d'enthousiasmer la petite ville de Paray. Une illumination a lieu en l'honneur du nouveau Pontife, et le P. Instructeur nous adresse de nouveau une vibrante allocution sur le respect, la soumission et l'amour dus au représentant de Jésus-Christ. »

que la guerre, déclarée à l'Église, semble se concentrer contre nous; 2° nous montrer que les moyens humains, qu'il ne faut pas dédaigner, sont pourtant impuissants, seuls, à nous sauver; 3° nous rendre plus vigilants et nous attacher davantage à la pratique de nos saintes règles; 4° nous avertir d'être prudents dans toute notre conduite, partout, afin de ne jamais donner prise à la calomnie; nous stimuler pour faire sans cesse de nouveaux progrès. Vu les circonstances de temps et de lieu, ne serait-ce pas pour nous porter à une plus grande dévotion encore au Divin Cœur? Gardons la paix. Pour contrebalancer la mauvaise édification, menons une vie plus édifiante. Efforçons-nous de dédommager Notre-Seigneur dans le cas où il aurait été offensé. Soyons sûrs que tout tournera à bien *in Domino.* »

Tout tourna bien, en effet. L'odieuse calomnie fut déjouée. A la fin de l'année, le Père Instructeur disait encore : « Année d'épreuves, année de célestes bénédictions pour Paray, nous devons le croire. Bon nombre de malades; un départ pour le ciel; un Père privé de la raison; une infâme inculpation; empêchement de certaines constructions nécessaires; certaines autres afflictions. Nous devons voir en toutes choses la main de la Providence, qui travaille à nous détacher de la santé, de la vie, de la réputation, des plus saints désirs même, de tout; afin que, libres, nous nous livrions entièrement à la divine grâce, par laquelle Notre-Seigneur veut et nous sanctifier et nous faire ses dignes apôtres. Disons-lui donc : « *Paratum cor meum. — Domine, quid me vis facere?* »

Une épreuve d'un autre genre égaya la communauté plus qu'elle ne la troubla. Sur la dénonciation de quelque maître d'hôtel de Paray, le P. Instructeur fut lui-même traduit en police correctionnelle « pour avoir tenu et tenir encore hôtel, sans payer patente. » Il s'agissait des retraitants, prêtres ou séculiers, qui étaient logés et nourris dans sa maison. Pour sa défense, le P. Ginhac se contenta de dire : « Quand messieurs les maîtres d'hôtel accueilleront et traiteront chez eux, pendant huit jours et plus, un hôte quelconque, sans faire d'avance avec lui aucun prix; quand ils ne lui demanderont rien, au départ,

et se contenteront de ce qu'il lui plaira de leur offrir, alors ces messieurs pourront nous accuser de leur faire concurrence, car telle est la condition de tous nos hôtes. » L'avocat du P. Ginhac eut, lui aussi, son mot heureux. En terminant son plaidoyer : « Messieurs, dit-il, voilà mon client; regardez-le bien; a-t-il l'air d'un maître d'hôtel? » Tous les yeux s'étaient dirigés vers le saint Instructeur de Paray, dès les premiers mots de l'avocat. Le trait final détermina un rire général, mais de très bon aloi. La cause était gagnée (1).

Au mois de mai 1880, un deuil de famille affligea vivement le P. Ginhac. Le P. Victor Drevon, le vaillant promoteur des pèlerinages à Paray, l'apôtre de la communion réparatrice, « l'ouvrier inconfusible », était enlevé dans la maturité de l'âge et du talent. Cette mort faisait un grand vide dans la Compagnie, dans la résidence de Paray, et, disons-le, dans le cœur du P. Ginhac. Ces deux amis étaient unis depuis le noviciat d'Avignon. Le P. Drevon aimait à raconter un trait d'humilité de son conovice, trait qui révèle aussi l'estime que celui-ci avait pour lui. Passant à Toulouse, il s'arrêta à la résidence. Le P. Ginhac, qui était Recteur, ne put, comme il l'eût désiré, se rendre auprès du P. Drevon, dès l'arrivée de son hôte. Quand il alla le trouver, pour la première civilité, il se mit à genoux aux pieds de son conovice et lui demanda pardon.

A Paray, les deux amis combattaient ensemble pour la gloire du Cœur de Jésus. Nommé vice-postulateur de la cause du vénérable P. de la Colombière, le P. Drevon obtint l'autorisation de se rendre à Rome. A peine arrivé, il fut saisi par une maladie dont il aperçut immédiatement la gravité. « L'homme propose et Dieu dispose, écrivait-il au P. Ginhac, le 17 février. Je suis arrivé ici samedi matin, et, le dimanche soir, je tombais

(1) Le P. Paul racontait quelquefois cette scène plaisante : nous l'apprenons du P. Eugène Portalié : « Le Père, dit-il, n'aimait pas qu'on s'entretînt d'une manière continue de bagatelles, mais il n'excluait pas une gaieté aimable et de bon ton. Il eût fallu l'entendre un jour que nous étions réunis dans le salon de Mourvilles, à l'occasion d'une visite du R. P. Provincial, raconter, et avec une verve qu'on ne lui connaissait pas, comment, à Paray-le-Monial, il fut traduit en police correctionnelle pour tenir hôtel sans payer patente. »

malade. C'est une hémorrhagie assez tenace, puisqu'elle dure encore. Nos Pères me soignent avec une charité sans bornes. Le médecin, qui vient me voir chaque jour, m'a condamné à garder le lit. » Il ajoute à la fin de la lettre cette remarque significative : « C'est le jour anniversaire de la mort du P. de la Colombière, 15 février, que j'ai reçu cette croix. » Le 8 mars, à 11 heures du soir, il expirait, après avoir mille fois répété le nom de Jésus. Parmi les témoignages de condoléance que reçut le Père Supérieur, nul sans doute ne fut plus encourageant et plus fortifiant que la lettre de Mgr l'évêque d'Autun, devenu plus tard le Cardinal Perraud :

Mon Révérend Père,

Je tiens à vous dire la part que je prends à la douloureuse nouvelle de la mort du P. Drevon. Il m'avait exprimé une joie si vive de la perspective de son prochain voyage à Rome! Dieu lui réservait cette faveur de porter les derniers élans de son zèle et de sa foi si vive aux pieds du successeur de Pierre.

J'ai dit la sainte messe, ce matin, pour le repos de son âme.

Remercions Dieu du succès inespéré du vote du Sénat. La bataille a été rude! mais la victoire est bien consolante.

La bataille dont parle l'éminent prélat est celle que venaient de livrer les catholiques, pour défendre la plus précieuse des libertés, la liberté de l'enseignement. Dans son projet de loi, déposé à la Chambre en mars 1879, Jules Ferry frappait d'interdit les membres des congrégations religieuses non autorisées, et les déclarait indignes de prendre une part quelconque à l'enseignement public ou libre. Admis à la Chambre, le fameux article 7 fut repoussé par le Sénat, à la grande joie des catholiques, qui virent, dans ce débat, de nombreux amis du gouvernement condamner ses tendances oppressives de la liberté religieuse. Ce fut un rayon d'espérance dans un ciel chargé de tempête; mais la haine des sectaires prit bientôt sa revanche.

Le 29 mars 1880 parurent deux décrets : le premier donnait à la Compagnie une place à part; l'autre concernait tous les

religieux. Il les mettait en demeure de remplir, dans le délai de trois mois, les formalités requises pour recevoir l'autorisation légale; faute de quoi, ce délai expiré, les communautés devaient être dissoutes. Pour la Compagnie de Jésus, elle était exclue de ce privilège; le lui offrir ne serait « ni convenable ni digne, » car nul gouvernement civilisé n'accorderait aujourd'hui le bénéfice de la reconnaissance officielle « à la Société dite de Jésus ». (Rapport de M. Lepère). En conséquence, trois mois lui étaient donnés pour évacuer ses maisons; on voulait bien faire une exception pour les collèges, et leur permettre d'achever l'année scolaire.

Calme en face de la persécution qui se déchaînait, le Ils étaient si odieux que plusieurs se prirent à espérer. Dictés par la passion dans l'irritation d'une défaite, ils seraient sans nul doute atténués ou retirés; d'autres pensaient au contraire qu'on devait tout craindre, dès lors que les loges avaient parlé. Tous les cœurs étaient dans une angoisse inexprimable.

Calme, en face de la persécution qui se déchaînait, le P. Ginhac inspirait à ses tertiaires les plus généreux sentiments : « Comme religieux, leur disait-il, ayons une haute indifférence de volonté pour tout ce qui peut arriver, par la divine permission, à la Compagnie, indifférence d'un ordre supérieur à celle qui nous regarde nous-mêmes, et par suite, indifférence plus haute, plus parfaite, plus méritoire; mais elle ne se confond pas avec l'insouciance ou l'inertie, et n'interdit pas de prendre tous les moyens de défense qui conviennent.

» En qualité d'apôtres, acceptons les calomnies, les violences, etc., comme un juste châtiment de nos propres péchés : n'avons-nous pas contribué à faire monter le flot de l'iniquité? Acceptons-les, afin d'expier en nous les péchés d'autrui, surtout ceux dont nous sommes, de quelque façon, responsables. Ainsi notre divin Sauveur et modèle a-t-il payé pour les coupables : « *Propter scelus populi mei percussi eum*. La plaie l'a frappé à cause des crimes de mon peuple. » (Isaïe, 53-8). C'est la vocation de la Compagnie, la nôtre par conséquent, d'être dépouillés, d'être humiliés, de porter la croix avec Notre-Seigneur : « *Christo confixus sum cruci*. J'ai été crucifié avec le Christ. »

(Gal. II, 19). C'est là notre gloire, notre bien, notre joie, notre bonheur. Par suite, amour ardent pour la Compagnie, qui est notre mère et qui nous aime, nous procure de si précieux avantages; ne cessons pas de nous montrer toujours dignes d'une telle mère et d'une telle vocation. »

Dans ses lettres, il laisse percer l'ardeur de son âme; à un ami de cœur, à M. le chanoine Dounet, de Castres, il écrit : « Nous n'avons, par la miséricorde de Dieu Notre-Seigneur, qu'une seule crainte, c'est de n'être pas jugés dignes personnellement de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus. »

Bientôt vint le jour, où ce bonheur devait être accordé au P. Paul et à ses frères. Le 29 juin au matin, on attendait l'arrivée des agents de la force publique pour 4 heures (1). Plusieurs prêtres séculiers, ou chapelains de Paray, demandèrent la faveur de célébrer dans une chapelle qui allait être injustement fermée. Peu à peu les amis des Pères arrivaient. A 5 heures, plus de cinquante prêtres ou laïques se trouvaient réunis dans le vestibule.

Tous étaient dans l'anxiété. Volontiers on aurait répété la parole de Notre-Seigneur à Judas : « *Quod facis, fac citius.* Ce que tu fais, fais-le vite. » (Jean, 13-27). Enfin, un peu avant 7 heures, on aperçoit, par-dessus le mur de clôture, les baïonnettes qui s'avancent. La porte de la cour était ouverte; le commissaire de Paray pénètre et s'approche de la maison; il sonne par trois fois, sans obtenir de réponse. Par une fenêtre du premier étage, le Père signifie à l'officier de police qu'étant « chez eux, ils ne céderont qu'à la force. »

On envoie un agent prendre les ordres du préfet qui se cache à l'hôtel-de-ville. Une demi-heure après, le commissaire de Paray revenait, à la tête de quatre hommes en blouse, portant une cognée sur l'épaule. En gens habiles, les violateurs de domicile ne s'attaquèrent pas à la porte de chêne, qui leur eût résisté longtemps, mais ils tournèrent la difficulté. Une frêle cloison de planches séparait le jardin des Pères de la cour

(1) Voir le *Messager du Cœur de Jésus* (1880), qui reproduit la relation d'un témoin; nous lui empruntons les détails de ce récit.

d'entrée. Les charpentiers la firent sauter et arrivèrent à une porte de derrière, que le serrurier attaqua avec une espèce de rage, à coups de ciseau et de marteau. Derrière, se tenaient soixante hommes, frémissants mais silencieux. Le commissaire entre, chapeau bas, avec un air confus, demandant le Supérieur de l'établissement. Personne ne répond : cependant, au bout d'un instant, on indique la chapelle.

C'est là que les Pères veulent être arrêtés. Le R. P. Ginhac, interrompant sa prière, se lève avec gravité; sa figure austère semble illuminée, tandis qu'il écoute avec calme la notification de l'arrêté préfectoral d'expulsion. En vain on emploie les prières les plus humbles; il faut recourir à la force et faire entrer la gendarmerie. Ces pauvres serviteurs des lois existantes faisaient pitié à voir. Le premier jésuite, qui se tient près de la porte de la chapelle, a sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur. Il l'a gagnée au service des cholériques, en Algérie, et c'est la première fois, depuis treize ans, que le ruban rouge brille sur la soutane du P. Queille.

Les gendarmes allèguent les exigences de leur mission; ils prient, ils supplient, mais c'est en vain, il faut porter la main sur les religieux. Le P. Ginhac, relevant sa belle tête, fait entendre une énergique protestation, puis il est entraîné par un gendarme. Prêtres et laïques le suivent, les yeux gros de larmes, et, dans la cour, ils s'agenouillent, baisant ses mains et demandant sa bénédiction. Dans la rue, la foule tombe aussi à genoux, tous pleurent; le Père seul a, en bénissant, un regard de souriante sérénité; à un Père qui marche à ses côtés, il dit : « Quel grand jour, mon Père! Quel grand jour! »

Tous les religieux, l'un après l'autre, répondent à la question : « Qui êtes-vous? — Jésuite français! » et ils sont conduits dans la rue. L'un d'eux, tandis que ses amis l'embrassent, s'écrie : « Maintenant nous allons célébrer la messe et prier pour ceux qui nous chassent. »

Les prêtres et les catholiques tiennent à honneur de partager le sort des proscrits; ils ne cèdent qu'à la force et sortent escortés par les gendarmes, très humiliés du rôle qu'on leur faisait jouer. L'un d'eux disait : « J'ai pris part à bien des combats,

mais j'aimerais mieux braver la mitraille que de faire ce métier-là. » Dans la rue, partout des figures tristes et sympathiques; c'est une protestation digne et fière, qui fait rougir les agents de la force publique. Un seul Père est laissé à la résidence; les autres trouvent un asile dans des familles amies, trop heureuses de leur témoigner ainsi leur dévouement (1).

(1) On nous saura gré de reproduire deux autres relations de cette journée.

Dans une lettre, retrouvée récemment, la Mère Prieure du Carmel de Tours écrivait au Père M. Bouix :

« Nous avons eu des nouvelles directes de notre saint Père Paul. Un de ceux qui l'accompagnaient nous a raconté que les émissaires l'avaient trouvé à la chapelle et en prière. A l'injonction de sortir, il se leva et fit sa protestation avec un air de majesté, un ton d'indignation capable de terrifier. Il s'avança entre deux gendarmes, et alors M. le Comte de Bréchard remplaça cette triste escorte. C'est le frère aîné de notre dernière novice. Voici comment la Comtesse raconte le fait; je copie : « Eudes (le comte, son mari) a eu l'insigne honneur de soutenir le saint Père Ginhac, quand on l'a mis à la porte de sa demeure, et de crier bien haut : *A genoux!* Alors il n'y a plus eu de gendarmes armés pour nous retenir; mais hommes et femmes, toute la foule s'est jetée à genoux pour recevoir, à deux fois différentes, la bénédiction du saint souriant et priant pour ses persécuteurs. » Il se retira au petit orphelinat de Paray; et quelques heures après la dispersion, celui qui le visita le trouva dans sa chambrette, ayant toute sa céleste sérénité. »

Le 30 juin, la Révérende Mère B. de Montaigu écrivait à la Révérende Mère M. Lautier, Supérieure générale de Notre-Dame du Cénacle :

« Hier, le Préfet, le Sous-Préfet et le Procureur de la République étaient ici pour l'exécution des décrets. Dès minuit moins un quart, les gendarmes ont entouré la maison des Pères et circulé dans notre quartier. A sept heures, on est entré chez eux, après avoir brisé une porte. Les Pères étaient réunis dans leur chapelle. On a appelé par son nom le R. P. Recteur pour lui notifier les décrets et lui signifier de sortir de sa maison. Il a dit qu'il ne connaissait pas de décrets, qu'il était catholique et français, a demandé pour lequel de ces titres il était arrêté, et de quel crime il était accusé, lui et ceux qui l'entouraient, et a déclaré ne vouloir céder qu'à la force. Le commissaire interdit lui a demandé : « Quelle force? » Il s'est contenté de répondre de nouveau : « La force. » Alors les gendarmes se sont approchés, sur l'ordre du brigadier qui s'est détourné pour cacher ses larmes, et il a été conduit hors de sa maison. Monsieur le curé lui a demandé sa bénédiction pour la foule présente. Chacun s'est agenouillé et l'a reçue avec une émotion et une foi profondes; la majesté de sa sainteté a envahi tous les cœurs; les hommes même ont versé des larmes. On répète à l'envi que l'on n'oubliera jamais la physionomie de ce saint bénissant cette foule émue.

» Le P. Recteur est venu nous voir deux heures après sa sortie, tout rayonnant de joie et tout serein. La communauté réunie a causé familièrement avec lui pendant une demi-heure. »

Le diaire de la Communauté consigne religieusement les mêmes détails.

Pendant cette tourmente, l'âme du P. Ginhac plane dans des régions sereines, et paraît inaccessible aux sentiments qui troublent et agitent. Au couvent du Cénacle, où il se rend peu après l'entretien, à l'orphelinat du Sacré-Cœur, où il trouve un refuge, on admire son calme; c'est la béatitude promise par Notre-Seigneur aux persécutés.

Le 2 juin, écrivant à un bienfaiteur et ami de Castres, il disait : « Quant à la guerre aux religieux, il n'y a là rien qui étonne. Tout cela passera. On peut bien prendre nos maisons; on ne nous arrachera jamais Notre-Seigneur Jésus-Christ du cœur, si nous voulons avec sa grâce.

» D'ailleurs la contradiction, quand elle est bien prise, est très avantageuse, en ce sens qu'elle détache de tout le créé, tient dans l'humilité, augmente la confiance en Dieu seul et resserre les liens de la sainte charité. Ce sont nos pauvres persécuteurs qui sont surtout à plaindre; ils se font plus de mal à eux-mêmes qu'ils ne nous en feront.

» Priez pour eux aussi bien que pour les persécutés. »

La Mère Prieure de Tours recevait, au lendemain de l'expulsion, les lignes suivantes : « J'espère que Notre-Seigneur vous gardera, au milieu de cet orage qui passe. C'est lorsque humainement tout moyen de salut fait défaut, que l'on doit tout attendre de Dieu Notre-Seigneur. Tenons nos âmes dans la paix. C'est une de ces heures fructueuses, où les cœurs bien disposés peuvent réaliser d'immenses progrès, selon Dieu. Il nous faut bien profiter, chère Mère, de ce moment de la grâce, pour développer grandement en nous l'esprit de foi, de détachement, d'abandon total à la sainte volonté de notre Père du ciel, pour faire grandir Notre-Seigneur Jésus-Christ en nous-mêmes.

» Vous aurez appris les détails de ce qui s'est passé ici; les exécuteurs, comme partout, ont obéi au mot d'ordre reçu de plus haut. Comme il s'agissait des intérêts majeurs de notre divin Chef, de la sainte Église, de la Religion, nous avons résisté dans la mesure du possible, et n'avons cédé qu'à la force (1).

(1) Dans une note retrouvée sur une feuille volante, le P. Ginhac écrivait : « Est-il permis aux religieux de se défendre par les moyens légaux?

» Demandez à Notre-Seigneur que cet état de dispersion ne nuise en rien à l'esprit de prière, et que nous ne cessions pas d'édifier les âmes, conformément à notre vocation. »

Lorsqu'on apprit au Mazel la violente dispersion des Pères, Auguste Ginhac écrivit à son oncle et l'invita à revenir à la maison paternelle; puisque la révolution le chassait de sa demeure, on serait heureux au Mazel de lui donner un abri. Le P. Paul remercia aussitôt, ajoutant qu'il ne pourrait profiter de ces offres affectueuses, car il ne disposait pas de lui-même; puis il ne convenait pas qu'il se séparât de ses frères. « Du reste, ajoutait-il, Dieu Notre-Seigneur veille sur les persécutés; puisqu'ils ont tout quitté pour son amour, il ne les abandonnera pas à l'heure du péril. »

Un témoignage de cordial dévouement vint bientôt consoler les proscrits et relever leur courage. Avant l'expulsion, Mgr l'évêque d'Autun avait promis de venir passer avec les Pères le jour de saint Ignace. Il tint sa promesse, et la fête qu'il ne put célébrer dans la résidence désormais fermée, il la célébra dans l'orphelinat du Sacré-Cœur, dont il consacra la chapelle. Durant le repas, repas tout fraternel, mais d'où l'on n'avait pas banni entièrement la tristesse, Sa Grandeur tâcha de faire naître dans les âmes l'espérance d'un meilleur avenir.

Le soir, le Recteur et les Pères et Frères expulsés se rendi-

» Il est au moins *douteux* que les lois invoquées contre eux existent.

» Existeraient-elles, elles ne les obligeraient pas, parce qu'elles sont contre la raison, la justice, la religion.

» Il n'est pas en leur pouvoir de renoncer à leur droit d'être religieux, de vivre en commun, de prêcher, confesser, enseigner, etc. Dieu le leur ordonne et l'Église pareillement, par leur vocation, la fin de leur Institut, leurs vœux, leurs règles. Donc ils doivent dire comme les Apôtres : *Si justum est in conspectu Dei vos potius audire quam Deum, judicate. Non enim possumus...* (*Act.*, IV, 19, 20).

» Nos seigneurs les évêques sont unanimes à déclarer que c'est pour eux un *devoir de conscience* de protester et de défendre les religieux, à cause des services qu'ils rendent à leurs diocèses et des besoins de ces mêmes diocèses. C'est donc aussi un devoir de conscience pour les religieux de ne céder qu'à la force.

» Il n'importe qu'on n'aille pas jusqu'à les chasser du territoire. Les empêcher de vivre ensemble et de remplir leurs ministères, c'est un attentat.

» Ils doivent faire comme saint Paul (*Act.* XXIIII), recourir à tous les moyens légaux. »

rent à la chapelle de Notre-Dame-du-Cénacle. Monseigneur commenta avec émotion la parole du Divin Maître : « Vous serez haïs à cause de mon nom. » Après la bénédiction du Très Saint-Sacrement, il prit la relique de saint Ignace, qui était exposée, et l'offrit à la vénération du clergé; Monsieur le curé la présenta aux fidèles et tous sentirent se ranimer leur courage.

Le P. Ginhac, on le sait, n'était pas un inconnu à l'orphelinat qui lui servait de refuge. La directrice, M^lle^ F. de Waldegg, écrit : « Nous l'avions déjà en grande vénération; mais ce fut surtout à partir du 29 juin 1880, que notre petit orphelinat, désigné pour recevoir le vénéré P. Ginhac avec trois autres Pères, apprit à le connaître. Il nous fut permis d'apprécier la grâce de posséder un saint sous notre toit. Dès le premier jour, il reprit sa vie de prière et de régularité, dont il ne se départit pas un instant. On venait le voir beaucoup; on recourait à lui pour la confession; toujours, avec une douceur parfaite, il se prêtait à toutes les exigences, et, aussitôt qu'il avait fini, il regagnait sa chambre, où il se tenait habituellement à genoux. Il passait de longues heures devant le Saint-Sacrement. Ne se couchant souvent que fort tard, il se levait de grand matin, très doucement pour ne pas être entendu, et se rendait à la chapelle où on le trouvait en adoration, bien avant le moment de la messe.

» Je me permis un jour de lui demander ce qu'il disait à Notre-Seigneur pendant ces longues heures : « Je cherche à me faire aussi petit que possible, » répondit-il. L'humilité était si enracinée dans son cœur, qu'il ne pouvait comprendre qu'on le supportât dans la Compagnie, et surtout qu'on l'eût nommé Instructeur du troisième an, lui si indigne et si incapable! Il disait cela d'un ton si simple, si convaincu, qu'on restait soi-même stupéfait, et comme sans parole devant une si profonde humilité. En lui, le moi humain n'existait plus, l'homme disparaissait complètement pour laisser rayonner Jésus-Christ. Il disait : « Je ne vois que l'âme dans ceux qui m'approchent. » C'était le secret de son influence extraordinaire sur ceux qui avaient le bonheur de l'avoir pour directeur.

» Pendant son séjour, beaucoup trop court pour nous, il

accepta de nous donner la retraite, il nous fit un bien immense. Habituellement privé de consolations, il savait bien en procurer aux âmes, mais au prix de quels sacrifices! Lui parlait-on de peines et de tentations, il disait : « Je m'en charge. » Et la paix rentrait dans les cœurs désolés. Je crois qu'il était souvent sous l'impression de l'infinie justice et sainteté de Dieu, et qu'alors il priait et réparait pour les pécheurs; car j'ai vu bien des fois, avant la messe, ses yeux tout rouges de larmes versées durant la méditation. D'abord j'avais pensé qu'il était inondé de consolations spirituelles, et comme je lui disais qu'il était bien heureux, il me répondit qu'il n'en avait pas, mais qu'en cela Dieu le traitait comme il le méritait. J'ai appris plus tard que ce bon Père marchait par une voie des plus crucifiantes à la nature, mais héroïquement généreuse.

» Profondément affligé de l'expulsion des religieux, il s'en croyait en quelque sorte responsable, et trouvait qu'il ne souffrait pas assez; il aurait voulu être enchaîné pour Notre-Seigneur, souffrir le martyre; il aurait voulu partir pour les missions. « Mais, ajoutait-il, je ne mérite pas ces faveurs, et puis il faut vouloir ce que Dieu veut, même une mort tranquille dans son lit, si tel est son bon plaisir. »

Ces nobles sentiments se retrouvent dans la lettre que le P. Paul adressa, le 30 juillet, au T. R. P. Général : « Tout me porte à croire que je vais être renvoyé dans la province de Toulouse. J'emporterai l'amer regret de n'avoir pas fait, jusqu'à présent, de bien à la Compagnie; de lui avoir, au contraire, fait du mal. Ma vocation était d'être Frère Coadjuteur, et que je serais heureux si votre Paternité voulait m'accorder d'expier par ce moyen, jusqu'à la fin de ma vie, mes manquements passés! Ou bien, quelle faveur ce serait pour moi, ayant encore assez de force, d'aller essayer de rendre quelques petits services dans les missions lointaines, avec la grâce de Notre-Seigneur! Mais je me sens si indigne de tout, que je n'ose espérer aucune de ces grâces. Je supplie, au moins, Votre Paternité de ne pas refuser, à cause de moi, sa sainte bénédiction aux Pères et Frères de Paray, qui sont dispersés. »

Le 16 août, le P. Paul quittait Paray, pour donner des

retraites à Paris et au Mans; de là il vint à Toulouse, où il resta jusqu'au 16 octobre. « Son départ de Paray causa, nous dit-on, une vive émotion; il était si aimé et si apprécié par tout le monde! On disait que la ville perdait son paratonnerre; qu'il fallait s'opposer à ce départ; que c'était un second Père de la Colombière. On ne l'appelait que le saint. Le deuil fut vivement senti de tous et surtout des communautés religieuses. »

De son côté, le serviteur de Dieu gardait une humble et vive reconnaissance à l'égard de tous ses bienfaiteurs de Paray; témoin une lettre adressée à la directrice de l'Orphelinat.

Paris, 86, rue de Sèvres; 23 août 1880.

Les distances ne sont rien pour les cœurs qui veulent être entièrement à Notre-Seigneur. Pour nous, soyons toujours unis dans le Sacré-Cœur de notre Divin Roi; c'est dans cet asile sacré que nous nous rencontrerons toujours.

Le Divin Maître m'a heureusement conduit ici, et notre œuvre se poursuit avec le secours divin.

Permettez-moi encore une fois de vous remercier en Notre-Seigneur de votre sollicitude plus que maternelle pour nous, pour moi en particulier. Notre adorable Sauveur peut seul acquitter notre dette envers vous. Tous les jours s'il plaît à Dieu, au Saint Autel, je le lui demanderai en prenant son sacré Corps et son divin Sang.

Pendant mon séjour sous votre toit hospitalier, si je vous ai causé quelque peine ou vous ai peut-être peu édifiée par mes paroles ou mon attitude, je vous prie de me le pardonner.

Je vous bénis en Notre-Seigneur, priant le divin Sauveur de vous remplir de plus en plus des richesses de son Cœur. Mais, ayez soin de vous livrer bien généreusement à sa divine grâce.

CHAPITRE XI

MOURVILLES — ANNÉES DE SOLITUDE (1880-1890)

I. Un refuge après la tempête : le château de Mourvilles; installation; calme malgré les menaces; le général de Sonis. — II. Vie intime à Mourvilles : la journée du Père Instructeur; les hôtes; les récréations; patience admirable. — III. Rayonnement de la sainteté : les pèlerins de Mourvilles; le R. P. François-Marie Clausade; relations avec le dehors; correspondance. — IV. Amitié religieuse : les Pères M. Bouix, A. Carayon, É. de Guilhermy; consolations dans les épreuves; amour de la Compagnie et de la sainte Église.

I

L'année 1880 fut pour tous les religieux une année de désolation. La Compagnie vit ses chapelles mises sous les scellés, ses résidences fermées, ses collèges bouleversés, ses maisons de formation contraintes d'aller au delà des frontières chercher la liberté et la paix. Dans cette tempête qui dispersa toutes nos communautés, seul, le troisième an de la province de Toulouse trouva un tranquille refuge sur la terre de France, et ce fut au château de Mourvilles, gracieusement offert par M^me^ la Comtesse de Villèle. Là s'abritèrent, pendant dix années, le P. Ginhac et sa fervente communauté.

Situé dans la pacifique région du Lauraguais, le domaine de Mourvilles était bien fait pour accueillir des contemplatifs. Autour du château, un immense parc, avec grands bois et belles prairies; non loin, émergeant de la verdure, le petit hameau

avec son église, caché derrière un pli de terrain; le calme, le silence, la solitude.

Le Comte Joseph de Villèle, ministre de Louis XVIII et de Charles X, avait eu pour cet agréable séjour une préférence marquée; il aimait à s'y reposer des bruits et des tracas de la politique, et il voulut dormir son dernier sommeil dans l'élégante chapelle bâtie par lui, non loin de l'humble cimetière où les de Villèle, confondus avec leurs fermiers, attendent le jour de la résurrection.

Le P. Ginhac arriva à Mourvilles le 14 octobre 1880, avec un Frère coadjuteur et trois Pères. « Il ne reposa guère la première nuit, raconte le Frère; il la passa à inspecter la maison. Vers dix heures, il entra dans ma chambre, une bougie à la main, et me dit : « Cher Frère, vous méditerez demain matin sur le *Notre Père*, suivant la deuxième manière de prier. » Nous étions arrivés si tard qu'on n'avait pu me donner les points de méditation (1). »

Malgré le silence, le mystère même de cette installation, on n'était pas sans inquiétudes. Le *Réveil*, petit journal sectaire, dénonça le fait et signala le danger. Grand fut l'émoi dans la

(1) Le diaire du Père Préfet complète ces détails :

« Lundi, 18 octobre 1880, fête de saint Luc. — Aujourd'hui, seize fugitifs exilés dans leur propre patrie, accueillis, Dieu aidant, en cette maison de campagne, par M^me^ la comtesse de Villèle inaugurent les exercices de la troisième probation, sous les auspices du Sacré Cœur de Jésus, de l'Immaculée Vierge Marie, de saint Joseph et de saint Luc, patron de ce jour.

» Les premiers arrivés, depuis le 14, ont employé le temps à préparer la maison. Elle n'est pas encore parfaitement adaptée à nos usages. Mais, tandis qu'on achève d'y mettre ordre, le R. Père Instructeur juge à propos de ne pas différer plus longtemps l'ouverture de la troisième probation. Sont présents : le R. P. Paul Ginhac, le P. Nauche, ministre, le P. Abadie, procureur, et seize tertiaires, dont quatre de la province de Lyon.

» Daigne la bonté divine, qui a réuni tous ces religieux dispersés, les protéger et les garder ainsi réunis jusqu'à la fin! *Amen.*

» A neuf heures, instruction : « Comment il faut commencer le troisième an. » On débute par la récitation du *Veni Creator*. A la fin, le Révérend Père nous donne sa bénédiction. Après le dîner, récréation dans la grande salle avec les Pères de la résidence; le Père Instructeur nous lit dans les journaux le récit d'une ou deux « expulsions ». Le soir, promenade libre, mais avec beaucoup de prudence. Il est recommandé de ne pas sortir de l'enceinte du parc. »

petite communauté, si heureuse de vivre en famille sur le sol de la France, alors que toute la province vivait tristement dans la dispersion et dans l'exil. Pour écarter tout malheur, elle se renferma le plus possible dans sa chère solitude; et, chaque soir, malgré la pluie, le froid et les mauvais chemins, plusieurs Pères allaient passer la nuit dans un autre domaine de M^me^ la Comtesse de Villèle. Telle était l'intolérance en cette triste année, qu'en dépit de ces précautions, on craignait une nouvelle expulsion. « Ce sera presque un miracle, écrivait au Père Instructeur le R. P. Raoul de Scorraille, si vous obtenez une année tranquille. Mais pourquoi n'y aurait-il pas des miracles à notre époque? Il faut bien dire que si celui-là se réalise, on vous accusera un peu. »

Il y eut de vives alertes. Le soir de l'ouverture des *grands Exercices*, Monsieur le Curé de Caraman arriva en voiture, pour prévenir le Père Instructeur que, par ordre du préfet, on viendrait le lendemain matin, l'expulser du château. Sans se troubler, le Père fit retarder d'un quart d'heure la préparation de la méditation, et, Monsieur le Curé parti, il alla donner les points pour l'ouverture de la retraite, sans faire la moindre allusion à ce qui venait de se passer; son visage ne trahissait aucune émotion.

Le Père Ministre, qui connaissait la nouvelle, était fort inquiet. « Dieu est notre maître, lui dit le P. Ginhac; tenez-vous tranquille et allez vous reposer, comme si vous ne saviez rien. » Le Père Instructeur alla-t-il prendre son repos? Passa-t-il la nuit à prier? On ne le sait, mais, le lendemain, les expulseurs ne parurent pas.

A une religieuse de Notre-Dame-du-Cénacle il écrivait le 11 novembre : « Nous continuons paisiblement ici, au fond des bois, nos grands Exercices, commencés depuis le 2 au soir. On nous a pourtant menacés d'une visite *officielle*. A la garde de Dieu et de nos bons anges! Priez bien pour nous. »

L'année se passa tranquille, et d'autres lui succédèrent aussi calmes et aussi douces. Si, à diverses reprises, le troisième an craignit de perdre sa riante solitude, seule la délicatesse du P. Ginhac causa ces alarmes. Pouvions-nous sans indiscrétion prolonger notre séjour? Notre présence n'était-elle pas un obsta-

cle à la bonne administration de la propriété? N'amenait-elle pas des difficultés de plus d'une sorte? Le P. Ginhac se le demandait. Mais la générosité de M^me^ la Comtesse de Villèle et de ses dignes fils, loin de se lasser, ne cessa de répondre, de la première à la dernière heure : « Dieu me fait l'honneur d'abriter la Compagnie de Jésus sous mon toit. C'est à Mourvilles que je dois des grâces de protection et de secours que je ne mérite pas, mais que vous m'obtenez. » ... « Je serais désolée qu'une décision fût prise dans le but de nous rendre Mourvilles, parce que nous ne l'apprécions, je vous l'assure, en ce moment, que pour vous y voir. » ... « Ne parlez pas, je vous prie, de reconnaissance, à mesure que les années passent, la mienne augmente pour Dieu et pour vous. »

Dans cette lutte, la noble famille l'emporta et le P. Ginhac put, grâce à elle et grâce à la protection de Dieu, continuer, durant dix ans, à Mourvilles, son fécond apostolat.

La persécution contre les religieux blessa au cœur tous les catholiques; plutôt que d'y prendre part, grand nombre de magistrats, d'officiers sacrifièrent leur avenir. On sait que le général de Sonis fut un de ces braves. Ses lettres vinrent trouver le P. Ginhac dans sa solitude. On lira avec intérêt les deux qui ont été conservées :

« Châteauroux, le 16 novembre. — Combien je vous remercie d'avoir pensé à moi, au milieu de vos tribulations. Je bénis Notre-Seigneur d'avoir pu, moi aussi, lui offrir un petit sacrifice; car je n'ai aucune fortune, rien absolument en dehors de mon traitement. Mais on ne compte pas avec Dieu.

» J'aurais pu, jusqu'à un certain point, rester à mon poste, car M. le général de Gallifet, qui commande mon corps d'armée et connaît mes sentiments, avait eu la délicate attention de donner ses ordres directement à mes troupes, sans les faire passer par moi. N'importe, je n'ai pas voulu rester le chef de malheureux soldats qui, faute d'ouvriers civils ayant voulu faire cette vilaine besogne, et par ordre ministériel, ont été employés à crocheter les serrures des Pères Rédemptoristes de Châteauroux et à briser leurs portes à coups de hache.

» Où allons-nous? Je crains que nous ne soyons encore loin

du terme d'abominables sacrilèges. La croix est officiellement renversée dans bien des endroits et tant de crimes ne peuvent rester impunis.

» Je vous ai été bien uni, dans vos tribulations de Paray-le-Monial, qui vous ont associé de plus près aux mystères du Cœur adorable de Notre-Seigneur. Je vous serai aussi uni dans toutes vos intentions, pendant la grande retraite de vos Pères du troisième an. Mais je réclame l'aumône des prières de ces bons Pères pour ma famille et pour son chef.

» Je reste provisoirement à Châteauroux et je quitte en ce moment l'hôtel de la division, pour faire place à mon successeur.

» J'espère que cette persécution sera salutaire à un grand nombre d'âmes. Dieu a sur la France, et malgré la France, des desseins de miséricorde. Il est certain que nous vivons en plein paganisme, avec une étiquette chrétienne. La souffrance nous fera revenir aux sources de la foi et nous amènera à la méditation du mystère adorable de la croix. C'est là que nos enfants trouveront le salut et que ces Francs, qu'aime le Christ, redeviendront dignes de leurs aïeux des âges de foi. »

« 1er mai 1884. — Je suis toujours à Paris, employé à la commission mixte des travaux publics, vivant dans un coin très retiré et très modeste, au milieu de ma chère famille.

» C'est à peu près votre vie, et je bénis Notre-Seigneur de m'avoir éloigné du monde et de m'avoir conduit dans la solitude..., dans cette solitude où il parle au cœur de l'homme.

» Oui, les temps sont bien mauvais et il n'y a pas apparence que, d'ici longtemps, ils deviennent meilleurs. Dieu nous a retiré notre Prince, qui paraissait si providentiellement désigné et préparé pour *instaurare omnia in Christo*. Il veut prouver aux hommes qu'il n'a besoin de personne.

» Aujourd'hui, tout est à terre, il ne reste plus rien que Lui, son Église et son Vicaire. Il n'y a donc plus que Lui à servir. C'est la pensée dont je me nourris sans cesse et dont je cherche à pénétrer l'âme et le cœur de mes enfants.

» J'ai vu hier le R. P. Laurençot, qui arrive de Rome, et que j'ai beaucoup connu en Algérie. Il m'a parlé du Pape et du coup qu'il a porté par son encyclique. Comme il a frappé juste!

» Dieu soit béni de permettre que votre œuvre puisse se continuer en toute paix et sécurité, sous le toit hospitalier de M. le comte de Villèle. C'est un nom qui sonne bien à mon cœur. Je connais plusieurs des neveux du regretté défunt, entre autres Gaston de Villèle, qui était lieutenant aux zouaves pontificaux. »

II

Le spectale que les Pères tertiaires contemplèrent chaque année dans cette bienheureuse Thébaïde, essayons de le faire revivre dans ses traits les plus édifiants.

On eût dit que le P. Ginhac cherchait à rendre son isolement plus complet, sa solitude plus profonde, heureux de vivre exclusivement avec Dieu et sa communauté. Quand il n'était pas dans sa chambre, vainement on l'aurait cherché dans les allées du parc; il était humblement agenouillé dans un coin de la petite chapelle. Une année, pendant les fortes chaleurs de l'été, on apprit que le soir, vers six heures, il allait respirer l'air frais; mais on sut en même temps que le docteur lui en avait donné l'ordre. Un matin de Notre-Dame d'août, il ne parut pas au réfectoire à l'heure ordinaire, à la grande surprise du Frère, qui le vit plus tard venir du côté du bois. Comme, à midi, on lui parlait de cette sortie matinale : « Aujourd'hui, répondit-il, jour de Notre-Dame, il convient de se promener un peu. » Probablement, ajoute le témoin, il avait cédé à la nécessité du repos après les fatigues des huit derniers jours qui l'avaient épuisé.

Mais s'il ne profitait pas lui-même de la fraîcheur du parc, il recommandait à ses jeunes Pères, dès qu'il les voyait fatigués, de faire des promenades dans le bois et de prendre des forces pour le service du Divin Roi.

« Je lui sers la messe tous les matins à 5 h. 1/4 environ, rapporte un Frère coadjuteur; elle dure près de trois quarts d'heure. La messe finie, je l'ai vu plusieurs fois arrêter longtemps les regards d'une manière extraordinaire sur la statue de Notre-Dame de Lourdes, placée devant lui.

» Quelquefois, il récite les petites heures et aussi le chapelet en marchant dans sa chambre, les petites heures à 6 h. 1/2 du matin et le chapelet après déjeuner ou dans la soirée. Il marche alors rapidement, et je crois qu'il agit ainsi pour chasser le sommeil, dont on le voit souvent accablé dès qu'il s'arrête, s'assied ou même s'agenouille. Un jour, je l'ai vu s'assoupir un moment, tandis que je lui parlais; mais il secoua vite le sommeil, et se frottant les mains et souriant, il me dit : « Eh bien! cher Frère, quel sujet d'examen pourra vous être utile? » Le bon Père s'était assoupi, parce qu'il avait interrompu un moment l'entretien, pour me chercher un sujet d'examen. Je l'ai vu souvent assoupi pendant les litanies du soir, mais la tenue, même alors, reste également belle; car il n'appuie pas pour cela davantage les mains au prie-Dieu; le corps est également dressé, on voit seulement la tête se ployer un peu, comme sous un poids, et se relever aussitôt. On remarque, en même temps, dans ce mouvement qui n'a cependant rien de brusque, un effort vigoureux pour se débarrasser du sommeil; de sorte qu'il n'est jamais vaincu : on ne peut pas dire qu'il dorme. Du reste, ce n'est pas chaque jour, ni longtemps (1).

» Je crois que le Père se couche à dix heures et se lève à trois. Chargé de son linge, je le trouve toujours rougi de sang; cela fait pitié. Sur le plancher, j'ai dû souvent laver des taches de sang. J'ai souvent trouvé dans sa chambre des débris de discipline imprégnés de sang.

» Pendant l'hiver, on lui donna des souliers fourrés. Il les mit sur une commode très haute, et, plus tard, le Père Préfet lui ayant demandé : « Vous n'avez pas froid, mon Révérend Père? » il répondit gravement : « On m'a donné des souliers fourrés. »

» Quand il doit se rendre à Toulouse, le Père Ministre lui fait servir, comme à tous ceux qui ont un voyage à faire, un peu de viande à déjeuner. Lui en détache gros comme une fève, du côté le moins bon, et puis arrivé à Toulouse, chez les Pères de

(1) Le Père L. Cros note en cet endroit : « Les remarques du Frère sont très exactes; mais il n'a pu observer un fait dont j'ai été témoin si souvent à Toulouse et ailleurs, parce que j'étais plus rapproché du Père; jamais, aux litanies, il ne cesse de répondre, même au plus fort de la lutte : *Ora pro nobis*, et toujours à propos. »

la rue Montplaisir, quand ceux-ci l'invitent à prendre quelque chose, il s'empresse de répondre : « Ce matin, j'ai déjeuné à la fourchette. »

» Le matin, avant d'accepter du lait, il s'informe s'il y en a assez pour toute la communauté, et s'il n'en faudra pas un peu plus dans la journée pour les malades.

» Un Père de la province de Lyon eut besoin de choses qu'il était très difficile de se procurer à Mourvilles; aucune ne lui manqua. Un jour le Père Ministre fit une course de 22 kilomètres, pour avoir des citrons et contenter ainsi le médecin et le malade, mais surtout le P. Ginhac. Quelqu'un lui disant qu'il excédait en cela, le Père répondit : « Nous devrions faire tout cela pour un Père quelconque, combien plus pour un Père d'une autre province que la nôtre, comme est le cher malade! »

» Il exige de tous une grande propreté, surtout dans la chapelle; il défend aux tertiaires de dire la messe, sans avoir leurs souliers bien cirés. Il leur défend bien plus encore d'avoir, en célébrant, des chaussons, quelques propres qu'ils soient. Quant à lui, il est, dans sa chambre comme à la chapelle, d'une parfaite netteté. Il n'aime pas cependant les choses neuves. On lui acheta une valise pour ses voyages; il ne la voulut pas, parce qu'elle était trop brillante. J'essayai alors de la ternir avec du vinaigre; mais comme je ne réussis pas bien, il fit mettre une étiquette avec ces mots, *Troisième an*, ne voulant pas que cet objet parût être à son usage. Il envoya de même à l'armoire commune un parapluie neuf qu'on avait acheté pour lui. On lui procura aussi un chapeau, sans le consulter. Le Frère linger prit mesure en cachette, tandis que le Père était à la salle de conférence. On se proposait de mettre dans la chambre le chapeau neuf et d'enlever le vieux; mais il se trouva chez lui quand on arriva pour faire l'opération. Le bon Père résista si fort, mettant en avant son autorité de supérieur, qu'il fallut laisser là le vieux chapeau. Le neuf cependant étant acheté resta aussi. Mais quand le Père s'en va à Toulouse ou ailleurs, si le Père Ministre veut que le chapeau neuf voyage avec lui, il doit faire la police; sans cela, le Père s'en va avec le vieux chapeau qu'il aime tendrement.

» Pour le moindre service qu'on lui rend, il témoigne une

grande reconnaissance et l'on voit bien qu'il s'en juge indigne. Du reste on n'a guère l'occasion de lui rendre des services, à moins qu'on ne le fasse en cachette et par ruse. Il a fallu qu'on lui défendît de balayer sa chambre; et je me souviens des résistances qu'il me fit pour cela, quand nous fûmes arrivés à Mourvilles. L'ordre lui vint de me laisser faire. Il me couvre de confusion, lorsqu'il vient me demander, avec une sorte d'embarras d'humilité, si l'on pourrait, sans gêner le Frère cuisinier, lui procurer de l'eau chaude; et je ne suis pas moins confus de la manière dont il me remercie encore au départ (1). »

A tour de rôle les Pères tertiaires font une exhortation spirituelle. Le P. Ginhac y assistait avec une attention, un esprit de foi, qui édifiaient singulièrement. Pour lui, le prédicateur n'était plus un disciple, mais un maître qu'il écoutait docilement.

Dans sa chambre, les Pères tertiaires trouvaient le Père Instructeur, tantôt à genoux, le bréviaire à la main, tantôt à sa table, occupé à sa correspondance ou à l'étude de l'Institut; quelquefois, vers onze heures, debout près de la fenêtre, il parcourait à la hâte l'*Univers*, qu'il tenait largement déployé, et, semblait-il, de la façon la plus incommode. Mais aussitôt il repliait le journal, nous recevait avec bonne grâce et était tout entier à son visiteur. Même aux heures malencontreuses, par exemple lorsque le facteur réclamait la correspondance, il accueillait le visiteur avec une bonté qui semblait lui dire : « Je vous attendais. »

Sur ce point, le Frère portier le trouvait incorrigible; il ne comprenait pas cette habitude de ne jamais renvoyer personne. « Bien plus, disait-il, il invite à s'asseoir, comme si le facteur n'attendait pas! Il est vrai que celui-ci, en arrivant à la maison, commence par déjeuner solidement; le Père Instructeur le sait,

(1) « Les bains de pieds fréquents lui sont nécessaires à cause de diverses meurtrissures qu'il a aux pieds. Pendant quelque temps, on dut les panser avec de la charpie. J'ai toujours supposé qu'il introduisait à dessein des pierres aiguës dans ses souliers, pour avoir toujours quelque chose à souffrir. Dernièrement, il avait une autre plaie à la jambe droite. Il y posait un linge qu'il arrachait ensuite, avant que la blessure ne fût cicatrisée, ce qui ne faisait que l'envenimer. Le Frère infirmier eut de la peine à lui faire accepter un léger pansement, lors d'un voyage qu'il fit pendant les vacances. »

et peut-être pense-t-il qu'il n'est pas pressé de finir. Mais s'il était moins accueillant, les retards seraient plus rares. » A ce propos, le même Frère ajoute : « J'ai remarqué que lorsque le facteur apporte une lettre chargée, le Père, qui doit donner la signature, le salue d'abord très poliment, lui demande des nouvelles de sa santé, de sa famille, et puis quand il a signé, viennent quelques bonnes paroles d'exhortation : « Soyons bons chrétiens, mon cher ami; faisons tout pour l'amour du bon Dieu; offrons-lui nos pas, » et autres paroles semblables. »

La voix du facteur était la seule voix étrangère qui vînt troubler le silence du troisième an. De temps en temps cependant le R. P. Provincial venait lui-même ou envoyait des visiteurs. C'était grande fête pour tous; mais l'on aurait dit que nul n'y était plus sensible que le Père Instructeur. Avec quel sourire il accueillait ses hôtes et leur faisait les honneurs de la maison et du parc! S'ils devaient prolonger leur séjour, il avait soin de leur trouver, malgré l'encombrement, une des meilleures chambres.

« Lorsque j'allai à Mourvilles voir les Pères tertiaires de Lyon, raconte le R. P. Clairet, le P. Ginhac, sans rien dire à personne ou même en se cachant de tout le monde, alla se loger dans un recoin obscur et humide. Le lendemain, voulant lui rendre visite, je demandai sa chambre. « Mais vous y êtes, me répondit-on. — Et alors où se trouve le Père Instructeur? — Nous n'en savons rien. » — Enfin je finis par découvrir son gîte, une petite pièce encombrée de livres, où je n'ai vu place ni pour un lit ni pour une table de travail. Je l'y surpris travaillant debout, à côté de je ne sais quel meuble qui lui servait de table. Je voulais lui dire ma peine et ma confusion, mais le Père, évitant de répondre, se mit à rire et parla d'autre chose. »

Comme la communauté de Mourvilles était presque exclusivement composée des Pères du troisième an, le Père Instructeur se trouvait habituellement seul avec le Père Spirituel. Ils prenaient ensemble la récréation de midi et, le soir, ils gardaient le silence. De temps en temps le Père Instructeur se joignait aux Pères tertiaires, qui l'accueillaient avec joie. La conversation cependant, malgré les tentatives de quelques-uns, s'égarait rare-

ment sur le terrain des nouvelles qui sollicitaient la curiosité : aux questions insidieuses, le Père Instructeur répondait par un sourire et par quelques mots, bientôt suivis de sujets plus édifiants. Toutefois il ne bannissait pas une religieuse gaîté.

« Jamais, écrit un Père, jamais il ne sort de la bouche du Père la moindre parole contre la charité. En revanche, on le sent tout heureux quand il peut louer quelqu'un à son aise. Un jour, comme je l'accompagnais pour faire une visite, le nom du P. Ramière vint dans la conversation. Le visage du Père prit aussitôt un air de joie et d'expansion qui me frappa; il était heureux de parler des qualités du P. Ramière : « Voilà un vrai fils de la Compagnie! On assure que son âme n'a pas eu de purgatoire à subir. Je n'ai pas de peine à le croire : il aima tant le Sacré-Cœur. »

Pendant les vacances de 1881, les supérieurs décidèrent que le P. Ginhac aurait recours au dentiste. Les brèches s'étaient multipliées; on l'entendait difficilement et il souffrait beaucoup. Le praticien jugea qu'il fallait tout arracher. Cela prit deux séances. Après la deuxème ou troisième extraction, le dentiste voulait interrompre. « Nous ôterons le reste demain, dit-il. — Comme vous voudrez, Monsieur, répondit le P. Ginhac, mais pour abréger, faites aujourd'hui. — Je vous ai fait beaucoup souffrir? — Notre-Seigneur a bien souffert davantage. »

» Le lendemain, dit le F. Peyroux, tout fut enlevé, sauf deux incisives. Ce fut le même spectacle d'impassibilité. Pas un mot, pas le moindre gémissement. L'opérateur émerveillé dit : « Je n'ai rencontré personne d'un tel courage. » Aussi ne fut-il pas étonné, quand je le priai tout bas de me réserver, comme des reliques, tout ce qu'il venait d'extraire. Dans ses opérations il avait été forcé de se hâter, parce que l'ouverture du troisième an approchait; ce fut l'occasion de douleurs nouvelles. »

Par obéissance, le P. Paul dut les faire connaître : « Quant à s'habituer à cet appareil, écrit-il le 18 octobre au F. Peyroux, ce n'est pas trop aisé; j'avoue qu'il en coûte moins de se laisser arracher les dents... Mais pourtant avec la grâce de Notre-Seigneur, nous finirons par nous y accoutumer. » L'appareil avait été placé sur des plaies vives et enflammées; de plus il déformait

le visage du patient. Néanmoins, raconte le P. Blanchard de qui nous tenons ces détails, il était disposé à supporter tout cela en silence. Mais on parvint à le soulager : « Nous étions émerveillés de son héroïque patience. »

III

En vain la vertu cherche à se dérober aux regards des hommes, Dieu ne permet pas qu'elle y réussisse; un céleste parfum la trahit et attire vers elle les âmes. Dans cette vallée retirée et d'un difficile accès, arrivaient de temps en temps des religieux, des ecclésiastiques, des gens du monde, pressés du désir de voir le P. Ginhac et de trouver auprès de lui lumière et consolation.

Plus d'un visiteur, après avoir entretenu l'homme de Dieu, disait sans doute avec M. l'abbé X..., vicaire de la métropole de Toulouse : « Les paroles du P. Ginhac m'éclairent et me rassurent, comme les paroles d'un ange. Les décisions d'autres directeurs et leur approbation me laissaient des doutes; aujourd'hui je n'en ai plus. »

Un très digne fils de saint Dominique sollicita la faveur d'une retraite de huit jours à Mourvilles, pour jouir des entretiens du Père Instructeur, qu'il vénérait comme un homme céleste. L'estime et l'amour qu'il avait déjà pour l'esprit des Exercices s'accrurent tellement que, désirant s'en pénétrer jusqu'au fond de l'âme et s'en servir pour la formation des jeunes religieux dont il était chargé, il résolut de faire la retraite de trente jours. Mais les importantes fonctions qui lui furent confiées ne lui permirent pas de réaliser, avant la mort du serviteur de Dieu, un projet qui avait déjà reçu l'approbation des supérieurs.

Parmi les pèlerins de Mourvilles, nous nous plaisons à signaler le vénérable fondateur du tiers-ordre régulier de saint François, le R. P. François-Marie Clausade (1). Il parlait, un jour,

(1) Nous voudrions pouvoir tracer ici le portrait de ce saint religieux. On le trouve dans l'éloquente oraison funèbre prononcée par M. le chanoine G. Cazes le 9 mai 1900. Rappelons seulement les grandes lignes de cette carrière d'apôtre si bien remplie.

de ses visites au P. Ginhac, en des termes que nous allons reproduire textuellement.

« Dieu, nous disait-il, m'a accordé ce bonheur, non, cette grâce, car c'est une grâce insigne, d'avoir rencontré sur mon chemin le P. Ginhac. J'ai connu beaucoup d'hommes dans ma vie; je n'en ai pas vu qui, plus que lui ou même autant que lui, fût l'*homo Dei* de saint Paul. Oui, il était *l'homme de Dieu*. Quand on le consultait, son regard inspiré semblait chercher en Dieu la réponse que bientôt il donnait lumineuse et ferme. Vous ne savez pas ce que j'ai été et combien une lumière m'était nécessaire. Emporté par le tourbillon des affaires, des épreuves et des persécutions, j'avais besoin d'un appui, d'un point ferme, auquel je pourrais m'accrocher. Dieu me conduisit au P. Ginhac; dès lors il fut ma cour d'appel, c'est vers lui que je me tournais dans mes nombreuses difficultés. A Castres, à Paray, à Mourvilles, je faisais ma retraite annuelle, sous sa direction. Combien j'aurais désiré durant trente jours goûter avec lui les Exercices de saint Ignace! Ma charge de Supérieur ne me permettant pas de longues absences, il me dit de rester dans notre prieuré d'Ambialet, et que là rien ne me manquerait. En effet, de précieux billets m'apportèrent régulièrement la direction du bon Père.

» Quel homme céleste! Dans son attitude, sa parole ou son

François-Marie naquit à Lavaur le 3 avril 1818, d'une famille alliée aux plus nobles et aux plus chrétiennes de la contrée. Etudiant à Toulouse, il demanda au P. F. Renault, Provincial de la Compagnie de Jésus, de l'admettre au noviciat; l'opposition de son père et sa santé, alors délicate, furent un obstacle insurmontable. Professeur au Petit Séminaire de Lavaur, puis vicaire à Saint-Alain, il fut « *l'homme de Dieu et l'homme du peuple.* » Ce champ était néanmoins trop étroit pour son zèle. Missionnaire en 1858, il parcourt le diocèse en convertissant les âmes; il mendie pour Notre-Dame, à laquelle il veut dédier une église digne d'elle sur la colline de la Drèche, près d'Albi. Grâce à son riche patrimoine et aux aumônes qu'il a recueillies, une magnifique coupole s'élève; sa piété et sa confiance en Dieu l'orneront de fresques admirées de tous les connaisseurs. Mais c'est peu; il veut offrir à Notre-Dame une couronne de pierres vivantes : il restaure le tiers-ordre régulier de saint François. Entouré de ses fils, émules de sa mortification et de son zèle, il fait de Notre-Dame de la Drèche et de Notre-Dame de l'Oder à Ambialet, deux foyers de vie chrétienne et apostolique. Enfin il reçoit la récompense, en 1900. Victime de la persécution, il meurt honoré de la confiance des fidèles et surtout de tous les ecclésiastiques du diocèse, qui voyaient en lui le modèle du prêtre et le fidèle imitateur de l'apôtre saint Jean.

regard, rien qui ne fût surnaturel. Mais votre maison de Castres est un reliquaire, on doit y venir en pèlerinage! »

L'affection et l'estime qu'il portait au P. Ginhac conduisit, en 1889, à Mourvilles, le cardinal Desprez, qui écrivit quelques jours après : « Je suis sorti de Mourvilles tout ému de l'accueil que j'ai reçu, et bien décidé à venir célébrer avec vous la fête de votre vénéré fondateur! » Ce projet ne put se réaliser; le cardinal, qui se promettait une grande joie de cette visite, en exprima son plus vif regret.

La famille de Villèle s'abstenait par discrétion de paraître à Mourvilles; elle dut cependant y venir quelquefois. On la reçut dans une circonstance douloureuse : « C'était, dit le P. A. Teyssèdre, pour les funérailles de M. le Comte de Villèle. Les tertiaires y assistaient. Au sortir de l'église paroissiale, les parents du noble défunt étaient groupés devant la porte; je me demandais comment le P. Ginhac allait remplir le devoir de la reconnaissance et adapter ses attitudes à la diversité des personnes. Je le vis se recueillir un instant, puis s'avancer avec une dignité, une simplicité, avec je ne sais quel mélange de compassion et de joie surnaturelle qui me frappèrent beaucoup, et qui parurent vivement contenter et consoler tous les affligés. »

« Quand j'étais à Mourvilles, écrit de son côté le P. Joseph de Villèle, mon frère aîné Gaston vint nous faire une visite; il me parla du saint Père Paul en des termes qui prouvaient combien l'accueil de ce bon père l'avait impressionné. Entre autres choses, il admirait comment il savait si bien, lui simple religieux, allier les grandes manières du bon monde, et les délicatesses d'une mère de famille. »

Au premier de l'an, le P. Paul visitait les gens de Madame la Comtesse, afin de leur offrir les étrennes qu'ils avaient l'habitude de recevoir. Il disait d'abord quelques paroles d'édification; puis avec autant de discrétion que d'amabilité, il glissait la petite pièce dans la main du chef de la famille, qu'il pressait cordialement.

Dans les *Études Religieuses*, le P. Étienne Charel signale ce « côté aimable, avenant, *humain* en quelque sorte, de la sainteté du serviteur de Dieu. Ecclésiastiques, religieux, gens du monde, qui venaient le trouver dans sa cellule, y entraient avec un peu

de ce respect et de ce recueillement où se met l'âme à la porte d'une chapelle. Dans ces relations, le P. Ginhac portait, avec la gravité religieuse dont il ne se départait jamais, la politesse la plus exquise; l'on se retirait profondément édifié de son esprit surnaturel, mais encore plus touché de son aménité et de sa distinction, je devrais dire de cette urbanité céleste, fleur de la charité, qu'on ne trouve que chez les saints. »

De nombreux amis ou disciples venaient aussi, par lettres, retrouver à Mourvilles le saint directeur.

La correspondance d'ailleurs fut toujours pour lui un puissant moyen d'apostolat. Du fond de sa retraite, il put, libre de toutes relations extérieures, l'exercer avec plus d'efficacité. Multiples furent les entreprises où les œuvres auxquelles il eut alors une part active.

C'est ainsi qu'il dirige la généreuse fondatrice de l'œuvre de Béthanie, à Marseille; depuis 1882, M^lle^ Louise Grandval trouve en lui conseil et appui, et le P. Paul est heureux de travailler de la sorte en faveur des vaillants missionnaires, dont il ne lui a pas été donné de partager les travaux (1).

Ces lettres nous le montrent encore entretenant la ferveur dans plusieurs congrégations, les unes vouées à l'éducation, les autres à la contemplation ou à l'apostolat, ou soutenant de ses conseils la supérieure d'une société établie pour faire fleurir les vertus religieuses au milieu du monde.

Laissant de côté toutes ces correspondances, nous en signalons une autre, malheureusement très incomplète; elle nous montre le P. Ginhac sous un aspect moins connu.

IV

On l'a déjà remarqué, une étroite amitié l'unissait à trois religieux dont les noms, chers à la Compagnie, ne sont pas sans

(1) Cf. *Lettres de Direction*, t. II, p. 1 et suiv. Notice sur l'Œuvre de Béthanie de Provence, et correspondance du serviteur de Dieu.

quelque notoriété dans le monde savant : les Pères Marcel Bouix, Auguste Carayon et Élesban de Guilhermy; amitié sainte, dont le lien était un ardent amour pour la Compagnie. Ils pensaient que travailler sérieusement à son histoire était une œuvre éminemment utile; ils pensaient que, mieux connue, cette histoire glorifierait la Société de Jésus aux yeux des hommes, et provoquerait une noble émulation au cœur de ses enfants. Ils avaient consacré leur vie à ce travail.

Le P. Paul fut pour eux un fidèle collaborateur. La trace de son précieux concours se retrouve dans les quelques lettres du P. M. Bouix qui n'ont pas péri. Traduction des Exercices et des lettres de saint Ignace, traduction des œuvres de sainte Thérèse, traduction de la vie du P. Balthasar Alvarez, autant de travaux qu'il soutient de toute manière, ainsi que les publications du P. A. Carayon.

Aussi, le 29 décembre, le P. M. Bouix lui annonce un exemplaire de la Bibliographie de la Compagnie de Jésus, offert par le P. Carayon « non au Recteur, mais à la personne du P. Ginhac. » — « Vous êtes, ajoute-t-il, du très petit nombre de ceux qui encouragent nos travaux sur la Compagnie; les hommes ne sauront jamais ce qu'ils nous ont coûté, mais Dieu le sait! »

Non seulement il encourage, mais il procure de nombreuses souscriptions; et ce concours est d'autant plus apprécié « qu'il est plus efficace et plus difficile à obtenir. »

En janvier 1867, le P. Carayon lui ouvre son cœur : « Mes *Documents inédits* ne marchent pas : il nous faudrait couvrir l'imprimeur, même à l'avance; je ne vois pas comment je pourrai surmonter les difficultés. Resterait ensuite la collection des matériaux destinés à nous former une *Histoire de la Compagnie en France;* mais il faut aller chercher et recueillir sur place; de là des dépenses dont les procureurs ne veulent pas entendre parler... Puissent ces difficultés être au moins un signe que saint Ignace approuve notre but! Veuillez le prier de nous aider. »

Trop âgé pour suffire à ses multiples travaux, le P. M. Bouix réclame des auxiliaires. A la prière du P. Paul, un prédicateur, alors célèbre, le P. Corail, le secondera dans la traduction des lettres de saint Ignace. On ne pouvait faire meilleur choix. Le

P. Bouix remercie et sollicite une nouvelle faveur : « Je sais, écrit-il à son ami, que vous êtes d'avis d'élever, du premier coup, un monument complet; je ne demande pas mieux; mais l'architecte de ce monument est en droit de demander qu'on lui mette en main les pierres de l'édifice. Je n'ai aucune envie d'aller à Rome, mais le P. de Guilhermy pourrait bien faire ce voyage pour moi; enfin traitez cette question selon votre zèle et votre sagesse. »

Éditer dans le texte original les lettres de saint Ignace, les œuvres de sainte Thérèse, etc., était un projet hardi pour des Français. Il fut abandonné; mais serait-il téméraire de penser que le mouvement français, auquel le P. Ginhac fut si intimement mêlé, ne fut pas sans influence sur les publications espagnoles, qui, depuis, ont si bien répondu à l'attente des savants et aux vœux des pieux écrivains?

A cette époque, l'état de santé du P. de Guilhermy inspirait déjà des craintes. Pourrait-il achever l'œuvre commencée? Les novices de Toulouse n'ont pas oublié avec quelle sollicitude le P. Maître leur faisait part de ses angoisses et leur demandait communions ou neuvaines pour écarter ce danger.

A ses yeux, l'œuvre du P. de Guilhermy était des plus importantes. Dès l'année 1862, il lui avait écrit : « Quelle excellente pensée Notre-Seigneur vous a donnée, de mettre sous les yeux de la Compagnie actuelle les sublimes exemples des Pères qui nous ont précédés, afin de faire revivre en nous saint Ignace, comme il a été fidèlement reproduit par eux! Vous aurez rendu à l'Église et à la Compagnie de Jésus un éminent service; nous vous serons tous grandement obligés. Pour moi, je vous remercie de tout mon cœur, et veux demander à notre divin Maître de vous bénir de ses plus larges bénédictions. »

Depuis lors, il n'a cessé de lui prodiguer ses encouragements fraternels. Le 28 octobre 1869, après avoir annoncé au P. Carayon sa nomination à Castres et lui avoir demandé prières et conseils, il ajoute : « En passant, j'ai vu le P. de Guilhermy, qui m'a bien promis de continuer la publication du *Ménologe*. »

Cette nouvelle rencontre du P. de Guilhermy fut une fête pour le P. Paul, qui lui écrit peu après : « Je bénis Dieu Notre-

Seigneur de m'avoir fourni l'occasion de vous revoir, mon Révérend et très bon Père. Par sa grâce, je vous étais bien attaché et vous avais en haute estime; maintenant, mon affection toute religieuse pour vous sera plus sentie. Que notre Divin Roi vous accorde de poursuivre votre œuvre vraiment apostolique, au milieu de temps si calamiteux! »

En novembre 1870, les douloureuses préoccupations de la guerre n'empêchent pas le P. Ginhac de noter avec joie, que le P. Bouix, réfugié au séminaire de Montauban, songe à réaliser son dessein de traduire la *vie du P. Balthasar Alvarez*. Mais bientôt il apprend que son ami est abattu par la mort du docteur Bouix, son frère, et plus encore par les difficultés qui entravaient alors l'œuvre du P. de Guilhermy. Aussitôt il relève son courage; il lui procure pour la *Vie du P. Alvarez*, un aide-traducteur, et lui offre un abri dans la *maison neuve* de Castres.

Quelques rares lettres du P. Paul ont été conservées; on y voit que, dévoué aux publications des doctes écrivains, il l'était bien plus à leur âme (1).

En 1874, le P. Carayon, gravement malade, à Poitiers, reçoit de lui les lignes suivantes :

« Toujours en exil, toujours souffrant, toujours privé de monter au saint autel! Patience, mon cher Père! Notre-Seigneur le permet, le veut ainsi pour accroître vos mérites et embellir votre couronne. *Fiat! Amen!* Regardez souvent le crucifix, mon très digne Père : la vue de notre divin Sauveur crucifié vous donnera des forces pour souffrir. Regardez aussi le saint tabernacle, où réside, pour nous soulager, le divin médecin. Regardez encore le ciel, où nous serons un jour et où nous règnerons dans la gloire. Je vous souhaite tous les dons de l'Esprit-Saint, dans leur plénitude, selon les désirs de votre cœur d'apôtre. Veuillez aussi les demander pour moi et pour tous nos jeunes Pères. »

Peu de jours après, le 15 mai, le vaillant historien recevait la récompense que le serviteur de Dieu lui avait fait entrevoir.

Le P. Paul vit ainsi disparaître un à un ses fidèles amis.

Le 30 décembre 1882, le P. Bouix écrivait : « Nous voulons,

(1) Cette correspondance a été reproduite, t. I, p. 339, *Lettres de Direction*.

le P. de Guilhermy et moi, finir et commencer l'année avec vous. Obtenez-nous de Dieu, s'il vous plaît, tout ce que nous lui demandons pour vous. Ce cher Père Élesban a passé la journée d'hier avec nous; le bonheur qu'il cause à tant d'amis reflue dans son âme et lui donne une nouvelle vie. Vous allez recevoir régulièrement le *Ménologe* de l'assistance d'Allemagne, qui est prêt, et, pendant ce temps, la seconde série de la France sera rédigée. Veuillez, de grâce, faire le Moïse sur la montagne, et que vos tertiaires, s'il le faut, vous soutiennent les bras... »

L'année 1884 devait être la dernière du P. É. de Guilhermy. L'Instructeur de Mourvilles le console : « Hier au soir seulement, écrit-il, quelques lignes, apportées de Toulouse, m'ont appris la nouvelle de votre infirmité. J'en ai été bien péniblement affecté en Notre-Seigneur. Depuis longtemps, mon cher Père, vous faisiez profession de ne vouloir que ce que veut notre Père du ciel. Aussi, quand la divine Providence est venue, pour ainsi dire, vous visiter de cette manière, vous n'avez eu aucune difficulté à la reconnaître et à l'accueillir, à dire même *Deo gratias!* C'est en effet une grâce, qui, ainsi accueillie, nous vaut les biens les plus précieux. La souffrance est encore une des formes de l'apostolat, dont tant de saints religieux, que vous faites revivre dans le *Ménologe*, nous ont laissé de si admirables exemples.

» Le *Sume*, que notre saint Père Ignace met sur les lèvres et au cœur de ses enfants, nous prépare à toutes les épreuves, et nous marque, en même temps, que le moyen de faire grand profit de tout est l'amour. *Da mihi tuum amorem.*

» Il me tarde beaucoup d'apprendre comment vous êtes. Ayez la bonté, mon cher Père, de me faire écrire quelques mots par le bon Frère infirmier. Si c'est lui qui vous a déjà servi de secrétaire pour m'avertir de l'accident, je lui témoigne ici tous mes remerciements.

» En perpétuelle union avec vous dans le sacrifice, mon digne et bien-aimé Père, et, dans la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit, à vous en Notre-Seigneur. »

La santé du P. de Guilhermy se releva, pour un temps; il put continuer ses publications. Le Père Instructeur le remercie de l'envoi des feuilles à mesure qu'elles s'impriment : « Quel

bien, dit-il, quel bien produira ce précieux *Ménologe*, si Dieu Notre-Seigneur nous fait la grâce que vous puissiez y mettre la dernière main! Que saint Ignace achève l'œuvre de votre guérison, mon bien-aimé Père... »

Bientôt, il écrit encore : « Comment vous témoigner assez notre reconnaissance, après ce que vous avez fait pour la Compagnie et pour nous! Que saint Ignace vous bénisse et vous communique de plus en plus son esprit! Que notre divin Roi, mon excellent Père, soit votre couronne et votre récompense! »

Il y avait, dans cette bénédiction suprême d'un saint, l'annonce et le prélude d'un prochain accueil de fête au paradis; le P. de Guilhermy mourut à Paris, le 6 août 1884.

Le P. Bouix lui survécut quelques années encore. Il trouva sans doute parfois que les lettres de son ami devenaient trop rares; car le P. Paul lui écrivit en janvier 1887 : « Il est vrai que nos relations épistolaires ne sont pas aussi fréquentes qu'autrefois, mais « l'affectus cordis » selon Dieu ne s'est point refroidi pour cela; il doit même augmenter en s'élevant de plus en plus à mesure que nous avançons vers l'éternité. Comme vous le dites fort bien, mon excellent Père, c'est au point de vue de l'éternité qu'il faut nous tenir, pour bien juger les choses du temps : de là, en effet, on reconnaît que tout ici-bas n'est rien, si cela ne mène pas à Dieu. Aimer Notre-Seigneur et le faire aimer de tout le monde, autant qu'il se peut, doit être le besoin de notre cœur, l'unique occupation de notre vie, afin que le Divin Sauveur soit davantage aimé, béni et glorifié éternellement par nous et les âmes que nous aurons aidées à se donner à lui. — Vous le faites par vos travaux et vos écrits dans une si large mesure!... »

L'heure du repos vint pour l'infatigable vieillard, le 28 décembre 1889; mais ses livres ne cessèrent pas de glorifier Dieu. Pour ne parler que de la traduction des œuvres de sainte Thérèse, elle a, par ses innombrables éditions, entretenu la ferveur dans des multitudes d'âmes.

Le lien qui unissait ces cœurs d'apôtres, était l'amour de l'Église et l'amour de la Compagnie de Jésus, humble servante de l'Église. Le P. Paul aimait la Compagnie; tout ce qui touchait à l'honneur et à la prospérité de cette mère lui était cher. Il

s'intéressait aux travaux de toutes les provinces, aux ministères du plus petit de ses frères, et ne reculait, pour les aider, devant aucun sacrifice.

Durant ses courses apostoliques, il recueillait avec soin usages, traditions des autres provinces, tout ce qui était de nature à édifier; il visitait les anciens domiciles de la Compagnie. C'était un charme de l'entendre au retour (1).

Mais il aimait plus encore notre mère la sainte Église.

Un trait dira sa déférence pour elle et son humble soumission. Léon XIII, on le sait, recommanda à cette époque les ouvrages du Docteur Angélique. Bien que le P. Instructeur ne fût pas appliqué à ces études, il demanda la Somme de saint Thomas. « Plusieurs fois, raconte le P. A. Teyssèdre, je le vis penché sur cet in-folio à caractères menus et touchant presque du front la page qu'il semblait lire avec difficulté. »

Quand il donnait l'explication des Règles d'Orthodoxie, tracées par saint Ignace dans le livre des Exercices, on sentait battre en quelque sorte son cœur de fils et de soldat de la sainte Église.

L'Église et la Compagnie! Pas plus dans ses entretiens que dans son cœur, il ne séparait ces deux amours, que l'on peut compter parmi les grands mobiles de sa vie, et les principaux agents de sa sainteté.

(1) « Un jour, raconte le P. Jean-Baptiste Couderc, je parlais au P. Ginhac de nos premières missions dans le diocèse de Cuenca (Espagne) et de quelques maisons de l'ancienne Compagnie que nous avions visitées à l'occasion de ces missions, il me dit aussitôt : « Recueillez sur nos anciens Pères tout ce que vous pourrez trouver »; et il ajouta quelques mots sur la vénération que nous devions avoir pour eux. » — « Le Vénéré P. Ginhac avait une grande affection pour les domiciles de la Compagnie. En 1893-1894, les tertiaires avaient été frappés du soin avec lequel il avait retenu dans la lecture de nos historiens tout ce qui concernait les anciennes maisons, et du soin qu'il mettait, à l'occasion, à visiter les récentes et à se renseigner à leur sujet. » (P. Charles Barbesson).

CHAPITRE XII

MOURVILLES — LES EXERCICES DE SAINT IGNACE

I. Vacances apostoliques : les Exercices à Uclès, dans les scolasticats; auréole lumineuse. — II. Exercices dans les communautés religieuses : variété; efficacité; deux retraites dans un Carmel de Paris; Société des Auxiliatrices des âmes du purgatoire; souvenirs. — III. Quelques traits d'édification : union avec Dieu; veilles; à Rome, continuel sacrifice; condescendance; patience, charité, ferveur. — IV. Exercices dans la Compagnie : méthode; aperçus élevés; méditations pénétrantes. — V. L'homme des Exercices : pendant les retraites; dans tout le cours de la vie.

I

Après l'Assomption de Notre-Dame, le château de Mourvilles perdait tous ses hôtes et ne se repeuplait qu'au mois d'octobre, à la fête de saint François de Borgia. Entre ces deux dates, le Père Instructeur se livrait au ministère des retraites, ministère qui est assurément des plus utiles et des plus agréables à Dieu.

Les communautés religieuses d'hommes et de femmes, qu'elles soient vouées à la contemplation et travaillent à désarmer la justice divine par leurs prières, qu'elles secourent les infortunes, qu'elles conservent au cœur des enfants le trésor de la foi, ou qu'elles portent sur les plages lointaines la lumière du salut, toutes accomplissent une œuvre sainte. Pour y suffire, il leur faut, à un haut degré, l'esprit de sacrifice et l'amour de Jésus. Et cet esprit, cet amour, entretenu chaque jour par la

prière et les sacrements, il est besoin, chaque année, de le renouveler. Les retraites n'ont pas d'autre but. Par ailleurs, aider à sanctifier des âmes qui ont tout quitté, c'était, semble-t-il, le don spécial du P. Ginhac. Jeter dans les cœurs généreux une semence qui demain fructifierait au centuple, pouvait-il être meilleur emploi du temps laissé libre par les fonctions d'Instructeur? Nous suivrons le P. Ginhac sur ce nouveau champ d'apostolat. Le journal de ses retraites nous le montre successivement dans les maisons de la Compagnie et dans les communautés religieuses.

Au mois de septembre 1884, il partait pour l'Espagne, afin de donner les Exercices aux scolastiques de la province de Toulouse réfugiés dans le monastère d'Uclès.

A la frontière, il fallut subir la quarantaine. Il y avait menace de choléra; tous les voyageurs étaient internés pour huit jours. Le Père fut envoyé au lazaret de la Longa, à Fontarabie. Le paysage n'a rien de vulgaire; mais, ni les vieux remparts de la forteresse, ni les vagues de l'Océan, ni les cimes des Pyrénées qui se dressent derrière les rives verdoyantes de la Bidassoa, n'attiraient les regards du serviteur de Dieu; il profitait de cette réclusion forcée pour se livrer à la prière. « Par une admirable providence de Notre-Seigneur, écrivait-il le 10 septembre, je suis placé, avec mon compagnon, dans une chambre où nous sommes seuls, et où, grâce à des précautions prises d'avance, je puis, chaque matin, offrir le saint sacrifice d'une manière décente. Quand on a ce précieux avantage, on peut se passer de bien d'autres. Lundi prochain 15, nous devrons prendre le chemin de Madrid. Notre intention est d'aller, dès le matin, dire la sainte messe au sanctuaire de Notre-Dame de Guadeloupe, que l'on voit d'ici sur la montagne. Le soir, nous arriverons à Loyola, s'il plaît à Dieu. »

Au lazaret, le P. Ginhac quittait rarement sa nouvelle cellule. Quand il paraissait, à l'heure des repas, quelques voyageurs d'une éducation par trop élémentaire se permirent à son sujet des plaisanteries; mais les sœurs chargées du service le regardaient avec vénération et disaient à son compagnon : « N'est-ce pas un saint? »

On devinera sans peine quelle fut sa joie à Loyola, à Avila, à Madrid, lorsqu'il lui fut donné de célébrer la sainte messe près des reliques de saint Ignace, de sainte Thérèse, de saint François de Borgia (1).

Grande aussi fut la consolation qu'il éprouva, de partager durant quelques jours, la vie de l'exil, subie pour le nom de Jésus. Si l'envie avait pu pénétrer dans son cœur, il eût été saintement jaloux du sort de ses frères plus jeunes. A la vue du grandiose monastère qui les abritait, il ne put s'empêcher de bénir la Providence; et, quand on lui montrait les grands cloîtres, la vaste église, les terrasses, d'où la vue s'étend jusqu'aux monts de Tolède, il répétait dans un élan de vive reconnaissance : « *Quam bonus Deus! Mirabilis Deus!* »

A Uclès, comme à Vals en 1878, la renommée de sa sainteté avait, longtemps avant son arrivée, remué les esprits. Loin d'être déçue, comme il arrive trop souvent, cette attente, pleine d'espérance, fut entièrement réalisée : « La vue seule de cet homme perdu en Dieu, disait un des scolastiques, me vaut une retraite. »

Au retour, de nouvelles consolations l'attendaient. A Saragosse, il célèbre la sainte messe à l'autel de Notre-Dame del Pilar. A Manrèse, il fait sa retraite près de la *Santa Cueva*, où saint Ignace reçut du ciel les Exercices spirituels. A Montserrat, il vénère la chapelle où saint Ignace suspendit son épée de chevalier, et il offre le saint sacrifice à l'autel de la Vierge miraculeuse : « Partout, écrit-il, consolation et édification en Notre-Seigneur (2). »

(1) C'est sans doute en cette circonstance que le R. P. Provincial de Tolède, le R. P. François de Sales Muruzabal de sainte mémoire, eut l'occasion d'apprécier la vertu du P. Ginhac. Plus tard, étant de passage à Séville, il dut se rendre au couvent de Marie-Réparatrice. La Mère Marie d'Agréda, Supérieure, en vint à parler du P. Ginhac avec admiration : « C'est un saint », disait-elle. Le Père qui accompagnait le R. P. Muruzabal se prit à sourire et à plaisanter délicatement de cette canonisation prématurée. Aussitôt le R. P. Muruzabal lui dit : « Oui, mon Père, un saint, un vrai saint, *un verdadero santo!* » Le ton grave et ferme avec lequel il prononça ces paroles frappa vivement la Supérieure; peu de temps avant sa mort, arrivée à Bruxelles en 1910, elle les rappelait encore avec émotion, comme un témoignage précieux entre tous, venant d'un religieux qui jouissait d'une si grande réputation de sagesse et de sainteté.

(2) Sur un bout de papier, en caractères minuscules et avec force abréviations, il nota, comme il suit, le fruit de sa retraite :

Nos jeunes religieux d'Aix, de Laval, de Jersey, de Mold, de Marseille, de Toulouse, etc., entendirent, à différentes époques, le serviteur de Dieu.

L'année 1879, en allant à Laval donner les Exercices aux scolastiques, le Père s'arrêta à Tours : « J'ai remarqué en lui, écrivit la Mère Thérèse de Saint-Joseph, un nouvel épanouissement de sainteté. Comme je lui parlais des retraites qu'il prêche, il m'a dit : « Rien ne m'étonne davantage que d'entendre dire qu'elles peuvent faire du bien, car j'éprouve toujours, en commençant, un sentiment très pénible et la peine dure quelquefois presque tout le temps de la retraite. Je ne me sens capable que d'arrêter les effets de la grâce dans les âmes, et j'ai la vive impression que je suis insipide et à charge à ceux qui m'écoutent. »

Bien différente est l'impression des retraitants : partout, même influence surnaturelle; même admiration pour la vertu du directeur; et, disons-le, même surprise à la vue des changements opérés dans les âmes. Comment une parole si simple peut-elle imprimer un élan si puissant et si durable? C'est un vrai mystère.

Or, ce mystère, Dieu a voulu, semble-t-il, l'éclairer en laissant transparaître en plusieurs circonstances, un rayon du foyer caché, qui excitait de telles ardeurs.

Écoutons d'abord le P. Jean Husson; son âge, son caractère, les fonctions qu'il a remplies donnent à sa parole toutes les garanties désirables. Jusqu'à ces derniers temps, il n'avait livré

« Manrèse, octobre 1884. — *Attende præcipue : 1° Exercitia spiritualia; 2° S. Obed., cum Regul.; 3° Munus implendum; 4° Charitatis officia; 5° Mortificationem in omnibus.*

» *Exam. particul. circa Exercit. spirit. per mensem; deinde circa modum tradendi exercit. spirit.; postea circa mortificationem per partes.*

» *Interim, ad perfecte agendum in re qualibet, facta prius confessione de omnimoda mea impotentia, petere a Matre mea ut velit me adjuvare ad procurandum in præsenti Maj. D. Gloriam, vel recte operari juxta sanctissimam Dei voluntatem vel probe imitari ejus Filium ac Dominum; — aut (quod in idem recidit) me totum tradere Matri meæ, ut fingat me ac componat juxta benedictum suum Filium, vel ut perficiat in me Christum.*

» *Igitur, ad quamlibet actionem recte peragendam secundum Deum, tria hæc : 1° Præparatio seria; 2° Totus cum Jesu et Maria; 3° Examen subsequens.*

» *De me anxius nimium, cum ad crudelissimam Passionem, quam Christus Dominus hodie patitur, animum intendere oporteat. — Cæterum, « solutio omnium difficultatum Christus. »*

son secret que dans l'intimité, pour l'édification de quelques âmes; il a bien voulu nous le confier dans une lettre écrite d'une main que les années ont rendue tremblante.

Thieu, École Saint-Pierre, près Mons, 31 juillet 1902.

Mon Révérend Père, P. C.

« Le V. P. Ginhac est venu donner la retraite annuelle au collège de Boulogne, peu avant 1880, et j'ai eu le bonheur de la suivre. Les points étaient donnés assez brièvement : le texte exact, clair, bien accentué, mêlé seulement de quelques mots en toute simplicité; mais ces mots frappaient juste et ouvraient l'âme à la méditation, en sorte qu'on trouvait une abondante nourriture; ils faisaient ressortir la richesse de la mine.

» J'ai vu, combien de fois? je l'ignore, mais c'était tous les jours au moins deux ou trois fois, la tête du V. Père entourée d'une auréole lumineuse, un éclat modeste, petites flammes courtes, à peu près de la longueur de la main, avec vibrations rapides et bien fournies, lumière très douce. C'était pendant qu'il donnait les points, debout, adossé à l'autel.

» Cela arrivait encore au réfectoire, pendant la prière avant et après le repas. Ma place me donnait facilité de le voir d'assez près et en trois quarts. (Le Père remplissait les fonctions de Ministre).

» Si je regardais d'avance et avec une curiosité trop naturelle, je ne voyais rien. Je ne devais pas m'en occuper, mais simplement prier avec lui.

» J'ai connu un enfant (on pourrait dire un jeune homme) qui ne cessait de regarder sa mère en priant; il répondait à sa réprimande : « C'est comme cela que je prie mieux. » C'est la conclusion pratique : prier avec les saints, avec Notre-Seigneur. »

Un second témoignage a été transmis par Mgr Jean-Marie Barthe, évêque de Trichinopoly : « Voici, dit-il, ce que le

P. Jean-Baptiste Dessal racontait sous la foi du serment, peu de temps avant sa mort (1) :

« Un jour, le P. Ginhac finit une belle exhortation sur la mortification par ces paroles : « Voyez, mes Pères, une fois qu'on a goûté les délices de souffrir et de se mortifier pour le Divin Roi, mais on va aux croix, aux mortifications volontaires avec plus d'ardeur que l'homme sensuel ne court à ses plaisirs défendus. » A ce moment-là, sa figure transfigurée me parut illuminée d'une lumière diffuse entourant toute sa tête. A mon avis, c'était quelque chose de physique.

» Dans une autre circonstance, privé de son dentier qui était en réparation, le P. Ginhac vint faire la conférence à l'ordinaire, bien que le P. Préfet, vu sa difficulté de parler sans dentier, lui eût suggéré de ne pas faire la conférence. J'écoutais, tête baissée, le bon Père s'escrimant à se faire comprendre, mais sans grand résultat. C'était pour moi de l'ennui, presque de la colère d'entendre un pareil marmottement, lorsque levant les yeux sur l'humble conférencier, je vois sa tête environnée comme précédemment d'une lumière diffuse, mais plus intense. Cette vue m'apaisa complètement et je l'écoutai jusqu'au bout avec ravissement.

» Ce même phénomène fut observé d'autres fois par plusieurs autres tertiaires. »

En 1877, une personne, tourmentée par de grandes peines intérieures, s'adressa au P. Ginhac, qui était de passage à Toulouse. Tandis qu'elle lui ouvrait son âme, elle le vit rayonnant de lumière dans le confessionnal. Étonnée de ce prodige, elle en fit part à son directeur, qui lui-même voulut avoir l'opinion du P. Gabriel Desjardins, théologien et canoniste éminent :

(1) Né à Treignac, diocèse de Tulle, le P. Dessal entra dans la Compagnie de Jésus en 1876. C'est en 1885 qu'il fut à Mourvilles le disciple du R. P. Ginhac. Son témoignage a d'autant plus de valeur qu'il était, on le sait, d'un caractère indépendant et peu porté à la crédulité. Au Maduré, il se livra, durant vingt ans, au dur labeur de l'apostolat. Doué d'un rare talent littéraire, il composa d'intéressantes biographies, entre autres celles du P. Léon Barbier, du P. Louis Verdier, etc. Vers la fin de sa vie, il s'adonna avec plus d'ardeur à la dévotion au Sacré-Cœur et obtint un don d'oraison peu ordinaire. Il mourut le 30 mars 1905.

celui-ci se contenta de répondre : « Pour moi, je n'en suis nullement surpris. Le P. Ginhac est un saint. »

On avait la même conviction à Versailles, quatre mois avant la mort du serviteur de Dieu; c'est la Supérieure générale qui nous l'écrit :

« Le Père visitait une de nos communautés à laquelle il avait auparavant donné la retraite. Les sœurs furent averties qu'elles pouvaient, si elles le désiraient, s'adresser à lui pour la direction. L'une d'elles se trouvait depuis la veille dans une crise affreuse de désespérance. Bien qu'elle *ne connût pas le Père*, elle résolut de lui ouvrir son âme. Elle se rend donc au confessionnal et fait connaître sa désolation. Le Père reste silencieux; elle le regarde alors, et elle le voit environné de lumière. Bientôt se tournant légèrement vers elle, toujours dans cette lumière qui n'éclairait que lui, il articula fortement ces simples mots : « Cela ne se reproduira plus! »

» La religieuse avait retrouvé la paix; depuis elle garde l'intime conviction que, selon la parole du Père, cette noire tempête ne désolera plus son âme; enfin elle se sent plus attirée à Dieu par le souvenir de cette scène que par tout ce qu'elle a pu lire ou apprendre sur le Père Ginhac depuis cette époque (1).

(1) On le verra plus loin, après la mort du serviteur de Dieu, plusieurs aperçurent une lumière autour de sa tête. Afin que le lecteur soit plus à même d'apprécier ces phénomènes, nous citerons Benoît XIV : *De Serv. Dei beatif.* l. 4, p. 1, c. 26, N. 26, p. 195. Parlant des auréoles qui rayonnent parfois sur le front des serviteurs de Dieu, il dit : « Haud exiguum probationi pondus accedet, si non unus sed plures testes... testimonium reddiderint...; unus quoque testis sufficere posset si esset sanctitate eximius et summa præditus prudentia... » N. 27, p. 196. — « Pro miraculo quidem facere potest si lux cæteris lucibus fuerit splendidior, si non momentanea fuerit, sed diuturnior...; si ea non una, sed pluribus vicibus apparuerit; si visa sit dum sermo de Deo habebatur, vel aliud quidpiam in honorem Dei peragebatur; si de sanctis moribus cujus caput ignitum aut splendidum apparuit, nulla sit dubitatio; si illi qui viderunt ad Deum conversi sunt; si quodcumque aliud spirituale bonum subsecutum est. »

II

Satisfaire à toutes les demandes de retraites, que lui adressaient les communautés religieuses, n'était pas chose aisée; durant les vacances, le P. Ginhac faisait en quelque sorte des prodiges de diligence et d'activité. Quand une fois on l'avait entendu, on désirait l'entendre encore. Pour lui, il acceptait volontiers de poursuivre, dans les mêmes âmes, l'œuvre de Dieu une fois commencée, persuadé que son action gagnerait en solidité ce qu'elle perdrait en étendue. Il donna plus de trente retraites de huit jours et souvent les exercices de trente jours aux seules religieuses de Marie-Réparatrice de France, d'Espagne, de Belgique, d'Italie et d'Angleterre. Très souvent les religieuses du Sacré-Cœur, qu'il tenait en si haute estime, firent sous sa direction leur retraite annuelle. Le Carmel, la Visitation, les couvents de saint Bernard, de sainte Claire, de Notre-Dame, les religieuses de Saint-Maur, de Notre-Dame du Cénacle, les Filles de Marie d'Agen, les Dames Auxiliatrices du Purgatoire, les Filles de saint Pierre Fourier et d'autres congrégations connurent aussi l'infatigable dévouement du saint directeur.

Il nous a laissé de tous ces travaux un monument précieux; ce sont les notes qu'il traçait rapidement sur le papier avant chaque exercice, notes très succinctes pour la plupart, mais qui permettent de le suivre, pour ainsi dire pas à pas, dans cette longue mission à travers tant de ferventes communautés. Grâce à ces notes et grâce à quelques relations, il nous sera permis de faire connaître sa méthode et son influence.

Il donnait scrupuleusement les Exercices. Cette fidélité n'excluait pas une certaine aisance au profit de la variété; on peut le voir dans la riche série des retraites à Marie-Réparatrice. En 1864, l'amour propre est attaqué avec vigueur et l'*agere contra* résonne sans cesse, tandis que, l'année suivante, toutes les exhortations ont un caractère particulier de suavité et d'onction. En 1868, la communauté de Rome, en butte aux

épreuves auxquelles Dieu a coutume de soumettre les fondations, puise dans les Exercices donnés par le P. Ginhac un courage et une confiance que Dieu n'a cessé de bénir. Dans la suite, les Exercices furent habituellement présentés sous des aspects divers : amour de l'oraison, amour ardent de Notre-Seigneur, vie de sacrifice, imitation du Cœur de Jésus, esprit de réparation, prérogatives de la Société de Marie-Réparatrice, haine de la médiocrité, la lutte de l'examen, tels furent les points de vue mis en relief à différentes époques.

Dans les retraites données aux religieuses du Sacré-Cœur, on remarque la même variété, le même art d'adapter l'esprit de saint Ignace aux conditions spéciales de l'auditoire; la formation chrétienne des enfants et le zèle pour reproduire les vertus du Cœur de Jésus, furent là le thème principal de ses enseignements.

Mais ce qui distinguait les retraites du P. Ginhac, ce n'était ni la nouveauté des aperçus, ni l'originalité des plans, ni la richesse ou l'élévation des pensées; c'était l'impression vive, profonde, durable qu'il produisait dans les âmes. Tout en lui, démarche, attitude, regard, parole, tout était simple, noble, grave et vraiment imprégné de surnaturel. Nul ne pouvait se soustraire à cet ascendant de la sainteté. Les esprits prévenus, ceux qui auraient désiré un extérieur plus avenant, une diction plus animée, une spiritualité plus sentimentale ou plus mystique, le subissaient comme les autres. La vue de l'homme de Dieu impressionnait vivement; sa parole pénétrait les âmes, en leur donnant lumière et courage; au confessionnal, sa direction sage, ferme et consolante achevait le travail de la grâce.

Écoutons les témoins; et d'abord la R. Mère Prieure d'un Carmel de Paris :

« Le P. Ginhac nous a donné deux retraites. La première fois, nous l'avions demandé parce qu'on nous avait parlé de lui comme d'un directeur éminent, comme d'un saint. Au premier moment, les paroles du P. Ginhac, si simples, ne me semblèrent pas justifier tout ce qu'on nous avait dit, c'est à ma honte que je vous l'avoue. J'allais cependant tous les soirs me confesser, pour avoir fréquemment la grâce de l'absolution, pendant la retraite.

Il était aussi simple dans la confession que dans sa prédication; mais, dès la troisième fois, il me fit des questions si à propos, et je sentis une grâce si forte dans ses paroles, que mon âme s'ouvrit tout entière. Il saisissait avec promptitude l'action de Dieu dans l'âme et donnait à celle-ci, pour y répondre, assurance et liberté. Ses réponses si calmes, mais pourtant si nettes et si promptes, sont toujours restées lumineuses dans mon esprit; leur souvenir suffit à dissiper les craintes et les hésitations.

» Toute la communauté ressentit un grand bien de ses paroles. On voyait alors, dans quelques sœurs, un défaut extérieur assez notable. Nous n'étions pas au milieu de la retraite, que le défaut était moins sensible; à la fin de la retraite, il avait disparu. Cependant le Père n'y avait pas fait la moindre allusion; c'était l'influence de la grâce, et, dans cette circonstance, elle fut d'autant plus remarquable, que les sœurs qui tombaient le plus dans ce défaut, s'autorisaient de la liberté d'esprit pour justifier leur conduite, et étaient celles qui allaient le moins chercher la direction du Père.

» Des âmes, auxquelles Dieu a beaucoup donné, et qui ont rencontré des directeurs éminents, répétaient qu'on trouvait tout dans le P. Ginhac; nul, à les entendre, ne comprenait mieux que lui les voies de Dieu, les épreuves et les consolations; nul ne donnait des conseils plus sûrs et plus lumineux.

» Dix ans plus tard seulement, nous pûmes obtenir le P. Ginhac pour la seconde fois. A son arrivée, les deux tourières qui ne le connaissaient pas dirent à la sœur portière, d'un air tout pénétré : « Oh! ma sœur, voilà un Père qui demande notre Mère, il a l'air d'un saint. Il s'appelle le P. Ginhac. » Une pieuse dame, habituée de notre chapelle, l'ayant aperçu, dit, elle aussi : « Un saint a passé près de moi. »

» Dans cette seconde retraite, les instructions du Père étaient plus courtes que dans la première que nous avions entendue de lui; mais qu'elles étaient pleines! Quant à sa direction, je ne saurais dire tout ce que j'en ai reçu. Je fus étonnée sur plusieurs points, de le voir me prévenir, me parler des choses comme s'il les avait vues, et me donner des décisions très fermes. Comme l'une de ces choses touchait à l'extérieur, je me demandai, après

le premier moment de surprise, si nos sœurs ne lui en auraient pas parlé, et je priai celles que je supposais avoir pu le faire de me dire si elles l'avaient fait. Elles m'assurèrent que non (1).

» De l'avis des religieuses les plus adonnées à l'oraison et à la mortification, on trouvait dans le P. Ginhac les plus grandes lumières. Mais, avec lui, il fallait en arriver à la pratique. Il disait : « Toute oraison est suspecte qui ne produit pas de vertus et la possession de soi-même. » Pour moi, je puis dire que je n'ai jamais reçu des décisions plus larges, ni qui laissent l'âme plus libre, plus dilatée, plus confiante; mais il les donne très brièvement, par un mot des plus simples, sans faire de longues théories sur les choses spirituelles, ni sans dire à l'âme quel est son état d'oraison.

» Ce que chacune sentait, qu'elle s'ouvrît ou non à ce Père, c'est qu'une vertu sortait de lui, de manière que sa vue seule agissait sur l'âme; elle produisait le détachement de la terre et élevait à Dieu; elle se faisait même sentir au dehors du monastère comme au dedans.

» Les sœurs qui s'adressaient à lui se montrèrent dans la suite plus humbles, plus mortifiées, plus silencieuses, plus charitables. J'ai remarqué quelquefois des effets tout contraires, par rapport à des confesseurs qui parlaient beaucoup de spiritualité. Peu à peu, les Sœurs qui les fréquentaient s'érigeaient en petits docteurs; il semblait qu'elles seules eussent des lumières et qu'elles pussent juger de tout. Une fausse liberté d'esprit les portait aussi à se permettre bien des choses que l'assujettissement à la règle et la mortification doivent interdire.

» Pendant la retraite, une Sœur d'un vrai mérite, mais encore jeune, se plaignit sérieusement à moi de ce que le Père ne trai-

(1) Durant une retraite que le Père donnait à Marseille, à Notre-Dame du Cénacle, la Mère de M. conçut un grand désir de le voir en particulier à la fin des Exercices, mais sans le lui demander par discrétion. Elle pensa seulement que le saint homme pourrait bien, s'il était l'ami de Dieu qu'on disait et qu'elle croyait elle-même, connaître son désir et l'exaucer.

Or, à la fin de la dernière réunion, le P. Ginhac lève les yeux, la cherche dans le nombre, et la prie tout haut de rester là quelques minutes. Elle le vit donc à loisir, et comme elle lui disait sa reconnaissance avec sa joie d'avoir été devinée, il reprit simplement : « Oui, ce sont des choses qui arrivent quelquefois. »

lait pas les sujets mystiques. Un jour, je me permis de dire au Père la plainte de cette Sœur et de lui demander la raison de ce silence. Il me répondit avec une sorte de vivacité : « Je le garde à dessein. » Il ajouta ensuite : « Mon rôle doit se borner à disposer les âmes à l'action de Dieu, mais je ne dois pas moi-même leur parler de cette voie des faveurs extraordinaires, que seul le divin Esprit ouvre quand il lui plaît. »

« Ce que je sens devoir répéter, c'est l'efficacité de ses paroles et de leur souvenir. Les fruits en sont très sensibles; je les ai constatés chez les Sœurs anciennes comme chez les postulantes. La nouvelle de sa mort a produit presque dans toutes les âmes un renouvellement de grâces, plus grand encore peut-être que celui de la retraite. Le souvenir du P. Ginhac ne quittait pas plusieurs de nos Sœurs; il les élevait à Dieu et les excitait à la perfection. »

La Société des Auxiliatrices des Âmes du Purgatoire fut du nombre de ces ferventes congrégations qui se montrèrent avides de recevoir la direction du P. Ginhac. Combien elle sut l'apprécier, un intéressant mémoire nous le dit. En voici quelques extraits :

« A Londres, où nous le vîmes pour la première fois, le serviteur de Dieu menait de front la retraite des Réparatrices et la nôtre (1).

(1) A cette époque se trouvait au couvent de Marie-Réparatrice une jeune religieuse, née de parents protestants et récemment convertie au catholicisme. En septembre 1913, à Strasbourg, elle nous a raconté ce qui suit : « Quand la Mère Supérieure nous annonça que le R. P. Ginhac donnerait la retraite annuelle, j'éprouvai une telle frayeur que j'allai trouver la Révérende Mère pour lui déclarer que je ne pourrais suivre les Exercices : « Et pourquoi? » me demanda-t-elle. — « Parce que, répondis-je, j'ai toujours entendu dire que ce Père était très sévère. » Je n'en dis pas davantage.

» Quelques jours après, on m'appela au parloir. La Mère Supérieure y était avec le Père, arrivé depuis peu. Dès que je m'avançai toute tremblante : « Voilà, dit la Révérende Mère, l'enfant qui ne veut pas faire la retraite. » Cela dit, elle se retire et me laisse toute seule avec le Révérend Père. Et lui aussitôt de me présenter une chaise, m'invitant gracieusement à m'asseoir. Puis, avec beaucoup d'intérêt, il m'interroge sur ma conversion, sur mes parents protestants... Je n'en revenais pas de tant de bonté. Enfin, il me demande pourquoi je refusais de faire la retraite. « Parce que, lui répondis-je, j'ai entendu dire que vous étiez très sévère, et comme je suis portée au découragement, je ne veux pas aller

» Il devait faire trois ou quatre fois par jour le trajet d'une communauté à l'autre et partager ses soins entre les deux maisons. Chacune put se dire cependant qu'il était tout à elle : nul empressement, nulle hâte, accueil toujours affable, comme si rien ne le pressait. Il trouvait le temps de faire avec la communauté son examen à la chapelle, toujours à genoux et sans appui. Il récitait son bréviaire à demi-voix, dans la salle qu'il occupait, avec tant d'onction que les personnes qui l'entendaient des chambres voisines en étaient pénétrées de dévotion.

» On devinait, à une certaine gêne dans ses mouvements, que son corps était couvert de rudes instruments de pénitence, qu'il semblait ne quitter jamais.

» C'était la première fois qu'il venait en Angleterre. On eut toutes les peines du monde pour le décider à voir les principaux monuments de Londres, et pour l'y déterminer, il fallut lui faire valoir les souvenirs religieux qui s'y rattachaient : le tombeau de saint Édouard à Westminster Abbey, les cachots des martyrs à la Tour, etc.

» Sa grande austérité ne laissait pas de le rendre accessible et accueillant; il mettait à l'aise par sa simplicité et la charité sincère dont on le sentait animé. Ses conseils inspiraient d'autant plus de confiance qu'il les donnait en toute prudence, ne jugeant qu'avec connaissance de cause, se récusant quand il ne se sentait pas suffisamment éclairé. Quand il parlait, il y avait dans sa voix un accent de vérité et de sincérité, qui donnait du prix à tout ce qu'il disait; et sa pensée, si juste dans l'expression même qu'il employait, produisait toujours le plus grand effet.

en enfer avant le temps. Je fais de mon mieux pour aimer et servir Notre-Seigneur, me confiant en sa grande miséricorde, telle est ma voie et non celle de la sévérité. » — « Au moins, reprit le bon Père, consentez à commencer la retraite... puis vous me direz si vous voulez continuer... » A cette condition, j'acceptai. Mais, dès la première instruction, j'étais bien changée; je déclarai vouloir continuer. Ces huit jours furent des jours du paradis que je n'ai plus retrouvés. Dans mes entretiens avec le saint Père, je compris qu'il avait à cœur de conduire les âmes à la plus haute perfection en les déterminant à se dépouiller d'elles-mêmes pour se revêtir de Jésus-Christ. Cette sorte de sévérité fut tout à fait de mon goût. Dieu soit béni de m'avoir fait entendre les enseignements de ce grand serviteur de Dieu! »

» Pendant une retraite donnée à la Maison-Mère, une novice, qui depuis longtemps résistait à la grâce, fut frappée du reflet de sainteté qui s'échappait de la personne du R. P. Ginhac : il lui sembla voir un rayon de lumière qui l'entourait comme d'une auréole surnaturelle et lui montrait toutes les misères de son âme. En même temps une voix intérieure la pressait de profiter des exemples qu'elle avait sous les yeux, et lui disait au fond du cœur : « Pourquoi ne ferais-tu pas ainsi? C'est affaire de volonté; la grâce t'attend. » Pénétrée d'un vif sentiment de contrition et d'humilité, elle se présenta au saint Tribunal. Le Père écouta, silencieux, l'aveu de ses fautes; puis d'une voix grave, et comme sous l'action directe du Saint-Esprit, il dit ces simples paroles, qui pénétrèrent comme un glaive : « Mon enfant, il faut changer de vie ou partir d'ici, choisissez; » et, après une interruption de quelques minutes : « réfléchissez un instant, et revenez me donner votre réponse. » Sans nul doute, les prières du saint religieux vinrent en aide aux réflexions de la novice, qui se sentit toute transformée, et revint bientôt lui donner la promesse d'être désormais fidèle à sa vocation. De fait, une vie nouvelle commença pour cette âme, et le souvenir de cet entretien avec l'homme de Dieu l'a soutenue depuis vingt-cinq ans dans la voie d'un progrès continu.

» Du reste, toutes furent frappées de l'indulgente bonté avec laquelle il accueillait les débutantes dans la vertu. Quelques-unes, sur un désir exprimé par la Mère Supérieure, allèrent demander ses conseils plutôt par obéissance que par attrait; elles ne purent assez s'étonner en voyant à quel point cet austère religieux était affable et encourageant.

» A une âme trop repliée sur elle-même, il se contenta de dire : « Occupez-vous beaucoup de Notre-Seigneur, et vos défauts tomberont comme d'eux-mêmes. »

» La parole du P. Ginhac, toujours grave, jamais fatigante, était vivifiée par l'onction du Saint-Esprit; elle aidait à aspirer au plus haut sommet de la perfection, sans effort comme sans exaltation; on se sentait porté par elle. Nous ne l'avons entendu que dans les retraites; mais si l'éloquence, selon le mot du P. de Ponlevoy, consiste à dire quelque chose à quelqu'un, on

ne peut en contester le mérite au P. Ginhac. Rien, dans sa parole, qui ne répondît aux besoins de son auditoire; pas un mot, qui n'allât au but et ne rendît exactement sa pensée. On voyait en lui l'homme surnaturel qui veut conduire les âmes à Dieu. Connaissance expérimentale de la vie spirituelle, solidité de la doctrine, justesse et simplicité du langage, qui laissait l'attention se porter sur les choses plutôt que sur la manière de les exprimer, ton grave et convaincu, émotion vraie et communicative : telles étaient les qualités de son éloquence. Aussi on l'entendait sans fatigue, et quand il avait cessé de parler, on désirait l'entendre encore (1).

» Le bien que son ministère fit aux âmes ne se borna pas à celles qui eurent le bonheur de prendre part aux Exercices; soigneusement résumées par quelques-unes de nos Sœurs, plusieurs de ses instructions servent chaque année de sujet de méditation aux tertiaires, pendant leur retraite de trente jours.

» Au cours des saints Exercices, on ne pouvait s'empêcher de remarquer certains actes de vertu coûteux à la nature, accomplis par celles qui suivaient la retraite, et en particulier par les anciennes. C'était le fruit immédiat de la parole du saint religieux. Toute la communauté semblait être sous l'action d'une grâce plus puissante que de coutume, et dans un courant de ferveur en quelque sorte irrésistible. Nous aimions à l'attribuer à l'influence qu'exerçait la haute vertu du R. P. Ginhac. Tout prêchait en lui : son maintien austère, son air grave et modeste, sa parfaite possession de lui-même, son amour pour Notre-Seigneur qu'il appelait toujours « le Divin Roi ». A sa seule vue, on se sentait disposé à recueillir toutes ses paroles comme venant

(1) Telle était la modestie du P. Paul, que le mérite de son éloquence apostolique, si bien appréciée dans ces lignes, disparaissait en quelque sorte dans la simplicité voulue de son exposition. On ne sentait que l'influence surnaturelle du Saint-Esprit. Ainsi, M. le chanoine Rocca, Vicaire Général de Perpignan, écrit, au sujet d'une retraite donnée par le P. Ginhac aux filles de sainte Claire :

« Absent, je trouvai, à mon retour, la communauté embaumée de sa dernière instruction, et surprise en même temps d'avoir été si fort émue par les choses si simples qu'il lui avait dites... Le fait m'a frappé, et il m'a paru qu'il ne pouvait s'expliquer que par une action directe de l'esprit de Dieu, dont le saint homme avait été l'instrument. »

du ciel. Du reste, notre Révérende Mère nous répétait : « Profitez-en bien, c'est de l'or en barre. »

» Peut-être les souffrances de l'homme de Dieu contribuaient-elles plus que tout le reste au succès des saints Exercices. Il eut des rages de dents fort pénibles, — mais sans qu'un geste ou un mouvement trahît jamais l'effort qu'il devait faire pour accomplir son ministère. — Un jour entre autres, qu'il se croyait sans témoin, une de nos Sœurs l'aperçut la tête dans les mains et paraissant en proie à de vives douleurs. A ce moment, la cloche annonçant l'exercice se fit entendre, et le Père reprenant son maintien ordinaire se rendit aussitôt à la chapelle, de l'air le plus naturel, pour donner les points de la méditation. Personne n'eût pu se douter du mal qu'il endurait, tant il était pénétré de son sujet, et en parlait avec cette onction qui allait droit au cœur.

» A part le court moment que durait sa réfection, on était sûr de le trouver à genoux au pied d'un grand crucifix placé dans la salle où il se tenait.

» Ce qui frappait encore dans le R. P. Ginhac, c'était la délicatesse et le parfait désintéressement. L'expression de sa reconnaissance avait un accent si sincère qu'on en était touché. On le sentait, dans son humilité il était loin d'apprécier à leur juste valeur les services qu'il pouvait rendre; il trouvait qu'on faisait toujours trop pour lui.

» L'impression laissée partout dans nos communautés, où le Révérend Père vint exercer le saint ministère, fut celle du passage de Notre-Seigneur lui-même, dont il nous semblait être la vivante image. »

III

Vivante image de Notre-Seigneur, le P. Paul, on l'a déjà vu, prêchait d'exemple : mortification, patience, humilité, douceur, ferveur dans le service divin, toutes les vertus donnaient une éclatante confirmation à sa doctrine. Glanons encore çà et là quelques traits.

Du Carmel de Lourdes, on écrit : « Le voir ou l'entendre

prier imposait le recueillement. Il était toujours semblable à lui-même et se possédait parfaitement. J'ai été témoin de quelques incidents qui étaient capables de lui causer un premier mouvement d'impatience; il est resté impassible. Quand il venait ici prêcher des retraites, il demandait à être servi comme la communauté. Le temps libre qui lui restait, il le passait dans sa chambre, récitant le chapelet à genoux, tourné vers la sainte grotte. Le repos de la nuit, s'il s'en accordait, devait être très court, car une fois, à propos de la communion d'un malade, on l'a trouvé prêt à deux heures du matin; personne cependant ne l'avait averti qu'on aurait besoin de lui à cette heure matinale. »

Le doute, ici exprimé, fut éclairci à Toulouse par l'innocent stratagème d'une sœur converse.

« En 1881, raconte un Père, il donnait une retraite dans une communauté religieuse. Selon son habitude, il s'était chargé lui-même du soin de sa chambre; toutefois pendant son absence, la sœur y faisait une visite. Soupçonnant que le serviteur de Dieu prolongeait ses veilles, elle voulut en avoir l'assurance. Sur les couvertures du lit, elle déposa un grain de chapelet, qui devait nécessairement rouler d'un côté ou de l'autre, si le Père se couchait. De plus, elle relia entre eux les draps avec une épingle, mais d'une manière si légère qu'ils pussent se séparer sans aucun effort. Enfin, comme il y avait dans la chambre un grand fauteuil, elle répandit comme une buée légère de poudre de riz; il fallait être prévenu pour s'en apercevoir.

» Or, à la fin de la retraite, rien n'avait bougé, ni grain de chapelet, ni épingle; la poudre de riz était intacte. Le Père prenait peut-être son repos sur le parquet ou sur une chaise? peut-être se rendait-il dans une petite tribune, voisine de la chambre, qui donnait sur le chœur de la chapelle?

» Les religieuses avertirent le R. P. Provincial; aussi, en 1882, le lit fut défait chaque jour. Le P. Paul y reposait-il? Et combien de temps? On ne l'a jamais su. »

A Rome, pendant le carême de 1882, même remarque fut faite dans un couvent de saint François. Le serviteur de Dieu avait été appelé pour reviser les constitutions de la Société de Marie-Réparatrice, avant qu'elles ne fussent soumises à l'appro-

bation définitive de la Sacrée Congrégation. Les Pères de Rome auraient été heureux de recevoir le serviteur de Dieu; mais, pour une plus grande commodité et avec permission spéciale du T. R. Père Général, il dut accepter l'hospitalité, très cordialement offerte par les Pères Franciscains Irlandais, qui habitaient non loin du Couvent de Marie-Réparatrice. Le frère chargé de sa chambre dit un jour : « Ce Père est un saint. Depuis deux semaines qu'il est chez nous, il a dû coucher à terre : car son lit n'a pas été défait. »

Durant son premier séjour à Rome, le P. Paul, on ne l'a pas oublié, avait avec grande consolation visité les basiliques et vénéré les reliques des martyrs; cette fois, il crut devoir offrir à Dieu ce sacrifice; il ne sortit que pour recevoir la bénédiction de ses supérieurs : « J'ai été envoyé, disait-il, pour un travail urgent; je dois lui consacrer tous mes instants. »

Le jour du départ, il renonçait même à revoir Saint-Pierre; mais le P. Provincial lui envoya une voiture, et il y monta avec le chapelain de Marie-Réparatrice. Arrivé à la Basilique, il alla droit à la Confession de Saint-Pierre, et pria vingt minutes environ dans le plus grand recueillement. Comme son charitable guide s'offrait à lui faire voir quelques-unes des merveilles de la magnifique église : « Je suis pressé, dit-il, devant partir ce soir. » Le chapelain, au retour, ne cachait pas son admiration pour une si étonnante vertu.

Un autre trait, de moindre importance, mérite cependant d'être signalé. La table sur laquelle on lui servait ses repas avait une traverse trop basse et le contraignait à prendre une position très gênante; il dissimula si bien cette incommodité qu'on ne s'en aperçut qu'à la fin. On lui fit des excuses, et lui, de dire en souriant : « Ma bonne sœur, j'étais très bien ainsi. »

Plus tard, à Marseille, comme il donnait la retraite à Notre-Dame du Cénacle, la sœur chargée de le servir oublia, un soir, de mettre un verre sur la table. Quand elle s'en aperçut, elle lui demanda pardon : « Ne vous troublez pas, lui dit le Père, vous m'avez donné un raisin qui m'a bien rafraîchi. » Il avait pris son repas sans boire, à la fin d'une journée brûlante.

Ailleurs le courage du serviteur de Dieu fut soumis à une

plus dure épreuve. Dans un couvent du Midi, (inutile de le désigner), par une inadvertance peu commune, on lui servit, au fort de l'été, un morceau de mouton par trop faisandé. Averti par l'odeur, Monsieur l'aumônier s'abstint d'en prendre, tandis que le Père mangea lentement, et sans manifester la moindre répugnance, la portion qui lui avait été présentée. Il était si maître de lui que son hôte commença à se demander s'il n'avait pas jugé témérairement. Pour en avoir le cœur net, après le repas, il se rendit à la cuisine; la bonne sœur se confondit en excuses : « Quand le plat nous est revenu, dit-elle, nous avons constaté, mais trop tard, que la viande était à l'intérieur, rongée de vers; nous l'avons enterrée. » Le Père avait été fidèle à son principe : « Il faut prendre la nourriture par devoir, sans faire attention à la saveur des mets. »

Par condescendance, il savait aussi accepter allègrement les choses agréables; celui qui les lui offrait était accueilli par le plus aimable sourire. Que de fois ses frères en ont été témoins! Mais voici un trait cité par la Mère Prieure du Carmel de Toulouse : « Pendant le carême qui précéda sa mort, dit-elle, le P. Ginhac nous donna la retraite à Toulouse. Comme il toussait beaucoup, je lui fis préparer une infusion réconfortante; il remercia et la prit en partie, en disant qu'il n'en prendrait plus. On ne tint pas compte de son désir; après l'exhortation, l'infusion lui fut offerte de nouveau. Il opposa à l'insistance de la tourière un refus si net, que tout espoir paraissait perdu, quand la bonne sœur s'écria : « Mais, mon Père, notre Mère l'a dit! » Aussitôt il changea de figure; et joyeusement : « Il faut donc accepter, reprit-il; puisque notre Mère l'a dit! » Et cette fois, il prit toute la boisson. Heureuse de son exploit, la Sœur vint me dire : « Qu'il est obéissant, ce Père! il n'y a qu'à lui dire : Notre Mère l'a dit! pour qu'il n'ait plus de volonté. » Habituée à n'être que la très petite enfant du serviteur de Dieu, je riais en moi-même de cette manifestation de mes pouvoirs; mais le jour même je perdis tous mes droits; car à la confession, je reçus défense de rien envoyer après les instructions. »

Souvent on eut l'occasion d'admirer son inaltérable patience. Le samedi-saint il avait coutume d'entendre, à Toulouse, les

confessions d'une nombreuse communauté: une fois, appelé au confessionnal, il attendit près d'une demi-heure : on voulut s'excuser de ce retard, d'autant plus pénible que le Père était plus occupé; mais lui, d'un ton calme : « J'ai dit mon chapelet. » — Un soir d'hiver, par un temps affreux, il frappait à la porte d'un couvent où on l'avait appelé...; après vingt minutes, la tourière ouvre enfin, et le trouve immobile, sans parapluie; elle demande pardon, mais le Père souriant n'a pour la coupable que des paroles de bonté.

« On pouvait tout lui dire, écrit une Religieuse de Marie-Réparatrice, rien ne l'atteignait. Il m'est arrivé de lui rappeler des souvenirs qui devaient être douloureux pour son cœur. Il était impassible comme si je lui eusse parlé d'une chose indifférente.

» Sa manière de pratiquer le pardon et d'oublier les offenses, surtout l'ingratitude, est au-dessus de toute louange. Je lui en ai vu faire des actes héroïques, que j'affirmerais sous la foi du serment, s'il m'était donné de les dire, et c'est ce que j'ai trouvé de plus admirable en lui. Un jour, je lui parlais d'une personne qui lui avait causé beaucoup de peine, il m'interrompit très brusquement : « Que vous importe? cela ne vous regarde pas... » Par contre, il faisait en toute circonstance l'éloge de ceux qui l'avaient offensé, à tel point qu'on pouvait se demander comment il faisait pour concilier la vérité avec la charité.

» Il avait pour nous le plus grand respect. S'il nous saluait, on eût dit qu'il saluait des reines. N'étions-nous par pour lui les épouses de Jésus-Christ?

» Je ne l'ai vu s'asseoir que sur le bord de sa chaise; quand il priait, il ne s'appuyait jamais. Les mouches qui pullulent à Toulouse, il les laissait courir sur sa figure sans faire aucun signe. Quand il nous parlait durant la retraite, il ne reposait pas ses mains sur la table. S'il prenait un livre, il le tenait en l'air sans appui. »

Un des souvenirs les plus touchants pour les Religieuses de Marie-Réparatrice, à Toulouse, est celui de la Semaine Sainte. Chaque année, à partir de 1880, elles invitèrent le P. Ginhac à célébrer les offices dans leur chapelle. Comme les églises de la

Compagnie étaient fermées, c'était pour le Père une grande joie de n'être pas privé de ces saintes cérémonies, et c'était pour tous un sujet d'édification. « Je le vois encore, écrit la même Religieuse, semblable à un *Ecce homo*, presque incapable de se relever après les litanies des Saints ou de se baisser pour l'adoration de la croix; il paraissait bardé de fer. Célébrés par lui, les offices étaient une véritable prédication, tant il était absorbé en Dieu, accentuant d'une manière inexprimable les moindres mots des prophéties et des paroles liturgiques. Qui ne se souvient d'avoir été ému par le ton avec lequel il disait : « *Felix culpa! Lumen Christi!* etc... » Il était seul, il n'avait pas la note juste, et cependant tout était si grave, si plein de Dieu, que les offices devenaient solennels et impressionnants.

» Une des dernières années, comme il paraissait plus fatigué, on lui dit, au nom du R. P. Provincial, de renoncer à faire les offices : « C'est bien, » dit-il simplement. Le sacrifice était accepté, mais on ne lui en laissa que le mérite : la décision fut modifiée. »

A la fin de l'intéressant mémoire dont nous n'avons donné que quelques extraits, la Révérende Mère ajoute : « En voyant le P. Ginhac, on sentait la sainteté, on éprouvait le besoin instinctif de se prosterner; on ne s'imagine pas autrement saint Pierre d'Alcantara et saint Jean de la Croix. Après la grâce de ma vocation, avoir reçu sa direction est la plus grande grâce de ma vie. »

IV

Revenu à sa solitude du troisième an, le P. Paul reprenait le vrai labeur de sa vie. Sa vie, en effet, il la consuma dans la direction des religieux de la Compagnie de Jésus. A partir de 1855, donner chaque année les Exercices de trente jours aux novices ou aux Pères tertiaires, cultiver en eux les vertus apostoliques, telle fut sa mission.

Le P. Ginhac ne parlait presque jamais en public, sans avoir, sinon résumé, du moins indiqué le sujet qu'il allait exposer. A

l'aide de ces notes, on peut recueillir, en quelque sorte, l'écho de sa parole depuis le noviciat de Vals, en 1855, jusqu'à la dernière retraite de 1894. Le sujet est parfois développé; le plus souvent, il est à peine ébauché. Vers la fin de sa vie seulement, il put réunir ses enseignements dans un travail plus complet. En 1887, il écrivit les sujets de méditation pour les Exercices de trente jours; en 1894, il résuma avec soin les sujets d'une retraite de huit jours. Ces deux cahiers reproduisent la trame des Exercices de saint Ignace et la substance de chacune des méditations ou contemplations, qui sont exposées dans un style ferme, précis, parfois entraînant ou plein d'onction; c'est le thème dont le Père se pénétrait devant Dieu; pour le développer, il se livrait aux inspirations de la grâce.

La partie théorique des Exercices, c'est-à-dire les différentes règles ou méthodes données par saint Ignace, ne se trouvent pas commentées dans ces notes. Durant la retraite, le P. Ginhac se contentait de les exposer avec netteté, d'en montrer la sagesse et les applications pratiques. Quant aux principes de la vie spirituelle, si heureusement résumés par saint Ignace, il en faisait ressortir la force et l'élévation, dans de courtes explications qui touchaient encore plus qu'elles n'éclairaient.

Cette brièveté était voulue, comme plus conforme à la pensée de saint Ignace. Commentant la 2e Annotation, qui enjoint au directeur des Exercices de « raconter fidèlement l'histoire du mystère,... de faire une exposition des points, courte et sommaire », le P. Ginhac rapproche cette recommandation du passage des Constitutions où saint Ignace dit qu'elles doivent avoir plénitude, clarté, brièveté, « *sint plenæ...*, *perspicuæ...*, *breves.* » Je suivrai, écrit-il, « ces règles de si haute sagesse non seulement dans la proposition du sujet des méditations, mais aussi dans l'explication de la marche ou de la méthode et dans toute sorte d'œuvres. »

Au début de la grande retraite, il célébrait les *gloires* des Exercices : gloire des louanges...; gloire des attaques et de la persécution...; gloire des approbations apostoliques...; gloire de la fécondité et du plus magnifique apostolat.

« Pendant cet entretien, dit un auditeur, son visage a rayonné,

tout le temps, d'une céleste joie : « Mes Pères, la perpétuelle jeunesse de la Compagnie est due aux Exercices, et si, par le plus grand de tous les malheurs, l'esprit de la Compagnie se perdait, il suffirait, pour le retrouver, qu'un jésuite fît les Exercices. Mes Pères, quand vous aurez fait sérieusement les Exercices, vous me direz s'ils ne viennent pas du Cœur de Jésus, et s'ils ne ramènent pas au Cœur de Jésus! »

Le R. P. William Pardow, devenu lui-même Instructeur en Amérique, déclare que « vingt-trois ans de la vie la plus active n'ont pu effacer ses enseignements de sa mémoire ni de son cœur. Ce qui me frappa le plus dans le vénéré Père, écrit-il en mai 1903, ce fut sa connaissance si approfondie des Exercices et l'usage si heureux qu'il en faisait. Il les creusait toujours; et toujours, il y trouvait de nouveaux trésors. Ainsi, jamais sans doute, on n'étudia avec autant de soin le « *Fundamentum et principium* ». Pendant notre grande retraite, il nous y retint six jours entiers; encore y revint-il sans cesse durant toute la première semaine. Je n'oublierai jamais sa méditation sur le mot : « *ut* »... « *Homo creatus est ut...* » afin que...; oui, une méditation entière sur ce petit mot des Exercices, et combien pleine et saisissante!... Et sa méditation sur le mot « *reliqua* », les autres choses, tout le créé!... Dieu, d'une part, et tout le créé de l'autre!

» Cette même opposition faisait encore le fond des méditations suivantes. Le péché, c'était le créé possédant l'âme, au mépris de Dieu; l'enfer, c'était le créé possédé pour toujours, à l'exclusion de Dieu; la mort, le créé nous quittant, pour nous laisser seuls avec Dieu; le jugement particulier, le créé devenu l'accusateur de notre folie; le jugement général, enfin, tout le créé s'élevant plein de fureur, pour venger son Dieu et le nôtre. « *Armabit creaturam et pugnabit orbis terrarum contra insensatos.* » Sap. v, 18, 21.

» Bientôt pourtant, avec le Règne, sur ce fond sombre et terrible, s'élevait la figure ravissante de Notre-Seigneur. Le P. Ginhac, — c'est là surtout ce que j'ai retenu, — insistait alors fortement sur le « *mecum laborare* ». — « Nous travaillons toujours à deux, disait-il. Études : à deux; Sermons : à deux; Souf-

frances : à deux; Tentations : à deux; Maladies : à deux. *Væ soli!* malheur à celui qui est seul! Mais à deux! une âme généreuse n'aura pas de peine à marcher dans la voie du sacrifice, comme dans la voie du travail, et à monter avec son Roi jusqu'au sommet du Calvaire... »

Un tertiaire de Mourvilles nous fait en quelque sorte assister aux points de la méditation.

« 10 novembre. — *Péché véniel.* — Le Père a dit : « Un péché véniel se commet dans une communauté..., et on continue d'agir comme l'on agissait avant : on mange, on boit, on rit... » Tout ceci fut dit sur le ton calme et navré d'une intime douleur. Mais soudain, la voix du Père vibra; elle eut un éclat dont je la croyais incapable, et il s'écria, avec toute la vigueur de l'indignation non contenue : « Et la sainte jalousie des intérêts de Dieu!... (Chaque syllabe était puissamment martelée.) Il faudrait qu'un ange descendît du ciel, ou qu'une âme sortît du purgatoire, pour nous apprendre ce qu'est le péché véniel... »

» 11 novembre. — *La mort du religieux fervent.* — Il est tranquille, il est heureux : 1° Pour ce qui regarde le passé : il a prié, il a obéi, il a souffert et des souffrances providentiellement envoyées, et des souffrances volontairement imposées; il a travaillé, non pas au travail choisi par lui-même, mais à celui que lui donnèrent les supérieurs. 2° Pour ce qui est relatif au présent : c'est une paix intime, profonde, dilatante. « Mais n'avez-vous rien qui vous fasse de la peine? » lui dit le supérieur ou le confesseur. — Non. C'est la liberté; il ne tient à rien, comme il ne tenait jamais à rien. 3° Pour ce qui est relatif à l'avenir : encore quelques jours, quelques heures, et cette maison de péché tombera en ruines. (Jusqu'à ce moment les traits du Père, que je n'ai pas quitté des yeux, avaient gardé une singulière expression de joie douce. Ses lèvres avaient un sourire encore plus céleste que d'habitude. Il me semble que Notre-Seigneur devait avoir un sourire de ce genre. Soudain, la joie perce, plus rayonnante, et le Père accentue avec plus de vivacité) : Quelle joie d'être sûr de ne jamais plus offenser Dieu! (il accentue encore plus fort et en prenant comme un air de triomphe) et de ne plus jamais le voir offensé, dans cette vallée de larmes! Joie du sacri-

fice! offrir sa vie, c'est si doux et si grand! le plus grand sacrifice! Joie de l'union avec Notre-Seigneur : *Cupio dissolvi et esse cum Christo. Mihi vivere Christus est.* Joie de glorifier Dieu éternellement... Mais le jugement? Le purgatoire? Il n'en est pas question... Pour mourir en religieux fervent, il faut être un religieux fervent...

» Je ne pense pas m'être servi d'expressions autres que celles que le Père a employées. Il me semblait le voir lui-même, à la mort, me fournissant la plus vivante expérience d'un mourant prédestiné. L'onction débordait, la vérité resplendissait, la sincérité et l'enthousiasme du Père me pénétrait.

» *Au Règne de Notre-Seigneur.* — « Travailler avec le Divin Roi, pour le Divin Roi, comme le Divin Roi, c'est tout le secret des saints. Ne serons-nous pas touchés jusqu'au vif en voyant le petit nombre de ceux qui servent Notre-Seigneur, et qui le servent si peu? Si nous ne voyons pas qu'il faut suivre Notre-Seigneur crucifié, nous ne comprendrons rien à ces Constitutions que nous étudierons cette année. Nous serons désorientés. Saint Ignace y parle toujours à des hommes qui veulent suivre Notre-Seigneur crucifié. » (Le Père a dit cela de cette voix basse, sèchement articulée, qu'il sait prendre lorsqu'il veut parler à l'âme, avec plus de force à la fois et plus de mystère).

» 16 novembre. — Vraiment Dieu, Notre-Seigneur a rendu bien facile l'œuvre de notre sanctification : il nous demande de faire pour lui l'œuvre du moment, sans nous inquiéter de l'avenir. Nous nous préoccupons des difficultés de l'avenir outre mesure; c'est une grande tentation, et ce n'est pas plus raisonnable que de vouloir vivre deux heures à la fois.

» Mes Pères, nous sommes douze mille jésuites. Si nous étions cinq cents, si nous étions trois cents parfaitement obéissants, que ne ferions-nous pas? La stérilité de nos ministères vient du manque d'obéissance parfaite; si on a l'obéissance d'exécution, on n'a pas l'obéissance de volonté; si on a l'obéissance de volonté, on n'a pas l'obéissance de jugement; si on a les trois, on ne les a pas toujours...

» 18 novembre. — Puisque tant de nations restent encore assises à l'ombre de la mort, il faut croire, ou qu'elles sont

sourdes aux invitations du Divin Roi, ou que le Divin Roi est en défaut... Mais non, le Divin Roi n'est pas en défaut; il n'est pas en retard... Mais parmi tant d'appelés à l'apostolat, combien ne répondent pas à son appel! Et parmi ceux qui répondent, n'en est-il pas qui hésitent à aller ou au nord ou au midi pour l'amour du divin Roi? N'en est-il pas qui, y allant, cherchent leurs intérêts lorsqu'ils sont arrivés au poste confié? N'en est-il pas qui se font rappeler, après quelque temps, ou deviennent, en y restant, une gêne pour les supérieurs? C'est de l'histoire, mes Pères, et de l'histoire contemporaine...

» Le soir du même jour. — Ah! Dieu nous délivre de ces demi-volontés (la première et la deuxième des trois classes), de ces hommes du *juste milieu*, qui veulent et ne veulent pas, qui veulent quelque chose, mais pas tout : c'est le plus grand fléau dans la religion, et on peut dire dans le christianisme. » Le ton fut très véhément; les mots : *le plus grand fléau* furent prononcés avec un accent vraiment oratoire et tout pénétré.

» 19 novembre. — Notre-Seigneur fait ses adieux à sa sainte Mère. — Le mot *adieu* est devenu bien vulgaire et bien profane. Habituons-nous à ne jamais le prononcer, sans nous pénétrer de son origine toute chrétienne.

» 20 novembre. — Pour bien fonder sa confiance, il faut commencer par croire qu'on ne peut rien, croire qu'on ne sait rien, croire qu'on ne vaut rien... Mais, en présence de l'avenir, nous avons peur; ayant fait l'expérience de notre faiblesse, nous sommes tout tremblants lorsqu'il s'agit de prendre des résolutions, et ces craintes paralysent notre générosité. Eh bien! voici, mes Pères : donnez-moi un religieux qui se donne à Notre-Seigneur, sans condition, sans calcul, sans arrière-pensée, et par le fait même, je l'affirme, toutes ses craintes disparaîtront. » Tout cela fut dit avec une grande véhémence, une émotion communicative. »

Nous retrouvons encore les accents du Père Instructeur dans les paroles recueillies par le P. Léonard Cros, pendant une retraite qu'il fit à Mourvilles, avec les Pères tertiaires (1).

(1) Voir *Lettres de Direction*, t. II, les autres relations du P. Léonard Cros.

« Le Divin Roi m'appelle à la guerre : à une guerre de défense, à une guerre d'attaque. De défense contre le monde, l'enfer, la chair. *Pas de concession!...* Surtout en ce siècle, où tout le monde capitule. *Ne concédez rien.* Si vous concédez, vous êtes perdus. Guerre d'attaque : vous vaincrez le monde, l'enfer, la chair dans les autres, *en proportion* des défaites que vous leur aurez fait subir chez vous. Si vous ne les avez pas vaincus en vous, et que vous prétendiez les attaquer chez les autres, *ils se moqueront de vous.* »

» Mystère de Nazareth. — « Si vous voulez être efficaces, pour la gloire de Dieu, *cachez-vous; tenez-vous cachés.* Celui qui vit de la vie cachée selon Dieu, *touche à tout, remue tout.* Xavier, Paul..., portaient avec eux, partout, un fond de vie cachée : là était leur force.

» 12 Août. — Aux *trois degrés d'humilité*, le Père a dit : « Se refuser le plaisir; ne pas repousser la peine, un malaise, une contrariété : oh! mes Pères, si nous avions l'instinct de nos intérêts, comme les gens du monde, quels gros profits nous ferions, chaque jour!... En me délivrant de ces petits malaises, qui ne peuvent me nuire en rien, je jette à terre, je foule aux pieds des diamants. »

» Aux *deux Étendards*, à propos des bataillons de Satan, le Père a dit : « Pouvons-nous voir cette organisation et ces envahissements du mal, avec indifférence; nous contenter de dire : Les temps sont mauvais?... N'avons-nous dans les veines aucune goutte du sang de saint Ignace, pour regarder ainsi périr le sang de Jésus-Christ? »

» Mais avec quel feu, le Père a dit ces choses! »

» — A 5 h. 1/4, le Père a dit : « Si je me donne tout au Divin Roi, Lui se charge de moi : je puis me remettre de tout à Lui, le *laisser faire : Ego elegi vos, posui vos :* C'est Lui qui m'a placé dans la Compagnie, et qui m'y placera toujours pour le mieux, selon ses desseins. N'est-il pas la souveraine Sagesse, la souveraine Puissance, la souveraine Bonté? Et j'aimerais mieux me fier à mes petits moyens, à mes petites industries? — Oh! *que nous sommes petits et dignes de pitié... modicæ fidei!* Je me fie à un voisin, à un ami; et mon Divin Roi ne mériterait pas cette

confiance? *Oh! dans quelle profonde paix je pourrais passer ma vie;* et je m'agite, je me trouble! *Abandon total* à notre Divin Roi. »

De ces souvenirs rapprochons enfin quelques pensées, recueillies par un tertiaire de 1887 :

« Un grand *malheur*, une lâcheté déplorable, après la grâce des Exercices, ce serait une concession volontaire et délibérée à la nature, contre la volonté du Divin Roi.

» Le malheur est *deux fois lamentable*, si le religieux, ainsi médiocre, prétend se justifier à ses propres yeux, à la faveur d'un faux principe, adopté pour la circonstance; s'il pose, comme une maxime de sage modération, la médiocrité d'où il n'a pas le courage de sortir.

» *Désolation!* si ce principe mondain ose se formuler publiquement devant d'autres religieux, dont l'élan en sera peut-être, sinon arrêté, du moins ralenti ou entravé.

» Mais l'*abomination de la désolation*, ce serait que de pareilles maximes étant proférées parmi des religieux, il ne s'en trouvât pas un qui se levât pour protester, ou pour venger l'honneur de Jésus-Christ et de son drapeau. A cela, pas de remède, et quand le mal en est venu à ce point, tout est perdu.

» Mes Pères, ce qui conduit aujourd'hui les peuples chrétiens à des catastrophes, ce n'est pas l'audace des impies; c'est que des milliers de chrétiens ne savent plus protester, ne savent plus se séparer de l'ennemi, car on s'habitue à tout; on laisse tout faire et tout dire!... »

» Voilà bien à peu près les paroles; mais comment en rendre l'accent? On ne doutait pas, à l'entendre, qu'il n'eût trouvé dans son cœur, l'occasion lui en étant offerte, les fières réponses des martyrs à leurs persécuteurs. »

V

On a vu combien profonde et durable était l'action apostolique du P. Ginhac; d'où lui venait cette puissance? Des Exer-

cices; ils étaient sa lumière et sa vie. Il fut l'homme des Exercices.

Voici quelle était, durant les retraites, la matière de son examen particulier : « 1. *Recevoir* les Exercices du Cœur de Notre-Seigneur, c'est-à-dire le consulter pour le choix des sujets, l'ordre, la division, la manière d'exposer, les applications. 2. *Faire* les Exercices, s'appliquer chaque sujet à soi-même selon le besoin actuel. 3. *Donner* les Exercices, élever et purifier son intention, se proposant uniquement de plaire à Dieu et de procurer sa gloire. Bien préparer, prier, exposer avec exactitude, clarté, ordre, brièveté, simplicité, ferveur. Aimer en Notre-Seigneur (1). »

(1) Cette matière d'examen se trouve exprimée sous plusieurs formes sur divers feuillets; à la suite de celle que nous venons de reproduire, on lit les notes suivantes qui la complètent : 1. *Intention. A. M. D. G.* Bien des âmes. — 2. *Oubli de soi.* Accepter l'humiliation, la désirer, la demander, autant que la gloire de Dieu et l'édification du prochain le permettent. — 3. *Prière.* Application constante à bien faire tous ses exercices de piété, dans l'intention du succès des Exercices selon Dieu. — 4. *Préparation exacte, claire, précise, adaptée* aux besoins et à la situation des exercitants, et cela sans retard au commencement du temps libre qui précède chaque Exercice. Puis employer le dernier quart d'heure, autant que possible, à prier devant le Très Saint Sacrement. — 5. *Charité* de pensées et de sentiments, de paroles, d'action.

Parmi les notes d'une retraite donnée aux jeunes religieux de Jersey, septembre 1888, le Père traçait le même plan d'examen, en insistant sur l'amour des retraitants :

« 1° *Etre homme de Dieu* : c'est-à-dire avoir horreur du péché, être détaché de tout le créé, se renoncer soi-même, tout dévoué à la plus grande gloire de Dieu.

2° *Faire les Saints Exercices.* Ne pas s'arrêter à proposer certaines vérités chrétiennes, ni à suivre certains livres intitulés : *Retraite selon Saint Ignace*, ni même à expliquer simplement le texte des Exercices. Mais avoir soin de s'appliquer tout d'abord à soi-même les Exercices, de manière à les *rendre vivants*, puis à donner du sien, de sa substance en quelque sorte.

3° *Aimer en Notre-Seigneur les Exercitants* comme des frères en religion, comme des compagnons d'armes, comme des enfants tendrement chéris en Notre-Seigneur. En conséquence : *les édifier* par l'exactitude à toutes les réunions, par la tenue, la modestie, la modération en tout point. — *Les accueillir* de suite avec un saint empressement, suspendre toute autre occupation, les écouter avec patience et bonté sans témoigner le moindre ennui, les mettre à l'aise, se faire tout à chacun. — *Prier* beaucoup pour eux, à l'oraison, la Sainte Messe, le Saint Office, etc. — *Travailler* pour leur bien, en préparant avec soin tout ce qu'on a à leur dire, au moins pour le fond. — *Se mortifier* le plus possible en vue de leur progrès et s'humilier sans laisser passer aucune occasion et acceptant le mépris de grand cœur. »

Fidèle aux conseils de saint Ignace, il attachait plus d'importance à la prière qu'à la préparation des sujets et à la parole. S'il n'obtenait pas tous les résultats désirés par son zèle, il s'en accusait et disait tristement : « Je n'ai pas assez prié! » Il insistait pour que l'on priât sans cesse tant que duraient les Exercices.

Mais en lui la confiance dans la prière n'endormait pas l'activité : non content de s'identifier en quelque sorte avec les retraitants, il s'appliquait encore à corriger tout ce qui dans sa parole ou son attitude pouvait être un obstacle au succès de la retraite. A cette fin, les observations qui lui étaient faites dans l'abandon d'un entretien intime, il les recueillait avec soin, comme le prouve la note suivante :

« Éviter : air de *sévérité* par des affirmations trop absolues de *tout* donner, *tout* sacrifier; on peut dire la même chose, mais d'une autre manière et avec un ton autre; de paraître donner *trop à la volonté* et pas assez à la grâce de Notre-Seigneur; de paraître vouloir *éteindre la nature*, au lieu de la corriger et de profiter de tout ce qui peut s'y trouver de bon en la relevant et en la portant vers Dieu; de ne pas mettre assez au large certains caractères, soit en les obligeant à la visite *quotidienne*, soit aussi peut-être pour certains détails secondaires. Éviter certaines exagérations de langage qui ne produiraient pas bon effet, qui feraient même que quelques-uns peut-être se tiendraient sur leurs gardes (1). »

« Les Exercices, disait le P. Instructeur, ne sont pas faits pour huit ou trente jours; mais on doit s'exercer perpétuellement à les exprimer dans sa vie. » Cet idéal il le réalisa.

Ailleurs (Grande retraite, 1869, Castres), en marge d'une méditation de la troisième semaine : « Un supérieur doit être pour ses inférieurs *Père, frère*, serviteur, ami, quelquefois mère. »

(1) Sur une autre feuille volante on lit : *Defectus in Exercitiis tradendis : 1. In 2am annotationem : nimium dilatavi historiam. Et hoc animadvertendum in animarum directione. — 2. Contra 4am annotationem : non semper et unice quæsivi res (scil. fructum proprium) in qualibet hebdomada apud exercitantes. Et hoc ad multa alia extenditur. — 3. Contra 17am annotationem : ad juvandas animas, sive in exercitiis spiritualibus sive extra exercitia, non satis curavi certior fieri de variis agitationibus et cogitationibus, quas varii spiritus immittebant, et proinde convenientia exercitia præscribere. — 4. Contra 6am, 7am, 8am et 9am annotationes feci.*

Un missionnaire de Madagascar, le P. Victor Fontanié, nous engageait à reprendre la biographie du P. Paul, à ce point de vue exclusif. Voici quelques traits de sa lettre; quoiqu'il en dise, ils mettent en relief cette idée d'une manière peu banale.

« Depuis le rétablissement de la Compagnie, écrit-il, le R. P. Roothaan nous a redonné les Exercices. Le P. Ginhac les a vécus et incarnés... Pour ciseler en lui l'homme des Exercices, l'artiste divin est allé dénicher au fond du Gévaudan un bloc de granit, au grain rude. Il l'a touché de sa croix..., d'un impitoyable ciseau il l'a tourmenté, jusqu'à ce que l'ébauche des premiers jours fût devenue la reproduction parfaite de l'idéal..., l'image ou la statue des Exercices... C'est cette statue que nous voudrions voir. Pour la reconstituer, il faudrait grouper, autour du texte de saint Ignace qui en formerait en quelque sorte l'ossature, les mille traits de sa vie portant cette empreinte des Exercices, les vertus dont ils furent le principe, les paroles qu'ils inspirèrent...

« Recueillir les matériaux de ce livre serait chose facile; il suffirait de sténographier certaines conversations, par exemple, celles de la récréation du soir dans notre résidence de Fianarantsoa. Nous buvons pendant le souper la vie du P. Paul, et invariablement il fait les frais de la conversation suivante. Impressions, traits, paroles, chacun rapporte ce qui l'a frappé. C'est intéressant et édifiant au possible. Que serait-ce, si vous pouviez grouper les souvenirs et notes spirituelles des centaines de religieux que ce saint homme a jetés dans le creuset des Exercices et fondus dans le moule de Jésus crucifié?

« Tel d'entre eux, pour son usage personnel, a ébauché ce livre; dans la forte trame des Exercices, il a enchâssé, par ordre, sentences, mots à l'emporte pièce, décisions réfléchies et surnaturelles du P. Ginhac... cela suffit à sa spiritualité. Dans les retraites annuelles, méditations, examens, courses, difficultés, grâce à ce petit carnet, je vois toujours debout devant moi le P. Ginhac droit, sec, doux, distingué, céleste; j'entends ces mots inoubliables : « *Il s'agit bien de cela!* » ou « *Courage!... Partez pour les missions!* » et selon les circonstances, il m'inspire le mépris du monde ou la confiance en Dieu. « C'est ridicule,

n'est-ce pas? pour un petit missionnaire de donner des conseils. Mais va pour le ridicule!...

» Un jour, si le P. Paul était canonisé, ne verrait-on pas en lui comme une canonisation nouvelle et toute spéciale des Exercices? En saint François Xavier ont été canonisées en quelque sorte les règles de ceux qui vont aux pays infidèles; en saint Alphonse, les règles des Frères Coadjuteurs; en saint Jean Berchmans, celles de la modestie; en saint Ignace, l'Institut tout entier; avec le P. Ginhac, ce seraient les Exercices *ut sic*, comme parle l'École; les Exercices sans épithète, sans missions, sans prédications et sans actions d'éclat, sans oraison sublime apparente; les Exercices en un mot donnés tant de fois par un saint, et si parfaitement exprimés dans sa vie. »

CHAPITRE XIII

MOURVILLES — LE PÈRE GINHAC DIRECTEUR DES AMES

I. Doctrine spirituelle : le P. A. Bouissou; enseignement élevé et pratique; recueil de maximes; quelques principes de spiritualité. — II. La direction : voie unique; réserve et prudence; respect pour le travail de Dieu; la contemplation. — III. Portrait du saint directeur : vertus religieuses; troisième degré d'humilité; bonté paternelle. — IV. Départ de Mourvilles.

I

Formé à l'école de saint Ignace, pénétré des maximes des Exercices et des Constitutions, le P. Ginhac avait une spiritualité forte et solide, la spiritualité des grands auteurs ascétiques de la Compagnie. Aimer Jésus et Jésus crucifié; pour se revêtir de lui, se dépouiller de soi-même; pour vivre de lui, mourir à la vie naturelle par une continuelle mortification; dans cette lutte, s'animer du motif du plus pur amour, telle était sa doctrine. Ce qui le distinguait, c'était une sorte d'enthousiasme et de passion pour tout ce qui crucifie la nature et glorifie le Divin Roi.

Cette hauteur de vues excitait, chez quelques tertiaires, une admiration, qui n'était pas sans un mélange de crainte ou de surprise. La plupart arrivaient du scolasticat d'Uclès, où ils avaient reçu une direction solide et élevée, mais pratique avant tout. Le P. Augustin Bouissou, durant vingt-cinq ans, a formé au véritable esprit de la Compagnie des générations de scolas-

tiques, qui n'oublieront jamais ce qu'ils doivent à ce vrai fils de saint Ignace.

Dans ses conférences, empreintes de bon sens et de foi, il leur proposait moins les hautes cimes de la perfection, que les sentiers de la vertu accessibles à tous les religieux. Lui montrait-on un beau plan de vie, il encourageait en souriant la bonne volonté qui l'avait élaboré, mais il se hâtait de lui demander des actes. Avec un ton d'une simplicité antique, il disait : « Si, durant cette année, nous pouvons, avec le secours divin, d'abord ne pas reculer et puis avancer de quelques pas, nous aurons lieu de nous estimer heureux. Voyez une masse de fer, suspendue en l'air; si elle ne tombe pas, c'est un prodige; et c'est un plus grand prodige, si elle s'élève; nous sommes, nous, cette masse de fer, et par la miséricorde de Dieu, nous nous élèverons vers lui. » Il disait encore : « Vous aspirez au troisième degré d'humilité, rien de plus beau! Mais tout d'abord, appliquez-vous à ne plus manquer à la charité, au silence, à la douceur... »

Accoutumés à ce langage, certains tertiaires, dès leur arrivée au troisième an, étaient déconcertés ou effrayés. La direction d'Uclès n'avait-elle pas été trop timide? Celle de Mourvilles n'était-elle pas trop hardie? Mais bientôt les doutes s'évanouissaient. On comprenait que le Père spirituel d'Uclès, homme de grande expérience, redoutait pour les jeunes scolastiques les illusions d'une fausse piété; pour les prémunir, il les ramenait sans cesse au pratique; il s'appliquait à consolider les bases de l'édifice. A Mourvilles, le P. Instructeur devait y mettre le couronnement. Il pensait que dans cette école du cœur, les fils de saint Ignace devaient s'enflammer d'amour pour le Divin Roi, au point d'aspirer à tous les sacrifices, à tous les martyres. Mais pour lui, comme pour le Père spirituel d'Uclès, cette générosité devait se traduire par des œuvres. Ces deux aspects de sa spiritualité vont être mis en lumière par les notes de ses disciples : écoutons-les.

« Je lui disais un jour : « *L'humilité* n'est pas chose facile. » Il me répondit : « Très facile; il faut se mettre du premier coup dans le néant et un peu au-dessous. »

« Il voulait, dit un autre, l'observation de la règle, l'amour

de la règle. La lecture que l'on fait, tous les mois, du *Sommaire*, des *Règles communes*, etc., il l'exigeait lente, pénétrée. « Lisez ces saintes règles lentement et avec amour, disait-il; que l'on ait le temps de les goûter, et qu'à les entendre lire, on s'y affectionne cordialement. »

« Voici quelques-unes des dernières paroles que le P. Paul nous adressait, à l'heure du départ du troisième an : « Voulez-vous persévérer? Ne dites pas : « Je veux *persévérer;* » dites : « Je veux *progresser* tous les jours. » Sans cela, vous ne persévérerez pas. Ne soyez pas de ceux qui, dans les maisons religieuses, se contentent de l'honneur, prétendent à l'honneur d'être « bons enfants. » Dès votre entrée dans une maison, posez-vous comme vrai religieux, comme homme de règle. »

» Un des caractères qu'il cherche à imprimer à la charité fraternelle, c'est *l'apostolat*. « N'oublions pas, dit-il, que le meilleur service à rendre à nos frères, c'est l'exemple d'une vie toute régulière. Aidons ainsi nos frères à pratiquer les règles. La Compagnie ne saurait recevoir de nous un plus grand service; cette preuve de votre amour lui sera sensible entre toutes. »

« *Renoncement* à tout ce qui n'est pas Dieu; se donner à Dieu sans réserve; ne compter jamais avec ses goûts ou ses répugnances naturelles...; quand le Père prononce ces mots, écrit le P. E. Charel, il y met un tel accent, qu'on croit les entendre pour la première fois, et qu'il fait passer bon gré mal gré dans l'âme le désir de secouer la torpeur et de se livrer à Dieu coûte que coûte. Voici quelques-uns de ses conseils :

« Mettez à chaque exercice le *temps nécessaire* pour vous en bien acquitter. Ce temps, Dieu le crée pour la bonne exécution de votre travail. Y mettre cinq minutes de moins qu'il ne faudrait, c'est voler cinq minutes à Dieu. Ces vols ne profitent pas.

» Apprenez à mortifier la *curiosité* naturelle. Ne vous jetez pas avidement sur une lettre reçue; laissez-la un peu de temps, sur votre table. C'est une habitude à prendre pour plus tard, sinon on se laisse emporter par la curiosité, au lieu de rester maître chez soi.

» Quelques religieux font parfois remarquer avec trop d'insistance, qu'il manque telle ou telle chose dans une maison.

Parce que Notre-Seigneur *traite royalement* les siens, on devient, sans y songer, difficile et exigeant envers lui.

» Faisons chaque chose comme si de cet acte dépendait le salut d'un peuple. — *Rien à demi.* — Il n'est point nécessaire de mettre toujours la conversation directement sur des sujets de piété : du moins que l'on sente toujours en nous des hommes de hautes idées. — Il faut un règlement de la journée : ordonnons-nous nous-mêmes pour ordonner les autres. — Le matin, soyons fidèles à la visite au Saint Sacrement : Notre-Seigneur Jésus-Christ est le maître de la maison : dès le matin allons prendre ses ordres. — Courage *in Domino!* C'est sa parole ordinaire quand on le quitte. »

La médiocrité était combattue à outrance. « Une parole du P. Ginhac, écrit un tertiaire de Paray, ancien novice de Toulouse, m'avait d'abord fait rire; mais, depuis, elle m'a paru de plus en plus vraie. A propos de la confession, il dit : « Que certaines confessions, mes Pères, sont insignifiantes! On s'accuse d'un manquement au silence, de n'avoir pas balayé sa chambre, etc.; accusons-nous surtout de notre médiocrité : c'est là le grand péché. »

Il disait encore : « Ne vous accusez jamais d'une faute, que vous ne soyez pleinement déterminé à l'éviter désormais. On se confesse; les mêmes fautes reviennent, point d'amendement. Pourquoi? On n'apporte pas le remède au mal; la source reste ouverte, elle déverse ses eaux. Il faut considérer la cause de ces fautes, leur principe, l'affection désordonnée d'où elles découlent et la supprimer. »

Au sujet de la vie des Saints, il donnait ce conseil : « On dit parfois : Telle vie est admirable, mais n'est pas imitable. Au moins pouvons-nous et devons-nous, par le désir, nous conformer aux actions du saint, et, de cœur, l'imiter autant qu'il est en nous. L'homme de la Compagnie ne doit mettre aucune borne à la générosité de ses désirs. A l'extérieur, rien d'extraordinaire, grande modestie; mais à l'intérieur, il doit avoir les sentiments les plus grands, les plus divins... Dans les lectures, nourrir sa volonté autant que son intelligence, et s'unir de cœur à tous les grands sentiments qui y sont exprimés. »

Parlant un jour de *saint Ignace*, le Père Instructeur disait : « Notre bienheureux Père animait toutes ses actions par les motifs les plus sublimes, etc... » Dans ces mots, il se peignait lui-même, car il avait en quelque sorte un cœur immense. C'était une de ses maximes : « Désirer tout souffrir pour Notre-Seigneur; aspirer à tous les martyres, aspirer à la conversion, non d'une âme, mais du monde entier. Si l'on s'astreint au champ fixé par l'obéissance, c'est que nos forces sont limitées, mais le désir ne doit pas avoir de limites. »

Mortifier les passions qui s'opposent au règne du Divin Roi, les combattre sans relâche avec l'arme de *l'examen particulier*, était un des points recommandés avec le plus d'insistance. Entre autres industries qu'il donnait pour assurer la victoire dans cette lutte, il conseillait de limiter le temps : « A telle date, aidé de la grâce divine, j'aurai corrigé tel défaut, acquis l'habitude de tel acte de vertu, sinon je m'imposerai une pénitence. »

Les actions ordinaires, il voulait qu'on les fît le mieux possible, avec une intention très pure : « *In omnibus operibus tuis præcellens esto*. Cette sentence, qu'il aime à répéter, dit le P. Eugène Ibos, il semble l'avoir prise pour règle de toute sa conduite. Après l'avoir vu prier devant le Saint Sacrement : « Ah! votre P. Ginhac, s'écriait un homme du monde, c'est un vrai saint; on n'en voit pas tous les jours qui prient ainsi. » La première fois qu'il nous bénit, à notre arrivée au troisième an, je fus profondément saisi; quand nous nous relevâmes, je m'aperçus que mon impression était partagée par les autres tertiaires. Quel ton! Quel accent de foi! En toutes choses, il nous paraissait également *præcellens*. Mais surtout qu'il était beau à voir à l'autel, quand il donnait le salut du Très Saint Sacrement! La manière seule dont il faisait les encensements nous était un ravissant spectacle. C'était avec cette gravité religieuse, toute empreinte de dévotion, qu'il célébrait la sainte messe; il nous recommandait souvent d'y éviter nous-mêmes tout ce qui sentirait l'irrévérence ou nourrirait moins la piété. « Pas de précipitation dans la célébration des saints mystères, nous disait-il; mettez-y une demi-heure toujours. On vous critiquera peut-être, on vous trouvera longs; laissez dire. C'est un droit

que la Compagnie vous donne; personne ne saurait vous le ravir; faites-vous un devoir de le défendre et d'en user toujours. »

Un missionnaire du Maduré, le P. Georges Baurens, a noté à Mourvilles une série de maximes du P. Ginhac, qui devaient être son *vade-mecum* jusqu'à la mort (1). En voici quelques-unes :

« Souvenez-vous que vous êtes l'*objet d'un amour infini*. Ce n'est que *par accident que l'on peut sentir* combien on est aimé de Dieu; mais il faut le croire fermement et constamment. C'est cette foi en l'amour de Dieu qui a fait les saints : « *Nos credidimus charitati.* »

» Un grand nombre restent dans la médiocrité, parce qu'*ils veulent faire les choses tout seuls;* ils ne se communiquent pas aux supérieurs. »

» Il faut en arriver à être à nous-mêmes un *étranger* qu'on ne connaît pas, un *ennemi* qu'on ne ménage pas. »

» Le monde nous appartient! Aller au bout du monde, afin d'y sauver les âmes, ce n'est pas de l'héroïsme pour un enfant de la Compagnie... »

Le P. E. Portalié, qui fut disciple du P. Paul à Toulouse et à Mourvilles, a tracé les caractères saillants de sa direction; les voici :

« *Se vaincre; mourir à soi-même; être tout au Divin Roi.* — La mortification joue un grand rôle dans sa spiritualité, parce que, sans violence, pas de vrai progrès : « La mortification extérieure, disait-il, n'est que le premier pas; mais quiconque n'a pas osé le faire se fatiguera vainement hors du chemin. On s'imagine que la mortification n'est bonne qu'à mâter la chair; c'est une illusion; elle a une secrète puissance pour vaincre l'orgueil de l'esprit. »

» *Fidélité à la grâce.* — Il a un don spécial pour animer à la confiance dans l'action du Saint-Esprit, et pour exciter l'attention à ses divins mouvements. Ces deux points ont fait le fond

(1) Le P. J. M. Lafaye, dont nous parlons plus loin, avait lui aussi fait un recueil de maximes. Voir t. II, *Lettres de Direction*, p. 236.

d'une neuvaine préparatoire à la fête dernière de la Pentecôte. Elle est admirablement conçue; jamais nous n'avions si bien compris le rôle du Saint-Esprit dans l'Église et dans la vie des âmes.

» *Spiritualité apostolique.* — On pourrait, ce semble, appréhender qu'un religieux si intérieur, si éloigné des affaires du monde, ne mît au zèle des bornes trop étroites, par crainte de la dissipation. Le P. Ginhac était au contraire, sous ce rapport, et dans la théorie et dans la pratique, d'une élévation de vue toute ignatienne. Quelqu'un lui disait : « La lecture du P. Lallemant me fait du bien. » — « Lisez-le, répondit le P. Ginhac, mais prenez garde; ces pages ont été rédigées par deux disciples. Ainsi çà et là on ferait dire au P. Lallemant que les ministères apostoliques nuisent à la vie intérieure. Non, non, tout ministère doit aider un jésuite à trouver Jésus-Christ dans l'intime du cœur. C'est nécessaire et c'est possible, puisque c'est notre vocation (1).

» *Art de surnaturaliser les moindres choses.* — Si jamais on publie la doctrine spirituelle du P. Ginhac (et c'est un livre à faire), la partie principale, après ses commentaires sur les Exercices, serait peut-être le recueil de ses avis pratiques sur les petits détails de la vie religieuse. Rien n'est petit pour lui, parce qu'il voit partout la gloire de Dieu. C'est là une vue commune, mais la vue que le P. Ginhac a de cette vérité, paraît être d'un ordre supérieur, et il en a un si vif sentiment, qu'il révèle à ceux qui l'écoutent la grandeur des petites choses et les leur fait aimer.

» *L'indépendance pour Dieu.* — J'ai été bien frappé de l'importance qu'il attache à l'influence des membres d'une commu-

(1) Dans la note suivante, extraite d'un carnet du serviteur de Dieu, on retrouve le même esprit apostolique. « Quand on vous donne une prédication à faire, que votre premier soin, votre soin principal soit de vous exercer vous-même généreusement à la pratique de la vertu qui fait le sujet du sermon, ou à mettre aussi profondément que possible dans votre cœur les dispositions que vous voulez faire naître et imprimer dans l'âme de vos auditeurs. Par ce moyen, vous ne manquerez ni de doctrine, ni de disposition, ni de style, ni de vie, ni de chaleur et d'éloquence... Nous prêcher à nous-mêmes, nous changer, nous pénétrer vivement du sujet et le faire totalement nôtre, avant de prêcher au prochain, et faire dépendre le changement de celui-ci de notre propre changement. »

nauté les uns sur les autres; nul autant que lui ne sait montrer la nécessité et le mérite de cet apostolat intime, exercé auprès de nous par nos frères. Nul aussi n'affirme plus énergiquement la nécessité pour chacun d'être tout à Dieu, quoi qu'on dise autour de lui et quoi qu'on dise de lui.

» Nul point de l'Institut quil ne s'efforçât de faire observer à la lettre. A Mourvilles, nous eûmes le *Visitator nocturnus*. De temps en temps, il passait lui-même, à neuf heures et quart, pour voir si tout le monde reposait; tous les mois, il visitait les chambres pendant l'oraison, etc... Un esprit trop impatient du joug de la discipline (il n'est plus avec nous) n'approuvait pas que le saint Instructeur attachât tant de prix à ces observances extérieures; mais c'était ne pas comprendre ses hautes pensées. Une irrégularité extérieure trahissait aux yeux du Père Instructeur la faiblesse d'une âme. Que de fois nous l'avons entendu redire : « Celui qui, au troisième an, hésite à se lever le matin, au premier signal, ne sortira jamais de la médiocrité. Se lever au premier coup de cloche, qu'est-ce donc auprès des grands sacrifices que Notre-Seigneur attend de nous? »

» *Les voyages*. — Je lui demandais, un jour, comment on pourrait éviter la dissipation d'esprit. Il loua la prière, la lecture, les bons entretiens liés avec les gens que l'on rencontre, etc. « L'apostolat des voyages, ajouta-t-il, est plus difficile qu'autrefois; on se sépare trop vite. Une bonne méthode ne serait-elle pas de prier pour ceux qui montent en wagon et qui en descendent; d'adorer le Très Saint Sacrement des villes, des bourgades, villages et hameaux qu'on traverse ou qu'on aperçoit; de demander lumière et force pour les baptisés qui sont là et ne songent pas à leur Dieu? »

» Voilà un exemple de ce que j'appelle les *idées arrêtées* du P. Ginhac sur tout l'ensemble et le détail de la vie. Je le crois, là est le côté le plus original de sa direction. Rien n'est laissé à l'improvisation et c'est, à mon avis, ce qui rendait si précieuses ses conférences de quinze minutes, durant la grande retraite. En quelques mots, le point capital du sujet était indiqué avec une précision nerveuse; puis, la conviction du saint, les éclairs dont la grâce l'illuminait, donnaient à sa parole une éloquence

inimitable. Tandis que ses instructions sur l'Institut, tant qu'il restait sur le terrain purement théorique, n'étaient pas sans monotonie, le tour, le langage, le regard, le geste, tout s'animait jusqu'à nous électriser, dès qu'il entrait dans le domaine de la pratique religieuse. »

II

On vient d'entendre comme un écho des exhortations du P. Paul. Mais sa mission n'était pas seulement d'éclairer les esprits; il devait encore façonner les cœurs. En lui, le directeur égalait-il le maître? Ces principes d'une spiritualité si élevée et si pratique, savait-il les adapter à l'infinie variété des infirmités et des défaillances humaines? Avait-il le don divin de diriger les âmes?

Tous les témoignages le proclament. Ecclésiastiques de tout rang, laïques et religieux, riches et pauvres, qui eurent le bonheur de suivre sa direction, sont unanimes : « Il paraissait lire dans les consciences. » — « Après quelques courts entretiens, il me connaissait mieux que moi-même. » — « L'empreinte qu'il laissait dans l'âme était ineffaçable. » — « M'étant adressé à lui sans le connaître, je compris, non sans surprise, qu'il pénétrait jusqu'au fond de mon cœur; quelques paroles brèves, précises, lui suffirent pour dissiper les ténèbres qui depuis longtemps m'enveloppaient, pour me donner une paix et un courage que je ne connaissais pas. Depuis ce jour, de loin en loin, je recevais de lui une direction qui m'a maintenu dans ce bienheureux état. » Combien d'autres témoignages expriment la même confiance en ses lumières!

De plus, on admirait en lui un dévouement à toute épreuve, une patience que rien ne lassait, une délicatesse, un tact, des attentions qui surprenaient dans un homme si austère et si ferme.

La méthode fut-elle à l'abri de toute critique? Il ne le semble pas; du moins s'il faut en croire un témoin, qui s'attache, il nous l'a dit lui-même plus haut, à faire ressortir les *déficits de*

l'homme pour grandir le *travail de Dieu*. Bien que ses remarques n'aient été confirmées par aucun autre témoignage, nous les reproduisons ici : elles nous fournissent l'occasion de caractériser la spiritualité du serviteur de Dieu (1). « Quelques-uns, dit le P. F. Celle, trouvaient que le Père Instructeur ne connaissait qu'une voie. »

Le P. Ginhac, avouons-le, ne connaissait qu'une voie, la voie royale de la croix, dont parle l'Imitation; il n'avait qu'une science, la science de saint Paul : « *Scire Jesum et hunc crucifixum.* » Mais, à l'exemple de l'Apôtre, il s'appliquait à se faire tout à tous. Il savait que dans cette voie, tous ne peuvent marcher d'un même pas, ni avec mêmes bagages, ni avec même allure. Il savait que les principes de cette science doivent se plier aux mille circonstances qui diversifient, dans les âmes, le travail de la grâce; et il s'efforçait de s'adapter, comme Dieu lui-même, à toutes les exigences de la créature. Doué d'une imagination brillante et d'une diction abondante et facile, il eût sans doute présenté, sous des formes plus neuves et plus variées, l'unique pensée de son âme; mais il dédaignait ces moyens humains. De plus, des qualités qui font l'orateur ou l'écrivain, il n'avait reçu de Dieu que les plus solides, la précision, la netteté et la force. S'il était, avec une énergie inflexible, l'homme d'une seule idée dans les conférences à la communauté, dans les entretiens intimes il était l'homme de toutes les pensées généreuses pour les diriger, de toutes les infirmités pour les guérir.

» Quant à moi, ajoute le P. Celle, avec une pointe de malice, je sais que s'il ne connaissait que sa voie, il nous laissait bien marcher par les nôtres; il semblait nous dire : « Vous êtes raisonnables; faites bien votre troisième an; je prierai pour

(1) Au cours de ce récit, nous avons nous-même pris pour règle de ne dissimuler aucune des faiblesses ou infirmités que les relations des témoins signalent dans le serviteur de Dieu. Cette sincérité, il est vrai, a paru excessive. On nous a dit avec raison que nous avions donné çà et là trop de crédit aux impressions peu réfléchies de quelques-uns. Mais il nous a semblé que le lecteur serait satisfait de voir le P. Ginhac non seulement tel qu'il fut en réalité, mais encore tel qu'il a pu paraître. S'il y a de l'exagération dans certaines critiques, le lecteur lui-même en fera justice à l'aide du contexte.

vous... » Il ne dissimulait pas les défauts, mais on aurait dit ensuite qu'il comptait que la grâce ferait seule tout en son temps. »

Ceux qui ont connu le P. Celle savent qu'en effet la grâce opéra grandement dans son cœur, après le troisième an; et peut-être penseront-ils que la mystérieuse discrétion du directeur ne fut pas sans influence sur les rapides progrès du disciple.

Oui, le P. Ginhac se tenait habituellement dans l'attitude de la réserve. Une attitude plus agressive n'eût-elle pas été préférable? n'eût-elle pas mieux convenu aux généreux qui aiment à être éprouvés, aux nonchalants qu'il faut stimuler, aux timides qui attendent les premières avances? — Évidemment, à l'égard de ceux-là le Père Instructeur savait se départir de sa discrétion habituelle; mais pour l'ensemble, il observait, et cela par principe, autant que par inclination naturelle. « A cette école du cœur, disait-il, le religieux n'est plus au noviciat. Alors, il était soumis à des épreuves; aujourd'hui il s'exerce lui-même. Alors, la Compagnie le dirigeait, le stimulait, le corrigeait comme un enfant : aujourd'hui, elle fait appel à son cœur, persuadée qu'il donnera de lui-même, durant cette dernière épreuve, les fruits de sainteté qu'elle a droit d'attendre, après tant d'années de sollicitudes et de sacrifices. »

Pénétré de cette pensée, le Père Instructeur gardait à l'égard des tertiaires l'attitude que saint Ignace recommande au directeur des Exercices. Après avoir éveillé dans les cœurs des convictions ardentes et des résolutions généreuses, il se recueillait dans la prière; il attendait le moment où Dieu se communique à l'âme, où il l'embrase de la flamme de son pur amour et lui fait connaître sa voie. Ce moment venu, le sage directeur intervenait, pénétré d'un saint respect pour le travail de Dieu sur l'âme, et pour l'effort de l'âme coopérant au travail de Dieu. (*Exer. Spir.* annot. 15).

Diriger et éclairer à l'heure des ténèbres, soutenir au milieu de la tentation; d'après les circonstances, recourir aux reproches ou aux félicitations, user du frein ou de l'aiguillon, tel était le devoir du Père Instructeur; il s'en acquittait avec grande délicatesse.

Dans certaines âmes, moins attentives ou moins libres avec lui, son action passa-t-elle inaperçue? « Fut-elle comme nulle pour quelques-uns? » ainsi que le dit le P. Celle. Nous l'ignorons. Elle était du moins vivement sentie par ceux qui venaient en quelque sorte la solliciter et la provoquer. « En certaines circonstances, disait à ce sujet un tertiaire de Mourvilles, ma nature trouva bien inopportunes et bien mortifiantes les avances du Père Instructeur; elle dut se soumettre, car Dieu avait parlé. » Un autre, devenu supérieur du P. Ginhac, se confessait à lui, dix années après sa troisième probation; il ne l'entendit pas sans surprise lui dire rondement : « Et l'examen particulier, le faites-vous comme il faut? Quelle en est la matière? »

D'autres fois, le P. Paul observait plutôt la réserve. Naturellement timide, il n'était pas homme à pénétrer de force dans un cœur fermé; délicat, il sentait vite la gêne qu'il pouvait causer; charitable et modeste, il se tenait humblement aux abords, jusqu'au jour où l'accès ne lui était plus interdit. La peine et les angoisses que ces jours d'attente lui causaient, le R. P. Provincial put les entrevoir, dans une circonstance où l'affection du père paraissait méconnue : en lui, il ne remarqua ni aversion, ni amertume, mais une plus grande tendresse, qui se traduisait par la prière et par un redoublement de prévenances.

Les témoignages de Mourvilles confirment, en maints endroits, les observations que nous venons de faire : « Voici, à mon avis, dit le P. L. Pic, la qualité dominante du P. Ginhac, comme directeur : c'est le respect qu'il manifeste pour le travail immédiat de Dieu sur l'âme et pour les inspirations personnelles de cette âme elle-même. On dirait qu'il craint de troubler par son ingérence l'action divine, et quand l'âme lui révèle ses pensées et ses projets, il l'écoute avec l'attention qu'il prêterait à la parole de Dieu. Quand elle a fini de parler, il n'intervient pas pour modifier substantiellement ce qu'il vient d'entendre; mais, après avoir gardé quelque temps un silence recueilli, il propose ce qu'il jugerait plus profitable à l'âme, dans l'ordre même de ses pensées. »

Le P. Claude Faure, missionnaire du Maduré, qui a cueilli, hélas! avant l'heure, la palme due à son dévouement, dit que,

dans le Père Instructeur, on trouvait une plus grande bonté que dans le Père Maître, et il ajoute : « Il est vrai que, dans cette troisième année de probation, le supérieur doit accorder beaucoup plus de latitude à l'initiative de religieux déjà formés. La direction extérieure a moins à se faire sentir, devant laisser plus libre action à l'esprit d'amour et, pour ainsi dire, au cœur même de la Compagnie. Mais ce n'est pas un petit mérite pour celui qui la représente, d'observer si, près de lui et sous sa conduite, on se livre à cette suave impression de la charité, quand d'ailleurs, il ne néglige rien lui-même de ce qui peut allumer chez tous le zèle le plus ardent de la perfection. »

« La grande loi de son action sur les âmes, observe le P. E. Portalié, me paraît être celle-ci : dans la direction générale, porter les âmes au plus parfait, les exciter à faire, comme il dit, régner en elles sans réserve le Divin Roi; mais dans la direction particulière, attendre et se borner à seconder l'action de la grâce. Autrefois, paraît-il, il stimulait davantage; il semble avoir aujourd'hui reconnu que la seule action durable et sérieuse est l'action spontanée, inspirée d'en haut, et soutenue par le directeur. Chacun a pu observer cela dans ses entretiens avec le Père Instructeur, surtout durant la grande retraite. Tant que la grâce n'a pas éveillé dans l'âme une résolution bien précise, lui ne la conseille pas; mais dès que les ouvertures de l'âme lui permettent de discerner en elle cette impulsion du Saint-Esprit, avec quelle énergie il approuve, encourage, et comme il sait, au besoin, rappeler les lumières reçues, les résolutions prises! Ainsi s'expliquent peut-être les impressions différentes que j'ai entendu manifester à ce propos.

» Le P. Ginhac est-il sévère ou indulgent? Il fut un temps où quelques-uns, dit-on, le jugèrent trop sévère dans son zèle pour la perfection de ceux qu'il avait à former. Le P. Ginhac est austère dans sa vie, ferme dans les principes; il ne trahit jamais la parole divine; mais, dans la pratique, son indulgence est extrême. Aucune défaillance ne l'étonne : il relève, encourage; il montre, dans la défaillance même, un dessein de Dieu, et il renvoie, pleine de courage et de force, l'âme venue à lui abattue. »

Un dernier reproche adressé au P. Ginhac : « Il ne cherchait pas à initier les âmes aux secrets de l'oraison contemplative. »

Au rapport des Bollandistes, un saint de l'ordre des Mineurs observantins, le B. Jean Bonvisio, fut l'objet d'une semblable critique. Comme son compagnon l'engageait à introduire les novices dans les voies extraordinaires, le Bienheureux lui répondit que ce serait ruiner en eux la vie spirituelle. Il les exerçait à l'oraison commune, persuadé que Dieu seul pouvait les élever plus haut. Ayant appris qu'à Rome, le Père Maître se proposait de former ses novices à la contemplation, il dit en souriant : « C'est un enseignement que la divine majesté se réserve! (1) » Le P. Paul pensait de même. Fidèle disciple des Exercices, il se contentait de préparer les voies au divin Esprit par l'abnégation et l'amour.

Mais dans une maison de troisième probation ce silence n'est-il pas déplacé? cette discrétion n'est-elle pas excessive? Ne doit-on pas préparer le religieux à la direction des âmes, lui enseigner par conséquent toutes les voies par lesquelles Dieu les conduit?

Sans doute un tel enseignement peut être donné avec fruit dans un troisième an; il élève les cœurs et leur ouvre des horizons inconnus; il inspire un plus grand amour de Dieu et un plus grand désir de correspondre à ses grâces, enfin, il achève la formation en vue de la direction des âmes. Mais le P. Ginhac pensait que des indications générales, complétées par des lectures privées, pouvaient assurer ces avantages. Il estimait grandement toutes les faveurs célestes, racontées dans les vies des grands contemplatifs; dans son humilité, il éprouvait pour elles un sentiment d'admiration respectueuse plutôt que le désir ou l'envie. De plus, il savait que, de nos jours, l'occasion de diriger des âmes honorées de ces dons extraordinaires est plus rare qu'en d'autres temps. Nous ne vivons plus à ces époques, où les contemplatifs trouvaient dans les solitudes une paix dont rien ne venait troubler la douceur; nous vivons en des jours de lutte et d'apostolat. Cependant, même au milieu de ce mouvement que

(1) Tom. XVI, *Vita B. Joannis Bonvisio.*

la persécution rend nécessaire ou que le zèle inspire, Dieu accorde à des âmes privilégiées le don de la contemplation. Appelé à les diriger, le confesseur inexpérimenté devra prier, consulter et s'instruire.

A un de ses disciples, le P. Paul écrivait :

« Votre bonne lettre m'a bien fait plaisir *in Domino*. Elle montre les heureuses dispositions dans lesquelles la grâce de Notre-Seigneur a mis votre âme. Si le divin Maître veut vous communiquer un don d'oraison au-dessus du commun, et par là vous faire entrer dans une union plus intime avec lui, vous ne devez pas vous y refuser; mais, au contraire, faire tout ce que vous pourrez pour vous en rendre digne et pour en faire votre profit A. M. D. G.

» Or, vous reconnaîtrez si vous êtes appelé à ces degrés sublimes d'oraison, à ces deux marques principalement : d'abord, si malgré le soin que vous prenez pour bien vous préparer à la méditation, pour remplir les additions et appliquer les facultés au sujet, vous ne pouvez pas y réussir, ou ne le pouvez, qu'en vous faisant une extrême violence, vous sentant toujours attiré à une sorte de passivité apparente en présence de Dieu Notre-Seigneur. 2° Si ce genre de communication, dans lequel vous semblez ne pas agir, nourrit pourtant votre âme et la sustente, de manière qu'elle se sente ensuite plus forte pour repousser les tentations, remplir ses devoirs, pratiquer les vertus, qu'elle soit portée au recueillement et à vivre avec Dieu. Tant que vous constaterez ces deux signes, vous pouvez être sans crainte. Néanmoins, pour se prémunir toujours contre l'illusion, si facile en cet état, se montrer fidèle en toutes choses à la grâce; et encore, afin de n'être pas pris au dépourvu, dans le cas où l'attrait viendrait à cesser pour une raison ou pour une autre, il ne faut jamais manquer de préparer un sujet d'entretien ou de méditation, comme si on savait d'avance qu'on n'éprouvera rien d'extraordinaire. On doit aussi s'appliquer à vivre dans les sentiments d'un grand oubli de soi... (1) »

(1) Dans sa correspondance, le P. Ginhac est-il amené à donner des conseils à des personnes appelées à une oraison plus élevée; il leur inspire grande estime pour les dons

III

S'oublier soi-même, sortir de soi-même pour se jeter et se perdre en Dieu, le P. Paul en revient toujours à cette maxime qui fut la règle de sa vie. De plus en plus, à Mourvilles, il en révélait à son insu la fécondité; les heureux solitaires disent avec admiration les fruits qu'elle portait.

Avant de partir pour le Madure, un tertiaire de Mourvilles, aujourd'hui Mgr Barthe, évêque de Trichinopoly, écrivait :

« Les jours de repos, pendant la grande retraite, les tertiaires passaient une bonne partie du temps de la promenade à parler de leur saint Instructeur. « Avec lui, disait-on, la terre et toutes les créatures deviennent comme un point insignifiant, ou plutôt disparaissent, tant il élève les âmes au-dessus des choses qui passent. Quel bonheur pour nous de faire notre troisième an à l'école d'un tel maître! »

« Dans ses exhortations, il ramenait sans cesse devant nos yeux le troisième degré d'humilité. A l'entendre, il fallait de toute nécessité arriver là pour être vrai et légitime enfant de la Compagnie de Jésus. « Mes Pères, disait il, soyons les hommes du troisième degré d'humilité! » Et sa vie, plus que sa parole, nous excitait à monter vers ces hauteurs : il y était déjà si bien établi lui-même!

« Son humilité nous confondait. C'était la barrette à la main qu'il nous parlait dans nos chambres, et aucun de nous ne pouvait alors le déterminer à se couvrir.

« A propos d'actes de détachement fort communs, il éveillait en nos âmes de grandes et hautes pensées. Ainsi, par exemple, quand il nous faisait passer tous les mois d'une chambre à une autre, il nous disait, un peu avant ces translations : « Vous voulez tous imiter Notre-Seigneur; vous devez donc désirer d'avoir, en toutes choses, la moindre, comme entre les chambres, la plus

de Dieu, il les presse d'y correspondre généreusement, en évitant les illusions du quiétisme. (Voir *Lettres de Direction*, Préface et passim).

mauvaise; si elle vous est donnée, soyez-en heureux, remerciez-en Notre-Seigneur. Si votre lot est, au contraire, une chambre plus commode ou la meilleure, recevez-la, sans doute, de Notre-Seigneur, mais considérez-vous comme moins bien partagé. »

Le P. Eugène Portalié, qui nous a déjà tracé plus haut les traits saillants de la doctrine spirituelle du P. Paul, va nous peindre quelques-unes de ses vertus :

« J'ai eu le bonheur de faire à Toulouse mon premier noviciat sous la direction du P. Ginhac, et j'ai été heureux de le retrouver à Mourvilles. Or, en présence de Dieu, j'affirme que, durant ces trois années, ainsi que dans les nombreuses circonstances où je l'ai revu, il ne m'a jamais été possible de douter que le Père ne soit un de ces saints que Dieu se choisit, en petit nombre dans chaque siècle, pour confondre la lâcheté ou relever le courage de la multitude des chrétiens. Je n'ai entendu raconter de lui ni miracles, ni visions; mais quelque merveille que l'on découvrît, nul de ceux qui l'ont bien connu n'en serait surpris, tant ils sont convaincus que sa sainteté est des plus hautes. L'opinion commune, souvent exprimée devant moi, est qu'il a obtenu de Notre-Seigneur cette sorte de secret ou de mystère absolu des opérations de la grâce dans son âme.

» De tous les caractères de sa sainteté, celui qui frappe à première vue, c'est la totale victoire remportée sur la nature. Le P. Ginhac, c'est l'*homme surnaturel;* aussi éprouve-t-on à son aspect je ne sais quel saisissement; tels et tels, plus impressionnables, diraient volontiers, frayeur. Novices, nous connûmes le P. Orlandis, un saint, lui aussi; mais son approche ne nous saisissait pas; plus accoutumés à voir le P. Ginhac, nous ne le vîmes jamais arriver, s'approcher, sans être émus; nous sentions venir l'homme de Dieu. Moins jeunes, moins sensibles à Mourvilles, sa vue seule excitait en nous une impression que d'autres ne produisent pas (1).

(1) « Pendant mon séjour à Iseure, écrit le P. Hippolyte Fleury, j'eus le bonheur de passer toute une récréation de midi avec le P. Ginhac. J'avais entendu plusieurs fois parler de sa sainteté. Aussi, autant que je le pouvais, je ne quittais pas des yeux sa figure. J'admirais, sans doute, le charme de sa conversation; mais ce qui me frappa bien

» *La modestie.* — On ne saura jamais quelle minutieuse étude il s'imposa pour régler les plus petits détails de son extérieur, où l'on retrouvait, comme en un miroir vivant, toutes les lois de la modestie. Il en exigeait des autres l'observation, de toutes ses forces. « Mes Pères, disait-il, ce n'est pas peu de chose que la modestie; il s'agit de la perfection de notre corps qui est partie essentielle de notre nature humaine; il s'agit d'édifier le prochain, de glorifier en notre personne Jésus-Christ, notre Divin Roi. » Un Père, de tempérament très vif, lui ayant dit : « Ces règles ne sont pas faites pour moi. » — « Elles sont faites pour tout enfant de la Compagnie, répondit le P. Ginhac; et dans la grâce de votre vocation, il y a aussi celle d'être modeste, à la façon de saint Ignace, votre Père. »

» *Les relations avec Dieu.* — Toutes ses résolutions sont prises devant Dieu. On a donc pu ne pas approuver telles de ses prescriptions; jamais on n'a osé y voir l'effet d'un sentiment naturel.

» Tout ce qui touche au culte divin est l'objet de ses préoccupations au plus haut degré : « Dites au Frère sacristain qu'il y a sur la nappe de l'autel une tache de cire... Priez le Père qui récite les litanies d'aller bien lentement. » Le lendemain : « C'est encore trop vite : on ne parlerait pas ainsi à un roi, pas même à un homme du peuple. » Et encore : « Si ce Père ne peut pas faire mieux, qu'un autre le remplace. »

» Répondre lentement et uniformément aux prières d'avant et d'après les repas, c'est chose difficile dans une nombreuse communauté. Le P. Ginhac ne désespéra pas de réaliser ce bel ordre : il n'a cessé de nous avertir, toujours avec douceur et à propos, que le jour où la perfection a été atteinte.

» *La pauvreté.* — Je voudrais qu'on lui dérobât le carnet où sont inscrites les observations qu'il communique chaque jour

davantage, ce fut que, pendant tout cet entretien, il était visible que la pensée de ce saint homme se portait ailleurs; en sorte qu'il y avait en lui comme deux hommes : l'un qui se prête à l'action présente et s'en acquitte à merveille, l'autre tout occupé de Dieu, comme s'il le voyait présent. Cette sorte de dédoublement de lui-même me parut si sensible et l'impression que j'en ressentis fut telle que, à vingt ans de là, elle reste aussi vive qu'au premier jour. »

au Père Ministre, au Père Préfet. La même page a servi plusieurs fois; écrite d'abord au crayon, puis à l'encre, et encore à l'encre, dans un sens différent; c'est une curieuse mosaïque de pauvreté (1). »

» *L'humilité.* — Elle est inouïe; mais de tous les aspects de cette vertu en lui, le plus admirable, à mon avis, est la simplicité avec laquelle il demande conseil à un ministre, à un préfet de tertiaires, et la docilité de petit enfant qu'il met à suivre leur avis, dès qu'une bonne raison l'appuie : « C'est vrai, il faudra faire ainsi. »

Après avoir signalé d'autres vertus, le Père ajoute : « Je termine par un mot qui, je n'en doute pas, exprime, avec mon sentiment, celui de tous les tertiaires et des novices du P. Ginhac : « Une des plus précieuses faveurs que j'ai reçues de Dieu, c'est d'avoir rencontré sur mon chemin ce vrai saint; comme un des plus grands reproches que je redoute pour l'heure du jugement, c'est de n'avoir pas mieux profité de ses exemples et de ses conseils. »

A cette époque se rattache un fait raconté par le P. L. Descamps; il dit : « L'humilité du serviteur de Dieu confondait. Il avait un souverain mépris pour lui-même et se mettait bien au-dessous de ses frères. Un exemple curieux : J'avais été nommé supérieur dans une de nos maisons. Souvent invité à nous faire une visite, au cours de ses voyages apostoliques dans

(1) Quelques jours après l'ouverture du 3e an, écrit le P. É. Charel, le P. Ginhac me dit : « Voici de l'argent dont j'ai à vous rendre compte (quoique tertiaire j'avais les fonctions de procureur et ministre); je ne l'ai pas fait plus tôt, parce que vous étiez occupé à vous mettre au courant de votre office. » Le Père ne garda même pas le porte-monnaie; on le lui remet chaque fois qu'il se met en route.

» Au retour d'un voyage, il me remettait l'argent qui lui restait, en m'indiquant l'emploi de celui qu'il avait dépensé. « Il y a encore telle somme dont j'ai à vous *justifier* l'emploi », ajouta-t-il (il s'agissait de quelques sous). Comme je me défendais d'avoir à recevoir de mon Supérieur une reddition de comptes aussi méticuleuse, il ne répondit rien mais continua à passer en revue son voyage jusqu'à ce qu'il se rappela qu'il avait fait une aumône.

» Ayant remarqué que son diurnal était fort vieux et fort usé, je lui en offris un neuf à mon usage. Je convoitais le sien comme une relique. « Le mien est assez bon, me répondit-il. »

nos régions, le bon Père résista longtemps, mais, la charité l'emportant, il m'arrive un jour sans me prévenir. Comme je descendais au parloir, je le trouve dans le vestibule. J'allais lui donner l'accolade fraternelle; mais auparavant le P. Ginhac voulut remplir ce qu'il appelait un devoir, et, sans me donner le temps de la réflexion, il se jette à mes pieds, me demandant ma bénédiction. « Vous êtes le Supérieur, me dit-il suavement, je vous dois le respect, bénissez-moi. » J'essaye en vain de le relever, il fallut m'exécuter. »

Le P. E. Valcarce, qui a été professeur de métaphysique et, plus tard, professeur de droit au collège des Hautes-Études de Bilbao, a envisagé son Père Instructeur de Mourvilles sous l'aspect le plus élevé :

« Je crois que la vie du saint et vénérable homme de Dieu, le P. Ginhac, glorifiera Dieu grandement et sera fort profitable à ceux des nôtres qui désirent avoir sous les yeux un type accompli de jésuite, cloué avec Jésus-Christ sur la croix de la vie commune. En ceci il a été, ce me semble, totalement parfait, ce saint et inoubliable Père.

» J'admirais, sans interruption et avec une vraie stupeur, cette forme ordinaire d'une vie extraordinaire en tout. On eût dit un homme confirmé en grâce et doté de prémotion physique pour se maintenir, en tous ses actes, au troisième degré d'humilité. Qui voudra exprimer le caractère propre de sa vie entière et ce qui y mettait le sceau, donner la note dominante de toutes ses vertus, le très particulier timbre de ses actes les plus insignifiants, devra partout nous le montrer comme le saint pleinement vivifié et mis en acte par la forme du troisième degré d'humilité.

» Encore n'est-ce pas là ce que j'ai observé de plus admirable en cet ordinaire genre de vie; plus grande était ma stupeur, quand je considérais le déterminisme quasi mécanique de ses opérations, et cette régularité géométrique de ses mouvements, que l'on eût dit régis par des *habitus* inconscients et instinctifs; ce qui n'empêchait pas son âme d'être, en toutes ses opérations, tellement active qu'elle les déterminait toutes avec pleine réflexion, liberté et domination.

» A ce déterminisme immuable, inflexible, qui jamais ne le laissa dévier de la ligne de la perfection, règle de sa vie, le P. Ginhac unissait la bonne grâce, le naturel charmant, sincère et doux de l'enfant; toute sa vie en devenait aimable jusqu'à sembler facile.

» Enfin, dans sa pratique du troisième degré d'humilité, le P. Ginhac se montrait admirable en ce qu'il l'associait à toutes les pratiques de la vie ordinaire, et cela avec tant d'aisance, de naturel et de bon sens, qu'il ne troublait jamais le moins du monde l'ordre de la communauté, et ne donnait, pour contenter sa piété, sa dévotion, aucun ennui à personne.

» C'est là l'idée générale que je me fis du saint Instructeur. Dieu me mit à son école; pourquoi faut-il que j'aie si peu profité de son exemple et de ses conseils?

» En fait de choses extraordinaires ou miraculeuses, je ne sais rien : c'est peut-être que j'ai toujours été peu amoureux des merveilles. Aussi bien transforment-elles quelquefois les vies des saints en épopées curieuses, inimitables, incroyables. De tout ce que j'ai ouï raconter du P. Ginhac, rien ne m'a paru aussi admirable que ce que j'ai vu tous les jours, et je l'ai dit plus haut (1). »

(1) En face de ces vivantes peintures de l'âme du P. Paul, on serait heureux de placer un dessin qui reproduisît au naturel son attitude modeste, et sa figure, à la fois douce et austère. Hélas! on n'a qu'une ébauche incomplète, celle que traça furtivement, en 1885, à la prière de ses frères, le P. Jean-Marie Lafaye, dont la biographie très édifiante a été écrite par le P. E. Laborde.

Durant quelque temps, pendant les conférences, il se plaçait à droite du P. Instructeur, de manière à le bien voir, sans attirer son attention. Tandis que ses voisins prenaient des notes, le crayon en main, il dessinait quelques traits qu'il fixait ensuite sur la toile; c'est ainsi qu'il esquissa le portrait du P. Paul, de profil, le buste incliné vers le livre des règles.

Un jour, il eut un moment d'émotion. Le Père Instructeur compara le travail de la perfection à l'œuvre d'un peintre : « L'artiste, dit-il, se met à côté de son modèle...; (l'auditoire se prit à sourire); il l'observe, et, chaque jour, il ajoute un trait nouveau. » Les sourires s'accentuent; le P. Paul, surpris à son tour, s'arrête et regarde, tandis que le peintre de circonstance, se croyant découvert, baisse les yeux et attend immobile. Ce ne fut qu'une alerte. Il put continuer son œuvre. Comme on lui conseillait de ne pas l'exposer dans sa cellule : « Oh! ne craignez pas, répondit-il; le saint homme, qui use peu du miroir, ne s'y reconnaîtra pas. »

Le jugement du professeur est confirmé par les souvenirs d'un jeune Frère coadjuteur espagnol, qui remplissait à Mourvilles, durant les trois dernières années, les offices de portier et d'infirmier. Voici, fidèlement traduites, les intéressantes notes qu'il nous a données.

« A la mémoire du bienheureux P. Ginhac. — Ce fut à Mourvilles, que j'eus la grâce de connaître le saint. Du premier au dernier jour, pendant les années que Dieu m'a fait la grâce d'être avec lui, je l'ai toujours vu le même, c'est-à-dire, d'une régularité incomparable. Ainsi, nulle part, ni à la chapelle, ni au réfectoire, ni ailleurs, je ne l'ai vu retarder la communauté. Sa charité et son humilité unies le faisaient venir en récréation avec les Frères. Bien des fois, il arrivait avant que nous eussions achevé de disposer le réfectoire et de laver la vaisselle; et alors, le bienheureux Père se mettait aussitôt à enlever avec nous les assiettes, les verres, etc.; et, bien souvent aussi, pour que nous eussions un peu plus de récréation, le bienheureux Père voulait seul laver et essuyer les cuillères et fourchettes.

» Quelle charité si grande n'avait-il pas toujours pour les Frères! A Mourvilles, je fus réglementaire et excitateur. Or, je ne sais pourquoi, à Mourvilles plus que partout ailleurs, je dormais aussi pesamment qu'un enfant au berceau; aussi, le matin, à quatre heures, combien de fois il a remplacé le pauvre excitateur! Et après avoir réveillé toute la communauté, il venait à ma chambre et me disait : « *Benedicamus Domino!...* Cher Frère, êtes-vous malade? » — Non, mon Révérend Père, disais-je

Malheureusement il la laissa imparfaite. Après la mort du P. Ginhac, on chercha en vain une photographie qui permît de conserver ses traits; on ne trouva que l'ébauche de 1885. Le visage y est mal éclairé; les yeux, le contour et le pli des lèvres y sont dans un vague obscur. On accentua légèrement ces lignes indécises et on édita une photogravure, très souvent reproduite. Quelque imparfaite qu'elle soit, elle plaît aux disciples du P. Paul, qui retrouvent en elle, dans ses traits les plus saillants, le visage de leur maître.

Plus tard, des artistes essayèrent de faire revivre le serviteur de Dieu, en s'aidant à la fois de l'ébauche du P. Lafaye, de la photographie du défunt, et des souvenirs encore gravés dans toutes les mémoires. Mais pouvaient-ils, de la sorte, atteindre une parfaite ressemblance? Malgré tout, leurs portraits ont un vrai mérite et sont très appréciés de ceux qui ont moins connu le P. Ginhac. Que ces dévoués collaborateurs reçoivent ici l'expression de notre vive reconnaissance. (Voir Appendice, IV).

alors, et le bienheureux supérieur : « Ne vous inquiétez pas, cher Frère; la communauté est réveillée. » Combien de fois il a fait ainsi, sans que personne en ait rien su!

» Une fois, il alla à Toulouse; ayant manqué la diligence, il dut prendre le train de Toulouse à Villenouvelle, et puis, faire à pied le trajet de huit kilomètres de Villenouvelle à Mourvilles : de sorte qu'il ne put arriver que vers les onze heures. J'allai l'attendre au bout de la montée de Varennes. La nuit était bien noire et il pleuvait. Le Père arriva sans parapluie, et quand il m'eut reconnu : « Pauvre Frère! dit-il, qui vous a envoyé? » — Le Père Ministre. — « Mais, pauvre Frère, vous devez être gelé! Ce bon Père Ministre! » Je lui disais : « Mon Révérend Père, vous êtes tout trempé. » Mais lui, tout de suite : « Pauvre cher Frère, que vous devez avoir froid aux pieds! Moi, je suis assez couvert. Je regrette bien que l'on vous ait envoyé m'attendre si loin! » Puis, en cheminant, il me parlait de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de saint Alphonse Rodriguez. A plusieurs reprises, je lui redis : « Vous devez être bien fatigué, mon Révérend Père? » Il répondait : « Non, mon Frère, » et aussitôt il revenait à moi et me témoignait sa compassion.

» Je savais qu'il avait les pieds fort endommagés; et le voyant aller par les cailloux et boîter un peu, je lui dis : « Vous souffrez des pieds, mon Révérend Père? » Il me répondit : « Pas beaucoup, cher Frère, » et aussitôt il se remettait à parler de saint Alphonse.

» Quand nous arrivâmes à la porte du parc, le bienheureux Père dit avec un soupir de joie : « O chère solitude de Mourvilles! Nous arrivons, cher Frère. Que nous sommes heureux, n'est-ce pas? Que le bon Dieu soit béni! Il a été bien bon de nous donner cette chère solitude! » Et il continua de bénir Dieu, jusqu'à la maison, où le Père Ministre nous attendait. Il avait fait du feu, et le souper était prêt; mais le bienheureux Père insista tellement, que, pour lui faire plaisir, le Père Ministre fut obligé d'aller se reposer, et le saint Père alla faire une visite à la chapelle. Je l'y laissai et allai m'asseoir près de la porte de sa chambre. Quand il y vint, après la visite à la chapelle, il m'ordonna d'aller tout de suite au lit, et,

en me remerciant de nouveau, il ajouta : « Dormez bien tranquillement! »

» Le lendemain, à quatre heures, l'excitateur dormait, bien tranquille. Le Père sonna la cloche, et puis, comme de coutume, il me porta le *Benedicamus Domino*, et me dit : « Si vous êtes fatigué, cher Frère, restez au lit jusqu'à cinq heures; » mais moi, qui savais que mon supérieur était plus fatigué encore, voyant cette grande charité, je me levai tout de suite.

» Un jour du mois de juin 1890, le bienheureux Père m'appela à sa chambre et me dit : « Cher Frère, j'ai un peu de mal à une jambe : si vous voulez bien, vous pourriez voir ce que c'est. » Quand j'aperçus cette plaie, un peu au-dessous du genou, je fus épouvanté; l'os paraissait. — Je dis au Révérend Père : « La chose me semble grave : il faut consulter le médecin! » — « Vous croyez, cher Frère? Eh bien! nous le ferons venir. » Le médecin ordonna le repos absolu, et, deux fois le jour, je faisais un pansement; mais sous prétexte de m'aider, le Père arrachait sans aucune crainte les bandes collées, et irritait la plaie. Un jour cependant, il me pria d'aller chercher un peu d'eau chaude pour faire le pansement et détacher les bandes; mais, quand j'arrivai, il avait tout arraché.

» Après la messe, il devait ne pas s'agenouiller; mais je ne pus le décider à s'asseoir; il se mettait à l'extrémité d'un agenouilloir; là, il posait le genou de la jambe saine, et l'autre genou, en dehors de l'escabeau, sans appui. On eût dit que les deux genoux appuyaient, si convenablement il se tenait. Je lui dis un jour : « Mon Révérend Père, pourquoi restez-vous si longtemps à genoux? votre jambe se fatigue. » Il répondit : « La jambe malade ne touche pas au banc; je la tiens en l'air. » Quand j'allais le panser, il me demandait pardon de la peine qu'il me donnait, et il disait cela de si bon cœur, que je sortais de sa chambre, chaque jour plus édifié.

» Le médecin, cependant, voyant que le mal empirait et informé de ce que faisait le saint Père, lui défendit de s'agenouiller, jusqu'à nouvel ordre. Depuis, je ne le vis plus à genoux, ni après la messe, ni aux visites du Très Saint Sacre-

ment, et il m'obéissait comme si j'avais été son supérieur (1).

» Un jour, M. le docteur Gaillard lui demanda : « Comment vous est venue cette plaie à la jambe? » Il répondit : « Je donnai de cette jambe, où se trouvait une chaînette de fer, contre un meuble, et les pointes de la chaînette entrèrent un peu. Croyant que ce ne serait rien, je mis la chaînette de nouveau le lendemain. » Ce sont les propres paroles du bienheureux Père. »

IV

Durant la dernière année de son séjour à Mourvilles, le saint Instructeur eut la joie de voir se fonder, à Montbeton, grâce au zèle de trois de ses anciens tertiaires, et grâce au dévouement de M^me^ la comtesse de Villèle, la maison de retraites ou plutôt d'Exercices, que ses vœux appelaient depuis trente ans. En félicitant l'un des fondateurs, il souhaite à l'œuvre nouvelle toutes les bénédictions de Dieu.

« 22 avril 1890. — Vous voilà bien placé au poste qui vous convient. Avec vous, j'en bénis Notre-Seigneur. Mission magnifique que Notre-Seigneur vous confie!

» Il n'est pas douteux que, en comprenant l'importance, vous ne fassiez tout ce qui dépend de vous pour la bien remplir. Cette charge est un nouveau motif, et très puissant, de vous appliquer de toutes vos forces à votre propre perfection.

» Après cela, vous devez, me semble-t-il, apporter le plus grand soin à ce que les retraitants ne fassent pas des retraites

(1) « La veille des saints Pierre et Paul, sur le soir, il m'appela et me dit : « Cher Frère, je ne puis me laver les pieds; voudriez-vous me rendre ce service? » J'allai vite, très heureux, chercher de l'eau chaude et je lui lavai les pieds, mais non pas sans lui dire, en gémissant : « Mon Dieu! que vous devez souffrir! » La plante de ses pieds était parsemée de durillons, gros comme des pois chiches. Le saint Père répondit : « Non, cher Frère, je ne souffre pas beaucoup. » Je m'offris à les lui couper. « Non, non, mon cher Frère, je vous remercie. Ne prenez pas tant de peine; je ne souffre pas. » Tout en lui lavant les pieds, j'arrachai cependant avec les ongles trois de ces durillons et je les garde comme très saintes reliques. »

quelconques, *mais fassent réellement les Exercices de saint Ignace* pour le fond, pour la manière et pour l'application à *s'exercer eux-mêmes*. Ce point est capital, si nous voulons faire de vrais chrétiens et renouveler ainsi la société par les saints Exercices.

» Il n'importera pas peu encore que vous tendiez à recueillir des fonds pour fonder l'OEuvre des Exercices, de manière à pouvoir ne rien demander aux retraitants. Priez saint Joseph de prendre la chose en mains. »

Depuis dix ans, sous le regard du serviteur de Dieu, les vertus apostoliques fleurissaient dans la solitude de Mourvilles. Aux alentours, on regardait sa présence comme une bénédiction du ciel : les orages épargnaient les récoltes depuis son arrivée. Plus tard, les paysans, victimes de la grêle, diront avec tristesse : « On le voit bien! le saint Père n'est plus là! »

L'heure du départ était venue; dès le 3 juillet 1890, le Père Instructeur avait écrit au T. R. P. Général :

« Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à notre Dieu très bon, dont la Providence nous a si admirablement gardés, et durant tant d'années, dans cette bienheureuse solitude de Mourvilles! Nous y avons été préservés de toute vexation des malveillants et mis à l'abri de tout péril. Ainsi devons-nous, conjointement, une grande reconnaissance à la noble comtesse de Villèle, qui, avec une libéralité insigne, nous a voulu donner asile sous son toit. Mais nous est-il permis, sans courir le risque d'être taxés d'indiscrétion, d'accepter plus longtemps ce bienfait? Plaise à Notre-Seigneur que tout se règle selon sa très sainte volonté et qu'il n'y ait pour personne sujet de s'offenser! »

Seule la générosité de M^me^ la comtesse de Villèle pouvait s'offenser; mais toutes les délicatesses se trouvaient unies dans son cœur, comme elles l'étaient dans le cœur du P. Paul, et il fut d'un commun accord décidé que l'on essaierait de Castres, sauf à retourner, si la nécessité l'exigeait, dans la bienheureuse solitude de Mourvilles.

CHAPITRE XIV

CASTRES — DERNIÈRES ANNÉES (1890-1895)

I. Apostolat : œuvres de Castres; retraite à Mende; à Marvejols; à Notre-Dame de la Drèche. — II. Correspondance : réserve; constante sollicitude; fermeté et douceur; direction pratique et élevée; noble simplicité; dévouement. — III. Puissance d'intercession : faveurs obtenues. — IV. Fête intime : cinquante années de vie religieuse. — V. Le saint Instructeur : infirmités de l'âge; rayonnement de toutes les vertus religieuses; témoignages des derniers disciples; exquise charité.

I

Depuis le transfert de la troisième probation à Paray-le-Monial en 1877, la petite Résidence de Castres avait subi plus que d'autres le contre-coup de la persécution religieuse. Le 30 juin 1880, quand les exécuteurs des décrets se disposaient à expulser les Pères de leur domicile, le P. Paulet, leur supérieur, succombait aux fatigues d'un rude et brillant apostolat. Jetterait-on un mourant dans la rue? ou le priverait-on de la consolation de voir ses frères près de son lit d'agonie? A la prière de quelques amis, une journée de sursis fut accordée; le P. Paulet rendit le dernier soupir dans sa cellule, entouré de sa famille religieuse, tandis que les exécuteurs impatients d'expulser les vivants, attendaient à la porte le départ du cadavre.

Le lendemain, les funérailles furent un triomphe pour la religion et une éclatante condamnation de la politique de persécution. On parle encore à Castres de l'interminable défilé des

catholiques qui suivirent le cercueil du religieux proscrit.

D'abord dispersés dans des maisons amies, les Pères se réunirent plus tard en petit nombre dans leur maison silencieuse, près de leur église fermée. La nourriture de chaque jour leur fut servie, durant plusieurs années, par la charité de trente familles, qui s'étaient partagé les jours du mois. Leur dévouement, celui des communautés religieuses, celui de tant de bienfaiteurs inconnus, eut bientôt sa récompense. Au moment où la suppression de la petite résidence paraissait résolue, une soudaine et très heureuse inspiration du R. P. Provincial appela à Castres le troisième an de Mourvilles (1).

Malgré les sympathies de la population foncièrement catholique, la prudence commandait la réserve. A la première nouvelle du retour des Pères, un journal sectaire avait jeté le cri d'alarme. Ce cri ne trouva pas d'écho. Peu nombreux au début, les Pères du troisième an évitèrent de se produire, et, grâce à la protection divine, ils se livrèrent en toute sécurité à leurs pieux exercices. Comme autrefois, les prêtres de la ville et des environs furent heureux de recourir à leur zèle; le Père Instructeur les accordait libéralement pour les catéchismes, les premières communions, et pour toutes les œuvres qui les mettaient en relation avec les indigents, les ouvriers et les enfants. « Ces humbles ministères, disait-il, édifient les prêtres et les fidèles; ils font un bien solide et facile; ils entretiennent au troisième an, avec la flamme du zèle, l'amour des petits. »

Le P. Léopold Castets, qui fut supérieur à Tananarive, parmi de nombreux traits de vertu, raconte un trait de délicatesse :

« J'avais donné la retraite aux enfants du refuge; de plus, chaque semaine, je leur avais fait des instructions; le P. Ginhac, redoutant la libéralité de la Mère Supérieure, me prévint et me dit : « Si l'on vous offrait quelque chose, vous direz en mon nom et au vôtre : Ma Mère, nous sommes pauvres comme vos chères

(1) Le bon cœur du P. Ginhac avait pris part de loin à toutes les épreuves et à toutes les consolations de la Résidence de Castres. Après l'expulsion des Pères, il écrivait : « Ce que vous me dites des sentiments de la ville de Castres pour le regretté P. Paulet et pour la Compagnie de Jésus me touche beaucoup; je voudrais pouvoir dire ma reconnaissance à tous et à chacun. Notre Divin Roi bénira tous ces cœurs généreux! »

enfants; mais Dieu nous garde de leur enlever une bouchée de pain! »

Dès qu'il fut donné aux fidèles de pénétrer dans la chapelle fermée depuis treize ans, le Père Instructeur se hâta de rétablir le catéchisme du dimanche, et il eut la consolation d'y voir accourir une foule nombreuse.

Intime et cachée à Castres comme à Mourvilles, l'action du P. Paul n'eut pas d'éclat au dehors. Dans le public, on connaissait à peine son nom; mais quand il sortait pour assister quelque malade, à sa vue on était saisi d'un sentiment de vénération et l'on disait : « Voilà le saint qui passe. »

Avant d'entrer en religion, une Carmélite, aujourd'hui en exil, rencontra un jour le P. Ginhac, qu'elle ne connaissait pas. « Il m'est impossible, écrit-elle, de rendre l'impression que j'éprouvai à l'aspect de ce prêtre grave, recueilli, le regard tourné vers le ciel, un chapelet à la main : on eût dit un saint du paradis. Quand on parle de lui, je le revois encore au même endroit, comme une apparition céleste (1). »

Au mois de janvier 1891, le P. Paul fut appelé au chevet d'une personne de grande piété, qui durant toute sa vie avait été très dévouée à la Résidence. Avec un zèle que la reconnaissance rendait plus ardent, il lui prodiguait les derniers encourage-

(1) Les témoignages de ce genre abondent : « Me trouvant à Castres, écrit un Père, je visitai la famille Ch. Je demandai si on avait connu le P. Ginhac. « Souvent, répondit Mme Ch., j'assistais à la messe du vénéré Père; quand il sortait, j'étais si touchée par la vue de son extérieur modeste et recueilli que je ne pouvais m'empêcher de le suivre; et je me disais : « C'est vraiment Notre-Seigneur que j'ai devant moi. » M. Ch. ajoutait : « Quand je le rencontrais dans les corridors de la résidence, par respect, j'étais tenté de m'agenouiller. »

Les ennemis de notre foi subissaient eux-mêmes l'influence de l'homme de Dieu. C'est la remarque d'un avocat, défenseur éloquent et infatigable des religieux. Il reçut un jour la visite du P. Ginhac. « Après notre entretien, nous disait-il, comme je l'accompagnais jusqu'au seuil de la porte, nous rencontrâmes dans mon antichambre un protestant sectaire, imbu de toutes les idées du jour. Il me parut comme interdit. Dès que je revins à lui, après avoir pris congé du Père : « Voilà, me dit-il gravement, le type du moine ligueur, du moine de l'Inquisition. » A ce mot, j'éclatai de rire : « Pour le coup, lui dis-je, vous n'êtes pas heureux! Vous venez de voir le plus doux des hommes, un saint. » Et lui de répéter « moine de l'Inquisition », comme s'il eût voulu se dégager du sentiment étrange que la vue du vénéré Père avait produite en lui. »

ments. A ce moment, arriva un parent de la malade qui n'habitait pas Castres.

La vue du P. Ginhac lui causa d'abord une pénible impression : « J'étais surpris, écrit-il, de l'entendre parler ainsi devant cette famille qui pouvait avoir tant à dire à la mourante. Mais cette impression se dissipa bientôt devant cette réflexion : notre tendresse et notre empressement eussent pu la distraire, et lui la tient attachée uniquement à la pensée du sacrifice et la dispose à paraître devant Dieu. Lorsqu'il sortit, je le suivis : « Vous êtes, mon Révérend Père, un fier compagnon pour le dernier voyage; quand viendra mon tour, je voudrais bien vous avoir à ma portée (1). »

Un mot du P. Paul à une généreuse chrétienne mérite d'être rapporté : « Il était venu me visiter, nous dit-elle, avec le P. Issoulier (2). Comme la Compagnie était menacée, je parlai avec émotion des mesures violentes qu'on prendrait peut-être. « N'allons-nous pas, disais-je, voir une nouvelle Commune? » Le P. Ginhac écoutait, puis se tournant gravement vers le P. Issoulier : « Avec la grâce de Dieu, nous serons heureux de donner notre vie, n'est-ce pas, mon Père? » Le P. Issoulier fit de la tête un signe d'assentiment, et tous les deux gardaient leur sérénité devant cette perspective de la mort. J'en fus édifiée plus que je ne saurais le dire; il me semblait avoir sous les yeux deux de ces héros des premiers siècles, qui allaient avec joie au martyre. »

Les devoirs de sa charge et les défiances d'un pouvoir hostile à la religion ne permirent pas au P. Paul de s'occuper des œuvres extérieures. Au reste, Dieu l'avait destiné à vivre loin du monde, en contact avec des âmes appelées à la perfection. Son apostolat ne fut pas celui d'un François Régis, celui qui entraîne

(1) Cf. *Lettres de Direction*, t. II, p. 174. Lettre à une famille dévouée.

2) Le P. Pierre Issoulier était en grande vénération à Castres. Confesseur du P. Ginhac, il mourut un jour avant lui; on regretta qu'il ne lui eût pas survécu; le Frère infirmier se fit naïvement l'interprète de ce sentiment. Après qu'on eût annoncé au P. Paul la douce mort de son confident, il lui dit : « Et que ferons-nous maintenant? Vous m'avez ordonné de brûler la plupart de vos notes; le P. Issoulier vient de mourir; comment pourrons-nous savoir quelque chose? » Le Père se contenta de sourire.

et enthousiasme les foules, mais celui d'un B. P. Lefèvre; il s'exerça sur des religieux, des prêtres, des chrétiens fervents. Durant quarante années, le P. Paul se dévoua à ces âmes d'élite, et surtout aux enfants de la Compagnie, qu'il ne cessa de pénétrer de l'esprit de saint Ignace.

Toutes les maisons religieuses de Castres appréciaient son zèle, en particulier le Carmel qui eut le bonheur de recueillir ses derniers enseignements. Les prêtres venaient à lui comme à un directeur incomparable.

Dans le courant de l'année 1893, un Père de la Résidence, encouragé par le serviteur de Dieu, proposa à Mgr l'archevêque d'Albi un plan de retraites sacerdotales, qui seraient données dans la maison même de la Compagnie, à Castres. Ce projet eut la bénédiction de Mgr Fonteneau. Aussitôt le Père Supérieur réunit les Pères de la maison pour avoir leur avis. Tous jugèrent que l'œuvre ne réussirait pas. Seul, le R. P. Supérieur se déclara pour elle, et il décida qu'on l'entreprendrait. Mgr l'archevêque d'Albi, qui disait du P. Ginhac : « Je le vénère comme un saint, il attire les bénédictions du ciel sur mon archidiocèse, » n'omit rien pour assurer le succès de l'œuvre. Au mois de septembre, deux retraites furent données, à la Résidence, avec de très grands fruits (1).

(1) La même année, des prêtres fervents inauguraient à Albi les récollections mensuelles. Le zélé promoteur de cette œuvre, M. Fabre, vicaire général, invita le clergé de Castres à imiter cet exemple, et l'on jugea que la Résidence était le lieu tout désigné pour les réunions. Jusqu'à sa mort, le P. Cyprien Dupin devait être l'âme de cette belle œuvre, que le Père Ginhac vit avec bonheur naître et grandir. « Petit grain de sénevé, dont le printemps vient de voir apparaître la tige fragile, » il sera, avant la mort du serviteur de Dieu, un grand arbre dont les branches s'étendront à Gaillac, Lavaur, Valence, Alban, Carmaux et jusqu'au delà du diocèse. (Voir Notice nécrologique du P. C. Dupin, dans les *Lettres d'Uclès*, t. VII, 1897).

Le zélé directeur de la Maison de Retraite de Notre-Dame du Haut-Mont, à Mouvaux (Nord), M. le chanoine E. Jaspar, voulant rétablir l'œuvre des récollections sacerdotales, les mit sous le patronage du P. Ginhac; et pour donner à son invitation plus d'autorité, il rappela, dans une circulaire du 20 février 1905, le vœu exprimé par Mgr Ricard, archevêque d'Auch : « *Formulerai-je un vœu, en priant le Saint Père Ginhac de le faire exaucer par Dieu? Que l'Œuvre si éminemment sacerdotale des Récollections mensuelles de prêtres, qu'il favorisa si activement, trouve auprès de lui la protection nécessaire pour se développer et prospérer! C'est de là que nous viendront, surtout dans la crise terrible*

Avant de mourir, le P. Paul devait revoir les montagnes de la Lozère, et cette ville de Mende qui avait été témoin des luttes de sa jeunesse. Le vénéré Supérieur du Grand Séminaire, aujourd'hui évêque de Rodez, Mgr de Ligonès, était un de ses admirateurs ou plutôt un de ses plus parfaits disciples; écoutons-le :

« En 1877, j'eus pour la première fois l'occasion de m'adresser à ce vrai saint. J'étais alors sous le coup d'une grande douleur, et ma souffrance se compliquait d'une pénible incertitude sur la détermination que je devais prendre pour accomplir la volonté de Dieu. Le R. P. Ginhac me donna à la fois lumière et force, comme les saints savent le faire.

» Dans cette occasion, j'ai pu constater chez le bon Père le don de se livrer charitablement à tous, de manière à satisfaire pleinement chacun en peu de temps, sans précipitation et sans perdre un instant le recueillement et la paix intérieure.

» J'ai eu le bonheur de connaître, en divers lieux, quelques hommes dont la sainteté frappait tout le monde. Presque toujours, aux témoignages d'admiration qu'on leur donnait, il fallait ajouter certaines restrictions. Pour le R. P. Ginhac, rien de pareil. Jamais je n'ai à son sujet entendu une parole de blâme; ce sont des accroissements continus de perfection que je vois constater en lui, d'une année à l'autre, par tous ceux qui le connaissent.

» Le R. P. Ginhac est, à mon avis, un de ces hommes fort rares, que Dieu envoie pour bien montrer comment il désire voir son image reproduite sur la terre, et je regarde comme une des grandes bénédictions de ma vie le bonheur de l'avoir connu. »

Par ces lignes, on peut juger du désir qu'on avait à Mende d'entendre l'écolier indocile devenu maître et modèle de sainteté. En 1891, parmi les appelés au sacerdoce se trouvait un enfant du Mazel, l'abbé Paul Ginhac. L'occasion était belle. M. de Ligonès invita le serviteur de Dieu à donner la retraite aux ordinands. Mais revenir au pays natal, retrancher quelques

qui s'annonce, notre meilleure force et les plus désirables victoires. » (18 septembre 1904, lettre d'approbation, voir au commencement de ce volume).

jours aux Pères qui lui étaient confiés, le P. Paul ne le pouvait pas. Il répondit par un refus. On eut recours au R. P. Provincial. L'Instructeur dut obéir, tout en exprimant ses regrets. C'était, pensait-il, donner mauvaise édification autour de lui, et il ajoutait que, dans son pays même, on ne serait pas édifié... Il y eut édification pour tous.

Il y eut surtout grande consolation pour M. l'abbé Paul, qui avait été, on ne l'a pas oublié, l'objet de la tendre sollicitude du serviteur de Dieu. Il vit le saint de la famille prier à ses côtés, quand il reçut l'onction sainte et quand, pour la première fois, il monta au saint autel (1). Toute la parenté, venue du Mazel et d'ailleurs, prit part aux touchantes joies de cette fête. Le Père la vit réunie au parloir du séminaire : « Il ne leur parla que de Dieu, raconte un témoin; puis il leur recommanda de faire toujours bon accueil aux pauvres. Tous pleuraient. »

Deux ans plus tard, au mois d'août 1893, Marvejols obtint, comme Mende, la grâce d'une retraite prêchée par le saint religieux : « Depuis près de vingt-quatre ans, écrit la supérieure de la Visitation, nous la demandions au ciel... Chacune de nous garde au fond du cœur le souvenir de ses précieux enseignements avec un sentiment de fidèle reconnaissance.

» Le vénéré Père s'est dépensé au service de nos âmes, pendant dix jours sans une minute de relâche. Jamais il n'a paru contrarié; jamais il ne s'est lassé de répondre à nos demandes, de se prêter à ce qu'on désirait de lui. On nous avait beaucoup parlé de son esprit de mortification, de ses austérités; nous avons admiré davantage encore sa charité exquise, son inaltérable douceur.

» Comme le serviteur de Dieu parlait très bas, il fallait le regarder pour l'entendre au parloir. Quelle douceur dans sa physionomie! Quelle limpidité dans son regard! Quel accent paternel dans ses paroles!

» En dépit de nos instances, il ne voulut jamais permettre qu'on prévînt de son passage à Marvejols les parents du Mazel. M. l'abbé Paul Ginhac, son neveu, fut cependant averti, et il

(1) Voir plus haut, p. 211, la note 1.

arriva en toute hâte. On informa de même M. Auguste Ginhac, du Mazel, qui arriva avec sa femme. Pas une minute ne fut pour cela dérobée à nos exercices, et les visiteurs reçurent bientôt l'ordre de partir. S'ils eurent la consolation de passer quelques heures au monastère et de dîner avec leur saint parent, ils le durent à l'énergique hardiesse de la Mère Supérieure. Respectueusement elle imposa sa volonté et déclara au Père que les visiteurs dîneraient avec lui; le saint homme aussitôt manifesta des dispositions toutes différentes; il témoigna grande affection à ses neveux et les laissa bien satisfaits de son accueil.

» Nous recueillîmes le plus fidèlement possible ses derniers avis, à l'heure du départ; les voici :

» Ce que nous devons demander instamment au Divin Roi, mes Sœurs, c'est la joie. Nous en avons grandement besoin pour avancer, avancer toujours. Sans doute, nous aurons des difficultés, nous ne marcherons pas toujours sur un chemin uni; mais rien ne peut, ne doit attrister une religieuse de la Visitation, ni la maladie, ni les insuccès, ni les humiliations, ni les tentations.

» Le moyen de persévérer? Il en est un indispensable : pour ne pas déchoir, il faut vouloir progresser, faire toujours mieux; sans quoi, la volonté se détend, et l'on descend peu à peu.

» Quoi qu'il arrive, je vous recommande de ne jamais vous décourager. Nous commettons des fautes, — les plus grands saints en étaient là, — mais il faut les imiter dans leur repentir et, comme eux, tâcher de remonter à un niveau plus élevé que celui d'où nous serons tombés...

» Par-dessus tout, je vous recommande la charité, l'union des cœurs. Hier, je vous disais de fixer votre demeure dans le Cœur de Jésus; je vous le répète encore; c'est là surtout la demeure, la place d'une religieuse de la Visitation, et c'est là que je vous laisse. Que je vous bénisse, mes Sœurs.

» Nos larmes coulaient, tandis que nous entendions les derniers accents de sa parole saintement émue. Pour lui, il s'était montré heureux de trouver ici une des infirmières qui assistèrent Sœur Marie-Philomène pendant sa dernière maladie, et il avait écouté avec un vif intérêt tous les détails de sa précieuse mort.

Depuis qu'il est lui-même parti pour un monde meilleur, nous comptons plus que jamais sur sa particulière protection. »

Au mois d'août 1894, le P. Paul se rendait aux vœux de son saint ami, le R. P. François-Marie Clausade, et donnait les Exercices aux Pères Franciscains de Notre-Dame de la Drèche (1).

« Tous, écrit le R. P. Dominique, successeur du R. P. François-Marie, sans hésitation et très volontiers, nous serions prêts à affirmer que nous le tenions pour un homme de Dieu, riche de lumières surnaturelles, admirable d'humilité, de possession de lui-même et d'une mortification peu commune. Nous avons des raisons de croire que, pendant la semaine passée à la Drèche, il a pris son repos de la nuit sur le plancher ou dans le fauteuil. Le voir prosterné et absorbé au pied de l'autel était un ravissant spectacle, et quand il était consulté, sa manière de se recueillir un instant et de chercher la réponse en levant les yeux au ciel, produisait dans l'âme de son interlocuteur une impression de paix et de confiance, comme si Dieu eût parlé par sa bouche. La retraite fut une grâce de choix pour la communauté. Son souvenir, encore aujourd'hui, fait du bien à nos âmes; aussi avons-nous placé sa photographie mortuaire dans le corridor où sont rangées les images des saints franciscains, afin que lui aussi nous prêche encore. »

(1) Dans son enfance, tandis qu'il était élève au Petit Séminaire de Castres, l'un des Pères, le P. Étienne, avait vu le P. Ginhac à la distribution des prix en 1871. Il ne le connaissait pas alors, mais à peine l'eut-il aperçu humble, modeste, qu'il ne le quitta plus du regard. Il ne put s'empêcher de communiquer à ses condisciples l'admiration qui l'avait saisi, et ce souvenir ne s'est jamais effacé de sa mémoire. « Tel je l'avais entrevu alors, dit-il, tel je le voyais dans cette retraite : un vrai prodige d'humilité, de modestie et de mortification. » — A la fin des Exercices, le P. Étienne lui demandait son opinion sur les ravissantes peintures qui décorent l'église; le Père dut avouer qu'il ne les avait pas considérées, et cependant il venait plusieurs fois le jour devant l'autel de Notre-Dame.

II

Si le ministère extérieur du P. Paul était plus restreint, sa correspondance s'était étendue avec les années. Elle renferme des trésors de sagesse et de piété; on a pu en juger par les citations déjà faites. Elle peint aussi l'homme de Dieu (1).

Ce qui frappe d'abord, c'est la réserve. Avant de prendre la direction d'une âme, il réfléchit mûrement et il a recours à la prière. Dès que la volonté de Dieu est connue, il n'hésite plus, et s'il parle avec la tendresse d'un père, il donne ses conseils avec l'autorité d'un maître qui veut être écouté. Les personnes qu'il dirigea ainsi, d'une manière suivie, aspiraient à la perfection et exerçaient autour d'elles une salutaire influence; aussi, ne regrettait-il pas le temps qu'il leur consacrait. « Les âmes ferventes bien dirigées, disait-il, rendent à Dieu plus de gloire et font au prochain plus de bien qu'une multitude d'âmes tièdes. »

» Je le priai de se charger de mon âme, écrit la Mère Prieure d'un Carmel. Il fut loin d'aller au devant de moi; au contraire, la première fois que je lui avais écrit simplement pour lui demander secours, il répondit avec bonté, mais presque comme quelqu'un qui se tient en arrière. Lorsque j'eus insisté pour obtenir la faveur de sa direction, il y consentit et il me témoigna la plus grande bonté, ne prenant jamais les devants, mais ne manquant jamais de répondre à mes demandes. Il laissait cependant bien des choses comme inaperçues dans ce qu'on lui écrivait; mais jamais ce qui pouvait faire constater à l'âme son néant ou la

(1) On trouvera une appréciation plus complète de cette correspondance dans le premier volume des *Lettres de Direction* (Roulers, chez de Meester, 1913). Préface, « Le P. P. Ginhac, Père et Directeur des âmes », I-XXXII.

Mais bien mieux que toute analyse, la lecture des lettres elle-même dit leur mérite et leur efficacité. Entr'autres témoignages, voici l'appréciation d'un directeur expérimenté, d'un maître justement renommé : « Ces lettres m'ont toutes paru pleines de doctrine sûre, forte, onctueuse et chaude du pur amour de Dieu. Ce recueil me semble très supérieur à tous ceux qui ont paru dans le siècle dernier... »

porter à une plus grande abnégation; avec cela, il était fort encourageant, surtout lorsque l'âme était portée à la tristesse... »

Réservé et discret avant de lier des relations épistolaires, le P. Ginhac était d'une fidélité que rien ne pouvait surprendre ou lasser, dès que, pour obéir à Dieu, il avait accepté la direction d'une âme. Répondre le plus tôt possible, répondre à toute lettre qui lui était adressée, répondre malgré les nombreuses interruptions dont il parle parfois au milieu de ses lettres, était pour lui un devoir de charité. Même sur son lit de mort, à toutes les personnes qui lui adresseront leurs condoléances ou lui demanderont conseil, il écrira de sa main tremblante des billets qui sont conservés comme des reliques.

Avec le même respect, ses correspondants ont conservé la plupart de ses lettres; et cependant, que de fois il a recommandé, exigé même absolument, qu'on les brûlât après les avoir lues!

Le ton des lettres, toujours digne, est, suivant les circonstances et suivant les personnes, tantôt grave, tantôt suave et paternel. Parfois, il laisse percer la tendre délicatesse d'un cœur sensible à toutes les nuances de la douleur. A une personne dévouée qu'il consolait dans ses grandes afflictions, il écrivait : « Jésus! Ma chère fille en Notre-Seigneur, j'ai bien vu, en partant, que vous étiez triste, et je me proposais de vous écrire demain matin...

» Notre-Seigneur vous fait don de sa croix, de son Cœur, de son amour. Ah! plongez-vous dans cet océan et laissez agir le Divin Maître : tout tournera à bien... Mille bénédictions. »

Rencontrait-il des âmes fortes, il ne craignait pas de leur parler avec vigueur. A une dame, très dévouée aux bonnes œuvres, il écrit : « Certainement il faudra renouveler vos saints vœux le grand jour de l'Immaculée Conception de notre divine Mère... Mais il faut que je vous adresse des reproches, pour vous être montrée peu fidèle à vos promesses. Que de préoccupations inutiles! Que de paroles dites! Que de réflexions faites mal à propos, quand il eût fallu garder le silence! Avec cela, que de temps perdu, et puis quelles difficultés pour la prière, que de distractions dans le saint exercice de l'oraison! Voilà bien de quoi vous humilier. Demandez pardon à Notre-Seigneur par

la sainte Vierge, d'avoir laissé de si belles occasions de vous vaincre. »

« Je me rappelle, écrit la supérieure d'une communauté, une lettre où il me reprenait fort et ferme de mes défaites. Comme il avait un peu tardé à répondre, j'avais subi dans l'intervalle une crise de difficultés si grandes, que je dus lui écrire de nouveau. A l'arrivée de ma seconde lettre, il interrompit celle qu'il avait commencée et prit un ton si plein de bonté, si paternel, que j'en fus toute émue. Et pourtant il n'en demanda pas moins la générosité et le sacrifice, dussé-je « en mourir. » Quel Père et quel saint! »

Avec ses frères en religion, le P. Paul avait plus d'abandon et de cordialité. « Le troisième an fini, écrit un de ses tertiaires, il accompagnait ses fils sur toutes les plages du monde, de ses prières et quelquefois de ses lettres. Elles leur apportaient un écho des instructions du troisième an et les maintenaient dans la ferveur, la confiance et l'amour. »

L'abnégation, l'amour de la croix, la confiance en Dieu, la générosité dans la lutte, tel est le thème préféré des lettres comme des exhortations du saint directeur. Toutes les grandes pensées sont encouragées.

« L'attrait qui vous porte à parler à Dieu Notre-Seigneur, des besoins de l'Église, de la France et à vous offrir à sa divine Majesté comme une victime de réparation est bon, suivez-le.

» L'esprit de la Révolution a abaissé les caractères. Il n'y a plus d'hommes, parce qu'il n'y a plus de vrais chrétiens. Dans vos oraisons, demandez sans cesse des saints. Ce sont eux qui sont les instruments de Dieu pour le salut des peuples.

» Le voyageur qui est surpris par la nuit n'est pas déconcerté ni effrayé par la disparition de la lumière. Il sait qu'elle reviendra et que d'ailleurs le chemin reste toujours ouvert devant lui, et il continue à marcher (1). »

(1) Ces conseils étaient adressés à une religieuse d'une éminente vertu, qui fut longtemps supérieure de la Visitation de Toulouse, où son souvenir ne périra pas. En nous les communiquant, on nous cite un trait qui ne sera pas déplacé ici.

« Notre vénérée Sœur, Marie-Mathilde Russel, nous a raconté que pendant une de ses retraites, se trouvant un jour sous le coup d'une peine d'âme très vive, elle avait demandé

Dans ses lettres, rien d'inutile; le Père va droit au but; il répond à toutes les difficultés et trace nettement la ligne du devoir; il a plus d'effusion quand il encourage ou console les âmes abattues ou affligées.

« Le style du P. Ginhac, écrit un Père, comme la forme de sa parole, est absolument dégagé, libre non seulement de tout ornement ou parure, mais de tout ce qui peut empêcher l'âme d'adhérer sans retard à la pure et nue vérité. Peut-être que les lettres du P. Ginhac, comparées à celles de notre Père saint Ignace, seraient jugées œuvres d'un fils qui s'exerce à imiter son Père, dans la perfection de son mode de parler et d'écrire. Aussi bien, un des aspects saillants de la vertu du P. Ginhac est l'amour ardent qu'il a pour saint Ignace, et son culte pour toutes les œuvres de notre Père. »

La même remarque se trouve dans une lettre de la Mère Prieure de Tours : « Le bon Père parle très peu de lui-même et ses lettres se bornent souvent à quelques mots, sans doute faute de temps. Seulement, en fait de délicatesse, il n'oublie rien; les qualités du cœur sont en lui des vertus exquises, répandant le parfum de la plus pure charité. Je ne connais pas de style qui rappelle autant celui de saint Ignace : raison, sagesse, piété, cordialité, brièveté; rien d'inutile, et Dieu Notre-Seigneur partout. »

Cette noble simplicité, il l'aimait dans les autres et ne craignait pas au besoin de la recommander : « Puisque vous vous dites ma fille spirituelle, et puisque vous désirez que je sois le père de votre âme, je veux vous donner un témoignage de l'intérêt singulier que je porte à votre progrès dans la vertu, en vous faisant une observation, que vous voudrez bien accepter selon Dieu. C'est que, dans le style de vos lettres, vous manquez un peu de simplicité. Vous semblez viser à l'élégance, comme

à Dieu de lui envoyer du secours. Comme elle achevait sa prière, la sœur portière vint lui dire que le R. P. Ginhac l'attendait au parloir. Ne le sachant pas à Toulouse, elle fut très étonnée et ne put s'empêcher de lui dire : « Comment vous trouvez-vous ici, mon Père, je ne comptais pas sur votre visite? — Je viens, lui répondit-il, d'entendre très distinctement une voix qui m'a dit : « Va à la Visitation; on a besoin de toi... » Et je suis venu aussitôt. » — Voir *Lettres de Direction*, t. I, p. 332.

une personne qui vise à la réputation de bien écrire. Il y a une certaine recherche dans les mots et dans les tours de vos phrases.

» Allons, ma chère fille, soyons simples comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans l'Évangile. Cette simplicité nous aidera pour acquérir l'humilité et pour nous faire arriver à prier avec plus de facilité.

» Recevez bien cette marque de dévouement paternel. Ceci vous fera voir que je compte sur votre bon esprit et sur votre bon cœur. »

Ce qui frappe encore dans ses lettres, c'est la simplicité et l'élévation de la doctrine; le don de pacifier les âmes et de les sanctifier selon leur état; l'art de les faire avancer graduellement jusqu'aux plus hauts sommets; une condescendance et une prévenance admirables; le sentiment de toutes les convenances et une politesse exquise; une déférence pleine de dignité envers tous; une patience que rien ne lasse; une humilité profonde; par dessus tout une piété, un zèle des âmes, une charité qui révèlent l'apôtre et le saint.

Dans toutes ses relations avec les hommes, le P. Ginhac se guidait, non d'après les vues humaines, mais d'après la lumière de la foi; avant d'écrire, avant de parler, il consultait Dieu, puis il s'appliquait à exprimer la voix intérieure qu'il avait entendue; de là, la merveilleuse efficacité de ses paroles et de ses lettres.

Dévoué sans mesure à toutes les âmes que Dieu lui confiait, il pratiquait admirablement les conseils qu'il donnait aux Pères tertiaires : *Se faire tout à tous.* « Telle est, disait-il, la règle de la charité que l'apôtre saint Paul suivait et nous a enseignée. Voilà le secret pour tout obtenir et triompher de toutes les résistances. Si le missionnaire se donne *tout entier* à une paroisse, à tous et à chacun, ne se refusant à personne, il se rendra maître des cœurs. Une âme se livre à qui se donne à elle. *Le prix qu'elle coûte, c'est nous-mêmes* avec la grâce de Notre-Seigneur. Cette condition remplie, quel fruit pour notre apostolat, quel progrès spirituel pour nous, quelle gloire pour Dieu! »

III

« Dieu, dit le Psalmiste, accomplit les désirs de ceux qui le craignent. » Aussi les fidèles avaient-ils cette conviction qu'il ne refusait rien à son humble serviteur. Mentionnons quelques faits qui étaient de nature à accréditer cette confiance.

De Tartas, dans les Landes, un jeune séminariste nous écrivait le 16 octobre 1902 : « Ma famille doit une grande reconnaissance au P. Ginhac. Ma mère avait eu déjà quatre enfants, presque morts-nés. Non sans raison, on redoutait pour moi le triste sort de mes frères, lorsque le P. Bareyt, mon oncle, s'adressa au serviteur de Dieu : c'est à ses ferventes prières qu'on attribua mon heureuse naissance (1). »

« En 1892, écrit un Père de la Résidence de Castres, je prêchais le Carême à Montpellier, paroisse Sainte-Eulalie. Déjà très affaibli, l'influenza vint m'accabler dès le début de la station. Le docteur Grasset consulté m'invita à interrompre les prédications, disant que j'obligeais Dieu à faire un miracle chaque fois que je montais en chaire. J'allai pourtant jusqu'au bout; mais après Pâques, je dus me rendre à Lamalou-lez-Bains. Jusqu'au mois de juillet, j'attendis inutilement une amélioration.

» Le docteur Grasset prescrivit alors un traitement d'hydrothérapie assez extraordinaire, que je devais suivre non loin d'Avignon. Le P. Ginhac, mon supérieur, ne parut pas goûter cette ordonnance. Un matin, il entrait dans ma chambre, la barrette à la main : « Mon bon Père, dit-il, croyez-vous qu'il ne vaudrait pas mieux demander à Dieu votre guérison? Avez-vous fait une neuvaine? » Sur ma réponse négative : « Eh bien, mon bon Père, il faudra en faire une. » — Ma réponse le fit sourire; il partit et je ne commençai pas la neuvaine.

(1) Encouragé par ce souvenir, le pieux séminariste demandait une relique de son protecteur, afin d'obtenir la guérison ou du moins le soulagement de sa mère, éprouvée par vingt années de continuelles souffrances. A la suite de la neuvaine, on constata une amélioration notable.

» Quelques jours après, nouvelle visite et nouvelles instances; il détermina prières et mortifications de la neuvaine qui serait adressée à saint Ignace.

» Il allait se retirer lorsque, l'arrêtant : « Mais, mon Révérend Père, lui dis-je, si je continue à suivre le traitement, comment saurons-nous s'il faut attribuer la guérison au saint ou à l'action des remèdes » et tombant à genoux à ses pieds : « Mon Père, voudriez-vous m'ordonner de laisser de côté tout cela (je lui montrai les divers remèdes) et de suivre en tout la vie commune? Vous prendrez, bien entendu, la responsabilité de cet ordre. »

» Il fut surpris, et ne disait rien. Relevant la tête, je le vis recueilli, les mains jointes, le regard au ciel et, après un silence d'une minute peut-être : « Eh bien, oui! » et il me bénit. En prononçant le mot *descendat* de la formule, il appuyait fortement la main sur ma tête, comme pour y faire pénétrer cette bénédiction, et il sortit.

» Quelques instants après, le frère Infirmier enlevait de ma cellule tout ce qui appartenait à sa pharmacie.

» Durant la récréation de midi, j'eus la force de me tenir debout et de marcher tout le temps, ce qui ne m'était pas arrivé depuis bien des mois. A partir de ce jour, je repris la vie commune en toute chose, je me livrai à tous les ministères : j'étais guéri.

» Il était entendu que le vénéré Père ferait la neuvaine avec moi. La commença-t-il? Je l'ignore. Pour moi je n'ai pas souvenance de l'avoir faite, et j'ai toujours attribué à ses prières cette guérison inespérée. »

La prière du P. Paul fut sans aucun doute plus efficace dans l'ordre spirituel que dans l'ordre physique. Au ciel seulement, nous connaîtrons les grâces dont ses disciples lui furent redevables. Rapportons quelques-unes de celles qui parurent au dehors.

Une Religieuse de Marie-Réparatrice écrit : « Mon père avait une telle vénération pour le P. Ginhac, qu'il portait toujours sur lui une de ses lettres, comme une précieuse relique.

» Quelque temps après sa mort, je reçus à Toulouse la visite de mon frère, jeune docteur en droit; il venait régler avec moi

les affaires de la succession. Le P. Ginhac se trouvait justement à la Résidence en ce moment; et l'idée me vint de lui envoyer mon frère, pour lequel je désirais la vocation religieuse. Je parlai dans ce sens au bon Père, en lui disant naïvement : « Si mon frère n'a pas la vocation, il faut la lui obtenir par vos prières, et ne pas le laisser partir sans y être parvenu. » Le Père ne put s'empêcher de sourire de ma simplicité, et il réfléchit un moment; puis, après une pause, il me dit de prier beaucoup, et que Notre-Seigneur m'exaucerait. Au moment de le quitter, je l'entends encore me redire avec un air rayonnant de joie : « Priez bien, et nous allons le prendre pour le bon Dieu. Oh! oui, nous allons le prendre tout à fait. »

» Le plus difficile était d'obtenir que mon frère consentît à rendre visite au serviteur de Dieu, et je craignais fort d'avoir fait une démarche inutile. En effet, malgré mes instances, il ne voulut rien me promettre à ce sujet, et il partit en me laissant dans l'incertitude. Mais certainement le saint Père, de son côté, recommandait à Dieu ce pieux projet, et ses prières obtinrent les succès que je désirais. »

Laissons maintenant la parole au jeune homme :

« Ma pensée, dit-il, était de retourner le plus vite possible à Paris, pour chercher une place dans une bonne administration. Mais, à Toulouse, ma sœur me supplia tellement de ne pas quitter la ville sans voir le P. Ginhac, que j'allai lui faire une visite de respectueuse civilité. Après quelques mots pleins de charité et d'une exquise politesse, le bon Père me demanda à quoi je me destinais. « Je vais à Paris, lui répondis-je, chercher une place, probablement dans les Assurances. » — « Êtes-vous bien sûr, reprit-il, que le bon Dieu ne vous appelle pas à autre chose? Ne vous déterminez pas avant d'avoir fait une retraite. » Bien que j'eusse l'intention de ne pas tenir ma parole, je promis d'aller faire une retraite. Sur ces mots, le Père me conduisit à la chapelle, où nous restâmes quelques secondes; puis il m'accompagna jusqu'à la porte extérieure de la maison.

» Or, à peine l'avais-je quitté, que je me sentis entièrement changé, et, à l'instant, sans aucune hésitation, je pris le parti, non seulement de faire la retraite promise, mais d'entrer dans la

Compagnie de Jésus. Depuis ce jour, ma résolution a été inébranlable. Pendant les six mois qui précédèrent mon entrée au noviciat, il me semblait qu'aucune force n'aurait pu m'empêcher d'y donner suite.

» Il m'est impossible de ne pas voir dans un tel changement, produit en moi en de telles circonstances, l'effet des prières du saint Père Ginhac. Je le regarde comme un vrai miracle, car j'étais certainement alors bien éloigné de penser à une vocation religieuse. »

La sœur du converti ajoute quelques autres faits; les voici : « Une dame de ma connaissance, qui avait vécu assez longtemps sous la direction du Père, a déclaré que c'est à lui qu'elle devait d'avoir recouvré le calme et la paix, qu'aucun confesseur n'avait pu lui rendre d'une façon durable jusque-là.

» Une autre personne avait passé quelques années loin de Dieu; et, après sa conversion, elle était tellement inquiète sur l'affaire de son salut, qu'elle ne dormait plus, se croyant indigne de pardon et doutant de la validité de toutes ses confessions. Sur le conseil qu'on lui en donna, elle s'adressa au P. Ginhac. Le Père l'écouta avec une grande patience et la rassura de son mieux; puis il ajouta avec fermeté : « Vous entendez, il ne faut plus cela, jamais. Je prends la responsabilité de tout, et vous irez au ciel avec beaucoup d'âmes que vous y entraînerez à votre suite. » Depuis lors, cette personne est dans le plus grand calme et quand, par hasard, s'élève dans son âme un léger nuage qui l'inquiète, elle se rassure aussitôt en se disant : « J'ai la promesse d'un saint. »

» Une autre personne de ma famille menait une vie très peu édifiante; désirant vivement sa conversion, j'avais parlé d'elle au P. Ginhac, en vue de réclamer le secours de ses prières. Il me promit de prier beaucoup, et ajouta qu'elle se convertirait sûrement. Peu de temps avant sa mort, à mon grand étonnement, le vénéré Père m'écrivit de lui-même une lettre où il m'invitait à prier pour cette personne; or, je sus en même temps par ailleurs que c'était plus nécessaire que jamais. Mais je ne doutais pas de la promesse qui m'avait été faite : la conversion s'opéra, alors que tout semblait désespéré.

» Enfin, voici un fait que je tiens d'une dame digne de foi. Le P. Ginhac, voyageant dans une diligence, avait produit une telle impression de sainteté, qu'une personne, sans l'avoir jamais connu auparavant, lui adressa la parole pour lui recommander un membre de sa famille en danger de mort, et lui demanda un objet quelconque à mettre sur le malade. Le Père promit de prier et, tirant de sa poche une petite croix, il ajouta : « Faites-la baiser au malade, cela lui fera du bien. » Il en fut ainsi, paraît-il, et la guérison fut obtenue. »

Ici peut être rapporté le trait que le P. E. Frézals a souvent raconté dans les dernières années de sa vie. Tandis qu'il était à Castres, une personne vint lui dire qu'elle s'était livrée au démon, par un billet écrit et signé de sa main. Elle ajouta que Satan s'était emparé de cet acte de donation. Désolée et bourrelée de remords, elle demandait conseil. Anxieux lui-même, le Père consulta le P. Ginhac, qui répondit : « Par la prière et la pénitence, il faut obliger Satan à rendre le billet. » A partir de ce moment, le saint Instructeur dut sans doute prier et se macérer avec beaucoup de rigueur, car peu de jours après, racontait le P. Frézals, « tandis que je lui servais la messe, le billet apparut sur l'autel (1). »

« L'une de nos Sœurs, dit une relation déjà citée, était sous l'influence d'une tentation terrible. Ne trouvant pas dans notre Société une chose qu'elle avait espéré y trouver, elle voulait sortir. C'était avant ses vœux, et pendant le mois de saint Joseph qu'elle n'avait cessé d'invoquer. Or, le soir même du 31 mars,

(1) Au sujet des faveurs relatées dans cette vie et dans les appendices, nous faisons, on le comprend, les réserves qui conviennent en cette matière. Quelques personnes, amies du merveilleux, seront peut-être surprises de ne pas rencontrer des prodiges sans nombre dans la vie d'un si saint homme. Elles oublient que les grâces, gratuitement données, ne constituent pas la sainteté. Aussi Benoît XIV fait-il observer qu'elles ne doivent pas entrer en ligne de compte dans les causes de Béatification ou de Canonisation, car, dit-il, le jugement porté sur le serviteur de Dieu, regarde sa sainteté, l'innocence des mœurs, les vertus héroïques, qui n'ont rien de commun avec ces grâces extraordinaires : « Gratiæ gratis datæ nulla habenda est ratio in causis servorum Dei, de quorum agitur beatificatione et canonizatione : judicium quippe canonizationis et beatificationis est judicium sanctitatis, innocentiæ morum et virtutum heroicarum : cum quibus gratis gratis data nihil habet commune. » (De Beatif. l. III, 642, nº 6.) (Voir *Appendice*).

elle rencontra le P. Ginhac pour la première fois et lui ouvrit son âme bouleversée par la tentation. Celui-ci l'écoute, se recueille un long moment, (sans doute pour demander à Dieu sa lumière), puis, avec un accent inoubliable : « Restez, dit-il; au nom de saint Joseph, je vous promets, vous l'aurez » (ce qu'elle désirait). A ce moment, personne au monde ne pouvait, humainement parlant, se douter que cette chose se verrait un jour dans notre Société; elle y a été introduite par des circonstances étonnantes et providentielles. Plus tard, cette Mère voulant y faire allusion dans une conversation, le serviteur de Dieu changea brusquement de sujet, avec un mouvement de tête qui lui était familier quand il voulait dire : Assez. »

De Rome, une autre Religieuse de Marie-Réparatrice écrit : « Ayant eu le bonheur de m'adresser au P. Ginhac, je lui fis connaître une disposition de mon âme; il me répondit avec sa simplicité habituelle : « Oui, mon enfant, c'est bien! mais il sera pour vous tout le contraire. » J'avoue que je ne compris pas alors ce qu'il voulait dire, mais je puis affirmer que le bon Père me prédisait ce qui s'est vérifié dans la suite. Les mots courts et précis qu'il me dit à ce propos sont restés gravés en mon âme; j'y trouve toujours une sûre règle de conduite. »

Un très digne prêtre de Castres atteste que le P. Ginhac lui dit un jour qu'il verrait iniquement fermées la chapelle et la Résidence de l'Allée Corbière. Il ajoute que, s'il peut encore, malgré de grandes infirmités, monter chaque matin à l'autel, il le doit à son saint directeur; depuis deux ans, chaque jour, il l'invoque pour obtenir de lui cette grâce.

Telle était la confiance qu'inspirait à tous l'homme de Dieu; confiance fondée non sur les faveurs extraordinaires, mais sur son éminente vertu. Sa voie, répétons-le, ne fut pas celle des consolations et des prodiges, mais celle du calvaire et de la croix.

IV

En 1893, le P. Paul avait cinquante années de vie religieuse. Depuis le jour où le grand Christ de Mende changea son cœur, nous l'avons vu s'élever graduellement dans le sentier de la perfection. Que de mérites accumulés pendant ces longues années de ferveur continue et de mortification héroïque! On n'oublia pas, à Castres, que le 3 janvier était un doux anniversaire. On désira le célébrer; le Père Ministre communiqua au Père Instructeur ce désir bien légitime.

Il écrivit au Père Provincial : « J'ai demandé au R. P. Supérieur la permission de faire ici, à l'occasion de son *jubilé*, ce que l'on fait ailleurs pour tous les autres. Il a répondu : « Est-ce qu'il y a cinquante ans?... » Puis, après un moment de réflexion : « Première classe, et pas de chants, du tout... du tout! » J'ai insisté, avec beaucoup de réserve cependant, et la réponse a été la même. Ce que nous désirons tous, c'est de lui faire le plus de plaisir qu'il nous sera possible. Si la fête doit être plus belle et plus douce pour lui, sans les chants prohibés avec tant d'énergie, peut-être serait-il préférable d'y renoncer; mais pour nous, la fête sera bien moins intéressante. »

La fête eut lieu le mercredi, 4 janvier. Le R. P. Provincial et d'autres Pères, anciens supérieurs et amis du Père Instructeur, vinrent de Toulouse. Le sonnet suivant donnera une idée des « pièces de vers » et des « chants prohibés », que le P. Paul dut subir :

Saint Ignace, un beau jour, *voulut* un compliment,
(Pourtant ce n'était pas, je crois, sa cinquantaine),
Compliment bien tourné, comptant, à la douzaine,
Qualités et vertus, et puis, du sentiment!

Edmond Auger le fait, le lit à notre Père;
Et lui, tout souriant : « Fort bien, mais, dites-moi,
Mon fils, à tout ceci faut-il ajouter foi? »
— « Ah! pour cela, repart Edmond, c'est votre affaire! »

Les rôles, aujourd'hui, sont quelque peu changés :
Vous ne nous avez pas, que je sache, obligés,
Mon Père, à vous chanter : l'amour seul nous amène.

Laissez faire! A vos fils ce devoir est si doux!
Que si nos compliments vous causent quelque peine,
Eh bien! n'y croyez pas; nous y croirons pour vous.

Le Père Instructeur avait un sourire mêlé de pitié qui semblait nous dire : Pauvres Pères, vous ne savez ce que vous dites!

En réponse, après avoir parlé du bonheur d'être dans la Compagnie et dit, en deux mots, comme il savait le faire, son indignité d'en faire partie, il nous engagea à bien répondre à notre vocation. « Lorsqu'une âme, dit-il, n'a pas répondu à l'appel de Dieu, qu'elle a abusé de ses grâces, elle ne vole plus, elle se traîne péniblement. C'est un oiseau blessé; c'est une machine, puissante si l'on veut, mais dont le ressort a été rompu. Dieu, cependant, ne fait pas défaut à cette âme; par un effet de sa miséricorde, il tire d'elle quelque gloire; mais le premier plan ne se réalise pas! » Et, sans se mettre en scène, le serviteur de Dieu entendait manifestement parler de son âme (1).

L'intime de ses pensées se révèle encore dans les lettres qu'il écrivit à cette époque.

« Vous regrettez de n'être pas poète, écrit-il à un Père. Hélas! ces cinquante ans ne méritent ni vers, ni prose. Mais ce dont j'ai véritablement besoin, ce sont vos prières..., pour que je répare un peu le passé et que je ne dévie pas d'ici à la fin. »

A une Religieuse du Sacré-Cœur : — « Il est bien nécessaire

(1) Ceux qui ont parfois entendu les confidences du P. Paul se rappellent qu'il aimait à s'appliquer à lui-même ces deux comparaisons. Mais il ne faudrait pas voir dans cet épanchement de son humilité l'expression complète de sa pensée : il croyait que Dieu peut guérir l'oiseau blessé et remplacer le ressort rompu, témoin ce petit dialogue qu'un Père tertiaire avait avec lui, quelques années après son troisième an :

« Je me sens découragé. — Qui se décourage n'ira pas loin. — Mais, comment ne pas l'être? mes meilleures résolutions ne tiennent que quelques heures. — Eh bien! c'est une misère de plus, voilà tout; un nouvel objet pour faire éclater la miséricorde de Notre-Seigneur. — Mais, mes fautes rendront et ont déjà rendu irréalisable le premier plan de Dieu sur moi. — Il en fera un plus beau! » Ces paroles, écrit le Père, me firent le plus grand bien et, dans les retraites, je les cite toujours avec grande utilité pour les âmes. »

qu'on prie pour ce pauvre serviteur; car il ne suffit pas d'avoir passé un demi-siècle en religion; on doit se demander devant Dieu ce que, durant ces cinquante années, on a fait pour sa gloire, pour les âmes, pour l'Église, avec tant de moyens, tant de secours. »

Au R. P. Provincial. — « Avant tout, permettez-moi de vous remercier de l'intérêt que vous avez bien voulu témoigner à ma pauvre personne, par votre récente visite à Castres. Certainement j'aurais préféré l'oubli, en songeant au peu que j'ai fait pour Dieu et la Compagnie, dans ces cinquante ans de vie religieuse. Comment réparer ce triste passé? Veuillez, mon Révérend Père, m'obtenir du Cœur de Notre-Seigneur le courage et la générosité qui me manquent. »

V

Le P. Paul arrivait à la fin de sa carrière. Dans son corps usé par les veilles et les pénitences, les infirmités de l'âge se faisaient sentir, mais dominées par une indomptable énergie. L'effort de l'âme, aux prises avec une nature épuisée, devenait plus sensible.

De là, semble-t-il, une déception pour quelques tempéraments plus impressionnables ou pour quelques esprits, trop amis de la perfection littéraire. Ils eussent voulu, dans l'extérieur du Père Instructeur, plus d'aisance et d'abandon; dans ses entretiens, plus de coloris, de chaleur ou d'érudition. Mais ces désirs ne diminuaient en rien leur estime et leur vénération : témoin le portrait que trace l'un de ceux qui furent plus sensibles à ces imperfections, indépendantes de la volonté.

Il nous montre, dans le Père Instructeur, une « humilité complètement assise, arrivée au règne paisible; respect senti des autres; bonté, loyauté, charité; oraison intime et continuelle; soumission à la volonté de Dieu; mortification impitoyable; amour et conviction de son néant; vues uniquement surnaturelles... On ne parle pas d'irrégularités; je ne l'ai jamais vu, je

ne dis pas sortir de la régularité, mais s'écarter de l'héroïsme...

» S'il n'a pas fait de miracles, c'est sans doute *propter incredulitatem eorum*, mais je ne connais pas d'homme priant avec plus de foi, de bonne volonté et de désintéressement... Si parfois il ne trouvait pas d'expédients pour consoler, du moins sentait-on qu'il partageait vos peines et aurait donné sa vie pour soulager la plus petite... A l'égard des malades, il était peut-être un peu gauche, mais le cœur y était tant, on sentait tellement en lui l'homme dénué d'égoïsme, que sa vue consolait toujours... Quant à l'argent, il ne savait ce que c'était; il aurait donné une fortune pour le moindre malade. »

Que de fois on entendit les Pères qui venaient de pays éloignés, se féliciter d'avoir été envoyés à Castres pour être formés à l'école d'un saint! « L'avoir vu et entendu durant toute une année, n'y aurait-il que cela, le troisième an serait à nos yeux une des plus grandes grâces de la vie. » Citons encore quelques souvenirs.

De Jersey, le 30 avril 1895, le P. Camille de Beaupuy écrivait : « Le P. Ginhac discernait vite et à fond ce qui convenait à chacun. Direction particulière, sûre, délicate, précise, absolument nette et franche, c'était là peut-être ce que les Pères, et non les moins expérimentés, louaient davantage en lui.

» Homme de raison droite, il allait, sans hésitation, aux formules les plus complètement vraies de la vie spirituelle. Agir en tout, par amour de Dieu, sous la lumière de la foi pure, c'est, ce me semble, tout son enseignement, au moins dans les retraites et dans les conférences communes, s'exprimant toujours avec exactitude et netteté, en ancien professeur de théologie, il devenait éloquent, parfois magnifique, quand il parlait de cette pure et totale abnégation. Dieu seul, Dieu seul cherché uniquement pour lui-même : il ne savait pour ainsi dire que cela.

» Dieu non passivement attendu, mais cherché par l'effort, l'activité humaine, la mise en œuvre des moyens proportionnés; c'était encore un caractère de sa direction, facilement du reste réductible au précédent. Le Père faisait large, dans l'œuvre de la sainteté, oui, très large la part de l'énergie humaine. Il me

semble l'entendre encore : « Quand nos saints de la Compagnie avaient dit une fois : je veux, c'était fini. »

» Comment oublier ses montées du soir, au troisième an, quand le coucher sonné, il venait visiter ses tertiaires fatigués ou attristés! Et quel respect se mêlait à cette charité!

» Pauvre en tout, vêtu d'habits usés, les cheveux ras à la mode des novices, il joignait à cet humble extérieur, qui frappait tout d'abord, une propreté parfaite, une tenue irréprochable, une véritable distinction. Ces deux choses, si difficiles à unir, il les associait, parce qu'en cela, comme en tout, il était complètement homme de raison et complètement observateur de la règle.

» Parmi les indications qu'il donnait pour l'élection de la grande retraite, il signalait expressément l'obéissance au Pape, la déférence envers les évêques. Toute sa direction tendait à l'obéissance absolue, telle que la veut saint Ignace. Avec quel inoubliable accent il disait : « Ah! mes Pères, ils sont rares les cœurs vraiment obéissants! » Ce sont ses paroles mêmes.

» De son humilité, je désire seulement rappeler son respect, sa condescendance envers les prêtres du clergé séculier, et les instantes recommandations de large charité qu'il nous adressait sur ce point.

» A-t-il reçu de Notre-Seigneur des grâces extraordinaires? Je serais porté à le croire. Dans une conversation intime, il vint à dire : « Je connais quelqu'un qui entendit telle parole intérieure. » D'après les circonstances, l'interlocuteur pensa que ce privilégié pouvait bien être le Père lui-même. Ensuite, j'ajouterai qu'il lui arriva aussi d'annoncer, dans un compte de conscience, à l'un de ses tertiaires, un fait important, contraire à la prévision de plusieurs, et, tout au moins, d'une réalisation assez peu probable, et cela, avec un ton d'assurance qui frappa vivement ce Père. Or, tout eut lieu absolument comme le saint homme l'avait indiqué.

» D'autre part, il s'écriait un jour, dans une conférence de grande retraite : « Soyons heureux de notre partage, nous qui marchons par la voie de l'oraison commune et de la pure foi. »

» Et s'il est vrai qu'en effet il ait suivi, ordinairement du moins, cette voie, sa ferveur extraordinaire n'en serait que plus méritoire. Car la dévotion constamment soutenue est un martyre, disait-il.

» Voilà, mon Révérend Père, les souvenirs qui me restent de mon saint maître. J'ajoute que j'ai écrit en pesant tout devant Dieu. »

On vient de signaler la parfaite obéissance du P. Ginhac; à ce sujet, écoutons le P. Jean Bosc : « Quand Léon XIII donna à la France ses directions relatives au gouvernement actuel, M. de Saint-Simon alla voir le P. Ginhac, qui était alors à Castres. Naturellement, la conversation tomba sur le grand événement du jour. Le P. Ginhac ne dit qu'un mot, qui suffit pour orienter M. de Saint-Simon : « Quand le Souverain Pontife parle, il faut obéir les yeux fermés. » M. de Saint-Simon revint bien consolé de cette visite, et il s'empressa de rapporter au P. Gabriel Demartial le mot du P. Ginhac qui l'avait vivement frappé (1). »

On sentait, à l'entendre parler de l'Église, qu'il avait pour elle et pour son chef visible une tendresse et un dévouement à toute épreuve, une vénération et une soumission sans limites.

A l'égard des supérieurs de la Compagnie, même esprit de foi, même attachement sincère et filial, rien d'affecté dans le respect et l'affection qu'il ne cessait de leur témoigner; tout venait du cœur dans une juste mesure. Docile aux moindres désirs, il aimait à vivre sous leur dépendance. Quand, à la suite de l'expulsion, le Père Provincial dut se retirer dans une petite maison de la rue Montplaisir, on remarqua que le P. Ginhac, de passage à Toulouse, venait toujours lui demander l'hospitalité, heureux de vivre, ne fût-ce que pour quelques heures, sous le joug aimé de l'obéissance. Avant de s'engager

(1) Un jour, écrit le P. É. Charel, le P. Ginhac me dit : « Ce matin, j'ai remarqué que vous ne dépliez pas complètement le corporal dès le commencement de la messe. » Je lui fis observer que c'était l'usage assez général en France, usage légitimé par la crainte d'entraîner, avec le voile, les parcelles qui pouvaient être restées sur le corporal. « La rubrique prescrit de déplier le corporal, me dit-il, cela ne signifie pas de le déplier à moitié : ne prétendons pas être plus sages que l'Église. »

pour les ministères des vacances, il demandait l'assentiment du R. P. Provincial. Quelquefois même il le priait de lui donner, avec sa bénédiction, un ordre formel, afin de rendre plus étroite sa dépendance de la volonté de son Supérieur.

« Vous me demandez mes impressions sur le vénéré P. Ginhac, écrivait de Malaga le P. José-Maria Orti; je veux les tracer avec la dernière plume dont il se servit, et dont vous avez bien voulu me faire le précieux cadeau. Elles peuvent se résumer en ces quelques mots : jamais je n'ai vu la sainteté portée à un si haut degré, bien que j'aie connu de très saints religieux de diverses provinces, en Espagne et ailleurs.

» Avant de le connaître, j'avais entendu dire des choses grandes et étonnantes de sa mortification et de sa sainteté. La réalité était encore au-dessus. J'ai vu en lui, en tout lieu et en toute occasion, dans sa chambre, dans les conversations, à l'extérieur, dans les entretiens et les exhortations spirituelles, surtout à la chapelle et pendant la sainte Messe, un homme tout en Dieu, tout de Dieu, tout avec Dieu, tout plein de Dieu, de sorte qu'on sentait Dieu en voyant le Père et surtout en l'écoutant.

» On aurait pu croire, au premier abord, que l'austérité de sa vie, qui se reflétait quelque peu sur son visage, devait rendre sa vertu moins aimable et son commerce moins facile. Il n'en était rien. Le Père était la charité et la douceur même (1). Je n'oublierai jamais la tendre affection qu'il m'a témoignée tout particulièrement à sa dernière heure : ce sera pour moi le gage de sa protection au ciel. Pour tout dire en un mot, j'espère le voir un jour au nombre des bienheureux : je m'étonne même de

(1) Au sujet de la charité du P. Instructeur, un Père nous disait dernièrement : « Voici un fait qui me concerne et que je ne puis oublier. Etant dur d'oreille, je n'entendais pas bien les points de la méditation. Dès que le vénéré Père s'en aperçut, il me donna rendez-vous dans une petite salle; là, après chaque exercice, c'est-à-dire quatre ou cinq fois par jour, il me répétait brièvement le sujet de son entretien; et cela, avec tant de calme et de sérénité, qu'on l'eût dit libre de son temps; cependant il était surchargé. Un soir, il ne parut pas; après quelques minutes d'attente, je regagnai ma cellule : le saint homme m'y rejoignit bientôt et s'excusa humblement d'un oubli involontaire. Quelle délicatesse et quel dévouement! »

n'avoir pas encore entendu parler de quelque miracle éclatant opéré par son intercession. Je garde plusieurs de ses reliques. On en a fait usage dans trois cas de maladie, deux fois avec succès. »

S'ils admiraient l'héroïque austérité de leur maître, les disciples, on le voit, étaient encore plus émerveillés de sa charité. Le P. Jean-Baptiste de Corne, de la province de Naples, après en avoir rapporté quelques traits ajoute : « Une mère très aimante n'aurait pas traité différemment un fils très aimé. J'eus toujours cette impression, que le P. Ginhac est un saint et un très aimable saint. Quand j'appris sa mort, je ne jugeai pas qu'il convînt de célébrer la messe pour le repos de son âme, mais bien en action de grâces à Notre-Seigneur, pour les dons célestes qu'il lui avait départis. »

Toujours bon, affable presque à l'excès, mais d'une affabilité unie à un grand respect, tel était alors le P. Paul au témoignage du P. Castest : « Il m'a laissé, ajoute le même Père, l'ineffaçable souvenir d'un homme que Dieu remplit, qui n'a ni le goût ni le loisir de se distraire dans les mille petits riens de ce monde; et, parce qu'il était toujours en compagnie de Dieu, il en avait pris les qualités aimables et condescendantes qui signalent les rapports de Dieu avec nous. »

« Tout le monde, dit le R. P. A. Carrère, a été témoin, dans la Province, de la transformation qui s'est opérée en lui, avec le temps et l'âge, pour ce qui regarde les manifestations extérieures de la charité. Lui naturellement si austère, jusque dans les dehors, il était devenu la douceur même. On était ravi de s'entretenir avec lui, tant il avait d'aménité et savait se faire tout à tous. »

Terminons par le témoignage du P. G. Blanchard (1) : « Le

(1) Dans une lettre adressée à toute la Province, le R. P. de Scoraille fait du R. P. Blanchard un éloge dont nous sommes heureux de donner quelques traits. « Supérieur du Grand Séminaire de Périgueux et de la Résidence de Bordeaux, le P. Blanchard laissa dans ces deux contrées un souvenir qui est encore vivant après plus d'un quart de siècle. Provincial dans les circonstances les plus douloureuses et les plus difficiles, il supporta sans faiblir tout le poids des épreuves extraordinaires qui frappèrent alors nos provinces de France. Nommé Assistant par la vingt-troisième congrégation générale,

P. Ginhac, disait-il un jour, était admirablement doué au point de vue des qualités naturelles du cœur : bonté, délicatesse, loyauté, générosité; en sorte que, même en faisant abstraction des dons éminents de la grâce, on aurait trouvé une vraie jouissance à vivre dans son intimité. La sévérité des premières années s'était évanouie : il était devenu *mellifluus* tout en conservant sa fermeté, et je comprends le mot d'un de ses fils spirituels, à la nouvelle de sa mort : « C'est l'homme que j'ai le plus aimé ici-bas! »

il lui suffit d'exercer pendant trois ans ces fonctions pour se concilier, au centre même de la Compagnie, une estime et une confiance toutes particulières. » Le Révérend Père loue ensuite parmi ses vertus religieuses, « une prudence toute surnaturelle..., une bonté toujours obligeante et délicate..., un amour de la Compagnie et une intelligence de son Institut qui firent de lui un supérieur éminent et le plus sûr des conseillers. » Ajoutons que le P. Blanchard fut le disciple du P. Ginhac et se forma à son école. Ministre à la rue des Fleurs, quand le P. Ginhac en était Recteur, il se lia avec lui d'une amitié que les années n'ont pu affaiblir. « Que de choses admirables, disait-il, il me fut donné d'entendre dans ces entretiens de chaque jour, où nous étudiions ensemble quelque point de l'Institut, où le saint homme m'ouvrait quelquefois toute son âme et me révélait les profondeurs de son humilité! » A la fin de sa vie, le R. P. Blanchard regrettait beaucoup de n'avoir pas conservé les lettres de son saint ami. (Voir notice du R. P. Blanchard, dans les *Lettres de Gemert*, t. I).

CHAPITRE XV

CASTRES — LA MORT DU SERVITEUR DE DIEU

I. *Estote parati :* pensée de la mort; crainte et confiance; préparation; vœu d'immolation continuelle; prière. — II. Dernière lutte : retraite à Paris, à Uclès; premières atteintes du mal; les grands Exercices; vives inquiétudes; soins acceptés par obéissance; piété et charité pendant le délire; mort du P. Issoulier; l'Extrême-Onction; les adieux; le dernier soupir; deuil et vénération des fidèles; funérailles. — III. Réputation de sainteté : sentiments des fidèles, du R. P. Provincial, du T. R. P. Général; le P. Paul proposé comme modèle; pris pour intercesseur; sa tombe; sa cellule à l'allée Corbière.

I

Bien que le Père Instructeur eût, on peut le dire, abusé de sa robuste constitution, il n'avait pas autant que d'autres subi les atteintes de la vieillesse; il se croyait encore assez fort pour continuer ses veilles et ses mortifications; on remarqua seulement que, dans les dernières années, il ne se privait plus de la nourriture convenable. Pendant la retraite de 1893, il insista pour qu'on ne lui défendît pas de donner, chaque nuit, les points de la méditation. Il se levait donc à minuit; malgré cela, le lendemain il était, selon son habitude, devant le Saint-Sacrement, au moment du lever de la communauté. Pour l'arrêter dans cette voie, il aurait fallu un ordre de la sainte obéissance, ordre qui ne lui fut pas donné, car on savait que l'Esprit de Dieu le guidait et le soutenait.

Cependant la mort approchait; le Père lui faisait bon visage.

« Je lui ai demandé, écrivait en 1880, la Prieure du Carmel de Tours, quelle était, à ses yeux, la meilleure préparation à la mort. Il m'a répondu sans hésiter : « L'exercice habituel de l'amour. » J'ai demandé explication; il m'a dit : « Transformer nos pensées, nos paroles, nos souffrances, nos œuvres en actes d'amour, et cela par la volonté, car elle dépend toujours de nous, tandis que les sentiments n'en dépendent pas ordinairement. Rien de plus simple au monde que la mort, pour l'âme qui aime Notre-Seigneur. C'est comme un feuillet que l'on tourne : la première page est du temps, la seconde de l'éternité. Notre vie doit être une suite d'actes surnaturels, et quand Dieu nous dit de cesser, la mort est le dernier. Que faisons-nous pendant la vie? Nous travaillons pour glorifier Dieu, et, au moment qu'il a marqué, nous mourons pour le glorifier encore : ce n'est qu'une chose de détail. Pas d'inquiétude sur le passé, car c'est Jésus, notre ami, qui doit le juger; et après nous avoir accordé tant de grâces, il se fera un bonheur de nous en combler encore; de telle sorte que les dernières soient les meilleures. Donc, confiance sans mesure, amour continuel, abandon total et, par suite, entière dilatation du cœur. »

En lisant ces lignes, le lecteur dira sans doute : C'est bien ainsi que le P. Paul s'est préparé à mourir! Et cependant, pénétré du sentiment de ses misères, il tremblait à la pensée des jugements de Dieu. — « Je puis encore me damner! » disait saint Bernard. « Mon Père, serai-je sauvée? » demandait à son directeur sainte Madeleine de Pazzi, au moment de sa mort. Dans le même esprit, notre P. Paul, peu avant d'expirer, quand un de ses fils lui dira : « Vous vous souviendrez de moi au ciel! » répondra humblement : « Oui! si j'y vais... » Mais ce cri de l'humilité n'est nullement en désaccord avec le sentiment qui lui avait dicté les lignes suivantes : « Revue pour mourir, qui, par l'infinie miséricorde de Notre-Seigneur, ne me laisse aucune crainte; faite en juin 1884, au R. P. R., à Mourvilles, et terminée le 16, fête de saint Jean-François Régis; complétée le 30 juin, pour la fête de saint Paul, avec paix et humble confiance en Notre-Seigneur. Plus de retours. Je ne saurais que faire de plus pour

la manifestation et pour la contrition. En conséquence, total abandon à la divine miséricorde. *Item*, le 23 mai 1886. *Item* encore et tout particulièrement, le 21 juin 1888. »

D'autres feuillets, écrits en partie au crayon et avec abréviations, révèlent les pensées du saint Instructeur, durant ses dernières retraites. Tel il nous est apparu au début, tel il apparaît au terme de sa carrière, homme de lutte patiente et courageuse, homme de prière et d'humilité; en un mot, il est toujours l'homme des Exercices. On voit que l'idéal de perfection, que saint Ignace propose dans le Règne, les Étendards et les trois Degrés d'humilité, est devenu la règle habituelle de sa vie; il est parvenu à ces régions sereines, où l'âme paraît comme inaccessible aux pensées terrestres. Citons une page :

« *La Mort.* — Je mourrai! Accepter la mort pour accomplir la volonté de Dieu; rendre à Jésus-Christ vie pour vie; être avec Jésus-Christ; faire pour Dieu le sacrifice de moi-même et de *tout*, et en avoir le mérite éternel; laisser ce corps de péché, cette terre de péché, où règne le péché et où on est toujours exposé à pécher...

» *Que faire?* 1° Jeter tout le passé dans l'océan de la divine miséricorde par un grand acte de confiance; 2° Se préparer; 3° S'attacher à Dieu, vivre pour Lui seul, au moins par une entière fidélité à la prière, à la régularité, au devoir de ma charge, enfin par le moyen du vœu au Sacré-Cœur. »

Quel était ce vœu? Durant la retraite de 1889, il écrivait après la contemplation de Nazareth :

« Grâce évidente d'avoir pu, au temps le plus difficile du jour, dans le fort de la chaleur, passer presque l'heure entière, avec une attitude suppliante, à contempler la Personne adorable de Notre-Seigneur, *constamment occupé à rendre à son divin Père une gloire infinie et à promouvoir le salut des hommes par sa propre oblation et immolation*. Ainsi, procurer la plus grande gloire de Dieu, opérer la réparation de l'humanité et faire une entière abnégation de soi, ne sont qu'un seul et même acte de son Cœur, qui se perpétue sans relâche. Quoi de plus grand, de plus beau, de plus salutaire? N'est-ce pas une témérité d'oser s'unir à cet acte souverain et divin et le reproduire, autant que

possible, en toutes choses? Depuis longtemps quelque chose d'analogue a été tenté. Ne pourrais-je pas avec la grâce et un secours spécial de Marie, ma Mère, m'engager à faire cet acte au moins à chaque heure, sinon à chaque demi-heure? Quelles réparations et quelle impulsion en avant! »

Cette pensée, qui était déjà en 1889 l'aliment de sa vie spirituelle, reparaît en 1891, d'abord dans les lignes citées plus haut, ensuite dans la contemplation de l'Incarnation :

« En se revêtant de notre nature, le Fils de Dieu, avec un amour et un élan infinis, se porte tout entier vers Dieu son Père, afin de lui rendre une gloire infinie par la rédemption du genre humain, en faisant le total sacrifice de lui-même. Et ainsi toute sa vie, jusqu'à la consommation sur la croix.

» Alors la pensée me vint de m'engager par vœu à offrir cinq fois, matin et soir, cet acte de parfaite oblation du Verbe Divin incarné, en m'offrant moi-même, de manière que tout, dans les intervalles, fût dans cet esprit. »

Après la méditation des deux Étendards, la généreuse résolution est encore confirmée; enfin, à la suite de la contemplation sur le martyre de la sainte Vierge, elle est formulée dans le vœu suivant, qui sera souvent renouvelé matin et soir :

« En union avec l'offrande faite à la Divine Majesté par le Sacré-Cœur, au moment de l'Incarnation, sur la croix et dans l'Eucharistie, m'offrir moi-même avec la bienheureuse Vierge Marie, afin que la très sainte volonté de Dieu, à tout instant, soit faite en moi par pur amour le plus parfaitement possible.

» Toujours, je vivrai dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie; à chacune de mes respirations réprouvant positivement tout ce qui leur est opposé ou étranger, et voulant tout ce qui leur est agréable (1). »

Ainsi d'année en année il se préparait à mourir; et peut-être

(1) Cum SS. Corde, summæ Majestati, in triplici Incar., Cruc., S. Euch., myst., meipsum totaliter offerre cum B., ita ut SS. vol. Dei omni momento fiat in me quam perfectissime, ex puro amore.

In SS. CC. J. et M. immorando jugiter, et in qualibet respiratione positive quidquid iis Cordibus contrarium aut alienum reprobans, et aliunde ex toto corde quod illis consonum existit, volens.

il disait à Dieu cette prière que le regretté P. Blanchard aimait à redire lui-même comme venant de son saint ami :

« O mon Dieu, afin de réagir contre toute tentation d'inquiétude et de crainte à la pensée d'une mort peut-être bien prochaine, je remets tout mon être entre vos mains, par un acte d'entière confiance et de parfait abandon à votre miséricorde infinie.

» J'accepte avec une humble reconnaissance toutes les douleurs et épreuves qu'il plaira à votre bonté de m'envoyer, les regardant comme des bienfaits insignes de votre miséricordieuse tendresse.

» Désormais je ferai tout par amour, priant, agissant, parlant, souffrant, mourant, par le pur motif de l'amour, uni à mon divin Sauveur consommant sur la croix son divin sacrifice. »

C'est ainsi que le P. Paul s'était préparé à la mort. Nous allons le suivre dans cette dernière lutte (1).

II

Durant les vacances de 1894, il se rendit à Paris, où il devait donner les Exercices aux Carmélites de la rue d'Enfer : « Je suppliais Notre-Seigneur, écrit la R. M. Prieure, de ne pas le rappeler à lui avant que nous ayons eu la grâce de le revoir. A son arrivée, je lui exprimai ma confiance et ma joie. Il répondit : « Je n'ai ni lumière, ni vertu, mais un entier dévouement pour vos âmes. »

(1) Disons ici un mot de la confiance que lui inspira toujours le patron de la bonne mort, saint Joseph. Pour obtenir de lui une sainte mort, il lui demandait une sainte vie. A Toulouse, il avait composé, à l'usage de ses novices, une couronne de prières empreinte de l'esprit des Exercices; la voici : *O beatissime Joseph, pater, da nobis Jesum et Mariam intimius cognoscere, ardentius amare, studiosius sequi.* O bienheureux saint Joseph, notre père, donnez-nous de Jésus et de Marie une connaissance plus intime, un amour plus ardent, une imitation plus parfaite. *Gloria Jesu, Mariæ et Joseph, ab omnibus et semper, in sæcula sæculorum. Amen.* »

Voir page 65, l'origine de la chapelle de Saint Joseph d'Espaly.

Dès les premiers jours, l'ancienne plaie à la jambe se rouvrit. Le Père se garda bien d'en parler; bien plus, il faisait alors à pied le long trajet de la rue Monsieur au Carmel, s'égarant parfois et se fatiguant beaucoup. Il fallut user de ruse pour le déterminer à accepter une voiture. Sa voix était faible; ses instructions, courtes mais pénétrantes, firent le plus grand bien; on recueillait avec une sainte avidité les derniers enseignements de ce maître vénéré; on mettait à part, pour les conserver comme des reliques, les meubles ou les ornements qui lui avaient servi, on avait comme un pressentiment de sa fin prochaine.

De Paris, le P. Ginhac se dirigea vers l'Espagne. Pour la seconde fois, il donna les Exercices aux scolastiques d'Uclès.

Au retour, il eut encore la consolation de s'arrêter à Manrèze et d'y faire sa retraite. Pendant huit jours, on le vit prier presque continuellement dans la *Santa Cueva;* à genoux, immobile, il se pénétrait de la pensée de saint Ignace. Il y eut cependant des heures pénibles. « J'espère, écrivait-il, avoir reçu des grâces précieuses comme vous l'avez pressenti. Reste à travailler sérieusement à n'être pas à soi, mais à accomplir en toutes choses le bon plaisir de Notre-Seigneur, et vous aurez la bonté de m'aider pour cela. »

De la blessure, il ne fut pas question; le serviteur de Dieu pensait que, cette fois encore, il en aurait facilement raison (1). Un mouchoir appliqué sur la plaie fut la seule précaution prise depuis le départ de Paris. Dès l'arrivée à Castres, pour accomplir la règle, il dut bien se dénoncer. Dans quel état le F. Infirmier trouva la plaie, on le devine.

Quelques jours après, le médecin averti prescrivit le repos. Mais comment s'arrêter? La grande retraite était là. Elle commença le 3 novembre. Douze tertiaires devaient y prendre part. Petit nombre, écrivait le P. Paul au Père Provincial, mais bien suffisant « si chacun se livrait entièrement à la grâce et devenait un apôtre et un saint... Presque toutes les santés sont plus

(1) Les détails que nous donnerons sur la dernière maladie du serviteur de Dieu sont tirés : 1° de la notice qui fut écrite après sa mort par le P. Cyprien Dupin, Ministre et Préfet de santé; 2° des notes laissées par les Pères de la Résidence et du troisième an; 3° des lettres qu'ils nous ont écrites depuis.

ou moins atteintes. Aussi je me propose, si vous voulez bien l'agréer, de ne pas les faire lever au milieu de la nuit... » La proposition fut agréée d'autant plus volontiers que le P. Instructeur était plus fatigué lui-même. Ce fut la première fois, dans sa longue carrière, qu'il n'interrompit pas son sommeil.

« Dès le début, dit un tertiaire, le Père a travaillé à dilater nos âmes par la confiance et la générosité. Pas un jour de la retraite ne passa sans qu'il eût des nouvelles de chacun. Une fois seulement, je n'avais pu le rencontrer; le soir, il arriva dans ma chambre pour savoir où en était mon âme.

» A la fin, il était tout pâle; il marchait péniblement; il en vint bientôt à s'asseoir, la jambe malade étendue sur une chaise; dans cette posture, il entendait nos comptes de conscience et aussi nos confessions. Même alors cependant, il monta et descendit au quartier des tertiaires quatre ou cinq fois par jour, et ne cessa pas de se tenir agenouillé pendant ses actions de grâces. »

A ce traitement, la plaie ne guérissait pas : le Frère Infirmier dit au malade qu'il serait peut-être bon de garder le lit. Celui-ci s'y refusa, vu les exigences de son emploi. Il ajouta même : « Si je me couchais, je ne me relèverais pas. » Toutefois, cédant aux instances du Frère, il consentit à descendre au parloir, où il reçut les conseils de la supérieure des religieuses de Saint-Vincent de Paul, venue avec une Sœur Infirmière très expérimentée.

Pour les Quatre-Temps de décembre, le P. Instructeur devait se rendre à Toulouse. Au R. P. Provincial, à qui il avait annoncé sa visite, il écrit le 16 décembre : « Comme la plaie de la jambe n'est pas tout à fait fermée, il m'a semblé prudent (plaise à Dieu qu'il n'y ait pas excès de prudence), de différer le voyage de quelques jours.

» Aux approches de la Noël, permettez-moi, mon Révérend Père, de vous offrir, au nom de tous nos Pères et Frères, nos vœux de bonne fête et sainte année, en même temps que nos sentiments de religieuse affection et d'entier dévouement en Notre-Seigneur.

» Veuillez nous bénir et nous recommander à Notre-Seigneur dans vos saints sacrifices, en union desquels je suis

» Reverentiæ vestræ infimus in Christo servus et filius.

P. Ginhac, S. J. »

C'était l'adieu suprême de l'humble religieux à l'un de ses novices devenu supérieur.

Le 19 décembre, le P. Paul n'était pas jugé gravement malade, et lui, moins que personne, ne soupçonnait la gravité de son mal. Il connaissait sa plaie depuis tant d'années, il l'avait si souvent envenimée impunément que, de très bonne foi, il disait et redisait à son jeune infirmier : « Ne parlez donc pas de moi au Père Ministre; pourquoi faire tant de bruit pour un rien? » Et quand le médecin de Castres consulté demanda le repos du lit, l'Instructeur, en présence des obligations graves d'un office qui ne pouvait pas être laissé, ni négligé pour un *rien*, eut le droit. il eut le devoir de lui répondre comme il le fit : « Je ne puis pas. » Ainsi avait-il répondu à Mourvilles, au médecin de Villenouvelle, après lui avoir dit : « Docteur, ce ne sera rien. »

Tout ce qu'il se crut autorisé à ne pas refuser, tout ce qu'il accorda, fut d'étendre la jambe droite malade sur une chaise, et de ne pas descendre au réfectoire pour le repas commun. Quant à cette dernière concession, pour la demander au serviteur de Dieu, il fallait l'avoir peu connu. A peine, en effet, le régime eut-il été accepté, qu'entre le jeune Frère Infirmier (un enfant par l'âge et l'humeur) et le saint vieillard, son supérieur, s'engagèrent, à l'heure des repas, des entretiens comme celui-ci : « Prenez, mon Père, un peu de vin de Bordeaux. » — « Misérable que je suis! Non, point de cela! que de pauvres n'en ont pas! » — Si le frère lui offrait du thé, des confitures : « Ces choses-là, disait-il, sont pour les vrais malades, » et il ajoutait : « Ne parlez donc pas de moi au Père Ministre! »

Malgré tout, Noël venu, rien n'avait encore été changé, dans l'ordre du jour du troisième an; dans les habitudes de l'Instructeur, une seule modification s'était glissée : l'extension de la jambe malade sur une chaise, aux heures où ses devoirs d'office ne l'appelaient pas hors de sa chambre. Mais il la posait sur une chaise si haute et tenait son buste si raide, que cette situation

aurait été intolérable à qui que ce fût pour quelques minutes. C'est ce que le bon Père appelait se reposer.

« Le jour de Noël, écrit le P. Jean-Marie Orti, je servis au Père Instructeur ses trois messes. J'avais ensuite à attendre une demi-heure la venue d'un Frère chargé de servir les miennes; aussitôt le Père de me dire qu'il allait me remplacer. J'eus bien de la peine à vaincre sa résistance; je n'y réussis même qu'en me retirant. »

Ce furent probablement les fatigues de cette fête de Noël, qui déterminèrent l'aggravation du mal dont s'alarma le P. C. Dupin, Préfet de santé. Informé, le R. P. Provincial lui donna pleins pouvoirs. Dès lors le vénéré malade s'exécuta de bonne grâce et se soumit à toutes les prescriptions. Ainsi qu'on le désirait, le lendemain, après la messe il se mit au lit. Il fit de même, le 31 décembre; et le soir, comme on voulait lui offrir les vœux de bonne année : « Non, répondit-il, il ne convient pas que je les reçoive ainsi. »

Le 1er janvier, il dit encore la sainte messe et fit son action de grâces à genoux. En revenant de la chapelle, il se sentit plus fatigué, et, comme les jours précédents, il se remit au lit. Jusque-là il avait écrit quelques lettres sur un pupitre; devant en expédier une, il la dicta à un Père tertiaire. « J'ai pris froid, lui dit-il, ce sera ce que le bon Dieu voudra. Priez pour moi. » Le médecin bientôt appelé, constata que le poumon droit était un peu congestionné.

Le vénéré malade eut-il un pressentiment de sa fin prochaine? toujours est-il que sa première occupation, ce jour-là, fut de faire disparaître des notes intimes. Il les demanda au Frère Infirmier; celui-ci hésitait et cherchait un prétexte pour les sauver. Alors le Père lui désigna successivement les papiers qu'il devait prendre. Vainement le Frère essaya d'en dérober quelques-uns. D'un œil attentif, le Père suivait l'exécution et disait : « Brûlez tout!... Je vous le commande!... Voudriez-vous m'obliger à le faire moi-même?... » Ainsi furent jetés dans les flammes trois cahiers et des lettres.

« Le Père n'était pas encore bien abattu, raconte le P. Jean Nazareth de la Province de Portugal, il put même expédier des

lettres. Dans l'après-midi, il demanda son saint du mois de janvier. Je lui portai les feuilles, et le Père me pria d'en tirer une pour lui : ce fut *La Conversion de saint Paul.* Je vis que le Père en était content, et tandis que je lui donnais lecture des maximes qui accompagnaient l'image du saint, il se montrait également satisfait : « Oui! oui! » disait-il, comme pour exprimer l'idée que tout cela lui venait bien à propos. — Or, voici le contenu de la feuille imprimée : « *Pensée :* Combien de chrétiens à qui Jésus-Christ pourrait demander avec plus de raison qu'à Paul : Pourquoi me persécutez-vous? Est-ce ainsi que vous répondez à mes bienfaits, à mon amour? — *Pratique :* Dites souvent avec le saint roi David : « Seigneur, Dieu de mon salut, convertissez-moi et détournez de moi votre colère! »

Dès ce jour, l'accès de la chambre de l'Instructeur fut interdit aux tertiaires. On peut juger de la peine qu'ils en ressentirent par le billet d'un Père de la Province de Tolède.

« J. H. S. Mon Révérend et bien-aimé Père. De peur de vous fatiguer davantage, je n'ai pas voulu frapper aujourd'hui à votre porte; mais dans un jour pareil, il faut absolument vous saluer; c'est ce que je fais par l'intermédiaire de ce petit billet, en vous souhaitant de tout cœur, une bonne, sainte, et heureuse année, et en vous demandant humblement votre première bénédiction de cette année. Adieu, mon Père; je vous remercie de toutes vos bontés à mon égard. Guérissez vite, vite, vite.

» Votre plus humble fils en Jésus-Christ,

Aloys Navarro, S. J. »

On passa dans l'anxiété les journées du mercredi et du jeudi, 2 et 3 janvier, car on ne savait que penser de la maladie du Père. Les remèdes avaient dégagé le poumon, dominé la fièvre; mais le sommeil ne revenait pas. Tout à coup, le vendredi, 4, apparut un symptôme nouveau; dans l'espace d'une heure, le malade fut couvert de boutons et de larges taches rouges. Vivement alarmé, le Père Ministre voulut avoir une consultation. Les médecins le rassurèrent : ce sera peut-être la guérison. Le lendemain, en effet, le malade parut reprendre vie. Les aliments liquides ne lui répugnaient plus, le regard était plein d'espérance. Quand le médecin reparut : « Eh bien! Monsieur

le docteur, lui dit-il gaiement, vous me permettrez de me lever aujourd'hui! » Combien les cœurs battirent plus à l'aise! La joie fut de courte durée. La nuit suivante, point de sommeil encore; une agitation fébrile, des démangeaisons insupportables. Le lendemain, de tristes pressentiments envahissaient de nouveau médecin et Père Ministre. On essaya d'un calmant, mais en vain. La tête parut prise quelque temps; il y eut des cris de douleur inconscients. Bientôt ce fut lassitude profonde et dégoût pour la nourriture. L'espérance s'en allait.

A partir de ce jour, les Pères veillèrent le vénéré malade; ils réclamèrent ce bonheur comme un droit. Que de paroles édifiantes il leur fut donné d'entendre! Recueillons quelques-uns de leurs pieux souvenirs.

« J'eus le bonheur, dit le P. Nazareth, de le servir durant la première nuit. Dès que j'entrai dans la chambre il me dit : « Vous ne pouvez pas veiller, mon cher Père : cela vous fera du mal. » Je le rassurai. Il me dit alors d'aller m'asseoir près du feu. Quand je lui donnais à boire, il s'empressait de me dire : « Bénissez, bénissez. » Je lui offris, une fois, de l'eau pure. Il l'aurait acceptée bien volontiers, car une sorte d'inflammation intérieure le consumait, comme il me l'avoua; mais il répondit à mon offre : « Le médecin n'a pas ordonné cela; c'est vous qui prenez l'initiative : je n'ose pas accepter. » J'insistai, ajoutant qu'un peu d'eau ne pourrait lui faire aucun mal. Il en prit, alors, une demi-cuillerée. Vers minuit, il me demandait : « Quelle heure est-il? » C'était pour se préparer à la sainte communion. A ce propos il me dit : « Que je me prépare mal à recevoir Notre-Seigneur! » Seul, ensuite il poursuivait : « Que je suis misérable! Que Dieu me pardonne mes péchés! Qu'il me détache du monde!... de moi-même! » Ces paroles, il les prononçait avec un tel accent, que j'en demeurais tout saisi. »

Comme il s'agitait, en proie à une fièvre ardente et à des démangeaisons intolérables, le Frère Infirmier, un enfant terrible, lui dit : « Le P. Issoulier ne bouge pas dans son lit, tandis que vous vous remuez toujours. » — « Le pauvre malade, raconte le P. Frédéric Frugès, porte alors la main droite à la tête pour la soutenir, et reste pensif. Puis, il se soulève brus-

quement, et me présentant son chapelet qu'il avait à la main : « Mettez ce chapelet, dit-il, aux pieds de la bonne Mère. Ah! elle me garde. Vous pouvez me laisser, mon Père; la bonne Mère et le bon ange me gardent. » — Je répondis : « Il est bon que je reste, pour vous couvrir, lorsque par inadvertance vous écartez les couvertures. Pour s'être ainsi découvert le P. Issoulier a une fluxion de poitrine. » Ce nom ramena-t-il à l'esprit du vénérable malade ce que lui avait dit auparavant le Frère Infirmier? Je le crus, en l'entendant s'écrier bientôt : « Que je suis misérable! J'abuse de toutes les grâces; chaque position au lit est une grâce et j'en change à chaque instant! » Puis il se tut et demeura immobile jusqu'à ce que je m'éloignai vingt-cinq minutes plus tard. »

Tout cela, on le voit, montre assez que les étreintes de la fièvre paralysaient ou gênaient la pleine liberté des puissances du serviteur de Dieu, sans toutefois rien tirer d'elles qui fût vraiment désordonné ou même qui, par tels ou tels aspects, n'apparût harmonieux.

Souvent il témoigna au Père Ministre la crainte qu'on ne le traitât pas comme le dernier des religieux; on faisait toujours beaucoup trop pour lui; au milieu des plus vives douleurs et des exaltations du délire, ce sentiment se trahissait. Un jour, tandis qu'on ramenait les couvertures sur sa poitrine découverte : « Combien de pauvres n'en ont pas! » dit-il.

Les autres méritaient toutes sortes d'attentions; il ne se croyait pas digne des soins qu'il recevait. A tous, il demandait pardon pour la peine qu'il leur causait. Une sollicitude relevée par tous ses gardes-malades, c'est qu'il se préoccupait beaucoup de leur santé. « Quand je suis seul, disait-il au Frère Infirmier, il suffit d'une bûche dans la cheminée; mais quand les Pères viennent, qu'il y ait bon feu. » Au P. Armand de Vassal : « C'est ennuyeux, n'est-ce pas, de rester auprès des malades! Ils ne s'occupent que de leurs misères. » Puis, après une pause : « Tout cela est bon pour l'humilité. » Une autre fois, comme l'heure de la promenade approchait : « On vous poste là, comme des plantons; allez à la promenade! » Et à deux ou trois reprises « Adieu, mon Père, adieu! » Le Père restant toujours : « Je vais

vous donner ma bénédiction... Dites aux Pères du troisième an de se sanctifier. »

« Pendant la nuit, dit encore le P. A. de Vassal, au milieu de souffrances vivement senties, il laissait échapper des plaintes sans impatience, se changeant bientôt en actes d'abandon entre les mains de Dieu, en actes d'humilité : « Je souffre, je souffre. Que le bon Dieu soit béni!... Faites-moi une croix sur le front avec de l'eau de Lourdes. »

Ainsi la douleur n'arrêtait pas la prière sur ses lèvres. Parfois son âme était tout entière à la contemplation des mystères. La nuit qui précéda l'Épiphanie, il suivit les Mages sur la route, jusqu'à Bethléem. « La belle nuit, répétait-il souvent. Quelle nuit! Notre-Dame les reçoit; ô ma Mère, ô ma Mère, Marie! » Il disait ensuite : *Gloria in altissimis Deo et in terra pax...* Il s'arrêta pour redire le mot *pax* à plusieurs reprises et de toute son âme. Dans la matinée de l'Épiphanie, un rayon de soleil pénètre dans sa chambre; il parle aussitôt de la bonté de Dieu qui envoie cette belle lumière; et d'un ton plein de piété, il récite le verset : « *Dominus regit me et nihil mihi deerit : in loco pascuæ ibi me collocavit.* »

Tous ceux qui le veillèrent ont remarqué avec quelle solennelle gravité il faisait de temps en temps un grand signe de croix.

Un dernier trait à signaler : sa confiance filiale en Marie. « Elle me garde, ma Mère! Marie, ma Mère! » Ces exclamations revenaient sans cesse sur ses lèvres, même aux heures du délire (1).

(1) A ce sujet, le P. F. Pradel nous a écrit : « Le F. Infirmier vous a-t-il raconté un charmant petit trait? Un soir, vers les onze heures, tandis que j'étais moi-même aux prises avec l'influenza, le Frère qui veillait le saint homme, l'entendit parler à la Sainte Vierge : « Ma bonne Mère, disait-il, que vous êtes bonne de venir me visiter!.... Mais je vous prie de visiter aussi et de consoler le P. Pradel qui souffre davantage. » Le lendemain matin, le Frère infirmier en entrant dans ma chambre : « Avez-vous vu la Sainte Vierge? » — Vous devinez ma réponse. — « Pourtant, reprit-il, le P. Instructeur vous l'envoya hier au soir : et il me raconta ce que je viens d'écrire... » — Était-ce rêve? Était-ce vision? ajoute le narrateur. Du moins reconnaîtrons-nous, dans la prière du vénéré malade, le cri d'une piété et d'une charité que le délire de la fièvre n'étouffait pas.

Le 6 janvier était le 52me anniversaire de ses premiers vœux; il le dit au Père J. Nazareth qui veillait. Et celui-ci : « Mon Père, voudriez-vous me déléguer pour dire la Messe en actions de grâces!... » — « Oh! je n'en suis pas digne; comme vous voudrez! » Cet acte d'abandon, combien de fois ne l'a-t-il pas répété durant sa maladie! Ce fut son remède à lui, le seul qu'il prît avec goût, parmi d'atroces douleurs. Il disait aussi : « Que Dieu me pardonne! me détache de moi-même! »

La nuit du 8 au 9 fut mauvaise. Le Père disait le lendemain : « J'ai passé quatorze heures dans les ténèbres. » Ses souffrances ne lui faisaient cependant point oublier celles d'autrui : « Je m'excusais, dit un veilleur, de le fatiguer en ramenant les couvertures autour de ses épaules, il répondit : « Oh! si je pouvais à ce prix vous délivrer de vos propres souffrances! » et de nouveau : « Oui, si je pouvais vous délivrer de vos peines! » et il se tournait vers une image du Sacré-Cœur, avec une expression indicible de supplication. »

Dans les anxiétés ou douleurs plus vives, qu'il paraissait quelquefois ressentir, ses yeux se dirigeaient, avec cette même expression suppliante, vers l'image du Cœur de Jésus, et aussitôt la sérénité revenait.

Les grands enseignements, les fortes émotions ne manquèrent pas aux pieux habitants de la maison de Castres, durant cette première quinzaine de janvier.

Le mercredi, 9 janvier, dans la matinée, le Père Issoulier reçut les derniers sacrements. Vers les deux heures du soir, il commença, d'une voix haletante, le *Salve Regina;* il l'interrompit pour rendre le dernier soupir et l'acheva, sans doute, aux pieds de la Reine du Ciel.

Le Père Spirituel se chargea de porter la triste nouvelle au R. P. Instructeur : « Bien! dit le Père, je ne saurais le plaindre, il ne perd rien, il gagne tout. » Puis il se recueillit et pria, aidant de ses suffrages, comme on le pouvait présumer, l'âme du cher défunt. Après quoi, il donna les instructions au Père Ministre, pour les funérailles, avec une parfaite lucidité d'esprit et un grand calme.

On devine ce que fut pour tous, dans la maison, cette journée

du mercredi, 9 janvier, partagée entre les soins donnés à un mourant et les devoirs rendus à un mort.

La nuit qui suivit ressembla à la précédente; le saint Instructeur lutta pour se maintenir au-dessus des « ténèbres », pour s'en retirer du moins chaque fois qu'elles l'envahissaient.

Son veilleur, le P. Jules Muthuon, admira son inaltérable patience, sa docilité d'enfant, son esprit de foi et de prière, au milieu des ardeurs de la fièvre et des démangeaisons qui le torturaient. A un moment, où il souffrait davantage, le Père lui suggéra d'offrir ses douleurs au Cœur de Jésus, à Jésus crucifié; il répondit avec un accent de profonde humilité : « Je ne sais pas le faire; j'abuse des grâces. » Puis il se mit à dire distinctement : « Jésus, je m'offre à vous! » Il répétait : « Jésus! Marie! » ou bien il invoquait son ange gardien.

Le jeudi, vers trois heures de l'après-midi, eut lieu une consultation. Le médecin ordinaire de la communauté voulut bien, malgré sa douleur (il venait de perdre sa femme, excellente chrétienne), et malgré son état de maladie, se rendre à l'invitation du Père Ministre. Dès que le P. Ginhac l'eut aperçu, il le salua d'un mouvement de tête accompagné d'un sourire, et dit : « Nous avons pris part à votre deuil, cher Monsieur, comme il convenait... Elle est sortie par la bonne porte : quelle consolation! Il n'y a que cela de vrai; imitez-la. » Sous l'action de la fièvre, la figure s'animait, le ton de la voix s'élevait. S'adressant à tous : « Ah! Messieurs, prenez soin des âmes aussi; avertissez! » Le Père Ministre intervint : « Vous vous fatiguez, mon Père, parlez doucement. » Peu après : « Que pensez-vous, Messieurs, de mon état? Grâce à Dieu, je n'ai pas peur de la mort. » — « Eh! mon Père, je vous trouve bien faible. » — « Faut-il se tenir prêt, recevoir les sacrements? » — « Rien ne presse, mais... » — « Très bien », reprit-il, et s'adressant au Père Ministre qu'il cherchait du regard : « Vous entendez? il faut m'administrer l'Extrême-Onction. »

Tout fut bientôt disposé pour l'administration des derniers sacrements. Selon l'usage, le Père Ministre adressa au malade quelques paroles d'exhortation. A ces mots : « Mon Père, vous demandez pardon... » — « Oui, oui, dit le malade, oui, au

T. R. P. Général, au R. P. Provincial, à tout le monde, Pères et Frères. » Puis, avec émotion : « On n'aurait pas dû me garder dans la Compagnie, je n'en étais pas digne! »

Le saint malade, ayant eu difficulté à détacher de sa langue l'hostie entière, le Père Ministre dut la retirer; on lui proposa d'en prendre une parcelle dans une cuillerée d'eau. « Rien d'extraordinaire pour moi! répondit-il. » Mais, à la grande joie de tous, une parcelle consacrée lui fut donnée. Puis vinrent les saintes onctions, à chacune desquelles le malade répondit *Amen*, comme ses frères et il suivit avec la même attention les prières de la recommandation de l'âme. « J'observai plus que jamais, dit un tertiaire, et ce qui me frappa tout le temps que durèrent ses souffrances, c'est qu'il avait une véritable figure d'*Ecce homo*. »

« Je n'oublierai jamais, écrit le P. Félix Pradel, avec quel accent de profonde, de stupéfiante humilité, il demanda pardon à tous au moment des derniers sacrements. Peu après, comme je lui demandais de prier pour moi, quand il serait au ciel : « Si j'y vais! » me répondit le saint. »

Une heure plus tard, le Père Spirituel ayant fait remarquer que le malade n'avait pas donné à la Communauté sa bénédiction de Supérieur, les Pères et Frères furent de nouveau appelés pour la recevoir. « J'étais demeuré à la porte de la cellule, raconte un tertiaire; j'attendais un moment favorable pour dire un dernier adieu à notre Père et lui faire mes demandes pour le ciel. Voyant arriver la Communauté, j'entrai le premier, et, m'approchant, je pris la main du Père et la baisai. Il ne parut pas me reconnaître. Je lui dis alors : « Mon Père, priez pour le Père Orti. » Dès qu'il eut entendu mon nom, il sourit et posa sa main languissante sur ma tête. Quelqu'un vit cela, et je sais qu'il ne put retenir ses larmes. »

Bientôt tous pleuraient; seul le mourant resta maître de son émotion; il arrêta ses regards sur tous ses fils agenouillés et prononça la formule liturgique de la bénédiction; puis chacun voulut lui baiser la main avant de se retirer. C'étaient les derniers adieux!

A partir de ce moment, les Pères désignés pour assister le

malade ne cessèrent de lui suggérer de pieuses pensées ou de pieuses invocations, auxquelles il témoignait s'unir dévotement.

« On observa, dit le P. Pradel, que quelques heures avant la fin, il cherchait la main de ceux qui étaient près de lui. Le Père qui demeura à ses côtés, après qu'il eut reçu les derniers sacrements, tenait avec bonheur la main droite du Père Instructeur, et lorsqu'il mettait un intervalle un peu trop marqué entre les oraisons jaculatoires, il sentait que cette main bénie pressait les siennes comme pour lui dire : « Allons quelque autre chose encore! » Il sentait plus vive cette pression de main, lorsqu'il suggérait au saint mourant des pensées comme celle-ci : « O Jésus, je veux faire votre sainte volonté, toute votre volonté, rien que votre volonté, et par amour! » Ou encore : « Je veux souffrir, ô Jésus, tout ce que vous voudrez, autant que vous voudrez, pour l'Eglise, pour la Compagnie, pour les âmes, et par amour. » Quelquefois, à la pression de la main, le saint ajoutait un « Oui » bien accentué. »

Il s'unit avec dévotion à la voix du P. Peyré, qui prononça près de lui la formule des vœux des profès de la Compagnie. Ce Père lui dit ensuite : « Mon Père, obtenez-moi la grâce de mourir dans la Compagnie! » — « Oui, quelle grâce! je n'en étais pas digne. » — « N'êtes-vous pas fatigué de m'entendre réciter le chapelet? » — D'un signe de la tête : « Non! » Le chapelet fini : « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* » Le malade aussitôt de se tourner et de remercier par un très aimable sourire.

Le P. Jean de Nicolay eut le bonheur de rester près du serviteur de Dieu. « Vers les cinq heures, dit-il, il ne cessait de répéter : « Jésus! Marie! » et de chercher des lèvres le crucifix. Puis, tout à coup, il gémit : « Je me repens! Je me repens! pardon! pardon! » et il demanda l'absolution au Père Spirituel.

» Plus tard, le Père ne voyait plus, ne parlait plus. Je lui suggérai quelques invocations; aussitôt son visage me dit que l'âme est attentive, et je vois qu'elle suit avec une admirable ferveur. Je m'arrête. Un moment après, le mourant se tourne vers moi avec une expression d'angoisse. Je devine qu'il veut prier; je reviens aux invocations. Il manifeste encore quelque

anxiété; je recours alors à des paroles de confiance, d'abandon, qu'il écoute avec une attention visible : « *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum! In te confido!* Mon Dieu, je vous donne ma vie... Je vous donne mon cœur!... *Credo! Spero! Amo!* » A ce dernier mot, il porte la main à son cœur. Je répète : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur! » Il lève alors vivement le bras, comme pour offrir son cœur, en même temps qu'il tourne vers le ciel un regard qui ne voyait plus la terre. Deux fois encore je répète : « de tout mon cœur, » et chaque fois il reproduit, avec la même ardeur, le même geste et le même regard. Peu après, je m'arrête, et le Père (sans doute en signe de reconnaissance) me tend la main qu'il laisse quelques minutes dans la mienne. »

A neuf heures, le P. Nazareth et un Frère restèrent seul près de lui. La crise de l'après-midi avait passé, la figure était calme, la respiration moins haletante. Ce fut une lueur d'espoir. Comme on se raccroche à tout, à ces heures d'angoisse mortelle! « Mais vers les dix heures, dit le P. Nazareth, le malade parut souffrir davantage. Puis il y eut un moment de calme. Le Père joignit ses mains sur la poitrine, dans l'attitude de la prière.

» Tout à coup, la respiration devint plus difficile. Le Père Ministre, prévenu, donna au vénéré mourant une dernière absolution et, peu après, à dix heures et demie, tandis que, pour lui, et en son nom, nous disions à genoux : « Jésus, miséricorde!... *Maria, Mater gratiæ*, etc., » nous remarquâmes qu'il ne respirait plus; sa sainte âme paraissait devant Celui qu'elle avait tant aimé ici-bas. Nous récitâmes le « *Subvenite* », et nous fermâmes les yeux au bien-aimé défunt. Son visage, alors, nous parut presque souriant. »

Le lendemain, au réveil, la Communauté apprit avec douleur que le P. Instructeur n'était plus. Le R. P. Provincial, appelé par dépêche le jeudi soir, eut le regret de ne pouvoir arriver à temps, pour bénir et encourager à la dernière heure, au nom de la Compagnie, celui qui avait tant travaillé pour elle. Quand il se présenta, le vendredi matin, le Frère Portier le reçut les larmes aux yeux. « C'est trop tard », dit-il. La Communauté était aux funérailles du Père Issoulier, tandis que quelques Pères

malades veillaient auprès du vénéré défunt. Lui parti, la maison paraissait déserte (1).

Après midi, le corps du Père Instructeur fut exposé dans la chapelle de saint Ignace; de nombreux fidèles y vinrent, malgré la neige et malgré l'influenza qui sévissait dans toute la ville. Durant toute la soirée, des Pères furent occupés à recevoir les objets que l'on présentait pour être mis en contact avec la précieuse dépouille.

Le samedi, 12 janvier, à 8 heures, la Communauté était réunie à la chapelle de saint Ignace. « La bière, écrit le P. F. Frugès, était entourée de Pères anciens et de Supérieurs venus de Toulouse pour les funérailles; le pied de la bière étant seul libre, je m'y plaçai. A peine soulevait-on le saint corps, qu'il me parût comme rayonnant d'une lumière de gloire, lumière qui devint plus intense quand il reposa dans le cercueil. Le visage surtout était d'une beauté céleste et respirait la béatitude. » Les autres témoins de cette scène furent tous frappés du doux éclat qui paraissait sur la figure inanimée du serviteur de Dieu (2).

(1) Dans la matinée, on tira la photographie du vénéré défunt. Elle est reproduite dans ce volume, où l'on trouve aussi le portrait du serviteur de Dieu, d'après ses disciples et ses admirateurs. Voir *Appendice*.

(2) Présent nous-même à cette scène, et penché sur le cercueil, nous avons vu ce doux éclat et entendu le P. Frugès exprimer son admiration : mais il voyait une lumière plus vive : il ne fut pas le seul.

Citons d'abord une personne pieuse qui se trouvait dans la foule. Ayant lu dans la seconde édition ce détail, qui avait été omis dans la première, ainsi que tous les autres faits miraculeux, elle nous exprimait sa satisfaction. « Vous aviez donc, lui disions-nous, entendu raconter le fait? » — « Mais j'en ai été témoin, » répondit-elle. — « Peut-être avez-vous cru voir, ayant entendu un Père dire qu'il voyait une auréole de lumière? » — « Je n'entendis rien, mais je vis cette auréole : aussi j'avais été étonnée de ne pas la trouver signalée dans la première édition. »

Prié de recueillir ses souvenirs, le P. Jean de Nicolay nous écrivait le 5 avril 1904 : « Au moment où l'on souleva le corps du vénéré P. Ginhac, pour le transporter, du lit de parade où il était déposé, dans le cercueil placé par terre, je vis le visage du défunt s'éclairer soudain d'un vif éclat. Ce n'étaient pas des rayons qui l'entouraient; je rendrai ma pensée en disant que je vis les traits du P. Ginhac resplendir, tout en conservant leur teint cadavérique.

Le phénomène s'atténua peu à peu, quand le corps fut dans le cercueil. Je n'attachai pas une très grande importance à ce fait, pensant qu'il était peut-être produit par une illusion de mon imagination. Mais quand j'entendis, quelque temps après, un Père ter-

Malgré leur immense tristesse, ils éprouvaient un vif sentiment de paix et de joie en lui rendant ces derniers devoirs. « Pauvre Père, dit l'un d'eux, que pense-t-il maintenant, en voyant que nous traitons avec tant de vénération ce corps qu'il a fait tant souffrir et qu'il a tant méprisé! » Sur le cercueil de plomb, le Père Provincial grava lui-même ces mots : Père Paul Ginhac, S. J.

La messe fut célébrée à Notre-Dame de la Platé; quelques jeunes gens avaient, dès la veille, sollicité la faveur de relever par leurs chants la simplicité des funérailles. Elles eurent lieu avec le pieux concours du clergé, des communautés religieuses et de nombreux fidèles de toute condition.

Placés dans la partie du cimetière réservée aux ecclésiastiques, les restes du P. Paul reposaient sous une modeste croix; grâce à la générosité des fidèles, un monument fut élevé pour les recevoir. Le 9 décembre 1895 eut lieu la translation; touchante fête dans laquelle les cendres des autres Jésuites qui reposaient dans le cimetière, recueillies avec respect, furent placées au-dessous de leur glorieux frère et formèrent en quelque sorte son cortège d'honneur. Sur la pierre grise du mausolée on lit : « *Mihi vivere Christus est.* Ma vie à moi c'est le Christ. » Toute la vie du Père est en effet dans ces mots.

III

La mort du R. P. Ginhac fut vite connue; dans tous les milieux où il avait exercé son zèle, ce fut comme une explosion des sentiments d'amour et de vénération qu'on avait pour lui. A la douleur se mêlait la joie; si l'on perdait un saint ici-bas, au ciel on gagnait un protecteur. Les prières offertes pour le repos de son âme se changeaient bientôt en actions de grâces et en supplications; on remerciait Dieu de l'avoir glorifié par l'éclat

laire y faire allusion en récréation, j'avouai pour la première fois, à mon tour, l'avoir constaté moi-même. »

des vertus, on le priait de le glorifier par l'éclat des prodiges. Plusieurs personnes se trouvèrent sous l'influence en quelque sorte sensible de leur céleste protecteur.

Le récit de ses derniers moments fut lu avec émotion et grand profit spirituel. Il portait toutes les âmes à mépriser le monde et à ne vivre que pour Dieu (1).

Bientôt on reçut avec joie dans toutes les maisons de la Province de Toulouse, une circulaire où le P. Provincial résumait ainsi les vertus du serviteur de Dieu :

« Le 10 janvier, vers onze heures de la nuit, Notre-Seigneur appelait à lui celui que nous aimions comme un père et que nous vénérions comme un saint. Vous attendez quelques détails sur ses derniers moments; en vous adressant ceux que je viens de recevoir, je me sens pressé de vous rappeler ses vertus, et de chercher avec vous, dans ce souvenir, un motif de consolation et de confiance.

Chargé, depuis plus de quarante ans, de la formation spirituelle des Nôtres, au noviciat et au troisième an, le P. Paul Ginhac nous a toujours donné l'exemple de la perfection à laquelle notre bienheureux Père nous invite. Quelle ne fut pas son abnégation! Il avait tourné contre lui-même cette rare énergie de volonté dont Dieu l'avait doué; il n'accordait rien à la nature; il la mortifiait sans cesse : le « moi » paraissait ne plus exister en lui. Mais autant il était dur et sévère pour lui-même, autant il était bon pour les autres; ceux qui l'ont approché pourront-ils jamais oublier les délicatesses de sa charité? Elle avait des attentions vraiment maternelles; elle ne se lassait jamais et se

(1) A l'appui de chacune de ces affirmations, nous pourrions citer des paroles ou des faits; mais nous devons nous borner. Contentons-nous de quelques traits plus saillants. — A l'heure où le P. Ginhac expirait, son souvenir se présenta vivement à la mémoire d'une Supérieure de Communauté à Toulouse; il lui causa une telle consolation que, malgré les nouvelles rassurantes données la veille sur la maladie du vénéré Père, elle ne put s'empêcher de se dire à elle-même : « Il est au Ciel. » — A Castres, à la même heure, une autre Supérieure éprouva une semblable impression et eut dans l'âme la même conviction. — « Après avoir appris la bienheureuse mort du P. Ginhac, je ne pus retenir mes larmes, écrit le P. B. Capdepon; elles coulèrent longtemps, larmes de regret sans doute mais larmes de joie surtout. Je me disais : Ce pauvre Père ne souffrira plus, il est maintenant dans la gloire. »

révélait par un dévouement à toute épreuve. D'un naturel timide, le P. Ginhac aimait à s'effacer; de plus, il avait puisé dans la méditation de si bas sentiments de lui-même, qu'il se disait, avec la plus grande sincérité, incapable de tout bien, indigne d'être de la Compagnie et indigne d'aller au ciel. Mais ce sentiment si profond de son néant et de son impuissance s'évanouissait, dès que le bon plaisir de Dieu se manifestait à lui; appuyé sur la divine grâce, il était prêt à tout entreprendre, avec cette magnanimité qui fut l'un des traits saillants de son caractère comme de sa direction. La générosité au service du Divin Roi, il la voulait sans limites; il s'efforçait de la développer dans toutes les âmes qui entraient en relation avec lui; retraites, correspondances, conversations, tout lui servait de moyen pour étendre le règne de Notre-Seigneur, pour exciter toutes les âmes à ne rien refuser à la grâce et à tendre sans faiblesse vers cette perfection que notre bienheureux Père a tracée dans les Exercices.

» Avec quelle ardeur il y tendait lui-même, avec quelle constance, vous le savez. Vous l'avez toujours vu intimement pénétré du sentiment de la présence de Dieu, rayonnant de ferveur au saint autel, fidèle observateur des plus petites règles et des moindres usages, avide d'humiliations et de mortifications, saintement épris de la volonté de Dieu, zélé pour sa plus grande gloire, animé du plus tendre amour pour la Compagnie et pour la sainte Église. Vous l'avez vu toujours égal à lui-même, toujours humble et doux, marcher sans défaillance dans cette voie de la perfection où il nous invite à marcher après lui. C'est pour exciter notre courage que Dieu a mis sous nos yeux un si parfait religieux. S'il a disparu de nos regards, il vit dans nos souvenirs, et, par une grâce spéciale, il parle, je le sais, à bien des cœurs, avec plus de force encore que pendant sa vie. Il intercèdera pour nous, tandis que nous nous efforcerons de l'imiter. »

De son côté, le T. R. P. Général écrivit au P. Provincial, le 12 février 1895 :

« J'ai lu avec un vif sentiment de regret et d'admiration le récit des derniers moments du P. Ginhac. Une sainte mort a été le couronnement naturel d'une vie sainte. En louant comme il convenait cette longue existence, dont l'héroïsme fut la trame, et

en relevant les mérites surnaturels qui brillèrent avec tant d'éclat sur ce merveilleux tissu, vous avez payé un juste tribut d'hommages à une mémoire que tous honorent et qui m'est particulièrement chère... » Ici, le Révérend Père raconte l'accueil que lui fit à Toulouse le P. Ginhac (voir p. 141), et il poursuit : « Dites de ma part aux Pères et Frères de la province de Toulouse que Notre-Seigneur, en rappelant à lui le P. Ginhac, a voulu leur montrer, de plus haut et dans tout le rayonnement de ses perfections, le modèle qu'ils doivent imiter. S'ils n'arrivent pas à le reproduire entièrement, ce sera beaucoup d'avoir essayé. »

Luis Martin, S. J.

Non contents de se modeler d'après cet idéal de perfection, directeurs et prédicateurs le présentaient aux âmes, non sans constater qu'il agissait fortement et suavement sur elles. Dans les conversations, ils aimaient à rappeler son souvenir.

« Pendant la dernière station de Carême que je prêchais à Versailles, écrit un chanoine, Mgr Goux dit devant plusieurs prêtres : « Messieurs, je n'ai jamais connu un homme plongé en Dieu, attaché à la croix, comme le P. Ginhac. Invité pour une grande fête au collège Sainte-Marie, je me trouvai à côté de lui; il n'avait pu se dispenser d'assister à la séance dramatique donnée par les élèves. Comme tout le monde parlait de la modestie et du recueillement du Révérend Père, je voulus m'en rendre compte *de visu*. Je ne le perdis pas de vue un instant. Or, durant cette longue séance, il n'a pas levé les yeux une seule fois vers la scène. Ce n'est pas imitable mais que c'est beau et édifiant! »

« Pour moi, continue le vénérable ecclésiastique, j'ai bien compris la parole d'un homme du monde qui n'a rencontré qu'une fois le P. Ginhac. Ayant eu avec lui un entretien de vingt minutes, il disait : « Maintenant, après avoir vu et entendu ce religieux, je crois au divin! » En effet, aucune énergie humaine ne saurait atteindre à l'héroïsme de cette vie d'abnégation, d'oubli de soi, toujours égale à elle-même. Aussi, dans les heures sombres, le seul souvenir du P. Ginhac suffirait pour soutenir

ma foi ébranlée : il m'apparaît toujours comme une vision du surnaturel » (1).

Avec l'admiration, la confiance était dans toutes les âmes. « *Je l'invoque chaque jour.* » C'est le mot de Mgr Cazet, du P. G. Blanchard et de bien d'autres (2). Tout ce qui avait été à l'usage du serviteur de Dieu fut après sa mort recueilli par ses frères avec un religieux respect. Des parcelles de ses vêtements, demandées dès la premiere heure, étaient religieusement conservées et, dans l'occasion, appliquées à des malades, qui recouvraient la santé.

La tombe du serviteur de Dieu fut bientôt un lieu de pèlerinage : on y vint, même de très loin, pour demander des faveurs ou pour remercier le P. Paul des grâces obtenues.

Quelques feuilles, dérobées aux arbustes qui croissent tout autour, furent distribuées comme des reliques; et Dieu bénit la foi simple et naïve qui avait inspiré cette confiance (3).

(1) Avant que Pie X eût condamné le modernisme, un religieux de Saint Benoît, parlant de cette erreur, disait que dans l'université de X. dont il avait suivi les cours, elle obtenait malheureusement les sympathies de plusieurs; elle leur était présentée sous des formes séduisantes si perfides, qu'elle se glissait comme à la dérobée dans les esprits : « Pour moi, ajoutait-il, j'ai un remède prompt et infaillible, relire quelques pages de la vie du P. Ginhac; aussitôt je suis replongé dans le surnaturel. »

(2) Citons du moins un témoignage; on y trouvera les sentiments exprimés dans beaucoup de lettres. « Pour moi, le P. Ginhac était le type de ceux que l'on appelle *mundo crucifixus et quibus mundus ipse est crucifixus.* Depuis que je l'ai connu, toutes les fois que je pense à lui, je ne puis me le représenter autrement que suspendu à la croix comme Notre-Seigneur. Après sa mort, sa présence à mon âme m'est devenue plus sensible. Je n'ai jamais douté un seul instant de l'introduction de sa cause. Cet homme héroïque a vécu dans un oubli trop parfait de lui-même pour que Notre-Seigneur ne se hâte pas de le glorifier. J'ai copié la prière à son adresse imprimée dans le *Messager du Cœur de Jésus.* Ayant eu la bonne fortune de recevoir, des mains d'un de ceux qui l'ont assisté à ses derniers moments, quelques-uns de ses cheveux, je les ai fait insérer dans un reliquaire. J'ai cinq lettres de lui, que je garde comme des reliques. Daigne Notre-Seigneur me fournir l'occasion de lui faire faire des miracles. » (P. A. Thiébaud, de la Province de Lyon).

(3) Une petite fille âgée de onze ans, souffrait, depuis six ou sept mois, d'une otite à l'oreille droite. Le médecin, après avoir épuisé tous les traitements, déclara que sans tarder l'enfant devait être conduite à Toulouse pour y recevoir les soins d'un spécialiste, d'après les plus récents procédés... Or la mère était pauvre. Que faire? « Pendant que je pleurais, écrit-elle, agitée de mille pensées, je rencontrai une femme pieuse qui me

Au mois de septembre 1901, les frères du P. Paul, victimes de la persécution, eurent la douleur de livrer à des étrangers la maison et l'église de l'allée Corbière. A leur prière et par leurs soins, l'humble cellule, où mourut le serviteur de Dieu, fut réservée. Comme la clôture n'en défendait plus l'accès, elle reçut souvent des visiteurs heureux de vénérer ses murs sanctifiés, et de s'agenouiller où le saint père avait prié. Bientôt, consacrée au Sacré Cœur, elle eut un modeste autel sur lequel presque chaque jour un prêtre offre le Saint Sacrifice de la Messe. Ainsi dans le ciel, le bienheureux Père a la joie de voir la louange et l'action de grâce s'élever vers Dieu, en souvenir des faveurs qu'il reçut dans ce modeste réduit.

dit : « Il ne faut pas désespérer; Dieu est plus grand que les médecins de Toulouse. Tenez, moi qui vous parle, j'ai été guérie par les fleurs du tombeau du P. Paul Ginhac, décédé à Castres, il n'y a pas longtemps, en odeur de sainteté. » Elle ajouta que je devais faire une neuvaine pour obtenir par l'intercession du vénéré défunt, la guérison de ma fille. J'ai suivi ce conseil; j'ai prié, j'ai mis les fleurs sur l'oreille de la malade qui priait avec moi, et nous avons été exaucées. Le 26 janvier, quand je suis rentrée, après avoir fait la Sainte Communion, l'enfant m'a dit : « Je n'ai plus besoin de rien, je suis guérie. » Et nous avons été ensemble, ma fille et moi, faire un pèlerinage au tombeau de notre saint Père Paul pour remercier Dieu de la grâce qu'il venait de nous faire par l'intercession de son fidèle serviteur. » (Labrugière, 13 mars 1903).

CHAPITRE XVI

HUMILITÉ GLORIFIÉE

I. Premières faveurs : élan de confiance et réponse de Dieu. — II. Variété des faveurs obtenues : guérisons; grâces temporelles; grâces spirituelles. — III. Variété des personnes exaucées : toutes les classes et tous les âges; les religieux; les prêtres. — IV. Variété des pays : France; Alsace et Lorraine; Belgique, etc.; Afrique; Amérique; Asie.

I

« Dieu exalte les humbles »; à peine son serviteur a-t-il quitté la terre qu'il le tire de l'obscurité et lui donne une auréole de gloire.

On dirait qu'un souffle de grâce pousse vers lui les cœurs non seulement de ceux qui le connurent, mais encore de ceux qui, pour la première fois, entendent parler de lui (1). Aussi,

(1) Souvent la simple lecture de la notice qui précède les prières de la neuvaine a suffi pour éveiller la confiance. Voici un exemple entre bien d'autres :

La Supérieure d'une communauté de Franciscaines écrivait de Farciennes (Hainaut), le 5 février 1906 : « Parmi les feuilles pieuses qui nous ont été envoyées par les Carmélites, il en est une qui donne une notice du Vénéré P. Ginhac. Je ne sais pourquoi, (ou plutôt je vois là une inspiration de Dieu), j'ai été si vite portée à commencer la récitation de la prière de la neuvaine. Je sens le désir de faire connaître le saint et bon Père et de contribuer dans la mesure du possible à le faire glorifier. » Etant très pauvre, elle demande qu'on lui prête la vie du Vénéré Père, ou qu'on lui envoie des images pour le faire connaître : « Ce n'est pas un enthousiasme de jeunesse, j'ai 66 ans: mais il me serait difficile de dire combien je désirerais propager ce culte; j'y pense souvent. »

depuis sa bienheureuse mort, les demandes de reliques ont-elles afflué sans intermittence; elles ont été régulièrement accompagnées de lettres, portant des témoignages de reconnaissance et des relations de faveurs obtenues. Aujourd'hui, (8 septembre 1914), le nombre de ces relations approche de huit cents (1).

Quelque extraordinaire qu'il puisse paraître, ce chiffre, loin d'être exagéré, n'atteint pas la réalité, car, soit modestie ou timidité, soit négligence ou ignorance du mode d'envoi, bien des personnes s'abstiennent de nous faire parvenir le récit ou même la simple attestation des faveurs dont elles se jugent redevables au crédit du P. Paul.

Pris en lui-même, ce fait ne peut, croyons-nous, s'expliquer naturellement; si de plus, on envisage les différentes circonstances dans lesquelles il se présente, si on considère la variété, la continuité et la sincérité des témoignages qui viennent l'établir, on est rigoureusement amené à le considérer comme surnaturel.

Une première circonstance digne d'être signalée, c'est la spontanéité de l'attrait qui, dès la première heure, porta les âmes à recourir au P. Ginhac; c'est la prompte réponse du ciel à leurs prières.

Au Carmel de Tulle, à peine la Mère Prieure a-t-elle appris la bienheureuse mort du P. Paul qu'elle lui demande la guérison d'une sœur converse en proie depuis huit ans à une grave maladie d'estomac. Elle possède un trésor, la gaine en drap qui couvrait le bréviaire du vénéré Père. Une parcelle en est détachée et trempée dans l'eau : la malade boira de cette eau chaque jour de la neuvaine. Au dernier jour, la guérison est complète; elle ne s'est pas démentie.

Encouragée par ce prodige, la Carmélite invita sa sœur à recourir au P. Paul. Elle avait un eczéma sec à forme lychenaïde. « Le mal, écrit le médecin de la malade, suivait son cours avec sa ténacité ordinaire, lorsqu'il disparut tout à coup, sans

(1) Nous signalerons uniquement les faveurs dont le récit a été relaté par écrit et signé par un témoin. Quant aux récits qui nous ont été transmis de vive voix, sauf deux ou trois, nous n'en avons pas tenu compte, par crainte de ne pas les reproduire avec une entière exactitude.

qu'on eût recours à aucun nouveau traitement et en quelques jours ». Il n'avait pas reparu dix ans après, date à laquelle le docteur a donné cette attestation écrite, qu'il déclare sincère et véritable. (Curemonte, Corrèze, 2 février 1905).

Non moins heureux fut le mari de la dame guérie, M. Antoine Tronche, cultivateur; il avait dû cesser tout travail, ayant été pris de vives douleurs aux pieds, suivies d'une enflure. Après une neuvaine au P. Paul, il reprit son travail, alors que le médecin, « un très bon médecin » dit-il, lui avait déclaré qu'il ne serait pas guéri de longtemps (1). —

Débilitée par une maladie d'estomac comme la Carmélite de Tulle, Sœur Marie-Bernard, novice du couvent de Sainte-Claire de Lavaur, perdait l'espoir d'être admise à la profession. Les médecins sont impuissants non seulement à la soulager, mais à enrayer le progrès du mal. Elle est presque découragée, lorsqu'on lui fait lire le récit de la mort du P. Ginhac. Ayant obtenu une relique, elle commence une neuvaine. Grande est sa confiance malgré les crises plus violentes qui l'assaillent. Au troisième jour, une amélioration inattendue se produit; elle s'accentue insensiblement jusqu'à complète guérison. Bientôt l'heureuse miraculée est admise pour la vie sous l'étendard de Sainte Claire. (Mars 1895). —

Le jardinier de l'allée Corbière a la jambe rongée par un eczéma purulent et invétéré. Il a bien servi le P. Paul sur la terre; au ciel, le P. Paul pourrait-il ne pas l'exaucer? Il lui demande d'être délivré de son mal. Après quelques jours, la plaie était desséchée. —

A Castres encore, deux jeunes élèves du couvent de la Présentation sont atteintes de maladies graves : l'une se meurt d'une fluxion de poitrine, l'autre d'une méningite. Dans cette grande épreuve, qui afflige toutes les âmes, la pensée du vénéré Père, dont la Communauté a connu la bonté, se présente à la Supérieure : elle l'invoque, elle place sur la tête des petites malades une relique. Dès le lendemain, grande est la surprise des méde-

(1) Voir 4e édition, p. 441 et suiv., la lettre du Docteur Louis Vaithe, et les relations authentiques de ces guérisons et des suivantes.

cins; tout danger a disparu, et peu à peu, les mourantes reviennent à la santé. —

A Toulouse, Sœur Thérèse de Jésus, religieuse de la même congrégation, avait une oreille frappée de surdité depuis 14 ans. Un spécialiste, consulté en 1894, avait déclaré le mal incurable. Invitée à prier, pour une autre personne, celui qui avait tant de fois rendu la paix à son âme, la Sœur eut la pensée de lui dire : « Mais vous pourriez bien, très bon Père, me guérir aussi ». Dieu exauça cette naïve prière; bientôt, la surdité avait presque disparu. La Sœur raconta le fait au spécialiste. « Il s'est bien rappelé, écrit-elle, ce qu'il m'avait dit. Après un sérieux examen, il a ajouté : « Vous avez été exaucée. » Mais il n'a pas voulu donner de certificat disant que cela ferait parler. J'ai pour témoin de cette dernière consultation ma Sœur Marie-Angèle, qui atteste avec moi que le docteur a parlé ainsi et que tout ceci est exact. » (1er mars 1895) (1). —

A Ambositra (Ile de Madagascar), le Père L. P. a recours au P. Paul, et obtient que le calomniateur d'un de nos instituteurs soit confondu. Cette faveur étonne d'autant plus le missionnaire qu'il avait douté, il l'avoue à sa honte, de l'efficacité de sa prière. (Mai 1898). —

Vers la fin d'avril 1905, une des plus honorables familles de l'Ile Maurice passait de la douleur à la joie. Mlle Adam écrit :

« Agé de 25 ans, mon frère Pierre fut atteint d'une fièvre typhoïde qui, en peu de temps, présenta les symptômes les plus alarmants... Je lui proposai de faire une neuvaine au P. Ginhac; il accepta volontiers, et manifesta tout de suite une grande confiance en ce remède surnaturel. On l'entendait souvent, même dans le délire, répéter cette invocation : « Père Ginhac, guérissez-moi. » Plusieurs fois le jour, il faisait les prières de la neuvaine.

» Cependant son état ne cessa de s'aggraver; bientôt le cœur

(1) Citons encore parmi les heureux privilégiés de cette époque : à Toulouse, la Mère Prieure du Carmel, guérie d'un hygroma. — A Saint Bauzille (Hérault), une sœur Franciscaine se démet une épaule, elle obtient un prompt soulagement et bientôt la guérison par l'application de la relique. — A Uzès, la Supérieure du Couvent de Saint Maur est délivrée d'une crise de gastro-entérite, etc.

battait à peine, les traits se décomposaient, les médecins n'espéraient plus, on attendait la mort d'un moment à l'autre. Or, voilà qu'après quelques heures de cette sorte d'agonie, il se produisit une légère réaction. Nos invocations au P. Ginhac continuèrent, ardentes, suppliantes. Elles furent exaucées. Et le bon Père n'a pas fait les choses à demi; car en quelques jours, mon frère, qui avait été affaibli jusqu'à perdre la notion de tout, a recouvré toute sa lucidité d'esprit, toute son intelligence; sa santé s'est complètement rétablie. Il n'a jamais douté de l'intercession du P. Ginhac; et nous sommes bien persuadés que c'est à lui que nous devons cette guérison. »

Une autre sœur du malade, religieuse de Marie-Réparatrice, ajoute : « Ce fait se passait au-delà des mers; j'étais en France. Une lettre m'avait appris que mon frère était un peu souffrant, mais qu'on n'avait pas d'inquiétude. Un mois après environ, le jour même où il se trouva si près de la mort, je me sentis poussée intérieurement d'une façon extraordinaire à prier le P. Ginhac pour lui. J'ignorais et son état et la neuvaine commencée. Saisie d'une angoisse affreuse, je me précipitai en esprit aux pieds du bienheureux Père, le suppliant de vouloir bien intercéder pour les miens et rendre la santé à ce bien cher petit frère. Quelle ne fut pas mon émotion lorsque, plusieurs semaines après, j'appris que ce jour même on avait ressenti le secours du vénéré Père au moment où selon toute apparence et de l'avis de trois médecins, mon frère devait expirer. »

II

Le seul souvenir du vénéré Père suffit à provoquer dès le lendemain de sa mort, ce mouvement de confiance. En 1900, l'apparition de la Biographie l'étendit au loin, et chaque nouvelle édition lui donna plus d'ampleur et d'énergie.

Dans l'impossibilité où nous sommes de relater toutes les faveurs attribuées à l'intercession du serviteur de Dieu, nous en donnerons seulement un rapide aperçu, avec le regret de ne

pouvoir reproduire tant de récits, animés d'une émotion naïve et pénétrante.

Mais auparavant, il sera bon de prévenir une difficulté qui est déjà peut-être dans l'esprit du lecteur. Les témoins de ces faveurs sont pour la plupart des gens simples. Dans leur enthousisme naïf n'ont-ils pas embelli les faits? N'ont-ils pas vu une intervention céleste dans certains phénomènes que la science peut expliquer aujourd'hui?

L'objection n'est pas sans valeur. En effet, si la sincérité des témoins ne peut être mise en doute, leur infaillibilité n'est nullement garantie. Aussi, nous l'admettons sans peine, parmi ces nombreux récits, il en est sans doute d'exagérés; parmi les conclusions tirées de ces récits en faveur du surnaturel, telle ou telle pourrait être discutée. Mais ces imperfections de détail disparaissent et s'effacent devant la multitude des témoignages, venus de toutes parts et portant le même caractère de sincérité. En les considérant dans leur ensemble on ne peut s'empêcher de dire : « Le doigt de Dieu est là. »

Variété des faveurs obtenues, variété des personnes qui les ont sollicitées, variété des pays qui en ont été gratifiés, tel est l'ordre que nous suivrons pour mettre en lumière cette intervention spéciale de la Providence, attentive à glorifier son humble serviteur.

Les faveurs obtenues peuvent se ranger en plusieurs catégories : grâces spirituelles; affaires temporelles menées à bonne fin; guérisons extraordinaires. C'est de celles-ci que nous allons tout d'abord parler.

Il n'est peut-être pas de maladies qui ne soient signalées dans le volumineux dossier des relations. Depuis les vulgaires névralgies jusqu'aux plaies gangréneuses, depuis la phlébite jusqu'à l'éléphantiasis... la plupart des infirmités humaines ont été guéries ou soulagées.

Sœur Marie, converse du Carmel de Castres, âgée de 73 ans, était en outre affligée de *douleurs rhumatismales;* elle ne pouvait se traîner qu'appuyée sur un bâton; or, le bruit du bâton

troublait le silence du monastère. Attristée par ce désordre, la pauvre infirme s'adresse au P. Ginhac : « Bon Père, lui dit-elle, je ne vous demande pas la guérison, mais seulement la force de marcher sans appui... » Sur la jambe endolorie, elle place une relique de son protecteur et commence une neuvaine. Le dernier jour, après la sainte communion, elle sent qu'elle est exaucée. On n'entendit plus le bâton de la bonne ancienne. —

Sœur Saint-Louis, religieuse de Notre-Dame à Rodez, écrit :

« Hommage de profonde reconnaissance au R. P. Ginhac!

» En descendant un escalier, je pris une *entorse*. Après quelques pas, j'éprouvai une douleur si violente que je perdis connaissance. Le bas de la jambe s'enfla; on fut obligé de me porter à la cellule et de me déposer sur mon lit. La douleur me tint en éveil jusqu'à onze heures.

» Soudain, une idée me traversa l'esprit. Je pensai au R. P. Ginhac, dont nous lisions alors la vie si édifiante, et je lui fis cette prière : « Bon Père Ginhac, vous étiez si saint sur la terre, je ne doute nullement que vous ne soyez au ciel tout puissant auprès du bon Dieu. Je me sens bien mal, je ne pourrai pas me lever demain pour la sainte messe; je vais être obligée de laisser la sainte communion; de plus, j'ai beaucoup de travail et je n'ai pas le temps de rester au lit. O grand saint, qui étiez si compatissant sur la terre, obtenez-moi la guérison. »

» Après cette prière dictée par la plus entière confiance, je m'endormis. Environ une heure après, je me réveille; plus de douleur. Je regarde mon pied : toute trace d'enflure a disparu, dès le matin, je pus me lever et descendre l'escalier sans aide : ma jambe était dans son état normal.

» Louange et gloire au grand serviteur de Dieu! » —

Plusieurs personnes malades de la *poitrine* n'ont pas vainement invoqué le P. Paul.

A Périgueux, c'est une Visitandine qui, grâce à lui, échappe à la cruelle maladie; à Carcassonne, c'est la sœur d'un Jésuite qui est guérie d'une pleurésie mortelle.

A Agen, une religieuse des Filles de Marie atteinte d'une grave pneumonie est abandonnée par le médecin. On lui conseille de faire une neuvaine au bon P. Ginhac, qui eut une parti-

culière estime pour la congrégation. Elle commence le jour même à l'invoquer. Dès le lendemain, la toux avait diminué; et depuis ce jour, le mieux s'est accentué si bien, qu'en septembre, elle a pu suivre les exercices de la retraite annuelle et reprendre, à la rentrée des élèves, son pénible travail (classe et répétitions de chant), travail qu'elle a continué toute l'année sans interruption. (Juillet 1903) (1). —

« Depuis cinq ans, je souffrais d'une *cystite*, écrit de Vannes M. de K. J'avais consulté les plus célèbres spécialistes, et rien n'améliorait ma maladie. Je dus même subir, en mai 1903, une opération des plus graves, qui n'eut à peu près aucun résultat. Enfin j'étais, à vrai dire, abandonné des maîtres de la science. Au commencement de juillet, on me procura le numéro du *Messager du Sacré Cœur*, dans lequel un abrégé de la vie du R. P. Ginhac me frappa. Je résolus de demander une relique, et de m'adresser à ce Père pour obtenir ma guérison, persuadé qu'il ne résisterait pas aux prières d'un ancien élève des Jésuites.

» Mon espoir n'a pas été trompé; dès que j'eus reçu cette relique, je me sentis mieux, et depuis je reviens à grands pas vers la santé. Autrefois, je passais une partie de mes journées au lit, souvent miné par la fièvre; maintenant je puis sortir, assister aux jeux de mes nombreux enfants, jouir de la gaieté de leurs vacances, enfin mener une vie que je ne connaissais pas depuis cinq ans. J'attribue au R. P. Ginhac cette amélioration inespérée. » —

Invoqué avant des *opérations chirurgicales*, le P. Paul a obtenu de Dieu, ou le plein succès, ou une amélioration qui a rendu l'opération inutile : c'est ce qu'attestent des lettres venues de Castres, de Toulouse, de Quimper, etc., et de plusieurs autres régions. Ainsi, à Lille, M^elle^ L. W., par suite d'une opération, avait à la main une plaie qui ne se fermait pas. Comme les médecins ne savaient plus à quel remède recourir, elle appliqua sur

(1) Nous pourrions ajouter plusieurs autres guérisons semblables : v.g. à Castres (juillet 1901), une mère de famille; à Alger (mai 1907), la R. Mère Supérieure des Trinitaires; à Locminé, dans le Morbihan (mars 1911), une jeune enfant; à Roquecourbe (août 1912), une jeune personne, etc., remercient le P. Paul de les avoir secourues dans une grave maladie de poitrine.

la plaie une parcelle de la soutane du P. Ginhac. Dès le lendemain, changement notable : la peau s'était raffermie, la plaie ne s'est plus rouverte. (30 juin 1903). —

Du couvent de Notre-Dame, Saint-Geniez-d'Olt, Aveyron, on écrivait, 24 juillet 1903 :

« A la suite d'une *grave blessure* que G. A. s'était faite avec une cognée, il lui était venu une grosseur au genou; le médecin pensait qu'il ne guérirait pas entièrement. Après plusieurs mois de repos, le mal persistait. La famille, très effrayée par cette infirmité précoce, reçut avec reconnaissance une relique du P. Ginhac, et le jeune homme demanda avec beaucoup de foi sa guérison. Il tint constamment la relique sur la partie malade. Peu à peu, la grosseur diminua, et après quelques semaines, elle disparut entièrement, contrairement aux prévisions du médecin, et sans l'emploi d'aucun remède. » —

La Mère Supérieure de l'hôpital de Châtelet (Hainaut) eut, dans une chute, les *muscles du bras gauche déchirés*. Après toute sorte de traitements, elle se voit condamnée à l'inaction. On lui fait connaître le P. Paul; elle l'invoque, et place la relique sur le bras malade. O merveille! le bras reprend le travail ordinaire. Elle écrit : « Vu la grande expérience que j'ai (ayant passé trente ans dans un hôpital), je savais bien que *sans un miracle*, à mon âge (60 ans), je ne pouvais que rester estropiée; et maintenant je me sers très bien de mon bras... Puisse cette relation procurer un surcroît de gloire au P. Paul : pour moi, je travaillerai toujours à propager son culte. Je lui serai éternellement reconnaissante. » (Octobre 1903). —

A Bordeaux, une maladie grave (l'*appendicite*) retenait au lit depuis plusieurs mois une religieuse de la Présentation de Tours. Les médecins avaient déclaré qu'elle était perdue. Munie des derniers sacrements, elle attendait la mort. Sur ces entrefaites, une religieuse de Marie-Réparatrice, de passage à Bordeaux, lui parle du P. Ginhac : « Priez-le, dit-elle, c'est un saint, il vous guérira. » La malade prend la relique qu'on lui présente, la baise respectueusement et promet de la vénérer chaque jour. Dès ce moment, un mieux sensible se déclare, et va croissant pendant la neuvaine. Peu de temps après, la sœur, revenue à la

santé, a repris son office ordinaire. Quand les médecins qui l'avaient soignée l'ont vue sur pied, ils ont déclaré qu'ils ne pouvaient pas s'expliquer cette guérison. (12 septembre 1904). —

Marie, âgée de 40 ans, domestique de la communauté de la Grande Providence, était affligée depuis l'âge de 14 ans de *douloureuses infirmités* : plaques rouges et violettes sur les bras, mains et doigts horriblement enflés, avec des coupures profondes, grandes souffrances; enfin tout travail devint impossible. Pour obtenir sa guérison, elle invoque le P. Ginhac en lisant sa vie et en vénérant ses reliques. Les neuvaines se succèdent pendant plusieurs mois; et l'amélioration, qui se fait progressivement, aboutit à la guérison complète d'une maladie qui durait depuis 26 ans. (Visitation de Nantes, 20 juillet 1910). —

A la suite d'une *phlébite*, une dame est sujette à de graves accidents du système sanguin. On a grand'peine à enrayer le mal; on parle d'une opération que la malade redoute. Entre temps, réclusion, inaction, immobilité forcée pendant six, huit et dix mois de suite; ennui, peines intérieures. On lui apporte la *Vie abrégée* du P. Ginhac. Pendant qu'elle en fait la lecture, elle se sent intimement persuadée qu'elle sera guérie par l'intercession du serviteur de Dieu. Elle récite les prières de la neuvaine; au bout de deux ou trois jours, le mieux survint, et s'accentua jusqu'à la fin de la neuvaine. Elle continue à prier, mais elle se sent entièrement guérie. (Cauterets, 14 septembre 1910). —

Dans une famille éprouvée par de grands malheurs, une enfant de sept ans est atteinte du *croup* ou de laryngite. Le cas est très grave : respiration pénible avec étouffements et sueurs froides; le pouls ne bat presque plus. La famille a déjà perdu tout espoir. Cependant on a placé sous l'oreiller de la petite malade une relique du P. Ginhac, et l'on prie avec ferveur. Un mieux se produit. On commence à reprendre confiance. Mais bientôt, nouvelle crise, plus terrible que toutes les autres; on croit que c'est la fin, et l'on fait avertir les grands-parents de ce qui se passe. Quand ils arrivent, ô bonheur! ils trouvent l'enfant ressuscitée. Le lendemain, le docteur constate que le mal s'est évanoui, et que l'enfant se trouve dans son état normal.

« Je ne comprends rien à cela, dit-il; ce cas n'est pas ordinaire. » Et comme on lui déclare qu'on a beaucoup prié pour obtenir cette guérison : « Eh bien! dit-il, vous avez réussi. » (La Ferrière (Orne), 27 janvier 1912). —

Une jeune personne se sentait appelée à la vie religieuse; mais une très pénible infirmité *des fosses nasales* lui en interdit l'entrée. Après lui avoir fait suivre un traitement prolongé, un spécialiste se déclare impuissant contre un mal qui, de sa nature, est ordinairement inguérissable. Elle s'adressa avec confiance à celui qui, durant sa vie, fut le zélé propagateur de la vie religieuse. Peu de temps après, elle était délivrée; quand il l'eut constaté, le spécialiste lui déclara qu'il n'avait jamais vu cas semblable. L'heureuse postulante fut admise au noviciat. (1913).

— Trop longue serait la liste des malheureux qui bénissent leur céleste protecteur? Contentons-nous de quelques souvenirs.

Voici des infirmes atteints *d'abcès ou de tumeurs*. A Graffigny (Haute-Marne, octobre 1907), c'est une mère de famille; dans les environs de Castres, une personne âgée (1898); à Limoges, une jeune novice (1904); à Roquecourbe (Tarn, 1912), une jeune personne, etc...; elles se proclament délivrées par l'intercession du bon Père.

D'autres gémissaient sous l'étreinte d'infirmités plus douloureuses, ou plus graves. Après avoir longtemps résisté à tous les traitements, leur mal s'est évanoui à la prière du P. Paul. Ainsi, M. A., à Nantes, est délivré d'une *entérite* (20 novembre 1908). — A l'Ile de la Réunion, M. Ch. est sauvé du *tétanos*. — Rongée par un *cancer* à la figure, une mère de famille est soulagée par l'application de la relique du P. Paul (Cérances, Manche, 7 avril 1912). — Une sœur du Bon Pasteur de Bordeaux voit s'apaiser des *douleurs de reins* intolérables (juin 1909). — A Clermont-Ferrand, M^elle^ X... est secourue dans une forte crise de *névralgie faciale*. Dans la même ville, deux jeunes filles du pensionnat Sainte-Alype sont délivrées presque subitement d'un *douloureux rhumatisme*. — Nuit et jour torturé par une *sciatique*, M. X... retrouve le sommeil et le bien-être (Corcelles-les Citeaux, 19 février 1913). — A Poitiers, un jeune homme, par suite d'une *foulure*, éprouvait de vives douleurs, il en est promp-

tement délivré. — Malgré ses 73 ans, une paralytique retrouve le mouvement et l'activité (Nantes, janvier 1915). — A Nantes encore, une jeune fille, atteinte d'*épilepsie*, déclare avoir obtenu la guérison de cette terrible infirmité (23 septembre 1912).

Ailleurs c'est une ophtalmie, une gastrite, un cas d'aliénation mentale; ce sont des maladies nerveuses et autres infirmités moins bien caractérisées; et ainsi cette liste pourrait-elle s'allonger encore; mais elle aura son complément dans les récits qui suivront.

A l'exemple du Divin Maître, le P. Paul s'intéresse, au ciel comme ici-bas, à toutes les misères. L'homme pâtit dans son corps; n'est-il pas souvent plus éprouvé dans son âme? Quelle n'est pas sa reconnaissance, quand, par une intervention de la Providence, il se voit secouru au milieu de ses angoisses et préoccupations morales! Les lettres que nous avons sous les yeux le proclament.

Là, c'est un secours obtenu dans une grave nécessité (Paris, 9 août). — Ici, une forte somme d'argent perdue par une personne qui était dans le besoin est retrouvée par un prêtre, le troisième jour de la neuvaine (26 juin 1907). — A Toulouse, un négociant est providentiellement assisté dans plusieurs situations très critiques (février 1909). — Au moment où elle allait subir une sérieuse perte d'argent, qui eut réduit les vieux parents à une grande gêne, une famille de Coutances est heureusement secourue (mars 1910). — En 1912, à X..., délivrance de nombreuses dettes et réhabilitation d'une honnête famille. — Dans l'Aude, une industrie, menacée de ruine prochaine, se relève tout à coup et s'établit dans une belle et ferme situation. — Ailleurs, c'est une petite marchande qui voit son commerce reprendre vie depuis qu'elle invoque le bon Père (janvier 1913).

Dans diverses villes, des candidats qui se présentaient aux examens avec peu de chance, attribuent leur succès à la protection du P. Paul. — Les frères de Quiberon, dépouillés de leur école, le remercient d'avoir suscité auprès d'eux une bienfaitrice qui leur en a bâti une autre (décembre 1908).

De Lyon, vive reconnaissance pour quatre faveurs : une con-

version, une réconciliation, la reconnaissance d'un droit à un héritage, un mariage très chrétien et très heureux. —

Édifiantes et intéressantes sont les circonstances dans lesquelles fut obtenue cette dernière faveur; elles sont trop intimes pour être publiées. Mais voici deux cas analogues, nous les tenons d'une personne digne de foi.

Aveuglé par la passion, un jeune homme voulait épouser une personne indigne de son choix. Ses parents désolés ne peuvent vaincre son obstination. Ils s'adressent au serviteur de Dieu. Peu de temps après, grande est leur joie : le prodigue ouvre enfin les yeux ; il s'unit à une excellente chrétienne. —

Le jour même de son mariage, un de ses proches parents fait connaissance avec une jeune fille et bientôt demande sa main. Bien qu'elle soit d'une famille honorable, les parents font opposition, ne la trouvant pas assez riche. A leur tour, ils s'adressent au P. Ginhac; mais le Père reste sourd à leurs prières, et ce n'est pas sans une pointe de rancune contre lui, qu'ils se voient contraints de donner leur consentement. Or, après quelques mois, ils bénissaient Dieu et son serviteur; les vertus et les qualités sérieuses de la jeune femme valaient mieux qu'un trésor.

Ce récit nous amène à parler des *grâces spirituelles*.

Dans ses ministères, le P. Paul ne voyait que *les âmes;* au ciel, il leur réserve ses meilleures faveurs. Il devait en être ainsi; en effet, les maladies et les misères ne sont-elles pas aussi réelles, aussi variées que celles du corps? N'ont-elles pas des conséquences plus redoutables? C'est envers elles que tout d'abord s'exerce et la miséricorde divine et le crédit des Saints. D'autre part, malgré leur incontestable réalité, les faveurs spirituelles se dérobent aux sens, échappent souvent à l'analyse; et, de plus, elles ont d'ordinaire un caractère si intime que les heureux privilégiés hésitent à les révéler. C'est pourquoi elles ne seront jamais bien connues ici-bas.

Parmi celles que la reconnaissance attribue au P. Ginhac, les unes sont obtenues par d'instantes prières; celles-ci viennent heureusement surprendre des malheureux qui ne les avaient pas

sollicitées; celles-là sont le complément naturel d'une faveur temporelle; d'autres enfin paraissent accordées comme un dédommagement, en sorte que si le corps n'a pas été soulagé, l'âme reçoit une délicate compensation. Ainsi, loin de se plaindre de l'insuccès apparent de leurs nombreuses neuvaines, certains malades, jusque-là très irritables, en viennent à supporter leur mal avec une courageuse résignation; ils font de merveilleux progrès dans la foi et l'abandon ou reçoivent quelque autre grâce bien supérieure à celle que sollicitaient leurs ardents désirs (1).

Une religieuse Ursuline de Montpellier, Sœur Marie-Elisabeth, souffrait depuis six mois d'un rhumatisme général, précédé et accompagné d'une crise bronchi-cardiaque. Elle avait reçu l'Extrême-Onction et l'indulgence plénière, et, d'après l'opinion des personnes qui l'assistaient, elle devait mourir sous peu ou rester infirme toute sa vie. Or, dit-elle, « ayant reçu une relique du P. Ginhac, et lu sa vie avec consolation et grand profit pour mon âme, je priai ce saint Père de m'obtenir la guérison, mais surtout la patience et l'abandon entre les mains de Dieu. Et voilà que je me suis rétablie progressivement. Maintenant, quoique un peu souffrante, je puis faire mon travail d'autrefois; ce qui est mieux encore, il s'est produit comme un réveil de vie surnaturelle dans ma pauvre âme alanguie. » (30 novembre 1902). —

Au mois de juin 1904, à Marseille, une personne, à peine remise d'une pleurésie, fut atteinte d'une maladie *de cœur et d'hydropisie*. De l'avis des deux médecins, la guérison était absolument impossible; tout au plus, disaient-ils, cette personne pourra vivre deux mois encore avec de grandes souffrances.

(1) Voici, entr'autres, un bel exemple de résignation : « Je n'ai aucun désir d'être guérie; j'apprécie trop mes douleurs. Mais je ne lèverais pas le petit doigt pour les retenir si le Divin Maître veut me les enlever. C'est pourquoi, pendant les deux neuvaines faites par la Communauté, je disais seulement : « Que votre volonté soit faite, cher Seigneur! » Je portais et je porte encore sur ma personne la relique du Père Ginhac. Si une guérison corporelle n'a pas été accordée, je dois me déclarer redevable d'une union avec notre cher Seigneur plus grande et d'un abandon plus entier à sa volonté adorable. » (Traduit de l'anglais; lettre de la Supérieure d'un couvent d'Ursulines, Angleterre, février 1905).

C'est alors qu'on eut recours au vénéré P. Paul. Le troisième jour de la neuvaine, la malade put se mouvoir. Vers la fin, elle ne ressentait plus la moindre souffrance, et bientôt le médecin déclarait avec étonnement que l'hydropisie avait complètement disparu. De plus, cette personne qui n'était pas d'une grande piété, est devenue fervente chrétienne. Aussi se plait-elle à remercier le vénéré Père d'une double guérison : celle du corps et celle de l'âme. —

En Angleterre, après avoir invoqué le P. Ginhac, une jeune fille voit tomber les obstacles qui, jusque-là, s'opposaient à son entrée en religion. D'autres obtiennent leur entrée dans la Sainte Eglise et, on peut l'espérer, dans les joies du ciel. (Hastings, 14 juillet 1909). —

A Tananarive (Ile de Madagascar), le P. J. de Villèle est appelé auprès d'une protestante qui a consenti à le recevoir. La trouvant sans connaissance, presque à l'agonie, il récite un *Pater* et un *Ave* en invoquant le P. Ginhac. Aussitôt, la malade reprend ses sens et reçoit le baptême en pleine connaissance. Le lendemain, elle mourait dans la paix du Seigneur (1912). —

Une Sœur du Sacré-Cœur de Marie raconte que sa mère, élevée dans le protestantisme, depuis quarante ans ne pratiquait plus aucune religion; toutes les tentatives faites pour la rapprocher du bon Dieu avaient échoué. Sa situation était bien triste, vu son grand âge. Désolée de ne pouvoir lui venir en aide, sa fille eut la pensée de confier cette affaire au vénéré P. Ginhac. Ce ne fut pas en vain, car peu de temps après, sa mère faisait son abjuration et sa première communion à l'âge de 84 ans. « Véritable miracle de la grâce, dit la religieuse. L'intervention du vénéré Père nous a paru évidente. » (24 février 1904, (Mortagne). —

Elle a paru évidente aussi dans la conversion de plusieurs pécheurs obstinés.

Les religieuses de Notre-Dame de l'Espérance, à Bordeaux, soignaient depuis douze ans un malade complètement paralysé, mais qui avait toute sa connaissance. Depuis trente ans, c'est-à-dire depuis sa première communion, cet homme avait abandonné toute pratique de religion. Il ne connaissait plus Dieu que

de nom, et ne songeait nullement à se convertir. Bien plus, dans les crises violentes qui pouvaient l'emporter, si la Sœur l'exhortait à mettre en ordre les affaires de sa conscience, il répondait obstinément par un refus. Sur le conseil du R. P. A. d'Adhémar, une relique du P. Ginhac fut placée sous le traversin du paralytique, mais à son insu; en même temps on fit une neuvaine. Or, pendant ce temps, le malade ne se montra que plus exigeant pour son entourage. Une seconde neuvaine fut commencée. Vers la fin il se rendit; de lui-même il demanda le prêtre, se confessa et, après avoir fait amende honorable à sa famille et à tout son entourage, il reçut la sainte communion dans les meilleures dispositions. Aujourd'hui il est calme, résigné, et se montre parfait chrétien. (Juin 1904). —

Combien d'autres pécheurs remercient le P. Ginhac de leur retour à Dieu. Qu'on en juge par le titre de quelques relations.

Depuis 32 ans, une femme vivait éloignée des sacrements, elle s'est approchée de la Sainte Table. (Péruwelz, avril 1907). — Des relations coupables ont été rompues (Alger, 14 novembre 1907). — Une mère de famille, oublieuse de ses devoirs depuis 15 ans, est revenue à Dieu. — A la grande joie des siens, un père de famille abandonne des liaisons criminelles (Bruxelles, septembre 1907). — Conversion insigne obtenue par la lecture de la *Vie du P. Paul* (Tananarive, 1er août 1908).

Dans le Midi, un pauvre jeune homme, livré à toutes les passions, maudit par sa famille, fou de haine contre Dieu, les siens et sa patrie elle-même, se convertit soudain et entre à la Trappe. Une personne pieuse, après avoir lu la *Vie du P. Ginhac*, s'était sentie inspirée de travailler à la conversion du prodigue, et dans ce but, s'était imposé de grands sacrifices, suppliant le serviteur de Dieu d'obtenir la grâce si ardemment désirée. (31 juillet 1912).

A Reims, c'est un facteur qui ne pratiquait plus sa religion et professait des idées haineuses contre elle; or, il accepte de bonne grâce le confesseur, et guérit d'une opération dont le chirurgien lui-même disait : « J'ai deux chances sur cent de réussir. » (Novembre 1906).

Tombé dans la détresse, un père de famille obtient une place

très lucrative, et, ce qui est mieux, un changement de conduite qui excite l'admiration. (Strasbourg, août 1909).

« Nous avons obtenu la conversion instantanée de mon père qui ne s'était pas confessé depuis trente ans. Béni soit le P. Paul! » (Strasbourg, 4 avril 1910). —

Ce cri de reconnaissance éclate avec plus de joie encore quand des personnes tendrement aimées sont pour ainsi dire retirées du seuil de l'enfer.

A Montpellier, un malade a refusé obstinément le prêtre. On recourt au Père Ginhac; bientôt le moribond demande lui-même les derniers sacrements qu'il reçoit avec grand esprit de foi. (Mai 1907). —

Vers la même époque, même faveur obtenue à Songé-sur-Braye (Loir-et-Cher). — Même faveur, à Nancy.

De plus, de cette ville, trois ans plus tard (novembre 1910), on écrivait : « Un dimanche, pendant la messe, un ouvrier des chemins de fer était venu à l'église pour se moquer de la religion. On le fit sortir. Le lendemain, dans une manœuvre, il eut le corps horriblement déchiré. Pendant quatre ans, il souffrit des douleurs intolérables et reconnut enfin la justice divine. Alors on fit sur lui l'application de la relique du P. Ginhac, et à l'instant les douleurs cessèrent, au grand étonnement des personnes présentes. Le malade, entièrement converti, vécut encore huit jours sans éprouver la moindre souffrance, et il mourut dans la paix du Seigneur. » —

Dans une ville du Midi, la même grâce ouvre le ciel à un jeune prodigue issu d'une excellente famille. Sous l'influence d'un milieu incroyant et par suite de lectures imprudentes, il avait presque perdu la foi. Gravement malade, il refuse de remplir ses devoirs religieux. Ses parents sont dans la plus vive affliction. C'est avec un ardent désir d'être exaucés qu'ils commencent une neuvaine au P. Paul, dont la relique est adroitement glissée sous l'oreiller du malade. Celui-ci peu à peu revient à la foi, accepte le prêtre. La grâce agit sur lui d'une manière si touchante qu'après avoir embrassé le confesseur, il reçoit, les larmes aux yeux, ses parents qui bénissent Dieu de cette conversion. (Mars 1912). —

Admirable est l'action de la grâce dans l'âme des pécheurs endurcis, non moins admirable, mais d'une touche plus délicate et plus difficile à discerner, elle nous apparaît dans l'âme des justes qui tendent à la perfection.

Une jeune religieuse, qui avait fait profession et donnait très bon espoir pour l'avenir, fut assaillie par une violente tentation de découragement contre sa vocation. A un dégoût profond de ses devoirs se joignait un vif désir de rentrer dans le monde, désir qui la pressait tellement que trois ou quatre fois par jour, elle allait l'exprimer à sa supérieure. Celle-ci sagement la calmait, lui conseillait d'attendre et l'engageait à prier beaucoup; mais en vain, la tentation persistait. Alors, lui donnant une parcelle des vêtements du bon P. Ginhac, elle lui proposa une neuvaine pour obtenir par lui la délivrance de cette tentation. La neuvaine terminée, la jeune Sœur avoua qu'elle était pleinement exaucée. Au souvenir de tout ce qui venait de se passer en elle, il lui semblait qu'elle sortait d'un rêve. » (Lyon, rue des Chartreux, 22 mars 1914). —

A côté de ce réveil de confiance et de ferveur, plaçons une grâce plus extraordinaire dont le récit nous est venu d'Angleterre, au mois de mai 1914, accompagné de documents irrécusables.

Le 17 novembre 1913, la Supérieure d'une Communauté anglaise était saisie de très vives douleurs au côté droit et dans les reins. Le lendemain, étendue sur son lit, elle ne pouvait se mouvoir. On employa, mais en vain, les traitements les plus énergiques. Deux médecins appelés successivement, s'accordent à dire que la malade avait les symptômes d'une pneumonie ou d'une pleurésie et qu'elle devrait rester alitée, au moins durant trois mois.

La Communauté venait d'être profondément édifiée par la lecture de la vie du P. Ginhac; elle désira lui adresser une neuvaine de prières, mais la malade se montra peu disposée. Écoutons-la; elle écrit :

« M'étant donnée corps et âme à Notre-Seigneur le jour de ma profession, et encore bien plus particulièrement depuis, je ne pouvais me résoudre à ôter de ses divines mains ma pauvre

personne. — Les choses en étaient là, quand la Mère Supérieure de la Visitation m'écrivit que sa communauté avait commencé, la veille, une neuvaine au Vénéré Père pour ma guérison. En même temps, elle m'envoyait une relique. Cette nouvelle inattendue me causa une vive émotion, et j'estimai que je devais laisser notre Communauté se joindre à la neuvaine des bonnes Mères de la Visitation, mais j'éprouvais la même répugnance à demander moi-même ma guérison. J'appliquai la relique sur le mal. La première nuit, je sentis un soulagement, mais à peine perceptible. La neuvaine s'acheva sans autre résultat; je continuai à souffrir presque autant que le premier jour. »

Cependant, les médecins persistaient dans leurs craintes; la Communauté voulait une consultation. Sur ces entrefaites, la Mère Générale fit savoir à la malade qu'elle devait demander sa guérison.

« Cette fois, dit-elle, je le fis, mais par obéissance, et au fond je demandais ce qui serait pour la plus grande gloire du bon Dieu : seule et unique chose que je désirais. En ce moment, j'avais une confiance intime, profonde et inébranlable que le Vénéré Père ne pourrait demander au bon Dieu autre chose pour moi; et cette conviction me rendait heureuse.

» Le dernier jour de la neuvaine (18 décembre), après la Sainte Communion, je sentais dans mon âme une forte émotion et une sorte d'assurance que j'allais recevoir une grâce, mais je ne comprenais pas laquelle... J'étais envahie par un profond recueillement au point que je souffrais même de la présence de la communauté qui venait selon le besoin. Je cherchais le moyen d'être seule avec le bon Dieu et je soupirais après l'heure de l'oraison. Jamais la journée ne me parut aussi longue. Enfin, à quatre heures, tout le monde s'étant retiré, je m'appliquai à faire l'oraison ordinaire; mais mon âme était toujours saisie par le recueillement qui m'avait cherchée depuis le matin, sans que je pusse résister ni rien faire.

» Je sentis la présence du vénéré P. Ginhac près de moi. Il me dit des paroles vraies sur des choses que personne ne savait, mais ces paroles ne plaisaient pas à la nature. Je fis des efforts pour dégager mon âme; car cela pouvait être une illusion, ou

une tentation suggérée par le démon dans le but de m'empêcher de faire l'oraison présente; mes efforts furent inutiles. D'un ton que je ne puis pas rendre, *doux et fort*, le Père me signala mes défauts et mes fautes et les moyens de me corriger. Cela me fit un grand bien à l'âme, me remplit de joie et de courage et alors j'eus la conviction que cela ne venait pas du démon.

» Le Père me dit ensuite : « Vous êtes guérie; vous n'aurez ni fluxion de poitrine, ni pleurésie. Vous aurez des douleurs encore pour quelque temps, mais vous êtes guérie. Vous savez à quelles conditions... *recueillement*, *vie intérieure*, *ferveur*. Ces paroles me furent dites d'un ton si lent et si pénétrant que le doute m'était impossible.

» Tout ceci ne dura pas plus de dix minutes; je voulais continuer mon oraison, mais j'étais incapable de rien faire, que de m'abîmer dans la reconnaissance. J'étais intérieurement convaincue que j'étais guérie. Dans mon âme, je sentais un si grand recueillement et tant de bien-être qu'il me semblait que les forces me revenaient...

» Cependant, il s'éleva en moi un sentiment d'horreur de moi-même. La pensée de ma vie si lâche, si molle, en face de la vie du Père, vie si sainte, si austère, me traversa l'esprit et de nouveau me porta à croire que j'étais dupe d'une illusion, mais il répondit à ma pensée, avec grande bonté : « *C'est par l'oraison et l'union avec Dieu, et non pas par l'austérité de la vie qu'on devient saint.* » En même temps, il me donna à comprendre que s'il était arrivé à une si grande sainteté, c'était par l'emploi de ces deux moyens, qui au fond n'en font qu'un. Il me sembla qu'il me communiquait un ardent désir de les employer; ce qui m'a causé beaucoup plus de joie et de bonheur que la santé, car c'était ce que j'avais le plus désiré pendant la neuvaine.

» Les douleurs diminuèrent tous les jours; j'allai à la messe de minuit, aux deux autres messes le lendemain; et j'y vais depuis, chaque matin. J'allai aussi au réfectoire; je dois ajouter que je souffrais depuis six ans de ce que les médecins appelaient une inflammation chronique de l'estomac avec tendance à l'ulcération. Maintenant, je puis suivre en tout la vie de communauté,

et je me sens une santé que je ne connaissais plus depuis longtemps.

» Je me crois redevable de toutes ces grâces, après Dieu, à l'intercession du vénéré P. Paul Ginhac. » (7 mars 1914) (1).

III

Ce coup d'œil, jeté sur la variété des faveurs obtenues, nous a déjà fait entrevoir une grande *diversité parmi les clients* du P. Paul. On les trouve dans toutes les classes de la société. Beaucoup furent pour lui, il est vrai, des disciples ou des admirateurs, des compatriotes ou des frères en religion; mais un plus grand nombre appartient à la multitude de ceux qui ignorent ce que fut ici-bas le vénéré Père; n'importe; ils se sentent attirés vers lui et ils l'invoquent avec cette confiance qui obtient des prodiges.

(1) La Supérieure qui a écrit et signé ces lignes avait d'abord résolu de garder le silence; mais la reconnaissance envers Dieu l'emporta sur les répugnances de la modestie. Le récit fut envoyé, muni de sérieuses garanties : 1° l'approbation du R. P. Recteur, S. J.; qui est le confesseur de la communauté; 2° l'attestation du médecin; la voici traduite de l'anglais; elle est datée du 6 mars 1914 :

« Ma Révérende Mère, votre rapide guérison en décembre dernier, après votre douloureuse maladie, a un caractère si extraordinaire, que tout fidèle chrétien devra reconnaître qu'elle a été une réponse aux prières offertes pour vous au Dieu Tout-Puissant. Une maladie comme celle dont vous souffriez est généralement longue, et dure au moins plusieurs mois en dépit du traitement. Votre guérison a été rapide, presque soudaine; même remarque pour l'inflammation chronique de l'estomac avec menace d'ulcère pour lesquels je vous ai soignée depuis six ans.

» Comme j'ai eu l'occasion de donner mes soins à la Communauté depuis vingt-six ans, et comme je suis membre de l'Église d'Angleterre, j'espère que mon opinion sur l'efficacité de la prière (bien que ce soit une opinion de peu de valeur), pourra être d'un certain secours à tous les chrétiens.

» Je dois ajouter qu'ayant exercé la médecine plus de quarante ans, ma croyance en l'efficacité de la prière ne sera pas désormais pour moi une opinion, mais une certitude. »

Malgré ces garanties, la Supérieure craignait encore parfois d'avoir été dans l'illusion, se jugeant absolument indigne d'une telle grâce; aussi, après en avoir livré le récit, hésitait-elle à en permettre la publication; mais une faveur nouvelle vint dissiper ses craintes et lui donner l'intime conviction que Dieu en lui accordant à la fois la guérison de l'âme et du corps, avait voulu glorifier son serviteur le P. Paul Ginhac.

Le Divin Maître disait : « Laissez venir à moi les petits enfants »; son serviteur paraît avoir la même prédilection : témoin de nombreuses lettres écrites ou inspirées par des mères dont le cœur déborde de reconnaissance.

Les petits malades qu'elles nous font connaître sont de tout âge, et la plupart atteints de ces maladies qui portent le deuil dans les familles.

A Argentat (Corrèze), un enfant de deux mois semble prêt à s'envoler au Ciel; il ne fait plus un mouvement. Une relique du P. Ginhac, déposée sur son front, le ranime tout à coup; peu de jours après, c'est la guérison contrairement au verdict du docteur qui ne peut s'expliquer ce prompt retour à la vie. (14 octobre 1906). —

Non moins grave était l'état d'un enfant miné par la scarlatine, non moins rapide fut la guérison. — Un autre, depuis deux ans, ne pouvait se mouvoir; après deux neuvaines au P. Paul, il se lève seul et se met à marcher sans appui. (*Messager du Cœur de Marie*, mars 1907). —

Jeanne, une petite de trois ans, a eu la jambe écrasée par une charrette; les os sont brisés; deux médecins déclarent le mal incurable. L'amputation serait nécessaire, mais les parents n'y peuvent consentir. Notre-Dame de Lourdes, invoquée, accorde une légère amélioration; mais elle veut, semble-t-il, laisser la gloire de la guérison à son dévot serviteur. Les médecins ayant maintenu leur avis, les parents, au lieu de souscrire à l'opération, recourent au P. Paul, qui, au dernier jour de la neuvaine, donne un démenti à la science. L'enfant se tient debout; après cinq mois, elle marche sans appui. (Landévant, Morbihan, 9 décembre 1907). —

Saluons rapidement les heureuses mères qui nous présentent d'autres protégés du P. Paul. A Roquecourbe (Tarn), un enfant de trois ans avait, depuis sa naissance, de fréquentes attaques d'épilepsie; après la seconde neuvaine, il en est délivré. (Août 1912). — Délivré aussi de convulsions nerveuses et d'une obstruction de l'estomac, un jeune enfant de Belgique (octobre 1908). — Guéri d'un abcès très douloureux à l'oreille et d'une fièvre intense, un petit Parisien que les médecins déclaraient ne pou-

voir être sauvé sans une opération très délicate. (Novembre 1909, Paris, Caulaincourt). — Guérie d'une infirmité très grave, la petite Marie d'Auxillac, en Lozère. (Janvier 1914). — Sauvé du croup, à Janzé (Ille-et-Vilaine), un petit moribond. (Juin 1907). — Et sauvé d'une méningite, un enfant de seize mois que l'on croyait perdu. (Azille, Aude, 9 décembre 1912). —

A ce défilé devraient se joindre les miraculés déjà signalés dans les précédentes éditions : cette petite malade d'Oulias (diocèse d'Albi), en qui la vie revient, dès qu'on lui applique la relique. « Ce fut, dit le père de la malade, comme lorsqu'on met de l'huile dans la lampe qui s'éteint. » — Et cette enfant de sept ans que son père, M. L. K. déclare avoir été complètement délivrée en trois jours de la fièvre muqueuse. (Laval, septembre 1905). Et les jeunes Malgaches, Marc et André, et les autres petits infirmes ou moribonds dont le P. Joseph de Villèle atteste le retour à la santé par l'intercession du P. Paul (4e édition, page 412).

Mais pour nous hâter, nous entendrons seulement le récit d'une mère de famille; elle écrit de Castres (Tarn) :

« Le 5 août 1904, mon enfant, Victor C., fut pris de vomissements et de coliques très violentes, suivies bientôt d'une abondante hémorragie intestinale... Etat comateux, puis souffrances terribles, cris déchirants. Le lait que je lui donne est rejeté à l'instant, vert comme une feuille. Les médecins appelés constatent un commencement de méningite avec la péritonite. Ils lui font appliquer de la glace sur la tête et sur les entrailles... Mais son état empirant toujours, ils déclarent qu'il ne reste plus aucun espoir de le sauver.

» Ce fut alors, que mon frère, l'abbé Lucien Crouzil, professeur de droit canon à l'Institut Catholique de Toulouse, qui avait fait partie du tribunal de béatification du R. P. Ginhac, en qualité de notaire, nous conseilla d'avoir recours à la protection de celui au procès duquel il s'était employé, espérant qu'il témoignerait sa reconnaissance en sauvant notre cher bébé. Les bonnes sœurs du couvent de Notre-Dame voulurent bien nous procurer une relique du vénéré religieux, et nous commençâmes aussitôt une neuvaine. Nous étions au dimanche, et le mal empirait toujours.

» Cinq jours après, le vendredi matin, des amis, qui avaient voulu passer la nuit pour veiller l'enfant et nous permettre de nous reposer, vinrent vers les quatre heures du matin nous réveiller, pour nous dire que si nous tenions à le voir en vie, il fallait nous hâter. En quelques minutes, toute la famille fut auprès du berceau de l'enfant; nous tombâmes tous à genoux pour supplier le R. P. Ginhac de vouloir bien intercéder pour lui. Nous étions encore à genoux quand le cher petit se leva sur son séant et commença à jouer.

» Le lendemain, les deux docteurs vinrent comme d'habitude vers les neuf heures et ne voulurent pas croire à une guérison; ils dirent que ce mieux apparent n'était pas de bon augure. Mais nous priions et avions confiance... Le samedi, ils revinrent, et s'informèrent, avant d'entrer, si l'enfant n'était pas mort. On leur dit qu'il était guéri. Ils le constatèrent si bien eux-mêmes qu'ils nous déclarèrent leur présence désormais inutile. En effet, le jour suivant, le bébé vint avec nous au couvent des religieuses de Notre-Dame pour remercier la Sainte Vierge qui, par l'intercession de son bien-aimé serviteur, le P. Paul Ginhac, venait de nous accorder une si grande grâce.

» Je suis heureuse de pouvoir rendre un public hommage au R. P. Paul Ginhac, et contribuer pour une faible part à la béatification de ce saint Religieux.

» La mère du petit miraculé. » (1)

Ainsi, les enfants de toute condition sont l'objet de la bienfaisante tendresse du P. Paul. A leur tour, ces petits innocents rendent à leur bienfaiteur un témoignage des plus précieux. En effet, comment mettre en doute la parole naïve de ceux qui viennent d'atteindre l'âge de raison. Pour les autres, encore au

(1) A cette lettre, le P. G. Nègre, Vice-Postulateur de la cause, ajoute quelques détails que l'heureuse mère lui a donnés de vive voix. 1° Un des médecins a déclaré qu'il voyait là un miracle. 2° Les deux médecins qui visitaient l'enfant le regardaient comme incurable, et quand les parents cherchaient à en tirer une réponse qui donnât un peu d'espoir, ils se contentaient de dire : « Nous ne sommes pas le bon Dieu. » 3° Les personnes qui veillaient l'enfant, et qui n'étaient guère croyantes, ont déclaré qu'elles voyaient là un miracle. — Un an après cette guérison, au mois de septembre 1905, l'heureuse mère nous montrait son enfant plein de vie, en témoignant de sa vive reconnaissance envers le P. Paul.

berceau, comment attribuer leur guérison à l'influence de la suggestion?

A leur voix reconnaissante s'unit la voix de leurs pères et mères. Le P. Paul ne devait-il pas étendre sa commisération à toute la famille?

Dans la Lozère, une femme, après avoir mis au monde un enfant, perdit à la fois la raison et la parole; elle les recouvra dès que l'on eut promis une neuvaine et des Messes en l'honneur du P. Ginhac. M. L. C., son mari, adresse au P. Paul ses vives actions de grâces. (24 août 1907). —

Également vive et ardente est la reconnaissance de M. E., de Lacaune (Tarn), dans le récit qu'il fait de la faveur accordée à sa femme : guérison d'une hémorragie invétérée que les remèdes naturels ne pouvaient arrêter. (10 février 1908). —

Une jeune mère de Strasbourg, atteinte de pneumonie compliquée de pleurésie, ne devait pas survivre à la naissance de son enfant. On n'avait plus d'espoir du côté de la terre; on lève les yeux vers le P. Paul. Le dernier jour de la neuvaine, le médecin qui avait annoncé la mort, dut annoncer la guérison. L'enfant a vu le jour et la mère est en parfaite santé. (15 déc. 1909). —

« Je pense que ma belle-sœur vous aura annoncé la guérison de sa belle-fille, obtenue par l'intercession du P. Ginhac. En reconnaissance, l'heureuse mère a donné le nom de Paul à son nouveau-né. » (Lettre d'une relig. Réparatrice, Tournai, 1913).

Cette gracieuse idée est venue à d'autres mères. A Strasbourg, à Tananarive (Ile de Madagascar), etc., plusieurs enfants portent le nom du bon Père, en souvenir de la protection qu'il leur a accordée dès leur entrée dans ce monde. —

A Nancy, vers le mois de mars 1909, un père de famille gravement atteint de la poitrine, refusait de revenir aux pratiques de la religion qu'il avait entièrement abandonnées depuis de longues années. Or, un jour, il accepte de voir le prêtre et reçoit les sacrements avec grande joie. Comment s'est opérée cette transformation?

La petite fille du malade, âgée de onze ans, était naguère à toute extrémité, emportée par une méningite tuberculeuse. On lui présenta une relique du serviteur de Dieu; en la voyant, elle

dit à sa mère : « Père Paul va me guérir » et naïvement, elle ne cessait de répéter : « Saint Paul, guérissez-moi », ou « Saint Paul, faites-moi dormir ». Bien qu'elle fût peu liturgique, cette innocente prière fut exaucée : le troisième jour de la neuvaine, après avoir pieusement reçu la Sainte Communion, elle dit : « Je n'ai plus rien. Père Paul m'a guérie ». Le lendemain, en la voyant, le médecin s'écria : « Voilà une enfant qui revient de la porte du tombeau ».

Témoin de ce prodige, le père de l'enfant revint sérieusement à Dieu. Ainsi dans cette famille put-on se réjouir d'une double guérison. (22 avril 1907). —

— A l'exemple du Divin Maître, le P. Paul aime les enfants; comme lui, il aime les pauvres et les humbles.

« Combien je suis heureuse, écrit de l'Isle-sur-Tarn, une brodeuse d'ornements d'église, de pouvoir vous dire que la relique et la neuvaine ont fait merveille. Je me suis remise au travail, et maintenant je fais ma journée toute entière sans être fatiguée. Je suis bien sûre d'être redevable au Père Ginhac de ma complète guérison. Je vais continuer à l'invoquer pour lui demander bien d'autres grâces. » (18 avril 1901). —

« Notre boulanger toussait beaucoup, écrit une carmélite, et les prescriptions du médecin n'avaient aucun résultat. Il habitait la maison de son prédécesseur qui est tuberculeux, ce qui le portait à croire qu'il avait contracté sa maladie; de plus, il souffrait beaucoup de l'estomac. Chaque fois qu'il venait au Carmel, il disait tristement : « Je m'en vais; je suis un homme perdu... » Notre tourière me fit demander de l'eau, où j'avais mis tremper une relique du saint Père Ginhac; elle en offrit au malade, en lui conseillant de boire de cette eau et de faire une neuvaine : il suivit ce conseil.

» Après quelques jours, il allait beaucoup mieux et, à la fin de la neuvaine, il s'est dit complètement guéri. Cette grâce a été obtenue il y a plus d'un an, et, depuis ce moment, notre boulanger se porte très bien; et il dit que le saint Père Ginhac avait fait ce miracle.

» Le vénéré Père a obtenu aussi la conversion de notre ancienne laitière qui ne pratiquait pas depuis très longtemps, et

qui, près de mourir, refusait obstinément le prêtre. » (Périgueux, 24 octobre 1904). —

A Mazamet (Tarn), le fils d'un tisserand, âgé de quinze ans, souffre d'une appendicite; il a été abandonné par les médecins; on recourt au P. Paul; peu de temps après, il était guéri. (12 janvier 1908). —

Atteint de la même maladie, à Beverst (Limbourg Belge), le cocher de M. le Comte Théodore de Renesse, exprimait sa vive reconnaissance le 10 septembre 1912 pour avoir été en peu de jours délivré de ses vives douleurs, grâce au bienheureux Père, qu'il avait invoqué avec confiance. —

Grâce à lui encore, dans l'Ardèche (26 juin 1908), un pauvre terrassier, gravement atteint de phtisie-pulmonaire, retrouve assez de force pour reprendre son travail. —

Aveuglé par une poussée d'électricité en plein visage, un électricien de Nancy a été presque instantanément guéri par l'intercession du P. Ginhac dont on lui fait porter la relique. (20 décembre 1908). —

Particularité digne de remarque, les faveurs du P. Paul ne vont pas seulement aux femmes qui sont naturellement plus portées à implorer l'assistance des saints, et plus confiantes dans leur intercession; mais elles vont également aux hommes, quelle que soit leur position sociale.

Celui qui fut un vrai soldat de Notre-Seigneur, le « fier homme » qu'admirait un colonel de Toulouse peu clérical, l'ami du général de Sonis, devait après sa mort, inspirer confiance aux militaires.

Venu au tombeau du P. Ginhac pour lui rendre ses hommages, un colonel obtint, en 1909, une grâce intime qui a fait le bonheur de sa vie. —

Un aspirant à l'école Polytechnique, est atteint d'un rhumatisme articulaire infectieux qui se porte au cœur : on a recours à Notre-Dame de Lourdes, puis au P. Paul; après différentes alternatives, le malade est à toute extrémité, il demande l'Extrême-Onction et fait le sacrifice de sa vie. Contre tout espoir, la vie lui est laissée; il l'a consacrée au Roi du Ciel. (Somme, 18 décembre 1907). —

Le 26 avril 1906, à Montauban, les brigadiers du 4e escadron d'artillerie s'exerçaient à franchir des obstacles. Par suite d'une inadvertance du garde-manège, un cheval lancé à toute vitesse s'abat sur le sol, et dans la chute brise la jambe de son cavalier. L'amputation sera nécessaire et très périlleuse. Mais la sœur infirmière applique une relique du P. Paul : la fièvre tombe et la guérison s'accomplit rapidement. « O merci, vénéré Père, écrit le brigadier en terminant son récit plein d'humour, merci! de votre vivant, vous avez aimé les militaires; même après votre mort, vous affirmez votre affection pour eux. Protégez-moi tout le reste de ma vie! Conservez-moi dans la bonne voie! Que j'aie la consolation de bénir votre nom, durant de longues années! » —

« Gloire à Dieu et à son serviteur le P. Paul Ginhac! » Ainsi se termine une lettre venue de Prades (Pyrénées-Orientales). Là, un excellent chrétien, encore jeune, père de trois enfants, se mourait d'une pneumonie. Au jugement du docteur qui le soignait avec grande sollicitude, ce n'était plus qu'une question d'heures. A peine la relique du P. Ginhac fut-elle suspendue au cou du malade et la neuvaine commencée, qu'un abcès dont personne ne soupçonnait l'existence se perce. C'était la guérison à bref délai. Le malade est aujourd'hui plus vaillant qu'avant sa maladie. Juin 1913). —

Ceux qui ne partagent pas notre foi ne sont pas exclus de la bienveillance du bon Père. A Nîmes, une protestante âgée de vingt ans était gravement atteinte de la poitrine. Une de ses amies lui offrit une relique du P. Ginhac. Or, la religieuse qui assistait la malade n'avait jamais entendu parler du serviteur de Dieu; elle hésitait à recourir à son intercession. Ce fut le malheureux père qui voulut essayer de ce dernier moyen : « Peut-être, disait-il, ma fille bien-aimée sera-t-elle sauvée. » De son côté la malade se sentit portée à la confiance et demanda qu'on lui appliquât la relique, elle fut aussitôt exaucée. Le 6 janvier 1905, elle rendait grâce au serviteur de Dieu. « Etant protestante, écrivait-elle, sa bonté envers moi est encore plus grande. » Puisse-t-elle obtenir l'entière guérison de son âme! —

Avec les personnes du monde, prêtres, religieux et religieuses

rendent un éclatant hommage à la puissance d'intercession du bienheureux Père. On a entendu déjà plusieurs de leurs récits; ils viennent les uns des Communautés qui vénérèrent de son vivant le saint religieux; les autres de celles qui ignorèrent même son nom, et qui, aujourd'hui, se font gloire de le prendre pour modèle et de l'avoir pour protecteur.

Religieuses de Saint-Vincent de Paul, petites sœurs des Pauvres, sœurs de la Providence, sœurs de Bethléem de Reims, Trinitaires, Bénédictines, religieuses de Sainte-Marthe, de Notre-Dame du Bon-Conseil, du Saint-Sacrement, religieuses Augustines, Annonciades, Clarisses, Bernardines, Ursulines, Filles de Saint-Camille, du Bienheureux Pierre Fourier...; toutes ces familles et bien d'autres encore sont représentées dans le concert de reconnaissance qui glorifie la bienfaisance du P. Paul. On y trouve aussi les Pères ou les Frères de différents Ordres ou Congrégations, auprès des religieux de la Compagnie de Jésus.

Au nom de tous, une humble Fille de Saint-François d'Assise dira avec quelle bonté le P. Paul écoute la prière de ceux qui ont tout quitté pour suivre le Divin Roi.

« J'étais malade d'une hypertrophie du cœur contractée à l'âge de 23 ans par un excès de fatigue, provenant de veilles prolongées au chevet des malades. J'ai 53 ans, il y a donc 30 ans que je souffrais de cette maladie dont j'ai vu mourir déjà plusieurs membres de ma famille. J'étais, il me semble, arrivée au terme : palpitations, douleurs, spasmes, insomnies, impuissance à me nourrir suffisamment, tout cela m'avait rendue très faible. Je ne pouvais monter les escaliers qu'avec de vives douleurs et des étouffements pénibles.

» Depuis dix ans, j'avais un endroit très sensible dans le dos au poumon droit. Il y a sept ans, il s'est produit, à cette place, une enflure proéminente de la grosseur du poing, ce qui ne me permettait ni de m'appuyer le jour ni de me coucher la nuit. Je ne trouvais le sommeil, bien souvent, qu'assise la tête entre les mains. Dans cet état de souffrance, je ne pouvais suivre les austérités de notre sainte Règle. Jeûne, lever de nuit, etc., m'étaient interdits. Depuis Pâques de cette année, j'étais encore plus souffrante; aussi me condamna-t-on au repos le plus absolu.

» J'en étais là, lorsque ma Révérende Mère Abbesse vint me parler du Vénéré Père Ginhac et des grâces, dont il est prodigue. Ma bonne Mère en me donnant une relique me dit : « Demandez donc votre guérison. » — « Oh! ma Mère, lui répondis-je, je ne demande plus que la grâce de me préparer à bien mourir... » Néanmoins, je pris ma relique, et je la trempais dans de l'eau, dont j'ai bu tous les jours en faisant la prière indiquée dans la *Vie* du Vénéré Père...

» Après de bien dures alternatives de souffrance et de soulagement, d'abattement et d'espoir, à la fin de la neuvaine, je me sentis rajeunir; ma foi renaît, et en même temps une grâce extraordinaire de force physique et morale bien sentie. Je n'hésitai pas à dire : Je suis guérie. C'était vrai.

» A partir de ce moment, toutes les douleurs du cœur, celles du poumon ont disparu. Je puis m'appuyer, me coucher; je dors bien; je mange n'importe quoi; je jeûne, je vais à matines; en un mot, j'observe entièrement la règle à la grande satisfaction de mes supérieures. Gloire en soit rendue à Dieu par l'intercession du Vénéré Père Paul Ginhac! »

La Révérende Mère Abbesse confirme ce témoignage et ajoute que tout le monastère a été sous la bienfaisante influence du serviteur de Dieu.

« Le travail et les privations, écrit-elle, avaient ruiné les santés. » En voyant un si grand nombre de mes religieuses malades, et dans l'impossibilité de suivre la règle, je me demandais avec anxiété ce que nous préparait l'avenir. Or, grâce à la protection du Vénéré Père Ginhac, je puis constater plusieurs améliorations notables. Entre autres, une jeune novice sur le point de rentrer dans le monde à cause d'une maladie d'estomac, a confié sa peine au Vénéré Père qui lui a obtenu la santé après une neuvaine faite à son goût, c'est-à-dire sans aucun ménagement. De plus, un renouveau de ferveur a pénétré toutes les âmes. »

Ce renouveau de ferveur, plusieurs ecclésiastiques attestent l'avoir ressenti en lisant la *Vie* du vénéré Père; quant à ceux qui eurent le bonheur de suivre sa direction, ils ont souvent redit de quels bienfaits ils lui étaient redevables depuis son départ pour

le Ciel. Toujours soucieux de leur avancement spirituel, il n'a pas dédaigné de les secourir dans leurs infirmités corporelles.

M. le Chanoine Chaumet, dont on n'a pas oublié les relations avec le P. Paul tandis qu'il était à Paray, souffrait beaucoup d'une affection cardiaque. Au mois de mai 1904, il résolut de s'adresser à son saint ami. « L'intérêt qu'il me portait de son vivant, écrit-il, ne devait pas avoir diminué après sa mort; et puisqu'on s'occupait de sa cause, si le bon plaisir de Dieu était qu'il fût béatifié, il fallait qu'il en obtint des miracles. Je lui demandai donc ma guérison avec grande confiance. Je fis deux neuvaines de suite, ayant une parcelle de ses vêtements appliquée sur la région du cœur. J'ai tout lieu de croire à ma guérison, car depuis le mois de mai, je n'ai pas souffert. Bien plus, je puis me baisser facilement pour planter des légumes dans mon petit jardin, ce que je ne faisais pas auparavant sans éprouver une crise. »

Accablé par de graves infirmités qu'il a contractées dans ses laborieux ministères, un chanoine de Bordeaux déclare que son saint ami d'autrefois, devenu son fidèle protecteur aujourd'hui, « a souvent allégé ses souffrances; ce qui est mieux, il lui a inspiré courage, confiance et un ardent désir d'être tout à Dieu. Comme faible témoignage de reconnaissance, il offre mille francs pour la cause de son très bon Père. » (13 janvier 1908. —

A côté de ces vétérans du sacerdoce viennent se ranger plusieurs jeunes séminaristes de Belgique, de France, de Rome, et spécialement du Collège Pio Latino Americano, où la lecture de la vie a excité chez plusieurs avec une admirable confiance envers le P. Paul, une vive ardeur pour le faire connaître au nouveau monde.

Voici quelques-unes des confidences contenues dans différentes lettres : « Sous le coup d'une rude épreuve qui ébranlait sa vocation, un jeune clerc recouvre la paix et reçoit les Saints Ordres. Reconnaissance au P. Ginhac. (27 août 1912). — « Les grâces obtenues par l'intercession du bienheureux Père ont dépassé mes espérances : une personne malade devient très résignée... elle se met à la communion fréquente... une autre malade qui était à l'extrémité se trouve hors de danger... un de mes

condisciples éprouve grande amélioration dans l'état de sa jambe malade, etc. » (Cahors, juin 1909). — Un jeune prêtre attribue au P. Paul son heureux succès à l'examen de licence. (Juin 1909). — A la même époque, un directeur de grand séminaire envoie une aumône pour la cause du serviteur de Dieu, en reconnaissance d'une grâce intime.

Les approbations, placées en tête de ce volume, disent quelle admiration et quelle confiance la Vie du P. Paul a excitées dans le cœur de tous les prélats qui en ont eu connaissance. Plusieurs d'entr'eux invoquent ce digne fils de saint Ignace; par son intercession, un archevêque a obtenu une grâce de guérison.

Parlant d'une entrevue qu'il eut un jour avec le serviteur de Dieu, un Cardinal de la Sainte Église écrit : « Je fus singulièrement frappé de sa douceur, et de je ne sais quel rayonnement de charité qui ressemblait à la clarté dont plusieurs le virent resplendir en diverses circonstances. En tout cas, le peu que j'ai vu a suffi pour m'inspirer envers lui une dévotion qui s'est singulièrement accrue à la lecture de sa vie. »

IV

Par le tableau qu'il a eu sous les yeux, le lecteur a pu se faire une idée de l'étendue des régions où s'est exercée l'action bienfaisante du serviteur de Dieu; néanmoins il ne sera pas hors de propos de les parcourir, en glanant çà et là quelques faveurs plus signalées.

La France, on le comprend, devait être la première à honorer un de ses enfants, la première à éprouver les effets de son pouvoir.

Invoqué, dès le lendemain de sa bienheureuse mort, dans la ville qui se glorifie de posséder ses restes vénérés, et dans les autres villes qui gardaient le parfum de son souvenir, le P. Ginhac ne tarda pas à avoir des clients dans tous les diocèses de France. Si l'on en juge par les lettres envoyées en témoignage de reconnaissance, les régions les plus favorisées ont été dans

le Midi : Castres, Pau, Bordeaux, Toulouse, Montpellier, la Provence, Marseille et la Savoie. Entre bien d'autres, voici deux prodiges, que la gravité des témoins recommande à notre attention.

L'un d'eux est relaté par un professeur de l'Institut Catholique de Toulouse que nous avons déjà cité comme très compétent en cette matière. M. l'abbé Crouzil raconte que la sœur d'un de ses confrères, atteinte d'une grave maladie, était dans un état désespéré. « Si elle échappe, avait déclaré le docteur D. de Toulouse, ce sera un miracle. » Le miracle s'est opéré; après une neuvaine au P. Ginhac, la maladie a subitement disparu. —

Au mois de septembre 1906, M. H. de B. fut saisi par une crise de coliques néphrétiques excessivement graves. « J'eus recours, écrit-il, à l'intercession du R. P. Ginhac, mort en odeur de sainteté; et je raconte le fait présent pour servir à toutes fins utiles ou glorieuses à sa mémoire.

» C'est après avoir épuisé toutes les ressources de la médecine que j'entendis vanter la puissance d'intercession du R. P. Ginhac; j'eus l'idée de l'invoquer en affirmant que si la guérison intervenait, c'est à lui et à son intervention seule que je l'attribuerais. Quelques heures après, j'étais délivré de tout mal; et peu de jours après, un caillou très gros fut rendu sans intervention chirurgicale. Le médecin traitant, peu suspect de dévotion, déclara à ma femme que c'était un « miracle » que cette guérison aussi heureuse et aussi rapide d'un mal aussi grave.

» En foi de quoi j'affirme le récit présent sincère et véritable, et ai confié cette relation au R. P. E. Barbérassi, S. J., témoin de la maladie. » Le Révérend Père ajoute : « J'atteste la parfaite vérité des faits qui sont consignés dans ce document. » (Aix-en-Provence, juin 1907). —

Si nous quittons le Midi, nous trouvons encore de nombreux protégés dans la Lozère, la Haute-Loire, la Vendée, la Bretagne, à Paris, à Amiens, à Lille, etc...

Quelques lettres venues de Paris nous amènent à relever une particularité, qui s'est produite en divers endroits. Après avoir invoqué Notre-Dame de Lourdes, plusieurs se sont adressés à son dévot serviteur, persuadés qu'elle ne saurait rien lui

refuser. Leur confiance n'a pas été trompée, témoin une généreuse chrétienne qui, chaque année, prend part au pèlerinage national en qualité de membre du comité directeur.

Au mois d'août 1912, elle eut l'inspiration de distribuer à ses malades des reliques du P. Ginhac et de mettre sous sa protection le wagon dont elle avait la responsabilité. Les années précédentes, ses protégés n'avaient obtenu de Notre-Dame aucune faveur notable; cette année, trois guérisons miraculeuses et deux sérieuses améliorations leur furent accordées.

Depuis cette heureuse expérience, le P. Paul est devenu pour les malades de Madame la Comtesse de V. B., un fidèle introducteur auprès de Notre-Dame de Lourdes. —

Non loin d'un autre sanctuaire de la Sainte Vierge, bien cher au P. Ginhac, à quelques lieues de Notre-Dame du Puy, Monsieur le Curé de Riotord a été témoin d'un fait qu'il déclare « absolument exact ».

« M^lle M. D., originaire de Montusclat, Haute-Loire, âgée de 54 ans, était atteinte d'une gastrite. Son état, sans être grave, ne laissait pas que d'inspirer des inquiétudes; peu à peu, les crises commencèrent, intermittentes d'abord, puis plus fréquentes, enfin à peu près continuelles. Les nuits étaient sans sommeil, les vomissements répétés : matière noire et fétide. Les forces déclinaient, la maigreur croissait visiblement; c'était le dépérissement, la consomption.

» En décembre 1904, sur le conseil de son maître, elle se rendit à Saint-Etienne (Loire) pour consulter un médecin. Le docteur Chabanis, une sommité médicale de cette ville, déclara à la personne qui l'accompagnait, que la malade était atteinte d'un cancer à l'estomac. Il l'examina avec le plus grand soin et reconnut tous les symptômes de cette maladie incurable. « Dites à son maître, dit-il, de l'envoyer mourir dans sa famille, elle peut vivre sept ou huit mois, c'est tout. » Néanmoins, le docteur remit une ordonnance que l'on suivit fidèlement.

» La malade de retour, très découragée, voulut essayer les moyens surnaturels. Avec une foi très vive, une confiance étonnante, dans son âme droite et foncièrement religieuse, elle commença une neuvaine en l'honneur du P. Ginhac, dont elle possé-

dait quelques reliques. Le troisième jour de la neuvaine, les vomissements cessèrent, les crises aussi. Les jours suivants, elle eut la *confiante audace* de manger un peu de viande; elle n'en avait pas goûté depuis trois ans! Elle mangea légumes et viandes sans être indisposée; le dernier jour, tout malaise disparut. C'était la guérison, une guérison presque soudaine, vu la nature ou le caractère de la maladie.

» Depuis cette époque, elle a pu se nourrir normalement; les forces sont revenues, avec les apparences d'une bonne santé; l'estomac est resté délicat; pour ne pas provoquer de fatigue, il faut un choix et une mesure dans les aliments. Mais avec ces ménagements, plus de douleurs, et la santé est assez florissante pour lui permettre de gagner sa vie dans son humble condition de domestique.

» Il faut noter que l'ordonnance du Docteur avait pour but le soulagement de la malade, bien plutôt que sa guérison.

» En foi de quoi, comme témoin intimement conscient de cette guérison merveilleuse, nous avons signé le présent récit.

Abbé Chomette, curé de Riotord (Haute-Loire),
le 29 août 1907. »

Reims, Dijon, Lyon et les régions environnantes ne sont pas moins favorisées que les autres parties de la France. Voici quelques traits parmi les plus récents :

Orphelinat de Bethléem-Reims, 29 juillet 1912.

« Le vénéré Père a été pour une dame de notre ville un vrai sauveur, car l'état de cette malade était désespéré, c'était même la mort à bref délai. Cette dame avait un cancer à la poitrine depuis plusieurs années quand, il y a quelques mois, le docteur déclara l'opération inévitable. Je donnai à la malade une image et une relique du bon Père et commençai immédiatement une neuvaine avec mes petits orphelins. Le mari de cette dame, homme de foi, s'unit à nos supplications et à nos prières. L'opération réussit parfaitement; mais de plus, à notre grand étonnement, dès le lendemain, la malade pouvait aller et venir dans sa chambre et le surlendemain, elle quittait la clinique.

» Elle va très bien maintenant. Son mari, en venant nous

remercier, nous disait : « Il y a certainement du miracle, car d'un cancer on ne guérit jamais parfaitement et ma femme n'a absolument plus rien. » —

» Nous avons encore constaté la médiation miraculeuse du bon Père pour une jeune fille qui était tout à fait condamnée par les médecins. Elle avait deux maladies contraires et humainement parlant, elle ne devait pas guérir.

» Son père habite Reims, et elle, Paris. Tout à coup, ce pauvre père reçoit cette terrible dépêche : « Si vous voulez voir votre fille encore une fois, venez tout de suite. » — Il vient me faire part de la triste nouvelle, il était brisé de douleur : « Non, lui dis-je, votre pauvre enfant ne mourra pas, portez-lui ma relique — la seule que je possédais encore — et nous allons commencer une neuvaine, toujours avec mes petits orphelins, je vous promets qu'elle guérira. »

» Le pauvre père trouve sa fille bien mal; à son retour, il me dit : « Ma fille passe ses nuits dans les bras des sœurs; elle étouffe et j'ai bien peur d'apprendre le dénouement fatal; elle n'en a plus que pour quelques jours. »

» Mais voilà qu'à la fin de la neuvaine, il reçoit quelques mots écrits de la main de sa fille qui lui demande des biscuits de Reims, disant que le docteur lui a permis d'en prendre un pour le dimanche suivant. Ce bon Monsieur s'en va le dimanche matin voir son heureuse enfant, elle était bien guérie. Voici comment.

» Une nuit de cette semaine semblait devoir être la dernière pour elle; les docteurs avaient déclaré qu'elle mourrait certainement avant le jour. En effet, à minuit, elle était au plus mal. Monsieur l'Aumônier veillait dans la chambre voisine attendant le dernier moment, lorsqu'une réaction se produisit, et, vers une heure, la malade se trouvait mieux.

» Les docteurs, en arrivant le matin, posèrent cette question à la première religieuse qu'ils rencontrèrent : « A quelle heure M^elle^ V. est-elle morte? »

» Vous pouvez juger, mon Révérend Père, de leur saisissement quand ils virent leur malade les accueillant avec un bon sourire. Ils ne purent s'empêcher de proclamer la guérison au-dessus de l'ordinaire et de reconnaître que jamais une per-

sonne, même plus forte, n'aurait pu supporter une pareille maladie. Je n'ai pas craint de crier au miracle, et d'autres comme moi. » Sœur Sainte-Emilie. —

Une infirmière écrit de Lyon : « Un malade, à la suite de crises diabétiques, avait vu un de ses pieds atteint d'un mal si étrange que les doigts du pied tombèrent. La gangrène s'ensuivit, et eut bientôt envahi une partie de la jambe. Le chirurgien appelé devait, sans retard, faire l'amputation, lorsqu'on apporta au malade une relique du Père Ginhac, que l'on posa sur le membre dévoré par le mal. Immédiatement, à ce même endroit la gangrène s'arrêta; et non seulement, elle ne fit plus aucun progrès, mais elle permit à ce pauvre malade, qui avait tant souffert, de se remettre assez pour pouvoir reprendre la direction de sa maison et de tous ses travaux. Avec nous, veuillez remercier Dieu, qui permet ainsi au bon Père de récompenser notre confiance. » (Lyon, rue des Chartreux, 22 mars 1914). —

Dès les premières années, l'Alsace et la Lorraine vouèrent au R. P. Ginhac une admiration et une confiance qui, loin de se démentir, se sont révélées de plus en plus sincères.

La ville de Nancy a été pour la Lorraine un foyer de dévotion envers le vénéré Père comme Strasbourg l'a été pour l'Alsace; de nombreuses faveurs lui ont été prodiguées. A celles que le lecteur connaît déjà, plusieurs autres non moins intéressantes pourraient être ajoutées. Mais nous avons hâte d'arriver à Strasbourg qui mérite d'arrêter un instant notre attention, car il n'est pas une ville où le P. Ginhac ait manifesté avec plus d'éclat, sa puissance d'intercession, où son culte ait été plus en honneur.

Dans sa correspondance avec la Fondatrice de la Société de Marie-Réparatrice, le nom de Strasbourg revient souvent. C'est là que la Mère Marie de Jésus se consacra définitivement à Dieu, et établit les bases de la Société; c'est là que le saint directeur lui adressait des conseils pleins de sagesse; il devait même s'y rendre en 1870, pour revoir avec elle les Règles de la Société quand éclata la guerre avec l'Allemagne. Plus tard, en 1883 et 1884, cédant à de pressantes sollicitations, et, sans nul doute, à un attrait bien légitime, il y vint pour donner à la communauté

de la rue Sainte-Elisabeth les exercices de Saint Ignace. Comme partout sa vie fut une prédication dont on conserve le vivant souvenir. Citons un ou deux traits.

A cette époque, un Jésuite français ne pouvait prêcher librement en Alsace. Par mesure de prudence et aussi par esprit de mortification, le Père s'abstint de sortir et de visiter les monuments de la ville. Il accepta cependant l'invitation que lui fit M. le Chanoine Schmits, aumônier de la Communauté et se rendit avec lui à la Cathédrale. Tandis qu'il admirait la grandiose beauté de l'édifice, un des employés de la sacristie le regarde un instant, puis s'avance vers lui et le salue avec une joie mêlée de respect. Très étonné, Monsieur l'Aumônier le prend à part et lui dit : « Mon ami, vous devez vous méprendre... vous ne connaissez pas ce prêtre... » — « Pardon, Monsieur le Chanoine, répondit le bedeau; je le connais bien... C'est le saint de Castres; quand j'étais artilleur dans cette ville, j'allai chez les Pères, et je n'ai pas oublié celui qu'on appelait *le Saint*. »

Dans les dépendances du couvent, on avait alors peu de place pour loger le prédicateur. S'en étant aperçu, dès son arrivée, le Père choisit lui-même l'endroit qui était à sa convenance. Au-dessus de la sacristie se trouve un petit réduit, éclairé par une lucarne qui prend jour sur le toit; aucune cloison, aucune porte n'en interdit l'entrée : on y arrive par un étroit escalier : c'est là que le saint homme demanda à se retirer. « Mais, lui dit-on, à peine y a-t-il place pour un lit...; le plafond est bas, la lumière fait défaut. » N'importe, ce fut pour lui un coin du ciel; car le petit escalier, dont seul il eut la clé, s'ouvrait sur une tribune de l'église et la tribune dominait le Saint Tabernacle. Là, sans doute, nuit et jour on eût trouvé le bienheureux Père.

Cet humble réduit reçoit aujourd'hui de fervents pèlerins; tantôt ils sollicitent des faveurs, tantôt expriment leur reconnaissance. Suspendues aux murailles, des plaques de marbre rappellent les nombreuses faveurs qu'ils ont obtenues...

Voici l'ex-voto d'une Religieuse de Saint-Vincent de Paul. Elle devait être opérée pour une tumeur au cerveau; sinon, la mort était certaine; tel était le verdict de plusieurs médecins, les plus distingués de Strasbourg, qui avaient suivi avec soin le

cours de sa maladie; or, grâce au P. Paul, elle a été délivrée sans opération ni remède; bien plus, elle a pu reprendre la direction d'une importante maison. (2 septembre 1913). —

Là, trois institutrices libres remercient le Père d'une faveur temporelle. Elles avaient sollicité une place dans les écoles du gouvernement; on leur répondit que leur admission était absolument incompatible avec les règlements. De plus, vu leur âge (plus de 40 ans), vu le grand nombre d'aspirantes plus jeunes et mieux préparées, elles ne devaient conserver aucun espoir. Que faire? Elles s'adressent au P. Ginhac et le supplient d'assurer le succès de leur demande, quelque audacieuse qu'elle soit. Or, au jour fixé par elles, malgré l'irrégularité de leur demande, elles reçurent leur nomination officielle avec tous les avantages qu'elles désiraient : ce qui fut un vrai prodige aux yeux de tous. (3 mars 1908). —

Une religieuse, dont l'estomac et les entrailles se trouvaient depuis huit ans dans un état déplorable, devait subir une très grave opération. On lui conseilla d'invoquer le P. Ginhac. Le second jour de la neuvaine, quand les médecins vinrent pour l'opération, ils ne trouvèrent plus trace de tumeur. Quelques mois après, la miraculée en envoyant le marbre destiné à perpétuer le souvenir de sa reconnaissance, se déclarait « absolument guérie et heureuse comme une reine ». —

Non moins heureuse était une mère de famille quand, le 4 septembre 1912, elle nous présentait son fils rayonnant de santé. La Supérieure de Marie-Réparatrice racontait comment cet enfant fut sauvé de la mort; la mère confirmait le récit en versant des larmes de bonheur et l'enfant écoutait, regardant de ses yeux limpides et illuminés par la joie, tantôt sa mère, tantôt la supérieure. Voici le prodige tel qu'il a paru dans le *Messager du Cœur de Marie*, au mois de mars 1907 :

» Alphonse Bœllinger, âgé de 2 ans et 8 mois, avait une « double pneumonie », une « maladie de reins », une « diphtérie » prononcée, ainsi que le « croup ». A cause de la diphtérie, on avait été obligé de mettre le petit malade à l'hôpital.

» Depuis dix jours, il ne pouvait plus rien avaler. Les médecins, désespérant de le sauver, firent dire à sa mère de venir si

elle voulait encore une fois voir son enfant. Elle y alla donc le matin, vers onze heures; mais, à sa grande douleur, elle ne put le voir, parce qu'elle ne pouvait pas entrer dans la salle contaminée. D'autre part, le médecin craignait que l'enfant rendît le dernier soupir si on le soulevait pour le porter jusqu'à elle. On lui dit de revenir à quatre heures.

» Or, depuis une huitaine de jours, la pauvre mère désolée avait mis son cher malade sous la protection du vénéré P. Ginhac et elle faisait prier ses autres enfants chaque jour pour obtenir, par son intercession, la guérison du petit Alphonse.

» Dans sa profonde douleur, au retour de l'hôpital, elle redoubla de confiance, fit brûler deux cierges en l'honneur du Vénéré Père et mit en prières à l'instant même plusieurs enfants avec ses trois petites filles. Elle-même s'écria tout en larmes : « O vénéré Père, j'espère contre toute espérance la guérison de mon enfant, par votre intercession! Mais pourtant j'en fais le sacrifice au bon Dieu, si plus tard, il devait perdre son âme ou rester infirme. »

» O prodige! à quatre heures au lieu d'être mort, comme dès le matin l'avaient prédit les médecins, le petit Alphonse allait mieux. Cependant, on n'avait pas pu lui faire dans les organes respiratoires, une incision jugée indispensable. Les médecins eux-mêmes le reconnurent. Bien plus, ils autorisèrent la mère à reprendre l'enfant et à le porter à la maison. Or, à quelques jours de là, les quatre maladies avaient disparu comme par enchantement. Les médecins (tous protestants) sont encore aujourd'hui tout stupéfaits de cette guérison.

» Grâce à Dieu et au vénéré P. Ginhac, l'enfant est donc pleinement guéri; il court comme auparavant. Les parents, dans leur joie reconnaissante, ne peuvent assez dire : « Gloire à Dieu et à son puissant intercesseur! » Et, pour que tout le monde le répète après eux, ils vous prient, mon Révérend Père, d'insérer cette faveur extraordinaire dans votre *Petit Messager du Cœur de Marie.* » (Mars 1907).

Plus tard, au mois de juin, la Mère Supérieure écrivait : « Le petit protégé du P. Paul est plein de vie et de gaieté. L'heureuse mère proclame partout cette grâce. Un médecin de l'hôpital,

absent pendant quelques mois, a demandé à son retour s'il était bien vrai que le petit Bœllinger vivait encore. La mère a dû le lui présenter; le docteur n'en revenait pas de la parfaite santé de l'enfant » (1). —

Avec l'Alsace, la Belgique mérite une place d'honneur. Depuis le jour où les Congrégations religieuses odieusement expulsées de France, demandèrent un refuge à cette terre généreuse et fidèle jusqu'à l'héroïsme à la foi jurée, le serviteur de Dieu semble avoir voulu solder à sa manière la dette de reconnaissance de ses frères proscrits. Aussi bien a-t-il été invoqué par les Catholiques Belges avec cette confiance que le Divin Maître a promis d'exaucer.

Les faits miraculeux abondent, attestés par des témoins de Tournai, d'Anvers, de Bruges, de Bruxelles, de Tongres, de Louvain, de Tirlemont, etc. (2).

(1) La même Supérieure a déclaré que lorsqu'elle se trouvait à Rome, elle fut témoin de la guérison d'une religieuse mourante, guérison obtenue par l'intercession du Bienheureux Gabriel dell' Addolorata, religieux Passioniste. Elle fut citée devant le tribunal ecclésiastique; celui-ci reconnut dans ce prodige un miracle de premier ordre qui fut inséré dans le procès de béatification. « Or, dit-elle, la guérison du jeune Alphonse Boellinger et peut-être deux autres guérisons obtenues à Strasbourg, me paraissent aussi notables que la guérison de Rome. » Mais à Rome, le médecin voulut bien donner les attestations nécessaires, tandis qu'à Strasbourg les docteurs qui étaient protestants les ont refusées.

Ce n'est pas seulement à Strasbourg qu'on a éprouvé de semblables refus. Par crainte du surnaturel ou par respect humain, certains médecins n'ont pas même pu se résoudre à donner par écrit les détails techniques qu'on leur demandait sur les diverses phases de la maladie.

(2) Vers 1906, la presse anticléricale s'émut du mouvement de confiance qui se révélait en faveur du P. Ginhac. Deux articles furent signalés; l'un de Tournai, l'autre de Liège. Ce dernier paraissait le 24 mars 1906 à la première colonne d'un journal sectaire, avec cet en-tête : « *Une nouvelle idole* ». A titre de curiosité, en voici quelques extraits : « Un nouveau saint est en élaboration. Sa renommée guérisseuse de tous les maux dont souffre notre pauvre humanité est en train de s'affirmer par des prodiges dont la grande presse cléricale ne s'est pas encore fait l'écho, mais que l'*Express*, soucieux de documenter ses lecteurs sur les gloires de l'Eglise se devait de signaler l'un des premiers au bon public... Sachez donc que le nouvel astre qui vient de poindre à l'horizon de la béatification est un Révérend Père Jésuite. Il faut s'en réjouir, car l'ordre fondé par l'ineffable Loyola n'est pas si riche en bienheureux... »

Après ce spirituel début, le critique cherche à tourner en dérision « feu P. Ginhac, le thaumaturge d'outre-tombe. Il guérit les genoux des fidèles qui les ont usés à prier,

— Arrêtons-nous à Namur. De cette ville, une mère de famille écrit le 16 novembre 1906 :

« Au mois de juin, le bon Dieu m'envoyait une petite fille qui devait prendre la troisième place parmi mes enfants. Mais hélas! elle mourait en naissant. Cet accident amena pour moi une maladie très grave; si grave, que bientôt on perdit tout espoir de me conserver la vie. Les docteurs n'ont pas fait défaut; un, puis deux, puis trois, puis cinq, faisant consultes sur consultes, déclarèrent que j'étais atteinte de septicemie puerpérale, avec épanchement du foie et phlébite de la veine porte, et comme je toussais beaucoup, ils annoncèrent une pleurésie.

» J'étais en proie aux plus vives douleurs, ne pouvant plus manger ni dormir, et ne recevant des médicaments qu'une augmentation de souffrance... Je me souvins de ma jeunesse; à l'école, les sœurs nous faisaient faire des neuvaines pour les personnes malades, je priai mon mari de leur écrire. Il le fit aussitôt. Dans sa réponse, la Sœur Supérieure nous parla du Père Paul Ginhac, nous engageant à nous adresser à lui pour ma guérison; dès que nous eûmes reçu les reliques, nous commençâmes la neuvaine. Je demandai au bon Père de prolonger ma vie si c'était conforme à la volonté de Dieu.

» Après cette première neuvaine, les docteurs semblèrent donner quelque espoir de guérison. Mais bientôt la maladie prit des proportions plus alarmantes. Nous commençâmes une seconde neuvaine, qui fut sans résultat. Tout espoir semblait perdu. Alors, sentant que je m'affaiblissais de plus en plus, je fis appeler un prêtre, et dans une résignation pleine de foi et d'amour pour mon Dieu, je reçus les derniers sacrements, demandant à Notre-Seigneur de me laisser mourir pour mettre fin à mes souffrances.

» J'étais vraiment à bout de forces. Après soixante-trois jours de douleurs atroces, sans sommeil ni repos, je ne pouvais plus prier; je demandais seulement à ce bon Jésus de l'Eucharistie, qui était en moi, d'avoir pitié de mes petits enfants et de ma famille.

car il paraît que la prière, tout en abrutissant l'intelligence, ankylose les articulations, etc...' »

Voilà un précieux hommage rendu par la libre-pensée à l'apôtre du surnaturel.

» Cependant, mon mari voulut faire une troisième neuvaine au P. Paul; il disait les prières avec moi, mais souvent, à cause de mon état de souffrance, il devait les achever tout seul. Le portrait du Père, que je pressais avec confiance sur mes lèvres, me rendait tant de courage qu'il me semblait entrevoir dans ses yeux un dernier espoir. Rassemblant toutes mes forces, je lui dis : « Vénéré Père Ginhac, vous êtes puissant dans le ciel, vous pouvez me secourir, obtenez-moi ma guérison pour mes petits enfants. » Mes souffrances n'avaient pas diminué jusqu'alors. Le dernier jour de la neuvaine était arrivé. Pendant que nous récitions les prières, une sorte de bien-être s'empare de moi tout à coup, et je m'écrie : « O bonheur! Je crois que je suis guérie. »

» Il en était vraiment ainsi. Le jour même, je me levai pour la première fois, après septante-trois jours d'horribles souffrances. Le jour suivant, je sortis dans la cour, à la grande stupéfaction des docteurs et des gens de mon entourage. Je rendis gloire à Dieu de ce grand bienfait. J'étais complètement guérie. Les douleurs avaient disparu, et le véritable bien-être habitait en moi.

» Depuis lors, cet état n'a fait que continuer, à notre plus grande satisfaction. Mes remerciements au vénéré serviteur du bon Dieu.

J'autorise toute publication de cette lettre (1).

Marie Despy-Delooz.

— A Liège et à Verviers, le P. Paul compte des amis fidèles qui ont souvent proclamé l'efficacité de son intercession.

(1) Dans une seconde lettre, M^me^ Delooz complète son récit en donnant des détails plus précis et conclut : « Je suis beaucoup mieux qu'avant d'être malade. Encore et toujours mille fois merci au bon Dieu et au grand Père Ginhac : on peut obtenir beaucoup par lui; mon mari a encore obtenu, depuis, une grâce bien marquée dans ses affaires. »

M. Delooz atteste de son côté qu'on doit reconnaître que « cette guérison est *vraiment miraculeuse*... Gloire au bon Dieu et honneur à son serviteur! »

Interrogé, le docteur qui a soigné habituellement la malade et l'a visitée du 15 juin au 24 août, quelquefois deux et trois fois par jour, « avoue que dans le courant de juillet il croyait à une solution fatale... » « que dans des cas analogues, il n'a jamais rencontré pareille solution. » Quant aux autres médecins, ils ont jugé plus opportun de se taire, pour divers prétextes.

Le 30 janvier 1913, M. Guillaume Mergelsberg nous adressait le récit de la guérison de son fils avec prière « de le communiquer à d'autres malheureux à qui il pourrait faire du bien ». Par ce témoignage, il se propose « de remercier Dieu, auteur de tout bien, et de faire connaître la grande grâce que ce Dieu très bon lui a accordée par l'intermédiaire du P. Paul Ginhac. »

Au mois de novembre 1912, ses enfants furent atteints de la rougeole; le plus jeune, âgé de vingt mois, eut en outre une double pneumonie. Le 14 novembre, le docteur déclara que cet enfant était perdu et qu'il ne pouvait plus rien pour lui. Il tenta cependant un remède désespéré, qui ne donna aucun résultat. « L'enfant, dit-il, pourra encore passer la journée, mais certainement pas celle de demain... Dieu seul pourrait faire un miracle; pour moi, j'en suis incapable. »

Le lendemain, quelle ne fut pas la surprise du docteur! Non seulement l'enfant était en vie, mais en très bonne voie. Les parents avaient, dès le 14 novembre, commencé une neuvaine au P. Ginhac. Or, on était au quatrième jour. Le huitième, l'enfant était hors de danger. Aujourd'hui, il est plein de gaieté et de vie.

» Je vous prie, écrit l'heureux père, d'ajouter foi à ma parole. Le bon Dieu, qui m'a accordé cette grâce que je ne méritais nullement, m'est témoin que je dis la vérité (1). » (Stembert, près Verviers). —

Non moins hospitalière que la Belgique, la Hollande fit dès la première heure le plus cordial accueil aux congrégations persécutées. Ce fut sans doute grâce à elles que le serviteur de Dieu eut bientôt des admirateurs parmi les catholiques des Pays-Bas. Leur foi vive et confiante a obtenu maintes faveurs attestées par des lettres, venues de Maestricht, d'Eindhoven, de

(1) Invité à donner une attestation de ce prodige, le docteur voulut attendre l'épreuve du temps et constater que la guérison était aussi durable qu'elle avait été rapide. Le 23 février, il donna par écrit le témoignage demandé. Après avoir caractérisé la maladie et décrit les soins donnés, il dit : « Un jour, je jugeai l'état de l'enfant tout à fait desespéré; or brusquement, en deux jours, son état s'est tellement amélioré que je pouvais certifier la guérison... » Il ajoutait de vive voix : « Jamais pareille chose ne m'est arrivée depuis vingt ans que j'exerce la médecine. » (Dr P. Sarlet, 25 février 1913).

Boxtel, de Mariendal, d'Uden, etc. Arrêtons-nous au récit que le F. Pierre Thenissen, S. J., nous a adressé le 19 mai 1910, avec l'approbation du R. P. Alphonse Prinzen, Supérieur de la Maison de Retraite de Venlo.

« Mon Révérend Père, le mois de Marie s'est inauguré à la maison de retraite au milieu d'une consternation générale. Nous avions reçu une soixantaine d'ouvriers. L'un d'eux, âgé d'environ 18 ans, croyant que la maison était éclairée à l'électricité, ouvrit le soir, le bec de gaz, et n'obtenant pas de lumière, se coucha sans refermer le robinet. Le lendemain matin, un frère coadjuteur faisant le tour pour voir si tout le monde était debout, trouva le jeune homme asphyxié et sans connaissance.

» Comment n'était-il pas mort? Depuis neuf heures et demie du soir jusqu'à six heures et demie du matin, le robinet était ouvert, dans une petite chambrette de quatre mètres de haut et trois de large; de plus, le gaz qu'on emploie ici est un composé d'hydrogène Kramers, donc très vénéneux.

» Appelé en toute hâte, le médecin espérait qu'il se remettrait vers midi; hélas! il n'en fut rien. Vers onze heures, revenant pour la troisième fois, il constata que l'état du malade empirait sensiblement et jugea nécessaire de le saigner. Bientôt, désespérant de le sauver, il conseilla au R. P. Supérieur consterné, de lui administrer l'Extrême-Onction. Le mourant la reçut à une heure et demie; il parut un peu soulagé, observe le P. Supérieur.

» Cependant une sueur froide perlait à son front; ses mains crispées étaient croisées sur la poitrine, la respiration était difficile et haletante, et le râle augmentait sans cesse. A tout moment, les assistants croyaient qu'il allait mourir.

» A midi, durant le repas, deux novices de Mariendal qui se trouvaient à Venlo pour servir les retraitants, parlèrent de la puissante intercession du saint Père Ginhac dont ils avaient la relique. Peut-être, disaient-ils, ce saint éloignerait-il le malheur qui menaçait la maison de retraite. Sans tarder, le R. P. Guillaume Cramer se rendit avec eux auprès du mourant; il déposa la relique sur sa poitrine, puis il se mit à invoquer avec une grande confiance le Père Ginhac. Après ces prières, quand le

Père l'eut appelé par son nom, le moribond ouvrit les yeux. Ce fut la première lueur d'espoir; le râle diminua sensiblement; le calme revint peu à peu. Quand le médecin arriva vers neuf heures du soir, le malade était hors de danger, mais encore sans connaissance. Pendant la nuit, il n'eut pas de délire.

» Le lundi matin, dès quatre heures et demie, le R. P. Supérieur, plein de sollicitude était au chevet du malade, qui le reconnut et lui parla. Quoique un peu faible encore, par suite de la saignée, il était guéri et en pleine connaissance. Le médecin n'en pouvait croire ses yeux, surtout quand on lui eut dit que le jeune homme n'avait pas mal de tête, qu'il n'avait pas déliré et qu'il jouissait parfaitement de tous ses sens. Ce jour-là, il resta encore dans sa chambre; mais déjà il s'unissait à la prière des autres retraitants qui récitaient le chapelet en parcourant les allées du jardin.

» Le troisième jour, tandis que les retraitants s'approchaient de la Sainte Table dans la grande chapelle, il reçut la Sainte Communion dans la chapelle domestique. A midi, il descendit au réfectoire et mangea de bon appétit. Quand, à quatre heures, il repartit avec ses compagnons, il promit de revenir bientôt pour faire une retraite en règle. Il emporta une relique du Père Ginhac qu'il reçut du R. P. Supérieur.

» Rendons mille actions de grâces à Dieu, qui, par l'intercession de son fidèle serviteur a épargné une grande épreuve à la maison de retraite. » —

Le château d'Opweld à Heer-lez-Maastricht, abrite les religieuses de la Providence, venues de Reuilly-sur-Loir. Là, comme en France, elles prodiguent leur dévouement aux enfants, aux malades, à tous les infortunés.

En 1903, l'une d'elles, Sœur Marie-Saturnin souffrait depuis six mois d'une maladie terrible, l'éléphantiasis, passée à l'état chronique. Parfois, son corps tout entier était envahi et recouvert d'une espèce de lèpre. « Les jambes surtout faisaient peur, dit la Mère Supérieure; elles étaient tellement enflées que la pauvre malade ne pouvait presque pas se tenir debout ni s'asseoir. »

On n'espérait pas la guérison; car la maladie est réputée

incurable. Cependant, comme on lisait au couvent la *Vie* du P. Ginhac, on engagea la sœur à s'adresser au Serviteur de Dieu. Elle le fit d'abord par simple obéissance et commença une neuvaine au mois de septembre 1903; bientôt la confiance lui vint, et elle se mit à prier avec ferveur et persévérance.

« Bon P. Ginhac, disait-elle, je sais que vous pouvez me guérir; aussi, je ne vous donnerai point de repos que vous ne m'ayez exaucée. Quelqu'un qui vous a connu m'a parlé de vous; vous avez déjà fait beaucoup de miracles, il m'en faut un : je veux travailler; je veux garder ma vocation qui est en péril, si vous ne me venez en aide. » La pauvre infirme priait ainsi, tous les jours, depuis quatre ou cinq mois; mais, hélas! sans obtenir ce qu'elle demandait. Elle souffrait même plus que de coutume, après avoir fait onze neuvaines. Aussi entremêlait-elle à ses prières de naïfs reproches, presque des insultes.

Elle terminait sa douzième neuvaine, le 11 février 1904, anniversaire de la première apparition de Notre-Dame de Lourdes. La veille, elle éprouvait des douleurs intolérables : cependant, elle s'adressa comme d'habitude au P. Paul. « Je le suppliais, dit-elle, de m'obtenir de Notre-Dame ou la guérison ou la mort. »

Après cette ardente prière, Sœur Marie s'endormit d'un sommeil paisible, sommeil qu'elle ne connaissait pas depuis longtemps. Or, le lendemain, en s'éveillant, elle se trouve guérie : plus d'enflure, plus de souffrances; guérison entière et subite. En quelques heures, toutes les humeurs ou excroissances qui gonflaient horriblement les tissus avaient disparu sans laisser de traces.

Dès ce jour, elle a pu prendre la nourriture avec appétit, et bientôt après, remplir sans difficulté des emplois très pénibles (1). —

(1) Voici quelques documents complémentaires :

1° Le Directeur du Sanatorium de Heerlen avait été consulté par Sœur Marie-Saturnin; il a donné par écrit l'attestation suivante : le mal dont souffrait la sœur était vraiment l'Eléphantiasis; le traitement par lui prescrit ne pouvait guérir un mal, incurable de sa nature; du reste le traitement n'a pas été suivi.

2° Dès que le prodige fut signalé, deux Pères de la Communauté de 's Heeren Elderen

Dans les contrées où le français est moins en usage, la confiance envers le P. Ginhac devait s'étendre plus lentement; elle y a pénétré peu à peu, éveillée par la lecture des traductions qui ont été faites de sa biographie, activée et développée par des prodiges. Malgré les distances, malgré les autres difficultés dont le lecteur se fait aisément une idée, plusieurs relations ont pu nous parvenir; elles nous permettent de déterminer les régions où le bienheureux Père a des admirateurs et des protégés.

Nous en trouvons en Suisse, en Autriche, en Hongrie, en Bavière, en Pologne, à Constantinople et même en Russie, où, dit une lettre, la dévotion au P. Paul a pénétré par l'intermédiaire d'une princesse russe. Prenons çà et là quelques faits.

A Cracovie, une dame dont la santé est délabrée, a obtenu accroissement de forces (1907). Une personne qui a reçu dans l'œil de la poussière de charbon, éprouve des douleurs intolérables; toute douleur cesse dès que le P. Paul est invoqué (1911). A Nieko, un enfant est sauvé d'un grand péril (1906). —

De Budapest, on écrit que M^lle^ Mariska, institutrice, est restée très malade à la suite d'une fluxion de poitrine : dégoût pour la nourriture, fièvre presque continuelle, crachement de sang, tuberculose. Elle se trouve guérie à la suite d'une neuvaine au P. Ginhac. Le docteur l'autorise à reprendre ses fonctions, qu'on lui avait interdites à cause de la gravité de son état (1905).

furent envoyés à Heer pour faire une enquête. Ils interrogèrent la miraculée, les sœurs qui l'avaient soignée et la Supérieure. Leurs témoignages concordaient parfaitement avec les lettres que nous avions reçues.

3° Le prodige s'opéra, non à Heer, mais à Reuilly-sur-Loir, en France; car les Supérieures, désespérant de soulager Sœur Marie-Saturnin en Hollande, l'avait envoyée à la maison-mère. Elle y était depuis quelques jours, lorsque le prodige fut obtenu; c'était dans la nuit du 10 février qui précède l'anniversaire de l'apparition de Notre-Dame de Lourdes. Malgré son amour pour la Sainte Vierge, Sœur Marie-Saturnin a toujours dit qu'elle se croyait immédiatement redevable de sa guérison au dévot serviteur de Notre-Dame; c'est lui qu'elle avait pris pour intercesseur.

4° Depuis cette époque, la sœur qui a toujours été maladive et qui avait souffert d'une péritonite réputée tuberculeuse, a pu remplir les emplois pénibles qui lui ont été confiés. C'est ce qu'affirmait encore, en juillet 1914, la Supérieure générale de la Congrégation.

A Porto Ré, en Croatie, un jeune religieux de la Compagnie de Jésus éprouvait de vives douleurs de tête qui lui interdisaient le travail intellectuel. Ayant lu la vie du serviteur de Dieu, il s'est senti porté à l'invoquer et l'a supplié de lui obtenir la grâce de pouvoir poursuivre ses études. Sa confiance n'a pas été trompée. Depuis sept mois qu'il a fait la neuvaine, il n'a plus souffert et il se livre à l'étude sans difficultés (18 septembre 1904). —

Dans un couvent de la Visitation, à Pielenhoten, près Ratisbonne, on remercie le Serviteur de Dieu de plusieurs faveurs dont l'une a été obtenue à Würzbourg (mai 1911). —

Plus près de nous, à Genève (décembre 1907), plein succès d'une opération dangereuse; à Dondidier (décembre 1912), sensible amélioration dans une crise de souffrances; à Verset (mai 1914), plusieurs grâces sont attribuées à l'intercession du P. Paul.

— L'Italie envoie elle aussi son tribut de reconnaissance. Une religieuse de San Gerolamo, était atteinte du typhus. Pendant vingt-huit jours, des complications inquiétantes se sont produites, mais elles ont disparu comme par miracle, grâce à la protection du P. Paul. (Ombrie, mars 1912). —

Ayant obtenu plusieurs faveurs, M. Capello demande qu'une lampe soit allumée en action de grâces. (Milan, C^te^ Maquita).

A Turin, par suite d'une néphrite et de fausses couches, une mère de famille était dans un état désespéré. Après avoir invoqué Notre-Dame de Lourdes, elle eut recours à son dévot serviteur, dont la relique lui fut donnée. Dès lors, une amélioration survint; le chirurgien put tenter une opération nécessaire; et, contre toute espérance, il la fit avec plein succès (février 1911).

— L'Espagne, plusieurs fois visitée par le serviteur de Dieu, a reçu plus d'une marque de la prédilection qu'il avait pour elle.

A Fontarabie, une femme, mère de sept enfants, était atteinte de trois maladies, jugées mortelles; elle fut administrée. On attendait son dernier soupir, lorsqu'une personne eut la pensée de placer sous son oreiller un billet, par lequel elle demandait sa guérison au P. Ginhac. Peu de temps après, un mieux se déclara; la malade put se lever et reprendre son travail. Le

médecin n'a pas hésité de déclarer qu'il voyait là un miracle. (7 mars 1908). —

Une Réparatrice, infirme depuis neuf ans, vomissait le sang; elle était jugée incapable de faire la grande retraite avec les autres religieuses. Elle s'adressa au P. Ginhac, persuadée que vu l'amour qu'il avait pour les saints Exercices, il lui viendrait en aide. De fait, elle a pu suivre les Exercices de trente jours sans fatigue et son mal n'a pas reparu, (Déc. 1909). —

Au mois de mai 1909, Clotilde E., jeune élève du pensionnat de la Bisbàl, dirigé par les Sœurs de l'Immaculée-Conception, eut à l'index de la main droite un phlegmon très douloureux. « La suppuration survint, raconte le médecin; je dus faire une incision. Deux jours après, au lieu de céder, le mal avait envahi d'autres tissus; loin d'être soulagée, la malade éprouvait au doigt une douleur très vive et dans tout le corps un malaise étrange. A cause de ces symptômes et à cause du mauvais aspect de la plaie, je jugeai nécessaire de faire une large incision pour arrêter le progrès de l'inflammation. Le lendemain, j'arrivai avec les instruments nécessaires, mais tout avait disparu : inflammation, douleur et malaise général. J'éprouvai, je l'avoue, une vraie surprise, car cette amélioration avait été obtenue en une nuit sans aucune modification dans le traitement précédemment employé. A partir de ce moment, le mal acheva de s'évanouir de lui-même, rapidement, jusqu'à parfaite guérison. Après trois jours, la malade était complètement guérie. » (La Bisbàl, octobre 1909).

Dans une lettre à ses parents, Clotilde donne la clef du mystère. Elle décrit son mal. Les vives douleurs qu'elle éprouvait lui arrachaient des cris et l'empêchaient de dormir... Après la première incision, elle fut effrayée à la pensée d'une seconde qui devait être plus profonde. « Quand le docteur fut parti, dit-elle, je me souvins de la relique du P. Ginhac, je voulus à tout prix qu'elle fut mise sur le pansement, car j'étais sûre que le P. Ginhac me guérirait sans opération. Quelques élèves, il est vrai, disaient que j'étais une sotte de mettre cette petite enveloppe sur mon doigt, mais cela m'était égal. En effet, dès qu'elle y fut placée, je sentis un mieux incompréhensible et toute la

nuit, je pus dormir. Le lendemain, à quatre heures, quand on me soigna, on constata un mieux qui n'aurait dû se produire qu'après plusieurs mois... Les compagnes qui avaient ri de moi virent avec étonnement qu'on pouvait, sans me causer aucune douleur, me presser le doigt, la veille si douloureux. Le docteur vint et je tremblai quand je vis ses instruments; mais dès qu'il eut découvert mon doigt, il n'en pouvait croire ses yeux; il disait qu'il était impossible que je fusse guérie; il dut bien cependant en convenir. Oui, je l'étais, je ne souffris plus; le doigt se cicatrise. Puisque c'est la relique du P. Paul qui m'a guérie, je ne veux plus m'en séparer. » —

— L'Angleterre n'oublie pas qu'elle a été nommée l'île des saints; elle invoque les Bienheureux du ciel avec cette foi que Notre-Seigneur demande et qu'il bénit. C'est pourquoi dans tous les milieux où elle pénétra, la biographie du P. Ginhac provoqua une sympathie qui a donné des signes manifestes de sa sincérité : offrandes pour le succès de la cause, traduction anglaise vivement désirée et spontanément commencée de divers côtés, faveurs obtenues... etc. Plusieurs de ces faveurs ayant été déjà racontées, nous signalerons celles que l'Irlande envoie à son tour : elles ont été récemment obtenues sous les yeux du R. P. William Doyle qui les raconte.

« Vers le milieu de l'année 1913, pendant que je donnais la retraite aux religieuses du Bon-Pasteur à Cork-sur-Irlande, on me pria d'administrer les derniers sacrements à une religieuse qui se mourait. Depuis longtemps déjà, elle était affligée de trois tumeurs énormes qui contaminaient à tel point l'épine dorsale qu'on ne pouvait même songer à faire une opération. En effet, tous les docteurs consultés jugèrent l'opération impraticable et affirmèrent la mort à brève échéance. Quand je la vis, elle était presque sans connaissance; elle avait le corps considérablement enflé et selon toute apparence, il me semblait à moi aussi qu'elle n'en avait plus pour longtemps.

» Après lui avoir administré les derniers sacrements et donné la suprême bénédiction *in articulo mortis*, la pensée me vient subitement de prier la communauté de commencer une neuvaine au P. Ginhac afin d'obtenir de lui un miracle. A la fin de la neu-

vaine, la religieuse, au grand ébahissement des docteurs, vivait encore. Contre la volonté de la malade, une seconde neuvaine est commencée, au bout de laquelle un mieux sensible se fit sentir et qui s'est constamment maintenu, si bien que maintenant (juillet 1914), et déjà depuis quelques mois, elle a pu se livrer à son travail ordinaire, bien qu'elle soit encore souffrante et non complètement rétablie.

« En juin dernier 1914, le soir, comme je quittais ce même couvent, on m'avertit qu'une jeune pensionnaire de 12 ans se mourait d'une attaque venue subitement. Je trouvai l'enfant presque incapable de parler et se tordant dans d'atroces souffrances. Comme je me trouvais près du lit, la Mère Prieure entra, se pencha un moment sur l'enfant. A ce moment, tout à coup, toute souffrance cessa instantanément. L'enfant poussa un soupir de soulagement, se tourna sur le côté et tomba dans un profond sommeil. Je pensais que la Mère avait fait quelques injections, mais se tournant vers moi, elle me dit : « C'est l'œuvre du P. Ginhac, j'ai simplement déposé cette relique sur l'enfant. »

« Quant au docteur qui a soigné l'enfant, il a déclaré qu'elle souffrait d'une double pneumonie et a reconnu qu'elle a été guérie après deux jours. »

V

En dehors de l'Europe, nous trouvons les protégés du serviteur de Dieu jusque dans les régions les plus lointaines.

Sur la terre africaine, il faudrait signaler Alger, Mustapha, Constantine, Oran, Tunis... Plus loin, Dakar en Sénégambie; puis, le Cap et l'Ouganda; çà et là, dans ces diverses régions, le nom du P. Paul est en honneur, surtout en Algérie, d'où sont venus plusieurs récits de faveurs. —

Les habitants des îles de Bourbon, Maurice, Madagascar, ont eu pour apôtres les disciples du P. Ginhac. De là, une filiale confiance qui les porte à recourir à lui comme à un Père. Déjà, nous les avons entendu redire leur reconnaissance, que de traits,

ils nous raconteraient encore! mais ne pouvant prolonger notre course, nous irons droit à Tananarive.

Le P. Joseph de Villèle a mis sous la protection de celui qui fut son maître, une école de métis et la nouvelle paroisse de Faravohita dont il est curé. Parmi les nombreuses relations reçues de lui, nous choisirons une des plus récentes (1).

« C'est avec un indicible bonheur, écrit un créole, que je viens vous faire connaître le plein succès de trois neuvaines.

» Ma fille Gabrielle Lebreton, aveugle de naissance, âgée de 24 ans, fut atteinte à l'œil gauche d'une conjonctivite grave, accompagnée de suppuration, et de la blennorrhagie. Son entrée à l'hôpital militaire fut ordonnée d'urgence par le médecin municipal. Là, deux médecins à quatre galons ont déclaré qu'il n'y avait plus rien à faire, que c'était trop tard. En effet, tous les soins furent inutiles. Nous avons fait une neuvaine au P. Paul Ginhac et aujourd'hui, elle est radicalement guérie.

» Mon fils Louis Lebreton, âgé de 30 ans, ne trouvait aucun emploi à Tananarive et, dépité de nous voir réduits à une si grande misère, résolut de partir pour la brousse, accompagné de son petit frère et de chercher un moyen de travail, afin de nous venir en aide. Ils partirent, sans argent et aussitôt ma fille et moi, nous fîmes une seconde neuvaine pour eux. Or, le dixième jour, mon fils obtient une place assez lucrative; il pourra nous venir en aide, grâce au P. Paul Ginhac.

» Nous voyant si visiblement exaucés, je résolus de faire une troisième neuvaine pour ma conversion, moi qui étais un grand pécheur et un grand libertin, qui avais désespéré de mon salut. Le troisième jour, j'ai senti la main de mon Dieu et la foi se rallumer en moi avec un grand remords de tous mes péchés. Vite, je suis allé me confesser le samedi suivant. J'obtiens l'absolution, et le lendemain, j'ai été purifié par une bonne

(1) Ces relations sont pour la plupart écrites en Malgache par les protégés du P. Paul, entr'autres un maître d'école, plusieurs mères de famille. Le mari de l'une d'elles, en reconnaissance de la guérison de sa femme, s'est converti au catholicisme. Voir la brochure : *Nouvelle Église de Tananarive*, Desclée, 1913. Encouragé par les faveurs obtenues, le zélé missionnaire prie le P. Paul de lui obtenir les fonds nécessaires pour la construction de l'église de Saint Jean-Baptiste.

et sainte Communion, et je me sens la force avec la grâce de Dieu d'éviter toutes les occasions de pécher à l'avenir.

» Je vous autorise, mon Révérend Père, de donner à mon attestation toute la publicité que vous jugerez convenable, et je prie tous ceux qui seront dans mon cas, de s'adresser au P. Paul Ginhac, et ils seront exaucés comme nous sûrement.

» Fait à Tananarive (Audravahangy), de bonne foi, le 5 février 1913.

» François Lebreton, créole de la Réunion, âgé de 62 ans. »

Terminons par un témoignage de haute valeur. Au mois de décembre 1905, le vénéré prélat qui, depuis tant d'années, est l'apôtre, le pasteur et le père de l'île de Madagascar, Mgr Jean-Baptiste Cazet, écrivait : « Le P. Émile Coudannes vous raconte sa guérison. De l'avis de trois docteurs qui l'avaient examiné, il était atteint de la tuberculose à la poitrine et ne pouvait aller loin. Il fit une neuvaine au P. Ginhac; la fièvre tenace qui le minait cessa complètement et n'a plus reparu. » — Depuis cette époque, le Père se livre aux rudes labeurs de l'apostolat.

De Madagascar, après avoir salué l'Egypte et spécialement Le Caire et Alexandrie, nous devons passer en Arménie, en Syrie, en Palestine et à Jérusalem où le Vénéré Père a opéré, (nous le dirons), une guérison des plus remarquables. Dans tous ces pays, comme dans les Indes Anglaises, et plus loin, en Chine, en Cochinchine, et jusqu'à Batavia, le P. Paul a des clients qui ont expérimenté sa bonté et exprimé sa reconnaissance.

Ainsi, à Trichinopoly, dans le Maduré, une jeune fille de 22 ans, le remercie de l'avoir guérie d'une enflure qui la faisait horriblement souffrir; aucun remède n'avait adouci sa souffrance et l'intercession du P. Paul l'en a radicalement délivrée. (Trichinopoly, 4 avril 1913). —

Dans cette même ville, un médecin raconte avec un vif accent de reconnaissance comment son fils a été sauvé. Agé de huit ans, cet enfant nommé Selvaray, souffrait d'un rhumatisme articulaire, compliqué d'une maladie de cœur bien constatée. Le

père lui donne tous les soins que l'art et la tendresse peuvent suggérer. Mais bientôt le mal s'aggrave tellement qu'il perd tout espoir de guérison et déclare à sa femme que l'enfant est perdu. Accablée de douleur, la pauvre mère va chercher quelque consolation auprès d'un Père Missionnaire qui lui conseille de recourir à l'intercession du P. Ginhac. En toute hâte, elle applique la relique sur le cher malade et aussitôt un changement vraiment miraculeux se produit, les douleurs se calment, la respiration devient régulière et l'enfant commence à reprendre des forces. Le P. Paul l'a sauvé, telle est la conviction du docteur qui a lui-même transmis ce récit. Le R. P. Pierre Catry, professeur au Collège Saint-Joseph, Trichinopoly, en certifie la sincérité et s'unit aux heureux parents pour rendre grâces au serviteur de Dieu.

En Amérique, du Texas, du Canada, de la Guadeloupe, de Saint-Pierre-Miquelon, de la Martinique, du Mexique, de Costa-Rica, enfin de Saint-Paul et de Petropolis, au Brésil, nous sont parvenues des lettres en parfaite harmonie de sentiments à celles qui viennent des autres parties du monde (1).

Aux fidèles, aux religieux, aux prêtres qui ont connaissance des vertus du P. Paul, Dieu inspire une admiration et une con-

(1) Un catholique d'Anvers, M. V. D. L., écrivait le 6 janvier 1909, au sujet de sa fille, religieuse chanoinesse de Saint-Augustin à Saint-Paul (Brésil) :

« Tombée malade vers la mi-octobre, elle dût être opérée deux fois, à quinze jours d'intervalle, pour une tumeur aux intestins, mais sans succès. Bientôt, la décomposition du sang se produisit et fit de tels progrès qu'une troisième opération fut tentée pour dégager la région des poumons, mais le mal poursuivit ses ravages et les médecins désespérèrent de la sauver. Le 19 décembre, nous envoyâmes à notre pauvre malade une relique du P. Ginhac et, dès le 12, nous lui avions télégraphié de commencer des neuvaines. Le 3 janvier, nous télégraphions encore de continuer les neuvaines avec grande confiance et le jour même, la Supérieure nous répond par câble : « *Grande amélioration miraculeuse...* »

Le R. P. Supérieur de la Résidence de Malines, S. J., écrit le 15 janvier : « Je me suis fort réjoui de la guérison miraculeuse de M^lle^ V. D. L. Je suis fort lié avec cette honorable famille. Gloire à Notre-Seigneur et à son serviteur le Père P. Ginhac; le fait contribuera à le faire connaître et invoquer. »

fiance qui les incline à la ferveur et leur obtient des faveurs signalées. Mais il est temps de conclure.

Toutes ces faveurs, répétons-le, n'ont pas le même éclat. Il y a tant de degrés dans les dons divins, tant de nuances dans les secours que la paternelle sollicitude de Dieu accorde à nos prières.

Cette variété, le lecteur a dû la remarquer dans l'aperçu qu'il vient d'avoir sous les yeux. Depuis la simple protection qui ne dépasse guère les lois ordinaires de la Providence jusqu'à la faveur éclatante où la bonté divine se révèle par une notable intervention, il a vu un ensemble très varié de faits extraordinaires, et il a dû y reconnaître l'intervention de Dieu.

Il sera, croyons-nous, confirmé dans cette conviction par un dernier récit, venu de Jérusalem; il est muni du sceau du couvent de Marie-Réparatrice, et signé par la miraculée, par la Mère Supérieure et par toutes les religieuses de la Communauté (1).

Marie Hirch, en religion Sœur Marie de Saint-Félix de Nicosie, est née en Angleterre. Au mois de décembre 1903, elle était sœur portière au couvent de Marie-Réparatrice de Jérusalem.

« Depuis environ trois ans, dit la relation, elle souffrait d'une tumeur cancéreuse à l'estomac; le médecin l'avait bien constatée à plusieurs reprises; et dans le courant de cette année 1903, il avait même annoncé qu'un accident se produirait bientôt et causerait la mort de la sœur par l'empoisonnement du sang. Dans les premiers jours de décembre, la sœur fut, en effet, prise d'une douleur telle que le docteur déclara la crise mortelle et à brève échéance. Il dit cela devant deux religieuses en sortant de la cellule de la malade.

(Comme elle s'affaiblissait rapidement, dans des douleurs terribles, elle reçut l'Extrême-Onction, mais les vomissements ne

(1) Cette relation nous a été adressée le 11 mai 1911. Elle avait été écrite, dit la Mère Supérieure, sept années auparavant. Une autre relation signée par Sœur Marie de Sainte-Anatolie nous était parvenue le 26 Mai 1904. Elle contient plusieurs détails intéressants qu'il a paru bon d'insérer dans la première rédaction, en les indiquant par des parenthèses, qui les distinguent du premier récit.

permirent pas de lui donner la Sainte Communion... La nuit fut très mauvaise et elle ne put garder les médicaments qui lui furent données. Cette nuit et la suivante, elle repoussait les draps et avait toute l'apparence d'une personne qui va mourir; elle était absolument inerte et très pesante...)

» Le 14 décembre, la Sœur était à toute extrémité, elle avait même perdu connaissance quand fut posée sur elle une relique du vénéré Père Paul Ginhac à qui, au sortir de la messe, la Communauté venait de commencer une neuvaine.

(Tandis que nous récitions les prières de la recommandation de l'âme, deux fois elle baisa le crucifix qu'on lui présentait, mais la troisième fois, elle était insensible, et l'on crut qu'elle était morte, tant sa respiration était faible). Cependant, avant de dire : « Partez, âme chrétienne », je me sentis poussée à invoquer neuf fois le Vénéré Père Ginhac; dès la troisième invocation, il se fit une commotion dans tout son être. La vie rentra dans le corps déjà glacé, les couleurs lui revinrent, elle ouvrait les yeux; et, entendant que la Communauté avait commencé une neuvaine par l'intercession du Vénéré Père Ginhac, elle répondit avec conviction : « Oh! il me guérira. »

» Le confesseur ordinaire arriva à ce moment, il lui parla. Néanmoins, lui pensait qu'elle ne pouvait vivre que jusqu'à midi.

» On fit une troisième fois les prières de la neuvaine, et le même phénomène se reproduisit : encore plus de respiration, de couleurs et de chaleur.

(Toutes les religieuses qui étaient présentes, se rendirent compte de ce retour à la vie. La malade put reposer assez tranquillement. A onze heures et demie, elle demanda à manger et prit du tapioca qui passa très bien; elle souffrait encore beaucoup. Mais, dès ce moment, elle conserva sans aucune difficulté, tapioca, jus de viande, vin, etc., toutes choses que depuis des mois, elle ne pouvait ni avaler ni garder, de sorte qu'on n'essaya plus de lui donner aucun remède humain. Le soir, elle dit : « Le bon Père n'a pas voulu me guérir tout de suite, ce sera pour la fin de la neuvaine... » Elle avait la plus grande confiance d'être exaucée...)

» Le 21 au soir, comme la cloche de l'église annonçait la béné-

diction du Très Saint-Sacrement, la sœur essaya de se tenir assise dans son lit, mais elle était si faible qu'elle ne put garder cette position que le temps de la bénédiction, une petite demi-heure, car : « Tout tournait autour d'elle ». En disant cela à la Supérieure, elle ajoutait, pleine de confiance : « Demain matin, je me lèverai, veuillez faire mettre mes habits près de moi. » Elle fit à plusieurs la même recommandation.

» Après qu'on lui eût porté la Sainte Communion, le 22, on posa ses habits près d'elle, on la laissa seule complètement pendant la messe de la Communauté.

» Vers l'élévation de la messe, on entendit un léger bruit à la tribune de la chapelle, située à l'autre extrémité de la maison, (c'est-à-dire quarante mètres, plus quatre marches); on pensa que la sœur y était. Après la messe, j'y montai avec la mère infirmière et nous trouvâmes la chère sœur qui, avec un bon sourire, nous dit : « J'y suis ». Puis, elle descendit, toujours sans aide, par un petit escalier assez raide, en partie privé de rampe, jusqu'à l'oratoire de la Sainte Vierge. Là, elle se tint d'abord à genoux, puis debout pendant le *Magnificat* que récita la Communauté. Ensuite, elle prit un petit déjeuner et vint au parloir pour saluer le chapelain. Elle remonta l'escalier avec tant de facilité qu'on pouvait à peine la suivre.

» Elle alla visiter une autre malade, vit beaucoup de religieuses, descendit à la tribune : un instant après, elle descendit au parloir pour voir le docteur qui croyait venir constater sa mort. Il fut stupéfait. En la voyant entrer, il recula de deux pas et lui dit : « Ma sœur, ce n'est pas moi qui vous ai guérie. C'était impossible! »

» En quelques jours, la sœur Marie de Saint-Félix reprit ses forces, elle put manger de tout, ce qui lui était impossible auparavant. Elle reprit la charge de portière; elle l'a remplie depuis sept années, en alternant avec les fonctions de dépensière, dans une maison d'une quarantaine de personnes. Depuis ce temps, la sœur se porte bien, vu son tempérament qui a toujours été frêle. Elle n'a plus rien ressenti de la maladie dont elle a été guérie par l'intercession du vénéré Père Paul Ginhac. » (Jérusalem, le 11 février 1911).

La Sœur Marie de Saint-Félix de Nicosie, la Supérieure et les religieuses soussignées, attestent que ce récit est conforme à la vérité : *suivent les signatures avec le sceau du couvent.*

L'attestation du docteur fut demandée; il répondit qu'il voulait attendre l'épreuve du temps. Or, quelques mois après, il perdait l'usage de ses facultés et mourait avant d'avoir pu accomplir cet acte de loyauté.

Quant à l'épreuve du temps, la relation nous a déjà dit qu'elle a été on ne peut plus satisfaisante. Nous pouvons ajouter qu'au mois de septembre 1913, la Sœur Marie de Saint-Félix traversait la Belgique et s'arrêtait à Bruxelles. Elle était en très bonne santé, et capable de remplir les emplois qui lui étaient réservés en Angleterre, où elle était envoyée.

CHAPITRE XVII

RAYONNEMENT DE SAINTETÉ

I. Survivance apostolique : le souvenir du P. Paul; sa biographie; diffusion merveilleuse; *Defunctus adhuc loquitur*. — II. Préparation de la Cause : premières démarches; vœu de la Congrégation Provinciale à 's Heeren Elderen; procès informatifs à Albi, à Rome, etc.; examen des écrits.

I

Dans cet élan de confiance qui, depuis vingt ans, entraîne les âmes vers le P. Ginhac, dans cette profusion de faveurs qui en est la récompense, l'intervention de la Providence est manifeste; mais peut-être ne se révèle-t-elle pas avec moins d'éclat dans la survivance apostolique de l'humble religieux.

« Si les lèvres bénies, qui ont porté la lumière et la paix dans tant de cœurs affligés, sont fermées pour toujours, son âme parle encore à nos âmes; et, tout en souffrant de la séparation, nous sentons qu'elle n'est qu'apparente. » (La Supérieure Générale d'une Congrégation, 27 janvier 1895).

« Sa pensée, écrit un professeur de philosophie, m'est habituellement présente, comme celle d'un ami bienveillant et toujours prêt à me secourir. Aussi le prié-je si souvent que j'aurais presque du scrupule d'y mettre de l'excès. » (Ile de Jersey, scolasticat S. J.).

« Ah! je puis vous le dire, si je n'avais constamment sur moi la relique du Vénéré Père Paul, et constamment au cœur sa

pensée et ses profondes paroles si souvent entendues, j'aurais sombré dans la désespérance... Dans mes ministères, après quelques succès, une sotte pensée de vanité vient-elle à ma pauvre tête, je suis remis dans la réalité par le souvenir de cet homme qui n'avait pas les qualités physiques de l'orateur et qui convertissait d'un regard. Dans chacune de mes retraites pastorales, j'aime à le citer avec le saint curé d'Ars ». (Lettre d'un chanoine, janvier 1900).

La biographie d'un homme qui, même après plusieurs années, gardait sur les âmes un pareil empire, était, on le comprend, ardemment désirée. Dès qu'elle parut, les disciples reconnurent leur maître dans un récit, dont ils avaient eux-mêmes fourni la trame. — « C'est bien lui », disaient-ils avec une émotion qui souvent s'exprimait par des larmes.

« Il revit bien lui-même; et, par conséquent, cet ascendant irrésistible de sanctification, qu'il exerçait par sa présence, nous l'éprouvons de nouveau » (1).

Toutefois, malgré la ressemblance, le portrait du Vénéré Père était encore, aux yeux de ses disciples, bien au-dessous de la réalité, au-dessous de l'idéal qu'ils avaient eu constamment

(1) Celui qui écrivait ces lignes, 11 mars 1901, le P. Jules Besson, directeur de la *Nouvelle Revue Théologique*, ajoutait : « Telle est l'impression que j'ai recueillie de divers côtés et qui est bien la mienne. Je crois vraiment que notre saint va continuer son apostolat. » — En effet, accueillie avec joie, la première édition de la Vie fut bientôt suivie de la seconde, Toulouse 1900 et 1901. Désirant que son récit fut en tout conforme à la vérité, l'auteur l'adressa aux religieux qui avaient intimement connu le P. Ginhac et aux communautés religieuses qui avaient été l'objet de sa sollicitude. Il les pria de donner leur appréciation sur la parfaite exactitude des faits.

A la suite de l'inique loi sur les associations, la dispersion des maisons religieuses et leur exode sur la terre d'exil entravèrent ce travail d'enquête. Cependant malgré les voyages, malgré les distances, une trentaine de communautés répondirent à l'invitation. D'une voix unanime, elles redisent : « J'affirme devant Dieu, je prends à témoin de la vérité de cette affirmation, j'affirme que les témoignages rendus dans ce livre à l'humilité, à l'abnégation, aux autres vertus du P. Ginhac me paraissent conformes à la vérité. »

Plusieurs ajoutent le récit de quelques traits de vertu, d'autres rappellent des souvenirs ineffaçables.

« La vérité, dit une Assistante Générale, me semble être le caractère distinctif de cet ouvrage. Il est si salutaire aux âmes que la Communauté l'ayant entendu une première fois m'a demandé unanimement une seconde lecture. »

sous les yeux, et que le P. Henri Ramière, l'apôtre du Sacré-Cœur, esquissait d'un mot : « On rencontre des religieux, des prêtres d'une vertu éminente et l'on dit : Quel saint prêtre! Quel saint directeur! Du P. Ginhac on dit sans épithète : Quel Saint! »

Tous les prélats qui reçurent en hommage la vie du P. Ginhac s'empressèrent de manifester leur sympathique admiration; leurs lettres, reproduites en tête des différentes éditions, sont la plus belle apologie du P. Paul; il est à leurs yeux une lumière offerte à tous, prêtres, religieux et fidèles.

Pouvait-on espérer que cette lumière brillerait au loin? Le P. Paul ne fût mêlé à aucun de ces événements qui excitent la curiosité; sa vie, obscure et selon le monde monotone, aura des charmes pour ses disciples ou pour les personnes adonnées à la vie intérieure; mais sortira-t-elle de ce cercle restreint? Les sages n'osaient le croire. Ils comptaient sans la grâce qui accompagnait ici-bas les paroles les plus simples du serviteur de Dieu et que le Saint-Esprit accorde encore à son souvenir. La diffusion de sa vie et l'influence qu'elle exerce tiennent du prodige (1).

L'humble ouvrier se survit à lui-même, et c'est pour ainsi dire au monde entier qu'il lui est donné d'étendre le salutaire apostolat qui, de son vivant, n'avait pas franchi le seuil des maisons religieuses.

A peine sa biographie avait-elle pénétré dans les pays étrangers que les traducteurs s'offrirent spontanément d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne, d'Angleterre, d'Amérique, de Hongrie, de Croatie, de Hollande, de Chine; tel était leur zèle que, malgré leurs occupations, ils surent avoir du temps pour conduire à bon terme ce long travail; ils l'accomplirent avec une indicible consolation.

(1) Un admirateur du serviteur de Dieu pensait que tirée à cinq ou six cents exemplaires, la première édition de la Vie donnerait pleine satisfaction. Or, en quelques années, quatre éditions ont été demandées. Elles se sont répandues, on peut le dire, sans le secours de la réclame qui paraît être aujourd'hui un élément indispensable de succès. En effet, aucun éditeur n'a fait la propagande; peu de revues, peu de journaux, ont rendu compte de l'ouvrage. Néanmoins, au commencement de 1913, sept mille exemplaires de l'édition française étaient épuisés; une cinquième édition était réclamée; à cause de la guerre qui ravage la Belgique, elle est encore inachevée aujourd'hui (2 février 1915).

Trouveraient-ils un libraire disposé à prendre l'édition à ses risques et périls? Ils l'espéraient; d'autres prenaient leur espoir pour un rêve; mais encore une fois les sages furent heureusement déçus; cinq traductions ont paru (1); et dans ces pays où le nom même de l'humble jésuite était inconnu, où rien, sauf la sainteté, ne pouvait lui concilier la faveur du public, l'influence de ses paroles et de ses exemples ne fut ni moins vive, ni moins profonde.

A ce propos, Mgr Cazet écrivait (septembre 1906) : « Il est dit de Notre-Seigneur : *Une vertu sortait de lui* (Luc, 6, 19), *Virtus de illo exibat.* Ainsi en est-il de son serviteur. Du récit de sa vie s'exhale un parfum qui attire à Dieu. »

En Hollande, un jeune capitaine disait à son beau-frère, religieux de la Compagnie de Jésus, qu'il avait lu et relu la vie du P. Paul : « Je ne puis m'en lasser, tant j'admire ce caractère, cette volonté de fer au service de Dieu. »

Venu de France en Belgique pour ses affaires, M. de R. rencontra à 's Heeren Elderen un de ses anciens professeurs. Dans une conversation intime, il lui fit part de ses sentiments religieux, lui dit qu'il s'occupait activement des bonnes œuvres, qu'il s'approchait chaque jour de la Sainte Table, etc. Emerveillé, le Père lui demanda qui l'avait mis en si bonne voie : « Le P. Ginhac, répondit-il; sa biographie m'a si profondément touché que j'ai résolu d'être un parfait chrétien. En reconnaissance, je la répands, et non sans fruit. La supérieure d'une communauté

(1) Voici les traductions qui ont successivement paru : 1° *Grande Vie* : Italie : P. J. Diamanti; Allemagne, Autriche : P. Otto Werner; Espagne : P. Miguel Garcia Estinabes; Angleterre : P. William Doyle. — 2° *Vie abrégée* : Hollande : P. Jean Van Rykvorsel et P. Paul Van Geelkerken; Italie : Compendio della Vita de P. Paolo Ginhac; Chine : dans le *Messager du Sacré Cœur.*

La difficulté de rencontrer un éditeur bénévole qui risquerait ses fonds n'était pas petite. Aussi l'accueil fait à la proposition fut-il, dès l'abord, défavorable. A Fribourg, Herder consentit cependant à soumettre le livre à un examen. Le reviseur s'est fait connaître depuis : c'est un Prieur Bénédictin Allemand; il a déclaré à la Supérieure d'une Communauté que la lecture de la Vie du P. Ginhac l'avait enthousiasmé et que son jugement, bien motivé, avait levé toutes les hésitations du prudent éditeur. Il ajoutait qu'il avait grande affection pour le serviteur de Dieu et qu'il se plaisait à relire sa vie, où il trouvait toujours lumière et courage.

d'Égypte, en me remerciant dernièrement de la lui avoir offerte, m'écrivait qu'elle avait renouvelé la ferveur parmi ses religieuses. »

Mû par le même sentiment de reconnaissance, un prêtre dont le diocèse de Liège a vénéré la vertu, M. le chanoine Jean Speder, offrait chaque mois un exemplaire de la vie du P. Paul à l'un des membres de l'*union sacerdotale* dont il était le directeur. Il savait qu'elle serait appréciée par ces prêtres fervents et il était persuadé qu'elle leur apporterait les mêmes grâces qu'à lui-même. (11 février 1907). (1)

Des prédicateurs et des directeurs ont affirmé qu'ils avaient, à leur grande surprise, rencontré dans le monde des personnes peu adonnées à la piété et plutôt portées aux lectures frivoles; sous le charme de la vie du P. Ginhac, loin de les rebuter, cette austère vertu pacifiait et dilatait leur âme en l'élevant au-dessus de tout le créé.

Autre caractère de cet attrait qui s'éveille dans tant de milieux différents : il produit non la satiété mais le désir, et par là même, il révèle son origine; « *Qui bibunt me adhuc sitiunt* », (Eccl. 24, 29), « ceux qui me boivent ont encore soif », a dit la divine Sagesse.

Au retour du Zambèze, où vingt années de travaux apostoliques ont épuisé ses forces, un missionnaire, le P. Pierre Dupeyron, se trouvant en face d'un tableau du P. Ginhac, s'écriait : « Oh! le saint! Quel bien il a fait à mon âme. J'ai lu sa vie peut-

(1) Le P. Eugène Portalié, après avoir prêché plusieurs retraites soit aux séminaristes, soit aux prêtres dans différents diocèses du Midi, remarque combien on parle dans les milieux ecclésiastiques du Père Ginhac et combien il est aimé. » — Toute simple qu'elle est, cette note mérite d'être citée; car elle fut laissée, en avril 1914, à 's Heeren Elderen, par le P. Gilbert de Gironde, en souvenir d'un entretien où il avait exprimé son admiration pour le grand cœur du P. Ginhac. Au moment de sa vocation et depuis son entrée dans la Compagnie, le P. Gilbert l'avait pris pour modèle. Le disciple a fait honneur au maître. Appelé sous les drapeaux le jour de son ordination sacerdotale, le P. Gilbert, après quelques mois, était considéré « *comme un phénomène quasi-miraculeux de bravoure, de hardiesse, de charité, d'humilité*, au dire de tous les soldats et officiers ». Le 7 décembre 1914, près d'Ypres, il était frappé d'une balle tandis que sous le feu de l'ennemi, il priait à genoux et rendait les derniers devoirs à ses camarades étendus sur le champ de bataille. Voir *Notice* par le P. P. Suau.

être dix fois et toujours avec joie et accroissement de ferveur. Il est, à mon avis, le Berchmans de l'âge mûr ». (Juillet 1914).

« Je ne puis me séparer de ce saint Père. Lire et relire bien des fois sa biographie, me donne chaque jour de nouvelles lumières; tout m'intéresse et m'attire. » Ainsi s'exprimait une chrétienne, mère de nombreux enfants, tous dignes d'elle et parfaits chrétiens. (Tongres, janvier 1915).

« Le Vénéré Père est mon meilleur protecteur, écrivait en 1914 la Supérieure d'un couvent d'Angleterre. Je relis sa vie pour la septième fois; c'est toujours pour moi une nouvelle source de courage... » Elle ajoute que la Vie et les Lettres perpétuent l'apostolat du P. Paul... Au ciel seulement, on saura combien d'âmes il a ainsi secourues!... Elle lui doit le meilleur de sa vie religieuse ».

« J'ai lu la vie du P. Ginhac cinq fois et je la relis avec la même consolation, écrit du Puy-de-Dôme une directrice de pensionnat ». Autour d'elle, cette lecture a ranimé dans plus d'une âme les élans de perfection que la sécularisation avait un moment ralentis.

Dans plusieurs communautés, après avoir entendu au réfectoire une première lecture, on en a demandé aussitôt une seconde. Ailleurs, on y revient chaque année (1).

Pour terminer, un récit, qui a pour titre : *Conversion de la médiocrité à la ferveur*, dira quel a été le travail de la grâce dans bien des âmes.

« J'étais en religion depuis trois ou quatre ans, j'y menais une vie médiocre au témoignage de ma conscience; cependant, j'avais une certaine apparence de régularité et sous ce voile, funeste pour mon âme, se cachaient et vivaient à loisir beaucoup de défauts...

(1) Ces témoignages sont récents : combien d'autres pourraient être produits si on les recueillait en remontant d'année en année jusqu'à celui que donnait le 15 novembre 1900, le Directeur Général de l'Apostolat de la Prière, le P. Emile Regnault; il écrivait : « C'est bien la quatrième ou cinquième fois que je relis ces pages, soit en manuscrit, soit en imprimé. Il arrive d'ordinaire que ces révisions multipliées engendrent inévitablement, à la longue, un certain dégoût. Eh bien! je le déclare en toute sincérité, j'ai trouvé un charme singulier à les revoir d'un trait pour la quatrième ou cinquième fois. »

» Un jour, entrant dans mon office, je vis sur ma table de travail un livre. Qu'est-ce que cela? pensai-je, et l'entr'ouvrant, à la première page je lis : « *Vie du Père Paul Ginhac* »; le refermant aussitôt, je m'éloignai, en me disant que cette lecture ne pouvait me convenir, vu la sainteté peu imitable, trop austère de ce Père; et voulant en écarter tout souvenir, je me livrai à mon travail. Mais la pensée du P. Ginhac restait; elle devint même si forte, si obsédante que, fatiguée de la lutte, je me résignai enfin à lire au moins une page de cette vie héroïque. Je me sentis alors imprégnée de quelque chose de si surnaturel, de si divin que j'avais peine à me reconnaître.

» Longtemps, je m'absorbai dans ce livre, réfléchissant sur l'état de mon âme; chose étrange, la pratique d'une vraie et solide vertu, qui, jusque là, m'avait semblé inabordable, me paraissait possible, même aisée, et presque agréable; aussi, je commençai une sérieuse réforme. Je me sentais animée d'un si grand courage que rien ne pouvait m'abattre; j'en vins à tellement aimer la règle que je fis le vœu de l'observer et, grâce à Dieu, je n'ai jamais eu cela le moindre scrupule, depuis dix ans au moins. L'oraison me devint facile et fit mes délices. Au milieu de grandes souffrances et de grandes joies, je pus toujours dire sincèrement que je ne voulais, que je ne cherchais en tout que Dieu seul! Le bon Père Ginhac est ainsi depuis onze ou douze ans mon protecteur; je porte constamment une relique de lui; je le prie souvent; cette année même, il m'a puissamment aidée dans une grande épreuve. » (Septembre 1912).

II

Au lendemain de la mort du P. Ginhac, le P. G. Blanchard écrivait à une personne de Paris : « Ce saint homme nous laisse un grand vide; c'était un religieux hors ligne, et, depuis cinquante ans, un exemple vivant des vertus qui font le vrai Jésuite .. Je vous conseille de l'invoquer. Dieu seul connaît l'avenir; mais je ne serais pas étonné, et bien d'autres opinent

de la même manière, que ce bon Père fût un jour glorifié par l'Église. » En effet, on ne tarda pas à s'occuper de l'introduction de la cause.

L'initiative vint de Rome. Le R. P. Fine, Assistant de France, écrivait au R. P. R. de Scorraille, Provincial de Toulouse : « A propos de la vie du P. Ginhac, si édifiante et si bien documentée, qui vient de paraître, le T. R. P. Général me disait : « Il faudrait songer à faire dans les diocèses les procès ordinaires, tandis que l'on a encore beaucoup de témoins *de visu*... » Disciple lui-même du P. Paul, le Révérend Père ajoutait : « Nul doute que ce saint homme ne soit digne des autels. »

Aussitôt, on se mit à l'œuvre; mais les premières démarches furent entravées par le vote de l'odieuse loi, qui, sous prétexte de liberté, bannissait de France les religieux. Obligées de chercher un refuge à l'étranger ou d'attendre dans l'angoisse le coup mortel que leur réservaient les sectaires, les Congrégations ne purent que très difficilement répondre à notre appel. De plus, nous quittions nous-mêmes notre maison de l'Allée Corbière, et ces murs sanctifiés par la vie et la mort du vénéré P. Ginhac passaient en d'autres mains.

C'est dans l'exil, en Belgique, terre de foi et de liberté, que furent reprises les démarches. Elles furent très favorablement accueillies surtout à Rome, où le postulateur général des causes de la Compagnie de Jésus, le R. P. Charles Beccari, avait prévenu nos désirs. Déjà, depuis plus d'un an, il avait lui-même entretenu le Très Révérend Père Général de son saint Instructeur de Paray-le-Monial; le premier, il avait demandé qu'on s'occupât de l'introduction de la cause.

A la fin de juillet 1901, étaient réunis à 's Heeren Elderen, en congrégation provinciale, les Pères qui avaient vécu avec le P. Ginhac durant de longues années; ils adressèrent au Très Révérend Père Général une supplique dans laquelle ils exprimaient leur désir de voir bientôt commencer le procès informatif sur les vertus de celui qui leur avait toujours apparu comme éminent en sainteté (1).

(1) Voir le texte de cette supplique, appendice VI.

Dès le mois de septembre, Mgr Mignot, archevêque d'Albi, accueillit avec une parfaite bienveillance les premières ouvertures qui lui furent faites à ce sujet. Sur-le-champ, il désigna comme membres du futur tribunal des prêtres de grand mérite et d'un entier dévouement. Aux premiers jours de janvier 1903, ils se réunirent à Castres pour instruire le procès informatif sur la réputation de sainteté, la vie, les vertus et les miracles du serviteur de Dieu.

Un grand nombre de témoins importants, présentés par le Vice-Postulateur de la cause, le P. Joseph Nègre, ne pouvaient se rendre à Castres. En conséquence, les juges adressèrent des commissions rogatoires aux archevêques de Toulouse, de Paris et de Malines, pour recueillir les dépositions des témoins qui vivaient à proximité d'une de ces trois villes.

Pendant ce temps, le Postulateur général, avec l'autorisation du Cardinal Vicaire, faisait interroger à Rome des témoins de grande autorité; ainsi la cause avait l'honneur d'être à la fois *Romana et Albiensis*. De plus, les évêques du Maduré et de Madagascar furent invités à procéder, de leur côté, à l'examen de leurs missionnaires, anciens tertiaires du serviteur de Dieu.

On eut donc quatre procès principaux et trois procès rogatoriaux dépendant d'Albi. Ces premiers travaux furent rapidement exécutés, grâce au P. François Ory, qui mit au service de la cause du P. Ginhac une science juridique, une expérience, un dévouement au-dessus de tout éloge. Quand il mourut le 9 février 1906, nos bienheureux perdirent en lui un ardent promoteur de leurs causes.

Dès les premiers mois de l'année 1907, la copie de ces procès, auxquels on avait joint le procès de *Non cultu*, se trouvaient aux archives de la Congrégation des Rites (1).

Ce fut seulement en 1910 que parut le décret ordonnant la recherche des écrits du serviteur de Dieu. Dès qu'il l'eut reçu,

(1) La Cour Romaine, avant d'examiner à fond les pièces des Procès qui lui sont transmis, attend que des instances lui soient faites par les évêques et autres personnages considérables. Aux premières démarches, qui furent faites en 1912 et 1913, une quarantaine de prélats, parmi lesquels quinze cardinaux, répondirent avec un empressement qui donne les meilleures espérances.

Mgr Rutten, évêque de Liège, constitua un tribunal qui se rendit au château de 's Heeren Elderen, où la communauté, exilée de Castres en 1901, a trouvé un refuge. Là, grâce à de longues recherches, avaient été réunis la plupart des écrits du P. Paul : lettres de direction, canevas d'instructions pour retraites, sujets de méditations, etc..., dont la collection formait une série de plus de cent vingt cahiers. Telle était la vénération des disciples pour leur maître qu'ils avaient conservé les moindres écrits de sa main. D'autre part, si le vénéré Père avait fait brûler la plupart de ses cahiers de notes spirituelles, il avait laissé les cahiers, où sont consignés les canevas d'instructions et de retraites; de là, cette abondance de précieux manuscrits.

Dès son arrivée à 's Heeren Elderen, le tribunal fit le procès appelé *Processuli diligentiarum* ou *perquisitionis scriptorum*. Au mois de septembre 1911, tous les cahiers, soigneusement vérifiés et revêtus du sceau de l'évêché de Liège partaient pour Rome, où se trouvaient déjà deux autres collections de lettres, celle des religieuses de Marie-Réparatrice, celle des Archives de la Compagnie.

Confié à un seul reviseur, l'examen de tous ces écrits eût par trop entravé la marche de la cause; le R. P. Beccari obtint qu'il fût partagé entre plusieurs.

Retardée par cet examen, la cause l'a été peut-être aussi par la mort du Cardinal Mathieu et du Cardinal Ferrata qui en eurent successivement la direction. Mais on l'a vu, Notre-Seigneur et sa Sainte Mère, en prodiguant sans cesse de nouvelles faveurs à ceux qui les demandent au nom de leur humble serviteur, manifestent clairement leur volonté de le glorifier bientôt ici-bas.

C'est le vœu ardent, c'est la ferme espérance de tous les amis du P. Paul Ginhac! Puisse-t-elle se réaliser dans un avenir prochain! Puissions-nous voir bientôt sur les autels le vaillant soldat du Divin Roi Notre-Seigneur!

APPENDICES

I

BEN-AKNOUN ET LA SECONDE CONVERSION DU P. PAUL.

Y eut-il en Afrique, pour le P. Paul, une seconde conversion? Cette conversion fut-elle de la tiédeur à la ferveur, ou de la ferveur à une plus haute perfection?

Avant d'examiner cette question, rapportons les faits qui l'ont soulevée.

Mgr Cazet qui, depuis plus de cinquante ans, est l'Apôtre de l'île de Madagascar, connut intimement le P. Ginhac à Toulouse (voir page 94). Après la première édition de la vie, il nous écrivait que ce qui était dit de la ferveur du P. Paul à Ben Aknoun devait être complété ou modifié d'après un grave témoignage, celui du P. Marc Finaz.

Ce Père était Père Spirituel à Ben Aknoun en 1844 et 1845; or, il a affirmé que le P. Paul Ginhac subit à cette époque une crise qui fit craindre pour sa vocation.

Dans différentes lettres, Mgr Cazet a bien voulu préciser ses souvenirs. Ecoutons-le. Il écrit de Tananarive.

Le 17 juin 1905 : « Pendant ma seconde année de philosophie en 1858, le P. Finaz, qui arrivait de Madagascar, vint passer quelques jours au scolasticat de Vals. A cette époque, le P. Ginhac était maître des Novices. Frappé de sa sainteté, il n'hésita pas à nous dire en pleine récréation, dans les allées d'en haut, qu'il n'en avait pas toujours été ainsi... Jeune régent à Ben Aknoun, il laissait tant à désirer qu'il fut question de le renvoyer de la Compagnie... Mais de suite il ajouta : « Voyez ce que peut le travail de la grâce, quand on y correspond *généreusement*. »

Et le 30 décembre 1905 : « J'ai demandé hier au P. Alphonse Tatx de me faire part de ses souvenirs. « Un jour, m'a-t-il dit, j'étais ici à notre petit réfectoire avec le P. Finaz et le P. Pagès qui, tous les deux,

avaient été à Ben-Aknoun en même temps que le P. Ginhac. On parla de la sainteté du P. Ginhac. Le P. Finaz dit alors que le P. Ginhac avait laissé tant à désirer pour ses exercices de piété, qu'on craignait pour sa vocation... Et voilà où il est arrivé! » Le P. Pagès dit ensuite : « Cela prouve, mon Père Taïx, qu'il ne faut jamais désespérer de devenir un saint! »

« Le 27 juin 1900 : « Le P. Taïx avait écrit au P. Cros la même chose, qui est confirmée par le F. Chassegros, en mission depuis 46 ans. On m'a assuré aussi que le P. Pagès et le F. Souche que j'ai connus à Madagascar ont parlé dans le même sens; ils étaient en Algérie en même temps que le vénéré P. Ginhac. Soit dit dans l'intérêt de la vérité, ou de ce que nous croyons être la vérité! Je n'ai jamais cru que ce souvenir, s'il est fondé, puisse nuire à la réputation de sainteté que le P. Ginhac a toujours eue. Mais le P. Cros n'a jamais voulu admettre ce témoignage. »

Tout récemment, le 23 novembre 1913, le R. P. Charel, Supérieur actuel de la Mission, écrivait : « J'ai été fort surpris de recueillir un bruit accrédité dans la mission, à savoir que le P. Paul, durant son séjour en Algérie, avait traversé une crise... Le R. P. Brumauld allait le renvoyer en France quand la crise cessa... Le R. P. Finaz raconta le fait quand on commença à parler du P. Ginhac comme d'un homme d'une sainteté extraordinaire. »

Tels sont les témoignages qui ont motivé la question posée.

Faisons d'abord quelques remarques.

1° Ces divers témoignages ont la même origine; ils viennent du P. Finaz et de lui seul. Le P. Pagès, le F. Souche, le F. Chassegros, qui sont cités à l'appui, ne purent être que l'écho du P. Finaz; ils répétèrent l'assertion du Père, mais sans la confirmer par leur connaissance personnelle. Ce point est hors de doute.

En effet, les catalogues nous le disent; ils ne vécurent pas avec le P. Finaz à Ben-Aknoun; ils ne furent donc pas eux-mêmes témoins des faits rapportés par ce Père. C'est en 1847 que le F. Souche arrivait à l'orphelinat; or, le P. Finaz l'avait quitté en 1845. Quant au P. Pagès, c'est en 1851 qu'on le trouve en Afrique, mais à Alger, non à Ben-Aknoun. Enfin le F. Chassegros, le principal témoin entrait au noviciat de Vals en 1850; le P. Paul y était déjà depuis deux ans, ayant quitté l'Afrique le 22 septembre 1848. Le témoignage de ces vétérans *n'ajoute donc rien à celui du P. Finaz.*

2° Bien qu'il ne soit attesté que par un seul témoin, le fait mérite considération. En effet, le témoin est digne d'une absolue confiance : il fut jusqu'en 1865 Vicaire Apostolique des Petites Iles. Vu la gravité de son assertion, il ne l'a pas émise à la légère. Il la jugeait si bien fondée qu'il n'a pas craint de la reproduire à plusieurs reprises, persuadé du

reste que loin de nuire à la réputation du serviteur de Dieu, elle ne servirait qu'à la mieux établir.

3° Mais l'assertion du P. Finaz nous est-elle arrivée sans altération? Donnée de vive voix et transmise de même après 40 années, elle nous est proposée, on l'a vu, avec des variantes et des inexactitudes qui donnent lieu à différentes interprétations. Parmi elles, les deux suivantes méritent de fixer notre attention : l'une, rigoureuse, celle qui résulte des citations déjà faites; l'autre, moins sévère, celle que suggèrent des déclarations plus récentes du F. Chassegros.

I. — *Envisageons d'abord la première.*

D'après cette première interprétation, à Ben-Aknoun, le P. Paul aurait été infidèle à la grâce de sa vocation au point de mériter l'expulsion ou, du moins, d'exposer gravement sa vocation. Mais il reçut une grâce de conversion si puissante qu'il résolut d'être saint, et qu'il le devint.

Comme le remarque Mgr Cazet, cette première version ne peut nuire à la réputation de sainteté du P. Paul... Néanmoins, avec le P. Cros, nous pensons qu'elle doit être rejetée : 1° parce qu'elle est invraisemblable; 2° parce qu'elle est en opposition formelle avec tous les autres témoignages.

1° Elle est invraisemblable. — En effet, dit le P. Cros, « le P. Finaz, Préfet des orphelins, connut Paul Ginhac à Ben-Aknoun, du mois de janvier au mois de septembre 1845, tout au plus. Ce serait donc dans cet intervalle de neuf mois que Paul aurait mal édifié, scandalisé, à Ben-Aknoun. Mais, au noviciat d'Avignon, on venait de reconnaître, au mois d'octobre, Paul assez mûr, pour passer au Juvénat, sans achever les épreuves du noviciat; on le jugeait d'une vertu assez exemplaire pour le mettre à la tête des Juvénistes, l'instituer leur Bidelle (Préfet), bien que la plupart fussent arrivés avant lui dans la Compagnie. On ne le tire de là à la fin de décembre que pour l'envoyer à Ben-Aknoun, exercer un emploi qui exigeait dévouement et vertu éprouvée; et le Supérieur de Ben-Aknoun est informé que Paul, en arrivant, doit être admis à faire ses vœux, et il les fait, le 6 janvier... — Comment imaginer qu'une vertu ainsi établie défaillit tout à coup, et d'une façon choquante, durant ces premiers mois qui suivent les vœux; c'est-à-dire, alors qu'un jeune religieux même de vertu médiocre, semble toujours au-dessus de la médiocrité, encouragé qu'il est, et par une action spéciale de la grâce, et par toute sorte de considérations et de mobiles, à édifier ceux qui l'entourent? »

2° Invraisemblable, si on la considère en elle-même, cette interprétation est de plus en opposition avec tous les autres témoignages.

En effet, tous les témoins survivants auxquels elle a été communiquée, *l'ont catégoriquement rejetée.*

Le P. Cros s'est adressé d'abord à deux Pères qui, d'après le Catalogue, étaient à Ben-Aknoun en 1844-1845 en même temps que le P. Finaz et le P. Paul. — Le P. Edmond de Lachaud a répondu : « Il se pourrait que notre Supérieur d'alors, qui avait ses idées et suivait ses impressions, l'ait trouvé peu débrouillard. L'est-il devenu depuis? — Mais comme religieux, il n'y avait certainement rien à dire. » — Le P. Jean-Baptiste Belot : « Le mot du R. P. Finaz m'a très étonné et je crois qu'il a été mal compris. Je n'ai jamais rien entendu de semblable. Bien, au contraire, j'ai toujours entendu faire l'éloge de cet excellent religieux et dire que le P. Brumauld était fort satisfait d'avoir un religieux si fidèle et si dévoué; il le mettait parmi les meilleurs scolastiques qui lui avaient été envoyés de France ».

Le P. Charles de Damas, arriva à Ben-Aknoun en 1850; il écrit, 14 juillet 1895 : « Je n'ai jamais entendu dire ce que l'on attribue au P. Finaz... », mais « j'ai souvent entendu l'éloge du P. Paul ». — La même déclaration a été faite en 1900 par le P. Pierre Abbadie, qui était à l'orphelinat avec le P. de Damas.

En 1898, à Alger, deux vétérans, les Frères Xavier Tabar et Jean Peis furent interrogés par le P. Pierre Dulau. Le F. Peis qui avait vécu avec le P. Paul à Ben-Aknoun dit qu'il l'avait toujours connu « religieux exemplaire ». Le F. Tabar avait appris, à Alger où il se trouvait alors, quelle édification le P. Paul donnait à tous « par sa piété et l'énergie de son caractère ».

A ces dénégations formelles, ajoutez les dénégations implicites de tous les témoins qui ont loué sans réserve le jeune régent de Ben-Aknoun : leurs attestations se trouvent au Chap. II, page 28 et suiv.

On doit donc conclure avec le P. Cros : « Jamais on n'ouït dire à aucun autre de ceux qui vécurent à Ben-Aknoun dès le mois de janvier 1845 et que nous avons pu interroger, rien qui ressemblât à ce qu'aurait dit le P. Finaz; rien qui ne fût l'opposé de cela; et ceux qui virent, plus tard, Paul à Ben-Aknoun n'entendirent jamais parler de la vie orageuse ou peu édifiante qu'il y aurait menée en 1845 ».

S'il en est ainsi, faut-il rejeter absolument le témoignage du P. Finaz? On ne le peut, vu l'autorité du témoin; mais il faut nécessairement admettre que la première interprétation de ce témoignage doit être écartée; on doit en chercher une autre.

Le P. Cros pense que le P. Finaz a parlé de la première conversion du P. Paul. Quand il était Père Spirituel à Ben-Aknoun, il dut apprendre du P. Brumauld les antécédents de Paul, les hésitations des Supérieurs avant de l'admettre, etc... Plus tard, à Vals, à Madagascar, dans ses

récits, le Père a confondu les dates et placé en Afrique la conversion de Mende. — « Non, réplique Mgr Cazet, le P. Finaz n'a pas fait cette confusion; il a été très catégorique; il a parlé d'une conversion ou transformation survenue à Ben-Aknoun.

Monseigneur avoue que, du reste, parmi les Pères interrogés par lui, aucun n'a eu connaissance des faits rapportés par le P. Finaz; mais plusieurs ont entendu parler vaguement d'une seconde conversion; « était-elle du bien au mieux; ou d'un déficit au bien? Ils ne le savaient. Ils ignoraient le *point de départ.* »

Quel était le *point de départ?* Telle est maintenant la question. — La vraie solution est donnée, croyons-nous, par la deuxième interprétation des paroles du P. Finaz.

II. — *Deuxième interprétation.*

A Ben-Aknoun, le P. Paul fut soumis à une grande épreuve intérieure, d'où il sortit comblé de grâces nouvelles. Telle est, croyons-nous, la vérité.

Cette interprétation rejette l'hypothèse d'une conversion de la tiédeur à la ferveur; les raisons données plus haut paraissent absolument décisives. Non, le P. Paul ne fut pas infidèle à la première grâce; il n'y eut pour lui *de vraie conversion que la première, celle de Mende.*

Mais à Ben-Aknoun, après une terrible épreuve, il fut l'objet d'une *grande miséricorde de Notre-Seigneur* (voir page 33). Pour lui, il y eut un nouvel appel de la grâce, une nouvelle et admirable ascension vers Dieu. Nous sommes logiquement amenés à cette dernière conclusion : 1° Par un aveu confidentiel du serviteur de Dieu; 2° par le témoignage même du P. Finaz; 3° par l'harmonie parfaite qui existe entre cette conclusion et différentes circonstances des récits, qui, sans elle, demeureraient inexplicables.

1° L'aveu du P. Paul a été rappelé page 234. Voulant relever le courage de la Mère Prieure de Tours, il lui disait : « Trois fois seulement dans ma vie, Dieu m'a favorisé de grâces sensibles. Pour ma vocation d'abord, à Mende, je fus entraîné avec une telle puissance que tout l'univers armé contre moi ne m'aurait pas ébranlé... *Pendant mon séjour en Algérie, je ressentis de nouveau une si vive impression de grâce que rien au monde ne me paraissait difficile à faire pour Dieu.* Une autre fois depuis, j'éprouvai les mêmes effets... »

2° Le P. Paul reçut donc en Algérie une grâce signalée; c'est tout ce que nous avons appris de lui. Or, sur ce point demeuré obscur, le témoignage du P. Finaz jette une précieuse lumière quand on le prend non dans la forme concise et inexacte des premières citations, mais dans les déclarations réfléchies que le F. Chassegros a faites à la prière de Mgr Cazet et du R. P. Étienne Charel.

« Ces jours-ci, écrit Mgr Cazet (30 décembre 1905), j'ai prié le F. Chassegros de me dire ce qu'il savait. Quand j'étais à Fianarantsoa, a-t-il dit, je me trouvai avec le R. P. Lacombe, Supérieur, et le R. P. Finaz... Celui-ci nous dit qu'à Ben-Aknoun le P. Ginhac se trouva comme hébété, négligeant sacrements, méditations, examens, *c'était une épreuve*. Tout à coup, il y eut un changement extraordinaire et subit qui ne s'est jamais démenti, et maintenant c'est un saint... »

La réponse recueillie huit années plus tard par le R. P. É. Charel et transmise dans sa lettre du 23 novembre 1913, diffère peu : « Voici, dit le F. Chassegros, ce que j'ai entendu raconter par le R. P. Finaz, et le F. Souche. A Ben-Aknoun, le P. Ginhac devint brusquement comme stupide; il ne s'approchait plus des sacrements, ne faisait plus le signe de la croix. Le P. Brumauld allait l'envoyer en France pour que le R. P. Provincial vit la mesure à prendre, quand la crise passa aussi soudainement qu'elle avait commencé; le P. Ginhac redevint ce qu'il avait été auparavant et il le resta. »

Entre les déclarations qu'on vient de lire et les premières citations, il y a deux notables différences. D'abord, le Frère ne parle nullement de ces fautes, de ces irrégularités ordinairement requises pour légitimer un renvoi. Mais il parle d'un état étrange, d'une épreuve, dans laquelle la fatigue physique devait sans doute s'unir à la souffrance morale : ténèbres, scrupules, angoisses de l'âme qui se croit séparée de Dieu et n'ose en approcher, impuissance pour la prière, etc.

Cette épreuve n'est-elle pas un de ces phénomènes surnaturels qui sont décrits dans la théologie mystique? une de ces purifications qui se rencontrent ordinairement dans la vie des justes, appelés à une union très inime avec Dieu? On ne peut en douter, quand on se rappelle d'abord l'aveu du P. Paul cité plus haut; ensuite l'admiration constante et unanime de tous les Pères et Frères de Ben-Aknoun; enfin, les admirables et continuels progrès du jeune régent dans la sainteté.

3° De plus, si l'on admet cette deuxième interprétation, toutes les difficultés qui rendaient la première inadmissible disparaissent; tout s'explique.

On s'explique comment le P. Finaz connut la crise du P. Paul, tandis que les PP. Belot, de Lachaud, etc., l'ignorèrent ou n'en gardèrent pas le souvenir. « Il est des faits et des situations, observe Mgr Cazet, qui ne sont bien connues que des Supérieurs ». L'état que décrit le F. Chassegros dut passer inaperçu dans la Communauté; ou, s'il fut remarqué, on l'oublia bientôt; car, dit encore Mgr Cazet, de ces faits « on ne parle plus, surtout quand il s'opère un changement sensible ». — Au contraire, le R. P. Supérieur, le P. Spirituel, furent justement et vivement alarmés, étant mis au courant par le P. Paul lui-

même des scrupules, des ténèbres, des luttes intimes qui causaient son « *hébétement* ».

On s'explique aussi leurs craintes et leurs angoisses. Non, ils ne virent pas dans le jeune régent un religieux infidèle, mais ils crurent voir en lui un jeune homme physiquement incapable de dominer les scrupules, exposé aux illusions de l'esprit si redoutables dans la vie spirituelle; par suite, ils purent se demander avec raison s'ils ne devaient pas le rendre à sa famille.

De prime abord, une telle résolution peut nous surprendre; mais ne l'oublions pas, à leurs yeux, le P. Paul n'était pas ce qu'il est pour nous aujourd'hui. Récemment arrivé en Afrique, il n'avait pas encore mérité l'admiration qu'il excitera au cours de sa régence. Aussi, l'hypothèse que nous trouvons toute naturelle d'une épreuve mystique ne leur vint peut-être pas à l'esprit. L'impuissance étrange du P. Paul fut, à leurs yeux, non une grâce de choix, mais un grave déficit qui, volontaire ou non volontaire, pourrait mettre en péril sa vocation.

On comprend dès lors comment le P. Finaz n'a pas craint de révéler cet état. Confident et Père Spirituel, il ne se serait pas permis d'en parler publiquement et souvent, s'il eût été la conséquence de certaines infidélités graves et volontaires. Il y voyait donc une simple *défaillance de la nature*, mais si profonde que tous les ressorts paraissaient brisés; et cependant, disait-il, l'énergie du P. Paul, soutenue de la grâce, a si bien triomphé que le scolastique « hébété » de Ben-Aknoun est devenu le saint que vous connaissez ».

On comprend le mot du F. Chassegros : « *Brusquement*, il devint comme stupide... *Brusquement*, il redevint ce qu'il était. » — Le Saint-Esprit peut, il est vrai, appeler en un instant à la ferveur une âme plongée dans la tiédeur; mais ordinairement, de même que la descente est lente et insensible, de même le retour est long et pénible. Or ici, tout est soudain, et la crise et la délivrance. N'est-ce pas un signe non équivoque d'une de ces faveurs de choix que Dieu a coutume d'accorder au serviteur fidèle qu'il veut élever à une haute perfection?

Tel fut le P. Paul : « *Pendant mon séjour en Algérie, je ressentis de nouveau une si vive impression de grâce que rien au monde ne me paraissait difficile à faire pour Dieu.* »

II

EXTRAITS DU DIAIRE DU NOVICIAT D'AVIGNON ET DE BEN-AKNOUN.

I. — *Quelques notes sur le Noviciat d'Avignon tirées du diaire.*

Ces notes ont été recueillies par le P. Gagnière et envoyées au P. L. Cros par le P. Joseph Petit.

Voici la composition du Noviciat d'Avignon *ineunte anno 1844 :*

Le R. P. Louis Maillard était Provincial depuis 1839, et le P. Firmin Pouget, son socius; P. Joseph de Jocas, Recteur et Maître des novices; P. Pie de Blacas, ministre et socius.

A la Villa Saint-Chamand, se trouve le Juvénat sous la direction des PP. Abelle et Guérin.

Citons parmi les *novices scolastiques* entrés en 1842 : Burthey, Limozin, Gagnière, Pierre Tissot, Xavier Pernet, Richard, Benoit Samuel, etc.

Entrés en 1843 : Paul Ginhac (4 janvier), P. Billotet (depuis martyr des Druses à Zahleh en Syrie, en 1860), Victor Drevon, Jules Mas, Jos. Perrard, d'Arnouville, Louis Verdier, Franc, Poujols, Lambron, de Rochemure, Laboré, Berriaud, etc.

De Clermont, où se trouve le cahier des Vœux de dévotion : *Le* P. Ginhac a fait ses vœux de dévotion, le 6 janvier 1844; il est inscrit entre le P. Allard et le P. Limozin.

D'Avignon, où se trouve l'ancien Diaire : 4 Janvier 1843, M. Ginhac, laïque du diocèse de Mende, vient au noviciat et commence sa première probation. — 23 septembre 1844, les Frères Devron et Ginhac avec le P. Barret vont en pélerinage à Lalouvesc. Ils sont de retour au noviciat le 5 octobre. — Le 11 octobre, les Frères Ginhac, Drevon, Henry, etc., vont au scolasticat à Saint-Chamand. — 23 décembre 1844, départ du Frère Ginhac pour Marseille et Alger.

II. — *Notes tirées du Diaire. Orphelinat de Ben-Aknoun.*

Quelques mots sur l'orphelinat d'Algérie, où furent élevés bien des orphelins et petits vagabonds de Paris et d'ailleurs.

Fondé en 1843, à Ben-Aknoun, près d'Alger, sous ce titre : *Domus Clericorum et Orphanorum*, il eut pour premier Supérieur depuis le 30 octobre 1843, le P. Ferdinand Brumauld. En 1844, il avait pour ministre le P. Gabriel de Saint-Perriot, pour Père Spirituel le P. Marc

Finaz, pour Préfet le P. Étienne Monnier, pour surveillant le Frère Veysseyre, et pour professeurs les Frères Edmond de Lachaud, Jean-Baptiste Bélot.

En 1848, année où le P. Ginhac y était encore, c'était seulement *Domus Orphanorum*, et il dépendait de la Résidence d'Alger. Voici sa composition : P. Germain Bouchez, ministre; P. Brumauld, procureur; P. Narcisse Baulard, surveillant des grands et confesseur, etc.; P. Vermillet, surveillant des petits; P. Chatron, professeur des grands; P. Aubert, Père Spirituel et maître des novices coadjuteurs (il y en avait quelques-uns); P. Ginhac, *soc. præf., et lud. mag. jun., orphan., præf. bibl. scrib. litt. ann. et hist. dom. stud. ling. arab.*

A partir de 1851, je crois, et sûrement depuis 1853, il y eut deux orphelinats, Bou-farik et Ben-Aknoun; l'un était une dépendance de l'autre; le Supérieur fut le P. Brumauld jusqu'en 1858; appelé alors à Paris comme procureur de la mission, il mourut en 1863 à Mende. Enfin, en 1873, l'orphelinat disparaît, et il n'y a plus à Bou-farik qu'une villa.

1845. — *Die sexta januarii. Festum Epiphaniæ. Nuncupatio votorum. In missa conventuali quam celebrat R. P. Superior prima sua vota nuncupat F. Ginhac...* — En la fête de l'Epiphanie, à la messe de communauté, célébrée par le R. P. Recteur, le P. Ginhac a fait ses premiers vœux. L'autel reste orné comme pour les fêtes de première classe, bien qu'on ne célèbre pas aujourd'hui la solennité de l'Epiphanie.

1846, 9 novembre. — Visite de M. de Tocqueville et de M^me^ de Tocqueville. Ils parcourent la maison, voient les enfants dans la cour et dans les ateliers, avec une pleine satisfaction. M. de Tocqueville, obligé de prendre le manteau du R. P. Supérieur en regagnant Alger, dit en le mettant sur ses épaules : Que dirait, M. Dupin, s'il me voyait avec un manteau de Jésuite?

12 novembre. — Nous avons lu hier la relation du voyage de M. de Salvandy en Algérie. Nous avons été pleinement satisfaits du paragraphe où il est parlé de Ben-Aknoun.

24 novembre. — P. Ginhac se rend à Alger pour faire sa retraite chez nos Pères.

27 novembre. — Visite de l'établissement par M. le Vicomte L. de Dax, chef du secrétariat de l'Administration centrale. Ayant reçu un exemplaire de la *Notice* du R. P. Supérieur sur l'orphelinat, il ne pouvait en croire à ce qu'il lisait : aussitôt il accourt à la maison, veut tout voir de ses propres yeux, et s'en retourne non seulement convaincu, mais étonné comme la Reine de Saba.

4 décembre. — P. Ginhac est chargé tout particulièrement de la deuxième division.

1847, 30 juin. — Le P. Chatron prend le service des orphelins de la

deuxième division à la place du P. Ginhac qui retient la classe et la surveillance des grands.

7 octobre. — Le P. Ginhac nous arrive de Constantine, plein de santé et prêt à prendre sa rude tâche jusqu'à nouvel ordre.

18 octobre. — Le P. Ginhac est chargé de toute la surveillance de la première division au dortoir et dans les récréations. De plus, il est chargé de visiter dans la matinée et dans la soirée chaque atelier. Il est chargé d'une classe des grands.

1848, 22 septembre. — Départ du P. Ginhac pour Vals.

III

DONS SURNATURELS ACCORDÉS AU P. GINHAC DURANT SA VIE.

Quand parut la première édition de la Vie du P. Ginhac, quelques personnes témoignèrent de la surprise : « Si le P. Paul, disaient-elles, est un vrai saint, comment ne voit-on pas briller en lui les dons extraordinaires qui auréolent la vie des saints canonisés? » — Bien que les dernières éditions aient mentionné quelques-uns de ces dons, les amis du merveilleux trouveront sans doute encore la vie du serviteur de Dieu trop dépourvue de grâces et faveurs extraordinaires.

Quelques mots suffiront pour dissiper leur étonnement.

D'abord la sainteté ne consiste pas dans ces dons gratuits, mais dans la charité et l'union avec Dieu.

De plus, pâle reflet de la beauté divine, la sainteté a des nuances et des degrés d'une variété infinie; d'elle on peut dire ce que saint Paul dit des étoiles : « Elles diffèrent l'une de l'autre en clarté, *Stella a stella differt in claritate* » (I. Cor. 15, 41). Tous les saints ont copié l'idéal divin, mais chacun sous un aspect différent. Quel fut le don, quelle fut la mission du P. Ginhac? — Reproduire Jésus crucifié et nous inviter à suivre le Sauveur chargé de sa croix. Sa voie fut la voie du Calvaire. Les clartés et les joies du Thabor vinrent-elles l'éclairer. Certain manuscrit l'aurait peut-être dit, mais le Père le fit brûler avant de mourir. Devons-nous regretter cette perte? Nous n'oserions le dire, car Dieu ne l'a-t-il pas permise ou voulue, afin que son serviteur nous apparût dans sa vraie lumière, la lumière d'une héroïque fidélité à la grâce?

Variées sont les voies, non moins variés les dons dans les différentes voies qui mènent à une haute sainteté. Tel saint reçoit une lumière qui lui découvre l'avenir et le secret du cœur. Tel autre est élevé aux délices de l'union mystique avec la divinité. Celui-ci, pour obéir à l'inspiration divine ou à l'ordre d'un Supérieur, révèle, malgré les répugnances de

son humilité, les admirables opérations de Dieu dans son âme; ainsi, sainte Thérèse, la Bse Marguerite-Marie, etc., nous ont découvert d'ineffables secrets. D'autres les ont tenus cachés comme un trésor dont au ciel seulement il nous sera donné de connaître le prix. Combien de merveilles, aujourd'hui dans l'ombre, éblouiront un jour nos regards! — Maître de ses dons, Dieu les distribue à son gré, et il les laisse rayonner au dehors dans la mesure où il juge cette manifestation utile à nos âmes.

Pour en revenir au Vénéré Père, il semble que Notre-Seigneur a voulu manifester en lui non les dons éclatants et purement gratuits de sa grâce, mais l'héroïsme d'une volonté généreusement et constamment fidèle; en cela, il a eu égard à notre faiblesse; elle se sent, en effet, ranimée, soutenue, stimulée par l'exemple d'une vertu qui, usant des sentiers accessibles à tous, s'élève aux plus hauts sommets de la sainteté.

Cependant, on l'a vu, les dons extraordinaires ne furent pas refusés au P. Paul. Au cours de ce récit, plusieurs ont été signalés; dans cet appendice vont être consignés, pour en conserver la mémoire, ceux qui se trouvent relatés dans différentes relations.

Et d'abord, écartons les récits qui nous paraissent légendaires; la complaisance avec laquelle ils furent accueillis et répétés, du vivant du P. Paul, témoigne seulement du renom de sainteté dont il jouissait en tous lieux.

A Vals, dit-on encore aujourd'hui, le jour de l'inauguration de Notre-Dame de France, le P. Ginhac obtint de garder la maison et d'y rester avec le P. Léonard Cros, afin de permettre à tous, Pères et Frères, d'assister à la fête. Ils furent récompensés de leur acte de charité par une apparition de Notre-Dame. — A Paray, le Père aurait rendu la vie à un nouveau-né, qui put, grâce à ce prodige, recevoir le saint baptême. — Tandis qu'il priait auprès d'un cercueil, aux environs de Mourvilles, le prêtre, qui l'avait appelé, le vit élevé au-dessus de la terre. — Une pieuse personne du Puy, l'aurait vu de même en extase dans l'église de Vals, etc., etc.

Aucun de ces faits n'est invraisemblable; aussi n'est-il pas étonnant que les admirateurs du P. Paul y aient ajouté foi. Mais, disons-le, aucun ne repose sur un témoignage catégorique. Pour un seul, on désigne un témoin, le P. Cros; or, le P. Cros interrogé, a déclaré qu'il était resté seul à Vals durant la cérémonie de l'inauguration de Notre-Dame, que le P. Maître, le P. Paul, y avait assisté avec ses novices, et que la Sainte Vierge s'était bien gardée d'apparaître au pauvre gardien de Vals.

Mais voici d'autres faits : moins remarquables que les prodiges insérés dans le cours du récit, ils sont cependant dignes d'attention : de

plus, ils sont racontés par des témoins qui semblent bien informés.

1. — « C'était au mois de février 1871, écrit une mère de famille de Castres, ma fille Marie avait quatre ans. Elle était au début de la maladie qui devait l'emporter si rapidement. Son état ne donnait pas encore de sérieuses inquiétudes; mais déjà très souffrante et très accablée, elle avait reçu, sans témoigner du reste aucune satisfaction, plusieurs visites, entre autres celle des RR. PP. Borie et Roucanière, qu'elle connaissait et aimait beaucoup. Quand le R. P. Ginhac, avec sa bonté ordinaire, vint prendre des nouvelles de notre petite malade, je l'amenai auprès d'elle, pour qu'il la bénît. L'enfant parut se ranimer et reçut le Père avec de vrais transports de joie. Toute émue par cette scène, je dis au Père, en le reconduisant : « Elle ne guérira pas. » Il se contenta de sourire.

» Revenue auprès de ma petite Marie, je lui demandai pourquoi elle avait été si gracieuse avec le Père qu'elle connaissait à peine : « Oh! maman, me répondit-elle avec un sourire céleste, il est si joli! « Je fus dès lors encore plus intimement convaincue que le bon Dieu me demandait le sacrifice de mon enfant, et qu'elle avait vu le saint religieux comme le voyaient les Anges.

» La confiance de mes fils dans la prière du saint Père était très grande. En 1878, j'allai lui recommander le premier examen de mon fils aîné. « Il réussira », me dit-il avec assurance. Or, mon fils était découragé, car le meilleur élève de Sainte-Marie avait échoué; mais il passa avec succès. Nous avons remarqué que toutes les fois qu'une lettre du Père arrivait avant les examens d'un de mes fils, apportant des encouragements et des promesses de prières, elle était le présage certain d'un succès ».

2. — En 1881, le P. André Durand, qui enseignait le français dans un collège étranger, écrivait au R. P. Joseph Petit, son ancien Père Maître : « Laissez-moi vous citer textuellement ce que le Père X. m'a dit à propos du saint P. Ginhac.

« Au moment de quitter la maison de probation de Castres, au mois d'août 1875, ayant déjà fait mes adieux au R. P. Instructeur, je me sentis poussé irrésistiblement à le voir encore une fois. Je l'abordai en lui disant : « Mon R. Père, il me semble que vous avez encore quelque chose à me dire. » Il se recueillit, ferma les yeux, et, après un moment de silence, il répondit : « Oui! » Alors il m'annonça deux choses qui me surprirent extrêmement, et il termina par des paroles pleines de consolation et d'encouragement. Or, ces deux choses se sont réalisées à la lettre, contre toutes mes prévisions! » — Ce disant, le Père avait les larmes aux yeux. Peut-être avez-vous su que ce Père, quelque temps après son troisième an, avait quitté la Compagnie et était devenu Trappiste. Après cinq ans, je crois, il est rentré de nouveau l'année dernière.

» D'après cela, il est permis de supposer quels sont les deux événements auxquels le saint P. Ginhac l'avait préparé : « Ayez confiance, tout finira bien. »

Tout finit bien en effet. Quelques années après avoir retrouvé la grâce de sa vocation, ce Père eut le bonheur de mourir dans la mission du Zambèze, à laquelle il s'était consacré.

3. — Une famille de Castres, très dévouée à la Compagnie, conserve le souvenir de plusieurs circonstances dans lesquelles le serviteur de Dieu fut regardé comme instruit de l'avenir : « C'était au commencement de janvier 1872, écrit M^lle^ N. Nous habitions alors Castelnaudary. Ma mère tomba gravement malade, et, au bout de quelques jours, était à toute extrémité. Le R. P. Ginhac, ami de la famille, et vénéré de tous comme un saint, vint la voir. Ma mère avait conservé toute sa lucidité d'esprit, mais ne pouvait parler. Se trouvant seule avec le Père, elle lui fit comprendre cependant qu'elle avait fait le sacrifice de sa vie. et se préparait à la mort. Alors, le P. Ginhac levant les yeux sur un grand Christ, dit, à demi-voix, *lentement*, mais *d'une manière très distincte*, et comme se parlant à lui-même : « Non, non, elle ne mourra pas ». Très étonnée en entendant ces paroles, ma mère, qui se sentait mourir, se disait intérieurement : « Comment peut-il se faire qu'un saint comme le P. Ginhac, me voyant perdue cherche à me faire illusion, au lieu de me préparer à paraître devant Dieu? » Or, ma mère, contre toute espérance, se releva de cette maladie.

» Une seconde fois, plusieurs années après, (nous étions à Castres), ma mère tomba gravement malade. Le saint religieux vint la voir : « Eh bien! mon Père, lui dit-elle, cette fois, c'est pour tout de bon, il faut penser à mourir? » Et le Père de reprendre tout doucement : « Non, non, pensez à vivre. » Ici encore il dit vrai, et ma mère guérit.

» Dès lors, la confiance que nous avions en lui ne connut plus de bornes. Aussi, dès que ma mère avait une préoccupation sérieuse, elle accourait au saint religieux, espérant apprendre par lui ce qu'elle ne pouvait prévoir elle-même.

» C'est ainsi que sa mère étant tombée malade à Castelnaudary, elle se hâta de la recommander aux prières du P. Ginhac, lui dit qu'elle se disposait à aller la voir, et, ajouta-t-elle, ce sera très probablement ma dernière visite. — « Non, reprit le Père, ne faites pas la visite d'adieu. » Et, de fait, elle eut la consolation de la revoir plusieurs fois.

» Quelque temps après, la maladie s'aggravant, elle fut de nouveau prévenue. Comme c'était en hiver, en raison de sa santé si délicate, elle ne pouvait absolument pas voyager. Remplie d'angoisse, elle a encore recours au P. Ginhac pour lui faire part de sa peine, et voir quelle sera sa réponse. Cette fois, il se tourne vers elle, et *avec insistance*, *à plusieurs reprises différentes*, bien qu'elle lui eût dit l'impossibilité où elle

était de voyager : « Vous ne partez pas? » Dès ce moment ma mère s'attendit à une fatale nouvelle. En effet, grand'mère mourut peu de temps après.

» Plus tard, ma mère, à son tour, fut à toute extrémité. Aussitôt, nous faisons prévenir le P. Ginhac, qui se hâte d'arriver. Nous l'entourons tous, le pressant de questions, désireux d'entendre sa réponse, et tremblant tout à la fois. Et le bon Père de nous dire, d'un ton grave et pénétré : « Il faut se soumettre à la volonté de Dieu. » Pour nous, l'arrêt était prononcé. Nous nous préparâmes au sacrifice. Deux jours après, notre mère vivait dans un monde meilleur. Tandis qu'il l'assistait, le P. Ginhac lui dit entr'autres paroles consolantes : « Établissez votre demeure dans le Cœur de Jésus, pour le temps et pour l'éternité. — Voir *Lettres de direction*, t. II, Lettres à une famille dévouée.

4. — Une mère de famille, très préoccupée du salut éternel d'un de ses fils, reçut du P. Ginhac cette consolante réponse : « Soyez sans crainte, il reviendra à Dieu. » — Il est revenu à Dieu avec une sincérité et une générosité qui a donné à l'heureuse mère bien plus de consolation, que les égarements de son prodigue ne lui avaient causé d'amertume.

5. — Le 13 novembre, fête de saint Stanislas, peu de temps avant sa mort, le P. Ginhac entendit, dans leur chapelle privée, la confession de deux personnes malades. Quelle ne fut pas leur surprise! elles furent comme embaumées par un parfum de roses en s'approchant du Père. Craignant une illusion, elles n'osaient se communiquer leur impression, elles ne le firent qu'après avoir constaté que rien dans la chapelle ne pouvait exhaler ce parfum printanier; elles demeurèrent persuadées qu'il n'était pas naturel : c'est l'affirmation qu'elles ont donnée de vive voix et par écrit.

6. — » Un jour, raconte un tertiaire de Paray-le-Monial, le P. Instructeur, après m'avoir donné la sainte absolution, accentua suivant sa coutume *Vade in pace*. Or, ce mot était à peine prononcé que, sur mon cœur, je sentis comme un charbon ardent. L'impression physique de cette flamme se fit sentir pendant deux jours. J'en parlai par écrit au vénéré Père; pour toute réponse, il se contenta, à la confession suivante, de prononcer le *Vade in pace* d'un ton si bas que je l'entendis à peine. Cependant, je n'aurais pas été fâché de l'entendre encore et de l'expérimenter. »

7. — La circonspection et l'apparente indifférence qu'il laissa paraître en cette circonstance, le P. Instructeur les jugeait nécessaires, pour parvenir à un judicieux discernement des phénomènes surnaturels. « S'ils n'y veillent, disait-il, voyants ou témoins peuvent être dupes de la supercherie du démon, ou de l'illusion de leurs sens ».

Aussi recommandait-il à ses disciples la plus grande réserve; il l'observait lui-même. On le verra dans le récit suivant que nous tenons d'un très digne prêtre.

Une personne, adonnée à la piété, se croyait l'objet de faveurs extraordinaires : elle recevait, disait-elle, des empreintes surnaturelles aux mains et aux pieds. Le P. Ginhac lui dit un jour : « La première fois que ces stigmates se produiront à vos mains, vous viendrez, afin que je les constate. » Peu de temps après, elle se présenta au parloir, fit connaître l'objet de sa visite, et comme elle ôtait ses gants : « Inutile de vous déganter, dit aussitôt le Père; je ne veux pas voir vos mains : pour le moment, votre obéissance me suffit. »

Chargé plus tard de la direction de cette personne, ce même prêtre écrivit au P. Ginhac pour lui demander conseil. Point de réponse. Il pria sa pénitente d'écrire elle-même; le Père répondit : « Je serais fâché que M. l'abbé X. attribuât mon silence à un motif désobligeant. Si j'ai gardé le silence, c'est que j'estime que la direction doit avoir un caractère éminemment personnel. Je me suis départi de cette réserve, avec votre permission, en faveur du P. X..., mon frère en religion, et je n'ai eu qu'à m'en repentir, mes manières de voir ayant eu trop de poids dans sa conduite. »

Le prêtre obtint cependant quelques réponses de vive voix. Elles sont fermes; elles indiquent une sage défiance, surtout quand l'extraordinaire ne paraît pas pleinement concorder avec les pensées et sentiments de la Sainte Église.

IV

LES PORTRAITS DU SERVITEUR DE DIEU.

Nous devons compléter ici la note de la page 343, relative aux portraits du P. Paul Ginhac. Nombreux et laborieux ont été les essais, tentés par les artistes pour arriver à une parfaite ressemblance. Si le vénéré Père eût pu prévoir tant de fatigues, on peut croire que son humilité eût cédé le pas à la charité, et qu'il eût consenti à se laisser photographier (1).

Disons un mot des tentatives les plus heureuses.

(1) Le lecteur lira peut-être avec intérêt le signalement qui fut donné du P. Ginhac, à la Préfecture de Toulouse, dans le passe-port dont il dut se munir, en 1868, pour se rendre à Rome. Le voici : Age : 44 ans; taille : 1 m. 76 c.; cheveux, sourcils bruns; front découvert; yeux châtain; nez prononcé; bouche moyenne; barbe châtain; menton rond; visage ovale; teint brun.

1. — Le portrait, tracé par le P. J. M. Lafaye, a été retouché par un peintre renommé de Toulouse, M. Lanes. C'est le P. Paul Ginhac, encore jeune : assis et penché sur le livre des Constitutions, il en donne le commentaire. C'est bien son front, ses yeux, son attitude; aussi les premiers disciples préfèrent-ils ce portrait à tous les autres, bien qu'ils regrettent de ne retrouver ni dans les lèvres ce céleste sourire, ni dans le regard cette flamme douce mais vive, qui révélaient l'âme d'un saint.

2. — Fervent disciple du P. Paul Ginhac, artiste distingué, M. Cazotte a peint son vénéré maître, tel qu'il l'avait admiré à Paray-le-Monial. Il nous le montre dans la maturité de l'âge, avec son énergie calme, sereine, tempérée par la bonté. Ceux qui ne le connurent pas de son vivant, ou le connurent peu, aiment ce type, dessiné avec art; les disciples lui reprochent de s'éloigner de la ressemblance physique, qu'ils retrouvent plus parfaite dans le précédent.

3. — M. l'abbé M. Journiac, du diocèse de Saint Flour n'a pas, comme M. Cazotte, l'avantage d'avoir vécu dans l'intimité du P. Ginhac; bien plus, il ne l'a jamais vu, mais il l'aime et le vénère; aussi dans son œuvre, c'est encore le cœur qui guide le pinceau de l'artiste. Il s'est inspiré de la photographie du P. Ginhac sur son lit de mort. Il l'a eu quelque sorte ranimée; puis, à l'aide de nos indications, et par une série de patientes et très habiles retouches, il a peint le Serviteur de Dieu, arrivé au terme de sa carrière. « Je n'aurais jamais cru, écrit un Père, que quelqu'un pût atteindre une pareille ressemblance, sans avoir vu le P. Ginhac; c'est un vrai prodige. » Ce jugement est précieux; car, il vient d'un disciple des dernières années, qui, artiste lui-même, a tenté, mais en vain, de reproduire les traits de son saint Instructeur.

4. — Un sculpteur s'est appliqué à ciseler non les traits mais l'âme du P. Ginhac. C'est le Frère André Besquent. Le lecteur nous permettra de dire en deux mots son histoire.

Petit berger des montagnes du Velay, André sculptait avec un couteau des chèvres et des agneaux; un passant émerveillé le fit connaître aux artistes du Puy, où il fut appelé. Envoyé de là à Paris, à l'École des Beaux-Arts, il fut séduit par un idéal divin; il résolut de reproduire Jésus-Christ dans son âme; il quitta le monde qui lui promettait ses faveurs. Devenu religieux de la Compagnie de Jésus, occupé aux emplois des Frères, il laissait dormir le ciseau ou ne le reprenait que pour se distraire, dans les moments libres. Ses supérieurs, édifiés de tant de modestie, résolurent de cultiver son talent et l'envoyèrent à Louvain, puis à Rome. Il revint de la Ville Éternelle avec un chef-d'œuvre, la tête de Sainte Agnès. Depuis, au Salon de Paris, les connaisseurs ont admiré, entr'autres sculptures, Saint Ignace et Saint François Xavier, qui ornent une des chapelles de la Basilique de Montmartre.

Peu de temps après la mort du P. Ginhac, le F. A. Besquent se

sentit inspiré par son héroïque vertu. Reproduire son visage il ne le pouvait, ne l'ayant jamais vu; mais incarner en quelque sorte dans le marbre sa grande âme de prêtre, quel beau sujet! Il se mit à l'œuvre.

De l'extérieur du P. Ginhac, il ne prit que la stature, l'attitude et les traits généraux; mais à travers ce buste, il fit rayonner une âme généreuse, forte, sereine, une âme perdue en Dieu, une âme de prêtre selon le cœur de Notre-Seigneur, en un mot l'idéal du Sacerdoce.

La maquette fut admise au salon de 1904. Voici ce qu'en disait M. Aimé Giron, dans la *France illustrée*, le 9 juillet :

« Cette figure attirait toutes les curiosités, retenait toutes les attentions et amenait au cœur des émotions douces et saintes.

Le jury, comme le public, s'est arrêté devant cette œuvre sans prétention, sans recherche, et saisissante. Il a proposé l'artiste pour une médaille d'or. Un autre statuaire s'est trouvé en concurrence avec André Besqueut. Le jury est allé aux voix 28 fois et toujours, d'une seule voix, la décision ne pouvait être prise. — « André Besqueut, a dit enfin un membre du jury, a du pain sur la planche. X n'est pas heureux (sic). »

» Et X a reçu la médaille. André Besqueut n'eût pas dit mieux, ni jugé autrement. Il lui suffit qu'il puisse faire admettre et récompenser, dans nos expositions si mondaines, une œuvre de ce caractère, alors que tout ce qui touche à la religion catholique est dédaigné, raillé et conspué... »

L'année suivante, la statue, *le Prêtre*, ciselée en marbre blanc obtenait sans conteste la médaille d'or; elle fut offerte par l'auteur au Musée de la Basilique du Puy (Voir p. XXVI, la lettre de Mgr de Pélacot). Depuis, un autre chef-d'œuvre du F. Besqueut, après avoir excité l'admiration du jury parisien et mérité même distinction, a rejoint le Prêtre au Musée de Notre-Dame; c'est *Jeanne d'Arc*.

Grâce au zélé directeur du Petit Missionnaire de Saint-Joseph d'Espaly (Le Puy, Haute-Loire), nous pouvons mettre sous les yeux du lecteur une reproduction du « Prêtre ».

V

NOTES DE GRANDE RETRAITE A NOTRE-DAME DE LIESSE.

Voici quelques extraits du journal spirituel que le P. Ginhac écrivit à Liesse, du mois de septembre 1858 au mois d'août 1859, surtout pendant les grands Exercices.

« *Première Semaine.* — A la vue de l'inutilité, de la laideur et du

désordre de ma vie jusqu'ici, à la vue de tant de grâces reçues de Dieu et d'une si prodigieuse ingratitude de ma part, j'aurais dû être accablé de honte... Je n'ai pas été pénétré de ces considérations!...

» Quelle contrition que celle de saint Pierre! que celle de saint Paul et que celle de Marie-Madeleine! Quels effets admirables, surtout apostoliques, ne produit-elle pas? C'est ce caractère d'apostolicité que doit avoir la mienne. *Simon Joannis, diligis me plus his? Pasce...* Oui, mon Dieu, mon Seigneur Jésus-Christ, mon tendre Maître, votre bonté pour ces illustres repentants me remplit de confiance, malgré mes grandes infidélités.

» J'ai résolu de prendre toujours et partout la position de Madeleine *aux pieds de Jésus*. C'est celle qui me convient sous tous les rapports, et j'y trouverai des avantages infinis. Je la prendrai aux visites, à l'action de grâces, à l'oraison, etc...

» *Deuxième Semaine.* — Il est temps de se jeter entièrement dans le surnaturel. J'ai pris la résolution, en présence de mon Sauveur Jésus-Christ, appuyé sur sa grâce, de ne jamais plus donner *volontairement* aucune satisfaction à la nature; de ne prendre aucun plaisir quel qu'il soit, sans le rapporter à Dieu; de ne point m'arrêter au plaisir que les nécessités de la vie, comme nourriture, sommeil, récréation, voyage, lecture peuvent me procurer; mais de ne prendre tout cela que pour la plus grande gloire de Dieu, me tenant (de volonté) prêt à en user également, dans le cas où j'y trouverais une extrême répugnance.

» Ce n'est point encore là, je le sais bien, porter en tout et partout la croix de Jésus-Christ, être traité comme ce divin Maître; mais je m'efforcerai de le désirer...

» *Notre-Seigneur retrouvé dans le Temple à l'âge de douze ans.* — J'ai vu là comment je devais sanctifier mes voyages : 1° Toujours *intention pure;* gloire de Dieu, salut des âmes, jamais par plaisir, délassement, curiosité; 2° *Recueillement et prière.* On a plus de temps pour l'oraison. Si l'on prie, on évite l'oisiveté et la dissipation, on prêche d'exemple, en édifiant. Faire autrement, c'est voyager en séculier, en amateur. Si l'on prie, on saura, à l'occasion, dire un mot avec autorité et fruit spirituel; 3° *Patience* pour supporter les incommodités inévitables. Il est ridicule et indécent qu'un prêtre, qu'un religieux ne veuille rien souffrir, soit en peine au sujet de ses prétendus droits qu'on ne respecte pas, et veuille partout être très bien servi; 4° Profiter aussi des occasions pour s'instruire, A. M. D. G., mais sans empressement.

» *Deux Étendards.* — La Compagnie est une milice. Il lui faut un esprit; elle a celui de son Général, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tous, dans la Compagnie, doivent avoir cet esprit, tous doivent avoir le cœur de leur Capitaine. J'ai, ce me semble, compris la nécessité, pour nous,

de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus : dévotion indispensable; mais dévotion vraie, solide, pratique, qui tende à nous mieux assimiler à lui; de sorte que nous n'ayons, s'il est possible, d'autre cœur que le sien : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*

» *Élection.* — Mon Seigneur Jésus-Christ, est-ce la charité fraternelle, est-ce l'humilité que vous désirez actuellement de moi? Il me semble que c'est l'humilité, car Dieu se plaît avec les humbles et il opère de grandes choses par le moyen de ceux qui ne s'estiment en rien, comme la sainte Vierge, les Apôtres, etc.

» De plus, le manque d'humilité m'empêche d'être charitable, car je me replie trop sur moi. N'est-ce pas là imiter le Sacré Cœur? *Discite a me!...* Peut-on bâtir un édifice sans la base? N'est-ce pas corriger moyen de laisser en moi pleine action à la grâce? N'est-ce pas corriger par là même cet extérieur forcé, cette modestie de commande, qui est un obstacle plutôt qu'un secours? N'est-ce pas aussi prendre la place que j'ai dans l'opinion de tous? Mais examinons encore et prions, prêtons ainsi l'oreille aux mouvements de l'Esprit de Dieu; car il ne faudrait pas favoriser la pusillanimité et la lenteur.

» *Baptême de Notre-Seigneur.* — Je me suis arrêté volontiers à cette pensée, qu'assistant aux adieux de Notre-Seigneur à sa très sainte Mère, je me mettais à genoux, avec Notre-Seigneur, pour recevoir la bénédiction de Marie, en la conjurant de confirmer le dessein où je suis d'être tout à Jésus, son frère et son compagnon d'armes; et ensuite qu'avec Marie, je me jetais encore à genoux, pour être béni par Jésus-Christ, lui demandant avec instance de me donner et de me confier à sa sainte Mère. J'aurais voulu alors n'être pas trop indigne de tenir, à Nazareth, la place de Jésus.

» Il me semblait aussi que je ne déplairais pas à mon adorable Maître, si je désirais l'accompagner au Jourdain, et baiser les traces de ses pieds, tous les vestiges des pas qu'il fit sur la terre, durant sa vie mortelle, etc. Mais, pieuses pensées, qui ne crucifient pas le vieil homme! Elles attachent cependant au divin Maître et font du bien. C'est surtout dans ses images vivantes, rachetées de son sang, que je dois le vénérer, le servir; cela lui sera plus honorable.

» Quitter d'affection les parents et le pays. Ce n'est souvent que tard que l'on s'aperçoit combien l'amour naturel à l'égard des parents nous a été nuisible. Ne serait-ce que pour épargner le temps qu'on perd en pensées, lettres, visites reçues ou rendues, souvent affaires de famille dont on s'occupe, il faudrait oublier la maison de son père et de sa mère. Jésus-Christ veut nous tenir lieu de tout cela, et il se charge de nous remplacer auprès de nos parents.

» *La Tentation de Notre-Seigneur.* — Ainsi l'ennemi tente les ouvriers évangéliques : 1° par sensualité, sous prétexte de santé, de réparer

ou soutenir les forces, pour la plus grande gloire de Dieu; 2° par intérêt : ils se créent des besoins et s'entourent d'objets qui ne sont nullement nécessaires; 3° par vanité, orgueil, présomption. Donner de tout gloire à Dieu, à nous humiliation. Que pouvons-nous pour la conversion des âmes? Ne pas se prêcher soi-même; aimer et rechercher les petits ministères.

» *Vocation des Apôtres.* — Pour confondre le monde, Notre-Seigneur choisit des hommes sans naissance, sans science, sans richesses, choses qui donnent du crédit parmi les hommes. Pour moi, je n'ai rien et j'ai, au contraire, une grande dette; mais j'ai l'amour de Notre-Seigneur (c'est la pensée qui m'est venue après l'action de grâces). Notre-Seigneur m'aime, cela me suffit; car cet amour est tout-puissant; il réparera le passé et disposera l'avenir. J'ai aussi l'amour de la très sainte Vierge, la Reine des Apôtres. — Ceux que Notre-Seigneur choisit pour apôtres sont des hommes de travail (*piscatores*). L'apostolat demande des *ouvriers*. Avec la grâce de Dieu, je suis décidé à travailler de toutes mes forces.

» *Sermon sur la Montagne.* — J'ai résolu de mieux observer les règles de modestie, principalement pour les yeux, la sérénité du visage, la tenue du corps, et de garder plus parfaitement le silence. En tout cela, l'amour est le motif; Notre-Seigneur et la très sainte Vierge sont les modèles.

» *Festin de Cana.* — J'ai résolu d'imiter, dans la réfection du corps, Notre-Seigneur et la très sainte Vierge, non seulement pour l'extérieur, mais aussi intérieurement; en sorte que, même dans cette action, je puisse dire et il paraisse que *meus cibus est facere voluntatem ejus qui misit me.*

» *A la répétition du sermon sur la montagne.* — Notre-Seigneur va sur la montagne, non pour se reposer ni pour jouir du point de vue, ni pour parler de choses vaines avec ses disciples, mais pour les instruire. Ainsi, rien à la nature, rien aux sens; tout pour la plus grande gloire de Dieu et pour le profit des âmes.

Avec quelle douceur, quelle charité, quelle clarté, quelle force il les instruit! C'est son Cœur qu'il ouvre ici, et il n'enseigne rien qu'il n'ait déjà pratiqué.

» *A l'application des sens.* — En voyant les Apôtres autour de Notre-Seigneur pour écouter ses divines paroles, j'ai pensé que saint Ignace, qui a pour but de former des apôtres, nous met à la même école. Tous les jours, il nous met sous les yeux les exemples du Divin Modèle et nous fait entendre ses célestes enseignements. — J'ai résolu de bien m'appliquer à l'oraison; de m'y préparer mieux que par le passé, d'être plus fidèle aux règles et aux additions de notre bienheureux Père. Je dois chercher à me rendre les mystères présents, ou plu-

tôt à me rendre moi-même présent aux mystères. Quel fruit n'aurais-je pas retiré, si j'y avais assisté!

» Ce fruit de connaissance plus intime, d'amour plus ardent, d'imitation plus parfaite, doit être et sera, avec la grâce, une excellente préparation à la sainte messe, un puissant moyen de la bien célébrer, un efficace secours pour l'action de grâces. — Je me suis senti assailli de plusieurs tentations : 1° Retraite mal faite. — Eh bien! mettons-nous y, Dieu ne nous repoussera pas. 2° Je ne ferai rien de grand pour Dieu et pour les âmes... Mon passé! quelle différence avec celui des saints! — Je ferai beaucoup en faisant la volonté de Dieu, alors même que je ne ferais rien. Dieu peut tout guérir. 3° L'humilité va m'anéantir. — Tant mieux, je sortirai *nova creatura*. Il faut arriver à n'être rien de soi...

» J'écris trop, mon Dieu; mais n'est-ce pas vous qui me dites ces choses, et par suite ne voulez-vous pas que je les recueille?

» *Troisième Semaine. Dernière Cène.* — Notre Seigneur accomplit la loi jusqu'à la fin. J'ai résolu de bien garder nos saintes règles. Elles viennent d'une source sainte; elles sont pleines de sainteté, étant l'expression fidèle de la vie de notre divin Maître; elles mènent infailliblement à la sainteté quiconque les observe; elles sont un don du Cœur de Notre Seigneur; elles nous conduisent à ce Cœur adorable, en nous faisant imiter ses sentiments, pratiquer son amour et vivre de sa vie. J'appartiendrai d'autant plus à la Compagnie par le fond, et je serai enfant de saint Ignace d'autant plus légitime, que je les garderai mieux. C'est le moyen de témoigner ma reconnaissance à notre saint Fondateur et à la Compagnie, et de faire du bien à mes frères en les édifiant, devoir de zèle trop souvent oublié.

» *Jardin des Oliviers. — Sedete hic.* Si Dieu me commande par mes supérieurs de demeurer en repos, de ne rien faire, j'obéirai. Que les autres soient employés et qu'on manifeste une grande confiance en eux, que moi au contraire je sois mis de côté comme incapable, j'accepterai cela, ce me semble, volontiers avec la grâce, tant qu'on voudra, je ferai cependant connaître que je puis supporter le travail et la fatigue.

« Notre-Seigneur souffre plus de la trahison de Judas et de la chute de saint Pierre que des autres tourments de la Passion. Il m'a semblé que si je ne prétendais qu'à une triste médiocrité, moi qui ai reçu tant de bienfaits, qui suis tant aimé, je lui causerais une plus grande peine que ne peut faire l'abandon d'un grand nombre de chrétiens ordinaires. C'est pourquoi je me suis excité à être à lui sans réserve.

» *Pilate envoie Jésus à Hérode.* — Ne pas renvoyer à un autre une bonne œuvre, quand la divine Providence nous la présente et que nous pouvons l'accomplir, surtout quand on peut craindre que cet autre ou

ne la fasse pas ou la fasse mal, principalement une œuvre difficile et mortifiante. Ne pas renvoyer à un autre un pénitent. Peut-être il n'ira pas; peut-être il sera mal reçu; peut-être il ne trouvera pas ce qu'il lui faut.

» J'ai résolu d'être fidèle observateur de la règle du silence, en mémoire de l'admirable et divin silence de Jésus-Christ devant ses juges.

» *Christo confixus sum cruci.* Je dois vivre et mourir sur la croix, en faisant tous mes efforts sans relâche pour sortir de moi-même. *Sortir de moi* de trois manières : 1° en descendant dans mon néant par l'humiliation; 2° en m'élargissant par une charité universelle, entière et constante à l'égard du prochain; 3° en m'élevant au-dessus des objets terrestres et de moi-même par l'union continuelle avec Dieu dans la prière. Ces trois façons de sortir de moi sont signifiées, selon la remarque du P. Lefebvre, par la forme même de la croix; elle est plantée en terre; elle s'étend à droite et à gauche, elle s'élève vers le ciel...

» *Jésus sur la Croix.* — O mon aimable Rédempteur, ces sentiments d'avoir votre croix pour unique héritage, de mettre en elle toute ma richesse, en me dépouillant de tout le reste, toute ma gloire, en rejetant tout ce qui pourrait flatter l'orgueil, toutes mes délices, en ne voulant prendre plaisir à rien sur la terre, comme vous avez fait vous-même, ne s'évanouiront-ils pas à la première occasion? Oh! que j'ai été jusqu'ici aveugle, ingrat, insensé, de n'être pas entré tout à fait sous votre étendard de la croix! Oh! réparez le passé; oh! disposez l'avenir.

» *La Solitude de Notre-Dame.* — J'ai vu la part immense, incompréhensible, que Marie avait prise aux douleurs de son divin Fils. J'ai été porté à demander à cette Mère désolée de me former *un cœur sacerdotal*, c'est-à-dire de me faire participer réellement au mystère de la croix, de m'obtenir un amour ardent pour Jésus crucifié, mais amour actif et laborieux, qui me porte à lui tout sacrifier, corps et âme, temps et vie, une volonté forte de l'imiter jusque dans sa croix. La croix est partout où est le prêtre. Le crucifix est le seul bien que lui laisse ou lui donne la Compagnie. N'y aurait-il que son cœur où la croix ne serait pas?

» *Quatrième Semaine. La Résurrection.* — J'ai adoré Notre-Seigneur ressuscité, et je lui ai demandé d'être et de paraître ressuscité avec lui; mais j'ai tant à faire! *N'être rien à soi par l'humilité, et tout aux autres par la charité; pour l'amour et à l'imitation de Notre-Seigneur.* Mais avec la grâce, je puis tout : Notre-Seigneur ne me peut rien refuser, quand je l'invoque par Marie!

» Je veux être et vivre dans le troisième degré d'humilité; il me faut être actuellement dépouillé de tout, endurant toute espèce de peines et de souffrances, supportant les opprobres et les ignominies; ou bien, au

moins, désirer et vouloir, autant qu'il m'est permis, être traité de la sorte. Il faut une vigilance continuelle sur soi, et une mortification continuelle en toutes choses. L'amour seul peut soutenir dans ce combat; mais cet amour qu'on puise, ô mon Jésus, dans votre Cœur adorable? n'est-il pas tout-puissant?

» *Vado piscari. Venimus et nos tecum.* — Malheur à ceux qui oublieraient, chez nous, qu'ils sont en société, qui se feraient leur petit plan de vie, se créeraient leur petit avoir, s'assureraient leurs petites ressources pour faire petitement et médiocrement leur chemin. Fixes dans leur plan, sans vouloir ou savoir en sortir, ne voulant rien communiquer et craignant toujours qu'on ne s'empare de leur bien, de leurs idées, etc. Petites têtes, petits cœurs, mais non hommes de la Compagnie, non fils de saint Ignace. J'ai résolu d'éviter avec soin cette funeste tendance, qui naît à la fois de l'amour-propre et de l'avarice, et de communiquer volontiers les pensées que Dieu peut m'inspirer. Heureux si elles pouvaient servir à un autre! Il est plus capable que moi de les faire valoir. Que cherchons-nous dans la Compagnie? N'avons-nous pas un même but? Ne cherchons-nous pas un résultat d'ensemble? Plus je serai libéral, plus Dieu m'éclairera. *Date et dabitur.*

» *La pêche miraculeuse.* — J'ai été frappé du besoin que nous avons de charité dans la Compagnie; l'humilité nous enracine dans notre vocation et affermit la Compagnie; la charité nous lie à tous les membres du corps; l'obéissance nous rattache à la tête. Ces trois vertus font la force de la Compagnie. Charité à l'égard de tous, en particulier des frères coadjuteurs, de ceux des autres provinces qui savent peu notre langue, et de ceux qui, plus timides ou paraissant moins habiles, peuvent quelquefois être comme laissés de côté. Ah! je veux aimer, respecter, honorer ceux que Jésus-Christ aime tant.

» *Loquens de regno Dei.* — Le jésuite surtout ne doit parler que du règne de Dieu. Mon parti est pris. La visite qui précèdera les récréations sera employée à demander cette grâce pour moi et pour mes frères. Demander surtout l'amour de Jésus-Christ, pour le cœur; sans cela, pas de naturel; les efforts tentés n'aboutiraient pas.

» Mon Dieu, dans quelle sécheresse, quelle dissipation, quelle préoccupation, quelle impuissance suis-je tombé! Ayez pitié de moi : si vous ne me soutenez, je ne ferai rien. Je ne me désiste pas du dessein de vous servir fidèlement, mais je ne compte que sur votre secours.

» Une grande grâce, c'est d'avoir pu faire à genoux tous les exercices de cette grande retraite. »

VI

QUELQUES CANEVAS D'INSTRUCTIONS.

Fêtes de la Sainte Lance et des Clous de la Croix.

1° C'est moi qui ai fabriqué cette cruelle lance et ces clous meurtriers, par les *pensées et les sentiments* mauvais de mon cœur, par mes *œuvres* de péché et par mes *habitudes criminelles de marcher* dans la voie du mal.

2° Mais, par la miséricorde du Seigneur, ces instruments de barbarie et de mort deviennent des instruments de grâce et de vie. Ils nous ouvrent la *porte du salut et de la vie* véritable, nous préparent l'entrée dans le *séjour de la paix et de la charité*, font jaillir des *fleuves d'eau vive et d'amour divin*, qui produisent, fécondent et sanctifient l'Église notre Mère. A présent donc, *Lance bénie! bienheureux Clous!*

3° Que ces instruments sacrés touchent maintenant et mes pieds, et mes mains, et mon cœur, pour que je marche dans le chemin de la justice, j'accomplisse les œuvres de la sainteté et j'aime Dieu sans mesure. Qu'ils m'attachent à la Croix, avec Notre-Seigneur, pour vivre et mourir, comme lui, avec lui et pour lui. *Christo confixus sum Cruci.*

Invention de la Sainte Croix (3 mai).

Heureux qui trouve la croix, l'embrasse de tout son cœur et s'y attache pour y vivre et mourir : *Absit mihi gloriari.*

Il y a des gens qui ne cherchent point la croix, qui la fuient même, qui en ont horreur, qui en sont ennemis, ce qui faisait couler les larmes du grand Apôtre. D'autres la trouvent, il est vrai, mais ne l'apprécient pas, la portent avec peine, travaillent à la diminuer, soupirent après leur délivrance. Enfin, la croix de Notre-Seigneur a ses vrais disciples et ses dévots, ceux qui la cherchent, l'aiment, la préfèrent à tout; ceux dont elle est la vie.

Le moyen pour eux de la chercher, de la trouver et de s'y unir intimement, ce sont les *exercices spirituels*, qu'on pourrait définir d'après cet effet si capital.

Effectivement les exercices spirituels : 1° ôtent les obstacles à l'amour de la croix : ce sont les péchés et tout ce qui mène au péché; 2° font connaître Notre-Seigneur intimement; 3° excitent l'amour et l'imitation, de là naît l'amour de la croix; 4° fruits de la croix, consolations.

Saints Apôtres Pierre et Paul (29 juin).

Ce qui fait l'apôtre, c'est l'amour véhément pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cet amour a trois principaux caractères ou effets, répondant à la triple question que le Sauveur adressa à saint Pierre : *Simon Joannis, diligis me?*

1er Caractère : *Donner à Jésus-Christ tout son cœur*, sans réserve aucune.

2me Caractère : *Donner à Jésus-Christ des âmes*, toutes les âmes, le monde entier; s'offrir, pour le lui gagner, avec sa grâce.

3me Caractère : S'offrir en holocauste parfait pour toutes les souffrances, toutes les privations, toutes les humiliations, toutes les mortifications, tous les martyres, en vue de lui rendre plus de gloire et de lui gagner un plus grand nombre d'âmes.

Mais ne nous en tenons pas à la théorie, appliquons-nous à la pratique de tous les instants, jusque dans les plus petites choses, de manière à pouvoir dire, comme saint Paul : *Gratia Dei in me vacua non fuit.*

Ad Majorem Dei Gloriam!

La mise en pratique de cette grande maxime contient trois choses :

1° Intention de procurer à Dieu Notre-Seigneur, en agissant, la plus grande gloire possible : A. M. D. G.

2° Faire en toutes choses et parfaitement ce qui est de la volonté de Dieu, exprimée par l'obéissance et par les règles.

3° *Ne rien accorder à la nature*, mais faire, en chaque action, *l'entier sacrifice de soi.* Bien comprendre que tant qu'on ne travaille pas à se renoncer entièrement, *on perd son temps.*

Se livrer.

« *Nisi granum frumenti... mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert.* » (S. Joan.)

I. Plusieurs font des prières, plusieurs se mortifient, plusieurs travaillent, plusieurs reçoivent les sacrements, plusieurs exercent des œuvres de miséricorde, mais *peu se livrent entièrement à Dieu* Notre-Seigneur. Au fond ils s'estiment, s'aiment, se recherchent eux-mêmes, ne veulent pas cesser de s'appartenir... Ceux-là ne trouvent pas Dieu dans l'oraison, ne le goûtent pas dans la réception des sacrements, ne progressent pas en vertu, ne portent presque pas de fruit : *ipsum solum manet*, sans parler du malaise intérieur qu'ils éprouvent, du défaut de liberté et de paix. Toutes les difficultés naissent de ce qu'on ne se livre

pas ou pour le jugement, ou pour la volonté, ou pour le cœur ou pour les sens : c'est la cause de toutes les plaintes... « *Qui amat animam suam perdet eam.* »

II. Au contraire, tout à gagner à *perdre son âme*, à se livrer tout entier : 1° gloire à Dieu Notre-Seigneur; 2° progrès dans l'oraison, l'humilité, la charité, le zèle et toute sorte de perfection; 3° joie et liberté intérieures; 4° fruit dans les âmes et dans son emploi, parce qu'on devient instrument de Dieu pour le bien. En se livrant, on donne tout; mais on trouve *tout en Notre-Seigneur* : « *Si mortuum fuerit.* »

III. *Comment se livrer?* 1° Le vouloir résolument; 2° le demander sincèrement et continuellement à Dieu Notre-Seigneur; 3° dans la pratique, ne se rien accorder pour satisfaire la nature; ne vouloir, en rien, faire sa propre volonté; garder très exactement sa règle, obéir en tout, bien remplir son emploi, faire bien toutes choses, esprit de sacrifice en se mortifiant en tout, autant que possible, avec la grâce. *Hoc fac, et vives.*

Besoins de l'heure présente.

De tous les côtés on entend les gémissements des personnes de ce temps. Ils crient timidement à l'injustice et ils se résignent.

Race dégénéréel... On ne sait plus *mourir!* On ne veut plus *souffrir!* On n'ose plus *travailler* et *agir!* Au contraire, on ne cherche qu'à vivre commodément; on n'a de goût que pour le plaisir; on ne se refuse rien; on ne s'impose aucune privation, aucune pénitence.

On n'a le courage de rien faire. La génération contemporaine ne peut être guérie que par le *sang!*... Pour nous, que faire pour guérir cette race amollie et déchue? Nous laisserons-nous décourager?...

Et nous-mêmes, oublierons-nous l'*agendo contra* pour suivre aussi la pente de la nature et nous abandonner à l'entraînement de l'exemple et à sa contagion? *Absit.*

Prière, action, mortification. Voilà pour nous. — A l'égard des autres, efforçons-nous d'obtenir de chacun : 1° qu'il soit personnellement d'une conduite irréprochable et remplisse parfaitement tous ses devoirs.

2° Que, vis-à-vis du prochain, il use de toute son influence pour le ramener. Enfin tous rappelons-nous que Jésus est le *Souverain unique.* Nous nous sommes perdus en nous éloignant de lui. Nous ne serons sauvés qu'en revenant à lui!...

Ma règle et mon Tout.

A l'occasion de l'encyclique du R. P. Vicaire, du 24 mai 1885, sur l'observation des règles.

« *Bonum mihi lex oris tui super millia auri et argenti* » (Ps. 118).

Le R. P. Vicaire vient d'acquérir de nouveaux titres à notre gratitude, en nous rappelant tous à la parfaite observation de la règle.

Pas de nouvelles mesures, pas de nouvelles ordonnances, pour les besoins multiples de l'heure présente.

Il suffit d'observer ce qui est écrit.

Ainsi : 1° Il y a nécessité de prémunir notre vocation, de la conserver, de la fortifier, de la progresser. Le moyen : la règle.

2° A cause de l'état de dispersion, dangers plus grands pour les religieux, la province, la Compagnie. Préservatif : la règle.

3° Peut-être aperçoit-on quelque part comme des commencements d'abus. Remède : la règle.

4° Besoins immenses, aujourd'hui. Le mal déborde de toutes parts comme un torrent qui aurait rompu ses digues. Où trouver des hommes assez forts, assez courageux, pour tenir tête à l'orage? Il n'y a que la règle parfaitement observée, qui puisse nous donner ces hommes puissants.

5° Il nous faut des saints, des apôtres et aussi des hommes de grande grâce, faisons-nous des *hommes de règle*. La règle toujours, la règle partout, la règle tout entière, la règle avec amour!...

Oui, certes, on peut dire de la règle : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.*

Si tu le voulais!

Notre-Seigneur dit un jour distinctement ces paroles à Barthélemi Castanho : « *Barthélemi, si tu le voulais!* » Barthélemi comprit, entra dans la Compagnie et devint un parfait religieux et un véritable apôtre (Assist. Portug., 18 décembre). A méditer!

I. *Si tu le voulais!* c'est-à-dire, si tu voulais agir, quelles victoires! quelles vertus! quelle perfection! quelles œuvres pour la gloire de Dieu!

II. *Si tu le voulais!* c'est-à-dire, si tu me laissais faire... tu verrais ce que je sais, puis et veux réaliser en toi et par toi...

III. *Si tu le voulais!* c'est-à-dire, si tu voulais agir avec moi et que j'agisse avec toi, que moi et toi nous agissions de concert...

Après la Pentecôte.

« *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto* » (Act. II, 4).

Tous ceux qui dans l'Église sont *bien disposés*, reçoivent le Saint-Esprit. Ordinairement, *ils ne sentent rien;* ils doivent *croire* néanmoins qu'ils l'ont reçu. Le Père et le Fils veulent le donner. Le Saint-Esprit veut venir. Il est à la porte de notre cœur. Dès que nous lui ouvrons, que nous lui faisons place, aussitôt il entre, se répand en nous-mêmes,

en nos âmes et les remplit, plus prompt que les rayons du soleil ne pénètrent dans l'appartement, que le torrent n'envahit la plaine quand on lui livre passage... Ici peut s'appliquer la parole de saint Augustin : « *Amicus Dei esse si voluero, ecce nunc fio* » (Conf.).

Partons de ce *principe* inébranlable, que *nous avons reçu le Saint-Esprit et agissons en conséquence.* Plus certains que si un ange nous apportait cette nouvelle, ou que nous sentions sa présence (sans nous être disposés), soyons déterminés à compter avec l'Esprit divin qui est en nous, à vivre de lui et en lui. Livrons-nous à sa conduite, en sorte que lui seul inspire et dirige toutes nos pensées, nos volontés, nos paroles et nos œuvres.

Rien de plus dangereux que la tentation qui nous porte à juger que le Saint-Esprit n'est pas venu, quand nous ne le sentons pas. Rien de plus funeste que d'y succomber. Alors on s'abandonne à la tristesse, on se livre au découragement et on laisse la nature suivre sa pente... Combien qui, trompés par le démon, ont de cette manière fait fausse route, se sont perdus ou n'ont fait que mener une vie languissante et naturelle!... Les saints, au contraire, ont cru... Croyons, nous aussi; marchons; agissons!...

Unum necessarium.

Marthe était en sollicitude pour beaucoup de choses. Notre-Seigneur lui dit de ne pas se troubler : qu'une seule chose était nécessaire : « *Porro unum est necessarium.* »

I. *Une chose est nécessaire.* — Quelle? Pas les richesses, pas la gloire de ce monde, pas les consolations de la terre, pas la santé, pas même la vie.

Dieu est cette chose nécessaire; parce que Dieu est le principe et la fin de tout; Il est le fondement, le centre, le faîte de toutes choses; Il est aussi la règle de toutes.

C'est pourquoi, ni l'homme, ni la famille, ni la société, ni une institution quelconque ne peut se passer de Dieu. Malheur à qui veut se passer de Dieu! Il se perdra, il penche vers sa ruine, il descend au néant.

Comme je sens le besoin de Dieu pour la prière, le travail, le sacrifice, pour tout, toujours, partout!

II. *Une seule chose est nécessaire.* — Dieu! Impossible qu'il y ait deux ou plusieurs nécessaires proprement dits : « *Nemo potest duobus dominis servire.* » Même strictement, Dieu seul est nécessaire, parce que tout le reste est accessoire; on peut s'en passer. Il y a des êtres qui s'imaginent que non seulement Dieu n'est pas nécessaire, mais qui se font des nécessités de tout le reste, hormis Dieu. Quel renversement! quel désordre! quelle folie!

Dieu seul! Dieu seul pour le temps et pour l'éternité! Etre prêt à tout perdre, à tout sacrifier pour obtenir, conserver Dieu.

III. *Une seule chose suffit*, — c'est *Dieu*. Si pour Dieu on laisse tout, on trouve tout en Dieu. Il nous tient lieu de tout. La volonté de Dieu, son bon plaisir nous satisfait parfaitement. « *Ostende nobis Patrem et sufficit nobis.* » (Joan. 14, 8).

VII

HOMMAGES RENDUS AU SERVITEUR DE DIEU.

I. — Les approbations épiscopales, publiées au commencement de ce volume, rendent le plus bel hommage à la sainteté du P. Paul Ginhac; il suffit de les parcourir pour se convaincre de la sincérité et de la respectueuse admiration qui les a dictées.

Plus récemment, une quarantaine d'évêques, archevêques et cardinaux, apprenant que le temps était venu d'adresser au Saint-Père des Lettres postulatoires en vue de la béatification du serviteur de Dieu, se sont empressés d'unir leurs instances.

A ces hommages des pasteurs viennent incessamment se joindre ceux des fidèles, ceux des religieux de différents ordres, des prêtres séculiers. Des lettres venues de tous les pays disent que la vie du P. Paul produit d'admirables fruits de sainteté et que son intercession obtient des prodiges.

II. — Comme complément, il nous paraît intéressant de citer le vœu qu'adoptèrent à l'unanimité les Pères de Toulouse, réunis en Congrégation Provinciale à 's Heeren-Elderen, vers la fin de juillet 1902. Ils voulurent qu'il fût, pour l'avenir, *un document authentique de la réputation de sainteté* dont jouissait l'homme de Dieu, auprès de ceux de ses frères qui le connurent le plus intimement, durant de longues années.

« Cum Deus insigni gratia Provinciæ nostræ Tolosanæ virum dederit, P. Paulum Ginhac, omni sanctitate vitæ conspicuum, fide nimirum invicta, spe inconcussa et ardenti caritate, summa insuper humilitate, perfecta sui abnegatione, constanti atque universa sensuum mortificatione, rara spirituum discretione et prudentia, arctissimaque cum Deo conjunctione, et animo vel in minimis rebus ad cœlestia sublevato, præterea insigni suavitate, mira patientia et benevolentia in omnes singulari, præstantique devotione in Ecclesiam summumque Pontificem;

» Cum aliunde omnes qui servum Dei noverint, sive de Nostris sive de externis, eum tanquam sanctum habuerint, multique privatim invocare soleant, gratias illius intercessioni acceptas referant, et ejus vesti-

giis insistendi desiderio ad omnem virtutem exercendam excitati esse ferantur;

» Cum denique omnes, qui cum eo conversati sunt aut ejus historiam legerunt, censeant omnino talem virum dignum esse qui veneratioui fidelium ab Ecclesia proponatur;

» Hinc placet Congregationi Provinciali postulare, juxta mentem litterarum quas Adm. R. P. Generalis R. P. Provinciali mittendas curavit 27 martii 1901, ut processus juridicus de sanctitate Patris Pauli Ginhac quamprimum instituatur. »

III. — Enfin, le lecteur sera heureux de trouver, à la fin de ce volume, le texte des prières qui sont demandées de toutes parts avec des reliques et des images du serviteur de Dieu.

Vénéré P. Paul, qui avez tant aimé le Divin Roi, Jésus-Christ, Notre-Seigneur, et qui, pour lui plaire, avez été constant dans la pratique du renoncement, de la mortification et de l'humilité, fervent dans la prière, généreux dans l'exercice de la charité et du zèle apostolique; vous qui étiez tellement mort à vous-même qu'on vit réalisé en votre personne le mot de l'apôtre Saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi » nous vous en supplions, par cet amour dont vous brûliez pour Dieu Notre-Seigneur, obtenez-nous la faveur que nous sollicitons...; obtenez-nous surtout la grâce de vivre et de mourir, comme vous, fidèles à l'étendard du Roi Jésus et de sa divine Mère, la Vierge Immaculée. Ainsi soit-il.

Vierge très pure, vous que le P. Paul Ginhac honorait avec une tendre piété et qu'il invoquait avec une filiale confiance, vous dont il exaltait les glorieux privilèges; accordez-nous, par ses mérites, la grâce que nous désirons...; faites surtout qu'en vous témoignant, comme lui, notre amour, nous puissions aussi, comme lui, aimer et imiter Jésus notre Divin Roi. Ainsi soit-il.

Seigneur Jésus, qui avez accordé à votre fidèle serviteur, le P. Paul Ginhac, la grâce de connaître l'amour de votre divin Cœur et d'être embrasé de ses flammes; accordez-nous, par ses mérites et son intercession, la faveur que nous sollicitons...; accordez-nous aussi de sentir, comme lui, les ardeurs de la charité divine, et de ne vouloir vivre que pour procurer la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. Ainsi soit-il.

Pater, Ave, Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto... Amen.

TABLE ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

Abandon à la Providence — 86, 88, 102, 132, 158, 181, 213 et suiv., 257; Voir *confiance.*

Abnégation — pratiquée, recommandée, 67, 194, 229, 236, 240, 250, 261, 327, etc. Voir : *Mortification, patience.*

Afrique — faveurs, 455.

Alsace — Strasbourg, 439-443.

Amitié — P. Dubuisson, 108-110; P. Ramière, 190; P. Drevon, 259; PP. M. Bouix, A. Carayon, et Elesban de Guilhermy, 164, 285-290; général de Sonis, 176, 273.

Amour de Dieu — lui inspire : haine du péché, 38, 203, 299, 314, 381; désir des souffrances, 164, 212, 218, 268; confiance, 328; ferveur, 173, 380; générosité, 328; joie dans les persécutions, 140, 262; paroles enflammées, 47, 216, 221, 314; Voir : *Apostolat, Sacré Cœur, de Jésus, zèle,* etc.

Amour du prochain — Voir : *amitié, apostolat, charité, zèle.*

Anges Gardiens — dévotion, 150, 191.

Angleterre — Exercices à Londres, 303; faveurs, 420, 453.

Apostolat — auprès des enfants, 32; des communautés religieuses, 115, 126, 165, etc., *passim;* des mourants, 160, 352; d'un pécheur obstiné, 179; des humbles, 30, 40, 100, 154, 178, 255; des prêtres, 184, 252, 353; des riches, 167; des soldats, 155, 176, 179. Voir : *correspondance, Exercices, missions, zèle.*

Audiffret (P. d') — 147, 163.

Auréole lumineuse — 295, 396.

Aussac de Saint-Palais (M. d') — 166.

Austérité — 38, 67, 73, 148, 172, 239, 336.

Auxiliatrice (Société de Marie) — la R. M. Marie-Thérèse fondatrice; ses épreuves, ses vertus, 120 et suiv.

Auxiliatrice des âmes du Purgatoire — retraites données, 302.

Avignon (noviciat d') — ferveur du P. Paul, 22; diaire, 480.

Belgique — Faveurs, 443, 441.

Ben-Aknoun (orphelinat de) — premiers vœux, 480; régence, 128; seconde conversion, 473; diaire, 480.

Béthanie (l'œuvre de) — à Marseille, 284.
Biographie — influence, 464, 469.
Blanchard (R. P. G.) — 378.
Boussac (P. L.) — 136.
Bréviaire — 202, 241.

Carmel — de Tours, 165 et suiv.; de Paris, 299, etc.
Castres — troisième an, 158, 349.
Catéchismes (œuvre des) — à Toulouse, 100; à Castres, 178, 351.
Cellule du P. Paul — 402, 440.
Cénacle (Notre-Dame du) — retraites, 255, 267, 301, 308.
Charaix (abbé de) — 17, 25.
Charité — envers les pauvres, 8; les exilés d'Aragon, 139; les frères coadjuteurs, 98, 206, 344; les hôtes, 278; les malades, 67, 137, 207, 245, 268, 375; les novices, 64, 73, 107, 133; les pauvres et les riches, 283, 351; envers tous, 38, 105, 256, 280, 344, 378, 424, etc., *passim*. Voir : *amitié, amour de Dieu, apostolat, piété.*
Chasteté — au collège, 11, 16; tenue ferme, 38, 310; regards, 195. Voir : *modestie, mortification.*
Chirac — (Petit séminaire de) — insubordination, 12.
Ciel — 110, 216.
Clausade (P. François-Marie) — fondateur du Tiers-Ordre Régulier de Saint-François, 281, 357.
Compagnie de Jésus — amour, 40, 58, 64, 77, 90, 140, 284, 290, 397.
Compagnon (règle du) — 99.
Confiance en Dieu — 182, 371, etc. Voir : *espérance, abandon.*
Consolations données — 109, 125, 135, 138, 167, 214, 233, 287, etc.
Constance — 193, 352.
Conversations — surnaturelles, intéressantes, 98, 203, 244, 259, 355; entretiens avec parenté, 44, 355, 356.
Conversion miraculeuse — 18, 180, 415 et suiv.
Correction des défauts — 54, 57, 67, 68, 97, 104, 138, 148, 157, 299, 320.
Correctionnelle (en police) — 258.
Correspondance — discrétion, 358; fermeté et bonté, 360; fidélité, 361; tact et délicatesse, 362; noble simplicité, 363; esprit apostolique, 255, 284, 365.
Courtoisie religieuse — à Mourvilles, 283.
Crédit auprès de Dieu — faveurs obtenues, 134, 365-369, 482.
Croix — amour, 48, 61, 70, 85, 216, 311, 400, etc.
Culte divin — Voir *Foi :* 101, 161, 202, 252, 262, 277, 327, 373.

Décrets de 1880 — 260.
Défauts — Voir : *correction.*
Desprez (Cardinal) — 142, 283.
Désolations — acceptées avec amour, 60, 71, 91, 157, 160, 234.
Dettes — confiance en Dieu, 101.
Dévotions — recommandées, 189; réserve à l'égard des nouvelles, 188; dévotion à saint Joseph, 381; aux Saints Anges, 194; à Saint Ignace, 192. Voir : *Sacré Cœur, Sainte Vierge.*
Direction — empire sur les âmes et lumières surnaturelles, 112,

136; âmes d'élite, 165, 175; austérité, 74; quelques principes, 172, 222, 328; prudence surnaturelle, 188; efficacité, 171, 282, 301, 304; sujets mystiques, 302, 337; connaissance des âmes, 332; réserve et initiative, 151, 245, 334; respect pour l'action de Dieu, 335; fermeté et indulgence, 333; large part à l'activité, 375.

Doctrine — solide, 46, 172, 187; élevée, pratique, 324, 355, 374.

Dons surnaturels — de toucher les âmes, 112, 248; de changer les cœurs, 136, 294, 304, 332; de consoler, 135, 482 et suiv.; prudente réserve, 487.

Douceur — envers les novices, 64, 73, 130, 134, 138; envers les étrangers, 163, 183, 310; à la fin de sa vie, 378, 379.

Dubuisson (Père E.). — Amitié, 108.

Edification — continuelle, 93, etc., *passim.*, 308, 350, 351.

Eglise (Sainte) — amour, 76, 137, 163, 212, 243, 257, 261; obéissance, 290, 373.

Eloquence — onction, simplicité, vigueur, 140, 152, 247, 304, 313.

Espagne — les exilés d'Aragon à Sainte-Marie-des-Champs, 139, 146; deux voyages à Uclès, 292, et 384; faveurs, 452.

Espérance — en Dieu seul, dans les difficultés matérielles, 101, 202; dans le gouvernement, 104; dans les désolations, 71, 158, 232, 257 et suiv.; dans les infirmités; voir : lettres à sa famille; dans la persécution, 140, 258, 261 et suiv.; en face de la mort, 281, 382, 395.

Eucharistie — ferveur à l'autel, 41, 70, 202, 226, 253, 329; en adoration, 65, 202, 253, 277, 327.

Europe — faveurs, 409-455; en dehors, 455-462.

Examen particulier — 150, 227, 238, 253, 293, 319, 327.

Exercices de Saint Ignace — instrument de sainteté pour lui, 52, 60, 64, 114, 192, 491 et suiv.; pour les autres, 171, 229, 311 et suiv.; recevoir, donner, et faire les Exercices, 318; part faite à la prière, à la mortification, 305, 308, 312; quelques souvenirs, 314; l'homme des Exercices, 323; œuvre des..., 347.

Expulsion (décrets d'), 260; sainte résistance, 262.

Famille — affection surnaturelle, 43, 208-223, 266; piété. Voir : *Ginhac.*

Faveurs extraordinaires — durant la vie, 301, 365, 482 et suiv.; après la mort, 409 à 462; spirituelles, 415-422, 467, 468, 483; temporelles, 414.

Foi — respect pour la hiérarchie ecclésiastique, 163, 184; pour les âmes, 310, 334, 364; pour les prêtres, 184; pour le Saint-Sacrement, 65, 202, 252; pour la liturgie, 202, 311, 376; pour les supérieurs, 377; les inférieurs, 233; pour le lieu saint, 202, 338; conformité du sentiment avec la liturgie, 137; le surnaturel, dans les épreuves, 261; dans les relations avec le prochain, 112, 178, 268; en tout,

82, 228, 249, 300, 327, 377, etc. Voir : *Dévotions.*
Force — courage, 32, 203, 265; dans la souffrance, 200, 240, 280, 306.
Fouillot (Père) — 51 et suiv.; 160.
France — faveurs, 409-439.
Frères coadjuteurs — objet de prédilection, 204.
Funérailles — 397.

Gaîté — dans l'intimité, 197, et suiv., 308; dans les conversations, 259.
Générosité — au service de Dieu, du Divin Roi, 195, 315, 325, 328, 338, 352.
Ginhac (Les) : famille patriarcale, 2; ancêtres, 4; Antoine et Monique Ginhac, 6; leurs vertus, 44, 78; deuils, 43, 82, 212 et suiv., 219; abbé Paul, 211, 354.
Gitanos — apostolat, 155.
Gouvernement — surnaturel, 104; tendre sollicitude, 99 et suiv.; précision, 103; largeur d'esprit, 104, 202, 206, 244, 246.
Grâces — accordées au P. Paul, 18, 33, 135, 473, 482, etc; obtenues par son intercession, 415. Voir : *faveurs, dons.*
Guérisons — 404, 462 et suiv.

Hollande — faveurs, 447-456.
Hommages — XII-XXXII, 398-401, 505.
Humilité — Le P. G. avoue sa modeste origine, 9; s'humilie devant les novices, 72, 73, 134; désire être averti et corrigé, 55, 68, 78, 199; redoute les éloges, 57, 77; serviteur de tous, 95, 197, 204, 339; désire dernière place, 89, 205, 268; a de lui-même basse opinion, 48, 50, 61, 71, 115, 162, 225, 267, etc.; à l'heure de la mort, 394; troisième degré d'humilité atteint, 338, 342; humilité glorifiée, 402 et suiv.

Ignace (Saint) — 192, 327.
Injures — pardonnées, 73, 265, 310.
Instructeur du troisième an — à Castres, 160, 349; à Paray-le-Monial, 224; à Mourvilles, 270; idéal réalisé, 238, 240, 247.
Intercession — 365 et suiv.
Instructions — canevas, 490 et suiv.
Irlande — grâces obtenues, 454.
Issoulier (Père) — 353, 391.
Italie — faveurs, 451.

Jérusalem — faveurs, 459.
Jésus-Christ — amour confiant, 58, 60, 71, 265; généreux, 59, 76, 222, 227, 241, 268; dans le travail et la souffrance, 230, 231, 238, 262; sans mesure, 241, 248, 381; vie d'union, 249, 382.
Jeunesse — orageuse, 10-18.
Joseph (Saint) — 65, 131, 383.
Journal spirituel — 70 et suiv., 491 et suiv.
Journal impie — attaques, 444.
Jouve (Le Père H.) — à Mende, 20.

Lettres de direction — 358.
Liesse (N.-D. de) — P. S. Fouillot, P. Paul tertiaire, 51-61.
Ligonès (Mgr de) — 354.
Lourdes (*Notre-Dame*) — 424, 436.
Lumières surnaturelles — 301.

Lyon — faveurs, 439.

Maduré — faveur obtenue, 457.
Maître des novices — à Vals, 63-74; à Toulouse, 128-158; journal spirituel, 63, 130; portrait du P. Maître à ses débuts, 66-75; la dernière année, 146, 158; formation des novices, 133-139.
Marie de Jésus (R. M.) — 116.
Marie-Thérèse (R. M.) — 121.
Martin (R. P. L.) — 141, 401.
Marvejols — sœur Marie-Philomène, 12, 211; Exercices donnés, 356.
Mazel (le) — berceau du P. Paul, 1; de nombreux prêtres, 4; asile des confesseurs de la foi, 4; visite après le sacerdoce, 44.
Médiocrité — combattue, 316, 326.
Méditations — sujets, 490 et suiv.
Mende — Paul écolier, 9 et suiv.; retraite au Grand Séminaire, 355.
Ménologe — encouragé, 286, 288.
Missions (aux pays infidèles) — désirées, 34, 50, 59, 160, 178, 268.
Modestie — observée à la perfection, 96, 98, 150, 242, 340; curiosité réprimée, 127, 173, 303, 308.
Mort — pensées élevées, 214 et suiv., 314, 384; préparation, 291, 360, 382; Extrême-Onction, 394; dernier soupir, 398; éloges, 398.
Mortification — dans le sommeil, 30, 93, 95, 175, 308; dans les voyages, 96, 303, 308; dans la nourriture, 66, 95, 149, 277, 308, 373; dans la prière 34, 202, 245, 253; macérations, 44, 151, 183; 201, 311; froid supporté, 196, 277; flagellations sanglantes, 250, 276; mortification en toutes choses, 38, 66, 278, 325, etc., *passim*. Voir : *abnégation*.
Mourvilles (Château de) — généreusement offert, 270 et suiv.

Namur — guérison, 444.
Nancy — faveurs, 419, 439, etc.
Notre-Dame de Liesse — troisième an, 51; notes de retraite, 491 et suiv.
Noviciat — ferveur, 22, 63.

Obéissance — parfaite, 204, 375, 391; recommandée, 315, 375.
Olivaint (P.) — 163.
Oraison — fervente, 30, 58, 64, 129, 131; recommandée, 132, 248, 422; continuelle, 185, 202, 306; grâces d'oraison, 232 et suiv.; 375.

Paray-le-Monial — le Sacré Cœur, 224.
Passions — maîtrisées, 66, 94, 138, 242, 244, 342, 374.
Patience — inaltérable, 34, 37, 38, 137, 153, 309; dans la douleur, 279, 306, 345, 385; dans les aridités, 231, 358; à la mort, 394; dans les voyages, 96, 149, 157; dans les vêtements, 277, 337.
Pauvreté — pauvre de Jésus-Christ, 80, 149, 277, 340.
Péché — Haine, 21, 39, 203, 268, 314, 318.
Père des âmes — 89, 107.
Père (Saint-) — 184, 283, 290, 298, 375. Voir : *Sainte Eglise*.
Piété — filiale, 9, 17, 43; frater-

nelle, 212. — Voir : *dévotions, oraison*, etc.
Portrait du P. Ginhac — 343, 487.
Prélats — cardinal Desprez, 283, cardinal Perraud, 260; Mgr Fontenau, 353; Mgr Goux, 398; Mgr Cazet, 94; Mgr Barthe, 338.
Probation 3e à Notre-Dame de Liesse — 51.
Procès ordinaire informatif — 469.
Profession — sentiments élevés, 75.
Protection — enfants, 424 et suiv.

Reconnaissance — délicate, généreuse, 169, 174, 219, 278, 289, 306, 348.
Recteur — idéal du P. Ginhac, 86 et suiv.; édification, 92; régularité, 97; prudence, 99; paternité, 105, 204; examen de prévoyance, 102. Voir : *apostolat, direction*, etc.
Recueillement — 422.
Régence — à Ben-Aknoun, 27.
Règles — 249, 325, 330.
Régularité — constante et parfaite, 97 et suiv.; 196, *passim*.
Reims — faveurs, 437.
Réparatrice (Société de Marie) — la R. M. Marie de Jésus, fondatrice, 116; direction donnée, 114 et suiv.; 299, 310, etc.
Réputation de sainteté — 401 et suiv.
Respect — Voir : *Foi, courtoisie*.
Retraites — Voir : *Exercices*.
Roi (Divin) — 248, 315, 317.
Rome — 143, 308; Pie IX, 145.

Sacré Cœur — disciple et apôtre, 225 et suiv.; confiance, 53, 65, 71, 161, 238, 313, 393; consécration, 58, 190, 227, 382; mission, 228.
Sainteté — réputation, 127, 172, 250, 256, 293, 351; impression produite, 180, 351, etc.
Serverette — 3.
Sonis (le général de) — 176, 273.
Stanislas (Saint) — 144.
Surnaturels (dons) — trois grandes grâces, 232; lumières, 112, 136, 191, 246, 254, 363; auréole lumineuse, 295, 399; dans sa vie, 83, 247, 339, 377. Voir : *Foi*.
Survivance apostolique — 462 et suiv.

Tananarive — faveurs, 417, 455.
Thérèse de Saint Joseph — Prieure, Tours, 166, 236.
Tombe — pèlerinage, 401.
Toulouse (rue des Fleurs) — P. Ginhac Recteur et P. Maître, 84.
Tours — fondation, externat, 170.

Uclès — Exercices donnés, 292, 385.
Union avec Dieu — 65, 83, 87, 112, 130, 383.

Vals (scolasticat de) — asile des proscrits, 34; études, 38; sacerdoce, 40; direction, 46, 56, 63.
Variété — des faveurs obtenues, 409-423; des personnes exaucées, 423-435; des régions, 435-462.
Vierge sainte, Mère de Dieu — invoquée, honorée, imitée, 41, 64, 70, 75, 85, 87, 90, 225, 378, 392.

Villefort (Père de) — Visiteur à Vals, 49.
Vœux — 27, 59, 80, 382.
Voyages — sanctifiés, 331. *Voir : Pauvreté.*
Zèle — surnaturel, 112, 178; désintéressé, 182; ardent, 170, 205, 238; continuel, 32, 330; sans mesure, 59, 328. Voir : *apostolat, amour du prochain, missions.*

TABLE ALPHABÉTIQUE DES TÉMOINS

Abbadie, 34, 476. Adam (M^lle), 406. André, 135. Anglade, 137. Audiffret (d'), 147, 154.

Baër, 31. Barbérassi, S. J., 435. Bardol (S^r), 19. Barraud, 252. Barthe (Mgr), 191, 338. Barthoulot, 229. Baulard, 28, 29. Baurens, 329. Beaupuy (de) 379. Beccari (C.), 471. Belot (J.-B.), 476. Bénédictin (un Prieur), 401, 406. Besqueut (A.), 489. Besson (J.), 464. Blanc, 14. Blanchard, 57, 118, 225, 401, 468. Bœllinger (M^me), 442. Bosc, 229, 375. Bouchard, 8. Bouissou, 182, 201. Boutié, 67. Breysse, 94. Bruel, 197.

Candeloup, 113. Candide (R^me D.), 126. Capdepon, 239, 398. Carrère, 377. Castan (S^r), 19. Castets, 351. Cazeaux, 41. Cazet (Mgr), 94, 466, 474. Celle, 56, 193, 333. Chassegros, 474. Charbonnel, 5. Charel, 282, 433, 478. Chaumet, 253. Chauvet, 132. Chomette (abbé), 437. Clairet, 37, 279. Clausade, 357-358. Coste, 13. Cottet, 197. Cros (L.), 475. Crouzil (abbé L.), 425, 435.

Damas (C. de), 476. Descamps, 209, 251, 252, 257, 341, 469. Deshortes, 184. Desjardins, 82. Despy-Delooy (M^me), 446. Douste, 37, 38, 45. Doyle (William), 454. Drevon, 259. Dubourg, 195. Dupeyron (P.), 467. Durand (André), 476.

Émilie (S^r), 439. Étienne (P.), 357.

Faure, 334. Fayet, 254. Finaz, 473. Fine (R. P. E.), 469. Fontanié, 321. Fouillot, 62. Freddi, 248. Frézals, 367. Friedl, 247. Frugès, 388, 396.

Gaudiosi, 251. Gautrelet, 83. Gendronneau, 250. Ginhac (abbé Paul), 355. Ginhac (abbé Vincent), 20. Gironde (Gilbert de), 457. Graule, 185.

Hayes, 251. Husson, 294-295.

Issoulier, 205. Jean, 40. Jean-Jacquot, 22.

Kreiten, 198.

Lachaud (E. de), 476. Lalardie, 207. Lambron, 24. Lamy de la Chapelle, 93. Lassberg (de), 198. Lazzarini, 253. Lebreton (François), 456. Léveillé, 251. Ligonnès (Mgr de), 354. Louis (S^r Saint), 409.

Maillet, 47. Marie de S. Mau-

rice (R. M.), 117. Marie de S. Félix (Sr), 459. Marie de S. Joseph (R. M.), 172. Marie (Sr Saturnin), 449. Martin (T. R. P.), 141, 399. Maurin (abbé), 10, 12, 15. Maurin (P.), 96. Mazelie (Sr), 18. Michel (chanoine), 1, 2, 8, 13. Michel (P.), 347. Montaigu (R. M. de), 264. Morel, 191. Moure, 10-15. Muller, 251.

Nazareth, 389, 390. Nègre (J.), 426. Nicolay (de), 397.

Orti, 376, 387. Osty, 179, 206, 208.

Pantel, 9. Pardow, 314. Passard, 196. Patris de Champagne, 251. Peis (J.), 476. Petit (Joseph), 484. Petrazzoli, 100. Peyroux, 281. Portalié, 103, 328, 335, 339. Portaluri, 181. Pouget, 106, 196. Pradel, 393, 395, 396. Prinzen (A.), 447. Protestant (Dr), 423.

Ramadié (Mgr), 225. Ramière (H.), 465. Régnault, 209. Rivier, 65. Roucanières, 299. Roulleau, 195. Rouys, 204-205. Russel (Sr), 361.

Saint-Maurice (R. M. de), 117. Sainte-Vallière (de), 134. Sauze, 77. Schmith (Ch.), 440. Scorraille (de), 182. Sécail, 72, 93. Sercan, 54. Souche, 474. Speder (Ch. J.), 467.

Tabar (X.), 471. Terrasse, 65, 72. Terrier, 55. Teyssèdre, 158, 283, 293. Thenissen, 447. Thérèse de Jésus, 406. Thérèse de Saint-Joseph (Sr), 19, 165, 230, 294. Thiébaud (A.), 401.

Vailhe (Dr Louis), 405. Valcarce, 342. Vallenet, 67. Vassal (de), 391. Verdier, 24. Villefort (de), 49. Villèle (Joseph de), 105, 286, 417, 455. Vincent, 5, 6. *Vie Manuscrite* (auteur de la), 2-4, 16, 42, 81, 107, 184, 278.

Wagner, 133. Waldegg (de), 255, 267.

Zerbinati, 253.

TABLE DES MATIERES

Lettre de Mgr l'Évêque de Tournai VI
Préface VII
Préface de la première édition VII
Préface de la quatrième édition X
Approbations ecclésiastiques : de S. E. le Cardinal Vico, Nonce Apostolique à Madrid; de Leurs Éminences les Cardinaux de Bordeaux, Montpellier, Reims, Malines, Paris, Autun; des Archevêques d'Auch, de Cambrai, d'Albi, de Toulouse, d'Aix; des Évêques de Montpellier, Marseille, Angoulême, Aire, Le Puy, Troyes, etc. XIII

CHAPITRE I. Enfance et jeunesse (1824-1843).
I. La famille : Serverette; les ancêtres; la parenté. — II. Le Mazel : naissance de Paul; Antoine Giniac et Claire-Monique Fabre; éducation première. — III. La lutte : au collège de Mende; au petit séminaire de Chirac et de Mende. — IV. La vocation : dernière crise; influence d'une mère; le Christ de la mission; conversion merveilleuse 1

CHAPITRE II. Formation religieuse (1843-1855).
I. Le noviciat : ferveur du F. Paul. — II. La régence : l'orphelinat de Ben-Aknoun; mortification; zèle; faveur divine. — III. Le scolasticat : Vals en 1848; vertus de l'étudiant. — IV. Le sacerdoce : le P. Paul catéchiste, socius du Père Maître, au saint autel; une visite au Mazel 22

CHAPITRE III. Troisième année de probation (1858-1859).
I. Après le sacerdoce : le P. Paul Père Spirituel, Père Maître, le P. de Villefort à Vals. — II. Notre-Dame de Liesse : grande retraite; lutte contre les défauts; la vie intérieure; retraite de fin d'année 46

CHAPITRE IV. Le noviciat de vals (1855-1860).
I. Travail de sanctification : dispositions intimes; admiration des novices; restriction; le Père Maître peint par lui-même; impression d'un novice et d'un tertiaire. — II. La profession : fête de l'Assomption de Notre-Dame; sentiments du nouveau profès; graves témoignages 63

CHAPITRE V. Toulouse — le p. ginhac recteur (1860-1869).

I. La rue des Fleurs : nouvelle croix; idéal du parfait supérieur. — II. Édification : divers témoignages. — III. Observation des règles. — IV. Administration : sollicitude pour le spirituel; pour le temporel, confiance en Dieu; soin des détails et largeur d'esprit. — V. Paternité : affection sincère; condescendance; le P. É. Dubuisson 81

CHAPITRE VI. Toulouse — œuvres de zèle (1860-1869).

I. Action apostolique : cachée, mais puissante; élément intérieur; lumières surnaturelles; édification; les Exercices. — II. Société de Marie Réparatrice : le R. P. Studer; la T. R. Mère Marie de Jésus; le travail des constitutions; la direction; dévouement fidèle. — III. Société de Marie Auxiliatrice : la T. R. Mère Thérèse de Soubiran à Castelnaudary; à Toulouse; précieux concours; constitutions approuvées par Pie IX; le Calvaire; sublime résignation; récompense. — IV. Divers ministères; une retraite à la Trappe de Notre-Dame du Désert 111

CHAPITRE VII. Toulouse — le père maitre (1860-1869).

I. Esprit d'oraison : méthode; fruit pratique, d'après le journal spirituel; instantes recommandations. — II. Formation des novices : influence de l'exemple; art d'instruire, de consoler, de reprendre. — III. Les novices d'Aragon à Sainte-Marie-des-Champs : arrivée des exilés; dévouement du Père Recteur; relations fraternelles. — IV. Voyage à Rome : la ville sainte; saint Stanislas, patron des novices; Pie IX. — V. Dernière année : souvenir du P. Louis d'Audiffret; notes d'un novice; départ 128

CHAPITRE VIII. Castres — l'apôtre (1869-1877).

I. Débuts du troisième an : les difficultés; bénédictions du Sacré Cœur; lettre à Sœur Marie-Philomène; angoisses religieuses et patriotiques. — II. Carmel de Tours : la Mère Thérèse de Saint Joseph; Mme d'Aussac de Saint-Palais, à Castres, à Tours; dévouement du P. Paul; l'externat Saint-Grégoire; deux retraites au Carmel; doctrine; édification. — III. Ministères à Castres : le général de Sonis; lettres; les pauvres; dévouement pour tous, surtout pour les prêtres 159

CHAPITRE IX. Castres — le père instructeur (1869-1877).

I. Formation des tertiaires : la doctrine; les dévotions; consécration au Sacré Cœur; les saints Anges; saint Ignace. — II. Éloquence de l'exemple : témoignage des tertiaires, des Pères de résidence. — III. Sollicitude pour les Frères coadjuteurs : direction; observations; prévenances maternelles. — IV. Deuil de famille : affection pour les siens; consolations données; lettres du P. Paul à sa sœur Eugénie, à son frère Victor 186

CHAPITRE X. Paray-le-monial (1877-1880).

I. Apôtre et disciple du Sacré-Cœur : fervente retraite; mission confiée à la Compagnie. — II. Voie douloureuse : vertu héroïque; purgatoire de l'âme. — III. L'idéal du Père Instructeur : prière, charité, abnégation; journal d'un Père Tertiaire. — IV. Éloquence du cœur : conférences; souvenirs ineffaçables. — V. Apostolat : retraite à Autun; conseils à un prêtre; communautés religieuses. — VI. Vie de foi dans les épreuves : chronique de Paray; l'expulsion du 29 juin 1880; séjour à l'orphelinat 224

CHAPITRE XI. Mourvilles — années de solitude (1880-1890).

I. Un refuge après la tempête : le château de Mourvilles; installation; calme malgré les menaces; le général de Sonis. — II. Vie intime à Mourvilles : la journée du Père Instructeur; les hôtes; les récréations; patience admirable. — III. Rayonnement de la sainteté; les pèlerins de Mourvilles; le R. P. François-Marie Clausade; relations avec le dehors; correspondance. — IV. Amitié religieuse; les Pères M. Bouix, A. Carayon, É. de Guilhermy; consolations dans les épreuves; amour de la Compagnie et de la Sainte Église 270

CHAPITRE XII. Mourvilles — les exercices de saint ignace.

I. Vacances apostoliques : les Exercices à Uclès, dans les scolasticats; auréole lumineuse. — II. Exercices dans les communautés religieuses; variété; efficacité; deux retraites dans un Carmel de Paris; Société des Auxiliatrices des âmes du purgatoire; souvenirs. — III. Quelques traits d'édification : union avec Dieu; veilles; à Rome, continuel sacrifice; condescendance; patience; charité; ferveur. — IV. Exercices dans la Compagnie : méthode; aperçus élevés; méditations pénétrantes. — V. L'homme des Exercices : pendant les retraites; dans tout le cours de la vie 291

CHAPITRE XIII. Mourvilles — le père ginhac directeur des ames.

I. Doctrine spirituelle : le P. A. Bouissou; enseignement élevé et pratique; recueil de maximes; quelques principes de spiritualité. II. La direction : voie unique; réserve et prudence; respect pour le travail de Dieu; la contemplation. — III. Portrait du saint directeur : vertus religieuses; troisième degré d'humilité; bonté paternelle. — IV. Départ de Mourvilles 323

CHAPITRE XIV. Castres — dernières années (1890-1895).

I. Apostolat : œuvres de Castres; retraite à Mende; à Marvejols; à Notre-Dame-de-la-Drèche. — II. Correspondance : réserve; constante sollicitude; fermeté et douceur; direction pratique et élevée; noble simplicité; dévouement. — III. Puissance d'intercession : faveurs obtenues. — IV. Fête intime : cinquante années de vie religieuse. — V. Le saint Instructeur : infirmités de l'âge; rayonnement de toutes

les vertus religieuses; témoignages des derniers disciples; exquise charité 349

CHAPITRE XV. Castres — la mort du serviteur de dieu.

I. *Estote parati* : pensée de la mort; crainte et confiance; préparation; vœu d'immolation continuelle; prière. — II. Dernière lutte : retraite à Paris, à Uclès; premières atteintes du mal; les grands Exercices; vives inquiétudes; soins acceptés par obéissance; piété et charité pendant le délire; mort du P. Issoulier; l'Extrême-Onction; les adieux; le dernier soupir; deuil et vénération des fidèles; funérailles. — III. Réputation de sainteté : sentiments des fidèles, du R. P. Provincial, du T. R. P. Général; le P. Paul proposé comme modèle; pris pour intercesseur; sa tombe; sa cellule à l'allée Corbière . . . 378

CHAPITRE XVI. Humilité glorifiée.

I. Premières faveurs : élan de confiance et réponse de Dieu. — II. Variété des faveurs obtenues : guérisons; grâces temporelles; grâces spirituelles. — III. Variété des personnes exaucées : toutes les classes et tous les âges; les religieux; les prêtres. — IV. Variété des pays : France; Alsace et Lorraine; Belgique, etc.; Afrique; Amérique; Asie 403

CHAPITRE XVII. Rayonnement de sainteté.

I. Survivance apostolique : le souvenir du P. Paul; sa biographie; diffusion merveilleuse; *Defunctus adhuc loquitur.* — II. Préparation de la Cause : premières démarches; vœu de la Congrégation Provinciale à 's Heeren Elderen; procès informatifs à Albi, à Rome, etc.; examen des écrits 463

APPENDICES :

I. Ben-Aknoun et la seconde conversion du P. Paul 473
II. Extraits du diaire du Noviciat d'Avignon et de Ben-Aknoun . . 480
III. Dons surnaturels accordés au P. Ginhac durant sa vie. . . 482
IV. Les portraits du serviteur de Dieu. 487
V. Notes de grande retraite a Notre-Dame de Liesse 489
VI. Quelques canevas d'instruction 496
VII. Hommages rendus au Serviteur de Dieu. 501
Table analytique 503
Table des témoins 509
Huit gravures dans le texte.

Et. Casterman, S. A., Tournai. 1695

060.97
G 433
27290
CALVET, ARTHUR, S. J.
AUTHOR
Le Pere Paul Ginhac, S. J.
TITLE
DATE LOANED
BORROWER'S NAME
AUG 26 19
27290